

STUDIA
HABSBURGICA



sous la direction d'Alexandra Merle
et Éric Leroy du Cardonnoy

Les Habsbourg en Europe

Circulations, échanges, regards croisés



l'epure
EDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE Fribourg

Couverture : en haut, Antonio Moro, *L'impératrice Marie d'Autriche, épouse de Maximilien II (1528-1603)*, 1551, Museo del Prado, P0002110 ; en bas, David Teniers le Jeune, *L'archiduc Léopold-Guillaume (1614-1662) avec à l'arrière-plan le siège de Gravelines*, Inv.-Nr. GG_3504, Provenienz: Slg. Leopold Wilhelm, 1868 aus dem Augarten in die Galerie gelangt Kunsthistorisches Museum Wien ; sur une idée d'Anne Lacherez (MRSH, Université de Caen Normandie). Conception graphique : Éditions et presses universitaires de Reims. Mise en page : Marion Hummel (marion.hummel@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-37496-143-9 (PDF)

ISBN : 978-2-37496-058-6 (broché)

ISSN : 2649-9525

© ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, 2018 (2021 pour la version PDF)

Avenue François-Mauriac, CS 40019, 51 726 Reims Cedex

www.univ-reims.fr/epure

Diffusion FMSH – CID

18-20 rue Robert-Schuman, 94 220 Charenton-le-Pont

www.lcdpu.fr/editeurs/reims



Collection dirigée par
ÉRIC LEROY DU CARDONNOY, ALEXANDRA MERLE,
THOMAS NICKLAS & LUDOLF PELIZAEUS

Comité scientifique
de la collection Studia Habsburgica

Jean BALSAMO (Université de Reims Champagne-Ardenne)

Francesco BENIGNO (Scuola Normale Superiore di Pisa)

Ivo CERMAN (Jihočeská Univerzita)

Krista DE JONGE (Katholieke Universiteit te Leuven)

Manuel HERRERO SÁNCHEZ (Universidad Pablo de Olavide Sevilla)

Alain HUGON (Université de Caen Normandie)

Richard L. KAGAN (John Hopkins University Baltimore)

Christine LEBEAU (Université Paris I Panthéon-Sorbonne)

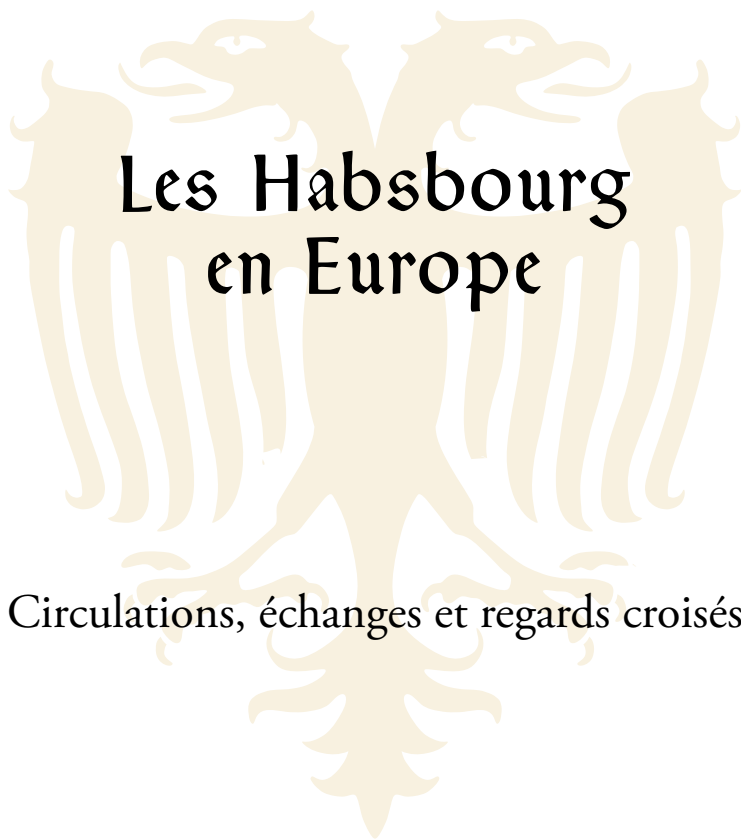
Manuel RIVERO RODRÍGUEZ (Universidad Autónoma de Madrid)

Maria José RODRÍGUEZ SALGADO (The London School of Economics and
Political Science)

Arno STROHMEYER (Universität Salzburg)

Karl VOCELKA (Universität Wien)

Thomas WINKELBAUER (Universität Wien)



Les Habsbourg en Europe

Circulations, échanges et regards croisés

sous la direction de
ALEXANDRA MERLE
et ÉRIC LEROY DU CARDONNOY

l'épure
ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE NERVI

Sommaire

Avant-propos..... II

Première partie Les différentes facettes d'une identité dynastique

Charles Quint et la religion chrétienne :
les différentes images de l'empereur 21
Juan Carlos d'Amico

Les Habsbourg et le Saint-Empire au XVII^e siècle..... 45
Guido Braun

La imagen del emperador Fernando II de Habsburgo
en España en el siglo XVII: entre panegírico y razones políticas..... 65
Alexandra Testino-Zafropoulos

„Teatro della Gloria Austriaca“.
Das Reiterporträt als Herrschaftszeichen der Casa de Austria..... 79
Friedrich Polleroß

Habsburger Musik im Kurfürstentum Pfalz zwischen
Unterhaltung und kommunikativer Instrumentalisierung 93
Berthold Over

À propos des diverses formes de transfert culturel
habsbourgeois : entre consolidation du pouvoir
et réformes politiques (du XVI^e au XVIII^e siècle)..... 111
Werner Telesko

Deuxième partie
La maison d'Autriche
dans la politique européenne

Transition impériale et transition dynastique : la question de la catholicité des Habsbourg après 1558.....	123
Sylvène Édouard	
Francesco Buonvisi, un nunzio apostolico alla corte di Leopoldo I.....	141
Giulio Merlani	
¿La última colaboración dinástica?.....	161
Cristina Bravo Lozano	
Águilas por lises.....	181
Roberto Quirós Rosado	

Troisième partie
Les acteurs des échanges entre
la Monarchie hispanique
et le Saint-Empire

D'un empire l'autre. Circulations d'individus et expériences impériales entre la monarchie hispanique et le Saint-Empire, XVI ^e -XVII ^e siècle	199
Étienne Bourdeu	
Entre órdenes religiosas, cortesanos y luchas de poder. Confesores reales en la casa hispana de los Habsburgo (siglo XVII)	211
María Amparo López Arandía	
Michael Florent van Langren (1598-1675) and the Habsburg Court	243
René Vermeir	

Gerard Ter Borch, un pintor holandés al servicio de la diplomacia española.....	251
Diana Carrió-Invernizzi	
Evidencias de la transferencia de música entre Austria y España a finales del siglo xvii a través de manuscritos españoles de música de órgano	267
Miguel Bernal Ripoll	
Connectors of a Poly-centric Empire: Merchants and Financiers as Integrative Force of the Habsburg Possessions in the 18th Century	281
Klemens Kaps	
 Cahier iconographique.....	 293
Bibliographie	331
Index	369
Crédits photographiques.....	380

Avant-propos

Le présent volume, inaugurant la collection *Studia Habsburgica* accueillie par les Éditions et presses universitaires de Reims, est la première réalisation d'un programme de recherche élaboré depuis 2015 par un groupe de chercheurs appartenant à différentes disciplines – germanistes, hispanistes, italianistes, historiens et historiens de l'art – sur « Les Habsbourg en Europe : échanges, transmissions, représentations ». La création d'une collection destinée à diffuser, outre les travaux menés dans le cadre de ce programme, d'autres publications monographiques ou collectives concernant l'histoire politique et culturelle des territoires sur lesquels la Maison d'Autriche a autrefois exercé sa souveraineté, est née du souhait de combler un manque¹ ; elle est conçue pour développer et divulguer, dans les principales langues européennes, une recherche considérant les anciennes possessions des Habsbourg dans leur variété.

Un grand nombre de territoires européens partagent la caractéristique d'avoir connu au cours de leur histoire, de façon plus ou moins prolongée, la souveraineté d'un membre de la dynastie de Habsbourg, et d'avoir à ce titre appartenu à une seule et même sphère d'influence dont les délimitations ont évolué au cours du temps. Pendant la majeure partie de l'époque moderne, notamment, les Habsbourg ont régné à la fois sur les terres du Saint Empire et sur les vastes possessions d'une monarchie espagnole elle-même composite² et pourvue par ailleurs d'une ample projection extra-européenne, qui atteignit son apogée de 1580 à la « restauration » portugaise sous Philippe IV.

En somme, à l'heure où l'on débat des effets d'une mondialisation perçue comme un phénomène propre à notre temps, il convient peut-être d'aborder le vaste empire que constituèrent les possessions des Habsbourg, comme une première forme, pour ne pas dire une forme primitive, d'un tel phénomène. Tout au moins doit-on s'interroger sur l'existence d'un

1. Depuis quelques années, il semble que les interrogations sur l'existence d'un « modèle habsbourgeois » ou à tout le moins sur le « monde habsbourgeois » connaissent un regain d'intérêt parmi les chercheurs. En témoigne par exemple le Cambridge New Habsburg Studies Network <https://camhabsburgstudies.wordpress.com>, soutenu depuis 2015 par le German Federal Foreign Office, qui a pour objectif le développement des recherches sur le monde des Habsbourg, en centrant particulièrement son attention sur l'espace centre-européen et est-européen. Par ailleurs, la collection « Habsburg World », dirigée par Violet Soen aux éditions Brepols, a publié son premier volume en 2016 : il s'agit d'un ouvrage de l'historienne Marie-Laure LEGAY, *La Souveraineté monétaire dans les Pays-Bas méridionaux, XVI-XIX^e siècles*.
2. On doit à John H. Elliott la diffusion de cette expression, qui rejoint les constatations faites à la fin du XVI^e siècle par Giovanni Botero sur le caractère éclaté ou désuni des possessions du monarque espagnol. De nos jours, nombre d'historiens préfèrent parler d'une monarchie « polycentrique », réfutant par là l'interprétation distinguant dans la configuration de la monarchie espagnole des Habsbourg un centre (l'Espagne, et même la Castille) et des périphéries.

« modèle habsbourgeois », sur l'équilibre entre la construction d'une identité propre à la dynastie, soigneusement cultivée, et le respect de caractéristiques locales, sur les échanges et transferts de toute nature – culturels au sens large³, économiques, artistiques, politiques, techniques – entre les différentes composantes de cet empire, tout à la fois dans leur globalité et dans leurs implications pour chacune des sociétés concernées.

Complétant les nombreux travaux qui ont été consacrés d'une part au Saint Empire romain germanique puis à l'empire austro-hongrois et à son héritage⁴, et d'autre part à la monarchie espagnole des XVI^e-XVII^e siècles⁵ dans le but d'évaluer au sein de chaque ensemble les facteurs de stabilité et les modalités des échanges politiques, économiques et culturels, un certain nombre de productions scientifiques se sont efforcées, au cours des dernières années, de parvenir à une vision globale de la dynastie. Cet objectif a donné lieu à des réalisations collectives de grande envergure qui se sont d'abord soucies d'approfondir les connaissances sur les relations entre les deux branches issues de Charles Quint et de son frère Ferdinand, favorisées par de nombreux mariages et par les fréquents séjours des jeunes membres de la dynastie dans l'une ou l'autre des cours de la Maison d'Autriche, pour y être éduqués et entretenir les liens familiaux⁶. Ces travaux, s'ils ont mis en lumière la construction d'un réseau curial étendu et la médiation, en

-
3. Michel ESPAGNE et M. WINCKLER ont ouvert la voie dans le domaine franco-allemand avec *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988. Voir aussi M. ESPAGNE, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999, et plus récemment « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 1, 2013. On songera aussi à la fertilité de concepts tels que celui d'histoire culturelle (*cultural history*) dans le sillage de Peter BURKE (*What is Cultural History?*, Cambridge, Polity Press, 2004) qui peut ici être d'une grande utilité en ce qu'il ne s'attache pas à la seule culture des élites, mais englobe les formes de culture populaire et les interprétations culturelles d'expériences historiques ; en ce sens l'histoire culturelle s'attache aux discours et narrations d'un passé dans ses dimensions également anthropologiques, permettant de considérer non seulement le groupe mais aussi les individus et mettant en valeur la question de la mémoire.
 4. Ainsi plusieurs programmes de recherche ont vu le jour en Autriche : l'Académie des sciences autrichiennes (ÖAW) a mis en place un groupe de recherche intitulé « Habsburgische Repräsentation in bildender Kunst, Architektur und Musik » sous la direction de Werner Telesko <https://www.oew.ac.at/ikm/forschung/habsburgische-repraesentation/> ; et Arno Strohmeier dirige à l'Université de Salzbourg un groupe de recherche consacré aux « Habsburg Studies » du XVI^e siècle à aujourd'hui avec comme axe principal les territoires de l'Europe centrale et du Sud de l'Europe <https://www.uni-salzburg.at/index.php?id=61231>.
 5. Parmi une bibliographie très abondante, on citera par exemple : Bernardo José GARCÍA GARCÍA, Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO (eds.), *La monarquía de las naciones: patria, nación y naturaleza en la monarquía de España*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2004 ; Alicia ESTEBAN ESTRÍNGANA (ed.), *Servir al rey en la Monarquía de los Austrias*, Madrid, Sílex, 2012 ; Jean-Paul ZÚÑIGA (ed.), *Negociar la obediencia. Autoridad y consentimiento en el mundo ibérico en la Edad Moderna*, Granada, Comares, 2013 ; sur les échanges culturels au sein de la monarchie, voir Diana CARRIÓ INVERNIZZI (ed.), *Embajadores culturales. Transferencias y lealtades de la diplomacia española de la edad moderna*, UNED, 2016.
 6. Voir entre autres : Karl VÖCELKA, Lynne HELLER, *Die Lebenswelt der Habsburger. Kultur- und Mentalitätsgeschichte einer Familie*, Graz–Wien–Köln, Styria, 1997 ; Karl VÖCELKA, Lynne HELLER, *Die private Welt der Habsburger: Leben und Alltag einer Familie*, Styria, 1998 ; Karl VÖCELKA, *Die Familien Habsburg und Habsburg-Lothringen: Politik, Kultur, Mentalität*, Wien, Böhlau Verlag, 2010.

particulier entre Madrid et Vienne⁷, de quelques grandes figures⁸ – diplomates ou confesseurs⁹ par exemple –, l'importance des femmes de la dynastie¹⁰ et celle des « factions », ont aussi permis de nuancer l'idée habituellement répandue d'une communauté d'intérêts et d'une cohésion sans faille entre les deux branches de la dynastie, en révélant toute la complexité des négociations, l'existence de rivalités ou de frictions, et l'évolution du jeu des équilibres¹¹.

De nombreux chercheurs se sont intéressés également aux réseaux aristocratiques tissés dans l'entourage et au service des empereurs, des rois ou des princes, par leurs conseillers et leurs représentants, vice-rois ou ambassadeurs,

7. Dans le cadre d'un programme de recherche international consacré aux cours, « Court Residences as Places of Exchange in Late Medieval and Early Modern Europe (1400-1700) », ont été publiés plusieurs volumes, dont *Felix Austria. Lazos familiares, cultura política y mecenazgo artístico entre las cortes de los Habsburgo / Felix Austria. Family Ties, Political Culture and Artistic Patronage between the Habsburg Court Networks*, ed. by Bernardo J. GARCÍA GARCÍA, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2016, et *The Habsburgs and their Courts in Europe, 1400-1700. Between Cosmopolitanism and Regionalism*, ed. by Herbert KARNER, Ingrid CIULISOVA, Bernardo J. GARCÍA GARCÍA, 2014. Voir aussi : R. VERMEIR, D. RAEYMAEKERS, J.J. ELOY HORTAL MUÑOZ (eds.), *A Constellation of Courts. The Courts and Households of Habsburg Europe, 1555-1665*, Leuven, Leuven University press, 2014.
8. Par exemple, au début du XVII^e siècle, Baltasar de Zúñiga, dont l'action politique a été analysée par Rubén GONZÁLEZ CUERVA dans *Baltasar de Zúñiga. Una encrucijada de la monarquía hispana (1561-1622)*, Madrid, Polifemo, 2012.
9. Friedrich EDELMAYER, Arno STROHMEYER, *Die Korrespondenz der Kaiser mit ihren Gesandten in Spanien: Der Briefwechsel Ferdinands I. und Maximilians II. mit Adam von Dietrichstein, 1563-1565*, Wien-München, Verl. für Geschichte und Politik, « Studien zur Geschichte und Politik der Iberischen und Iberoamerikanischen Länder », vol. 3, 1997 ; Ulrich NAGEL, *Zwischen Dynastie und Staatsräson. Die habsburgischen Botschafter in Wien und Madrid am Beginn des Dreißigjährigen Krieges*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2018 ; le jésuite allemand Nithard, confesseur de la reine Marianne, épouse de Philippe IV et mère de Charles II, a été l'objet d'un grand intérêt. Voir en particulier : M^a. del Carmen SÁENZ BERCEO, *Confesionario y poder en la España del siglo XVII: Juan Everardo Nithard*, Universidad de La Rioja, 2014. Voir également : Katrin KELLER, « Die Königin und ihr Beichtvater. Die Briefe Richard Hallers SJ aus Spanien in den Jahren 1600 und 1601 », *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung* 122 (2014), p. 140-151 (sur le confesseur de la reine) et Katrin KELLER, « Habsburgerinnen und ihre Beichtväter. Die Höfe in Graz, Krakau und Madrid », in Ulrike GLEIXNER, Martin H. JUNG, Matthias MEINHARDT (eds.), *Religion Macht Politik. Hofgeistlichkeit im Europa der Frühen Neuzeit 1500-1800*, Wiesbaden, Harrassowitz, « Wolfenbütteler Forschungen », vol. 137, 2014, p. 51-66.
10. Katrin KELLER, *Hofdamen. Amtsträgerinnen im Wiener Hofstaat des 17. Jahrhunderts*, Wien, Böhlau, 2005 ; Katrin KELLER (ed.), *Gynäkokratie. Zu politischen Handlungsmöglichkeiten von Frauen in der höfischen Gesellschaft der Frühen Neuzeit* (Heft 2/2009 der Zeitschrift „Zeitenblicke“) ; Katrin KELLER, « Frauen – Hof – Diplomatie: Die höfische Gesellschaft als Handlungsraum von Frauen in Außenbeziehungen », in Corinna BASTIAN u.a. (ed.), *Das Geschlecht der Diplomatie. Geschlechterrollen in den Außenbeziehungen vom Spätmittelalter bis zum 20. Jahrhundert*, Köln-Weimar-Wien, Böhlau, « Externa. Geschichte der Außenbeziehungen in neuen Perspektiven », vol. 5, 2014, p. 33-50 ; Magdalena S. SÁNCHEZ notamment a attiré l'attention sur les réseaux des femmes de la dynastie avec *The Empress, The Queen and the Nun. Women and Power at the Court of Philip III of Spain*, London-Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1998. Voir aussi Anne J. CRUZ, Maria GALLI STAMPINO (eds.), *Early Modern Habsburg Women: Transnational Contexts, Cultural Conflicts, Dynastic Continuities*, London, Routledge, « Women and Gender in the Early Modern World », 2013.
11. Voir par exemple J. MARTÍNEZ MILLÁN, R. GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austria. Las relaciones entre la Monarquía católica y el Imperio*, Madrid, ediciones Polifemo, 2011 ; Friedrich EDELMAYER, José C. RUEDA FERNÁNDEZ, « Del caos a la normalidad. Los inicios de la diplomacia moderna entre el Sacro imperio y la Monarquía hispánica », in *Monarquía, imperio y pueblos en la España moderna*, Alicante, Caja de ahorros del Mediterráneo, Universidad de Alicante, 1997, vol. 1, p. 331-641 ; et, plus récemment, Luis TERCERO CASADO, *Infelix Austria: relaciones entre Madrid y Viena desde la Paz de Westfalia hasta la Paz de los Pirineos (1648-1659)*, Wien, Diss. Universität Wien, 2017.

ou par les membres des suites des infantes ou des archiduchesses, au gré des alliances répétées au sein de la Maison d'Autriche. Ces échanges et ces unions entre des membres de la noblesse, et la création de nouveaux lignages aristocratiques, offrent la possibilité de suivre la mobilité des élites, leur acclimatation – aisée ou non – et leur rôle dans les différentes possessions des Habsbourg¹². Le poids du lignage et des réseaux familiaux, même distendus du fait de la distance, insère les individus dans des entités dont les intérêts les dépassent souvent et auxquels ils ne peuvent que se soumettre.

La prise en compte, dans la construction d'une identité habsbourgeoise, de l'importance des représentations, a suscité des travaux sur les circulations artistiques¹³, en particulier à l'époque baroque, et sur la *pietas austriaca*, qui participe à l'élaboration d'une image globale de la dynastie¹⁴.

Il nous semble souhaitable d'aller au-delà des phénomènes de circulations et d'influences entre les cours et les élites pour analyser dans leur variété et dans leur durée les conséquences que la présence de membres d'une même dynastie à la tête de différents territoires a pu avoir sur l'histoire politique, économique et culturelle de ces territoires, sur une possible transmission de savoirs et de pratiques au sein de sociétés diverses.

Si les Habsbourg ont généralement respecté les particularismes – juridiques, notamment, mais aussi linguistiques¹⁵ – de leurs possessions¹⁶, on peut s'interroger sur les modalités de la construction, grâce à différents médias, d'un sentiment d'appartenance, qui peut être une variante de la

12. Voir par exemple Friedrich EDELMAYER, *Söldner und Pensionäre: Das Netzwerk Philipps II. im Heiligen Römischen Reich*, München, Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 2002.

13. Sur l'importance du comte de Harrach dans les processus de transfert culturel, voir Katrin KELLER, « Spanish Politics and Cultural Transfer in the Diaries of Ernst Adalbert of Harrach », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austria. Las relaciones entre la Monarquía católica y el Imperio*, Madrid, Polifemo, 2011, p. 1023-1043.

14. Alexander KAGERER, *Macht und Medien um 1500: Selbstinszenierungen und Legitimationsstrategien von Habsburgern und Fuggern*, Walter de Gruyter GmbH & Co KG, « Deutsche Literatur. Studien und Quellen », vol. 23, 2017 ; Liesbeth GEEVERS, Mirella MARINI (eds.), *Dynastic Identity in Early Modern Europe: Rulers, Aristocrats and the Formation of Identities*, London, Routledge, « Politics and Culture in Europe, 1650-1750 », 2016 ; « Antike Mythen und habsburgische Repräsentation in der Frühen Neuzeit » : Forschungsprojekt unter der Leitung von Dr. Alexander Rausch, Arbeitsgruppe „Habsburgische Repräsentation“ am Institut für kunst- und musikhistorische Forschungen der ÖAW ; Werner TELESKO (ed.), *Die Repräsentation der Habsburg-Lothringischen Dynastie in Musik, visuellen Medien und Architektur/Representing the Habsburg-Lorraine Dynastie in Music, Visual Media and Architecture 1618-1918*, Wien, Böhlau, 2017. Voir aussi : José Luis COLOMER and Amalia DESCALZO (eds.), *Spanish Fashion at the Courts of Early Modern Europe*, Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica, 2014 ; Arno STROHMMEYER, Markus VÖLKELE, *Historiographie an europäischen Höfen (16.-18. Jahrhundert). Studien zum Hof als Produktionsort von Geschichtsschreibung und historischer Repräsentation*, Berlin, Duncker&Humblot, « Zeitschrift für Historische Forschung », Beiheft 43, 2009.

15. Si l'on suit l'argumentation de B. ANDERSON (*Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1991), la création de « communautés imaginées » ne peut se passer de la culture de l'imprimé, mais surtout de l'unité linguistique, ou à tout le moins d'une unité linguistique certaine. Le volume 3 de la présente collection abordera les problématiques attachées au multilinguisme et à l'évolution des rapports entre les langues vernaculaires au sein de la sphère habsbourgeoise.

16. PETR MAT'Á, Thomas WINKELBAUER, *Die Habsburgermonarchie 1620 bis 1740. Leistungen und Grenzen des Absolutismusparadigmas*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2006.

notion de « *imagined community* » dont parle Benedict Anderson¹⁷. Une telle construction, sans qu'elle soit dans le cas qui nous occupe forcément liée à la naissance des nationalismes, peut aussi concerner tout type de communauté dont chaque membre se sent partie prenante et dont l'existence est affirmée et confortée par ces médias.

La réflexion sur le « modèle habsbourgeois » peut offrir des pistes quant aux problèmes que doit affronter toute entité pluriculturelle, même si les présupposés d'une telle problématique ne se sont pas toujours posés dans les mêmes termes au cours des siècles passés¹⁸, en particulier à un moment où l'histoire de l'Europe se trouve confrontée à une redéfinition imposée par des circonstances et des facteurs tant internes qu'externes au vieux continent.

Les représentations sont ainsi partie intégrante des moyens mobilisés pour créer un sentiment d'unité, s'agissant de l'image de la dynastie elle-même, ou de celle de ses possessions. Leur analyse doit être détachée de celle du mythe habsbourgeois propagé à une époque plus proche de nous par les thuriféraires de la dynastie, envisageant le temps des Habsbourg comme un âge d'or révolu au vu des vicissitudes ayant fait suite à la première guerre mondiale¹⁹. Ainsi on pourra, à partir des théories développées depuis une dizaine d'années sur les émotions et leur histoire, analyser l'intermittence, la permanence, voire la rémanence d'un sentiment identitaire habsbourgeois dans les territoires de la Maison d'Autriche, prolongeant la démarche transdisciplinaire au fondement du projet initial sur « Les Habsbourg en

-
17. Même si B. Anderson considère que l'apparition de la sphère publique (voir l'« espace public » théorisé par J. Habermas en 1962) seule permet dans un mouvement d'émancipation du droit divin et de la monarchie héréditaire la constitution de communautés, force est de constater que la réalité de « communautés imaginées », qui reposent sur des « images mentales » du lien effectif et affectif entre ses membres, est bien antérieure, même si les médias utilisés ne sont pas les mêmes et n'évoluent pas dans un espace public identique. D'autre part la notion d'horizontalité, qui est selon B. Anderson aux fondements de la constitution des identités nationales en ce sens que tous les membres se sentent et se vivent comme éléments égaux du groupe, peut peut-être offrir un angle d'approche particulier aux questions qui nous préoccupent. Il va de soi qu'il faudra réussir à identifier les buts politiques – au-delà de la simple propagande dynastique – et économiques à la base de cette « image », même s'il ne faut pas la confondre avec une « communauté d'intérêts ».
18. On peut se poser la question de savoir s'il est possible dans ces conditions de parler d'un « tropisme habsbourgeois » – tropisme entendu au sens de « force obscure qui pousse un groupe, un phénomène à prendre une certaine orientation » – révélant le potentiel heuristique du concept. Son objectivité le distingue de la recherche ancienne sur les influences et permet de saisir le phénomène de focalisation sur un modèle civilisationnel en évitant le recours à l'alternative schématique de l'admiration ou de l'hostilité, de l'adoption ou du rejet, d'autant plus qu'il se veut « supranational ».
19. Dans le sillage d'Edward Saïd, il est possible d'étudier la production au sein de la « monarchie habsbourgeoise » de « géographies imaginées » qui renvoient à l'idée d'un espace créé par certaines images, textes ou discours sur une nation étrangère ou sur soi-même pour construire des identités et des imaginaires (trans-)nationaux, elles montreraient entre autres comment les géographes naturalisent l'unité de territoire ou d'un territoire en question, notamment grâce à une circulation (inter)nationale des savoirs. Enfin il serait intéressant de prendre en compte la notion de « regard » (*gaze*) sur l'Autre et sur soi-même, développée par Lacan et Foucault et dont Marita Sturken et Lisa Cartwright (*Practices of Looking: An Introduction to Visual Culture*, Oxford, Oxford University Press, 2009) ont montré qu'il s'agit avant tout d'un agencement relationnel dans lequel l'observateur est inscrit et évolue. Appliqué à la « monarchie habsbourgeoise », ce concept pourrait permettre de s'interroger sur la manière dont elle se considère elle-même, avec ses différentes composantes.

Europe : échanges, transmissions, représentations »²⁰. De même, si la littérature politique du temps des Habsbourg a développé une réflexion sur la variété et la configuration de leurs possessions et sur leurs modes de gouvernement, les références à un modèle politique propre aux Habsbourg ne manquent pas dans la réflexion postérieure.

En attendant de prochains développements, ce volume, issu d'une journée d'étude organisée à Reims à l'automne 2015 et d'un colloque international qui s'est par la suite tenu à Caen au printemps 2016, a pour objet de présenter un état des lieux des connaissances, selon plusieurs axes, en mettant l'accent sur la période moderne et sur le thème des échanges, des représentations et des « regards croisés ».

Il nous a semblé en effet qu'il serait fructueux dans un premier temps d'étudier le regard porté au sein du Saint Empire sur les Habsbourg d'Espagne, et, parallèlement, de se pencher sur les représentations des membres de la branche cadette ou de la dynastie dans son ensemble dans les possessions de la monarchie espagnole, sans négliger bien sûr les différentes facettes de la représentation d'un même personnage. Charles Quint en particulier, ou d'autres membres de la dynastie qui furent établis successivement dans plusieurs parties de l'empire des Habsbourg ou dont la notoriété fut large, ne sont peut-être pas l'objet du même regard dans les différents espaces de la sphère habsbourgeoise.

Le rôle éminent joué par les Habsbourg sur l'échiquier européen, en particulier en ce qui concerne les questions confessionnelles, est abordé dans un second volet, qui soumet à l'analyse l'idée d'une politique conjointe, ou unitaire, de la maison d'Autriche et explore ses liens avec la papauté – quelle influence réelle les nonces apostoliques eurent-ils auprès des différentes cours habsbourgeoises, au-delà de la simple défense ou affirmation de la confession catholique ? – avant d'examiner les conséquences de l'extinction de la branche espagnole en 1700 : notamment l'éradication de la présence mais aussi de la mémoire « allemande » à la cour de Madrid, malgré les efforts de l'empereur et de ses envoyés ainsi que de la veuve de Charles II, et, parallèlement un repli, voire une perte d'influence des Espagnols à la cour de Vienne.

Enfin, la troisième partie de ce volume, évoquant la circulation à travers les possessions des Habsbourg d'individus appartenant non pas aux seules élites mais à des milieux sociaux et professionnels variés – artistes, ecclésiastiques, marchands et savants – amorce avec ces quelques études de cas

20. Voir à ce sujet notamment les travaux de William M. REDDY, *The Navigation of Feeling: A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001 ; Ole RIIS, Linda WOODHEAD, *A sociology of religious emotion*, Oxford, Oxford University Press, 2010 ; Barbara H. ROSENWEIN, « Problems and Methods in the History of Emotions », *Passions in Context: International Journal for the History and Philosophy of the Emotions* 1/1, 2010 ; Jan PLAMPER, *Geschichte und Gefühl: Grundlagen der Emotionsgeschichte*, Berlin, Siedler, 2012, ou encore Monique SCHEER, « Are Emotions a Kind of Practice (and Is That What Makes Them Have a History?) », *A Bourdieuan Approach to Understanding Emotion*, *History and Theory*, vol. 51, n° 2, 2012, p. 193-220, pour ne citer que les plus représentatifs.

la réflexion qui devra être développée sur les conséquences de tels échanges pour le patrimoine culturel des sociétés concernées. La présence de nombreux Espagnols dans le Saint Empire et dans les territoires centre-européens, et celle de sujets allemands, autrichiens ou flamands des Habsbourg dans les péninsules ibérique et italienne, et même dans les possessions du Nouveau Monde, qu'ils soient ou non serviteurs de la monarchie, a en effet certainement eu des répercussions profondes sur les espaces (urbains en particulier), les économies et les sociétés – depuis les échanges commerciaux jusqu'au développement et à la diffusion des sciences et de nouvelles techniques²¹.

21. Voir par exemple : Klemens KAPS, « Trade between Spain and the Habsburg Monarchy (1725-1815): Merchant Networks in the Mediterranean and the Atlantic » Projet FP7-PEOPLE-2011-IEF – Marie-Curie (Université Pablo de Olavide) du 1^{er} février 2013 au 31 janvier 2015 ; Sabina BREVAGLIERI, Matthias SCHNETTGER, *Transferprozesse zwischen dem Alten Reich und Italien im 17. Jahrhundert: Wissenskonfigurationen – Akteure – Netzwerke*, transcript Verlag, Bielefeld, « Mainzer Historische Kulturwissenschaften », vol. 29, 2018 ; les travaux d'Andrea Sommer-Mathis sur les échanges et transferts au théâtre entre Vienne et Madrid à l'époque baroque ; Fernando CHECA CREMADES, Laura FERNÁNDEZ GONZÁLEZ, *Festival Culture in the World of the Spanish Habsburgs*, Farnham Ashgate 2015.



Première partie

Les différentes facettes
d'une identité dynastique

Charles Quint et la religion chrétienne : les différentes images de l'empereur

Juan Carlos D'Amico
Université de Caen Normandie, ERLIS

*Ya se acerca señor, o es llegada
La edad gloriosa, en que promete el cielo
Una grey, y un pastor solo en el suelo
Por suerte a vuestros tiempos reservada¹.*

Dans cette contribution, nous nous proposons d'analyser les différentes images littéraires et iconographiques qui ont été créées autour de Charles Quint dans sa relation à la religion. Il s'agit le plus souvent d'images véhiculées par la propagande impériale ou par l'empereur lui-même, mais aussi par ses admirateurs ou au contraire par ses adversaires politiques ou religieux. Bien évidemment, la politique religieuse de Charles Quint était loin de faire l'unanimité à l'intérieur de son immense empire, elle déclencha d'âpres polémiques, étant donné l'importance que la religion occupait dans la société de cette époque. Cette polémique ne toucha pas seulement les contemporains, les chroniqueurs et les premiers biographes de l'empereur comme Ludovico Dolce ou Alfonso de Ulloa. Aujourd'hui encore, elle divise les biographes et les spécialistes de Charles Quint². Il suffirait tout simplement de se demander si Charles Quint fut un « érasmien » toute sa vie, pour avoir un éventail de réponses divergentes et souvent inconciliables³. Sans avoir la prétention de donner des réponses exhaustives ou définitives, nous essayerons dans ces pages de mettre en évidence le décalage avec lequel la politique religieuse de l'empereur fut perçue en Espagne et dans d'autres territoires de son empire.

Existe-t-il une image littéraire religieuse et une iconographie sacrée autour de Charles Quint⁴ ? Si nous essayons de simplifier et de déconstruire des éléments qui, parfois, sont imbriqués ou mélangés selon les contextes

1. Hernando DE ACUÑA, *Al rey Nuestro señor*, in John H. R. POLT, « Una fuente del soneto de Acuña "Al Rey nuestro señor" », *Bulletin Hispanique*, vol. 64, n° 3, 1962, p. 220-227 (p. 224).
2. Ludovico DOLCE, *Vita dell'invittissimo e gloriosissimo imperador Carlo Quinto*, Madrid, Hidalguía, 2000 et Alfonso de ULLOA, *La Vita dell'Invittissimo Imperator Carlo V*, Venezia, Vincenzo Valgrisi, 1560.
3. L'attitude de Charles Quint par rapport aux problèmes religieux partagea aussi le jugement de ses biographes en fonction de leur sensibilité religieuse. À ce propos, voir Giuseppe GALASSO, « L'opera del Brandi e alcuni studi recenti su Carlo V », *Rivista storica italiana*, 1962, p. 93-100.
4. Voir Fernando CHECA CREMADES, *Carlos V. La imagen del héroe en el Renacimiento*, Madrid, Taurus, 1987, p. 149.

géographiques, politiques ou religieux, nous pouvons répondre positivement à cette question en isolant essentiellement trois images de Charles Quint, non nécessairement diachroniques, liées à la religion⁵.

La première est une image élaborée à partir d'une idéologie pacifiste. Dans un premier temps, elle avait été véhiculée par des hommes de culture flamande, puis par Érasme et Alfonso de Valdés. Les comparaisons de l'empereur avec des personnages bibliques comme David ou Salomon y sont fréquentes car, très souvent, les hommes de culture de cette époque cherchaient à faire des parallèles entre l'histoire contemporaine et l'histoire biblique. Dans la deuxième image, les éléments religieux se mêlent à des thèmes impériaux. Il s'agit, en effet, d'une mythification de Charles Quint comme un héros religieux. Elle peut être décomposée à son tour en trois volets différents : un héros prophétique, un héros croisé et un héros contre-réformiste. Ces images sont parfois enchevêtrées selon les contextes politiques et les moments historiques. Elles ont été parfois créées pour des raisons d'opportunisme politique et ne coïncident pas nécessairement avec une évolution des convictions intimes de l'empereur dans son rapport avec la religion. La troisième image, magistralement illustrée par le pinceau du Titien, est une image plus intime de l'empereur, plus détachée du monde et c'est probablement la plus proche de son caractère et de son lien avec l'au-delà. Tout en restant un manifeste public de la dévotion trinitaire de la famille impériale, elle met en évidence son désir personnel de salut et sa crainte de la mort à l'époque de sa retraite à Yuste.

Formation religieuse d'un prince

Les années de formation furent fondamentales pour le futur parcours politique et religieux de Charles de Habsbourg. En 1511, sa tante Marguerite d'Autriche, chargée de veiller à l'éducation du jeune prince, décida de lui donner Adrien Floriszoon d'Utrecht comme précepteur. D'origine modeste, Adrien d'Utrecht était un homme aux coutumes austères. Il avait été curé de campagne avant de devenir un théologien respecté et le vice-recteur de l'université de Louvain⁶. Il était adepte des principes prônés par les *Frères de la Vie commune*, partisans d'une vie religieuse fondée sur le retour à l'enseignement primitif du Christ, sur la piété sincère et sur la préférence de la prière personnelle comme rapport direct avec Dieu. Adrien transmet ces principes à son jeune disciple et sut lui inculquer une piété sincère et un

5. Pour une étude complète et très bien documentée de l'image de l'empereur, voir Fernando CHECA CREMADES, *Carlos V. La imagen del poder en el Renacimiento*, Madrid, El Viso, 1999. Voir aussi Marcello FANTONI, « Carlo V e l'immagine dell'imperator », in Marcello FANTONI (ed.), *Carlo V e l'Italia*, Roma, Bulzoni, 2000, p. 101-118 et Alfred KOHLER, « Representación y propaganda de Carlos V », in José MARTÍNEZ MILLÁN (ed.), *Carlos V y la quiebra del humanismo político en Europa (1530-1558)*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, t. III, p. 13-21.

6. Il sera plus tard évêque de Toulouse, régent de Castille, puis pape sous le nom d'Adrien VI.

christianisme pur⁷. Le jeune prince partageait ce programme éducatif avec d'autres enfants du même âge présents à la Cour. La première obligation d'un prince étant d'adorer Dieu, le réveil était matinal pour aller suivre l'office des matines chantées par les moines et ensuite se rendre à la messe⁸. Toute son éducation était fondée sur ce principe. La religion donnait tout son sens à la vie sociale et en rythmait l'organisation. Assurément, il préférait la chasse ou les combats physiques aux lectures proposées par ses précepteurs, même s'il savait que tout bon prince devait cultiver les lettres et en particulier la Bible – un ensemble de modèles de vie à suivre, et surtout un véritable texte de base pour la formation culturelle de chaque individu. Ces enseignements bibliques servaient de constante référence pour l'interprétation des événements, pour les décisions politiques et l'élaboration des conceptions idéologiques. On ne peut pas comprendre la vie et le règne de Charles Quint sans évaluer correctement le rôle des ecclésiastiques dans sa formation et l'importance de la Bible comme manuel de conduite⁹. Bien sûr, les humanistes de son époque – et Érasme le premier – proposaient d'autres textes classiques comme fondements pour la formation d'un prince ; cependant la Bible restait le texte sacré et, en tant que tel, le fruit de l'enseignement divin et de la parole du Christ¹⁰. Sa ligne de conduite a pratiquement toujours été en harmonie avec ces idéaux intégrés durant sa jeunesse. Les profondes croyances religieuses, les concepts moraux et chevaleresques, les coutumes dans lesquels il avait été élevé ont toujours été présents dans son esprit. L'esprit chevaleresque, les concepts d'honneur, de renommée et de gloire ne l'abandonnèrent jamais. Et la musique sacrée resta sa grande passion. Ceux-ci n'étaient en rien anachroniques ou dépassés, et ce, malgré un monde en pleine transformation. Charles de Habsbourg partageait ces principes avec de nombreux aristocrates et princes de son époque, y compris Henri VIII et François I^{er} dont l'éducation avait été semblable.

Érasme et Salomon

Quittant Bâle au printemps 1515 dans l'intention de se rendre pour quelque temps en Angleterre, Érasme fut retenu trois jours à Gand par l'un de ses protecteurs, le chancelier de Bourgogne, Jean le Sauvage, qui lui proposa la charge honorifique de conseiller de Charles de Habsbourg. À cette

7. Voir Karl BRANDI, *Carlo V*, Torino, Einaudi, 1961 (éd. orig. Munich 1937, p. 39).

8. Voir M^{re}. José RODRÍGUEZ SALGADO, « Charles Quint et la Dynastie », in Hugo SOLY (ed.), *Charles Quint 1500-1558. L'empereur et son temps*, Arles, Acte Sud, 2000, p. 27-112.

9. Les hommes d'Église jouèrent un rôle fondamental dans la formation éthique et politique de Charles. Ce furent des ecclésiastiques comme García de Loaysa, Juan Pardo y Tavera, Francisco de Quiñones, Antonio de Guevara ou Antoine Perrenot de Granvelle qui furent ses confesseurs ou ses conseillers politiques et qui l'accompagnèrent tout au long de son parcours politique.

10. Voir « la bibliothèque du prince » et les chapitres suivants dans ÉRASME DE ROTTERDAM, *La Formation du prince chrétien*. Instituto principis christiani, éd. Mario TURCHETTI, Paris, Garnier, 2015, p. 290-301.

occasion, le chancelier lui commanda un manuel d'éducation politique pour le prince qui, le 5 janvier 1515, avait été émancipé par les États Généraux de Bourgogne avec l'accord de son grand-père paternel Maximilien. Parue en mars 1516 à Bâle, l'œuvre – écrite en latin sous le titre d'*Institutio principis christiani* – établissait un modèle de conduite morale et d'action politique idéale pour le jeune prince¹¹.

L'*Institutio* était le fruit d'un travail de pédagogue commencé bien des années plus tôt et d'une réflexion sur le pouvoir, notamment sur les liens indissociables que celui-ci devait entretenir avec la religion, considération qui guidait toutes les réflexions politiques de l'époque. En tant que théologien, Érasme traçait dans son œuvre le profil idéal d'un hypothétique « prince parfait », éduqué au respect de la vérité pour le bonheur de ses sujets et d'un prince chrétien soumis à l'autorité de la parole de Dieu.

[...] mes préceptes diffèrent sensiblement des règles d'Isocrate. Si, en sophiste, il a instruit je ne sais quel petit roi, ou plutôt tyran, c'est un païen qui a éduqué un autre païen ; moi, c'est en théologien que je prends part à l'éducation d'un prince célèbre et très intègre et, en cela, je suis chrétien qui éduque un autre chrétien¹².

Selon Érasme, le fondement de la piété chrétienne, qui devait être celle de tout prince chrétien, reposait sur la parole du Christ, sur les Écritures, et non sur les bonnes œuvres¹³. Le prince, souple de caractère, juste et bon, pieux et religieux, aimant son peuple tel un père de famille, devait être aimé de ses sujets, lesquels, suivant l'image alors traditionnelle du miroir, se trouvaient à leur tour dotés des meilleures dispositions possibles. Le prince chrétien devait être le promoteur d'un monde nouveau, d'une République chrétienne idéale qui allait permettre la réforme tant attendue de l'Église.

Rappelant au jeune prince l'importance de sa mission, Érasme l'engageait à s'appuyer sur les exemples du passé pour en extraire méthodes politiques et enseignements éthiques nécessaires au bon gouvernement. Dans sa lettre dédicatoire, Érasme invitait le prince à ne pas suivre les traces d'Alexandre le Grand dont le règne avait été éphémère et dont les prouesses avaient fait couler beaucoup de sang. Il exhortait Charles de Habsbourg en ces termes :

Vous devez aux puissances célestes d'avoir reçu un royaume sans effusion de sang et sans causer le malheur de personne ; ce sera dorénavant le rôle de votre sagesse que de le maintenir en paix sans blessure¹⁴.

11. Voir Auguste VINCENT, « Les premières éditions de l'*Institutio principis christiani* d'Érasme », in *Mélanges offerts à Marcel Godat*, Neuchâtel, Attinger, 1936, p. 90-96.

12. ÉRASME DE ROTTERDAM, *La Formation du prince chrétien...*, op. cit., p. 138-139.

13. Voir par exemple les passages tirés de la Bible pour différencier un bon roi chrétien d'un tyran. *Ibid.*, p. 207-223.

14. ÉRASME DE ROTTERDAM, *La Formation du prince chrétien...*, op. cit., p. 136-137. Voir aussi ÉRASME, *La Correspondance*, Aloïs GERLO et Paul FORIERS (eds.), Bruxelles, University Press, 1974, vol. 2, p. 300 et Juan Carlos D'AMICO, « Castiglione, Érasme et Plutarque : Le prince parfait et la patrie universelle entre mythes et réalités », in *De la politesse à la politique. Recherches sur les langages du Livre du Courtisan*, Caen, PUC, 2001, p. 121-151.

Un empire trop grand était inévitablement soumis aux aléas de l'agitation politique. Ainsi Érasme proposait-il comme modèles à suivre David et surtout Salomon, ce dernier étant un roi pacifique à l'image du Christ, le véritable roi de l'Univers¹⁵. Dieu avait permis à Salomon de construire le temple de Jérusalem car, alors qu'il pouvait choisir entre la richesse, la gloire, la destruction de ses ennemis, ou le gouvernement du monde entier, il eut la sagesse de bien gouverner son propre royaume et, en cela, il fut loué par Dieu. Salomon avait refusé de régner sur le monde, Érasme voyait là un signe de sagesse puisque l'art de gouverner consiste surtout à éviter la violence et la conquête militaire¹⁶.

Érasme se rendit à la Cour de Bruxelles en juillet 1516 pour présenter son ouvrage à Charles de Habsbourg¹⁷. L'humaniste avait accepté une charge officielle de conseiller qui s'avérait plus théorique que pratique et qui lui assurait une pension annuelle de deux cents florins. Considérant la cour comme un haut lieu de corruption, il fit le choix de ne pas y vivre. Dans ses écrits, il sera souvent respectueusement critique envers un souverain dont la politique s'éloignera de plus en plus de l'idéal de paix défendu avec vigueur dans la *Formation du prince chrétien*. Pour sa part, Charles de Habsbourg fut toujours sensible à l'irénisme religieux du théologien de Rotterdam, mais beaucoup moins à ses conseils politiques.

Un voyage sous haute protection

En 1517, Laurent Vital, probablement originaire de la Flandre française, se vit confier par la cour de Bourgogne la tâche d'écrire la chronique du voyage de Charles de Habsbourg vers la Castille¹⁸. Le chroniqueur n'était pas un homme de lettres, mais il remplissait des fonctions d'aide de chambre pour le jeune prince. Au cours du voyage, il avait pour mission de se tenir en permanence aux côtés du prince et de s'occuper de sa garde-robe. Au-delà de l'intérêt historique qu'elle revêt, la chronique de Vital nous donne une idée de l'importance de la religion dans la vie quotidienne du nouveau roi de Castille et d'Aragon.

15. ÉRASME DE ROTTERDAM, *La Formation du prince chrétien...*, *op. cit.*, p. 262-263. Fernando Checa Cremades a analysé un manuscrit présent à la Bibliothèque de l'Escorial, œuvre de Pierre de Gand (Pedro de Gante) dans lequel la comparaison de Charles avec David et Salomon est constante. Dans un autre manuscrit, écrit en 1531 et présent à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, un certain Erard de la Mark crée un parallèle entre la vie de Charles Quint et celle de David. Fernando CHECA CREMADES, *Carlos V. La imagen del héroe...*, *op. cit.*, p. 151-153.

16. En cette année 1516, le règne de Charles semblait encore placé sous le signe de la paix, après la signature du Traité de Noyon, le 13 août, avec celui qui allait devenir son grand rival, François I^{er}.

17. Voir Peter BURKE, « L'homme de Cour », dans Eugenio GARIN (ed.), *L'Homme de la Renaissance*, Paris, Seuil, 1990, p. 147-178 (p. 157).

18. *Premier voyage de Charles Quint en Espagne de 1517 à 1518, par Laurent Vital* dans *Collection des voyages des Souverains des Pays-Bas*, éd. Louis GACHARD et Charles PIOT, tome III, Bruxelles, F. Hayez, 1881, p. 1-303.

Sur le bateau royal, des voiles ornées d'images dévotes flottaient au gré du vent. La grande voile arborait le Christ crucifié avec, à ses côtés, la Vierge Marie et Jean l'Évangéliste. De chaque côté de cette représentation se dressaient deux colonnes d'Hercule et la devise de Charles, *Plus ultra*, « escripte en rolleaux qui accolloient les dictes coulounes »¹⁹. La grande hune du grand mât présentait une Sainte Trinité. Le mât d'artimon affichait l'image de Saint Nicolas, tandis que la voile de devant – sur un mât nommé trinquet – portait l'image de la Vierge Marie, le front ceint d'une couronne faite de sept planètes et tenant son enfant dans les bras. Elle se présentait debout sur une lune et entourée d'un cercle lançant des rayons de soleil²⁰. C'était une représentation de l'Immaculée Conception. Au-dessus, au plus haut de la hune, une voile affichait « monseigneur saint Jacques, le bon baron et patron de Castille » en train de tuer des infidèles²¹.

Toutes ces images sacrées peintes sur les voiles devaient protéger la flotte royale des dangers de la mer²². Complètement à l'avant du bateau, une autre voile, que « les Espagnars appelaient la chadavere », portait l'image de saint Christophe, le patron des voyageurs. Chaque matin, le jeune roi montait sur le pont supérieur du navire et s'agenouillait devant la « remembrance du Crucifix » pour faire ses prières et dévotions ou écouter la messe célébrée par son chapelain. Parfois, il pouvait y rester plus d'une heure. Le dimanche, son chapelain « luy faisait l'eau bénoite et bénissoit du pain »²³.

Mais ce ne fut pas cette image pieuse de Charles qui marqua l'esprit des sujets espagnols. Éduqué selon la tradition bourguignonne, Charles ne connaissait ni la Castille, ni les Castellans, et son caractère différait de celui de son frère Ferdinand, lequel avait grandi dans la péninsule Ibérique sous la houlette de son grand-père maternel. Dès son arrivée, il apparut comme un noble flamand et un roi étranger. Il ne semblait pas s'intéresser aux problèmes politiques du pays. Ses sujets le voyaient hautain, peu chaleureux et superficiel, influencé par Chièvres et les autres conseillers flamands. C'étaient d'ailleurs eux qui tenaient les rênes du pouvoir et se comportaient comme de véritables occupants, n'hésitant pas à raffer les charges et les bénéfices les plus lucratifs. Charles ne tint aucun compte de la colère de la noblesse locale qui se voyait spoliée de ses énormes bénéfices et des postes de pouvoir.

Image impériale et prophétique de Charles de Habsbourg

Le Castillan Pedro Ruiz de la Mota, connu sous le nom de « Docteur Mota », était membre du Conseil de Flandres. En 1511, Charles avait nommé

19. *Ibid.*, p. 57.

20. « [...] marciissant sur la lune et environnée de rayons de soleil, ayant dessus son chief une couronne avec sept planettes ». *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. « [...] toutes lesquelles images estoient painctes à deux costez desdicts voilles, à cause que ce sont sainctz qui souvent sont réclamez contre les périls et dangiers de la mer ». *Ibid.*

23. *Ibid.*, p. 68.

cet ancien partisan de Philippe le Beau chapelain et aumônier. Le discours qu'il prononça aux *Cortès* castillanes de Saint-Jacques de Compostelle, à la suite de l'élection impériale de Charles, reposait sur l'idée conçue par le nouveau chancelier Mercurino de Gattinara, que la dignité impériale du nouvel « empereur élu » lui venait de la volonté divine en vue du triomphe final du christianisme et qu'il fallait rendre grâce à Dieu, et à Dieu seul, pour ce succès²⁴. Par la volonté divine, Charles était maintenant « plus roi que les autres rois » parce qu'il était devenu « roi des rois ». Il aurait pu se contenter des territoires qu'il gouvernait, mais il ne pouvait décliner l'appel divin et il assumait entièrement la responsabilité et l'obligation de corriger les maux de la religion chrétienne et de mener à terme l'entreprise contre « les infidèles de notre sainte foi catholique », dans laquelle il entendait « avec l'aide de Dieu, impliquer sa royale personne »²⁵.

Mais pour cela, obtenir le « *servicio* » était indispensable. Il aurait été absurde que la « très aimée Castille » empêchât son roi, pour des raisons économiques, d'accomplir sa mission sacrée. L'image du prince chrétien d'origine érasmiennne commence à se brouiller. On voit apparaître dans ce discours des éléments liés à une idéologie impériale, étrangère aux attentes d'Érasme, mais aussi aux sujets castillans. Ce discours, avec toutes ses implications économiques et politiques, déplut profondément aux villes de Castille qui finirent par se révolter²⁶.

La victoire de Charles de Habsbourg à la course pour l'élection impériale galvanisa le clan impérial. Dans un mémoire daté du 12 juillet 1519 et adressé au roi, Gattinara rappelait que la Providence voulait « reduire l'universel soubz ung pasteur » et que le pouvoir impérial se devait d'élever la foi catholique et d'étendre la République chrétienne :

[...] avec ladministration quil [Dieu] luy a pleu vous donner en puissez si bien user et rendre si bon compte que ce soit au service de sa divine mageste, exaltacion de sa saincte foy catholique et augmentation de toute la republique chrestienne avec l'adresse et preservacion du Saint Siège appostolique pour parvenir au bien de la paix universelle que ne se peult obtenir sans la monarchie à laquelle en servant dieu pourrez facilement parvenir et prosperer en toute chose²⁷.

Après avoir répandu la paix à l'intérieur de la République chrétienne et accompli la réforme de l'Église, l'empereur, avec l'aide du pape et des

24. Pierre CHAUNU et Michèle ESCAMILLA, *Charles Quint*, Paris, Fayard, 2000, p. 148-150. Selon l'évêque de Badajoz, l'empire du monde ne pouvait pas être atteint par « conseil, industrie ou intelligence humaine », seul Dieu pouvait le donner. Voir aussi Youssef EL ALAOUÏ (ed.), *Autour de Charles Quint, textes et documents*, Amiens-Paris, Université de Picardie-Indigo, 2004, p. 72 et suiv.

25. *Ibid.*

26. Pour la bibliographie sur la révolte des *Comuneros*, nous renvoyons à Joseph PÉREZ, *La revolución de las Comunidades de Castilla (1520-1521)*, Madrid, Siglo veintiuno de España, 1999 (7^e edición), p. 685-689.

27. Voir Carlo BORNATE, *Historia, vite et gestorum per dominum magnum cancellarium*, con note, aggiunte e documenti, dans *Miscellanea di Storia Italiana*, 1915, serie III, anno XVII, vol. XLVIII, p. 406.

autres princes chrétiens, devait se consacrer à la diffusion du christianisme dans le monde. Cette formule de politique universelle se rattachait à l'un des mythes essentiels justifiant l'existence même d'un empire chrétien. En effet, le Saint-Empire symbolisait avant tout l'idée d'une seule Église dans un seul État et l'empereur était censé être le gouverneur d'une République chrétienne qui se voulait universelle et instituée directement par Dieu. Chez Gattinara, la réforme de l'Église, par le biais d'un concile, et l'idée de monarchie universelle allaient dans un même sens et devaient se réaliser pour accomplir le message évangélique de l'unité chrétienne du monde²⁸. L'Église avait besoin d'être réformée, mais son centre devait rester Rome et il fallait rétablir l'unité chrétienne en réunissant les partis en conflit. Toutefois, l'idée néo-gibeline de Gattinara, visant essentiellement à réduire le pape à sa fonction pastorale, ne pouvait qu'être combattue par l'Église de Rome.

Liée aux thèmes impériaux et à l'élection impériale apparaît, à cette époque, une autre image de Charles Quint véhiculée par la littérature prophétique. Il était l'incarnation du *Deuxième Charlemagne* annoncé par les prophéties²⁹. La victoire sur les Turcs et sur les hérétiques, la conquête de la Terre sainte et le triomphe du christianisme, tels étaient les éléments indispensables à la réalisation de cette nouvelle palingénésie. Le nouveau Charlemagne était aussi destiné à rénover l'Église avec l'aide d'un pape angélique, à favoriser la conversion des infidèles et à amener ainsi une époque de paix sur la terre et le triomphe du Christianisme. Nous reviendrons plus tard sur cette image qui fut très exploitée par la propagande impériale.

Un agent de la Providence

Le Mexique était le théâtre d'une conquête territoriale au nom de Dieu et de son représentant sur terre, l'empereur. Le 30 octobre 1520, à Segura de la Frontera, Hernan Cortés achevait la rédaction d'un très long rapport pour le nouvel empereur élu, dans lequel il l'invitait à se donner aussi le titre d'« empereur de cette Nouvelle-Espagne »³⁰. Dans cette relation très détaillée, Cortés informait le roi des guerres entreprises contre les peuples de la région. Il voulait profiter des rivalités entre les différentes ethnies amérindiennes pour attaquer l'empire aztèque et lui imposer une nouvelle religion et un nouveau souverain. Cortés était décidé à mettre en action son plan : faire reconnaître à tous les caciques et gouverneurs de la région leur vassalité

28. Sur les aspects concernant la convocation d'un concile à cette époque, voir Olivier DE LA BROSSE, *Le Pape et le concile. La comparaison de leurs pouvoirs à la veille de la Réforme*, Paris, Éditions du Cerf, 1965.

29. La version pro-impériale commençant par l'expression « Carolus filius Philippi » rappelait ainsi la mission eschatologique de l'empereur : « *Dominusque futurus sit totius fere orbis. His autem omnibus a se gestis, ad Hierusalem sanctam veniet civitatem, ubi montem ascendens Oliveti, abdicans se imperio, aget gratias pro victorijs sibi praestitis deo [...]* ».

30. Hernán CORTÉS, *La Conquête du Mexique*, éd. Bernard GRUNBERG, Paris, La Découverte, 1996, p. 73.

à Charles et imposer ensuite des tributs en or. Pour Cortés, Charles Quint était un instrument de la Providence et ses conquêtes chez les Indiens étaient le fruit de sa loyauté envers l'empereur et envers Dieu. Son courage à s'engager dans une entreprise, à première vue impossible, s'apparentait à de la folie. Cortés se considérait un soldat de Dieu et de l'empereur :

Comme nous marchions sous l'étendard de la croix et que nous combattions pour notre foi et les intérêts de Votre Majesté Sacrée, Dieu dans sa miséricorde nous accorda une telle victoire que nous tuâmes un grand nombre d'ennemis sans perdre aucun des nôtres³¹.

Lui et ses soldats allaient atteindre la gloire en gagnant les plus grands royaumes et seigneuries du monde et, comme chrétiens, ils allaient « gagner le bonheur éternel dans l'autre monde »³².

Mais combattre pour la propagation de la foi pouvait conduire à des atrocités. À Cholula, un indigène avait prévenu Cortés qu'une conspiration se préparait contre lui : « je donnai le signal – écrit Cortés à Charles Quint – nous montâmes à cheval et nous tombâmes sur les masses d'Indiens dont en deux heures nous égorgeâmes plus de trois mille »³³.

Le 8 novembre 1519, Cortés entrait à Tenochtitlan (Mexico) accueilli par Montezuma. L'attitude passive de Montezuma était loin d'être approuvée par ses sujets. Son inertie était influencée par son caractère craintif, mais aussi par sa croyance dans la légende du retour du Quetzalcóatl, le dieu aztèque qui, un jour, allait revenir pour reprendre sa seigneurie auprès de son peuple³⁴.

Pour Cortés, le savoir-faire des Aztèques était étonnant et mystérieux : « Considérant leur barbarie, leur ignorance du vrai Dieu et leur éloignement de toute autre nation civilisée, c'est une chose admirable de voir combien ils sont policés en toute chose »³⁵. Le conquistador n'avait pas de préjugés raciaux ; toutefois, sa compréhension s'arrêtait face aux temples, aux idoles et aux pratiques cruelles de la religion aztèque. Il fallait extirper cette hérésie en convertissant les infidèles au christianisme, la seule vérité absolue, et ce, quelle qu'en fût la manière.

Je fis enlever de dessus leurs autels et je fis jeter par les escaliers les plus importantes de leurs idoles ; [...] je fis laver ces chapelles qui étaient pleines du sang de leurs sacrifices et je mis à leur place des images de la Sainte Vierge et d'autres saints, ce qui excita l'indignation de Mutezuma et de son peuple³⁶.

31. *Ibid.*, p. 85.

32. *Ibid.*, p. 88.

33. *Ibid.*, p. 96.

34. *Ibid.*, p. 109.

35. *Ibid.*, p. 133.

36. *Ibid.*, p. 130.

Après la mort de Montezuma, tué par ses propres sujets d'« un coup de pierre si violent qu'il mourut trois jours après »³⁷, les Mexicains se révoltèrent. Ce fut la *Nuit triste* (*Noche triste*) pour Cortés qui perdit la moitié de ses hommes et une nuit de fête pour les Aztèques qui, finalement, avaient réussi à chasser les occupants, après plus de sept mois de présence dans la capitale aztèque. Cortés y perdit l'or et l'artillerie. Dans la partie finale de son compte rendu, il demandait des secours militaires à Charles Quint pour tenter de reconquérir Mexico³⁸.

Luther et l'empereur réformateur

Sitôt élu et couronné roi des Romains, Charles Quint dut affronter l'un des plus difficiles problèmes de son règne : la diffusion d'une nouvelle conception religieuse qui remettait sévèrement en cause la doctrine chrétienne officielle et l'autorité de l'Église de Rome. En Allemagne, un frère théologien augustinien, Martin Luther, était à l'origine de cette contestation. Dans un premier temps, ses prédications montrèrent du doigt la vente inconsidérée d'indulgences organisée dans toute l'Europe par le souverain pontife, véritable extorsion d'argent aux fidèles. En juillet 1518, Léon X cita Luther à Rome pour répondre aux accusations portées contre lui. Le moine augustin se garda bien de comparaître. Le pape engagea alors toutes les armes à sa disposition pour combattre la nouvelle hérésie : Luther fut interdit de prédication ; des nonces se rendirent en Allemagne pour convaincre les princes de ne pas le protéger ; des prédicateurs devaient convaincre le peuple du danger qu'il courait à suivre sa doctrine.

En 1520, après la bulle papale *Exsurge Domine* qui le menaçait d'excommunication, le moine augustin publia trois petits ouvrages dans lesquels il remettait en question les écrits des docteurs de l'Église, le droit canon, les décrets des papes, ainsi que les biens temporels de l'Église de Rome³⁹. Selon lui, il fallait revenir à la Bible, la seule source légitime pour les chrétiens. Toute œuvre de charité, les pénitences, les confessions, les jeûnes étaient considérés comme inutiles pour le salut de l'âme, puisque celui-ci était un libre don de Dieu. Au libre arbitre, Luther opposait le serf arbitre.

Dans son discours *À la noblesse chrétienne de la nation allemande*, Luther écrivit un violent réquisitoire contre le pouvoir temporel du pape. L'Église de Rome avait trompé ses fidèles pour s'enrichir et s'était détournée du vrai chemin montré par le Christ. Il considérait que le pape n'avait aucun pouvoir sur l'empereur « si ce n'est qu'il l'oigne et le couronne à l'autel, comme

37. *Ibid.*, p. 155.

38. *Ibid.*, p. 182.

39. *À la noblesse chrétienne de la nation Allemande ; Prélude sur la captivité de Babylone dans l'Église et De la liberté de l'homme chrétien*. Voir Martin LUTHER, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1999, vol. 1, p. 589-673 ; 711-780 ; 837-863.

un évêque couronne un roi »⁴⁰. C'était une invention du diable que de tenter d'élever le pape au-dessus du pouvoir séculier. Le Siègne romain était le centre de la cupidité et de la corruption et « il n'y aurait pas lieu de s'étonner si Dieu faisait pleuvoir du ciel le souffre et le feu de l'enfer et précipitait Rome dans l'abîme, comme il fit jadis pour Sodome et Gomorrhe »⁴¹.

Pour Luther, l'élection impériale de Charles Quint avait une tout autre signification : il comptait sur le jeune empereur pour se détacher de Rome et créer une église de la « nation » allemande. Le pape n'était pas l'héritier légitime de la dignité impériale quand elle devenait vacante et il espérait :

[...] qu'au lendemain de son couronnement, l'empereur Charles fixe comme règle et comme loi que dans toute l'Allemagne aucun fief ni aucune prébende ne tomberait plus au pouvoir de Rome grâce au mois pontifical, et que ce qui y [était] tombé redeviendrait libre et serait enlevé aux bandits romains, ce à quoi l'autorisait sa charge, puisqu'il [détenait] le glaive⁴².

Il attaqua aussi la prétention du pape de convoquer le concile de son propre chef et il encourageait Charles Quint à le faire sans se préoccuper du pontife.

Le 3 janvier 1521 se conclut à Rome le procès contre Luther, « hérétique notoire ». La bulle *Decet romanum pontificem* confirma l'excommunication du moine augustin. Le conflit entre Luther et l'Église de Rome en était là, quand, le 28 janvier 1521, s'ouvrirent les sessions de la Diète de Worms. L'assemblée attendait avec impatience de connaître la position du jeune empereur à l'égard de Luther. Les représentants des États composant la Diète refusaient d'entériner une condamnation avant que Luther ne fût entendu. Charles convoqua alors le frère Martin en lui accordant un sauf-conduit pour rejoindre sans incident la ville de Rhénanie. Le 18 avril, Luther prononça un discours devant la Diète dans lequel il refusait de se rétracter en s'appuyant sur sa conscience et sur l'autorité de la Bible, passant outre l'autorité du pape. Mais les convictions de Charles Quint étaient fermes, les concepts inculqués par l'Église à propos des hérétiques et de la doctrine officielle étaient bien ancrés en lui. De sa propre main et en français, Charles écrivit un document contenant son credo religieux. Le lendemain, il en fit donner lecture devant la Diète, puis le discours fut traduit en allemand. Il considérait les théories de Luther comme hérétiques et sa mission était d'éradiquer l'hérésie :

[...] Il est clair qu'un frère isolé est dans l'erreur lorsqu'il contredit l'opinion de toute la chrétienté, sinon la chrétienté se serait trompée durant mille ans et plus. Pour cela je suis résolu à engager dans cette cause mes royaumes, mes possessions, mes amis, mon corps et mon sang, ma vie et mon âme. Car ce serait une honte pour moi et pour vous,

40. Martin LUTHER, *Œuvres...*, p. 626.

41. *Ibid.*, p. 612.

42. *Ibid.*, p. 611.

membres de la noble nation germanique, si de notre temps et par notre négligence, la seule apparence de l'hérésie, d'un tort fait à la religion chrétienne pénétrait dans le cœur des hommes⁴³.

Par ce discours, Charles Quint s'inscrivait dans la tradition de ses ancêtres et de tous les empereurs restés fidèles à l'Église romaine. Aucun compromis n'était possible avec le théologien dissident. Le 26 mai, l'empereur signait l'*Édit de Worms* par lequel le moine augustin, considéré comme schismatique et hérétique, était mis au ban du Saint-Empire.

La doctrine de Luther se répandit aussi en dehors de l'Allemagne. Elle représentait l'espoir de voir naître une nouvelle spiritualité, moins matérialiste et plus proche d'une condition primitive du Christianisme. Depuis longtemps, ce retour en arrière avait fait son chemin un peu partout en Europe, y compris en Flandres, où avait été éduqué Charles de Habsbourg. Quant aux princes allemands, lucides sur les avantages économiques de l'incorporation des biens patrimoniaux de l'Église, nombre d'entre eux choisirent cette nouvelle confession. Comme un signe du destin, durant cette même période, Chièvres, fervent défenseur d'une alliance avec François I^{er}, mourait à Worms, victime de la peste.

Même si les Pays-Bas étaient à nouveau en guerre, tant que Chièvres était en vie, la paix avec la France était envisageable. Mais désormais, l'influence de Gattinara sur Charles allait prévaloir. Or le chancelier était un partisan de l'intervention impériale en Italie et un farouche ennemi de la royauté française⁴⁴.

Propagande impériale et prophéties

En 1525, après la bataille de Pavie, le Conseil d'État chargea Alfonso de Valdés, secrétaire de Gattinara et disciple d'Érasme, de rédiger un compte rendu sur la victoire impériale et la capture de François I^{er}. L'euphorie des nouvelles en provenance de la péninsule italienne incita Valdés à tracer un programme politique fondé sur les angoisses, les attentes, les espoirs qui tenaillaient la République chrétienne. Nous y trouvons tout l'arsenal de la propagande impériale⁴⁵. Cette victoire avait été voulue par Dieu pour mettre fin à la guerre civile entre princes chrétiens et permettre à l'empereur de protéger la République chrétienne de la puissance de Soliman. L'empereur pouvait maintenant préparer l'expulsion des Turcs et des Morisques des terres occupées et répandre ainsi la foi catholique.

43. Jean BÉRENGER, *Histoire générale de l'Europe*, Paris, PUF, 1980, vol. 2, p. 276-277. Voir aussi Karl BRANDI, *Carlo V...*, p. 119 ; Manuel RÍOS MAZCARELLE, *Carlos V. El Emperador*, Madrid, Alderabán, 1996, p. 50.

44. Voir Manuel RIVERO RODRÍGUEZ, « La corona de Aragón, metáfora de la monarquía de Carlos V. Gattinara y sus ideas sobre el gobierno (1519-1520) », in Bernardo José GARCÍA GARCÍA (ed.), *El Imperio de Carlos V. Procesos de agregación y conflictos*, Madrid, Fundación Carlos Ambers, 2000, p. 97-110.

45. Voir le chapitre « L'érasme au service de la politique impériale (1527-1532) », dans Marcel BATAILLON, *Érasme et l'Espagne*, Paris, Droz, 1937, vol. 1, p. 395-466.

Comme beaucoup l'ont prophétisé sous le règne de ce prince très chrétien, tout le monde recevra notre sainte foi catholique et se réaliseront les paroles de notre rédempteur : *fiet unum ovile et unus pastor*⁴⁶.

L'unification religieuse du monde était une aspiration répandue parmi les chrétiens. Le but ultime de ce programme était la reconquête de Constantinople, capitale de l'Empire d'Orient, depuis presque un siècle entre les mains des Turcs, la reconquête du Saint-Sépulcre à Jérusalem et la réalisation définitive d'une monarchie chrétienne universelle telle que l'annonçaient plusieurs prophéties. Charles Quint aiderait le « pape angélique » à réunir le monde sous un seul pasteur. Ce thème avait été très exploité par la tradition prophétique et était encore très utilisé au XVI^e siècle. Il fut repris par de nombreux poètes et prosateurs pour chanter les louanges de Charles Quint, souvent considéré comme celui qui allait accomplir cette prophétie.

En 1528, le frère Gonzalo Arredondo publia un livre intitulé *Castillo inexpugnable defensorio de la fe* (*Château imprenable défenseur de la foi*), écrit à la demande du roi-empereur⁴⁷. Dans cet ouvrage, l'auteur évoquait de nombreuses pseudo-prophéties parmi lesquelles celles du Pseudo-Méthode, de Cyrille, de Joachim de Flore ou encore la prophétie de l'unification du monde sous un seul pasteur qu'Arredondo met dans la bouche de Charles Quint lui-même. À la même époque, d'autres prophéties circulaient pour servir la cause impériale. Toutes annonçaient la croisade imminente et définitive qui apporterait la réunification du monde, ainsi que l'arrivée d'un prince vertueux, vainqueur des Turcs et des Français, qui favoriserait la conversion des Infidèles et la Réforme de l'Église et répandrait sur le monde un temps de paix et de prospérité⁴⁸. Cette attente trouvait aussi des échos en Orient. En mars 1527, Charles Quint reçut une lettre des évêques maronites invoquant son intervention car un *pronostic* en leur possession annonçait qu'un certain « Charles, empereur, allemand de nation » devait conquérir Jérusalem⁴⁹.

D'autre part, le sac de Rome de 1527, considéré par le clan impérial comme le début des tribulations du clergé et la punition de l'Église infligée par la Providence, renforça l'idée que les derniers temps approchaient⁵⁰. La propagande impériale s'efforça de montrer que le projet impérial et la réforme de l'Église allaient dans un même sens et devaient se réaliser pour accomplir

46. « Para que como de muchos está profetizado, debaxo deste cristianísimo príncipe, todo el mundo reciba nuestra sancta fe catholica, y se cumplan las palabras de nuestro redemptor fiet unum ovile y unus pastor. » Voir Fermín CABALLERO, *Conquénse ilustres*, Madrid, Ofic. tip. del Hospicio, 1875, p. 488.

47. Voir Gonzalo ARREDONDO, *Castillo inexpugnable defensorio de la fee [...] y exortación para ir contra el Turco: y vencer: y anichilar la seta de Mahoma. Y toda infidelidad: y ganar la Tierra sancta con famoso y bienaventurado triumpho*, Burgos, Juan de Junta, 1528.

48. Nous nous permettons de renvoyer à notre article, « De Pavie à Bologne : la prophétie comme arme de la politique impériale pendant les *Guerres d'Italie* (1525-1530) », in Augustin REDONDO (ed.), *La Prophétie comme arme de guerre des pouvoirs (XV^e-XVII^e siècles)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 97-107.

49. *Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient*, tome II, Paris, 1910, p. 618.

50. Voir Roberto RUSCONI, « An Angelic Pope before the Sack of Rome », in Marjorie REEVES (ed.), *Prophetic Rome in the high Renaissance Prophetic Rome period*, Oxford, Clarendon Press, 1992, p. 159.

la prédiction évangélique de Jean. L'Église avait besoin d'être réformée et il fallait rétablir l'unité chrétienne en réunissant les partis en conflit. Charles Quint aurait pu agir de façon plus drastique envers le Saint-Siège en lui imposant une réforme, comme certains de ses collaborateurs le lui suggéraient. Cependant, aux yeux de l'empereur, un tel geste était inconcevable : l'Église devait assurément être réformée, mais avec le consentement du pape, le chef spirituel de la Chrétienté.

Pour Alfonso de Valdés, ni l'empereur, ni le pape n'étaient coupables de ce qui s'était passé à Rome. Les véritables responsables étaient l'armée impériale et la mauvaise foi des conseillers du pontife. Il disculpa l'empereur des souffrances infligées aux Romains par ses soldats et considéra la mort de Bourbon comme voulue par la Providence afin qu'une juste punition s'abatte sur la ville de Rome, repaire de scandales et de corruption⁵¹. Pour Valdés, un prince idéal pouvait acquérir d'autres royaumes ou convertir des peuples infidèles à la foi catholique grâce aux vertus de sa conduite exemplaire, et ceci sans recours à la violence. De même, le prince parfait devait être reconnu par ses pairs comme le plus vertueux et imposer son royaume de justice sur le monde, et ce, toujours sans avoir recours à la force⁵².

En revanche, ses adversaires considéraient l'empereur comme un tyran hypocrite et hérétique. Il avait permis les massacres à l'intérieur de la ville et avait gardé plusieurs mois le pape prisonnier en essayant de tirer le maximum de profits de la situation. On lui reprochait son attitude ambiguë à l'égard de Luther puisqu'il n'avait jamais voulu appliquer l'édit de Worms qui le déclarait schismatique et hérétique et qu'il en avait même suspendu la validité lors de la Diète de Spire en 1526⁵³.

En 1529, l'imminente arrivée de l'empereur en Italie amena la diplomatie impériale à publier un opuscule contenant le discours prononcé par Charles Quint avant de quitter l'Espagne. Cette communication, traduite en italien et en français, était une véritable action de propagande politique. Parmi les trois raisons du voyage évoquées se trouve en premier lieu la nécessité d'une réforme de l'Église pour mettre fin à la corruption et aux hérésies qui menacent le christianisme⁵⁴. Les deux autres raisons étaient la paix universelle entre les princes chrétiens et la croisade à Jérusalem. Charles Quint s'engageait, une fois la paix retrouvée, à diriger lui-même une expédition pour reconquérir Constantinople et chasser les infidèles de Jérusalem. Il s'agissait d'un argument de propagande auquel l'Église de Rome était très sensible étant donné la dangereuse poussée des Turcs aux frontières de la République chrétienne.

51. Alfonso de VALDÉS, *Diálogo de las cosas ocurridas en Roma*, (s.l., s.d.), éd. José F. MONTESINOS Madrid, Ediciones La Lectura, 1928.

52. VALDÉS, *Diálogo de Mercurio y Carón*, Madrid, Espasa Calpe, 1971, p. 163-186.

53. Voir Juan Carlos D'AMICO, « Charles Quint et le sac de Rome : personification de l'Antéchrist ou Empereur des Derniers Temps? », in Augustin REDONDO (ed.), *Pouvoir et Littérature : Les discours sur le sac de Rome de 1527*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999, p. 37-47.

54. *Oratione di Carlo imperatore fatta alli signori Spagnuoli nella sua partenza, con promesse di salute a tutti li christiani, ma particolarmente alla Sedia Apostolica et al popolo romano*, (s.l., s.d.).

Dans ce discours, l'empereur se disait convaincu que la Providence l'avait destiné au titre impérial pour rétablir la religion selon l'Église catholique et amender la corruption des mœurs. Pour lui, les lois des anciens pères et leurs vertus sont chaque jour méprisées un peu plus et nombreux sont ceux qui ont transformé l'ancienne et chrétienne simplicité en fraude, la probité en perfidie, l'humilité en orgueil, la doctrine en ignorance et la libéralité en dispersion des biens pieux :

[...] chaque jour naissent de nouvelles hérésies, notre foi fait défaut et les vices sont au comble. C'est pourquoi il faut modérer les pompes, corriger l'ambition, la luxure effrénée et l'avarice scélérate et extirper les hérésies afin que ce poison ne progresse plus parmi les Chrétiens⁵⁵.

Pour clore ce discours sur la nécessité d'une réforme, Charles Quint rappelait que sa mission était de redonner prestige et grandeur à l'Église, mais aussi de conserver son vicaire à sa tête⁵⁶.

Un nouveau Scipion : africain et croisé

Le couronnement de Charles de Habsbourg à Bologne marqua une étape importante pour l'interprétation prophétique de l'Histoire⁵⁷. À partir de ce moment, dans une période où la paix régnait en Europe, les attentes eschatologiques allaient se concentrer sur la prochaine défaite et la conversion des Turcs et sur la reconquête du Saint Sépulcre⁵⁸. Ainsi, liée à la religion et à la politique impériale, une nouvelle image de Charles Quint se développa dans les années 1530 : celle d'un prince croisé. En 1529, à la veille de l'arrivée de l'empereur en Italie, Casio de' Medici, courtisan et poète lié à Clément VII, traduisait dans ses vers l'attente d'une nouvelle croisade :

Si en toi, Charles, est enfermé
Le cœur de Mars, emploie le à conquérir
Le tombeau du Christ,
Car, de ton Empire, on attend l'anéantissement
De la loi juive et de toute autre secte⁵⁹.

La nécessité d'une croisade était bien présente dans l'esprit de Charles Quint comme dans celui de la majorité des chrétiens de l'époque. Du fait de son éducation bourguignonne et de son adhésion à la politique de la Reconquête poursuivie par ses grands-parents espagnols, Charles pensait avoir une mission providentielle à accomplir : favoriser l'élargissement de la chrétienté. Le couronnement de Bologne ne fit que renforcer cette conviction. À

55. *Ibid.*, fol. 3v. C'est nous qui traduisons.

56. *Ibid.*, fol. 3.

57. Voir Pero MEXÍA, *Historia del emperador Carlos V*, Madrid, Espasa-Calpe, 1945, p. 555.

58. Voir notre ouvrage, *Charles Quint maître du monde : entre mythe et réalité*, Caen, PUC, 2004, p. 181-215.

59. Hieronimo Casio DE' MEDICI, *Canzon ove si narra la strage, e il sacco di Roma, diritiva al catolico re di Spagna et de' Romani, Carlo Quinto eletto imperatore...*, (s.l., s.d.), fol. 3r-3v. C'est nous qui traduisons.

cette époque, la communauté universelle des chrétiens portait le nom de République chrétienne. Elle était structurée à l'intérieur d'un espace territorial formé par un ensemble de monarchies, de républiques, de principautés ecclésiastiques, de duchés, de marquisats ou de villes libres dans lesquels les détenteurs du pouvoir reconnaissaient les dogmes du christianisme. Gardien des deux glaives, le spirituel et le temporel, le pape était théoriquement le chef de cette confédération d'États chrétiens. Cependant, tous ceux qui ne défendaient pas des principes théocratiques préféraient réserver à l'empereur des Romains, par concession papale, le glaive temporel. Ainsi, une fois couronné par le pape, le roi des Romains, titulaire du Saint-Empire, devenait « Empereur des Romains » et donc bras armé de l'Église. Toutefois, dans l'immédiat et pour des raisons géopolitiques, la croisade rendait plutôt nécessaires des actions militaires en Afrique du Nord et dans les Balkans. Raison pour laquelle, l'expédition de Tunis, en 1535, fut considérée comme une croisade⁶⁰.

L'idée de la croisade n'était pas seulement un argument rhétorique de propagande, elle était bien enracinée dans la population, laquelle était souvent sollicitée pour la financer. Même à la périphérie de l'empire carolin, dans une île comme la Sardaigne, l'expédition de Tunis, fut vécue ainsi : le 1^{er} juin 1535, Charles Quint quitta Barcelone à la tête de sa flotte en direction de l'Afrique. Le 10 juin, il arriva à Cagliari, dans le royaume de Sardaigne, où l'attendaient six galères envoyées par le pape Paul III, quatre fournies par les Chevaliers de Malte, plus la flotte d'Alphonse d'Avalos avec l'armée en provenance d'Italie⁶¹. Entre galères, galions, caraques, nefes, flûtes, goélettes et brigantins, les bateaux étaient plus de trois cents⁶². Pour les témoins « c'était la plus grande flotte qu'on ait jamais vue sur la mer »⁶³. L'île était un point stratégique fondamental pour faire transiter la correspondance dans les deux sens et ravitailler les troupes pendant la durée de l'expédition. Le 13 juin 1535, l'empereur donna l'ordre à la flotte portugaise de quitter le port et de se positionner à l'avant-garde. Ce même jour, Gregorio de Modrussa, un notaire de Sassari, écrivait dans son livre d'ordonnances :

Plaise à Notre Seigneur de garder sa royale personne et toute la flotte et de lui donner la victoire et aussi la conquête de la « maison sainte » et le

60. Sur Charles Quint et la croisade, voir entre autres M^{re}. José RODRÍGUEZ SALGADO, « La Cruzada sin cruzado: Carlos V y el Turco a principios de su reinado », in Giuseppe GALASSO e Aurelio MUSI (eds.), *Carlo V, Napoli e il Mediterraneo*, Napoli, Società Napoletana di Storia Patria, 2001, p. 201-237 et Marco PELLEGRINI, *Guerra santa contro i Turchi. La crociata impossibile di Carlo V*, Bologna, Il Mulino, 2015.

61. Manuel FERNÁNDEZ ÁLVAREZ, *Corpus documental de Carlos V (1516-1539)*, Salamanca, Ediciones Universidad Salamanca, 1973, vol. 1, p. 426.

62. Charles Quint à Lope de Soria, 12 de juin 1535, depuis la galère impériale près de Cagliari. *Ibid.*, vol. 1, p. 427. Voir aussi Karl LANZ, *Correspondenz des kaisers Karl V*, Leipzig, Brockhaus, 1844, vol. 1, p. 186-187.

63. Raimondo Turtas, « 10-14 giugno 1535 : Carlo V visita Cagliari al comando del "mayor ejército que nunca se vido por la mar" », in Bruno ANATRA e Francesco MANCONI (eds.), *Sardegna, Spagna e Stati italiani nell'età di Carlo V*, Roma, Carocci, 2001, p. 335-352.

reste pour l'honneur et la gloire de notre Seigneur Dieu et l'augmentation de la sainte foi catholique⁶⁴.

Nombreux étaient ceux qui, comme le notaire de Sassari, pensaient que Charles Quint était bel et bien ce prince croisé qui, un jour, allait récupérer la Terre Sainte. Selon Pedro Girón, cette nuit-là, à deux reprises au cours de la navigation nocturne, une grande comète traversa le ciel et « les soldats eurent la sensation que la main de Dieu les guidait dans cette entreprise »⁶⁵.

Bientôt, même dans les territoires américains, le travail des missionnaires franciscains, voulant faire du nouveau continent une réplique de l'Europe, donnera ses fruits. Le 12 juin 1539, une mise en scène grandiose de la conquête de Jérusalem, objectif final du christianisme, fut représentée sur une place de Tlaxcala avec une participation massive de la population. Tous les figurants étaient des indigènes. L'un d'entre eux incarnait Charles Quint à la tête des troupes espagnoles et de la Nouvelle Espagne. La bataille finale contre les soldats musulmans et juifs, accourus pour aider le sultan renfermé dans la ville sainte, fut gagnée par les chrétiens grâce à l'intervention de saint Jacques, de saint Hippolyte et de l'archange Michel. Ainsi le « grand sultan de Babylone » se soumettait à l'empereur Charles et tous ses sujets se convertissaient en embrassant la « vraie foi »⁶⁶. Ce simulacre de la « conquête de Jérusalem », jouée par les indigènes de Tlaxcala, était la preuve évidente que le projet de Cortés avait atteint son objectif et que le projet idéaliste de la monarchie universelle était encore bien présent dans l'horizon utopique des franciscains⁶⁷.

Après la conquête de Tunis, le 20 août 1535, l'empereur débarqua en Sicile à Trapani avec son armée, vingt mille esclaves chrétiens libérés et un nombre important d'esclaves musulmans capturés en Afrique⁶⁸. L'entrée à Palerme fut la première d'une longue série de triomphes qui accompagna le voyage impérial de Charles Quint à travers la péninsule italienne⁶⁹. Toutes les villes accueillirent ce « nouveau Scipion » qui était allé en Afrique pour diriger lui-même ses troupes contre les infidèles⁷⁰. L'expédition de Tunis donna une brusque accélération au développement d'une image guerrière de Charles de Habsbourg, jusque-là

64. *Ibid.*, p. 349. C'est nous qui traduisons.

65. Pedro GIRÓN, *Crónica del Emperador Carlos V*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1964, p. 57.

66. La même année, Cortés avait participé à une mise en scène à Mexico de la reconquête de l'île de Rhodes en gardant pour lui le rôle de Maître de l'ordre des chevaliers de Malte. Voir Carmen BERNARD et Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde. De la découverte à la conquête*, Paris, Fayard, 1991, p. 365-369.

67. Voir, à ce propos, la polémique déclenchée, en 1529, par un franciscain espagnol, Luis de Carvajal, qui critiquait les positions d'Érasme sur la monarchie universelle, dans Marcel BATAILLON, *Érasme et l'Espagne...*, op. cit., vol. 1, p. 345-356. Voir aussi John LEDDY PHELAN, *The Millennial Kingdom of the Franciscans in the New World*, Berkeley, University of California Press, 1970.

68. Giovanni E. DI BIASI, *Storia del Regno di Sicilia*, Catania, Dafni, 1981, p. 28.

69. Voir Maria A. VISCEGLIA, *Il viaggio cerimoniale di Carlo V dopo Tunisi*, in *Carlos V y la quiebra del humanismo político...*, vol. 2, p. 133-172 et Géraud POUMARÈDE, « Le voyage de Tunis et d'Italie de Charles Quint ou l'exploitation politique du mythe de la croisade (1535-1536) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 67, 2005, p. 247-285.

70. Pour les entrées de l'empereur en Italie, voir André CHASTEL, « Les entrées de Charles Quint en Italie », in *Les Fêtes de la Renaissance*, Paris, CNRS, 1960, vol. 2, p. 197-205 ; Jean JACQUOT,

quasi inexistant dans l'univers symbolique qui l'accompagnait⁷¹. Cette nouvelle image du héros militaire engagé en personne pour le triomphe de la religion, s'éloignait nettement de celle conçue par les érasmiens de la cour pour qui la mission de l'empereur était celle d'un roi pasteur destiné à réformer l'Église et à restaurer la pureté originelle du christianisme⁷². Le succès en terre d'Afrique justifia l'élaboration et le perfectionnement de cette image guerrière. En effet, l'image classique de Scipion *l'Africain* était mieux appropriée pour désigner le nouveau héros militaire qui avait su utiliser son épée contre les ennemis de l'Église, basés en Afrique⁷³.

Le climat d'euphorie qui régnait chez ses partisans ne fit qu'augmenter. Un témoignage indirect nous vient de la traduction espagnole d'un livre de l'italien Galeazzo Capella retraçant l'histoire de l'Italie de 1521 jusqu'à la décision de l'empereur de restituer à François II Sforza le duché de Milan en 1530. Le traducteur dédie le livre au prince Philippe, le fils de Charles Quint. La dédicace a pour thème la possible jalousie d'un fils vis-à-vis des conquêtes de son père, avec des exemples tirés d'histoires anciennes. Il est intéressant de voir comment Bernardo Perez termine sa lettre dédicatoire :

[...] *nuestro Señor guarde a la Sacra Catholica Cesarea Magestad del Emperador nuestro Señor: para que acabe la conquista del mundo y se haga pacífico monarca, y os dexa a vos tan prosperado en sus reynos: como David dexo al rey Salomon en los suyos. Amen*⁷⁴.

Dans cette dédicace, plusieurs éléments de l'image religieuse et politique de Charles Quint se rejoignent. L'empereur doit terminer sa conquête pour être le « pacifique monarque » du monde et pouvoir ainsi transférer le pouvoir à son fils⁷⁵.

Mais bientôt, la cuisante déroute de l'empereur en Provence va décevoir et modérer les espoirs de ses partisans les plus exaltés, sauf sans doute ceux qui attendaient une rénovation de l'Église. La punition infligée à Charles Quint pouvait en effet être interprétée comme un signal divin l'incitant à mettre fin aux hostilités entre princes chrétiens et à s'occuper sérieusement de la Réforme. C'est dans ce sens qu'en 1536, Aonio Paleario exhorta l'empereur et les autres princes chrétiens à participer à un renouvellement de la

« Panorama des fêtes et cérémonies du règne », *Ibidem*, p. 414-491 et le cinquième numéro (1998-1999) du *Bulletin de l'Association des Historiens de l'Art Italien*.

71. Ludovico Dolce composa à cette occasion un poème pour célébrer la croisade. Ludovico DOLCE, *Stanze composte nella vittoria africana havuta dal Imperatore*, Genova, G. A. Bellone, 1535.

72. Voir Margherita MORREALE, *Carlos V, "rex bonus, felix imperator"*. *Notes sur les dialogues d'Alfonso de Valdés*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1954.

73. Voir le chapitre « La imagen romana de Carlos V », in Fernando CHECA CREMADES, *Carlos V. La imagen del poder en el Renacimiento...*, p. 113-256. Voir aussi Francis A. YATES, *Astrea. The Imperial Theme in the Sixteenth Century*, London and Boston, Routledge and Kegan Paul, 1975.

74. Galleacio CAPELLA, *Historia de las cosas que ha pasado en Italia*, Valencia, 1536.

75. Même si les Pays-Bas n'étaient pas enthousiasmés par cette possibilité, nous la retrouvons dans l'entrée de Philippe II à Bruxelles. Voir Jean JACQUOT, *Panorama des fêtes et cérémonie du règne...*, p. 445.

vie spirituelle afin de sortir du marasme dans lequel était tombé le peuple de Dieu⁷⁶.

Toutefois, durant les années suivantes, les hommes proches de la Réforme ne cesseront de critiquer l'attitude de l'empereur à l'égard de l'Église de Rome, sa lenteur dans la décision de convoquer un concile et son prétendu projet de monarchie universelle. Johannes Sleidanus, par exemple, considérait que le serment de fidélité prononcé par Charles Quint à Bologne était l'acte le plus néfaste qu'un prince pût commettre contre la chrétienté, et il présentait le couronnement impérial comme l'œuvre directe du diable qui avait pris les apparences de Clément VII. Pour Sleidanus, le rêve d'un monde unifié avait disparu avec la chute de l'Empire romain et, à sa place, d'autres royaumes s'étaient développés, totalement séparés de la vieille institution classique. En aucun cas, le Saint-Empire ne pouvait être apparenté au vieil Empire romain et, en aucun cas, l'empereur ne pouvait être considéré comme un successeur des empereurs romains de l'Antiquité. Sur les traces de Luther, il niait ainsi le principe de la *translatio imperii* et affirmait que tout le pouvoir de Charles Quint n'était autre que le fruit des biens dont il avait hérité⁷⁷.

Un nouveau Jules César contre la réforme

Lorsque l'empereur comprit que les princes allemands utilisaient la réforme luthérienne pour s'opposer à l'autorité impériale et que la conséquence logique allait être le schisme, il décida de la combattre avec encore plus de fermeté puisque, de toute évidence, elle minait profondément son projet politique. C'est après la victoire de Mühlberg sur les princes réformés de la Ligue de Smalkalde que l'image guerrière de Charles Quint acquiert son importance aussi à l'intérieur de la querelle religieuse qui déchirait l'Europe. L'empereur, qui se serait exclamé en traversant l'Elbe : *Veni, vidi, Christus vicit*, défendait l'unité religieuse, raison pour laquelle il avait bénéficié de l'intervention de la volonté divine qui, comme dans l'épisode biblique de Josué, arrêta la course du soleil afin de permettre la victoire impériale⁷⁸. Charles Quint dépassait l'image de Jules César parce qu'il défendait l'unité religieuse de la chrétienté. Le vainqueur de Mühlberg était un héros chevaleresque

76. Aonio PALEARIO, « Actio in pontifices romanos », in *Opuscoli e lettere di riformatori italiani del Cinquecento*, Bari, Laterza, 1927, vol. 2, p. 13.

77. Johannes SLEIDANI, *Orationes duae. Una ad Carolum Quintum Caesarem, altera ad Germaniae Principes omnes, ac ordines Imperii*, Strasbourg, Crato Mylius, 1544. Johannes Philippon (1506-1556) était né à Schleiden, à l'époque dans le duché de Luxembourg, aujourd'hui en Allemagne. Voir aussi Martin LUTHER, *Œuvres...*, p. 666.

78. L'image, tirée de la Bible, est utilisée par de nombreux auteurs, comme, par exemple, Luis de AVILA y ZUÑIGA dans son *Comentarios de la guerra d'Alemania*, Alfonso DE ULLOA dans sa biographie de Charles Quint et Giangiorgio TRISSINO dans son poème *L'Italia liberata dai Goti* dédié à Charles Quint.

animé d'une grande foi et de la conviction de faire une *guerre juste* pour défendre l'Église chrétienne.

Cette conception qui permettait de relier l'image du héros classique à celle du héros chrétien se trouve symbolisée dans l'un des plus célèbres portraits d'apparat réalisé par le Titien, *Charles Quint à cheval vainqueur à Mühlberg*⁷⁹. L'empereur était devenu un agent de Dieu, tel un chevalier messianique, pour vaincre les ennemis de la foi⁸⁰. Les images littéraires créées pour cette victoire, tout comme le tableau de Titien ou les sculptures de Leone Leoni, allaient devenir des éléments actifs de la nouvelle propagande impériale. Plus tard, en pleine époque de la Contre-Réforme, cette image aboutit à celle d'un héros chrétien parfait, synonyme de toutes les vertus et sauveur de la religion catholique⁸¹.

La Gloire et l'image finale (Fig. 39)

Le 31 août 1558, alors retiré dans le monastère de Yuste, Charles Quint resta un long moment en contemplation devant le portrait de sa femme Isabelle, puis il ordonna au garde-joyaux : « Enfermez-le et donnez-moi le tableau de la prière dans le jardin des Oliviers ». Ce tableau, connu sous le nom de *Ecce Homo*, faisait référence au passage des Évangiles dans lequel le Christ, dans l'angoisse de la mort qui s'approchait, priait Dieu de mettre en place son dessein et de faire selon sa volonté. L'intensité de la prière était telle que la sueur s'était transformée en gouttes de sang qui tombaient à terre⁸². Selon un moine chroniqueur présent à Yuste, Charles Quint « regarda pendant longtemps ce tableau, et ses yeux paraissaient répandre au dehors les sentiments élevés qu'il avait dans l'âme »⁸³. Ensuite, il dit : « Apportez-moi le tableau du *Jugement dernier* »⁸⁴. C'est ainsi que l'empereur appelait l'autre chef-d'œuvre du Titien qu'il avait fait venir jusqu'à Yuste : la *Gloire*⁸⁵.

79. Voir Erwin PANOFKY, *Problems in Titian mostly iconographic*, London, Phaidon, 1969, p. 82-87 et Anne CLOULAS, « Charles Quint et le Titien. Les premiers portraits d'apparat », in *L'Information de l'Histoire de l'Art*, 1964, p. 213-221.

80. Voir l'analyse métapsychologique et eschatologique liée à ce tableau, dans Denis CROUZET, *Charles Quint. Empereur d'une fin des temps*, Paris, Odile Jacob, 2016, p. 179-182.

81. Voir, par exemple, les vers consacrés à Charles Quint par Danese CATTANEO, dans *Dell'amor di Marfisa*, Venetia, F. de Franceschi, 1562, p. 2. Voir aussi Wim BLOCKMANS, « La lutte pour la suprématie en Europe », in Hugo SOLY et Johan VAN DE WIELE (coord.), *Carolus. Charles Quint 1500-1558*, Gent, Snoeck-Ducaju & Zoon, 2000, p. 31-42 et notre article « Charles Quint et la Réforme dans les lettres italiennes : du prince marrane et luthérien au chevalier du Christ », in Guy LE THIEC et Alain TALLON (eds.), *Charles Quint face aux Réformes*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 37-57.

82. Luc XXII, 39-44 et Mathieu, XXVI, 36-42.

83. Manuscrit hiéronymite, c. XXXIII, p. 44 et 45, dans Louis GACHARD, *Retraite et mort de Charles Quint*, vol. I, appendice c. Voir aussi François-Auguste MIGNET, *Charles Quint son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, Paris, Librairie Académique, 1863, p. 407.

84. *Ibid.*

85. Le peintre vénitien avait appelé cette peinture la *Sainte Trinité en compagnie de la Vierge*. Par la suite, on l'appela de différentes manières : le *Jugement dernier*, le *Paradis*, l'*Adoration de La Trinité*. Jusqu'à ce qu'au début du XVII^e siècle, le père José Siguënza lui attribue le nom qu'elle porte aujourd'hui. Voir Fernando CHECA CREMADES, *Tiziano y la monarquía hispánica. Usos y funciones de la pintura veneciana en España (siglos XVI y XVII)*, Madrid, Nerea, 1994. Voir aussi, *id.*, « Art et pouvoir », in *Carolus. Charles Quint 1500-1558...*, p. 89-99 (p. 97-98). Selon Erwin PANOFKY, si la

La commande de ce tableau avait été étroitement liée à l'inquiétude du sort de son âme. Pour Charles, un roi devait vivre dans la crainte de Dieu. En quête de salut et angoissé par l'idée de la mort, il aimait à se perdre dans cette vision pour contempler la lumière de la vérité⁸⁶.

La scène peinte par le Titien se situe entièrement dans une zone céleste ; seule une petite bande inférieure, servant de point de repère, montre un paysage terrestre. En haut du tableau, assis côte à côte au-dessus des nuages, Père et Fils sont tous les deux vêtus d'une tunique bleu-ciel dans une explosion de lumière qui inonde la partie supérieure du retable. Tous les deux tiennent dans leurs mains un bâton pastoral et le globe terrestre surmonté d'une croix, symbole du triomphe du christianisme sur le monde entier. Le globe était, depuis le Moyen âge, le symbole de la perfection et du pouvoir. Entre les deux personnages, plane la silhouette de la colombe, représentation de l'Esprit-Saint, le tout dans un Paradis inondé de rayons dorés et d'âmes bienheureuses.

La représentation quasi-identique du Père et du Fils, le principe d'identité entre les deux, est un trait remarquable du tableau, une combinaison issue du haut Moyen âge, qui avait disparu des compositions de l'époque⁸⁷. Cette combinaison avait été acceptée par les théologiens de Charles Quint, rendant ainsi évidente la consubstantialité du Père et du Fils. Les artistes des xv^e et xvi^e siècles distinguaient toujours le Père du Fils par des attributs d'âge ou encore par la présence de la couronne réservée à Dieu le Père. Le Titien avait donc été amené à suivre des instructions précises pour faire ainsi resurgir ce principe d'identité.

Plus bas, la Vierge est debout, isolée et bien en vue. Elle apparaît dans une position de médiatrice entre le ciel et la terre, rayonnante de dévotion pour son époux céleste, son fils et l'Esprit-Saint. La Madone semble tourner son regard vers la famille impériale. Derrière elle, on aperçoit Jean Baptiste, le dernier des prophètes juifs, envoyé sur terre pour annoncer l'arrivée de Jésus et donner aux hommes la connaissance du salut dans la rémission des péchés⁸⁸.

Sur la partie droite du tableau, et à un niveau légèrement inférieur à celui de Marie, le Titien a placé la famille impériale. Au premier plan, Charles Quint revêtu d'une tunique blanche. Il est agenouillé sur un nuage, pieds nus et les mains jointes en signe de prière et de dévotion. Devant lui, une créature angélique lui présente la Sainte Trinité. À ses pieds, la couronne tricuspide du Saint-Empire. Selon la symbolique impériale, les trois couronnements, dont le dernier opéré par le pape, avaient transmis par science infuse les quatre vertus cardinales à l'empereur : la prudence, la tempérance, la force, la justice. Posée à terre, cette couronne rappelle le caractère éphémère du

Gloria « est bien un *Jugement Dernier* par ses implications, elle demeure un *Paradis* dans son principe ». Erwin PANOFKY, *Titien*, Tours, Hazan, 2009, p. 105.

86. Charles Quint avait commandé ce grand tableau, haut de trois mètres cinquante et large de deux mètres cinquante, en 1551. Le Titien l'avait expédié à Bruxelles en 1554, d'où il fut transporté à Yuste en 1555.

87. Il s'agit de La Trinité représentée selon la tradition franco-anglaise et franco-allemande du milieu du xiii^e siècle.

88. *Cantique de Zaccaria*, I, 76-77.

pouvoir séculier, sa fragilité, sa finitude et sa soumission face au pouvoir divin éternel. D'ailleurs, l'empereur apparaît dans une attitude d'humilité absolue, dépouillé de tous ses attributs terrestres de puissance⁸⁹. Derrière l'empereur, elle aussi à genoux, figure l'impératrice Isabelle décédée bien avant lui, en 1539. Juste derrière leur mère, le Titien avait représenté Philippe II et sa sœur Jeanne, régente de Castille. Légèrement plus bas que Philippe, sont aussi présentes les sœurs de Charles : Marie, reine de Hongrie et régente des Pays-Bas, et Éléonore, reine du Portugal puis de France.

L'ensemble de la famille des Habsbourg est surmonté d'un chœur de créatures angéliques, dont certaines brandissent une branche de palmier, symbole du triomphe du christianisme. Sous la famille, deux personnages âgés et barbus assistent à la scène. Certains historiens de l'art ont cru identifier le Titien lui-même à l'extrême droite du tableau, en blanc, et son ami de toujours, le sulfureux écrivain Pierre Arétin, lui aussi lié au parti impérial⁹⁰.

La partie inférieure du tableau présente plusieurs personnages identifiables de l'Ancien et du Nouveau Testament. D'après Panofsky, le personnage enturbanné au premier plan à gauche représente, non pas saint Jean l'Évangéliste comme le laisse penser la présence de l'aigle à ses côtés, mais Ézéchiël, le prophète du *Jugement Dernier*⁹¹.

Au centre, Moïse et ses tables des dix commandements et Noé brandissant son arche miniature surmontée d'un agneau et d'une colombe avec un brin d'olivier dans le bec, symbole de paix. Entre Moïse et David, représenté à gauche avec sa harpe, se trouve une femme peinte de dos, agenouillée sur un nuage et vêtue d'une robe verte. Le père Siguënza l'avait identifiée comme la représentation de l'Église catholique, même si généralement elle affichait une apparence plus austère ; d'autres critiques d'art ont pensé à Judith, à Marie Madeleine ou à Rachel, d'autres encore à la représentation d'une Sybille⁹². Son bras droit semble vouloir montrer Charles Quint à Noé, comme si, idéalement, un cercle se refermait entre ces deux hommes envoyés par la Providence.

Le Titien avait exécuté cette peinture en s'inspirant d'un passage de la *Cité de Dieu* dans lequel Augustin d'Hippone raconte la vision céleste des âmes bienheureuses en adoration devant La Trinité. C'était l'une des lectures préférées de l'empereur, et il est tout à fait probable que le Titien ait suivi les indications bien précises de son commanditaire⁹³. Pour Charles Quint, ce

89. « [...] desnudo y cubierto con una sabana como pobre », écrit Prudencio de SANDOVAL, dans *Historia de la vida y hechos del Emperador Carlos V*, Madrid, Atlas, 1955-1956, tome II, p. 670.

90. Selon Panofsky, en revanche, sous le masque de Job apparaît non pas l'Arétin, mais Francisco Vargas, ambassadeur de l'Empire à Venise. Sa présence sur ce tableau aurait répondu à la demande de Vargas lui-même.

91. Ézéchiël 17, 3 : « Un grand aigle avec de grandes et longues ailes pleines de plumes de toutes les couleurs s'abattit sur le Liban ».

92. Selon Miguel de Ferdinandy, l'image représente l'Église catholique et, pour l'empereur, en constant dialogue avec son subconscient, c'était une image de substitution de sa mère Jeanne. Miguel DE FERDINANDY, *Carlos V, su alma y su política. El último caballero de Europa*, Barcelona, Àltera, 2008, p. 218-220. Voir aussi Herbert VON EINEM, *Karl V und Tizian*, Westdeutscher Verlag, Köln und Opladen, 1960, p. 70 et Flavio CAROLI, Stefano ZUFFI, *Tiziano*, Milano, Rusconi, 1990, p. 194-224.

93. Il est vraisemblable que le peintre et Charles Quint aient discuté de ce projet lors de leur rencontre à Augsburg en 1550.

tableau suggérait à la fois la béatitude éternelle de la *Cité de Dieu* et aussi le *Jugement dernier*⁹⁴. Imaginait-il ainsi le jour du jugement dernier où, entouré de sa femme et de ses proches, il rencontrerait Dieu tout puissant et connaîtrait le destin de leurs âmes ? Cela est tout à fait probable. En ce jour fatidique, la cour impériale terrestre devait se présenter humblement devant la cour céleste pour adorer la Sainte Trinité et implorer le pardon divin.

Le message théologique inscrit dans la *Gloire* avait une fonction religieuse privée, mais aussi une cible publique. Comme l'écrivait Pierre Bourdieu, les peintres de cette époque peignaient avec des yeux surnaturels et proposaient une réalité imprégnée de mythologie et de religion, une réalité irréaliste, fantastique et persuasive, le plus souvent imposée au peuple analphabète⁹⁵. À travers le pinceau du Titien, c'est une réalité fictive voulue par le pouvoir qui est transmise aux sujets. Quelle qu'en soit la lecture, sur cette toile qui se voulait eschatologique, l'orthodoxie religieuse et la dévotion trinitaire de Charles Quint étaient représentées dans toute leur splendeur.

Conclusion

L'empereur était venu au monastère de Yuste pour y expier ses fautes et se préparer à la vie éternelle. Il n'était pas excessivement âgé, mais sa santé précaire avait transformé son quotidien en un véritable calvaire. Il nourrissait l'espoir de pouvoir, un jour, connaître enfin ce moment de béatitude totale à côté d'Isabelle et devant la Vierge Marie et la Sainte Trinité. Toute sa vie, Charles avait fermement cru à tout ce que la « Sainte Mère Église » enseignait. Il pensait qu'il avait toujours œuvré pour le triomphe du Christianisme. Toutefois, le salut de son âme l'inquiétait et il craignait le jugement divin. Un prince du XVI^e siècle, très religieux comme lui, contraint à vivre en guerre avec d'autres princes chrétiens, entre simulation et dissimulation, entre ruse et force, avait certainement des choses à se reprocher⁹⁶. Il avait accepté que le mal s'abatte sur des populations innocentes : la violence sur les enfants, les viols, le martyre du sang innocent. Lui-même était à l'origine d'une partie du mal de ce monde. Comment Dieu allait-il s'y prendre pour sauver son âme ? Quelle allait être son économie du salut ? Existait-il un plan de sauvetage ? Méritait-il la grâce divine ?

La certitude de la mort et l'incertitude de son heure l'avaient incité à rédiger un nouveau testament en 1554. Il ordonna aux exécuteurs testamentaires de prendre une série de mesures après son décès pour que l'infinie miséricorde

94. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une représentation dans la tradition des *Jugements derniers*, puisque les âmes destinées à la damnation éternelle ne sont pas représentées. Cela explique les autres noms attribués à la peinture.

95. Voir Pierre BOURDIEU, *Manet, une révolution symbolique. Cours au Collège de France (1998-2000)*, Paris, Seuil, 2013.

96. Voir M^e. JOSÉ RODRÍGUEZ SALGADO, « El ocaso del Imperio carolino », in *El Imperio de Carlos V. Procesos de agregación y conflictos...*, p. 74-75.

de Dieu tout-puissant ait pitié de son âme et la garde auprès de lui⁹⁷. Il voulait que trente mille messes soient célébrées dans les monastères et les églises paroissiales de ses territoires pendant un an. En Espagne, pour chaque messe, il fallait donner un réal d'aumône et trois plaques dans la Flandre et « les Terres-basses ». Les exécuteurs testamentaires devaient aussi demander au Saint-Siège Apostolique de célébrer un jubilé et d'accorder une indulgence plénière. Cela, afin que « les messes et les aumônes soient mieux acceptées par Dieu » et qu'elles soient plus efficaces pour assurer le salut de son âme. La charité faisait aussi partie de sa quête du salut. Après sa mort, il fallait distribuer trente mille écus d'aumône : dix mille pour la libération des chrétiens encore prisonniers chez les infidèles, si possible des soldats ayant été capturés dans ses galères ; dix mille pour les femmes pauvres, de préférence celles de « bonne réputation » et les orphelines ; les dix mille autres pour les hommes d'honneur les plus indigents⁹⁸.

Dans ce testament, Charles suppliait aussi la « très glorieuse et très pure Mère de Dieu, l'avocate de tous les pécheurs », tous les saints et toutes les saintes d'intercéder pour lui auprès de la Très Sainte Trinité. Dans le cas où son enterrement serait à Yuste, il ordonnait que sa sépulture soit au milieu de l'autel majeur de l'église. Et il ajoutait :

[...] que la moitié de mon corps jusqu'à la poitrine soit placée sous l'autel et l'autre moitié, de la poitrine à la tête, soit placée en dehors de celui-ci, de sorte que n'importe quel prêtre qui dira la messe mette ses pieds sur ma poitrine et ma tête⁹⁹.

Un châtiment qu'il veut s'infliger ou un exemple extrême de sa ferveur et de son zèle religieux ? Les deux probablement. Charles de Habsbourg n'avait jamais songé à utiliser la religion comme *Instrumentum regni*. Depuis son adolescence, il avait toujours été persuadé que la Providence l'avait pré-disposé à remplir une mission sur la terre. Et il en était si profondément convaincu que même les obstacles dressés sur sa route par les ennemis de la foi, ou les princes chrétiens jaloux de sa puissance, de sa gloire et de sa réputation, n'étaient pas parvenus à l'ébranler. Au nom de la religion, une machine de guerre et de propagande avait été mobilisée pendant de longues années. Toutefois, de sa lutte contre le péché, les hérésies et les infidèles pour le triomphe du christianisme, il ne restait que la constatation d'une cuisante faillite et d'un terrible gâchis de forces et de moyens, alors que bientôt une partie de l'Europe allait se déchirer dans une guerre de religion sans précédent entre chrétiens.

97. « [...] y la ponga en su santa gloria ». *Testamento de Carlos V*, Manuel FERNÁNDEZ ÁLVAREZ (ed.), Madrid, Editora Nacional, 1982, p. 7.

98. *Ibid.*, p. 5.

99. « Así mismo, ordeno y mando que, en caso que mi enterramiento haya de ser en este dicho monasterio, se haga mi sepultura en medio del altar mayor desta dicha yglesia y monasterio en esta manera: que la mitad de mi cuerpo hasta los pechos esté debaxo del dicho altar y la otra mitad de los pechos a la cabeça salga fuera dél, de manera que cualquier sacerdote que dixere missa, ponga los pies sobre mis pechos y cabeça. » *Ibid.*, p. 101. C'est nous qui traduisons.

Les Habsbourg et le Saint-Empire au XVII^e siècle

Guido Braun

Université de Haute-Alsace, Mulhouse

Si nous portons notre regard sur les rapports qui ont existé entre le royaume de France et le Saint Empire romain germanique, donc entre la dynastie des Bourbons et celle des Habsbourg, dans la première moitié du XVII^e siècle, force est de constater que l'Espagne fut le prisme à travers lequel les hommes d'État et les diplomates français, en particulier le cardinal de Richelieu, concurent la politique allemande de la France. Les prises de position officielles du royaume voulaient qu'en intervenant ouvertement dans l'Empire, depuis les années trente du XVII^e siècle, Louis XIII protégât seulement les intérêts et la liberté de ses alliés germaniques. Il ne pouvait donc pas être tenu pour responsable des troubles que l'Allemagne vivait, puisque « l'ambition » de la Maison d'Autriche – qui régnait à Madrid aussi bien qu'à Vienne – l'y avait plongée, à en croire le langage employé envers les princes de l'Empire susceptibles de soutenir la politique française. C'est donc la dynastie de l'empereur, issu de la Maison de Habsbourg, qui détermine à l'avance la politique française à l'égard du Saint-Empire.

Après avoir esquissé les problèmes fondamentaux de cette relation triangulaire qui existe entre Paris, Vienne et Madrid dans la première moitié du XVII^e siècle, nous analyserons dans un premier temps les structures de l'Empire et la place qu'elles accordent à l'empereur, pour mieux comprendre les rapports que les Habsbourg entretiennent, en tant qu'empereurs (ou bien en tant qu'alliés, pour la branche de Madrid), avec le Saint-Empire, avant d'aborder dans un deuxième temps les compétences de l'empereur et ses devoirs. Enfin, l'analyse de l'élection impériale et du couronnement nous permettra de saisir l'impact symbolique de la qualité de chef de l'Empire sur l'autoreprésentation des Habsbourg, en particulier de la branche viennoise de cette Maison¹.

1. Cet article est la version mise à jour d'une conférence faite le 31 mars 2016 à université de Caen à l'occasion du colloque « Les Habsbourg en Europe : échanges, représentations et regards croisés à l'époque moderne ». Il reprend également certains résultats de deux conférences non publiées faites les 9 et 16 mars 2010 à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV), à l'invitation du professeur Olivier Chaline. Ces deux conférences étaient consacrées respectivement aux empereurs et aux princes électeurs du Saint-Empire. Je dédie cet article à Jean Bérenger, dont le cours magistral sur « L'Europe danubienne au XVII^e siècle » (Paris-Sorbonne, année universitaire 1992–1993) m'a initié, il y a très exactement vingt-cinq ans, à l'histoire des Habsbourg.

La France et les Habsbourg en Europe au temps de la guerre de Trente Ans : représentations triangulaires

Très certainement, pour Richelieu, l'ennemi principal de la France était l'Espagne². C'est pourquoi, quand le cardinal réintégra le Conseil en 1624, il renoua avec une vieille tradition anti-habsbourgeoise de la politique étrangère française. Le début de son ministère étant consacré au renforcement du pouvoir royal et de son autorité personnelle, la prise de La Rochelle au mois d'octobre 1628 et la situation générale du royaume après la promulgation de l'Édit d'Alès lui donnèrent une marge de manœuvre plus grande pour mener une politique étrangère plus active – liberté d'action dont Richelieu profita, en ce qui concerne l'Allemagne, surtout à partir de 1630. Pourtant, après avoir opté pour la guerre ouverte en Italie, lors de la crise de la succession de Mantoue (1627-1631)³, Richelieu préféra soutenir indirectement les adversaires des Habsbourg de Madrid et de Vienne, en particulier la Suède et les Provinces-Unies. En effet, depuis le traité de Bärwalde conclu en 1631 avec Gustave-Adolphe, la France était entrée dans une phase plus radicale de son combat contre l'autorité impériale (donc espagnole) dans l'Empire. On peut dire que d'une manière générale, le cardinal accorda à partir de cet instant une plus grande importance à l'Allemagne. Cependant, celle-ci ne fut qu'un seul théâtre de la guerre contre l'Espagne qui, si la France la déclarait, deviendrait une guerre européenne. Richelieu imaginait une guerre sur trois fronts possibles : Flandre, Allemagne et Italie. La déclaration de guerre, en date du 19 mai 1635, était dans la pratique dirigée non seulement contre le roi d'Espagne mais aussi contre l'empereur, son plus fidèle allié⁴.

En attaquant l'empereur, Richelieu voulait donc frapper l'Espagne car, pour briser la suprématie espagnole, il fallait l'empêcher de profiter du potentiel militaire du Saint-Empire, perforer ses liens de communication et, par conséquent, intervenir dans l'Empire⁵. Il faut rappeler ce trait fondamental de la politique allemande du cardinal parce qu'il est impossible de comprendre celle-ci et sa vision de la position des Habsbourg en Europe sans prendre en compte la conception générale de sa politique qui ne mettait pas l'Empire au centre des préoccupations, mais voyait dans l'Espagne

-
2. Pour Richelieu et sa perception du Saint-Empire et des Habsbourg, voir Guido BRAUN, *La Connaissance du Saint-Empire en France du baroque aux Lumières (1643-1756)*, Munich, R. Oldenbourg, « Pariser Historische Studien », vol. 91, 2010 ; livre tiré d'une thèse soutenue en 2007 à la Sorbonne sous la direction de Jean Bérenger.
 3. Sven EXTERNBRINK, *Le Cœur du monde. Frankreich und die norditalienischen Staaten (Mantua, Parma, Savoyen) im Zeitalter Richelieus 1624–1635*, Münster, LIT Verlag, « Geschichte », vol. 23, 1999.
 4. En revanche, contrairement à une idée erronée professée dans un certain nombre d'ouvrages, le roi de France n'a pas déclaré de manière formelle la guerre à l'empereur, BRAUN, *La Connaissance du Saint-Empire*, op. cit., p. 58–59.
 5. Geoffrey PARKER, *The Army of Flanders and the Spanish Road, 1567–1659. The logistics of Spanish victory and defeat in the Low Countries' War*, Cambridge, Cambridge University Press, « Cambridge Studies in Early Modern History », 1972, ouvrage classique réédité plusieurs fois.

l'ennemi principal du royaume⁶. L'historien allemand Hermann Weber a souligné le fait qu'en parlant de la « Maison d'Autriche », Richelieu pensait surtout à la branche espagnole⁷. Sa politique allemande était marquée par sa conception particulière de la Constitution du Saint Empire romain germanique. Il ne considérait pas l'Empire comme une monarchie mais comme une république : la liberté des états de l'Empire, le droit d'alliance des ordres⁸ et la liberté de l'élection impériale constituaient les piliers soutenant cette Constitution⁹. En admettant une simplification, on peut dire que l'image que le cardinal de Richelieu se faisait de l'Allemagne était bipolaire, puisqu'il y décelait deux forces principales : un parti impérial presque entièrement dominé par les Habsbourg, donc par les Espagnols, et un parti constitué des états protestants et d'autres états mécontents de la politique impériale et soucieux de restreindre politiquement l'emprise de l'empereur sur l'Empire. L'alliance avec ces derniers – alliance dans laquelle il cherchait à comprendre notamment la Bavière¹⁰ – fournissait à Richelieu la légitimité indispensable à l'intervention française. Pour reprendre une formule forgée par Victor-Lucien Tapié, la politique de Richelieu « si nettement antihabsbourgeoise, n'était pas une politique antigermanique »¹¹. Avec Hermann Weber, on peut supposer que Richelieu n'a pas voulu remettre en cause l'autorité impériale dans l'Empire, puisqu'il portait un jugement assez favorable sur la personnalité de Ferdinand II et qu'il comprenait dans une certaine mesure son désir « de remettre l'autorité impériale en sa splendeur »¹². Il est aussi probable qu'un *dictum* attribué à un diplomate français reflète l'image que Richelieu s'est faite des relations existant entre l'empereur et l'Espagne, c'est-à-dire « que l'aigle impérial sert à S. M. Catholique de ce que le faucon sert au fauconnier ; il le fait voler pour prendre la proie, et puis la lui ôte »¹³.

Cela explique pourquoi Richelieu a été obligé de concevoir et de mener une véritable politique allemande¹⁴. En effet, le cardinal était persuadé que l'Espagne voulait user de l'empereur pour mettre à son profit les forces

6. Pour la dimension européenne de la politique de Richelieu et les répercussions qu'elle eut sur sa politique allemande, voir Hermann WEBER, « Richelieu und das Reich », in Heinrich LUTZ, Friedrich Hermann SCHUBERT, Hermann WEBER (eds.), *Frankreich und das Reich im 16. und 17. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1968, p. 36-52 et 60 (notes), en particulier p. 37-42.

7. *Ibid.*

8. Au sens du mot allemand « *Stände* ».

9. *Ibid.*, p. 48 et 49.

10. Dieter ALBRECHT, *Maximilian I. von Bayern 1573-1651*, München, R. Oldenbourg, 1998, p. 719-721.

11. V.-L. Tapié cité d'après WEBER, « Richelieu und das Reich », art. cit., p. 36.

12. Ce sont les propres mots du cardinal prononcés en 1629 ; *ibid.*, p. 38 et p. 60.

13. Le diplomate français Bautru aurait proféré ces paroles en 1628 devant Olivares ; voir *ibid.*, p. 38 et Hermann WEBER, « Une paix sûre et prompte. Die Friedenspolitik Richelieus », in Heinz DUCHHARDT (ed.), *Zwischenstaatliche Friedenswahrung in Mittelalter und Früher Neuzeit*, Köln-Wien, Böhlau, « Münstersche Historische Forschungen », vol. 1, 1991, p. 111-129, ici p. 126, n. 40.

14. Il disait lui-même que « les affaires d'Allemagne sont en tel état que si le roi les abandonne, la Maison d'Autriche se rendra maîtresse de toute l'Allemagne et ainsi assiégera la France de tous côtés » ; cité d'après Roland MOUSNIER, *L'Homme rouge ou la vie du cardinal de Richelieu*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1992, p. 240.

militaires du Saint-Empire. À cet effet, l'empereur devait exercer une autorité incontestable sur tout l'Empire. Richelieu pensait donc que l'Espagne incitait Ferdinand II à changer les rapports de force existant entre le pouvoir impérial et les ordres ; comme le cardinal le disait lui-même en 1629, l'empereur tentait, à l'instigation des Espagnols, « de se rendre maître absolu de l'Allemagne et la réduire en une monarchie absolue, anéantissant les lois anciennes de la république germanique, sur lesquelles est fondée l'autorité impériale »¹⁵.

Nous voyons donc qu'au XVII^e siècle le destin du Saint-Empire a été profondément marqué par l'emprise des Habsbourg de Vienne et de Madrid sur les principautés allemandes et par la vision que des hommes d'État comme Richelieu ont développée de ces rapports entre les Habsbourg et l'Empire, une vision qui, à son tour, a exercé une influence majeure sur la politique allemande de certains États européens, et en particulier de la France. Cette caractéristique fondamentale nous invite à nous interroger sur le rôle de l'empereur et sur l'importance de cette dignité pour la dynastie des Habsbourg.

Il est intéressant de noter que, à une seule exception près, tous les empereurs de l'époque moderne sont issus de la Maison de Habsbourg ou bien de celle de Habsbourg-Lorraine depuis 1745 bien que, juridiquement, la dignité impériale ne soit pas héréditaire, mais élective. Des liens étroits ont ainsi été tissés entre la branche viennoise de cette Maison, l'une des premières dynasties d'Europe, et le Saint Empire romain germanique, qui, outre les droits et territoires de l'Empire en Italie, nommés *Reichsitalien* par les historiens allemands, et les possessions néerlandaises, en partie sous la domination des Habsbourg de Madrid, recouvrait le centre géographique de l'Europe moderne, c'est-à-dire l'Europe centrale ou bien le *Mitteleuropa*, pour reprendre le terme allemand qui n'est toutefois pas exempt de certaines ambiguïtés historiques. Cette aire géographique comprend de manière schématique l'Allemagne actuelle, l'Autriche et le royaume de Bohême en tant qu'électorat du Saint-Empire sans que ce dernier soit vraiment intégré dans les institutions impériales avant 1708¹⁶. En revanche, la Hongrie, dominée par les Habsbourg en tant que couronne élective depuis 1526, n'a jamais fait partie du Saint-Empire¹⁷.

Or, selon l'historiographie traditionnelle, la monarchie des Habsbourg s'est progressivement détachée du Saint-Empire depuis la fameuse paix de

15. WEBER, « Une paix sûre et prompte », art. cit., p. 113–114, n. 6 ; la citation du même passage dans ID., « Richelieu und das Reich », art. cit., p. 39 et p. 60, comporte une erreur. Weber a tiré ces citations des *Mémoires du Cardinal de Richelieu*.

16. À propos de la Bohême, voir Alexander BEGERT, *Böhmen, die böhmische Kur und das Reich vom Hochmittelalter bis zum Ende des Alten Reiches. Studien zur Kurwürde und zur staatlichen Stellung Böhmens*, Husum, Matthiesen, « Historische Studien », vol. 475, 2003.

17. Voir Jean BÉRENGER, *Histoire de la Hongrie des Habsbourg*, t. I : *De 1526 à 1790*, Rennes, PUR, « Histoire », 2010.

Westphalie signée en 1648¹⁸. Dans un article récent, Thomas Winkelbauer parle à la fois d'une symbiose et d'une séparation graduelle entre le Saint-Empire et la dynastie régnant à Vienne pour caractériser cette relation complexe¹⁹. Pour mieux comprendre les rapports que les Habsbourg entretiennent, en tant qu'empereurs, avec le Saint-Empire, nous passerons à l'analyse des structures de l'Empire et de la place qu'y occupe l'empereur.

L'empereur et l'Empire : des Carolingiens aux Habsbourg

L'Empire, à compter du couronnement de Charlemagne, le jour de Noël de l'an 800, jusqu'à sa dissolution en 1806, eut un peu plus de mille ans d'existence²⁰. À partir de la rénovation impériale de 962, par le couronnement d'Otton I^{er} à Rome, il perdura presque neuf cents ans. Si la théorie de la translation de l'Empire faisait de l'Allemagne le principal dépositaire de l'héritage de l'ancien Empire romain, l'histoire du Saint-Empire ne se limitait pas à l'Allemagne. Tout au long des époques médiévale et moderne, l'Empire conserva certains droits en Italie. Depuis le XVI^e siècle, les empereurs cherchèrent à faire valoir leurs droits sur les quelque trois cents fiefs impériaux que comptait la péninsule²¹.

La *sainteté* et la *romanité* se reflétaient dans la dénomination du Saint Empire romain de la nation allemande. Ses structures étaient si singulières que même les contemporains, à l'instar du juriste allemand Samuel Pufendorf, le considéraient comme une sorte de « monstre ». Pourtant, cet empire jouissait d'un prestige énorme, non seulement chez les Allemands, mais aussi dans les pays voisins, et notamment en France. Même si, au XVIII^e siècle, Voltaire, comme on le sait, jugea que cet empire n'était ni saint, ni romain, ni empire, on peut constater qu'il ne porta point de jugement exclusivement négatif sur ce soi-disant « empire »²².

-
18. La bibliographie existante sur la paix de Westphalie est abondante ; pour une première approche, voir le volume collectif édité par Christoph KAMPMANN, Maximilian LANZINNER, Guido BRAUN, Michael ROHRSCHEIDER (eds.), *L'Art de la paix. Kongresswesen und Friedensstiftung im Zeitalter des Westfälischen Friedens*, Münster, Aschendorff, « Schriftenreihe der Vereinigung zur Erforschung der Neueren Geschichte e.V. », vol. 34, 2011. Pour l'état de la recherche, voir Guido BRAUN, « Imaginer et faire la paix en Europe : conceptions et pratiques de la construction de la paix aux XVII^e et XVIII^e siècles », in Jean-Luc LIEZ, Thomas NICKLAS (eds.), *Imaginer la paix. De la Pax Romana à l'Union européenne*, Reims, Epure, 2016, p. 105–131.
 19. Thomas WINKELBAUER, « Separation and symbiosis. The Habsburg monarchy and the empire in the seventeenth century » in Robert John Weston EVANS (ed.), *The Holy Roman Empire, 1495–1806. A European perspective*, Leyde-Cologne, Brill, « Brill's companions to European history », vol. 1, 2012, p. 167–183.
 20. Pour un aperçu lucide de l'histoire du Saint-Empire en français, voir Jean-François NOËL, *Le Saint-Empire*, troisième édition, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je? », vol. 1646, 1993, première édition : 1976.
 21. C'est notamment l'historien allemand Karl Otmar von Aretin qui a étudié l'Italie impériale, voir Matthias SCHNETTGER, « Karl Otmar von Aretin und die transalpine Erweiterung der Reichsgeschichte: Die 'Entdeckung' Reichsitaliens », in Christof DIPPEN, Jens Ivo ENGELS (eds.), *Karl Otmar von Aretin. Historiker und Zeitgenosse*, Frankfurt/Main, P. Lang, 2015, p. 129–148.
 22. BRAUN, *La Connaissance du Saint-Empire*, op. cit., p. 584–592 et *passim* (voir à l'index, p. 909).

Au lieu de conserver partout ses traditions médiévales, le Saint-Empire sortit profondément transformé de la période réformatrice de 1495 (diète de Worms) à 1555 (paix de religion d'Augsbourg). La réforme des institutions impériales, pour laquelle la langue allemande inventa un seul mot composé (*Reichsreform*), avait déjà été au cœur du débat politique au xv^e siècle²³. Le théologien et cardinal allemand Nicolas de Cues l'avait évoquée dans sa *Concordantia catholica*, en 1432, de même qu'un traité anonyme datant du milieu du siècle, connu sous le titre de *Réforme de l'empereur Sigismond*. Cette réforme institutionnelle, au lieu de consacrer à tous les égards la participation des ordres, contribua au renforcement du pouvoir de l'empereur et des institutions impériales, de sorte qu'il est faux de parler d'un déclin continu de l'Empire et de l'autorité de son chef, l'empereur, ainsi que d'un Empire incapable de s'adapter aux évolutions historiques qui ont caractérisé l'Europe depuis la Renaissance. Certes, le parti de la réforme parmi les états de l'Empire – que l'archevêque de Mayence, Berthold von Henneberg, conduisit à l'époque de Maximilien I^{er} – avait pour objectif d'affirmer l'autonomie des États territoriaux plutôt que le pouvoir de l'empereur ; mais au lieu d'insister sur l'antagonisme qui aurait existé entre ce dernier et les ordres, il convient de prendre acte de la collaboration féconde entre tous les pouvoirs qui caractérisa l'activité réformatrice de cette période où les diètes jouèrent un rôle primordial.

Cela ne signifie pas que le Saint-Empire fut exempt de conflits à l'époque moderne. Au contraire, la Réforme de 1517, qui prit une dimension constitutionnelle à partir de 1521, lorsque Charles Quint mit Luther au ban de l'Empire à la diète de Worms, entraîna de nombreux conflits politiques et militaires qui ne s'achevèrent qu'en 1648²⁴. Cependant, à part la Bulle d'or de 1356, qui avait réglé l'élection impériale et la partie du droit public concernant les Électeurs et la transition des pouvoirs à chaque fin de règne, et à part les capitulations impériales de Léopold I^{er} et de ses successeurs, toutes les lois fondamentales du Saint-Empire datent de la période comprise entre 1495 et 1648. L'activité législative des empereurs et des ordres témoigne du bon fonctionnement des institutions (sans que nous cherchions à minimiser leurs dysfonctionnements, notamment à la veille de la guerre de Trente Ans), et de leur capacité de s'adapter à de nouvelles données politiques et religieuses.

Durant toute l'époque moderne, la Bulle d'or continua à régler les formalités de l'élection à l'Empire, à part le nombre des Électeurs qui fut porté de sept à huit par la création de l'électorat bavarois en 1623 et 1648, et de huit à neuf par l'admission de Brunswick-Lunebourg (Hanovre) au collège

23. Voir l'ouvrage classique de Heinz ANGERMEIER, *Die Reichsreform 1410-1555. Die Staatsproblematik in Deutschland zwischen Mittelalter und Gegenwart*, München, C. H. Beck, 1984.

24. Pour les solutions trouvées en 1648 et les négociations qui les ont précédées, voir Guido BRAUN, « Les traités de Westphalie comme paix confessionnelle : ébauche de l'idée moderne de tolérance ? », *Revue d'histoire diplomatique* 123, 2009, p. 215-239.

électoral en 1692 et 1708²⁵. Les capitulations impériales que les empereurs et les Électeurs avaient coutume de négocier avec le futur souverain depuis 1519 fixaient les conditions de l'exercice du pouvoir impérial, mais elles n'étaient pas toujours prises au pied de la lettre par les candidats une fois qu'ils avaient accédé à l'Empire²⁶. Malgré les tentatives des autres ordres d'être admis à la négociation de la capitulation et à l'établissement d'une capitulation perpétuelle depuis 1648, la rédaction des capitulations resta entre les mains des Électeurs, et le projet de capitulation perpétuelle n'aboutit jamais.

Mais l'empereur n'était point le seul pouvoir central de l'Empire : l'archevêque de Mayence en tant qu'archichancelier (*Reichserzkanzler*) avait une certaine influence sur la conduite technique des affaires²⁷, et nommait le vice-chancelier qui dirigeait la Chancellerie impériale aulique (*Reichshofkanzlei*) de Vienne, chargée d'établir les documents impériaux et divisée en une « expédition » allemande et une « expédition » latine, qui était le reflet de la romanité de l'Empire. Le rôle de législateur était essentiellement assuré par la diète : votés par les ordres, les projets de lois avaient besoin de la ratification par l'empereur et de la promulgation pour devenir des recès, c'est-à-dire pour acquérir force de loi. L'activité judiciaire reposait à l'époque moderne essentiellement sur deux cours souveraines : la Chambre impériale (*Reichskammergericht*) et le Conseil aulique (*Reichshofrat*). La Chambre impériale passait à juste titre (et passe encore de nos jours) pour le véritable tribunal de l'Empire, faisant preuve à plusieurs égards de corporatisme territorial. Au contraire, le Conseil aulique de l'Empire apparaissait plutôt comme un tribunal monarchique, puisqu'il était perçu comme un instrument de justice contrôlé exclusivement par l'empereur. Tout d'abord, le *Reichshofrat* avait été créé et organisé selon la volonté des empereurs : Maximilien I^{er} ayant ébauché ses statuts dès 1498, une ordonnance impériale, promulguée sans le concours des états en 1654, fixa son organigramme et son fonctionnement. Composé théoriquement de dix-huit membres (dont un président et un vice-président), qui étaient tous nommés et appointés par l'empereur, ce tribunal comprenait seulement un tiers de magistrats protestants. Enfin, comme cour de justice *aulique* au sens propre du terme, il siégeait à la cour de l'empereur, c'est-à-dire en règle générale à Vienne ou à Prague. De plus, l'empereur se réservait la décision de certaines causes majeures. Entre ces deux tribunaux d'Empire, il y avait une concurrence, c'est-à-dire que, dans la plupart des causes, les parties pouvaient choisir la cour de justice à laquelle

25. Voir Ulrike HOHENSEE, Mathias LAWO, Michael LINDNER, Michael MENZEL, Olaf B. RADER (eds.), *Die Goldene Bulle. Politik – Wahrnehmung – Rezeption*, 2 vol., Berlin, Akademie Verlag, « Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften. Berichte und Abhandlungen », Sonderband 12, 2009.

26. Pour l'édition des textes originaux, voir Wolfgang BURGDOFF (ed.), *Die Wahlkapitulationen der römisch-deutschen Könige und Kaiser 1519-1792*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, « Quellen zur Geschichte des Heiligen Römischen Reiches », vol. 1, 2015.

27. Pour l'archichancelier au temps de la guerre de Trente Ans, voir Franz BRENDLE, *Der Erzkanzler im Religionskrieg. Kurfürst Anselm Casimir von Mainz, die geistlichen Fürsten und das Reich 1629 bis 1647*, Münster, Aschendorff, « Reformationsgeschichtliche Studien und Texte », vol. 156, 2011.

elles désiraient s'adresser ; en revanche, l'autre tribunal ne pouvait pas se saisir d'une affaire une fois que la procédure avait été engagée.

À côté des droits que l'empereur exerçait de sa propre autorité ou en commun avec les états, sa fonction ne lui acquit pas de vastes domaines. En effet, les possessions impériales en Allemagne et en Italie avaient été usurpées ou aliénées avant la fin du Moyen Âge, de sorte qu'il ne restait à l'empereur que de modestes profits tirés de ses droits régaliens. Si le projet de lever un denier commun (*Gemeiner Pfennig*), instauré en 1495, avait définitivement échoué au milieu du XVI^e siècle, les contributions que les ordres devaient acquitter depuis 1507 pour financer la Chambre impériale (*Kammerzieler*) restèrent en vigueur jusqu'à la fin du Saint-Empire²⁸. Jean-François Noël a raison de souligner que, globalement, « toutes ces institutions d'Empire n'apparaissent pas en soi sensiblement plus mauvaises, ni plus rudimentaires que celles d'autres États de l'Europe moderne »²⁹.

Or, à l'époque moderne, le bon fonctionnement des institutions impériales exigeait la collaboration de l'empereur et des états de l'Empire, raison pour laquelle il était nécessaire d'aborder dans un premier temps le rôle de l'empereur dans l'organigramme administratif des autres institutions impériales. Les deux parties suivantes de cet article traiteront d'une manière plus détaillée des droits de l'empereur et de son élection.

Les compétences et les devoirs de l'empereur face à la liberté des états de l'Empire : fondements institutionnels et représentations symboliques du pouvoir impérial

De 1438 à 1806, tous les empereurs sont issus de la Maison d'Autriche, à une seule exception près entre 1742 et 1745³⁰. Pour cette raison, il n'est pas surprenant que les Français de l'Ancien Régime aient identifié l'empereur au chef de la Maison d'Autriche, ou bien de sa branche viennoise. Or, les assises patrimoniales que cette appartenance lui procurait consolidaient son autorité face aux états de l'Empire et en Europe. Cela est vrai non seulement au temps de Charles Quint mais aussi sous le règne de ses successeurs, puisque malgré la perte de l'Espagne au profit de Philippe II et de la branche espagnole de la Maison, les empereurs et la branche de Vienne conservaient les couronnes de Bohême et de Hongrie ainsi que leurs vastes possessions allemandes et autrichiennes.

À plusieurs moments de l'histoire du Saint-Empire, les empereurs, forts de leurs prérogatives constitutionnelles et de la puissance de leurs pays

28. Pour les finances de la Monarchie autrichienne, voir Jean BÉRENGER, *Les Habsbourg et l'argent de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, « Collection Roland Mousnier », vol. 64, 2014.

29. NOËL, *Le Saint-Empire*, op. cit., p. 89.

30. Pour les empereurs de l'époque moderne, voir le volume collectif toujours très utile d'Anton SCHINDLING, Walther ZIEGLER (eds.), *Die Kaiser der Neuzeit, 1519-1918*, München, C. H. Beck, 1990.

héréditaires, semblaient capables de vaincre le particularisme territorial et de transformer l'Empire en monarchie absolue. Si des projets de cette nature, à tort ou à raison, sont surtout attribués à Charles Quint et à Ferdinand II, l'emprise sur l'Empire que garda l'empereur après 1648, comme l'illustre l'exemple de Léopold I^{er}, ne fut pas non plus négligeable³¹. De plus, l'expérience de la puissance de ces deux premiers empereurs, de la première moitié du XVI^e siècle et de la première moitié du XVII^e, avait si profondément marqué les esprits en France que le retour à une telle situation politique et constitutionnelle dans l'Empire ne fut pas complètement exclu par certains auteurs français jusqu'au milieu du XVIII^e siècle³².

Néanmoins, il est vrai que les libertés des états de l'Empire et l'autonomie de ceux-ci concernant le gouvernement intérieur de leurs territoires étaient profondément ancrées dans la Constitution du Saint-Empire, surtout depuis la codification du droit des États territoriaux par la paix de Westphalie. Toutefois, l'historien allemand Johannes Burkhardt a raison de souligner que la condition juridique des états de l'Empire fixée en 1648 n'était pas équivalente à la souveraineté³³, démentant une légende contraire qui avait trouvé un certain nombre d'adeptes, non seulement en France, mais aussi en Allemagne, surtout à l'époque du nationalisme. La conclusion de Michael Stolleis, historien du droit et auteur d'un ouvrage magistral sur le droit public du Saint-Empire traduit en français, est sans appel. En effet, Stolleis écrit :

Il a été amplement démontré que la thèse inspirée du droit des gens selon laquelle l'Empire aurait disparu comme « État » en 1648 pour se survivre comme association d'États souverains n'était pas conforme à la réalité historique. Les contemporains, dont le témoignage doit guider l'historien, étaient unanimes à reconnaître que l'Empire restait un « État », aussi imparfait fût-il³⁴.

Les droits que les princes et les villes pouvaient exercer à l'intérieur de leurs territoires étaient séculiers et religieux. Depuis 1555, les princes jouissant du *ius reformandi* (droit de réformer) avaient la possibilité de décider de l'appartenance confessionnelle de leurs territoires, avec quelques exceptions concernant notamment les principautés ecclésiastiques catholiques.

31. Sur Léopold, voir Jean BÉRENGER, *Léopold I^{er} (1640–1705), fondateur de la puissance autrichienne*, Paris, Presses Universitaires de France, « Perspectives germaniques », 2004.

32. Pour le XVIII^e siècle, voir Jörg ULBERT, *Frankreichs Deutschlandpolitik im zweiten und dritten Jahrzehnt des 18. Jahrhunderts. Zur Reichsrezeption französischer Diplomaten während der Regentschaft Philipps von Orléans (1715–1723)*, Berlin, Duncker und Humblot, « Historische Forschungen », vol. 79, 2004 ; Sven EXTERNBRINK, *Friedrich der Große, Maria Theresia und das Alte Reich. Deutschlandbild und Diplomatie Frankreichs im Siebenjährigen Krieg*, Berlin, Akademie Verlag, 2006.

33. Johannes BURKHARDT, « Der Westfälische Friede und die Legende der landesherrlichen Souveränität », in Jörg ENGELBRECHT, Stephan LAUX (eds.), *Landes- und Rechtsgeschichte. Festschrift für Hansgeorg Molitor zum 65. Geburtstag*, Bielefeld, Verlag für Regionalgeschichte, « Studien zur Regionalgeschichte », vol. 18, 2004, p. 199-220.

34. Michael STOLLEIS, *Histoire du droit public en Allemagne. La théorie du droit public impérial et la science de la police 1600-1800*, traduit de l'allemand [1988] par Michel SENELLART, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 339.

D'abord réservée aux catholiques et aux luthériens, la paix religieuse fut étendue aux calvinistes par la paix de Westphalie. Si la même paix confirmait en principe ce *ius reformandi*, la fixation de la carte confessionnelle telle qu'elle avait existé le 1^{er} janvier 1624 le vidait d'une bonne partie de son sens. C'est-à-dire que, à la différence du roi de France, l'empereur ne pouvait fixer de religion d'État pour tout l'Empire ou changer la carte confessionnelle de l'Allemagne comme Henri IV ou Louis XIV en France par les Édits de Nantes et de Fontainebleau, puisque, en Westphalie, les positions protestantes s'étaient imposées pour l'essentiel³⁵.

En ce qui concerne les droits séculiers, outre la participation des ordres à la législation du Saint-Empire à travers la diète, les traités de Westphalie consacèrent *de iure* certaines prérogatives externes, comme le droit d'alliance et le droit de guerre (respectivement *ius foederis* et *ius pacis ac belli*) ainsi que l'autonomie interne des territoires, avec certaines restrictions imposées par la souveraineté de l'Empire. Même si les ordres en avaient joui avant 1648, cette codification ne fut pas sans importance, car elle les protégeait contre toute tentative ou velléité impériale de modifier en profondeur cette donne constitutionnelle. « Il était vain, désormais, de songer à un quelconque "absolutisme" impérial », conclut Stolleis³⁶.

Pourtant, dans l'Empire, certains droits revenaient uniquement à l'empereur, même après 1648. Ces *iura reservata* étaient de trois sortes : droits sacrés (*iura sacra*), découlant de son titre d'*advocatus Ecclesiae* (avocat de l'Église) et comprenant notamment la collation de certains bénéfices ; droits de grâce (*iura gratialia*), tels que le pouvoir de créer des nobles et celui d'accorder des privilèges ; droits féodaux (*iura feudalia*), qui lui revenaient en tant que suzerain et dont l'investiture des fiefs immédiats de l'Empire faisait partie. Or, la législation et la décision de la guerre et de la paix constituaient les *iura comitialia* que l'empereur était obligé d'exercer de concert avec les ordres réunis à la diète.

Les droits réservés à l'empereur n'étaient fixés en aucune part. En revanche, la paix de Westphalie énumérait les droits comitiaux. Au congrès de Münster et Osnabrück, aboutissant aux traités de paix de 1648, les couronnes alliées de France et de Suède avaient cherché à inciter les Impériaux à une définition des *iura reservata*. Elles répondaient ainsi à un désir des états protestants de l'Empire, dont les conséquences pouvaient être très importantes. Si les Impériaux avaient accepté le principe d'énumérer les droits de l'empereur au lieu de ceux des états, les ordres auraient logiquement obtenu des compétences générales à condition qu'elles ne soient pas explicitement réservées à l'empereur. Inversement, l'empereur pouvait éviter une restriction trop

35. Guido BRAUN, « Les conceptions protestantes de la paix au congrès de Westphalie (1643–1649) », in Jean-Paul CAHN, Françoise KNOPPER, Anne-Marie SAINT-GILLES (eds.), *De la guerre juste à la paix juste. Aspects confessionnels de la construction de la paix dans l'espace franco-allemand (XVI–XX^e siècle)*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, « Histoire et civilisations », 2008, p. 65–89.

36. STOLLEIS, *Histoire du droit public*, op. cit., p. 356.

importante de son pouvoir en ne concédant aux ordres que certains droits bien définis. Mais les droits qu'il leur concéda dans l'article VIII du traité d'Osnabrück entre l'Empire et la Suède conclu le 24 octobre 1648, et qui étaient littéralement repris dans le traité franco-impérial de Münster du même jour, donnèrent aux états réunis à la diète générale une très grande influence sur le gouvernement de l'Empire. En effet, cet article stipulait :

Qu[e les états] jouissent sans contradiction du droit de suffrage dans toutes les délibérations touchant les affaires de l'Empire, sur-tout où il s'agira de faire ou interpréter les loix, résoudre une guerre, imposer un tribut, ordonner des levées & logemens de Soldats, construire au nom du Public des Forteresses nouvelles dans les terres des Etats, ou mettre dans les anciennes des garnisons, comme aussi quand il s'agira de faire une Paix ou des Alliances, & de traiter d'autres semblables affaires, aucune de ces choses, ou de semblables, ne sera faite ou reçue ci-après, sans l'avis & le consentement libre de tous les Etats de l'Empire assemblés en Diète : sur-tout le droit de faire entre eux & avec les Etrangers des alliances pour la conservation & sûreté d'un chacun, sera exercé librement & à perpétuité par les uns & les autres des Etats, pourvu néanmoins que ces sortes d'alliances ne soient ni contre l'Empereur & l'Empire, ni contre la Paix publique du-dit Empire, ni aucunement contre cette Transaction, & qu'elles se fassent sans préjudice, en toutes choses, du serment, dont chacun est lié à l'Empereur & à l'Empire³⁷.

Or, à part les *iura reservata* stricto sensu et les *iura comitalia*, il y avait une troisième catégorie de droits qui revenaient à l'empereur mais ne pouvaient être exercés qu'avec l'accord des princes électeurs. Par conséquent, on les nomma *iura reservata limitata*. À titre d'exemples, la convocation d'une diète et la mise au ban d'un membre de l'Empire faisaient partie de ce genre de droits qui nécessitaient le consentement des Électeurs. Or, à partir du congrès de Westphalie, ces droits eurent tendance à diminuer au profit des droits comitiaux. À partir de 1711, le consentement des états (au lieu des seuls Électeurs) fut nécessaire pour mettre un membre au ban de l'Empire.

Le *ius reservatum* le plus important de l'empereur était son droit d'anoblissement. En effet, il pouvait ainsi créer des princes de l'Empire siégeant au collège des princes, la deuxième chambre de la diète. Mais depuis le milieu du XVII^e siècle, l'empereur dut consulter, puis demander le consentement des Électeurs et des plus anciennes familles princières pour l'admission de nouveaux princes à la diète. Cette consultation fut fixée dans les capitulations impériales. En outre, le recès de la diète de 1653-1654, où Ferdinand III se présenta pourtant en monarque si puissant que l'historienne allemande Barbara Stollberg-Rilinger a pu parler d'une « diète césarienne »³⁸, leur

37. La traduction française du texte latin fut publiée en 1754 ; pour une édition numérique des principales traductions de la paix de Westphalie voir <http://www.pax-westphalica.de/ipmipo/index.html> (site consulté le 23 février 2017). Pour l'édition numérique des actes des négociations de Westphalie (instructions, correspondances diplomatiques, procès-verbaux de séances, journaux de négociateurs, etc.), voir <http://apw.digitale-sammlungen.de/> (site consulté le 23 février 2017).

38. Barbara STOLLBERG-RILINGER, *Les Vieux habits de l'empereur. Une histoire culturelle des institutions du Saint-Empire à l'époque moderne*, traduit de l'allemand [2008] et préfacé par Christophe

accorda le droit d'examiner les qualités requises, en particulier la possession de territoires relevant immédiatement de l'Empire qui était indispensable à tout candidat pour être admis à la diète. De cette façon, sur les quelque cent soixante familles admises comme nouveaux princes de l'Empire de 1582 à 1806, seulement dix-neuf eurent un siège et le droit de vote au collège des princes à la diète entre 1653 et 1754.

La diète d'Empire, qui possédait l'essentiel du pouvoir législatif, s'était constituée en entité propre et différente des anciennes diètes de cour à partir de la fin du xv^e siècle, de sorte qu'une partie de l'historiographie allemande plaide aujourd'hui pour limiter l'emploi du terme « diète d'Empire » (*Reichstag*) à la période postérieure à 1495. Dans la mesure où l'Empire prit un caractère plus corporatif que monarchique, la formule « l'empereur et l'Empire » (*Kaiser und Reich*) changea de sens. D'abord complémentaire, le terme de *Reich* commença à désigner une entité différente de l'empereur, à savoir les états de l'Empire réunis à la diète.

La pérennisation de la diète à Ratisbonne, depuis 1663, rompit avec la tradition des diètes temporaires et non périodiques, convoquées par l'empereur quand il avait besoin du concours des états, en règle générale dans une ville impériale du sud de l'Allemagne, proche de ses pays héréditaires. Mais la diète ne devint perpétuelle qu'en raison de son incapacité de se terminer par un recès ordinaire. Ce caractère ne découlait donc pas de la volonté des pouvoirs politiques d'instaurer un parlement permanent moderne³⁹. Il y a même des raisons probantes pour voir dans la permanence de la diète le signe de son déclin : l'historiographie allemande a longtemps insisté sur cet aspect. Cependant, les recherches entreprises depuis les années 1980, entre autres par des historiens comme Karl-Friedrich Härter, puis plus récemment par Susanne Friedrich, Michael Rohrschneider, Christoph Kampmann et Harriett Rudolph, ont souligné le rôle essentiel de la diète comme plaque tournante où des informations de première importance furent échangées, où les Habsbourg, jouissant d'une très grande autorité à Ratisbonne, eurent l'occasion d'imposer toute une série de décisions en leur faveur, et où le Saint-Empire mit en place une politique de sécurisation de la paix qui était plus performante qu'on ne l'a longtemps pensé⁴⁰.

DUHAMELLE, Paris, Dir. de la Maison des sciences de l'homme, « Bibliothèque allemande », 2013, pour une analyse détaillée de la diète de 1653-1654, p. 139-235.

39. Voir Christoph KAMPMANN, « Der Immerwährende Reichstag als 'erstes stehendes Parlament'. Aktuelle Forschungsfragen und ein deutsch-englischer Vergleich », in *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 55, 2004, p. 646-662.
40. Voir, entre autres, Karl-Friedrich HÄRTER, « The Permanent Imperial Diet in European Context, 1663-1806 », in Robert John Weston EVANS, Michael SCHAIK, Peter H. WILSON (eds.), *The Holy Roman Empire, 1495-1806*, Oxford, Oxford University Press, « Studies of the German Historical Institute London », 2011, p. 115-135 ; Susanne FRIEDRICH, *Drehscheibe Regensburg. Das Informations- und Kommunikationssystem des Immerwährenden Reichstags um 1700*, Berlin, Akademie Verlag, « Colloquia Augustana », vol. 23, 2007 ; Michael ROHRSCHEIDER, *Österreich und der Immerwährende Reichstag: Studien zur Klientelpolitik und Parteibildung (1745-1763)*, Göttingen, Vandenoek & Ruprecht, « Schriftenreihe der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », vol. 89, 2014 ; Christoph KAMPMANN, « Immerwährender Reichstag

Pour sa part, l'empereur fit sa dernière apparition à Ratisbonne en 1664. Après cette date, il s'y fit représenter par un commissaire principal et par un « concommisnaire » qui lui était adjoint. De même, les ordres envoyaient leurs députés à Ratisbonne au lieu d'y siéger en personne. Le directoire de la diète était une prérogative de l'archevêque de Mayence, archichancelier de l'Empire. Ses services étaient essentiels, car en faisant dicter les textes qui devaient servir de base aux délibérations de la diète (on parlait, à ce propos, de la « dictature de l'Empire », *Reichsdiktatur*), tous les documents devaient passer entre ses mains.

À l'époque moderne, l'empereur continue de se concevoir comme « avocat » ou « défenseur » de l'Église romaine, mais sa domination n'est pas universelle, tout comme l'Église de Rome n'est plus une Église universelle depuis la Réforme. Cependant, certains empereurs modernes réussissent à conserver une partie de cet héritage et de ce prestige médiévaux. Comme l'a montré Jean Bérenger, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, Léopold I^{er} redonne encore une fois un lustre et une force énormes à l'autorité impériale, et se pose même en défenseur de la chrétienté face à l'Empire ottoman lors du siège de Vienne en 1683⁴¹. Quant au cérémonial diplomatique, à l'exception des sultans, les autres souverains, même le tsar, accordaient le premier rang à l'empereur.

À l'intérieur du Saint-Empire, qui – comme nous l'avons déjà souligné – possède toujours des territoires et des droits en Italie, l'empereur est le suzerain. Même à l'époque moderne, l'empire reste un État féodal. En dépit de leurs droits et privilèges qui, à certains égards, font apparaître les princes de l'Empire comme des souverains, ces derniers restent juridiquement des vassaux de l'empereur. Quand le suzerain ou le vassal meurt, les liens féodaux doivent être renouvelés. Jusqu'à la diète d'Augsbourg, en 1566, les vassaux prêtent souvent serment de fidélité à leur suzerain en plein air lors des diètes générales. Après 1566, la cérémonie, à laquelle l'empereur assiste personnellement, se déroule à la cour impériale. Une telle cérémonie est organisée quand il s'agit d'une principauté de l'Empire⁴². Par contre, les fiefs mineurs sont accordés par le Conseil aulique de l'Empire. En cas d'extinction d'une lignée, l'empereur doit consulter les Électeurs ou les états de l'Empire avant d'inféoder un vassal d'une autre famille, sauf quand il s'agit d'un fief appartenant à un simple chevalier. En ce qui concerne les

und Tagsatzung als Wirkungsorte europäischer Diplomatie. Kommentierende Anmerkungen », in Christian WINDLER (ed.), *Kongressorte der Frühen Neuzeit im europäischen Vergleich. Der Friede von Baden (1714)*, Köln – Wien, Böhlau, 2016, p. 77-89 ; pour la perception française de la diète, voir aussi Guido BRAUN, « Der Immerwährende Reichstag aus französischer Sicht in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts », *zeitenblicke* 11/2 (2012), URL: <http://www.zeitenblicke.de/2012/2/Braun>. Et surtout : Harriet RUDOLPH, Astrid VON SCHLACHTA (eds.), *Reichsstadt – Reich – Europa. Neue Perspektiven auf den Immerwährenden Reichstag zu Regensburg (1663-1806)*, Ratisbonne, Schnell und Steiner, 2015.

41. BÉRENGER, *Léopold I^{er}, op. cit.*

42. Pour les aspects symboliques de l'inféodation, voir l'analyse magistrale de STOLLBERG-RILINGER, *Les Vieux habits, op. cit.*

principautés, les nouvelles inféodations sont rares, car les familles princières concluent des traités de succession, comme le traité d'union familiale des deux lignées catholiques de la Maison de Wittelsbach de 1724⁴³.

Très concrètement, certains princes subissent les conséquences juridiques et politiques, voire militaires, de leur condition quand l'empereur les met au ban de l'Empire et les chasse de leurs territoires, par exemple durant la guerre de Trente Ans (Frédéric V, Électeur palatin et « roi d'un hiver » en Bohême) ou dans la guerre de la Succession d'Espagne (les princes électeurs Wittelsbach de Bavière et de Cologne). Mais le suzerain n'arrive plus à mettre de son côté un Frédéric II de Prusse au milieu du XVIII^e siècle, lors de la guerre de Sept Ans.

L'élection impériale et le couronnement de l'empereur : l'autoreprésentation monarchique des Habsbourg

Quand François II renonça à sa dignité impériale, le 6 août 1806, l'office de l'empereur avait déjà perdu beaucoup de son caractère sacré. En effet, la Bulle d'or promulguée par Charles IV en 1356 avait fait de l'élection du roi des Romains l'acte constitutionnel décisif. Le couronnement par le pape devenait dorénavant accessoire. Depuis le XIV^e siècle, les rois des Romains comptèrent leurs années de règne à partir du jour de leur élection (au lieu du couronnement). D'ailleurs, après Charles Quint qui avait reçu sa couronne des mains de Clément VII, à Bologne, en 1530, aucun empereur romain-germanique ne fut couronné par le Souverain Pontife⁴⁴. Depuis le XVI^e siècle, l'empereur fut en général couronné dans sa ville d'élection par l'un des princes électeurs ecclésiastiques du Saint-Empire. Or, la Bulle d'or de Charles IV, qui régla l'élection impériale de sa promulgation en 1356 jusqu'à la dissolution du Saint-Empire en 1806, avait fixé Aix-la-Chapelle comme lieu du couronnement du roi des Romains et Francfort-sur-le-Main comme ville où le nouveau souverain devait se faire élire. Le fait que, depuis 1562, Francfort s'imposât également en tant que ville du couronnement, découla de la nouvelle perception du rôle constitutif de l'élection. En 1531, Ferdinand I^{er}, frère et successeur de Charles Quint à la tête de l'Empire, fut encore couronné roi des Romains, futur empereur à Aix-la-Chapelle, conformément aux prescriptions de la Bulle d'or. En revanche, le successeur

43. Pour la dynastie de Wittelsbach et leurs rapports avec la France, voir le volume collectif de Rainer BABEL, Guido BRAUN, Thomas NICKLAS (eds.), *Bourbon und Wittelsbach. Neuere Forschungen zur Dynastiegeschichte*, Münster, Aschendorff, « Schriftenreihe der Vereinigung zur Erforschung der Neueren Geschichte e.V. », vol. 33, 2010.

44. Pour les relations (symboliques) entre les empereurs et les papes au XVII^e siècle, voir Guido BRAUN, *Imagines imperii. Die Wahrnehmung des Reiches und der Deutschen durch die römische Kurie im Reformationsjahrhundert (1523–1585)*, Münster, Aschendorff, « Schriftenreihe der Vereinigung zur Erforschung der Neueren Geschichte e.V. », vol. 37, 2014.

de Ferdinand I^{er}, Maximilien II, se fit couronner à Francfort, comme ce fut le cas de la plupart des empereurs suivants⁴⁵.

Cependant, il y eut quatre exceptions : en 1575 (Rodolphe II), en 1636 (Ferdinand III) et en 1690 (Joseph I^{er}) le couronnement eut lieu à Ratisbonne ou à Augsbourg ; auparavant, le nouveau souverain s'était fait élire dans la même ville. À partir de 1562, un seul couronnement n'eut pas lieu dans la ville d'élection : Ferdinand IV, élu durant le règne de Ferdinand III, en 1653, et mort, l'année suivante, avant d'accéder lui-même à l'empire, fut élu à Augsbourg et couronné à Ratisbonne à peu près trois semaines plus tard.

En règle générale, le couronnement suivait de près l'élection du roi des Romains ou de l'empereur. Seulement une à trois semaines s'écoulaient entre les deux événements. Le cas de Charles VI, couronné en 1711 dix semaines après son élection, constitua une exception. D'ordinaire, à l'époque moderne, le couronnement fut considéré comme un acte complémentaire et secondaire dans la monarchie élective qu'était le Saint-Empire. C'est la raison pour laquelle certains historiens insistent beaucoup sur la désacralisation de la royauté en Allemagne au cours de la première modernité. En revanche, le cérémonial du couronnement, qui, au temps de Johann Wolfgang von Goethe, n'avait pas fondamentalement changé depuis le Moyen Âge, fut un vestige de la sacralité de l'empire.

Après que Charles IV eut promulgué la Bulle d'or, seulement deux empereurs se firent couronner par le Souverain Pontife à Rome. Les deux couronnements eurent lieu au XV^e siècle : en 1433 pour Sigismond, en 1452 pour Frédéric III. Encore tout imprégné d'une conception universelle de l'idée impériale, le plus grand empereur issu de la Maison de Habsbourg, Charles Quint se fit couronner par Clément VII à Bologne, en 1530. Cependant, dès le début du XVI^e siècle, le concours du pape ne fut plus jugé indispensable pour que le roi des Romains pût porter le titre d'empereur. En effet, le 4 février 1508, le grand-père de Charles, Maximilien I^{er}, avait déclaré solennellement au cours d'une cérémonie dans la cathédrale de Trente qu'il adopterait le titre d'empereur sans se déplacer à Rome et sans demander le couronnement papal, alors que la situation politique en Italie était peu propice à la réalisation d'un tel projet. Toutefois, dans ses actes, ce souverain se limita au titre « élu empereur romain », pour montrer qu'il n'avait pas été couronné. Le pape Jules II reconnut ce titre nouveau, sans y attacher d'ailleurs une grande importance. À l'instar de ses prédécesseurs, Maximilien fut toutefois toujours considéré comme protecteur de l'Église romaine.

À l'aube des Temps modernes, le titre de « roi des Romains » changea de signification : jusque-là, il avait désigné le souverain élu, auquel manquait le couronnement à Rome. À partir du XVI^e siècle, il désigna le successeur de l'empereur régnant. En effet, pour asseoir leur autorité, les Habsbourg

45. Les informations que nous donnons doivent beaucoup à l'ouvrage de Helmut NEUHAUS, *Das Reich in der Frühen Neuzeit*, deuxième édition, München, R. Oldenbourg, « Enzyklopädie deutscher Geschichte », vol. 42, 2003.

prire l'habitude de faire élire un archiduc de leur Maison avant la mort du prédécesseur. Cette élection *vivente Imperatore* arrangeait les princes électeurs et les autres états de l'Empire, car elle évitait les aléas d'un interrègne. Dans le cas de Ferdinand I^{er}, l'élection précoce, un quart de siècle avant l'abdication et la mort de Charles Quint, permit au Saint-Empire d'avoir un chef présent sur son territoire pendant les longues absences de l'empereur, qui était en même temps roi d'Espagne.

À compter de Charles Quint en 1519 jusqu'à François II en 1792, seize élections eurent lieu dans le Saint-Empire. On peut compter sept élections *vivente Imperatore* : en 1531, Ferdinand I^{er}, frère de Charles Quint ; en 1562, Maximilien II, fils de Ferdinand I^{er} ; en 1575, Rodolphe II, fils de Maximilien II, et en 1636, Ferdinand III, fils de Ferdinand II, les deux pères étant morts peu de temps après avoir réglé leur succession ; en 1653, Ferdinand IV, fils de Ferdinand III, décédé avant son père ; en 1690, Joseph I^{er}, fils de Léopold I^{er}, fut élu à peu près quinze ans avant la mort de Léopold bien que le jeune prince, né en 1678, n'eût pas atteint l'âge de dix-huit ans prévu par la Bulle d'or. Comme l'a montré Jean Bérenger, cette élection fut le résultat du renforcement de l'autorité impériale durant le règne de Léopold I^{er}⁴⁶. Enfin, en 1764, Joseph II fut élu un an avant la mort de son père François I^{er}⁴⁷.

Les autres élections eurent lieu après la mort de l'empereur régnant. Cependant les interrègnes difficiles furent rares. On peut citer celui de 1657-1658, après la mort de Ferdinand III. Les Habsbourg imposèrent finalement Léopold, mais les Français réussirent longtemps à éviter cette élection, et Mazarin avait même envisagé sérieusement une candidature de Louis XIV, de mai à juillet 1657. Mais, finalement, à l'été 1658, les Électeurs préférèrent combiner l'élection d'un Habsbourg à la tête de l'Empire avec la conclusion de la ligue du Rhin, qui assurait une certaine protection aux princes dont les territoires étaient situés dans l'Ouest de l'Allemagne. Il faut également mentionner l'interrègne suivant la mort de Charles VI, le 20 octobre 1740, quand l'Empire devint vacant et les pays héréditaires autrichiens tombèrent en quenouille. En effet, Charles VI était le dernier représentant de sa Maison en ligne masculine. En vertu de la Pragmatique Sanction, sa fille Marie-Thérèse devait conserver les pays héréditaires de la Maison d'Autriche. Or, si la Pragmatique Sanction avait été reconnue juridiquement par la plupart des États d'Europe et des états de l'Empire, une bonne partie de ces mêmes puissances ne la respectaient pas scrupuleusement. La France remporta cette fois-ci son pari, en faisant élire l'Électeur de Bavière Charles Albert, le 12 février 1742. Mais le règne de Charles VII, chassé de ses terres, fut finalement une grande désillusion pour la France. Après sa mort, le 20 janvier 1745, les Électeurs procédèrent de nouveau à l'élection

46. BÉRENGER, *Léopold I^{er}*, *op. cit.*

47. Jean BÉRENGER, *Joseph II, serviteur de l'État*, Paris, Fayard, 2007.

d'un Habsbourg, François de Lorraine. À partir de ce moment-là, le trône n'échappa plus à la Maison d'Autriche jusqu'à la fin du Saint-Empire⁴⁸.

Dans la Bulle d'or, le cas de l'élection d'un roi ou d'un empereur pendant la vie de son prédécesseur n'avait pas été prévu. Mais l'auteur même de cet acte, Charles IV, fit élire son fils Venceslas en 1376. En effet, si la Bulle d'or n'avait pas parlé de l'élection *vivente Imperatore*, cela voulait dire qu'elle ne l'avait pas interdite. D'ailleurs, outre la mort de l'empereur, la bulle évoquait la « nécessité » qui pourrait donner lieu à une élection, sans préciser de cas concrets. En 1486, Maximilien I^{er} fut élu alors que son père Frédéric III régnait toujours. À l'époque moderne, les Habsbourg et les princes électeurs qui souhaitaient faire élire le successeur de l'empereur régnant pouvaient donc se fonder sur cette tradition médiévale sans qu'elle fût cautionnée par une loi fondamentale comme la Bulle d'or. D'ailleurs, dans la moitié des cas, ce furent les Électeurs qui prirent l'initiative d'une élection. Quand les Habsbourg prenaient cette initiative, ils assuraient aux princes électeurs qu'ils ne voulaient pas entamer le libre droit de vote de ces derniers ni transformer l'Empire en monarchie héréditaire. Mais il est certain qu'au moins Charles Quint ne fut pas insensible à la tentative d'une telle transformation. Du moins envisagea-t-il sérieusement de faire élire un deuxième roi des Romains, à côté de son frère Ferdinand I^{er}, à savoir son fils Philippe, futur roi d'Espagne. En général, la situation politique sur le plan national ou international, la santé de l'empereur ou son âge étaient évoqués pour légitimer une nouvelle élection. D'ailleurs, tous les Habsbourg ne souhaitaient pas voir élire leur successeur pendant leur propre règne. Rodolphe II refusa obstinément l'élection d'un roi des Romains, de sorte que, dans la capitulation impériale imposée à Matthias, en 1612, les princes électeurs se firent accorder le droit de passer à une élection *vivente Imperatore* même si l'empereur régnant ne l'approuvait pas⁴⁹.

Lors des négociations de la paix de Westphalie, Mazarin se fixa comme objectif principal de faire interdire l'élection d'un roi des Romains *vivente Imperatore*, afin de briser la chaîne quasi héréditaire des empereurs de la Maison d'Autriche. Or, les Français et les Suédois échouèrent justement sur ce point, puisque les états de l'Empire, et en particulier les Électeurs, ne soutinrent pas cette demande. En effet, l'interdiction de l'élection *vivente Imperatore* risquait d'exposer régulièrement le Saint-Empire à des interrègnes que personne, en Allemagne, ne souhaitait. Quand, au mois de janvier 1646, les ambassadeurs de France prirent conscience du fait qu'ils risquaient de se voir reprocher de vouloir empiéter sur les droits des Électeurs et de contrevvenir aux lois impériales réglant l'élection de l'empereur, ils ne demandèrent plus que l'interdiction d'élire un roi des Romains de la même Maison que

48. Pour les rapports ayant existé entre la France et le Saint-Empire de 1648 à 1789, voir Guido BRAUN, *Du Roi-Soleil aux Lumières. L'Allemagne face à l'« Europe française », 1648-1789*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, « Histoire franco-allemande », vol. 4, 2012.

49. Pour le texte de cette capitulation, se reporter à BURGDORF, *Die Wahlkapitulationen*, *op. cit.*

l'empereur régnant. Mais ils durent constater que non seulement plusieurs Électeurs mais aussi d'autres princes de l'Empire refusaient vivement et catégoriquement cette revendication. Aussi le projet fut-il abandonné⁵⁰.

Le Saint-Empire était-il vraiment une monarchie élective ? On peut se poser la question, car à une exception près les Électeurs élaient constamment des archiducs de la Maison d'Autriche. Le fait que, malgré le caractère électif de l'empire, les Habsbourg imposèrent quasiment toujours leurs candidats s'explique en partie par le manque d'autres prétendants. Si, en 1519, le roi de France François I^{er} est un adversaire redoutable pour Charles Quint, aucun prince de l'Empire ne se porte candidat contre un Habsbourg de manière sérieuse tout au long du xvii^e siècle, voire jusque dans les années 1740. En effet, l'empereur doit disposer d'un patrimoine familial énorme pour financer ses projets et faire respecter son autorité, car les fonds de l'Empire et ses prérogatives constitutionnelles n'y suffisaient pas.

Le seul membre d'une autre famille princière allemande fut, comme nous l'avons déjà dit, Charles VII de la Maison de Wittelsbach de Munich. Si l'on considère les sept élections *vivente Imperatore*, force est de constater que dans six cas, les Électeurs ont élu le fils de l'empereur régnant. En 1531, ce fut le frère de Charles Quint qui fut adjoint à l'empereur en tant que roi des Romains. En outre, en cas d'interrègne, les Électeurs élirent toujours un Habsbourg jusqu'en 1742 : en 1519, Charles Quint, petit-fils de Maximilien I^{er} ; en 1612, Matthias, frère de Rodolphe II ; en 1619, Ferdinand II, cousin germain de Matthias ; en 1658, Léopold I^{er}, fils puîné de Ferdinand III ; en 1711, Charles VI, frère de Joseph I^{er}. On peut constater que depuis l'élection d'Albert II en 1438 jusqu'à la mort de Charles VI en 1740, les Habsbourg régnèrent sur l'Empire pendant plus de trois siècles. À partir de 1745, les Électeurs élirent toujours un membre de la Maison de Habsbourg-Lorraine, à commencer par le grand-duc de Toscane, François Étienne, qui avait épousé Marie Thérèse, fille de Charles VI, dernier empereur de la Maison d'Autriche en ligne masculine. Jusqu'en 1806, les quatre derniers rois des Romains et empereurs sortirent de cette Maison.

Cependant, le Saint-Empire restait toujours une monarchie élective, avec toutes les conséquences juridiques et symboliques que cette condition entraîne par rapport à une monarchie héréditaire comme la France. En particulier, à chaque élection, les Électeurs pouvaient négocier les conditions de cette élection avec le futur empereur. Depuis 1519, ils fixèrent systématiquement le cadre du règne à venir dans une capitulation qu'ils faisaient signer à l'élu. Dans un tel document, ce dernier promettait, entre autres clauses, de respecter les prérogatives des Électeurs, la liberté des états de l'Empire, etc. Les conditions étaient négociées avant l'élection, les documents signés par le roi des Romains ou par l'empereur élu. Par exemple, Charles Quint

50. Les correspondances diplomatiques françaises qui permettent de reconstituer ces négociations sont publiés sur le site <http://apw.digitale-sammlungen.de/> (consulté le 23 février 2017).

fut élu après la fin des négociations le 28 juin 1519, sa capitulation signée le 3 juillet. Les élus voulaient montrer ainsi que ces articles dépendaient de leur libre arbitre. Si certains empereurs, à commencer par Charles Quint, n'ont pas toujours respecté ces capitulations, elles étaient des documents de prime importance dans l'histoire constitutionnelle du Saint-Empire. La désignation de « capitulation impériale » est attestée depuis 1558 et s'explique par la division du texte en chapitres (*capitula*)⁵¹. Ces capitulations de l'empereur suivaient l'exemple des capitulations signées par les évêques depuis le XIII^e siècle dans les principautés ecclésiastiques de l'Empire, et qui confirmaient les droits des chapitres cathédraux. Sous l'Ancien Régime, les auteurs français prêtèrent une attention toute particulière aux capitulations impériales, les tenant pour les lois fondamentales les plus importantes de l'Empire à côté de la Bulle d'or et de la paix de Westphalie⁵².

Depuis 1648, les autres princes et états de l'Empire remirent en cause la prééminence des Électeurs en cherchant à s'associer à la négociation des capitulations. À partir de 1653, les Électeurs tinrent compte de certaines demandes des autres états en rédigeant la capitulation, mais conservèrent l'exclusivité de leur droit d'élection et de leur prérogative d'établir ces capitulations jusqu'en 1806. Si les Électeurs et les autres états de l'Empire signèrent un projet commun de « capitulation perpétuelle » le 8 juillet 1711, cet acte ne fut signé par aucun empereur et n'acquiesça donc pas force de loi⁵³. À l'égard des capitulations pour l'élection impériale, les Électeurs ont donc pu conserver leurs prérogatives, alors que la paix de Westphalie aboutissait à un affaiblissement non pas tant de l'empereur, issu de la Maison d'Autriche, comme on a l'habitude de le dire, mais plutôt des princes électeurs.

En conclusion, la dignité impériale resta donc, pour les Habsbourg, un atout important tout au long du XVII^e siècle. Pour un empereur comme Léopold I^{er}, elle n'avait rien perdu de son lustre et constitua un élément essentiel de son autoreprésentation de monarque.

51. Pour une étude étoffée des capitulations impériales, voir Wolfgang BURGDORF, *Protokonstitutionalismus. Die Reichsverfassung in den Wahlkapitulationen der römisch-deutschen Könige und Kaiser 1519–1792*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, « Schriftenreihe der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », vol. 94, 2015.

52. Ces capitulations ont donc été traduites en français, BRAUN, *La Connaissance du Saint-Empire*, *op. cit.*, p. 341-356.

53. Ce projet a également été traduit, *ibid.*

La imagen del emperador Fernando II de Habsburgo en España en el siglo XVII: entre panegírico y razones políticas

Alexandra Testino-Zafropoulos
Institut catholique de Paris

El propósito único de mi tarea ha sido formar a toda luz de lo político, genealógico, apologético y moral, una historia panegírica. Cargué el discurso sobre la vida ejemplar y esclarecidos hechos del Emperador Ferdinando Segundo, de felicísima y buena memoria. Con este motivo me empeñé por obligación y por oficio a coger algunos cabos principales, pertenecientes a los sucesos de estos tiempos, de cuya ejecución próspera y adversa estuvo pendiente el enalsamiento o ruina del Imperio, y la Augustísima casa su verdadero origen definiendo también, y aun le aseguro¹.

Vicisitudes de una elección

Después del episodio bien conocido de la defenestración de Praga en el mes de mayo de 1618², la figura del hasta entonces Fernando de Estiria, elegido rey de Bohemia desde 1617 y de Hungría desde 1618, comienza a tomar una importancia incontestable. Así, a la muerte del emperador Matías, quien

1. PELLICER DE OSSAU Y TOVAR, José, *La Fama Austríaca o la Historia panegírica de la vida y hechos del Emperador Ferdinando segundo, Emperador de Romanos, Rey apostólico de Hungría, Rey elector de Bohemia, Archiduque de Austria*, Barcelona, 1641 (a partir de ahora PELLICER, José, *Fama Austríaca*); notar que el libro aparece con títulos que pueden tener mínimas variantes como « ejemplar vida » o « hechos gloriosos ».
2. Los ministros arrojados, Jaroslav Martinitz y Wilhelm Slavata, eran considerados como representantes de un poder que se oponía al respeto de la Carta de Majestad. Según Negredo del Cerro éstos simbolizaban « la nobleza terrateniente católica que se estaba haciendo con un poder cada vez más incontestable ». Fernando NEGREDO DEL CERRO, *La guerra de los treinta años, Una visión desde la monarquía hispánica*, Madrid, Editorial Síntesis, 2016, p. 61. Señalemos que a pesar de la violencia del acto estos ministros no murieron, lo que dará lugar a diferentes interpretaciones. La más conocida, sin dudas, es que fueron salvados gracias a la intervención de la Virgen. Este episodio lo recuerda también el padre Larmomaini en el capítulo XXIX de la traducción de PELLICER, José, *Virtudes y vida espiritual de Ferdinando de Austria, segundo del nombre, Emperador de Romanos*, Zaragoza, 1640, p. 161 (ver también nota 10).

no tenía descendencia directa, es Fernando, su primo, quien se convierte en emperador en 1619³. Su elección se produce en un momento de tensión extrema debido a las querellas entre los candidatos al trono. Esta situación hace que se mantenga un conflicto interno en el imperio entre los pro-fermandistas y los contrarios, protestantes, para quienes Fernando representaba sobre todo un peligro para su libertad religiosa. Los opositores alegaban además que éste era un príncipe demasiado favorable a los Habsburgo españoles. Esta elección es vista efectivamente con muy buenos ojos desde España, por varios motivos, entre otros porque Fernando es conocido por su gran devoción y respeto a la religión católica lo que garantizaba una especie de alianza implícita con la monarquía hispánica. Teniendo en cuenta que para la monarquía española la propagación y defensa de la fe cristiana era un elemento esencial dentro de su concepto de gobierno y una característica de la Casa de Austria como « firme columna y principal propugnáculo de la Iglesia » –lo que lleva a José María Jover a hablar de « ferviente austracismo »⁴– era de temer una implicación española demasiado importante en el Imperio, lo que jugaría en desfavor de los protestantes. Fernando, que se convertirá en Fernando II, se considerará también como un hombre apto y propicio para las negociaciones políticas entre ambas ramas de los Habsburgo. Esta idea de una alianza implícita entre ambas ramas, la de España y la de Alemania, ha tenido particular fortuna. Si bien, por una parte es cierto que las políticas matrimoniales han contribuido a preparar un campo de entendimiento entre ellas no siempre las posiciones han sido unilaterales para sostener al candidato imperial. Los intereses particulares a cada una de estas ramas eran los que prevalecían ante cualquier acuerdo. De ahí que existieran negociaciones, a menudo largas y complejas, entre los diferentes grupos o facciones que querían influenciar a los electores para lograr la elección de un candidato que les fuere conveniente⁵.

Habiendo sido educado por los jesuitas de Ingolstadt, Fernando II conoció desde su juventud los problemas confesionales que dividían de manera radical a los protestantes y a los católicos en sus territorios. A pesar de la ya lejana paz de Augsburgo (1555) los primeros años del siglo XVII marcan unos

-
3. Como sabemos un colegio electoral debe pronunciarse para elegir al nuevo emperador; este colegio electoral estaba formado por los arzobispos de Maguncia, Colonia y Tréveris y cuatro otros electores: el rey de Bohemia, el duque de Sajonia, el Conde Palatino del Rhin, el margrave de Brandemburgo.
 4. José María JOVER ZAMORA, 1635, *Historia de una polémica y semblanza de una generación*, Madrid, 1949, edición consultada Madrid, CSIC, 2003, p. 169, nota 19.
 5. Para un estudio preciso de las facciones y de la presencia española en el imperio austriaco ver por ejemplo : Étienne BOURDEU, *Les Archevêques de Mayence et la présence espagnole dans le Saint-Empire (XVI^e-XVII^e siècle)*, Madrid, Casa de Velázquez, « Bibliothèque de la Casa de Velázquez », vol. 65, 2015; Rubén GONZÁLEZ CUERVA, Alexander KOLLER (eds.), *A Europe of Courts, a Europe of Factions, political groups at Early Modern Centres of power (1550-1700)*, Brill, 2017; Pavel MAREK, *La embajada española en la Corte Imperial (1558-1641), Figuras de los embajadores y estrategias clientelares*, Praga, Karolinum, 2103; Rafael RODENAS VILAR, *La política europea de España durante la guerra de los treinta años (1624-1630)*, Madrid, CSIC, 1967, o el clásico libro de Bohdan CHUDOBA, *España y el Imperio*, Madrid, Rialp, 1963.

cambios esenciales dentro del vasto territorio imperial. En 1608 se crea la Unión evangélica a cuya cabeza se encontraba el elector Palatino Federico V (que se convertirá diez años después en uno de los enemigos principales de Fernando II). El emperador de entonces, Rodolfo II, actuando sobre todo de manera política intentando evitar conflictos mayores, otorga en 1609, lo que se conoce con el nombre de *Carta de Majestad* por la cual se permite una relativa libertad de culto y una cierta tolerancia para los protestantes. Para responder a la Unión evangélica, los católicos forman la Santa Liga que pretende defender su religión, aun si para esto se debe llegar al enfrentamiento bélico (creación apoyada por Baltazar de Zúñiga primero, por el conde de Oñate después y toda la facción española en Alemania). Al mismo tiempo en toda Europa se siguen de muy cerca los acontecimientos del Imperio. Entre otras, la monarquía francesa se muestra particularmente atenta a los movimientos internos a la Casa de Austria puesto que tanto los Habsburgo españoles como los Habsburgo alemanes rodean con un peso notorio las fronteras borbónicas. Además es necesario recordar que el Imperio Otomano se encontraba ya en Buda y la amenaza de continuar su expansión hacia el Oeste estaba bien presente en las conciencias políticas de la época. ¿Quién mejor que la Casa de Austria para detener a los « inquietos del setentrión ? »⁶. Un acontecimiento clave tendrá lugar cerca de la ciudad de Praga, en 1620, donde se desarrollará la batalla de la Montaña Blanca en la que se enfrentaron los defensores de Fernando II contra los rebeldes del elector palatino. A partir de entonces, lo que tanto temían los protestantes se produce: los calvinistas son declarados proscritos, y un poco más tarde el emperador revoca la Carta de Majestad. Paralelamente, los jesuitas extienden cada vez más su influencia, apoyados por el César, que muestra un especial apego por la Compañía: « ofender a la Compañía, era darle en los ojos a Ferdinando. Ninguno podía ser enemigo desta (sic) religión que no lo fuese del César »⁷.

La victoria de las tropas imperiales que terminan tomando definitivamente Praga después de la huida de Federico V, marcan un nuevo período dominado también por los enfrentamientos que continuarán sin cesar a lo largo de la guerra de los treinta años. Fernando II « príncipe devoto, pensándose

6. « Representaré los intereses que a la Cristiandad le siguen de que el Imperio Romano Germánico permanezca en la Augustísima y potentísima casa de Austria por ser sola la que en ambas Alemanias, asistida de la fuerza de España, puede hacer residencia al ceño de herejes y a la invasión de los Turcos, poniendo terror y freno a los bandidos, inquietos y sediciosos de todo el setentrión », José PELLICER, *Fama Austríaca o historia panegírica de la vida y hechos del Emperador Ferdinando Segundo*, Barcelona, 1641.

7. José PELLICER, *Virtudes y vida espiritual de Ferdinando de Austria, segundo del nombre, Emperador de Romanos*, Zaragoza, 1640, p. 139. Para la importancia de los jesuitas en el Imperio, ver Robert BIRELEY, *Religion and Politics in the Age of Counterreformation. Emperor Ferdinand II, William Lamormaini, S.J., and the Formation of Imperial Policy*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1981: « like his father, Ferdinand considered the jesuits exemplary instruments for the defense and propagation of the faith », p. 8. Ver también Robert BIRELEY, *The Jesuits and the Thirty years war: Kings, Courts, and Confessors*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

investido de una misión sagrada de restauración del catolicismo »⁸ se muestra pues muy firme frente al pluralismo confesional con el cual desea acabar y dispuesto a luchar durante años para defender la esencia misma de su dinastía. Con este contexto de fondo se puede entender por qué la elección de Fernando II como emperador se recibe positivamente en España: « A todo el mundo es notorio el santo zelo (sic) que siempre han tenido los Príncipes de la Casa de Austria en conservar y extender la Santa Fe Católica [...] Bien conocido es este zelo en el Rey nuestro señor », señala en sus primeras líneas el autor de la *Primera parte de las presentes Guerras de Alemania*⁹. ¿Acaso no ha sido gracias a la intervención divina y particularmente gracias a la virgen María que los defenestrados de Praga pudieron salvar sus vidas?, insiste el autor¹⁰.

Si bien en los testimonios españoles de la época las referencias al emperador Fernando II son, en la mayoría, notoriamente elogiosas, una parte importante de esos escritos parecen servirse de la imagen cesárea para tratar, incluso justificar, algunas acciones políticas que van más allá de su persona. Para este estudio y sin pretender a la exhaustividad, nos centraremos en tres escritos en particular, pertenecientes a José Pellicer de Ossau y Tovar, porque los consideramos paradigmáticos de esta « doble » finalidad en la representación del emperador.

Casa excelsa de Austria: linaje, unión y devoción

José Pellicer de Ossau y Tovar (1602-1679) cronista, genealogista, polemista, autor de los famosos « avisos » y de panegíricos célebres, entre los cuales destaca su *Fama Austríaca*, parece interesarse de manera particular a los asuntos del Imperio y a la persona del emperador Fernando II. Como consecuencia de esto escribe, entre 1639 y 1641, tres obras que merecen nuestra atención: *El Seyano Germánico*, *Alberto Wenceslao Eusebio de Wolstein* (sic) en 1639, *Virtudes y vida espiritual de Ferdinando de Auſtria*, en 1640, y la ya citada *Fama Auſtiaca*, en 1641¹¹. En estos tres escasos años Pellicer

8. Joël CORNETTE, *Les Années cardinales. Chronique de la France, 1599-1652*, Paris, SEDES, Armand Colin, 2000, p. 149. La traducción es nuestra.

9. Gabriel RAMOS BEJARAMO, *Primera parte de las presentes guerras de Alemania, levantamiento del Reino de Bohemia, tomando por cabeza y caudillo al Conde Palatino, levantándole por Rey*, Sevilla, 1621, p. 1.

10. « Uno de los que ayudaron a tan mal hecho (la defenestración) arrojando a uno de los gobernadores, que al tiempo de caer se encomendó a Nuestra Señora diciendo “María Madre de Dios, limpiſima, socorredme y valedme” y [el otro] con mofa y risa “Quiero ver si le ha socorrido su María” (entendiendo se haría pedazos según la altura). Pero sucedió muy al contrario porque le vido en pie sano como si hubiera bajado por escaleras (efectos de la Fe) de lo cual quedó muy asombrado y se volvió otra vez a sus compañeros diciendo con juramentos, que la María había guardado y ayudado a su enemigo », *Primera parte...*, *op. cit.*, p. 6.

11. José PELLICER, *El Seyano Germánico, Alberto Wenceslao Eusebio de Wolstein, duque de Mekelburg, de Fridland, de Glogow y de Saghen, Príncipe de Wandalia y del S.R. Imperio, señor de Roſtock y Wismar, Caballero del Orden del Toison de Oro, Generalísimo del Imperio Romano, Traiciones que dispuso, rebelión que formó, levantamiento que meditaba contra la Majeſtad Imperial y Auguſtísima Casa, con la juſtificación de su muerte, sacada de los más fieles y verdaderos originales*, Barcelona, 1639, Biblioteca

redacta lo que podría prácticamente considerarse como una « trilogía ». Si bien antes Pellicer había escrito textos que se referían a los Habsburgo, en donde hace sobre todo una genealogía exhaustiva de la casa de Austria¹², halagando ampliamente a sus miembros, en este análisis nos limitaremos sobre todo a estas tres obras porque leídas en su conjunto muestran una cierta progresión en la imagen que el cronista da de Fernando II. *El Seyano Germánico* y la *Fama Auſtriaca* son obras escritas enteramente de su mano mientras que *Virtudes y vida espiritual* es en realidad una traducción del libro de Lamormaini, confesor jesuita del emperador, desde 1624 hasta la muerte de éste en 1637¹³. Los tres libros de Pellicer fueron publicados después de la muerte del emperador Fernando II de Austria. Nos podríamos preguntar en qué medida los años cuarenta del siglo XVII le proporcionaron al cronista material histórico para lanzarse en estos escritos. Por una parte España había entrado en guerra con Francia en 1635; aun si las tensiones entre ambas monarquías estaban latentes desde el comienzo de la guerra de los Treinta años, fue en mayo de 1635 que se declara la acción bélica de manera solemne. La excusa que la impulsa es la retención, por parte de los españoles, del elector de Tréveris que beneficiaba de la protección de los franceses, lo que se interpreta como una ofensa. Esta declaración formal de guerra sirvió para justificar, en cierta medida, todas las hostilidades armadas que tendrán lugar a partir de entonces y hasta la firma del tratado de los Pirineos, en 1659. Para el rey Cristianísimo se trataba también de poner freno a la ambición española de una monarquía universal que tanto le preocupaba. Paralelamente al enfrentamiento militar, un enfrentamiento planfetístico de gran envergadura se desarrolla tanto en el territorio francés como en el hispánico. Desde el famoso *Mars François*¹⁴, traducido rápidamente en castellano, los libelos mordaces se suceden creando una tensión que, por su modo de transmisión, llegará a un gran número de lectores. El *Manifiesto del Rey de Francia sobre el rompimiento de la guerra con España*¹⁵ produce también una serie de respuestas vehementes. Muchos escritores españoles se aprovechan de estos libelos para criticar de modo virulento

nacional de España 2/26856; la edición con la cual trabajaremos por una cuestión práctica es la editada en el Apéndice III del libro de Quintín ALDEA VAQUERO, *España y Europa en siglo XVII*, Correspondencia de Saavedra Fajardo, Madrid, CSIC, Tomo II, 1991. *Virtudes y vida espiritual de Ferdinando de Auſtria, segundo del nombre, Emperador de Romanos*, Zaragoza, 1640, BnE 2/56810; *La Fama Auſtriaca o la Historia panegírica de la ejemplar vida y hechos gloriosos de Ferdinando segundo del nombre, Emperador de Romanos*, Barcelona, 1641, Biblioteca digital Hispánica, BnE.

12. PELLICER, José, *Teatro Genealógico o Corona Habsburgi-Auſtriaco-Hispana*, 1636, Ms. 2475, Biblioteca nacional de España (BnE), *Teatro Genealógico, tomo segundo*, Ms. 3312, BnE, *Aparato a la Corona Habsburgi-Auſtriaco-Hispana*, 1637, Ms. 2476, BnE, *Anales de la Gloriosa Monarquía de las Españas*, Ms. 2473, BnE.
13. LAMORMAINI, William, *Ferdinandi II Romanorum Imperatoris Virtutes*, Viena, 1638.
14. *Le Mars François ou la guerre de France, en laquelle sont examinées les raisons de la justice prétendue des armes et des alliances du Roi de France*, 1637, traducción francesa de *Mars Gallicus sev de justitia armorum et foederum regis Galliae*, de Jansénius, 1636.
15. *Manifiesto del Rey de Francia sobre el rompimiento de la guerra con España*, 1635, varias copias en francés y en español.

al rey de Francia y su gobierno (en particular a Richelieu y su entorno)¹⁶. Entre estos escritores, Pellicer d'Ossau fue un eximio modelo. Sin entrar en los detalles de los escritos de Pellicer en defensa de la monarquía de España como respuesta a los panfletos franceses, escritos cuyos títulos son explícitos¹⁷, nos detenemos aquí en algunos de ellos porque Pellicer evoca estos textos en sus libros sobre el Imperio y la vida de Fernando II. Por una parte tenemos entonces los escritos abiertamente anti-franceses y en particular el que el mismo autor cita en sus obras: *Defensa de España contra las calumnias de Francia*; por otra, los escritos de Pellicer que abordan, en apariencia, otros temas pero que vuelven de manera incesante sobre la temática de la guerra contra Francia. A menudo, como en el caso del *Seyano Germánico* o la *Fama Austríaca*, el cronista español da directamente los nombres de los autores franceses a quienes contesta sus argumentos. Así, Besian Arroy¹⁸ (Arroyo en la pluma de Pellicer) o Scipion Dupleix son citados por Pellicer. Besian Arroy en sus *Questions décidées*, aludidas por Pellicer como *Cuestiones decididas*, hace un recapitulativo pseudo-histórico de los hechos que él considera relevantes en la historia de Francia y que legitimarían a este reino para dominar ciertos territorios en Europa, incluso parte del Imperio. Desde este punto de vista, para Arroy, las acciones bélicas de Francia son totalmente justificadas puesto que este reino intenta recuperar lo que supuestamente le pertenece por derecho histórico. Cuando en la *Fama Austríaca* Pellicer critica la acción francesa en el encuadre de la guerra de los treinta años, por aliarse con Holanda, Suecia, y los protestantes y oponerse de este modo al emperador (lo que vale oponerse, por consiguiente, a la sagrada religión católica), el cronista castellano cita literalmente a Arroy:

El imperio en tiempos de Carlos el Magno contenía ambas Francias, toda la Italia, desde Augsbourg hasta la Calabria Inferior, la Alemania, la Hungría, Polonia, Prusia [...] y todas las faldas de los montes Pirineos, hasta las márgenes del Ebro en que se contiene el Principado de Cataluña y que los príncipes que hoy poseen estos Reinos no los pueden tener el en fuero de la conciencia, sino que los deben restituir a los sucesores de Carlos el Magno y Luis el Justo, su legítimo descendiente de varón en varón, por línea directa¹⁹.

Aludiendo a un verdadero « delirio », a unos « desatinos », a un « sueño » escandaloso que pretendería que el emperador Fernando II y el rey de España fuesen usurpadores de las tierras pertenecientes a Francia, Pellicer aprovecha la ocasión para volver a sacar sus panfletos anti-franceses criticando de manera mordaz la ambición gala. Recordemos que la *Fama Austríaca* es

16. Para un estudio exhaustivo sobre este tema ver el libro de JOVER ZAMORA, *op. cit.*

17. Valga como ejemplo *Defensa de España contra las calumnias de Francia*, Ms. 2235, BnE; *Exhortación al eminentísimo J A du Plessis de Richelieu*, 1638, Ms. 2235, *El anticatólico de Estado y lágrimas de Europa por las confederaciones de católicos con herejes*, Barcelona, 1639.

18. ARROY, Besian, *Questions décidées sur la justice des armes des Rois de France, sur les alliances avec les hérétiques ou infidèles et sur la conduite de la conscience des gens de guerre*, Paris, 1634.

19. *Fama Austríaca*, *op. cit.*, p. 114 recto/verso.

del año 1641 y que las frases de esta citación en donde se alude al derecho de Francia sobre el Principado de Cataluña toman todo su sentido, puesto que, como sabemos, a partir de esta fecha Luis XIII se convierte en Conde de Barcelona, después de firmar un acuerdo con los catalanes que se habían revoltado contra el gobierno castellano. Muchos otros historiadores franceses escribirán textos que apoyen esta idea de supuesta legitimidad de la presencia de Francia en Cataluña pero pocos van tan lejos como Arroy²⁰. Como lo dice Jover, el discurso de Arroy es « una sistemática exposición de los últimos objetivos del pangalismo más ambicioso »²¹.

Scipion Dupleix, historiador, filósofo y consejero de estado había publicado en 1629 una *Historia General de Francia, con el estado de la Iglesia y el Imperio* y unos años más tarde, en 1635, una *Historia de Luis el justo* (Luis XIII)²². Sin llegar a los extremos de Arroy, Scipion Dupleix también juega su papel de cronista del rey cristianísimo y de manera más sutil pero igualmente partidaria, exalta en sus escritos el poder del rey Justo, enemigo entonces de España y en dificultosa relación con el Emperador. En 1628 las tropas francesas habían logrado tomar La Rochela, lo que acrecentó el poder de Luis XIII que utilizó este acontecimiento para hacer una campaña de propaganda en su honor con el fin de redorar su imagen tanto dentro de su territorio como fuera de él. Aconsejado por Richelieu, la política anti-habsburgo se acentúa y como lo vimos, Francia termina haciendo alianzas con los enemigos del Imperio. Esta actitud le parece vergonzosa a Pellicer quien critica la deslealtad del rey cristianismo: « ¿Acaso durara la Religión en Europa si no la asistiera la Casa de Austria ? Si faltan los Hispano-Austríacos ¿no triunfaran los Bárbaros y los Herejes ? [...] Los que dicen que la casa de Austria aspira a la Monarquía Universal, al odio consultan, no a la razón »²³. La posición es clara y precisa, para Pellicer la alianza de las dos ramas de la Casa de Austria es lo que permite y asegura la estabilidad política y religiosa en toda Europa²⁴. La una no puede ir sin la otra y es eso lo que los historiadores franceses parecen no reconocer. Tanto en la *Fama Austríaca*

20. De hecho, es este texto de Arroy el que provocará la respuesta del *Mars Gallicus*, o *Mars François*, del cual ya hablamos anteriormente. Jansenius reprocha justamente a este discurso las inexactitudes provocadoras, las afirmaciones erróneas y su voluntad bélica. Para un discurso más « científico », ver la obra de Pierre MARCA, *Marca Hispanica sive limes hispanicus*, 1688, que contiene tres libros consagrados a el Rosellón, Cataluña y a toda la zona del Pirineo que se entiende como Marca Hispánica.

21. JOVER, *op. cit.*, p. 60-61.

22. Scipion DUPLEIX, *Histoire générale de France avec l'état de l'Église et de l'Empire*, Paris, 1629; *Histoire de Louis Le Juste, XIII^e du nom, roy de France et de Navarre*, Paris, 1635.

23. *Fama Austríaca*, *op. cit.*, p. 105.

24. Raquel MARTIN POLIN, « Pellicer d'Ossau: una visión de la monarquía católica entorno a 1640 », *Espacio, tiempo y forma*, serie IV, H^a Moderna, t. 13, 2000, p. 133-163. « Pero la monarquía hispánica no era la única en gozar del especial favor de Dios. Junto con ella, una dinastía había sido designada para colaborar en el plan divino: los Habsburgo. No en vano la Casa de Austria era la más poderosa de Europa [...] La *Astrea Sáfica*, la *Idea del Principado de Cataluña*, la *Fama Austríaca* y el resto de obras que Pellicer publicó entre 1640-1642 calcaban pues un mismo discurso de matriz católica e impronta castellana », p. 162.

como en el *Seyano Germánico* se hace referencia a Scipion Dupleix descalificándolo o usando sus escritos para contrarrestarlos.

En el texto *El Seyano Germánico, Alberto Wenceslao Eusebio de Wolstein*²⁵ (sic) la figura del general Wallenstein, personaje extremadamente complejo, adulado al principio, criticado ferozmente al final, sirve como ejemplo (o como contra-ejemplo, podríamos decir) para evocar la traición y la conspiración y, en particular, la traición de un súbdito hacia su soberano²⁶. Wallenstein se había enrolado en las tropas del emperador Fernando II en 1619, después de la defenestración de Praga. En 1625 fue nombrado general de los ejércitos imperiales. Se convertirá en duque de Friedland, de Sagan y de Mecklemburg. Su inteligencia estratégica le vale obtener importantes victorias durante la primera fase de la guerra de los treinta años. En 1630, en la dieta de Rastisbona, su comportamiento altivo y despótico hace que se lo destituya del mando del ejército. Cuando Gustavo Adolfo de Suecia entra en guerra contra el Imperio, Fernando II vuelve a llamar a Wallenstein que logra detener la incursión sueca. Pero las dudas sobre sus verdaderos designios crecen en torno a él y una desconfianza hacia su persona se hace notoria dentro y fuera del Imperio. Finalmente, en 1634, el « malquerido de toda Alemania »²⁷, Wallenstein, será asesinado bajo la acusación de « traidor » al Emperador y sus bienes también serán confiscados. El hecho de que Pellicer escoja el nombre de *Seyano* para el título de su opúsculo es muy relevante puesto que con este nombre se hace referencia al militar romano (Seiano), próximo del emperador Tiberio del cual ganó su confianza pero que terminó cayendo en desgracia y fue condenado a muerte y ejecutado. El paralelismo comparativo con la vida de Wallenstein es deliberado y permite al lector conocer la intención de la obra ya desde su título. El libro está dedicado al señor don Gaspar de Borja y de Velasco, cardenal y arzobispo de la Santa Iglesia de Sevilla, presidente del Consejo de Aragón y de Italia y anteriormente Virrey y Capitán General del Reino de Nápoles. Como es su costumbre, Pellicer comienza desarrollando su destreza de genealógico, exponiendo hasta el detalle más mínimo y remontando su árbol hasta el pariente más lejano. Tratándose de la familia de Borja, emparentada con la del papa Alejandro VI, la dedicatoria evoca a los personajes más relevantes de la « gran alcuña y descendencia » (sic) de la casa real de Borja y como siempre sucede con estos paratextos, hay una intencionalidad patente del autor que quiere dar en el blanco utilizando su retórica para homenajear al destinatario, lo que a su vez le sirve para construir su propio renombre y

25. José PELLICER, *El Seyano Germánico*, *op. cit.*

26. El personaje de Wallenstein ha inspirado a muchos autores, entre ellos Schiller por ejemplo que escribe una obra de teatro en tres partes, publicada en alemán en 1800 y traducida en varias lenguas. La bibliografía en torno a este personaje es muy extensa, citemos por ejemplo: Steffan DAVIES, *The Wallenstein figure in German literature and historiography, 1790-1920*, Mang Publishing, 2010. Emilio BELADIEZ, *España y el Sacro Imperio Romano Germánico, Wallenstein (1583-1634)*, Madrid, Prensa española, 1967.

27. Duque de Guastalla, citado por Quintin ALDEA VAQUERO, *Introducción, op. cit.*, p. XLI.

fama (dedicatoria a Sor Ana Dorotea de la Cruz, hija del emperador Rodolfo segundo en el libro de las *Virtudes y Vida espiritual*, como lo veremos, en el *Seyano Germánico* dedicatoria a la familia Borja, emparentada con el mundo pontifical y con los altos cargos políticos de la corte, y en la *Fama Austriaca* homenaje a la familia Ataide –o Atayde– que tiene una importancia peculiar tanto en el Imperio como en el reino de Portugal, paratexto que sirve a Pellicer para halagar la fidelidad al rey de España de esta familia durante la revuelta de 1640)²⁸.

En *El Seyano Germánico*, la imagen del emperador Fernando se distingue, de manera subyacente, como una antítesis de la del traidor Wallenstein. Mientras que el César es honesto y fiel a su Imperio, Wallenstein es falso e infiel a su señor. La grandeza del uno contrasta con la avidez del otro. Fernando II tiene nobles designios, el insaciable general los tiene « execrables ». Las « depravadas inteligencias de Wallenstein conspiraron no sólo contra el Imperio sagrado, pero contra la vida de un César santo e inocente »²⁹, dice Pellicer. La denominación de « santo e inocente » exalta aún más la figura del emperador que por su integridad y su bondad se dejó engañar por la perfidia del militar. Es interesante señalar que Juan de Palafox, que estuvo en Viena en los años treinta, cuando hace una descripción del emperador, utiliza prácticamente los mismos términos: « El Señor Emperador Fernando II, Príncipe benignísimo, raro celo de la fe, devoción, fervor de espíritu y piedad [...] devoto y santo »³⁰. Según la definición que Sebastián de Covarrubias da en su diccionario, cuando se dice que un hombre es santo es para designar a « los hombres virtuosos, religiosos, de buena vida y ejemplo »³¹. Los escritos que circulan tanto en España como en el Imperio, ponen el acento en esta particularidad del carácter del emperador. Estas altas virtudes del César deben servir para ser imitadas, se levantan como modelo de conducta irreprochable, temática que será desarrollada en el texto de Larmomaini³² después de la muerte del emperador, como lo veremos un poco más adelante.

Cuanto más se valoriza la imagen de Fernando II tanto más se denigra la de Wallenstein. Su acto desleal, su « atrocísimo levantamiento », es una ofensa imperdonable, por lo cual se entiende que el castigo se pague con su propia vida. La traición que se le imputa sobre todo al general fue la de

28. Don Antonio de Ataide, quinto conde de Castaneira, había sido enviado como embajador en la corte de Fernando II (de 1628 a 1630); a su regreso va a ser nombrado gobernador de Portugal (de 1631 a 1633), donde su familia era muy importante. Alvaro de Ataide había ejercido como Inquisidor en Lisboa, y fue canónigo de la catedral. En 1640 cuando se produce la revuelta contra la corona de España, Alvaro de Ataide decide exiliarse a España. También su hermano, Jerónimo de Ataide, permaneció fiel a Felipe IV. Ver Ana Isabel LÓPEZ-SALAZAR CODES, « *Puderão mais os inquisidores que o rey*. Las relaciones entre el Santo Oficio y la Corona en el Portugal de la restauración (1640-1668) », *Cuadernos de História Moderna*, 2014, p. 137-163.

29. *El Seyano Germánico*, op. cit., p. 562.

30. Citado por Quintín ALDEA VAQUERO, Introducción, op. cit., p. XXIII.

31. Sebastián COVARRUBIAS HOROZCO, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Iberoamericana Ver-vuert, 2006.

32. William LAMORMAINI, *Ferdinandi II Romanorum Imperatoris Virtutes*, Viena, 1638.

conspirar secretamente la pérdida del Imperio con el rey de Suecia, con el apoyo de los franceses, siempre listos para atacar a la Casa de Austria³³.

Es menester volver un poco más atrás la pluma y que se sepa que con la muerte del rey de Suecia y haber ganado el ánimo de Wolstein, aspiró el Cardenal de Richelieu a la ruina entera de la Augustísima Casa. Juzgó ser ésta la más oportuna ocasión de unir el Imperio de Alemania con la Corona de Francia³⁴.

Otra vez Pellicer evoca la actitud inmoral de Francia al conspirar contra la excelsa casa de Habsburgo en detrimento de la fe católica. Para el enemigo francés cuentan más sus ambiciosos proyectos de dominio imperial que la salvación y la defensa de la cristiandad. Sin embargo, una vez que el traidor Wallenstein fue desenmascarado y matado, una vez que su nefasta reputación comienza a difundirse por Europa, los historiadores franceses no pueden más que reconocer la afronta de este militar que se atrevió a conspirar contra su amo. ¿Cómo permitir en una monarquía el levantamiento de un vasallo? Pellicer termina *El Seyano Germánico* recordando estas palabras de Scipion Dupleix:

Mas para reconvenirla con sus historiadores mismos no me valdré de más razones que las que trae Scipion Dupleix, cronista del Rey Cristianísimo y que sólo escribió lo que quiso su valido el Cardenal Duque de Richelieu, que en este caso no trató de que mintiese como en otros, porque conocía mejor que todos la traición de Wolstein, como aquel que había prevaricado a su instancia. Y así le hizo escrúpulo que no quedase justificada su muerte. Dice así: « *Publicáronse edictos por todas partes, cuya sustancia era que Wolstein habia sido muerto con orden del Emperador, que le declaró por rebelde, proscripto y comprendido en el bando imperial. Su traición le hizo incurrir en el crimen de Majeſtad leſa [...] Su delito fue descubierto y su memoria abominable al Imperio. [...] Pero Dios, que se reserva la disposición de los ceptros y las coronas de los príncipes soberanos, y que los muda, cuando le parece, por medios inexcrutables y no prevenidos de los hombres, no aprobó jamás las traiciones de los vasallos contra sus Reyes* ». Cuando Francia llega a confesar la justicia con que fue muerto Wolstein, bien pueden creerla las demás naciones. Pero en esta declaración se verifica que, habiendo sido desleal a devoción de Francia, « *son las traiciones las que agradan, mas no los traidores* ».

Considerando los escritos de Pellicer que estudiamos aquí, vemos que las lecturas que se pueden hacer de estas obras tienen diferentes estratos que se agrupan en torno de una figura que sirve como ejemplo de príncipe « perfecto » que es, necesariamente, un príncipe cristiano. La virtud del príncipe es el fundamento *sine qua non* para un buen gobierno. Como sabemos, son muchos los trabajos realizados ya desde el siglo xvi en torno a la imagen de un ideal de monarca, que responde ante todo a una rectitud, a una honestidad, a una virtud de raigambre católica opuesta a la simulación política

33. « así Wollstein (sic) nada alentaba que no fuese iras y sangre contra la Casa de Austria », *El Seyano*, *op. cit.*, p. 578.

34. *Ibid.*, p. 573.

evocada por Maquiavelo³⁵. Pellicer insiste en la *Fama Austriaca*, sobre la sinceridad religiosa y política del emperador:

Su devoción era maciza y sólida, no aparente y vana, como de muchos reyes hipócritas que barnizan sus materias de Estado y sobre el fuste del interés bruñen el zelo de la religión. Estos son peligrosísimos monstruos que con devoción más que mentirosa quieren se parezca buen propósito lo que es ambición contagiosa³⁶.

Esta sinceridad, Pellicer la opone a la falsedad del rey de Francia que había realizado alianzas con los enemigos de la fe, como los holandeses, los daneses, los suecos, o los ingleses. Todas sus páginas están redactadas para demostrar la diferencia entre los soberanos corruptos y aquellos que no lo son, entre aquellos que fingen « porque practican hoy los reyes el fingimiento y el engaño » y aquellos que guiados por los preceptos divinos, siguen en el camino de la rectitud y se oponen a los herejes luteranos, a los falsos políticos, a los abominables hipócritas. En este sentido se puede decir que una gran parte de la *Fama Austriaca* retoma lo dicho por el confesor del emperador, Lamormaini. Al haber traducido su texto, Pellicer inserta muchas anécdotas extraídas directamente del panegírico del jesuita alemán. Fue precisamente a partir del libro de Lamormaini, publicado poco después de la muerte de Fernando II, que la devoción y la piedad de este príncipe se convirtieron en un *leit motif* que se repetirá, sin cesar, durante años. « Las virtudes del vencedor de la Montaña Blanca, puestas en un libro por su confesor, han constituído el corazón del sistema teológico-político de la *pietas habsburgica* en su construcción vienesa del siglo XVII », dice M. E. Ducreux³⁷.

Según las propias palabras que el cronista castellano inscribe en la introducción que hace para las *Virtudes*, su intención es dar a conocer la vida santa e ilustre del César, para mostrarla como ejemplo a las generaciones postreras y para « utilidad de los fieles ». Políticamente, Pellicer dedica su traducción a Sor Ana Dorotea de la Cruz, hija del emperador Rodolfo

35. « La conformación de un nuevo ideal del príncipe político-cristiano acorde con los presupuestos de la *restauración* católica, se convirtió en un imperativo a finales del siglo XVI cuando las guerras de religión estimularon en Francia y los Países Bajos un intenso debate sobre la reformulación del concepto aristotélico de política y las obligaciones del príncipe en cuanto a la conservación del orden civil », Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, estudio introductorio a *Dichos y hechos del señor Rey Don Felipe Segundo*, Baltasar PORREÑO, ed. Paloma Cuenca, 2001, p. LXXI. Agradezco aquí al autor de este estudio el haberme facilitado generosamente un ejemplar de su trabajo. Los textos sobre este tema son numerosos, indiquemos también Alexandra MERLE, « Le prince chrétien dans la pensée de Pedro de Ribadeneira et de Juan de Mariana », in *Les Jésuites et la monarchie catholique (1565-1615)*, Paris, Le Manuscrit, 2012, p. 15-48, y Robert BIRELEY, *The Counter-Reformation Prince. Anti-Machiavellianism or Catholic Statecraft in Early Modern Europe*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1990.

36. *Fama Austriaca*, op. cit., fol. II.

37. Marie-Élizabeth DUCREUX, « Le politique et l'homme chrétien. Les jésuites et la pédagogie des vertus au XVII^e siècle dans la Monarchie des Habsbourg : Nicolas Caussin, Henri et Guillaume Lamormaini », revue électronique du CRH, Atelier du Centre des recherches historiques, 2011, p. 26. « *Les vertus du vainqueur de la Montagne Blanche, mises en livre par son confesseur, furent au cœur du système théologico-politique de la pietas habsburgica dans sa construction viennoise du XVII^e siècle* ». Según M.E Ducreux, la traducción de Pellicer puede interpretarse en cierta medida como una metáfora que hace alusión a Fernando el Católico, modelo ejemplar del príncipe cristiano.

segundo, religiosa descalza que se encontraba en el Real Monasterio de la Consolación en Madrid. Esto le abre por una parte las puertas de reconocimiento dentro de las esferas austríacas y por consiguiente, también se ilustra delante del rey Felipe IV, que es el que le ha honrado nombrándolo su cronista oficial. Ciertos aspectos de la vida del emperador Fernando II descritos en este libro ponen de manifiesto una práctica religiosa que podría también ser fuente de inspiración para una vida devota. Respeto absoluto de los sacramentos, celebración del sagrado misterio, confesión y comunión rigurosa, postración delante del crucifijo, fervor, piedad, supiro y lágrimas en el momento de « recibir a su hacedor », peregrinación a los santuarios mariales (Gratz, Viena, Loreto...), culto a los santos, respeto a los sacerdotes y religiosos, piedad y amor con sus padres y parientes, humildad y desprecio de sí mismo, desprecio de las honras y sus riquezas... cada uno de los capítulos de las *Virtudes* celebra el fervor religioso del emperador. No es anodino que se insista incluso en su inclinación por « castigar al cuerpo » con « ayunos, azotes y silicios »³⁸. La imagen es aquí tanto más impactante cuanto que el autor señala que el emperador, al ver pasar en las procesiones a los disciplinantes, siente envidia de ellos porque pueden azotarse « con libertad ». Extraña representación de un emperador que parece querer ser un penitente; tampoco es anodino que se insista en esta obra sobre la castidad notoria de Fernando II quien, a pesar de sus dos matrimonios, guardaba una austeridad física y moral. La grandeza de un príncipe reside también en el dominar sus pulsiones, en controlar sus deseos, para mejor concentrarse en su objetivo primero que es el de entregarse por completo a su oficio de gobierno de manera intachable para la más alta y grande satisfacción y beneficio de sus reinos.

Pocos años después de la publicación de la traducción de Pellicer del texto del jesuita Lamormaini, se publica en Madrid, en 1643, el libro de otro jesuita, Eusebio Nieremberg, *Corona Virtuosa y Virtud Coronada. En que se proponen los Frutos de la Virtud de un Príncipe juntamente con los heroicos ejemplos de virtudes de los Emperadores de la Casa de Austria y Reyes de España*³⁹. El título es suficientemente explícito y recuerda perfectamente al texto de Lamormaini. En su obra, Nieremberg hace una lista de príncipes cristianos, alabando a los de España y a los del Imperio, elogiando también su devoción, su entereza, y el respeto a la función de soberano ejemplar. No faltan en su discurso las alusiones al emperador Fernando II y a su vida modelo. Podemos pensar que, teniendo en cuenta la fecha de la publicación de la *Corona Virtuosa*, Nieremberg se inspiró seguramente –y para lo que concierne la vida y la obra del emperador Fernando II– del texto de Lamormaini, que benefició de una difusión importante dentro y fuera del

38. *Virtudes y vida espiritual, op. cit.*, p. 86.

39. Eusebio NIEREMBERG, *Corona Virtuosa y Virtud Coronada. En que se proponen los Frutos de la Virtud de un Príncipe juntamente con los heroicos ejemplos de virtudes de los Emperadores de la Casa de Austria y Reyes de España*.

Imperio. Probablemente también Nieremberg se haya inspirado de los textos de Pellicer, en especial, de su *Fama Austríaca*⁴⁰.

En las frases extraídas del texto *Fama Austríaca* que hemos puesto como epígrafe de este artículo, Pellicer anuncia claramente su intención al escribir una historia panegírica del emperador Fernando II que va más allá de la simple evocación del personaje del soberano. De hecho, ya en el título de su obra, el cronista elige poner el acento sobre la Casa de Austria y su renombre o *fama*. Fama que es también fortuna y reputación. Con el análisis de los tres textos estudiados hemos querido demostrar cómo, bajo la pluma de Pellicer, se deja entrever una verdadera política propagandística de los Habsburgo cuya defensa y exaltación organizan y monopolizan toda la estructura de su discurso. La imagen del emperador sirve como pretexto para justificar la retórica del cronista que se muestra de este modo fiel al linaje austríaco, fiel a la religión católica indisociable de la augustísima casa, fiel a los lazos « eternos » que unen las dos ramas de esta familia « potentísima » y fiel, por sobre todas las cosas, al monarca de España a quien sirve « por obligación y por oficio ».

40. Ver el estudio introductorio de Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, *op. cit.*, p. LXXVI-LXXVII.

„Teatro della Gloria Austriaca“. Das Reiterporträt als Herrschaftszeichen der Casa de Austria

Friedrich Polleroß

Institut für Kunstgeschichte – Universität Wien

Es ist allgemein bekannt, dass die Kaiser Leopold I. und Karl VI. im Unterschied und teilweise in bewusstem Gegensatz zu Ludwig XIV¹. weitgehend auf öffentliche Denkmäler und vor allem Reiterstandbilder² verzichtet haben³. Dennoch gibt es zwei Bereiche, wo von beiden Linien der Familie auf diese Repräsentationsform zurückgegriffen wurde⁴. Es war dies einerseits die Monumentalskulptur des frühen 17. Jahrhunderts, die jedoch nicht auf einem öffentlichen Platz, sondern im Garten einer Residenz aufgestellt wurde. Dies gilt sowohl für das um 1625 geschaffene, aber wegen des frühen Todes des Auftraggebers nicht mehr vollendete Monument Erzherzog Leopolds von Caspar Gras in Innsbruck⁵ (Fig. 1), als auch für das von Giambologna und seinem Meisterschüler Pietro Tacca 1606-16 ausgeführte Reiterstandbild von

1. Zur Reaktion und Kritik auf die Denkmäler des französischen Königs siehe: Hendrik ZIEGLER, *Der Sonnenkönig und seine Feinde. Die Bildpropaganda Ludwigs XIV. in der Kritik*, Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2010; Hendrik ZIEGLER, *Louis XIV et ses ennemis. Image, propagande et contestation*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2013, p. 94-181.
2. Zu den französischen, spanischen, deutschen und österreichischen Reiterdenkmälern siehe: Michel MARTIN, *Les monuments équestres de Louis XIV. Une grande entreprise de propagande monarchique*, Paris, Picard, 1986; Françoise DE LA MOUREYRE, « Statues équestres des places royales », in Nicolas MILANOVIC, Alexandre MARAL (eds.), *Louis XIV. L'homme & le roi*. Paris, Skira Flammarion, 2009, p. 356-359; Thomas H. VON DER DUNK, *Das deutsche Denkmal. Eine Geschichte in Bronze und Stein vom Hochmittelalter bis zum Barock*, Köln Weimar Wien, « Böhlau, Beiträge zur Geschichtskultur », vol. 18, 1999, p. 347-412; Diane H. BODART, *Pouvoirs du portrait sous les Habsbourg d'Espagne*, Paris, CTHS/ INHA, 2011, p. 397-478; Ebba KOCH, « Das barocke Reitermonument in Österreich », *Mitteilungen der Österreichischen Galerie* 19/20 (1975/76), p. 32-80.
3. Friedrich POLLEROS, « Zur Repräsentation der Habsburger in der bildenden Kunst », in Rupert FEUCHTMÜLLER, Elisabeth KOVÁCS (eds.), *Welt des Barock*, Wien Freiburg Basel, Herder, 1986, p. 87-104, hier 92; *Welt des Barock*, Ausstellungskatalog St. Florian, Linz, Oö. Landesregierung 1986, cat.-nr. 1.28; Friedrich POLLEROS, « „Pro decore Majestatis“. Zur Repräsentation Kaiser Leopolds I. in Architektur, bildender und angewandter Kunst », *Jahrbuch des Kunsthistorischen Museums* 4/5 (2003), p. 191-295, hier 204-207; Friedrich POLLEROS, « Entre „majestas“ y „modestas“: Sobre la representación del emperador Leopoldo I », in Fernando CHECA CREMADES (ed.), *Cortes del Barroco. De Bernini y Velázquez a Luca Giordano*, Ausstellungskatalog Madrid/ Aranjuez Madrid, SEACEX, 2003, p. 151-160, hier 158.
4. Zur Gattung siehe zuletzt: Joachim POESCHKE, Thomas WEIGEL, Britta KUSCH-ARNHOLD (eds.), *Reiterstandbilder von der Antike bis zum Klassizismus*, Münster, Rhema, « Praemium Virtutis », vol. 3, 2008; Ulrich KELLER, « Reiterstandbild », in Uwe FLECKER, Martin WARNKE, Hendrik ZIEGLER (eds.), *Politische Ikonographie. Ein Handbuch*. 2. Band, München, C.H. Beck, 2. Auflage, 2014, p. 301-307.
5. Walter LIEDTKE, *The Royal Horse and Rider. Painting, Sculpture and Horsemanship 1500-1800*, New York, Abaris Books, 1989, p. 212-213, ill. 76; Artur ROSENAUER (ed.), *Spätmittelalter und Renaissance*, München u.a., Prestel, « Geschichte der bildenden Kunst in Österreich », vol. 3, 2003, p. 393, Nr. 186 (Cornelia Plieger).

Philipp III. im Garten der Casa de Campo⁶ sowie das von 1634-40 nach dem Gemälde von Velázquez gestaltete und im Garten des Buen Retiro Palastes aufgestellte Denkmal Philipps IV. von Tacca (Fig. 2), das zu Unrecht und zum Nachteil des Innsbrucker Reiterdenkmals als das erste Standbild mit der technisch schwierigen Darstellung auf steigendem Pferd gilt⁷.

Parallelen zwischen den beiden Linien ergaben sich auch in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts, als in peripheren Regionen sowohl der österreichischen als auch der spanischen Erbländer Herrscherstandbilder mit einer gleichsam ‚stellvertretenden‘ Funktion errichtet wurden.⁸ Im Jahre 1660 ließen die Stände des Herzogtums Kärnten anlässlich der Erbhuldigung Kaiser Leopolds I. ein hölzernes Reiterstandbild errichten, welches nachträglich zur ewigen Erinnerung an dieses ungewöhnliche Ereignis durch ein Denkmal aus Bronze und Marmor ersetzt werden sollte⁹. Diese Absicht wurde zwar nie verwirklicht, aber die politischen Parallelen zum Reiterstandbild von König Karl II. von Spanien in Messina von 1684 sind doch erwähnenswert¹⁰.

Wir möchten uns jedoch weder nur den dreidimensionalen Monumenten und ihren politisch wie künstlerisch vielfältigen Einflusssphären¹¹ und auch nicht allein den vielfach behandelten spanischen Gemälden dieses Typus widmen¹², sondern erstmals einen vergleichenden Überblick über die

6. Katharine WATSON, *Pietro Tacca. Successore to Giovanni Bologna*, New York/ London, Garland Publishing, 1983, p. 226-260; Franca FALLETTI (ed.), *Pietro Tacca. Carrara, la Toscana, le grandi corti europee*, Ausstellungskatalog Carrara, Firenze, Mandragora, 2007, p. 54-73 und cat.-nr. 18. Zur künstlerischen Herkunft und politischen Tradition des Denkmals siehe: Jessica MACK-ANDRICK, *Pietro Tacca. Hofbildhauer der Medici (1577-1640). Politische Funktion und Ikonographie des frühabsolutistischen Herrscherdenkmals unter den Großherzögen Ferdinando I., Cosimo II. und Ferdinando II.*, Weimar, VDG, 2005.
7. Karin HELIWAG-KONKERTH, « La estatua ecuestre de Felipe IV de Pietro Tacca y la fachada del Alcázar de Madrid », *Archivo Español de Arte* 250/ 1990, p. 233-241; José MANUEL MATILLA, *El Caballo de Bronce. La estatua de Felipe IV. Arte y técnica al servicio de la Monarquía*, Madrid, Real Academia de Bellas Artes de San Fernando, 1997; Dimitrios ZIKAS, « „Ars sine scientia nihil est“. Il contributo di Pietro Tacca al bronzo italiano », in Franca FALLETTI (ed.), *Pietro Tacca. Carrara, la Toscana, le grandi corti europee*, Ausstellungskatalog Carrara, Firenze, Mandragona, 2007, p. 54-73.
8. Friedrich POLLEROS, « Kaiser, König, Landesfürst: Habsburgische „Dreifaltigkeit“ im Porträt », in Andreas BEYER, Ulrich SCHÜTTE, Lutz UNBEHAUN (ed.), *Bildnis, Fürst und Territorium* München Berlin, Deutscher Kunstverlag, « Rudolstädter Forschungen zur Residenzkultur », vol. 2, 2000, p. 189-218, hier 196-201; Diane H. BODART, « Statues royales et géographie du pouvoir sous les règnes de Charles II et de Louis XIV », Gérard SABATIER, Margarita TORRIONE (eds.), *¿Louis XIV espagnol? Madrid et Versailles, images et modèles*, Versailles-Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme-Centre de recherches Château de Versailles, « Aulica », 2009, p. 95-116.
9. Leonore PÜHRINGER-ZWANOWETZ, « Zur kunstgeschichtlichen Bedeutung des Reiterdenkmals für Kaiser Leopold I. » in *Carinthia*, Klagenfurt, 155 (1965), p. 714-751.
10. Friedrich POLLEROS, « Paralelismos y diferencias. La política artística de los Habsburgo a finales del siglo XVII y comienzos del XVIII », in Bernardo J. GARCÍA GARCÍA, Antonio ÁLVAREZ-OSOARIO ALVARIÑO (eds.), *Visperas de sucesión. Europa y la Monarquía de Carlos II*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, « Leo Belgicus », vol. 3, 2015, p. 333-350.
11. Zum Überblick über beide Gattungen bzw. Einflüsse zwischen den Medien siehe: Walter LIEDTKE, *The Royal Horse and Rider. Painting, Sculpture and Horsemanship 1500-1800*, New York, Abaris Books, 1989; Lars Olof LARSSON, « Antonio Tempesta und das Reiterporträt im 17. Jahrhundert eine typologische Studie », in *Wege nach Süden. Wege nach Norden. Aufsätze zu Kunst und Architektur. Als Festgabe zum 60. Geburtstag hg. von Adrian von Butlar, Ulrich Kuder und Hans-Dieter Nägelke*, Kiel, Ludwig, 1998, p. 26-35.
12. Zum spanischen Reiterporträt siehe u.a.: Walter A. LIEDTKE, John F. MOFFITT, « Velázquez, Olivares, and the baroque equestrian portrait », *The Burlington Magazine* CXXIII (1981), n° 942,

Anwendung des Typus in unterschiedlichen Medien und an den Höfen in Wien sowie in Madrid bieten¹³. Eine Voraussetzung für beide Gattungen bildet schließlich auch das für die spanische sowie österreichische Linie der Familie charakteristische hippologische Interesse und die Begeisterung für die „spanische Hofreitschule“¹⁴. Dies manifestierte sich etwa schon 1581 im ersten illustrierten ‚Sammlungskatalog‘ der Habsburger: Juan de Austria, der uneheliche Sohn Karls V., ließ nämlich damals von Jan van der Straet eine Kupferstichserie seiner wertvollsten Pferde anfertigen¹⁵. Und die Porträts des Velázquez zeigen Philipp IV. und vor allem seinen Sohn „Baltasar Carlos in der Reitschule“ explizit bei der sogenannten „corveta“ oder „levada“, einer besonders schwierigen Aufgabe der Reitkunst, da dabei das steigende Pferd mit nur einer Hand geleitet werden durfte¹⁶. Die antike Metapher, derzufolge ein guter Herrscher sein Volk ebenso wie sein Pferd zu lenken versteht, wurde u.a. 1623 vom Juristen Jéronimo de Cevallos in seinem Traktat „Arte real para del buen gobierno de los Reyes, y Principes, y de sus vasallos“ expressis verbis unter Bezugnahme auf Valerius Maximus formuliert: „*El reynar, señor, es como domar un cavallo desbocado, y feroz que sino se rige con prudencia, y arte, derribará al que subiere en el. Qui regnum adipiscitur simile est ei, qui equum habet indomitum, à quo nisi cum arte et perittà noverrit, tergo eius insidere.*“ (Val. Max. lib. 7)¹⁷.

Als Ausgangspunkt in künstlerischer und ideologischer Hinsicht bietet sich Tizians Gemälde von Kaiser Karl V. in der Schlacht bei Mühlberg von 1548 an¹⁸ (Fig. 3). Auch wenn es vielfältige ikonographische Interpretationen vom „Miles Christi“ bis zur „Profectio Augusti“ und von Caesar bis Konstantin

p. 528–537; John F. MOFFITT, « Velázquez y el significado del retrato ecuestre barroco », *Goya* 202 (1988), p. 207–215; Víctor MÍNGUEZ, *La Invención de Carlos II. Apoteosis simbólica de la casa de Austria*, Madrid, CEEH, 2013, p. 193–216 („El rey cabalga y gobierna“).

13. Einen kleinen Überblick über Reiterstatuen bzw. Statuetten der Höfe in Madrid, Wien und Paris bietet: Jesús SÁENZ DE MIERA, « Sobre los géneros artísticos y la representación del poder », in Fernando CHECA CREMADES (ed.), *Cortes del Barroco. De Bernini y Velázquez a Luca Giordano*, Ausstellungskatalog Madrid Aranjuez, Madrid, SEACEX, 2003, p. 216–223.
14. Siehe das Kapitel « Rubens, Velázquez, and the Spanish Riding School », in LIETKE, *op. cit.*, p. 18–35.
15. LIETKE, *op. cit.*, p. 192–193; Marjolein LEESBERG, Huigen LEEFLANG, *Johannes Stradanus. Part III* (The New Hollstein. Dutch & Flemish etchings, engravings and woodcuts 1450–1750), Amsterdam, Sound & Vision Publishers, 2008, p. 232–277, cat. 527–566. Auf die möglichen Einflüsse dieser Stiche auf Velázquez wurde schon hingewiesen: Sabina DE CAVI, « Nuove fonti per l'iconografia equestre del Salón de los Reinos di Velázquez al Buen Retiro (1628–1634/35) », *Locus amoenus* 11 (2011/12), p. 129–149, hier 136–137.
16. Martin WARNKE, « Das Reiterbildnis des Baltasar Carlos von Velázquez », in Kurt BADT, Martin GOSEBRUCH (eds.), *Amici amico*, München, Fink Verlag, 1968, p. 217–227; Dawson W. CARR, « Painting and Reality: The Art and Life of Velázquez », in derselbe (ed.), *Velázquez*, Ausstellungskatalog National Gallery, London, Yale University Press, 2006, p. 26–53, hier p. 38, und p. 176–179, cat.-nr. 25 und p. 182–185, cat.-nr. 27.
17. Jéronimo DE CEVALLOS, *Arte real para el buen gobierno de los Reyes, y Principes, y de sus vasallos*, Toledo, Eigenverlag, 1623, fol. 96r.
18. Fernando CHECA CREMADES, *Carlos V, a caballo, en Mühlberg, de Tiziano*, Madrid, Tf Editiones, 2001, p. 35–51.

zulässt oder – vielleicht besser gesagt – bewusst verbindet¹⁹, steht der Typus gerade deshalb in der Tradition des Reiterdenkmals von Marc Aurel auf dem Kapitol, das lange Zeit als ein Monument des ersten christlichen Kaisers Konstantin galt. Das Gemälde Tizians diene der Erinnerung an den kaiserlichen Sieg über die protestantische Liga von Schmalkalden. Der Herrscher erscheint daher nicht nur mit der während der Schlacht am 24. April 1547 getragenen Rüstung, sondern auch mit der purpurroten Schärpe der Katholiken. Die Rolle Karls V. als Verteidiger des katholischen Glaubens hätte nach Meinung von Pietro Aretino noch deutlicher visualisiert werden sollen. Der Dichter schlug nämlich vor, über dem Herrscher die Personifikationen der Religion und des Ruhmes zu malen: „*la Religione e la Fama, l'uno con la croce e il calice in mano, che gli mostrasse il cielo, e l'altra con le ali e le trombe, che gli offerisse il mondo*“²⁰.

Dass der Typus in habsburgischem Kontext sowohl ein spanisches als auch ein imperiales Image verkörperte, lässt sich an einigen Druckgraphiken belegen. Als der Venezianer Domenico de Franceschi um 1555 eine „vera effigie“ des Kronprinzen Philipp II. von Spanien schuf, wurde der „filio di Carlo Quinto Imperatore“ nicht nur zu Pferde, sondern auch mit dem Doppeladler als Zeichen der kaiserlichen Abstammung porträtiert²¹ (Fig. 14).

Den Gedanken einer ‚form follows function‘ aufgreifend entstand 1604 in der Reichsstadt Köln die Bildfolge „Romani Imperatores Domo Austriae editi X hoc tempore postremi“ des niederländischen Kupferstechers Crijspin de Passe (Fig. 15). Sie bildete ein Gegenstück bzw. eine Fortsetzung zu einer wenige Jahre vorher vom selben Künstler geschaffenen Kupferstichfolge der Zwölf Römischen Kaiser. Der Bezug zu den antiken Anfängen des Reiches wurde von de Passe bei den Habsburgerbildnissen jedoch auch in ikonographischer Form hergestellt, da die zehn Herrscher nicht nur als Reiter, sondern teilweise all’antica mit Lorbeerkränzen und römischen Rüstungen oder antikisierenden Hintergrundbauten dargestellt wurden. So bildet das Porträt von Albrecht I. von Habsburg eine Variante eines älteren Vespasianstiches und jenes von Albrecht II. eine Paraphrase einer Graphik des Tiberius in der Kaiserserie von Antonio Tempesta. Das Titelblatt kopierte das Titelpuffer für die Serie Römischer Kaiser von Hendrik Goltzius aus dem Jahre 1586, die

-
19. Jörg OBERHAIDACHER, « Zu Tizians Reiterbildnis Karls V. Eine Untersuchung seiner Beziehungen zum Georgsthema », *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen in Wien* 78 (1982), p. 69-90; Hermann FILLITZ, « Zu Tizians Reiterbildnis Kaiser Karls V. », in Günther BRUCHER, Wolfgang T. MÜLLER (eds.), *Orient und Okzident im Spiegel der Kunst*, Graz, Kunsthistorisches Institut der Universität, 1986, p. 81-86; John F. MOFFITT, « The Forgotten Role of a „Determined Christian Knight“ in Titian’s Depiction of ‚Charles V, Equestrian, at Mühlberg‘ », *Gazette des Beaux Arts* 137 (2001), p. 37-52.
20. Brief Nr. CDXII vom April 1548: Fidenzio FERTILE (ed.), *Lettere sull’arte di Pietro Aretino*, 2. Bd. (1543-1555), Milano, Edizioni del Milione, 1957, p. 212; Harold E. WETHEY, *The Paintings of Titian. II. The Portraits*, London, Phaidon, 1971, p. 87-90, n° 21. Fernando CHECA CREMADES, *Tiziano y la monarquía hispánica. Usos y funciones de la pintura veneciana en España (siglos XVI y XVII)*, Madrid, Nerea, 1994, p. 42.
21. Wien, Österreichische Nationalbibliothek: http://www.bildarchivaustria.at/Pages/ImageDetail.aspx?p_iBildID=4666206

ebenfalls schon Rudolf II. gewidmet war, ersetzte aber die Personifikation der Roma durch den Doppeladler²². Tatsächlich hatte de Passe seit 1594 mehrfach Bildnisse Rudolfs II. gestochen und auch dessen Porträt der Kaiserserie nach dem bekannten Reiterporträt des Habsburgers von Ägydius Sadeler nach Adriaen de Vries kopiert²³. Das von Rudolfs Hofkupferstecher angefertigte großformatige Reiterporträt des Kaisers²⁴ (Fig. 16) und vor allem das 63 Zentimeter hohe Reitermonument Rudolfs II. von Giambologna (um 1595)²⁵ beweisen, dass der Habsburger diese Ikonographie als Zeichen seiner kaiserlichen Würde betrachtet hat und in den für ihn charakteristischen Medien der Druckgraphik und Kunstkammerstücke künstlerisch umsetzen ließ.²⁶

Doch das Reiterporträt (mit steigendem Pferd) besaß offensichtlich nicht nur eine spanische und eine römische Wurzel, sondern auch eine explizit habsburgisch-kaiserliche Tradition. Bereits 1555 wurde in dem damals in Augsburg für die Familie Fugger geschaffenen „Ehrensiegel des Hauses Österreich“ ein Denkmal abgebildet, welches die Bürger von Straßburg 1266 auf dem Marktplatz ihrer Stadt aus Dankbarkeit für die Unterstützung im Kampf gegen den Bischof für die städtischen Freiheiten zu Ehren Rudolfs von Habsburg errichtet hatten (Fig. 4), „Rudolphus und dem habspurischen (!) geslecht zu einer ewigen gedächtnus, ein schöns Epitaphium, nemlich ain groß stainen pferde, darauf ein gewapneter Kinig mit gezogenem unnd erheptem schwert“ und der Inschrift „Rudolpho Victoriosio Comiti in Habsburg. S.P.Q. Argentinens. Praefect. Strenno, Statuam hanc Equest. pp. M.CCLXVI.“²⁷ Die 1668 im Auftrag Kaiser Leopolds I. veröffentlichte Druckfassung dieses Werkes berichtet darüber hinaus, dieses Monument habe nicht nur die Tradition der römischen Denkmäler aufgegriffen, sondern auch auf die kaiserliche Würde Rudolfs und seiner Nachkommen vorausgewiesen: „Die Burger zu Straßburg/ damit sie ein gedächtniß und beyspiel der dankbarkeit den Nachkommen hinterliessen/ liessen vier Jahre hernach/ ‚Rudolpho‘ als ihrem Erlöser und Schutzherrn/ ein Ehrenbild oder

22. Karel Gerard BOON/ Jan VERBEEK, *Van Oſtade – De Passe* (Hollstein XV), Amsterdam, Hertzberger o.J., p. 217-218, cat.-nr. 655-666; Milan PELC, *Illuſtrium Imagines. Das Porträtbuch der Renaissance*, Leiden Boston Köln, Brill, « Studies in Medieval and Reformation Thought LXXXVIII », 2002, p. 105 und cat.-nr. 122.

23. Ilija VELDMAN, « Crispijn de Passe's Representations of Emperor Rudolf II. », in Lubomír KONEČNÝ, Lubomir SLAVIČEK (eds.), *Libellus Amicorum Beket Bukovinská*, Praha, Artefactum, 2013, p. 136-155.

24. Alena VOLRÁBOVÁ, Blanka KUBÍKOVÁ (eds.), *Rudolf II. a mištrři grafické 'ho umění Rudolf II. and Masters of Printmaking*, Ausstellungskatalog Praha, Národní Galerie v Praze, 2012, p. 20-21, cat.-nr. 1/3.

25. *Prag um 1600. Kunst und Kultur am Hofe Kaiser Rudolfs II.* Ausstellungskatalog Wien, 1. Bd., Frenren, Lucas Verlag 1988, p. 139, cat.-nr. 46 (Lars Olof Larsson).

26. Eckhard LEUSCHNER, « Roman Virtue, Dynastic Succession and the Re-Use of Images: Constructing Authority in Sixteenth- and Seventeenth-Century Portraiture », *Studia Rudolphina* 6 (2006), p. 5-25, hier 19-21; Friedrich POLLEROS, « «Kaiserliche Schatz- und Kunstammer». Die habsburgischen Sammlungen und ihre Öffentlichkeit im 17. Jahrhundert », in Sabine HAAG, Franz KIRCHWEGER, Paulus RAINER (eds.), *Das Haus Habsburg und die Welt der fürstlichen Kunstammern im 16. und 17. Jahrhundert*, Wien, Holzhausen, « Schriften des Kunsthistorischen Museums », vol. 15, 2016, p. 255-295, hier 255-262.

27. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 895, folio 97v.

„Statuum’ in ihrer Stadt aufrichten/ nämlich die gekrönte Bildniß eines Ritters zu Pferd/ mit gezucktem Schwerd/ aus Stein gehauen/ samt einer Unterschrift [...], Diß hält nicht der Helden Ruhm/ wann er steht in Stein gehauen:/ Marmor kan die Zeit zermalmen/ Steine stehn ewig nicht./ Rudolf eine Ehrenseule ihm hat selber zugericht:/ weil sein ewigs Ostenhaus seine Tugend noch lässt schauen. In diesem stuck haben der löbliche Raht und Bürgerschaft zu Straßburg den Römern nachgeahmet/ welche ihren wolverdienten Kriegsfürsten dergleichen ‚Statuas Equestres’ oder Ritterseulen öffentlich zu widmen pflegten: wovon bey dem ‚Lazio’ und ‚Rosino’ zu lesen ist. Sie haben aber auch dadurch/ indem sie unsern ‚Rudolphum’ auf Römisch geehret/ unwissend gleichsam ein Vorzeichen aufgestellt/ daß die Römische Kron dermaleinst auf ihn und seine Nachkommen erben würde.“²⁸

Eine Abschrift dieser Handschrift befand sich auch im Besitz von Kaiser Rudolf II. sowie seiner Erben, und daher war es vermutlich kein Zufall, dass der ‚rudolfinische Typus’ des Reiterporträts sowohl für Kaiser Ferdinand II. als auch für dessen Sohn explizit übernommen wurde. So verherrlicht der monumentale und ebenfalls vom kaiserlichen Hofkupferstecher Ägydius Sadeler ausgeführte Kupferstich aus dem Jahre 1629 Ferdinand II. als Triumphator über die Osmanen²⁹, und nach dem habsburgischen Erfolg gegen die Protestanten in der Schlacht bei Nördlingen im Jahre 1634 schuf Lucas Kilian einen ebenfalls großformatigen Kupferstich des ungarischen Königs, der eine direkte Paraphrase des grafischen Porträts von Rudolf II. darstellt³⁰ (Fig. 17).

Doch Ferdinand III. griff auch die zweite Idee seines Vorgängers auf, nämlich die Repräsentation der kaiserlichen Majestät in Form von Reiterstatuetten in der Kunstkammer³¹. Waren die Zimmermonumente von Kaiser Rudolf II., Erzherzog Maximilian III. und Erzherzog Leopold V. noch Einzelstücke gewesen³², so übernahm Ferdinand III. bald nach seinem Regierungsantritt

28. Sigismund von Birken, *Spiegel der Ehren des Höchstlöblichen Kayser- und Königlichen Ertzhauses Österreich* [...], Nürnberg, Michael und Johann Friedrich Endter, 1668, p. 62-64. Siehe dazu: Friedrich Polleroß, « Bildnisse oder Porträts: Historische Personen und ihr Bild am Beispiel Leopolds I. », in Hans Ottomeyer (ed.), *Das Exponat als historisches Zeugnis. Präsentationsformen politischer Ikonographie, Tagungsband des DHM Berlin*, Dresden, Sandstein Verlag, 2010, p. 143-156, hier 151.

29. Elisabeth von Hagenow, « Das allegorisch kommentierte Herrscherbildnis – Herrscherpropaganda in den Konfessionskriegen des 16. und 17. Jahrhunderts », in Klaus Bussmann, Heinz Schilling (eds.), *1648. Krieg und Frieden in Europa, Kunst und Kultur*, Ausstellungskatalog Münster/Osnabrück 2. Textband, München, Bruckmann, 1998, p. 61-68, 61-62; Elisabeth von Hagenow, *Bildniskommentare. Allegorisch gerahmte Herrscherbildnisse in der Graphik des Barock. Entstehung und Bedeutung*, Hildesheim – Zürich – New York, Georg Olms Verlag, « Studien zur Kunstgeschichte », vol. 79, 1999, p. 39-41, Abb. 15.

30. Gerd Dethlefs, *WFLM Münster: Das Kunstwerk des Monats. Mai 2016*, Münster 2016: http://www.lwl.org/landesmuseum-download/kdm/archiv/2016/Ans_KdM_Mai_2016.pdf.

31. Zur Vorbildwirkung der Druckgraphiken u.a. auf Velázquez’ Reiterporträts siehe: Larsson, *Reiterporträt*, art. cit., p. 26-31.

32. Zur Reiterstatuette des Erzherzog Maximilian III. von Hubert Gerhard um 1600/05 siehe: Gert Ammann (ed.), *Ruhm und Sinnlichkeit. Innsbrucker Bronzeguss 1500-1650 von Kaiser Maximilian I. bis Erzherzog Ferdinand Karl*, Ausstellungskatalog. Innsbruck, Tiroler Landesmuseum, 1996, p. 242-244 (Manfred Leithe-Jasper).

als Kaiser im Zuge einer repräsentativen Neugestaltung und Aufwertung der kaiserlichen Schatzkammer Rudolfs Idee der Kunstkammermonumente und begründete damit eine Serie³³. Um 1640 wurden nämlich bei Caspar Gras offensichtlich gleichzeitig die metallenen Reiterstatuetten von Ferdinand II. und Ferdinand III. in Auftrag gegeben, denen später jene von Erzherzog Sigmund Franz, Erzherzog Ferdinand Karl und Leopold I. folgten³⁴ (Fig. 18). Das von den Kaiserserien der Jahre 1580³⁵ und 1604 vorgegebene Prinzip der Reiterporträtfolge wurde damit offensichtlich bewusst auf die Gattung der Kunstkammermonumente übertragen. Da jedoch nicht nur die verwandtschaftlichen, sondern auch die kunstpolitischen Verbindungen zwischen Ferdinand III. und seinem Cousin, Schwager und Schwiegervater Philipp IV. von Spanien eng waren³⁶, könnte die Idee zur Anfertigung einer Wiener Familienserie von Reiterporträts allerdings auch von Madrid inspiriert oder vielleicht sogar von beiden Linien parallel bzw. in mehreren Schritten gemeinsam entwickelt worden sein.

Denn nach dem Umbau des Alcázar in Madrid wurde der „Salón Nuevo“, der später als „Salón de los Espejos“ bekannt gewordene repräsentativste Raum der spanischen Königsresidenz, um 1625 zunächst u.a. mit dem Reiterporträt von „Karl V. in der Schlacht bei Mühlberg“ (Fig. 3), der Allegorie von Philipp II., der den Thronfolger nach der Schlacht von Lepanto Gott darbringt, sowie dem Gemälde „Spanien hilft dem Glauben“, also einer Allegorie der Gegenreformation, von Tizian geschmückt³⁷. Dazu kamen das Reiterporträt Philipps IV. von Velázquez sowie dessen Gemälde „Philipp III. und die Vertreibung der Mauren“³⁸. Der spanische König wurde auf dem Porträt vermutlich nicht nur mit dem von seinem Urgroßvater geerbten Prognatismus porträtiert, sondern auch – wie aus einem Brief des päpstlichen Nuntius vom 16. Juni 1625 hervorgeht – „como un César“³⁹. Leider erfahren wir aus dem Schreiben an den Vatikan nicht, ob sich diese Aussage

33. So wurden offensichtlich auch die Büsten Karls V. von Leone Leoni und Rudolfs II. von Adriaen de Vries um die Bronzebüste Ferdinands III. von Schweiger ergänzt: POLLEROS, *Kunstkammer*, art. cit., p. 268.

34. Gert AMMANN (ed.), *Ruhm und Sinnlichkeit. Innsbrucker Bronzeguss 1500-1650 von Kaiser Maximilian I. bis Erzherzog Ferdinand Karl*, Ausstellungskatalog. Innsbruck, Tiroler Landesmuseum, 1996, p. 300-317.

35. Gabriele VITÁSEK, « Das EFFIGIERVM CAESARVM OPVS, eine illuminierte Kaiserreihe von 1580 », *Frühneuzeit-Info* II (2000) Heft 2, p. 28-49.

36. Friedrich POLLEROS, « Serie, Paraphrase, Kopie: Diego Velázquez und Frans Luycx als Porträtisten der Casa de Austria », in Sylvia Ferino, *Velázquez: Anregungen, Porschläge, Lögungen... suggestions, Proposals, Solutions...*, Wien, KHM Museums-verbund, 2018, p. 142-165.

37. Zu den Gemälden Tizians siehe: Fernando CHECA CREMADES, *Tiziano y la monarquía hispánica. Usos y funciones de la pintura veneciana en España (siglos XVI y XVII)*, Madrid, Editorial Nerea, 1994, p. 36-87.

38. Steven N. ORSO, *Philip IV and the Decoration of the Alcázar of Madrid*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1986, p. 43-60; Fernando CHECA CREMADES (ed.), *El Real Alcázar de Madrid. Dos siglos de arquitectura y coleccionismo en la corte de los Reyes de España*, Ausstellungskatalog. Madrid, Nerea, 1994, p. 391.

39. Jeannine BATICLE, « El retrato ecuestre del rey Felipe IV », in Svetlana ALPERS e.a., *Velázquez*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, 1999, p. 57-69, hier 62.

auf die Gegenüberstellung zu Karl V., auf den Typus des steigenden Pferdes oder auf eine Rüstung „all'antica“ bezog.

Das Bildnis des regierenden Monarchen wurde jedoch bereits 1628 durch das nur in Kopie überlieferte Reiterporträt Philipps IV. als globaler Verteidiger des katholischen Glaubens von Peter Paul Rubens ersetzt, der mit den Personifikation der göttlichen Gerechtigkeit („la divina Justicia“) bzw. des göttlichen Zorns („furor divino“), des Glaubens sowie der die Häresie symbolisierenden Schlange und der Darstellung des Globus die barocke Allegorie in das spanische Königsporträt einführte (Fig. 5)⁴⁰. Und es war wohl auch der flämische Meister, der um 1625 mit der Medici-Galerie in Paris eine barocke Inkunabel eines politischen ‚Gesamtkunstwerkes‘⁴¹ und mit der Teppichfolge „Triumph der Eucharistie“ eine Verherrlichung von Kaiser Ferdinand II. und von König Philipp IV. als Verteidiger des katholischen Glaubens im Dreißigjährigen Krieg⁴² geschaffen hatte, der vielleicht erst nach seiner Rückkehr nach Antwerpen die Idee ins Spiel brachte, nicht nur das Porträt Philipps IV. auszutauschen, sondern auch das Reiterporträt Philipps II. in der Schlacht von St. Quentin⁴³ (Fig. 6) an die Stelle der ‚königlichen Darbringung‘ Tizians zu hängen und nach 1634 mit einem weiteren Reiterporträt des Kardinalinfanten Don Ferdinand als Sieger über die Protestanten⁴⁴ (Fig. 7) die vier Ecken des galerieartigen Raumes künstlerisch und inhaltlich aufeinander abzustimmen oder die Serie zumindest ikonographisch-ideologisch fortzusetzen⁴⁵.

40. Frances HUEMER, *Portraits I*, Brussels, Arcade, « Corpus Rubenianum Ludwig Burchard », vol. XIX, 1977, p. 150-154, cat.-nr. 30; Larry L. LIGO, « Two Seventeenth-century Poems which link Rubens' Equestrian Portrait of Philip IV to Titian's Equestrian Portrait of Charles V », *Gazette des Beaux-Arts* 112 (1970), p. 345-354; Mary Crawford VOLK, « Rubens in Madrid and the decoration of the Salón Nuevo in the Palace », *The Burlington Magazine* CXXII (1980), n° 924, p. 168-180; Alejandro VERGARA, *Rubens and His Spanish Patrons*, Cambridge New York Melbourne, Cambridge University Press, 1999, p. 67-75; Felipe V. LLOMBART GARÍN, Salvador SALORT PONS (eds.), *Velázquez*, Ausstellungskatalog Roma, Milano, Electa, 2001, p. 232-237; José LÓPEZ-REY, Odile DELENDA, *Velázquez. Das vollständige Werk*, Köln, 2014, p. 374, cat.-nr. 96; Sabine HAAG (ed.), *Velázquez*, Ausstellungskatalog Wien, München, Hirmer, 2014, cat.-nr. 24 (Javier Portús Pérez).
41. Bernhard WEHLEN, „Antrieb und Entschluss zu dem was geschieht“. *Studien zur Medici-Galerie von Peter Paul Rubens (Beiträge zur Kunstwissenschaft 86)*, München, Scaneg, 2008; Nico VAN HOUT, « „Henry IV valait bien une Galerie !“ Rubens' unvollendetes Projekt für das Palais du Luxembourg », Gerhard FINCKH, Nicole HARTJE-GRAVE (eds.), *Peter Paul Rubens*, Wuppertal, Von der Heydt-Museum, 2012, p. 88-115; Olaf MÜCKAIN, « Zwei Gemäldezyklen für den französischen Hof », In ebenda, p. 268-293. Auf mögliche Bezüge zwischen Rubens' Galerie in Paris und seinen Gemälden in Madrid hat erstmals Ulrich Pfisterer hingewiesen: PFISTERER, « Salón de Reinos », p. 210-211.
42. Wolfgang BRASSAT, « Für die Einheit der katholischen Liga. Zum politischen Gehalt des Eucharistie-Zyklus von Peter Paul Rubens », *Idea. Jahrbuch der Hamburger Kunsthalle* VII (1988), p. 43-62; Marion LISKEN-PRUSS, « Rubens im Dienst des Brüsseler Hofes », in FINCKH, HARTJE-GRAVE, Rubens, *op. cit.* p. 176-203; Anne T. WOOLLETT, « Faith and Glory. The Infanta Isabel Clara Eugenia and the ‚Triumph of the Eucharist‘ » in Alejandro VERGARA, Anne T. WOOLLETT (eds.), *Spectacular Rubens. The Triumph of the Eucharist*, Los Angeles, The J. Paul Getty Museum, 2014, p. 10-29.
43. Das erst 1686 im Inventar des Alcázar aufscheinende Gemälde wird zwischen 1629 und 1640 datiert: *El arte del poder*, Kat.-Nr. 54.
44. Jonathan BROWN (ed.), *Velázquez, Rubens y Van Dyck*, Madrid, Ediciones el viso, 1999, p. 136-139, cat.-nr. 8.
45. Alejandro VERGARA, « El universo cortesano de Rubens », in J. BROWN, *Velázquez, Rubens y Van Dyck*, *op. cit.*, p. 67-89, hier 83-85. Vgl. dazu auch: Ulrich HEINEN, « Loyalität – Diplomatie

Auf einem Gemälde der Genter Festlichkeiten zur Feier des Triumphes von 1634 porträtierte Cornelis Schut ebenso wie sein Lehrer Rubens in Antwerpen⁴⁶ den spanischen und den österreichischen Ferdinand auf dem Pferd als gemeinsame Sieger der Schlacht bei Nördlingen⁴⁷ (Fig. 19). Die Vision der Gottesmutter mit dem segnenden Christkind resultiert aus der Tatsache, dass Ferdinand II. die Gottesmutter damals zur „Generalissima“ sowie zum „obersten Kriegshaupt“ seiner Heere erklärte⁴⁸, und bezeugt, dass das triumphale Reiterporträt also eindeutig den mit göttlicher Hilfe erlangten militärischen Erfolg der Casa de Austria über die ‚ungläubigen‘ Protestanten und Muslime visualisierte. In diesem Zusammenhang ist auch auf die Darstellungen des Santiago Matamoros zu verweisen, der im 17. Jahrhundert auf steigendem Pferd zur „Symbolfigur für den Kampf gegen Ketzer- und Heidentum“ wurde.⁴⁹ Wenngleich die Vermutung einer Rubens'schen Serie für den „Salón de Espejos“ spekulativ ist, so wird das dahinter stehende politisch-pädagogische Konzept auch durch ein Gemälde des Rubensschülers Gaspar de Crayer verdeutlicht, das 1634 nach der Schlacht von Nördlingen für einen Triumphbogen zu Ehren von Kardinalinfant Ferdinand in Gent entstanden ist. Auf dieser Darstellung treffen der spanische Feldherr und sein Urgroßvater zu Pferd sowie mit dem Marschallstab gleichsam in einer genealogischen Vision auf dem Schlachtfeld zusammen⁵⁰ (Fig. 21) und Karl V. instruiert seinen Nachkommen⁵¹, wie die Inschrift des danach angefertigten Kupferstiches verrät: „DISCE NEPOS VIRTUTEM EX ME“ (Lerne Enkel von mir die Tugend!). Tatsächlich war die Vorstellung, dass Herrscher aus der Geschichte und von Vorbildern lernen sollten, Philipp IV. von seiner eigenen Erziehung her geläufig und der „Salón de los Espejos“ war eindeutig nicht nur eine Gemäldegalerie, sondern auch

– Religion. Peter Paul Rubens' Beitrag zum Überleben der Habsburgischen Niederlande », in Gerhard FINCKH, Nicole HARTJE-GRAVE (eds.), *Freiheit – Macht – Pracht. Niederländische Kunst im 17. Jahrhundert*. Ausstellungskatalog Wuppertal, Von der Heydt-Museum, 2009, p. 10-31.

46. John Rupert MARTIN, *The Decoration of the Pompa Introitus Ferdinandi (Corpus Rubenianum Ludwig Burchard XVI)*, Brussels, Arcade 1972, p. 147-150, cat.-nr. 37.
47. Zum Gemälde: LIETKE, *Rider*, op. cit., p. 266, no 138 ; Gertrude WILMERS, *Cornelis Schut (1597-1655). A Flemish Painter of the High Baroque*, Turnhout, Brepols, « *Pictura Nova* », vol. I, 1996, p. 83-85, cat.-nr. 22; Jan WALGRAVE, *A Royal Image. The Image of the Sovereign since Sir Anthony Van Dyck*, Ausstellungskatalog Antwerpen, Provincie Antwerpen, 1999, p. 131-132, cat.-nr. 34.
48. Anna CORETH, *Pietas Austriaca. Österreichische Frömmigkeit im Barock*, Wien, Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 2. Auflage, 1982, p. 45-72.
49. Michael SCHOLZ-HÄNSEL, « Bildpropaganda gegen die Anderen. Spanische Kunst im europäischen Kontext der Toleranzdiskussion des Westfälischen Friedens », in Klaus BUSSMANN, Heinz SCHILLING (eds.), *1648. Krieg und Frieden in Europa*, 2. Bd. Münster/ Osnabrück, 1998, 350 Jahre Westfälischer Friede mbH 1998, p. 131-139, hier 133, Abb. 1.
50. Zum Gemälde: LIETKE, *Rider*, op. cit., p. 268, n° 140; Hans Vlieghe, *Gaspar de Crayer, sa vie et ses œuvres* (Monographie du „Nationaal Centrum voor de plastische kunsten van de XVIIde eeuw“ IV), Bruxelles, Arcade, 1972, p. 120-121, Fig. 50; Carl Van de Velde/ Hans Vlieghe, *Stadsversieringen te Gent in 1635 voor de blijde intrede van den Kardinaal-Infant*, Gent, Stadt Gent, 1969, p. 51-53, ill. 39-40.
51. Diese Thematik wurde schon 1622 bei einem Kupferstich von Pedro Perret aufgegriffen, der den Infanten Don Carlos vor einem Bildnis Karl V. zeigt, dessen Rahmen die Aufschrift trägt: „VIRTUTEM EX ME“: El linaje del Emperador, Ausstellungskatalog Cáceres, Centro de Exposiciones San Jorge, 2000, p. 378-379, cat.-nr. 8.7.

„a Hall of Princely Virtue“ und insbesondere eine Ruhmeshalle der katholischen Könige⁵². In diesem Zusammenhang scheint es mir wahrscheinlich, dass die namengebenden acht Spiegel des Saales mit ihren Adlerrahmen aus vergoldeter Bronze nicht nur luxuriöse Dekoration, sondern symbolisch als „Tugendspiegel“ zu deuten und damit zentraler Teil des Konzeptes waren. Eine solche Interpretation erlaubt vor allem das 1655 in Brüssel veröffentlichte Titelkupfer des Rubensenküchenschülers Erasmus Quellinus d.J. zum „Speculum Principum“ von Petrus Belluga, das einen (habsburgischen) Herrscher zeigt, dem die Allegorie des Glaubens und der Eintracht oder Gerechtigkeit den Spiegel vorhalten, in dem er von den Personifikationen der Tugenden umgeben erscheint⁵³ (Fig. 20). Die zentrale künstlerisch-allegorische Bedeutung, die dem Spiegel im Gruppenporträt „Las Meninas“ von Velázquez zukommt⁵⁴, lässt eine solche Vermutung ebenso naheliegender erscheinen wie die Interpretation der im Folgenden zu behandelnden Gemälde des „Salón de Reinos“ als „un verdadero ‚speculum principum‘“ nach dem Muster der Karl V. würdigenden Galerie sowie der zu Ehren Philipps III. im Pardo Palast eingerichteten „Galería de Doce Virtudes“⁵⁵.

Es war jedenfalls nur folgerichtig, dass genau in den Jahren um 1634/35 das im Alcázar begonnene Konzept der seriellen Reiterporträts auch bei der Ausstattung im Thronsaal des Buen Retiro Palastes aufgegriffen und aktualisiert wurde. Damals hat man die großformatigen Gemälde von Philipp III. und Margarethe von Österreich sowie von Philipp IV. und Isabella von Bourbon von Velázquez und seiner Werkstatt an den Schmalwänden des „Salón de Reinos“ installiert (Fig. 8-II). Gleichzeitig wurden die vier Gemälde mit dem kleineren Reiterporträt des Thronfolgers Baltasar Carlos sowie mit einem Zyklus spanischer Könige, den Wappen der 24 Reiche, einer Serie zeitgenössischer, vorwiegend gegen die kalvinistischen Holländer geführter Schlachten und einer Folge der Arbeiten des Herkules ergänzt und ideologisch eingebunden⁵⁶, um – wie es der Hofdichter José Pellicer de Tovar

52. ORSO, Alcázar, p. 89-95.

53. ANN DIELS, *The Shadow of Rubens. Print Publishing in 17th-century Antwerp. Prints by the history painters Anselm van Diepenbeeck, Cornelis Schut and Erasmus Quellinus II*, London/ Turnhout, Harvey Miller Publishers – Brepols, 2009, Abb. 38. Das Thema wurde später auf eine Allegorie für Leopold I. übertragen.

54. JAN AMELING EMMENS, « ‚Las Meninas‘ von Velázquez: Fürstenspiegel für Philipp IV. », in Thierry GREUB (ed.), *Las Meninas im Spiegel der Deutungen*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 2001, p. 115-133.

55. RICHARD L. KAGAN, « Imágenes y política en la corte de Felipe IV de España. Nuevas perspectivas sobre el Salón de Reinos », in Joan Lluís PALOS, Diana CARRIÓ-INVERNIZZI (eds.), *La historia imaginada*, Madrid, CEEH, 2008, p. 101-119, hier 106-107.

56. JOHN F. MOFFITT, « An ‚Emblemization‘ of Philip IV in the ‚Salón de Reinos‘ », *Pantheon* XLVIII (1990), p. 70-75; JUAN JOSÉ LUNA FERNÁNDEZ, « Der Salón de Reinos des Buen Retiro-Palastes in Madrid », in BUSSMANN, SCHILLING, *op. cit.*, p. 121-129; BROWN, *Velázquez, op. cit.*, p. 107-129; JONATHAN BROWN, JOHN H. ELLIOTT, *A Palace for a King. The Buen Retiro and the Court of Philip IV*, New Haven/ London, Yale University Press 1. Auflage, 1980, 2. Auflage 2003, p. 141-202; ANDRÉS ÚBEDA DE LOS COBOS (ed.), *Painting for the Planet King. Philip IV and the Buen Retiro Palace*, Ausstellungskatalog Madrid, London, Paul Holberton Publishing, 2005, p. 112-119, cat.-nr. 9-12; FERNANDO MARIAS, *Pinturas de Historia, Imágenes políticas. Pensando el Salón de Reinos*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2012; LÓPEZ-REY, DELEDA, 2014, p. 360-362, cat.-nr. 66-69.

1635 in einem Sonett auf das Reiterporträt des Baltasar Carlos ausführte – den Betrachter „zu noch größeren Ruhmestaten anzufeuern“. Alle diese thematischen Bezüge laufen in der Person des zwischen den Bildnissen seiner Eltern thronenden Königs bzw. im Reiterporträt des Thronfolgers inmitten der Porträts seiner Eltern auf der gegenüberliegenden Schmalwand des Saales zusammen, wie der geistliche Dramatiker Felipe Godinez Manrique beschreibt: „*Entra en esse Salon; y alegre mira la copia de Felipe, que pendiente adorna desta puerta lo eminente. Contempla el fuego que en sus ojos gira, considera que airado en ginete veloz se ostenda armado. [...] / Tritt ein in diesen Saal und erblicke freudig das Bildnis Philipps, welches oben die Tür ziert; bemerke, wie erzürnt er sich auf dem schnellen Rosse zeigt: Könnte ihn so der Belgier im Felde sehen, so unterwürfen sich sogleich die rebellischen Scharen dem spanischen Reich.*“⁵⁷ Im Gegenstück der Königin wurde die Dynamik hingegen bewusst zurück genommen: „Der Pinsel versagte sich’s, in diesem Bilde jede Lebhaftigkeit darzustellen. Denn Aktion wäre unangemessen, wo die Malerei die Schönheit einer spanischen Königin wiederzugeben hat, und wo Amor [...] dieser Gestalt einen Philipp als Seele gab“. Darüber wurde das Bildnis des Thronfolgers als „beredtes Exemplum“ und Sinnbild der Regierungsfähigkeit des Prinzen präsentiert – in den Worten des Hofdichters Don José Pellicer de Tovar: „Siehst Du nicht, wie behende, wie schnell der zimtfarbene Schecke, zugleich mit dem Tage, den herrlichen, mit Schönheit gerüsteten Adonis dahinträgt?“⁵⁸ Das Porträt weist den Thronfolger, der mit seinem Pferd eine ‚levade‘ vollführt, als vollendeten Reiter aus und damit „wird die perfekte Kontrolle des Tieres zum Ausdruck der vollkommenen Herrschaft.“⁵⁹ Welche Aufgaben vom Thronfolger erwartet wurden, hat der königliche Kammerdichter – und daher wohl einer der potentiellen Konzeptverfasser des Ausstattungsprogrammes – Antonio Hurtado de Mendoza 1639 in der Beschreibung der Eidesleistung der castillischen Stände vor dem damals zehnjährigen Infanten expressis verbis formuliert, nämlich den Kampf gegen die zahlreichen erklärten Feinde der katholischen Kirche und des Hauses Österreich: „*de resistir á tantos y tan declarados enemigos de la Iglesia y suyos y de la Augustissima Casa de Austria [...], la defensa de la Fe y del Imperio*“⁶⁰.

In beiden Zweigen der Casa de Austria scheint also im 2. Viertel des 17. Jahrhunderts die Meinung vertreten worden zu sein, dass das Reiterbildnis

57. Zitiert in BATICLE, « El retrato », art. cit., p. 61.

58. Zitiert in Martin WARNKE, « Das Reiterbildnis des Baltasar Carlos von Velázquez », in *Nah und Fern zum Bilde. Beiträge zu Kunst und Kunsttheorie* Hg. von Michael Diers, Köln, Dumont, 1997, p. 146-159.

59. Ulrich PFISTERER, « Malerei als Herrschafts-Metapher. Velázquez und das Bildprogramm des Salón de Reinos », *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft* 29 (2002), p. 199-252, hier 229, bezieht die Interpretation auf das Porträt Philipps IV.

60. Antonio de HURTADO DE MENDOZA, *Ceremonial que se observa en España para el juramento del Príncipe hereditario, ó convocacion de las cortes de Castilla, segun se ha executado desde el juramento del Príncipe Nuéstro Sr. D. Baltasar Carlos, primero de este nombre*, Madrid, Imprenta de Gonzales, 1789, p. 17.

der den Habsburgern und ihrem unter göttlichem Schutz stehenden Schlachtenglück angemessene Porträttypus ist. Wie sehr das Reiterporträt aber darüber hinaus zu einem ‚Familienlogo‘ der Habsburger geworden ist, verraten vor allem die weiblichen Bildnisse, zählen doch Darstellungen von Fürstinnen hoch zu Ross wie jene von Velázquez eher zu den Ausnahmen⁶¹. Eine Ausnahme, die die Regel bestätigt, bilden jedoch die zunächst in Manuskripten gemalten und seit der Mitte des 16. Jahrhunderts in der Druckgraphik geläufigen seriellen Darstellungen der burgundischen Herzoginnen bzw. niederländischen Statthalterinnen auf dem Pferd, wie es bei den männlichen Regenten dieser Provinzen üblich war. Mit den Bildnissen der Maria von Burgund sowie der Maria von Ungarn und der Margarethe von Parma⁶² hatten der spanische Hof und seine Künstler eine entsprechende Ikonographie vor Augen⁶³. Bereits um 1525 entstand außerdem ein Holzschnitt, der Karl V. und Ferdinand I. auf der einen sowie ihre Schwestern Isabella, Eleonora, Katharina und Maria auf der anderen Seite zu Pferd einander gegenüber stellt⁶⁴ (Fig. 22). Daher überrascht es kaum, wenn ein in Straßburg ansässiger und den deutschen Markt beliefernder frankophiler Kupferstecher wie Peter Aubry bei einem Porträtstich der kaiserlichen Braut Margarita Teresa (Fig. 9) auf ein älteres Blatt zurückgreift, welches Königin Anna von Frankreich zeigt (Fig. 23)⁶⁵. Dass er aber die künftige Kaiserin gerade mit einem Reiterporträt würdigte, ist wohl ebenso wenig Zufall wie die Tatsache, dass ein Porträt einer spanischen Infantin als Vorbild diente.

Nach dieser Übertragung des ‚feministischen‘ Typus vom spanischen an den Wiener Hof, war es nur logisch, dass der Gedanke einer monumentalen habsburgischen Reiterversammlung bei der Hochzeitsoper „Il Pomo d’oro“ zu Ehren Leopolds I. und seiner spanischen Braut Margarita Teresa 1668 in ephemerer, aber künstlerisch imposanter Form aufgegriffen wurde. Das Bühnenbild zum Prolog von Ludovico Ottavio Burnacini zeigt unter dem Titel „Teatro della Gloria Austriaca“ im Zentrum der Perspektive eine Apotheose Leopolds I. auf courbettierendem Pferd, der aus dem Himmel mit einem Lorbeerkranz bekrönt wird. Umgeben ist der Herrscher von einer Architektur mit korinthischen Marmorsäulen zwischen denen auf jeder Seite sechs vergoldete Reiterdenkmäler von Ahnen bzw. Amtsvorgängern aufgestellt sind. Davor erscheinen die Personifikationen des Reiches, der Erbländer und der spanischen Territorien in Europa und Amerika, um die

61. Vgl. dazu: LIEDTKE, *Rider*, op. cit., passim.

62. Die Tradition lässt sich bis ins 15. Jahrhundert zurückführen, als Maria von Burgund in der handschriftlichen „Chronik von Flandern“ zu Pferd als Erbin des Herzogtums porträtiert wurde.

63. Darauf hat zuletzt Sabina de Cavi hingewiesen: DE CAVI, *Nuove fonti*, op. cit., p. 137-140.

64. *Vorstenportretten uit de eerste helft van de 16de eeuw. Houtsneden als propaganda*, Ausstellungskatalog Amsterdam, Rijksmuseum, 1972, cat.-no. 4, Abb.

65. Es wäre daher auch nicht verwunderlich, wenn das erste Reiterporträt Ludwigs XIV. von Charles Lebrun, das nur in Kopien überliefert ist, nicht nur zufällig, sondern doch bewusst dem Rubens’schen Porträttypus des Schwiegervaters in Madrid folgte: DAMIEN BRIL, « À la croisée des genres. Louis XIV et le portrait équestre », *Artibus et historiae XXXV* (2014), nr. 69, p. 213-231.

weltweite Herrschaft des Hauses Habsburg zu versinnbildlichen⁶⁶. Ebenso wie im „Salón de Reinos“ wurde der junge Herrscher auf dem steigenden Pferd gleichzeitig als Erbe der Tugenden seiner Vorfahren (auf schreitenden Pferden) und als Erbe eines weltweiten Herrschaftsgebietes präsentiert.

In der kaiserlichen Kunstkammer wurde die Serie der Reiterstatuetten mit Zimmermonumenten von Leopold I. und Joseph I. nach den Siegen über die Osmanen ebenfalls fortgesetzt, allerdings nicht in Bronze, sondern von Matthias Steinl in der von Leopold bevorzugten hochbarocken Gattung der Elfenbeinschnitzerei⁶⁷ (Fig. 26-27).

Ebenso konsequent wurde in Madrid die Serie der lebensgroßen Gemälde im „Salón de los Espejos“ des Alcázar weiter geführt. Spätestens 1694 hat man dort als Pendants zu den Gemälden Karls V. von Tizian und Philipps IV. von Rubens die auch in ihrer Monumentalität mit der Allegorie des Glaubens dem flämischen Vorbild folgenden Reiterporträts von Karl II. und seiner zweiten Gattin Marianna von Pfalz-Neuburg von Luca Giordano installiert⁶⁸ (Fig. 12-13).

Damit war das Reiterbildnis endgültig zum Kennzeichen der spanischen Linie der Habsburger geworden⁶⁹, und es war nur folgerichtig, dass man sich auch auf diesen Porträttypus berief, als Erzherzog Karl 1703 zum Nachfolger des spanischen Königs deklariert wurde⁷⁰. So folgt ein anonymer österreichischer Kupferstich um 1703 offensichtlich sowohl was die Komposition des Pferdes betrifft als auch hinsichtlich der Kleidung des Reiters (Mantelkleid und Federhut) direkt dem Reiterporträt Karls II. von Jacob Peeters (1637-1695) in Antwerpen aus der Zeit um 1670⁷¹. Es gibt jedoch auch Beispiele

66. Friedrich POLLERROSS (ed.), *Federschmuck und Kaiserkrone. Das barocke Amerikabild in den habsburgischen Ländern. Ausstellungskatalog Schlosshof*, Wien, Künstlerhaus, 1992, cat.-nr. 7.18 (Andrea Sommer-Mathis).

67. LEONORE PÜHRINGER-ZWANOWETZ, *Matthias Steinl*, Wien/ München, Herold, 1966, p. 42-54; SABINE HAAG, « „...das artigste...als ich mein tage wass gesehen habe...“ . Elfenbeinkunst im kaiserlichen Wien der Barockzeit » in Maraike BÜCKLING, Sabine HAAG (eds.), *Elfenbein. Barocke Pracht am Wiener Hof*, Ausstellungskatalog, Frankfurt am Main, Liebighaus, 2011, p. 14-31.

68. ÁLVARO PASCUAL CHENEL, *El retrato de Estado durante el reinado de Carlos II. Imagen y propaganda* (Tesis Doctoral Cum Laude A/33), Madrid, FUE, 2010, p. 448-453.

69. ÁLVARO PASCUAL CHENEL, « Sebastián de Herrera Barnuevo y los retratos ecuestres de Carlos II durante su minoría de edad. Fortuna iconográfica y propaganda política », *Reales Sitios*, XLVI (2009), n° 182, p. 4-27.

70. Zum Bilderstreit während des Spanischen Erbfolgekrieges siehe: Hubert WINKLER, *Bildnis und Gebrauch. Zum Umgang mit dem fürstlichen Bildnis in der frühen Neuzeit. Vermählungen – Gesandtschaftswesen – Spanischer Erbfolgekrieg* (Dissertationen der Universität Wien 239), Wien, Universität Wien, 1993, p. 221-251; Friedrich POLLERROSS, « Hispaniarum et Indiarum Rex. Zur Repräsentation Kaiser Karls VI. Als König von Spanien », in Jordi JANÉ (ed.), *Denkmodelle. Akten des 8. Spanisch-österreichischen Symposiums 13.-18. Dezember 1999 in Tarragona*, Tarragona, Universitat Taragonensis, 2000, p. 121-175, hier 133, Abb. 5; Diane H. BODART, « Philippe V ou Charles III? La guerre des portraits à Rome et dans les royaumes italiens de la couronne d'Espagne », in Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Bernardo J. GARCÍA GARCÍA, Virginia LEÓN (eds.), *La pérdida de Europa. La guerra de Sucesión por la Monarquía de España*, Madrid, Carlos de Amberes, 2007, p. 99-133; Friedrich POLLERROSS, *Die Kunst der Diplomatie. Auf den Spuren des kaiserlichen Botschafters Leopold Joseph Graf von Lamberg (1653-1706)*, Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2010, p. 373-412.

71. Friedrich POLLERROSS, « Soberanía e imagen dinástica en la política artística de los Habsburgo ante la crisis española. Paralelismos y diferencias », in Bernardo J. GARCÍA GARCÍA (ed.), *En Nombre de*

mit steigendem Pferd: Ein anonymer Kupferstich um 1670 zeigt den jungen spanischen Herrscher vor einer Jagdszene⁷² (Fig. 28), während eine Graphik des französischen Künstlers Henri Bonnart Erzherzog Karl um 1703 als „CAROLUS III. Hispaniarum et Indiarum Rex“ ebenfalls mit spanischem Mantelkleid und Federhut zu Pferd vor einer Seeschlacht porträtiert (Fig. 29). Nach 1712 ließ Karl VI. die Serie der Elfenbeinmonumente von Matthias Steinl um sein eigenes Kunstkammermonument ergänzen⁷³. Und im Kaisersaal des Augustinerchorherrenstiftes St. Florian, der ausdrücklich dem Triumph der Habsburger über die Osmanen gewidmet ist⁷⁴, wurden schließlich um 1730 zwei großformatige Reiterporträts über den Kaminen angebracht, eines zeigt Prinz Eugen von Savoyen und das andere Kaiser Karl VI.⁷⁵.

Wenngleich der Typus des Reiterporträts zu diesem Zeitpunkt bei Fürsten und auch bei Adeligen so allgemein geschätzt und weit verbreitet war, dass man kaum mehr eine individuelle oder familiäre Besonderheit darin sehen konnte, so war zumindest das Bewusstsein, dass die habsburgischen Siege gegen die „Ungläubigen“ mit göttlicher Hilfe erkämpft wurden, auch damals wohl noch immer ebenso ausgeprägt wie zur Zeit Karls V. und in den Anfängen der Gattung des Reiterporträts.

la Paz. La Guerra de sucesión Española y los Tratados de Madrid, Utrecht, Raštatt y Bâden 1713-1715, Ausstellungskatalog, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2013, p. 76-89, hier fig. 11 u. 12.

72. PASCUAL CHENEL, « Retratos ecuestres », art. cit., Fig. 16.

73. PÜHRINGER-ZWANOWETZ, *Steinl*, op. cit., p. 55-56.

74. Werner TELESKO, « Der „Marmorsaal“ im Augustiner-Chorherrenstift St. Florian. Die Verherrlichung des Türkensiegers Kaiser Karls VI. im Lichte schriftlicher und bildlicher Quellen », *Jahrbuch des oberösterreichischen Musealvereines* 158 (2013), p. 211-258.

75. Otto WUTZEL, *Das Augustiner-Chorherrenstift St. Florian*, Linz, Rudolf Trauner Verlag, 1998, Abb. 115-116.

Habsburger Musik im Kurfürstentum Pfalz zwischen Unterhaltung und kommunikativer Instrumentalisierung

Berthold Over

Johannes Gutenberg-Universität Mainz

Die Verbindung des Hauses Habsburg mit dem wittelsbachischen Haus Pfalz durch die Eheschließung Kaiser Leopolds I. mit Eleonore Magdalene Therese von Pfalz-Neuburg im Jahre 1676 begünstigte die Pfälzer aufgrund ihrer kaisernahen Position beim Erwerb wichtiger Ämter und Positionen im Reich und darüber hinaus. Johann Wilhelm heiratete in erster Ehe 1678 Erzherzogin Maria Anna Josepha; Karl Philipp machte Karriere im habsburgischen Militär, heiratete 1688 mit Unterstützung des Kaiserhofes Luise Charlotte von Radziwill, was ihn als König von Polen wählbar machte, und war ab 1705 Gouverneur in Tirol¹; Alexander Sigismund war Fürstbischof in Augsburg; Franz Ludwig Bischof von Breslau sowie Erzbischof von Trier und Mainz. Die als fertil geltenden Töchter heirateten in für die Habsburger wichtige Königshäuser ein. Maria Sophia Elisabeth ehelichte 1687 König Pedro II. von Portugal, um eine Annäherung an Habsburg zu vollziehen, Maria Anna Adelheid 1689-1690 König Karl II. von Spanien, um für die Habsburger durch einen Nachkommen den spanischen Thron zu sichern, jenen kinderlosen Karl, um dessen Nachfolge 1701 der Spanische Erbfolgekrieg ausbrach.

Wie im 17. und 18. Jahrhundert üblich wurden herausragende dynastische Ereignisse eines Hofes mit musikalischen Aufführungen gefeiert. Vermählungen, Geburten, Geburts- und Namenstage sind die wichtigsten Anlässe, die durch besondere musikalische Gestaltung aus dem höfischen Alltag herausgehoben wurden. Musik übernimmt dabei in der graduellen Abstufung der höfischen Feste eine ähnliche Funktion wie Galakleidung, besondere Ausstattungen, Nutzung besonderer Räume, Illuminationen u. ä., wobei die Oper als die teuerste Art der musikalischen Darbietung den Reigen der musikalischen Gattungen anführt. Musik ist aber in der damaligen Zeit beileibe nicht nur bloße Unterhaltung. Musikalische Kompositionen dienen vielmehr häufig der Intention, Botschaften in überhöhter Form zu transportieren. Denn die in Musik gesetzte Botschaft wird auf mehrerlei Arten überhöht: durch die literarischen Tropen und rhetorischen Figuren und durch die gemäß der musikalischen Affekten- und Figurenlehre eindringliche Komposition. Letztere übernimmt die Funktion, Worte gemäß dem

1. Hans SCHMIDT, « Karl Philipp » in *Neue Deutsche Biographie* 11, 1977, S. 250–252 [Onlinefassung]; URL: <https://www.deutsche-biographie.de/gnd118720953.html#ndbcontent>.

intendierten Gefühlszustände musikalisch einzukleiden und sie durch musikalisch adäquate Bilder – quasi musikalische Metaphern – hervorzuheben. Die zur Bezeichnung musikalischer Motive verwendete Terminologie der Rhetorik ordnet literarischen Figuren musikalische Entsprechungen zu. Der literarischen Tropierung wird eine musikalische gleichsam « aufgesetzt ».

Auch die Pfalz-Neuburger bedienten sich bei ihren dynastischen Festen der Musik und orientierten sich dabei nach der Schließung des Ehebunds zwischen Leopold und Eleonore Magdalene stark an Habsburg². Dies lässt sich insbesondere daran ablesen, dass – obwohl vorhanden³ – nicht eigene Kräfte, sondern das Erfolgsduo des Kaiserhofs, der kaiserliche Hofpoet Graf Nicolò Minato und der kaiserliche Hofkapellmeister Antonio Draghi mit Dichtung und Komposition der Musikwerke beauftragt wurden. Dass dabei zwei in der Vermittlung von Botschaften des Kaiserhofs versierte Persönlichkeiten engagiert wurden⁴, macht sie besonders interessant.

Denn es ist zu fragen: Fungierte der Pfalz-Neuburger Hof als Kommunikationskanal der Habsburger? Übermittelten die Kompositionen an das dort anwesende Publikum bestimmte Botschaften? Inwieweit lassen diese Werke, die außerhalb der österreichischen Erblande aufgeführt wurden, habsburgische Kommunikationsstrategien und Kommunikationsziele erkennen?

Folgende Werke wurden von Minato und Draghi für Pfalz-Neuburger Anlässe geschaffen:

-
2. Vgl. dazu Herbert SEIFERT, « Die Beziehungen zwischen den Häusern Pfalz-Neuburg und Habsburg auf dem Gebiet des Musikdramas vor und um 1700 », in *Mannheim und Italien – zur Vorgeschichte der Mannheimer. Bericht über das Mannheimer Kolloquium im März 1982*, hrsg. von Roland Würtz, Mainz u.a., Schott, « Beiträge zur Mittelrheinischen Musikgeschichte », 25, 1984, S. 12–31; auch: Alfred EINSTEIN, « Italienische Musiker am Hofe der Neuburger Wittelsbacher. 1614–1716. Neue Beiträge zur Geschichte der Musik am Neuburg-Düsseldorfer Hof im 17. Jahrhundert », in *Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft* 9, 1908, S. 336–424.
 3. Seit 1682 war Johann Paul Agricola Vizekapellmeister in Neuburg (der Kapellmeister Giovanni Battista Mocchi war 1679 in den Ruhestand versetzt worden und nach Italien übergesiedelt), seit 1687 Sebastiano Moratelli Hofkapellmeister in Düsseldorf. SEIFERT, « Die Beziehungen », S. 23; EINSTEIN, « Italienische Musiker », S. 387.
 4. Herbert SEIFERT, *Die Oper am Wiener Kaiserhof im 17. Jahrhundert*, Tutzing, Schneider, « Wiener Veröffentlichungen zur Musikgeschichte », 25, 1985, S. 205–278, insbesondere S. 247–278. Aufschlussreich für den Umgang mit Libretti ist etwa *Scieglere non potendo adoprare*, das zum Geburtstag Kaiserin Eleonores 1676 aufgeführt wurde: Dort beraten Apollo und einige Allegorien darüber, welches Stück aufgeführt werden solle. Viele werden verworfen aufgrund der möglichen Anspielungen und Deutungen. Ebd., S. 229–230. Zu den Libretti von Draghi, die er zwischen 1661 und 1669 verfasste, um sich dann ganz der Komposition zu widmen, vgl. Gildo SALERNO, « Il libretto di Draghi o ‚Le virtù dell’obbedienza‘ ([...] chi non diventerebbe poeta per Cesare?) », in « *Quel novo Cario, quel divin Orfeo* ». *Antonio Draghi da Rimini a Vienna. Atti del convegno internazionale (Rimini, Palazzo Buonadrata, 5–7 ottobre 1998)*, hrsg. von Emilio SALA und Davide DAOLMI, Lucca, LIM, « ConNotazioni », 7, 2000, S. 35–59.

1687

*La gemma ceraunia d'Ulissipone hora Lisbona*⁵

aufgeführt in Heidelberg zur Vermählung von Maria Sophia von Pfalz-Neuburg mit König Pedro II. von Portugal

1689

*I pianeti benigni*⁶

aufgeführt in Neuburg zur Hochzeit Maria Annas von Pfalz-Neuburg mit König Karl II. von Spanien

1691

*Li tre stati del tempo*⁷

aufgeführt in Neuburg zur Vermählung von Johann Wilhelm von der Pfalz mit Anna Maria Luisa de' Medici

La gemma ceraunia

La gemma ceraunia spielt in der portugiesischen Hauptstadt, nämlich in Lissabon, das in mythischer Vorzeit von Odysseus gegründet worden sein soll – daher der Name Ulissipone, abgeleitet von Ulysses/Ulisse⁸. Doch erschöpft sich der Bezug zu Portugal nicht im Gründungsmythos der Stadt. Es gibt weitere Gründe, die für die Auswahl gerade des Odysseus-Stoffes sprachen. Denn der Odysseus-Mythos war in Portugal (anders als etwa in Spanien) eng mit den ungewissen Seefahrten in die Neue Welt und

5. Das zweisprachige Libretto weist zwei Titel auf; für die vorliegende Arbeit wurde der italienische Originaltitel – der deutsche Text ist selbstverständlich eine Übersetzung – als Einheitstitel verwendet. A-Wn, 35.B.II: Nicolò MINATO, *Das Kleinod Ceraunia von Ulissipone jetzo genannt Lisbona zur Befrohlockung der glückseligsten Vermählung Ihrer Königlichen Majestät Petri Königs von Portugal/ u.u. mit der Durchleuchtigsten Fürstin unnd Frauen/ Frauen Maria Sophia geborner Chur=Princessin zu Pfaltz/ u.u. auß Befelch deß Durchleuchtigsten Chur=Fürsten zu Pfaltz/ Philip Wilhelm/ u.u. in dero Chur=Fürstl. Haupt= und Residentz=Stadt Heydelberg mit der Music gesungen vorgestellet und Ihro Königlichen Majestät/ Majestät/ selbsten allhier underthänigst dedicatiert. I La gemma ceraunia d'Ulissipone hora Lisbona. Drama musicale per li felicissimi sponsali, della S[ua] R[eale] Mae[st]a di D[on] Pietro Re di Portogallo, con la Serenissima Maria Sophia Prencipessa Elettorale Palatina. Eshibito [!], per commando del Serenissimo Filippo Guglielmo Elettore Palatino. Nella sua Elettorale Residenza di Heidelberg. Et dedicato alle S.S. [Sue] R.R. [Real] Mae[st]a, delli stessi regii sposi, Heidelberg 1687. Fundorte nach Claudio SARTORI, *I libretti italiani a stampa dalle origini al 1800. Catalogo analitico con 16 indici*, Cuneo 1990–1994: BR-Rn, D-HEu, MHAltertums-Verein, MZs, Sl, US-Wc (Nr. 11491).*
6. Libretto in A-Wn, 406746-B.AdL.10: Nicolò MINATO, *I pianeti benigni. Epitalamio musicale nelli felicissimi sponsali della Mae[st]a Catolica di Carlo II. Rè delle Spagne, con la Mae[st]a della Regina Maria Anna nata Prencipessa Palatina di Neoburgo. Po[st]a in Musica dal S.^r Antonio Draghi, Mae[st]ro di Capella di S[ua] M[ae]stà C[esarea]*, Wien [1689] (unvollständig); Sartori verzeichnet nur ein Exemplar in D-HEu (Nr. 18648). Partitur in A-Wn, Mus.Hs.16035; *I pianeti benigni / Per le feliciss[im]e Nozze della M[ae]st.a del Rè Cat[olico] / con La Ser[eniss]ima Maria Anna Prin[cipessa] Palatina / Poes[ia] di Nicolo Minati Mus[ica] d'Ant[oni]o Draghi / l'Anno 1689.* in Neoburgo / Epitalamio musicale.
7. I-Vnm, Misc.2653.3: *Li tre stati del tempo. Passato, Presente, e Venturo. Introduzione d'un balletto in occasione delle gloriosiss[ime] nozze della Ser[eniss]ima Elet[torale] A[lt]ezza di Gio[vanni] Guglielmo del S[acro] R[omano] I[mpero] Elettore Palatino con la Ser[eniss]ima Anna Prencipessa di Toscana. All'istesse Ser[eniss]ime E. E. [Elettorali] A. A. [Altezz]e dedicata. Po[st]a in Musica dal Sig.^{ro} Antonio Draghi, M[ae]st[ro] di Capp[ella] di S[ua] Mae[st]a C[esarea]*, Augsburg 1691; nicht in SARTORI.
8. Zur Volksethymologie der Gründung Lissabons durch Odysseus vgl. Hugo KASTNER, *Von Aachen bis Zypern. Geografische Namen und ihre Herkunft. Anekdoten, Fakten und Vergleiche*, Baden-Baden, Humboldt, 2007, S. 186.

nach Asien verknüpft⁹. Zusätzlich galt der Seefahrer als Gründungsvater der portugiesischen Monarchie¹⁰. Um die Handlung, die antike Quellen mit freier Erfindung mischt, was im « *Argomento* » mit « *Di Ciò, che si hà dall'Historia* » und « *Si finge* » unterschieden wird, nur kurz zu beschreiben, kommt Odysseus auf seinen durch Neptuns Groll verursachten turbulenten Meeresfahrten nach Lusitania (Portugal), gründet Ulissipone und errichtet Minerva, seiner Schutzgöttin, einen Tempel. Nahe Ulissipone findet man am Tejo einen wertvollen, magischen Stein, die « *gemma ceraunia* », derjenigen, der ihn besitzt, vor Blitzen schützt und von dem die Oper ihren Titel hat. Odysseus wird von Kalypso, die er in Ogygia verlassen hatte, in Ulissipone aufgefunden. Sie ist noch immer unsterblich in ihn verliebt und will seine Liebe erobern. Ebenso findet Telemaco seinen Vater und ist in zwei Liebesintrigen mit Antinoa, der Tochter des Königs von Lusitania, Aliterse, die in ihn verliebt ist, sich aber von ihm abwendet, da er mit Odysseus nach Ithaka zurückkehren möchte, und Lisida, Prinzessin von Ionien, in die er verliebt war, die er tot glaubt und die – ganz der Opernkonvention der Zeit entsprechend – verkleidet als Page Ergisto zur komplex verschlungenen Handlung der Oper beiträgt, verwickelt. Odysseus widersteht den Annäherungen Kalypsos. Dies erzürnt Venus so sehr, dass sie Amor beauftragt, Jupiter einen Blitz zu stehlen, um damit Odysseus töten zu können, was jener auch tut. Doch Minerva weist Odysseus auf die « *gemma ceraunia* » hin, die er am Tejo finden werde. Odysseus entdeckt den Stein tatsächlich und hängt ihn um, so dass die von Venus geschleuderten Blitze ihre Wirkung verfehlen. Diese eher unverfängliche Handlung wird bereits im « *Argomento* » allegorisch gedeutet: Das Brautpaar selbst sei die « *gemma ceraunia* », die vor jedem Blitz der Neid und Missgunst schütze¹¹.

Doch lässt das Libretto weit mehr Interpretationen zu. Insbesondere kann die Figur des Odysseus als ein Emblem der Tugend gesehen werden: Odysseus befließigt sich einer tugendhaften, Gott ergebenen Beständigkeit in seinen Irrfahrten und gegen die Verführungen Kalypsos. Er singt einmal:

*Per vincer fortuna
Costanza ci vuol.
All'or ch'importuna*

9. José Emilio BURUCÚA, « Occurrences and Eclipses of the Myth of Ulysses in Latin American Culture », in *Written Culture in a Colonial Context. Africa and the Americas 1500–1900*, hrsg. von Adrien DELMAS und Nigel PENN, Leiden u. a., Brill, « African History », 2, 2012, S. 341–372: 349–352.

10. Ebd., S. 349.

11. « Über oberzehlte Warheiten/ und der Warheit ähnliche Ficktionen wird gegenwärtige Opera componirt/ under dem Titul der Edelgestein Ceraunia von Ulissipone, wormit allegoricè alludiret wird auff die Glorwürdige Königliche Vermählung/ dero es zu Underthänigsten Ehren auffgeopferet/ wie nemblich dise/ die wahrhaffte GEMMA CERAUNIA seye/ und wider allen Tonner deß Neyds und Mißgunst praeservieren werde. »
« *Sopra gli accennati fondamenti, e li aggiunti verissimili, s'intreccia il presente Dramatico Componimento, intitolato, LA GEMMA CERAUNIA D'ULISSIPONE* » *Con che alegoricamente s'allude à i gloriosissimi REGII SPONSALI in ossequio de'quali è consacrato; come che saranno essi LA vera GEMMA CERAUNIA contro qualunque Fulmine di Malevolenza, e d'Invidia.* » *La gemma ceraunia, « Inhalt », bzw. « Argomento »* (unpaginiert).

*Ci colma di duol.
Per vincer, &c.
A vincer la sorte
Pazienza ci vuol
Un Animo forte
Del Ciel non si duol.
A vincer, &c.¹²*

Auch Kalypso erkennt das Primat der Tugend und distanziert sich gegen Ende der Oper von ihrer Verführungsabsicht. Liebe führe zu Sklaverei und sei deshalb eine Gefahr für die Tugend:

*Calipso, è tempo de pensar à i Numi.
Amorose follie, lungi dal Core:
Se del Fulmineo Raggio
Ulisse è vincitore,
Voglio vincer anch'io quel de' suoi Lumi:
Calipso, è tempo, &c.
Menzognere vanità,
Cessi, cessi il vostro ardore
Date al Core
Libertà.
Amorosa servitù,
I tuoi Nodi più non voglio:
Sei lo scoglio
Di Virtù.
Menzognere vanità.
Cessi, &c.¹³*

Minerva hingegen verweist im Sinne der *Pietas austriaca* auf den Beistand des Himmels (= Gottes) als Richtschnur für die Menschheit:

*Fortunata Humanità,
Ogni rischio puoi fuggir,
Se gl'avvisi vuoi seguir,
Che, benigno, il Ciel ti dà
Fortunata, &c.
Consolando pur ti và;
Labirinto alcun non v'è.
D'onde trar non possi il piè
Con il Fil, ch'il Ciel ti dà.
Fortunata, &c.¹⁴*

und Aliterse, Odysseus und andere singen einmal: « *Non pere chi de' Numi i Detti osserva¹⁵* ». Während Aliterse als großmütiger Herrscher dargestellt wird, der Lisida/Ergisto auf Bitten Antinoas die Freiheit schenkt, nachdem er/sie irrtümlich als Spion verhaftet wurde¹⁶, gesteht Venus nach ihrem misslungenen Tötungsversuch ihre Anmaßung ein, die Rolle Jupiters

12. *La gemma ceraunia*, S. 49–51.

13. *La gemma ceraunia*, S. 121.

14. *La gemma ceraunia*, S. 81.

15. *La gemma ceraunia*, S. 99.

16. *La gemma ceraunia*, S. 107 und davor.

übernommen zu haben, und verkündet, jeder solle quasi wie ein Schuster bei seinen Leisten bleiben:

*Usurpar non si dee l'ufficio altrui.
N'habbiam fatte le Prove
Già Fetonte col sol, hor Io con Giove*¹⁷.

Was hier in eine Spielhandlung eingestreut und mit ihr eng verknüpft ist, muss durchaus als Proklamation herrscherlicher und höfischer Tugenden verstanden werden. Die Erfüllung der persönlichen standesgemäßen Aufgabe, die Ablehnung « weibischen » (Liebes-)Verhaltens, das Vertrauen auf göttliche Fügung, Beständigkeit und Großmut sind Postulate, die in vielen Opern der Zeit vermittelt werden¹⁸.

Am Schluss der Oper wird noch einmal in der Art einer Licenza, den Gründungsmythos der Stadt aufgreifend, der Bezug zum aktuellen Anlass hergestellt.

*Min. Odi Ulisse. A la Patria
In breve giungerai.
E la Città ch'ergesti, e dal tuo Nome
ULISSIPONE è detta: e che illustrasti
Con il Tempio à me sacro;
Reggia sarà del LUSITANO REGNO:
E LA GEMMA CERAUNIA,
Di più virtute, e di splendor più vago
Che L'hà L'Indo stesso, havrà il suo Tago.*

*Gio. Giungerà poi un Giorno
In cui di PIETRO, EROE DI LUSITANIA,
Di quel TRONO REALE
Coronato decoro;
E di MARIA SOFIA,
Per Beltà degna, e per Virtute insigne;
PROLE del Gran FILIPPO
GUGLIELMO, di Neuburgo Eroico DUCE
E DE L'AUGUSTO IMPÈRO
ELETTOR PALATINO;
L'HIMENEO Fortunato
Sarà GEMMA CERAUNIA,
Più vera, e più sicura,
A preservar La LUSITANA TERRA,
Da i Fulmini perversi
Di malevola Insidia,
Di rea Fortuna, e di maligna Invidia.*

Minato und Draghi waren höchstwahrscheinlich bei der Einstudierung und Aufführung der Oper nicht präsent, da das Libretto von *La gemma ceraunia* ausführliche Szenenanweisungen enthält. In einer Zeit, da der Librettist oftmals

17. *La gemma ceraunia*, S. 117.

18. SEIFERT, *Die Oper am Wiener Kaiserhof*, S. 214: « Die Hauptpersonen der venezianischen und auch der Wiener Oper sind in der Regel Fürsten und deren Kinder. Wenn sie positive Charaktere sind, und das ist meist der Fall, sind ihre Haupttugenden Großmut und Treue. »

die Aufgaben eines Regisseurs gehabt zu haben scheint¹⁹, sind diese bei der Produktion und Einstudierung mündlich weitergegebenen Anweisungen ein Zeichen für seine Abwesenheit. Die Anweisungen demonstrieren aber noch etwas anderes. Sie sind genauso gut Hinweise für Leser, die die Oper nicht sahen, und mit deren Hilfe sie sich ein Bild von der prachtvollen Aufführung machen konnten. Auf diese Weise werden performante Elemente auf das Papier gebannt, die sich in Bühnenbildbeschreibungen, aber auch in konkreten Spielanweisungen manifestieren. In der ersten Szene des ersten Akts finden wir etwa in nur 40 Zeilen Text folgende Anweisungen:

« *Boscaglia con Rupi, e mare in lontano.* »
 « *Si vede Borasca di Mare.* »
 « *Goffamente piangendo.* »
 « *Si vede spezzarsi, & affondarsi un Navilio.* »
 « *Comincia à cader grandine.* »
 « *Eumeo crescendo la grandine ridicolosamente fugge.* »
 « *Tutti fuggono. / Torna Eumeo, come non sapendo ove salvarsi, & hora sotto un'Albero, hor sotto un'altro vâ goffamente gridando.* »
 « *Segue alquanto di Sinfonia strepitosa, come di tempesta poi cessa la grandine.* »²⁰

Hinweise wie diese lassen die Aufführung vor dem imaginären Auge des Lesers lebendig werden. Ebenso diente die deutsche Übersetzung dazu, das Opernerlebnis einem breiteren Publikum zu ermöglichen. Denn Libretti wurden nicht nur quasi als Programmhefte während der Aufführung benutzt, sondern auch aus Repräsentationsgründen an andere Höfe geschickt oder unter die Bevölkerung gebracht²¹.

Dass die Pläne Habsburgs in Bezug auf Portugal schließlich aufgingen, zeigt die Tatsache, dass Pedro im Spanischen Erbfolgekrieg zusammen mit dem engen Handelspartner England auf Seiten des Kaisers stand²².

19. Vgl. etwa die Rolle Silvio Stampiglias am Hof Ferdinando de' Medici. Berthold OVER, « Die Kreation eines Skandalons. Carlo Sigismondo Capece, Georg Friedrich Händel, Antonio Giuseppe Angelini und *La Resurrezione* », in *Werkstatt und Label: Künstlerische Produktionsprozesse in der Frühen Neuzeit*, hrsg. von Panja Mücke und Angela Romagnoli, i. Dr.

20. *La gemma cernaunia*, S. 3–5.

21. Die als Untermauerung des Anspruchs auf die Kurwürde von Ernst August von Hannover 1689 aufgeführte Oper *Enrico Leone* wurde als italienisches Libretto mit deutschen und französischen Inhaltsangaben (*Henrico Leone, dramma da recitarsi per l'anno MDCLXXXIX. Nel nuovo teatro d'Hannover*) sowie in deutscher Zusammenfassung (*Gantz kurtzer Bericht und Inhalt der Historie von Hertzog Henrich dem Löwen/ und der Opera worinn er wird fürgestellet zu Hannover/ Anno 1689*) verbreitet und tat so verschiedenen Zielgruppen Genüge. Der Kaiserhof verteilte Libretti an andere Potentaten: SEIFERT, *Die Oper am Wiener Kaiserhof*, S. 21. Zu *Enrico Leone* vgl. Matthias Schnettger, « *Enrico Leone* – oder: Wie kam Heinrich der Löwe auf die Opernbühne? Beobachtungen zur Repräsentation deutscher Fürstenhöfe um 1700 », in *Musiktheorie* 29–3, 2014: *Die Oper als Politikum*, S. 209–224; Candace M. MARLIS, « *Opera as instrumentum regni: Agostino Steffani's Enrico Leone* », in *The Opera Quarterly* 11, 1994, S. 43–78.

22. Ernst Gerhard JACOB, *Grundzüge der Geschichte Portugals und seiner Übersee-Provinzen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969, S. 123; Walther L. BERNECKER/Klaus HERBERS, *Geschichte Portugals*, Stuttgart, Kohlhammer, 2013, S. 184.

I pianeti benigni

Mehr noch als *La gemma ceraunia* lässt die Komposition *I pianeti benigni* die Kommunikationsziele Habsburgs erkennen. *I pianeti benigni*, eine langatmige Kantate ohne szenische Aufführung, wurde anlässlich der Hochzeit Maria Annas von Pfalz-Neuburg mit Karl II. von Spanien aufgeführt. Diese Verbindung war für das Haus Habsburg von besonderer Relevanz, verband sich doch mit der Eheschließung die Hoffnung auf einen Thronfolger und den Erhalt der Machtposition des Hauses in Spanien, um die schließlich im Spanischen Erbfolgekrieg heftig gekämpft wurde. Wie wir alle wissen, verlor Habsburg Spanien an Frankreich.

Das besondere Interesse Habsburgs an der Eheschließung lässt sich an verschiedenen Aspekten der Hochzeitsfeierlichkeiten ablesen. Erstens reisten Leopold I. und seine Ehefrau im Sommer 1689 zu einem kurfürstlichen Kollegialtag, der nicht in Regensburg, sondern aufgrund der politisch-militärischen Lage – man befand sich im Pfälzischen Erbfolgekrieg mit Frankreich – in Augsburg stattfand. Sie begaben sich mit ihrem Tross jedoch nicht direkt dorthin, sondern machten einen Umweg über Neuburg, um an der so wichtigen Hochzeit der Schwester der Kaiserin teilnehmen zu können. Zweitens wurden für die Hochzeit die Juwelen aus der kaiserlichen Schatzkammer ausgeliehen. Drittens führte der elfjährige kaiserliche Thronfolger und König von Ungarn Joseph, später Joseph I., *per procurationem* die Hochzeit durch. Viertens kam es nach der Hochzeitszeremonie am 28. August zu einer sehr persönlichen Geste des Kaisers gegenüber Maria Anna, die angesichts der distanzierten höfischen Umgangsformen von besonderer Relevanz war²³:

[...]: Prinz Alexander [Sigmund von Pfalz-Neuburg] fieng nach diesem die Copulations-Solennität an/ fragte Ihre Majestät König in Ungarn [Joseph] ob Sie im Namen Carl'n Königs in Spanien u. diese Princessin Mariam Annam vor Ihre Ehegemahl und vice versa erkannten/ welches der König mit einem ungesaumten Ja beantwortete; die Königliche Braut sahe sich um/ wie aber von Ihr. Majestät der Kaiserin und Ihre Durchleucht der Chur=Fürstin ein gleiches zu antworten selbiger angewiesen wurde/ gab Sie auch ihren Consens, da dann die Copulation mit gewöhnlichem Gebet und Singen/ unter dreymahliger Lösung des groben Geschützes/ auch Salve der Bürgerschafft geendiget/ das Te Deum intoniret wurde/ und zuletzt die sämtliche Herrschafften der neuen Königin zu gratuliren herantraten/ welche Ihr. Majestät dem Kaiser die Hand küssen wollte/

23. Zu kalkulierten Regelbrechungen des Zeremoniells durch Souveräne und ihre Bedeutung, hier in Bezug auf Künstler, vgl. Arne KARSTEN, « Der Künstler am frühneuzeitlichen Hof zwischen formaler Einbindung und informeller (Selbst-)Inszenierung », in *Informelle Strukturen bei Hof. Dresdener Gespräche III zur Theorie des Hofes*, hrsg. von Reinhardt BUTZ und Jan HIRSCHBIEGEL, Berlin, LIT Verlag, « Vita curialis. Form und Wandel höfischer Herrschaft » 2, 2009, S. 181–190; auch: Werner PARAVICINI, « Informelle Strukturen bei Hofe. Eine Einleitung », in ebd., S. 1–8.

so aber Selbiger mit einer obliganten Mine declinirte/ die neue Königin embrassirte/ und that auch die Kaiserin nebst denen übrigen ein gleiches²⁴.

Auch *I pianeti benigni* zeigt das Interesse des Kaiserhauses und verkündet im Unterschied etwa zu *La gemma ceraunia* weit konkretere Botschaften. Die Kantate läuft nach einem uniformen Schema ab: Die Intelligenza del Primo Mobile, was man vielleicht mit Erkenntnis der Ur-Bewegung übersetzen könnte, bittet die Planeten Saturn, Jupiter, Mars, Sonne, Venus, Merkur und Mond, jeweils das dem Brautpaar zu geben, was ihr Wohlwollen am besten ausdrückt. Die Geschenke erschöpfen sich jedoch nicht in Plattitüden wie Glück, gute Sterne (gutes Schicksal), Liebe, Reichtum, Zufriedenheit, Tugend, Nachkommen – diese werden am Schluss auch genannt –, sondern lassen sich auf die aktuelle politische und gesellschaftliche Lage in Spanien beziehen.

Saturn gibt dem Paar mangels Gold Blei, womit natürlich ein wichtiges Material zur Kriegsführung in die Hände des Königs gelangen soll:

*Il Piombo è quel Metallo, à cui presiedo.
A i bellicosi globi
De L'IBERÈ Falangi,
Per debellar Nemici,
Farò, che questo abbondi.
[...]
Chi dar l'Oro non può, dia almeno il Piombo.
Chi non può dar aiuto,
Porga Consiglio: e chi non può Consiglio,
Presti ossequio: Consagri
Altri la Forza, altri l'Ingegno. Ogn'uno
Dia quel, che può²⁵.*

Jupiter schenkt gerechte und rechtschaffene Richter und sagt der Korruption in der Justiz den Kampf an:

*Giuști Giudici, e retti
Introduurrò ne' Tribunali. E questo
Poco già non si stimi. I fondamenti primi,
C'habbian le Monarchie, sono le Leggi:
[...]
Per mantener i Regni,
Non bastan del Sovrano
Forza, Valor, Pietà, Virtù; se poi
Ne' Tribunali avari
De l'Equità d'Astrea
Prostituto è'l decoro;
E và à dar la Giuštizia in scogli d'Oro.*

24. *Theatri europaei continuati. Dreyzehender Theil/ das ist: abermalige aufführliche Fortsetzung denck= und merckwürdigster Geschichten/ welche/ ihrer gewöhnlichen Eintheilung nach/ an verschiedenen Orten durch Europa, wie auch in denen übrigen Welt=Theilen/ vom Jahr 1687. an biß 1691. sich begeben und zugetragen. Ingesamt auß der Sachen/ und dero warhafften umbständlichen Verlauff/ vermittelt/ von hohen Orten gesuchet/ und communicirten Actis und Urkunden zusammenten gezogen; auch mit vielen darzu nöthigen Kupffer=Stücken und Bildnüssen außgezieret, Frankfurt a. M. 1698, S. 800–801.*

25. Da das Libretto von *I pianeti benigni* nicht paginiert ist, wird auf detaillierte Nachweise der zitierten Textstellen verzichtet.

Die « *scogli d'oro* » werden auch in der Komposition musikalisch durch synkopisch-sperrige Figuren dargestellt. Denn eine unzureichende Justiz sei das Ende der Monarchie: « *Inciampa la Giustizia, e cade il Trono* », wobei auch hier das Straucheln und Fallen durch fallende Koloraturen musikalisch gemalt wird. Mars gibt dem König militärisch-taktische Kompetenzen und eine fähige Streitmacht:

Farò impugnar il Brando al REGE IBERO.
[...]
Intel: S'armi sì, sì l'IBERO
Di giusto ferro, e provocato. Opponga
A militar Torrente Argine d'Armi:
Mar., Intel: Convengono al Sovrano
Diademi sù le Tempie, e spada in Mano.

Das Schwert wird in der abschließenden Cavata durch Koloraturen besonders hervorgehoben. Die Sonne vertreibt mit ihrem Licht die Dunkelheit von Lethargie, Desinteresse, Untreue und Illoyalität der Untergebenen, die dazu führten, dass Geheimnisse, Treue und Hochachtung verraten würden:

Ombre poi son i Vitij,
Che oscuran l'Alme: Tumida Superbia,
Avaritia rapace,
Lusso affettato, smoderata Gola.
Si tolgano; si scaccino; Che sono
Di Rè prudente necessarie forme
L'Ombre scacciar e risvegliar chi dorme.
[...]
Intel: Inver, non ben s'avviene
Con attention di Servo, ò di Vassallo,
Freddo Sonno, Ombra fosca;
Che l'uno, e l'altro pregiudicij reca.
Sol., Intel: Il Sonno è menzognero, e l'Ombra è cieca.

Venus wünscht in mehreren Bildern, dass auf einen guten Beginn ein glückliches Ende folgen solle, was man z. B. im Bild des Frühlings und des Herbstes – der Saat und der Ernte – auf die Etablierung eines Gunstsystems deuten könnte. Denn die Hoffnung auf Gunst spornt an:

La speranza del Premio à l'opre alletti
Primavera non basta Autun s'aspetti.
[...]
Intel: Dicesti il ver. Facciansi à poco à poco
Le Gratie al servo. Sempre
Sia più quel, che riman, di quel, che ottenne
Satio di Beneficij
L'huom si fà ingrato, e par che intepidisca
La Fedeltà primiera.
Intel, Vene: Comincia a servir mal Chi più non spera.

Merkur gibt dem König die Lizenz, wohlüberlegte Entscheidungen zu treffen, und den Untergebenen die Pflicht, sie gehorsam, eifrig und prompt

auszuführen. Der Befehl sei wie ein Bogen, die Ausführung erfolge schnell wie ein Pfeil, die musikalisch entsprechend dargestellt werden:

Arco è il Comando e l'ubbidienza è strale.
[...]
Intel: Non s'affretti chi impera;
Che cautela nol vuole:
Preſto ben ſia l'Essecutor; De' Grandi
Ne l'Impreſe importanti
Bella union è queſta;
Mer., Intel: Lento Commando, e Ubbidienza preſta.

Die Schlussentenz « *Lento Commando, e Ubbidienza preſta* » wird ebenfalls durch den Gegensatz von langsamer und schneller Tonbewegung musikalisch umgesetzt. Der Mond schließlich schenkt unter Zuhilfenahme der konventionellen und in der Hofmannliteratur weit verbreiteten Meeresmetapher, die für das Auf und Ab des Schicksals eines Höflings steht²⁶, Steuerungskompetenz am intriganten Hof. Denn so wie der Mond die Gezeiten bestimme, solle der König des Auf und Ab des Hofes kontrollieren:

Che apunto
Si conviene à chi regge,
A l'opportunità, ne le ſue Corti
Uſar Moti contrarj
Saper alzar, & abbassar i Mari.

Diese zentrale Aussage wird musikalisch durch die ariose Gestaltung aus dem rezitativischen Gesamtkontext hinausgehoben. Die Kantate endet mit einer Aufforderung der Intelligenza del Primo Mobile an Fama, das Paar zu loben. Doch für künftiges und größeres Glück und größeren Ruhm des Paares und seiner Nachkommen seien die Geschenke der sieben Planeten nicht ausreichend. Ganz im Sinne der *Pietas austriaca* sei nur Gottes Beistand Garant dafür:

Mer.: I PIANETI BENIGNI
Eccovi dunque tributarii, ò SPOSI
Eccelsi, e gloriosi.
Sol.: Mà ciò fia poco un Giorno:
Che già prepara il Cielo [= Gott]
Aspetti ancor più lieti
A le Fortune, & à le Glorie Voſtre,
E à quelle de gl'Eroi,
Che nascerai da Voi.
Ven.: Onde, per adempir tutti gl'Influssi
De' Celeſti Decreti,
Allor non baſteran SETTE PIANETI.

Fasst man die angesprochenen Themen zusammen, so sind drei Themenkomplexe bestimmend: 1. militärische Stärke und Kompetenz, 2. eine funktionierende Justiz und 3. Kontrolle des Hofes und Loyalität der

26. Helmuth KIESEL, „Bei Hof, bei Höll“. Untersuchungen zur literarischen Hofkritik von Sebastian Brant bis Friedrich Schiller, Tübingen, Niemeyer, « Studien zur deutschen Literatur », 60, 1979, S. 268.

Untergebenen. Während der Themenkomplex der militärischen Stärke und Kompetenz in einer Hochzeitskantate anginge, müssen die beiden weiteren als zumindest höchst ungewöhnlich bezeichnet werden, da sie konkrete Defizite ansprechen. Alle Themen lassen sich indessen auf historisch-politische Gegebenheiten in Spanien beziehen.

1. militärische Stärke und Kompetenz

Seit 1667 brachen immer wieder militärische Konflikte mit Ludwig XIV. aus, die auch die 1679 erfolgte Heirat Karls mit Marie Louise d'Orléans, einer Nichte des französischen Königs, nicht eindämmten. Im Hochzeitsjahr mit seiner zweiten Frau Maria Anna 1689 erklärte Frankreich abermals Spanien den Krieg²⁷. Insofern macht es durchaus Sinn, dass in der Hochzeitskantate dieser Themenkomplex angesprochen wird, zumal da im Sinne Habsburgs militärische Erfolge gegen Frankreich äußerst wünschenswert waren. Die Tatsache, dass Saturn Blei statt Gold schenkt und dass jeder das geben solle, was er vermag, mag auf die angespannte finanzielle Situation Spaniens anspielen, die dazu führte, dass die Bevölkerung über Gebühr belastet wurde²⁸.

2. eine funktionierende Justiz

Dieser Themenkomplex ist sicherlich als Weisung zu verstehen, die seit dem 16. Jahrhundert im Dienst der Interessen des spanischen Königshauses stehenden Gerichte in den Blick zu nehmen. Denn charakteristisch für das spanische Prozesssystem war ein großer Ermessensspielraum des Richters gegenüber einer weitgehenden Beschneidung der Rechte des Angeklagten. Durch Geldstrafen bereicherten sich die Gerichtsherren; sie bildeten ohnehin Grundlage für ihre Gehälter²⁹. In der Zeit Karls II. ist insgesamt ein Verfall der Staatsgewalt mit Auswirkungen auf Recht und Ordnung zu konstatieren³⁰.

3. Kontrolle des Hofes und Loyalität der Untergebenen

Die Zeit der Regentschaft Maria Annas von Österreich und die Regierungszeit Karls II. sind durch massive Turbulenzen im Machtzentrum des Königreichs, dem Hof, charakterisiert. Favoriten stiegen auf und fielen, Adlige verweigerten

27. Horst PIETSCHMANN, « Von der Gründung der spanischen Monarchie bis zum Ausgang des Ancien Régime », in *Geschichte Spaniens. Von der frühen Neuzeit bis zur Gegenwart*, Stuttgart, Kohlhammer, 2005, S. 13–237: 171–172.

28. Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARINO, « Versailles inversé. Charles II, ou la monarchie sous l'empire des nobles », in *Louis XIV espagnol? Madrid et Versailles, images et modèles*, hrsg. von Gérard SABATIER und Margarita TORRIONE (eds.), Versailles, Maison des Sciences de l'Homme–Centre de recherches Château de Versailles, « Aulica », 2009, S. 137–154: 141.

29. Zur Justiz in Spanien in der Frühen Neuzeit vgl. Iris GAREIS, « Dynamik und Stagnation. Rahmenbedingungen der Strafjustiz im frühneuzeitlichen Spanien », in *Justiz = Justice = Justicia? Rahmenbedingungen von Strafjustiz im frühneuzeitlichen Europa*, hrsg. von Harriet RUDOLPH und Helga SCHNABEL-SCHÜLE, Trier, Kliomedica, « Trierer Historische Forschungen », 48, 2003, S. 155–178.

30. PIETSCHMANN, « Von der Gründung », S. 169.

die Gefolgschaft und ließen es an Achtung, Gehorsam und Loyalität fehlen, Gruppen- und Individualinteressen bestimmten die Politik, Reformen verliefen aufgrund von adligen Widerständen im Sande, Palastintrigen gehörten zur Tagesordnung. Der Mangel an Durchsetzungsfähigkeit und der Autoritätsverlust des Königs lähmten zusehends die spanische Monarchie³¹. Die Kantate appelliert an das Hochzeitspaar, dieser unhaltbaren Situation entgegenzuwirken und ein ausgleichendes System der Gunst zu etablieren, das Untergebene zur Leistung anspornt.

Das besondere Interesse Habsburgs, das aus den Botschaften an das spanische Königspaar evident wird, wird durch zwei weitere Indizien unterstützt: Erstens wurde das Libretto in Wien gedruckt, womöglich auf Rechnung des Kaiserhofs (während etwa der Druck von *La gemma ceraunia* in Heidelberg und jener von *Li tre stati del tempo* in Augsburg erfolgte)³². Zweitens wurde die Kantate wahrscheinlich unter Zuhilfenahme von kaiserlichen Musikern aufgeführt. Für das Stück werden acht Sänger (zwei Soprane, zwei Alte, zwei Tenöre, zwei Bässe), Streicher und Basso continuo benötigt; aus den Quartierlisten des Augsburger Kollegialtags weiß man, dass neben Trompeten und Pauken, die für Aufmärsche und Freiluftmusik benötigt wurden, drei Soprane, drei Alte, drei Tenöre, vier Bässe, vier Violinisten mit ihren Schülern, ein Violoncellist, ein Lautenist, eine Posaune sowie ein Organist mit seinen Schülern zum Tross des Kaisers gehörten³³. Es ist wahrscheinlich, dass sie – zumindest zum Teil – in der Entourage des Kaisers auch nach Neuburg reisten. Denn das *Journal du voyage de la reine* des Jean Leonard, das die Hochzeit Maria Annas und ihre Reise nach Spanien beschreibt, verweist auf fremde Kräfte, die die Neuburger Musiker bei einer Tafelmusik, die sicherlich mit der vorliegenden Kantate zu identifizieren ist, verstärkten:

-
31. ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, « Versailles inversé »; PIETSCHMANN, « Von der Gründung », S. 168–171.
32. Der Druck muss kurz vor der Abreise des Kaisers, der am 24. August in Neuburg ankam, erfolgt sein, da Minatos Widmung mit dem 20. August datiert ist.
33. *Das hochbeehrte Augspurg! wie solches nicht allein mit beeder Kayserl. als auch Ungaris Königl. Majest. ingleichem der Höchstlöbl. Churfürsten und Churfürstl. Gesandten/ samt viler anderer Stände deß H. Röm. Reichs/ höchst= erfreulichster Ankunfft sondern auch darauf gefolgt der Aller=Durchleuchtigsten und Großmächtigsten Römischen Kayserin und Römischen Königs Eleonorae und Iosephi, Krönungs=Feßtitüt beglückt worden [...]*, Augsburg [1690], S. 27–69. Im Einzelnen sind genannt: Antonio Draghi (Kapellmeister), Kilian [Reinhardt?] (ab 1698 Konzertmeister), die Kammermusiker Vincentio Brutti (Sopran), Franz Günther (Sopran), Matthias Schober (Sopran), Antonio Bancotti (Alt), Nicolao Gelmini (Alt), Antonio Giuliani (Alt), Giovanni Battista Bonelli (Tenor), Fabricio Cerri (Tenor), Pietro Santi [Garghetti] (Tenor), [Ferdinando Maria] Ansaloni (Bass), Riniero Borri (Bass), Julio Cesare Donati (Bass), Joseph [Ferdinand] Oepffelknab (Bass), [Johann Anton] Salchi (Violine), Anton Schmelzer (Violine) „samt Scholaren“, Bonifacio Strall [Johann Bonifazius Strael] (Violine), Pickel [Ferdinand Leopold Pückl] (Violoncello), Leopold [Christian] „dal Trompone“ (Posaune), Ferdinand [Tobias] Richter (Orgel) „samt Scholaren“ und Don Giulio (?) sowie Claudi [Claudius Johann Appelsdorfer] („Edelknaben/ Lautenist/ und Hof=Tantzer“), Domenico Ventura (Tanzmeister), Franz („Ballet=Geiger“), „Musicalische Trompeter“, „Hof=Trompeter“, Pauker, „Instrument-Diener/ und Calcant“, „Comödimahler und Tischler“. Die Musiker sind in Ludwig von Köchel, *Die kaiserliche Hof-Musikkapelle in Wien von 1543 bis 1867. Nach urkundlichen Forschungen* (Wien 1869), aufgelistet. Zu « Claudi » vgl. auch SEIFERT, « Die Beziehungen », S. 24.

Le lieu où se fit ce somptueux Festin, étoit une grande Sale, qui convenoit fort bien avec la magnificence de toutes choses, en effët outre sa beauté & ses beaux embellissemens, il y avoit une troupe d'excellens Musiciens, dont la plüpart étoient choisis des premieres Cours d'Allemagne, qui joints à ceux de la Cour Palatine, firent un concert fort agreable jusques au lever de table³⁴.

Li tre stati del tempo

Im Unterschied zu *La gemma ceraunia* und *I pianeti benigni* liegt mit *Li tre stati del tempo* eine kurze Kantate als Einleitung zu einem Ballett vor uns, die neben Oper und großangelegter Kantate eine dritte Form höfischer Unterhaltung darstellt. Der genaue Aufführungszeitpunkt sowie der Aufführungsort sind nicht bekannt, doch ist es möglich, dass die Balletteinleitung während des Festmahls nach der Hochzeit im großen Saal des Neuburger Schlosses stattfand. Das *Theatrum europaeum* berichtet nämlich:

[...] und so dann [von Innsbruck] die Reise auff Neuburg angetreten/ auch daselbsten den 5. Jun. N. Cal. der solenne Einzug gehalten/ und folgendv der Hoff= und P. P. Jesuiter=Kirche außgestiegen/ da gleichbey Eingang der Thüren beyde Durchleuchtigste Personen durch eine Italiänische Sermon bewillkommet/ und von dar in die Kirche geführet worden: Worauff man das Te Deum laudamus gesungen/ und nach drey-mahl wiederholter Lösung des Geschützes sich sämtliche Herrschafft durch den Jesuiten=Gang nach Hofe verfüget hat/ allwo

34. Jean LEONARD, *Journal du voyage de la reine, depuis Neubourg jusqu'à Madrid*, Brüssel, 1691, S. 6. Eine andere Beschreibung erwähnt eine Tafelmusik und ein « Concert »: « [...] und wurde unter Vocal- und Instrumental-Musique die Tafel geendiget. » *Theatrum europaeum*, Bd. 13, S. 801. Am darauffolgenden Tag fand wiederum eine Tafel statt, die mit einem Ballett und einem Vokalstück, in dem Adlige dilettierten, eingeleitet wurde (ebd.): « Montags wurde wieder offene Tafel gehalten in dem grossen Saal/ Abends ward ein klein Ballet angestellet/ da Ihre Majestät/ der König mit der Königin in Spanien/ der Pfalz-Gräfinne und Princessinne Elisabeth/ Prinz Charles aber mit Fr. Dorothea tanzten/ nach diesen thaten sich einige Princessinnen/ Dames und Cavaliers zusammen/ machten ein klein Concert, und gieng nach Endigung dessen die Tafel an. » Dass es sich bei diesem « Concert » um *I pianeti benigni* gehandelt habe, ist eher unwahrscheinlich, da sich die Kantate dezidiert auf den Hochzeitstag bezieht (« Intel: A LIBERO MONARCA hoggi si sposa / Del PALATINO Tralcio / PRENCIPESSA famosa. ») und für Amateure zu anspruchsvoll gewesen sein dürfte. Im Rahmen der Vorbereitungen des Balletts könnten die einige Tage später in Augsburg nachweisbaren kaiserlichen Kräfte mitgewirkt haben: der « Ballet=Geiger/ Franz » sowie die Tanzmeister Domenico Ventura und Claudius Johann Appelsdorfer (« Claudi »), der schon für *La gemma ceraunia* in Neuburg engagiert worden war. *Das hochbeehrte Augspurg*, S. 52 (Nr. 288, 290), 53 (Nr. 294); Seifert, « Die Beziehungen », S. 24; EINSTEIN, « Italienische Musiker », S. 393–395. Eine ähnliche Tafelmusik, über die jedoch wenig bekannt ist, wurde ebenfalls zur Hochzeit Sophia Dorotheas von Pfalz-Neuburg mit Odoardo Farnese 1690 aufgeführt. Vgl. Wolfgang KAPS, *Dorothea Sophia von Pfalz-Neuburg (1670–1748). Pfalzgräfin bei Rhein, Herzogin von Bayern, Jülich, Kleve und Berg, Fürstin von Moers, Gräfin von Veldenz, Sponheim, Mark und Ravensberg, Herrin in Ravenstein, Herzogin von Parma und Piacenza. Stand 2011*, online: <http://www.pfalzneuburg.de/wp-content/uploads/2010/03/DorotheaSophia.pdf> (konsultiert 30. September 2016), S. 15–16. Das *Theatrum europaeum* berichtet: « Das folgenden Tags ward die Unter=Trauung bey den P.P. Jesuiten durch den Prälaten Kaisersheim des Ordens S. Benediçi vollzogen, in welcher Printz Theodorus von Sulzbach hochged. Erb=Printzen Odoardi Stelle vertrat: der Abend darauff aber mit einem kostbaren Festin und herrlicher Music vollbracht/ [...]. » *Theatri europaei*, Bd. 13, S. 1204.

man in dem grossen Saal mehr als 600. Kerzen auffgestecket/ und in Anwesenheit einiger Fürsten und Graffen die Nacht=Mahlzeit gehalten³⁵.

Die Ausführenden entstammten der höchsten sozialen Ebene: Die Tänzerinnen und Tänzer waren nämlich keineswegs professionelle Balletttänzer, sondern Adlige. Nicolò Minato schreibt in seinen Vorbemerkungen:

*Havuto l'Autore il pretiosissimo Honore d'esserli commandata, ristretta nel numero di 3. Musici L'Introduzzione d'un Balletto di 2. PRE[N]CIPI, 2. PRENCIPESSE, 4. Principiss:e Dame, e 4. Nobiliss: Cavallieri [...]*³⁶.

Die drei Musiker stellten die Personifikationen der drei Tempora Vergangenheit (*Passato*), Gegenwart (*Presente*) und Zukunft (*Venturo* oder *Avenire*) dar und zielten auf die Darstellung vergangener, gegenwärtiger und zukünftiger « *glorie* » und « *grandezze* », die sich aufgrund der dynastischen Verbindung zeigten. Die Ballette waren auf das Programm abgestimmt und ließen zunächst vier ältere Personen (« *Personaggi antichi* ») auftreten, die von den vier Rittern dargestellt wurden, dann vier Personen ‚im besten Alter‘ (« *Personaggi d'Età, e figura Virile* »), die Prinzen und Prinzessinnen, und schließlich vier jugendliche Personen (« *Personaggi di Portam.to d'età giovanile* »), die vier Damen. Gleichzeitig ist mit der Darstellung von Personen unterschiedlichen Alters eine weitergehende Symbolik verbunden: Sie spielt auf die drei Lebensphasen ab, die seit der Antike das Menschenleben einteilten³⁷. Kindheit/Jugend, Erwachsenenalter und Alter werden mit den drei Tempora in Beziehung gesetzt. Dass dabei das Erwachsenenalter mit dem Hier und Jetzt der Gegenwart korrespondiert, liegt an den zu feiernden Brautleuten: Diese Korrespondenz spiegelt ihre eigene Lebenssituation wider, während die Vergangenheit auf die Zeit ihrer Eltern und Vorfahren und die Zukunft die der zukünftigen Generationen (inklusive eigener Kinder) verweist. Dies wird auch durch drei Putti unterstrichen, die vor den Tänzerinnen und Tänzern platziert wurden und auf Schildern folgende Motti präsentierten: « *PRAETERITI MEMORIA* », « *PRAESENTIS GAUDIUM* » und « *FUTURI SPES* ». Daher ist es auch kein Zufall, dass die Personen der Gegenwart von den ranghöchsten Tänzern und Tänzerinnen repräsentiert werden, nämlich von vier Prinzen und Prinzessinnen, die außerdem auf der in drei Wege eines Gartens aufgeteilten Bühne bezeichnenderweise vor dem

35. *Theatri europaei continuati. Vierzehender Theil/ das ist: abermahlige auffführliche Fortsetzung denck- und merckwürdigster Geschichten/ welche/ ihrer gewöhnlichen Eintheilung nach/ an verschiedenen Orten durch Europa, wie auch in denen übrigen Welt=Theilen/ vom Jahr 1691. an biß 1695. sich begeben und zugetragen. Ingesamt auß den Sachen selbst/ und dero warhafften umständlichen Verlauff/ vermittelst von hohen Orten gesuchten/ und communicirten Actis und Urkunden zusammen gezogen; auch mit vielen darzu nöthigen Kupffer=Stücken und Bildnüssen außgezieret*, Frankfurt a. M., 1702, S. 119.

36. Da das Libretto von *Li tre slati del tempo* nicht paginiert ist, wird auf detaillierte Nachweise der zitierten Textstellen verzichtet.

37. Neben der Dreiteilung existieren weitere, kleingliedrigere Einteilungen. Vgl. Emiel EYBEN, « Die Einteilung des menschlichen Lebens im römischen Altertum », in *Rheinisches Museum für Philologie* N.F. 116, 1973, S. 150–190.

mittleren, im Zentrum sichtbaren Weg auf Kissen sitzen durften, während die anderen Tänzer in gebührendem Abstand an der Seite stehen mussten³⁸.

Zum Inhalt: Während Presente das Glück der Brautleute der aktuellen Kriegssituation – der Pfälzische Erbfolgekrieg war voll entbrannt – entgegengesetzt, verweist Passato auf die Taten der Vorfahren der Häuser Pfalz und Medici. Beide sind außerdem voll des Lobes für die Eltern und Geschwister des Brautpaars, die als Regenten³⁹ und Geistliche⁴⁰ die Geschicke Europas mitbestimmten, und wünschen Frieden.

Venturo tritt auf und verweist auf die « *Novi Eroi* », die geboren würden und dem Geschlecht Hoffnung auf erfolgreiche Kriegsherren, kluge Herrscher und Bewahrer des Glaubens brächten. Alle Personifikationen treten ab, wobei Venturo (hier: « *Avenire* ») das Primat der Hoffnung herausstellt⁴¹. Die Bühne ist nun also leer und womöglich vollzog sich an dieser Stelle vor dem eigentlichen Ballett ein Szenenwechsel oder ein zeremonieller Akt. Denn die einzelnen Gruppen werden anschließend nochmals durch die Personifikationen der Tempora eingeleitet, die in Rezitativen und Arien auf Tugenden, insbesondere die Treue (oder den Glauben) verweisen. Passato postuliert, dass die Treue niemals altert (« *Che se'l Tempo fugge, e v'è, / Non s'invetchia mai la Fè.* »), und Presente, dass sie Stabilität im Handeln verleiht (« *E [= È] Virtù l'Agilità / Dov'è stabile la Fede.* »); Venturo (hier: « *Avenire* ») bleibt bei der Hoffnung (« *Di speranza cor ripieno* »). Alle Personifikationen rufen den noch fehlenden Amor auf, mitzufeiern (« *Vieni, Amore, festeggi-gia ancor Tu. / Di Legame si degno, che stringi / Di Bellezza, Grandezza, e Virtù.* »), der Vorhang hebt sich und das Ballett beginnt⁴².

Wie man unschwer erkennen kann, ist die Balletteinleitung *Li tre Stati del tempo* weit unspezifischer als Oper und Kantate. Dabei hätten sich konkrete Angriffspunkte mühelos ergeben. Neben der prekären Kriegssituation, die ein ausführliches musikalisches « Säbelrasseln » sowie Wünsche nach Kriegsglück und Frieden erlaubt hätte, wäre die bisherige Kinderlosigkeit des Kurfürsten ein Anlass gewesen, explizit Kindersegen ob des Fortbestands der Dynastie zu wünschen. Stattdessen werden beide Themen lediglich *en*

38. « *Aprivassi il Prospetto del Cortile: e vi si vederà Apertura di Giardino; ò simile, la quale doverà esser distinta, come in 3. Viali: & in fronte di ciascuno d'essi appariranno quattro delli Personaggi del Balletto. Nel fronte di mezzo di 2. Prencipi, e le due Prencipesse, che potranno essere assisi sopra Cussini. Nel fronte della Parte siniestra li 4. Cav:ri, & in quello della Parte destra le 4. Dame; slando si le Dame, come li Cav:ri in Piedi; in sito alquanto più in dietro delli Prencipi, e delle Prencipesse.* »

39. « [...] Il GENITOR de la felice SPOSA / Può dirsi per Gran vanto / Di Virtute, e Prudenza / L'Ulisse di Toscana. » « *E de lo SPOSO il GENITOR fù detto / Salomon de l'Impero.* » Weiterhin werden die Schwestern der Brautleute erwähnt, die in Königshäuser und das Kaiserhaus einheirateten.

40. « *E insigne in Vaticano / Di MEDICI la Porpora: E la Mitra / D'Wratislavia hà pregio / Da un Palatino Prence.* », auf Kardinal Francesco Maria de' Medici und Franz Ludwig von Pfalz-Neuburg, Bischof von Breslau, anspielend.

41. « *Rammentarsi Ben goduto, / E'l Presente insiem goder, / E' diletto, ed è piacer. / Mà, di questo, e quel Contento / La speranza è condimento. // Il Diletto del Passato, / E'l Piacere, c'hoggi vien, / Ambi fanno il Cor Seren: / Mà quel fu, questo non dura; / La speranza è più sicura.* »

42. « *s'Aprè il Prospetto. / Appariscono li Personaggi disposti dalli TRE STATI DEL TEMPO. / Segue il Balletto.* »

passant erwähnt und nicht weiter ausgebreitet. Diese Vorgehensweise macht jedoch noch einmal die Ausnahmestellung von *I pianeti benigni* überdeutlich.

An den drei präsentierten Beispielen von Musikwerken, die vom Kaiserhof an den Hof der Pfalz-Neuburger gelangten, kann man unterschiedliche Kommunikationsstrategien erkennen. Während in *La gemma ceraunia* lediglich allgemeine höfische Tugenden postuliert werden, so wie es später auch die über Jahrzehnte in ganz Europa rezipierten Libretti des kaiserlichen Hofdichters Pietro Metastasio tun, und *Li tre stati del tempo* kaum auf aktuelle Probleme eingeht, fordert die Präsenz des Kaisers und sein Eigeninteresse eine andere Strategie heraus. In *I pianeti benigni* werden konkrete Defizite angesprochen, für die angesichts des drohenden Machtverlusts der Habsburger in Spanien eine Lösung eingefordert wird. In allen drei Fällen wenden sich die Texte an das höfische Publikum, das bei den Hochzeiten anwesend war. Durch Übersetzungen wurde jedoch der Kreis um Personen, die des Italienischen nicht mächtig waren, was man beim höfischen Publikum in den meisten Fällen allerdings voraussetzen konnte, erweitert. Bühnenbildbeschreibungen und Szenenanweisungen machten das Spektakel auch für diejenigen erlebbar, die nicht anwesend waren. Das « *public réel* » des Aufführungsorts wurde um die « *publics imaginés* » der potenziell mit Texten erreichbaren Adressaten multipliziert und mit den Botschaften des Habsburger Hofes konfrontiert.

À propos des diverses formes de transfert culturel habsbourgeois : entre consolidation du pouvoir et réformes politiques (du XVI^e au XVIII^e siècle)

Werner Telesko

Universität Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften

Le présent article se penche sur l'évolution que les transferts culturels ont connue dans l'Empire des Habsbourg entre le XVI^e et le XVII^e siècle et jusqu'à l'époque de Marie-Thérèse. Au centre de notre réflexion se situera non seulement la comparaison entre les modèles du transfert culturel habsbourgeois à l'Époque moderne, mais également les questions de l'organisation politique liée au modèle thérésien pour savoir si celui-ci s'est éventuellement inspiré de modèles espagnols (notamment la gouvernance partagée entre les différents vice-rois et une organisation du gouvernement à la fois centralisée mais aussi adaptée aux conditions locales des différentes régions concernées). En partant de l'idée qu'il convient de traiter des villes de résidence (*Residenzstädte*) comme Vienne, Bruxelles et Madrid en fonction de l'orientation et de la situation respective de leur politique culturelle, la problématique complémentaire tentera de saisir dans quelle mesure la globalisation existant à l'époque où les Habsbourg régnaient sur l'Empire espagnol aurait influé sur la Maison d'Autriche au XVIII^e siècle.

Avant de présenter les critères de comparaison, notamment pour le domaine culturel permettant de souligner, d'un point de vue méthodologique, le caractère que revêt l'histoire de l'art comme « science de transfert »¹, nous souhaitons mentionner brièvement un autre aspect de la problématique principale. Il s'agit essentiellement de comprendre dans quelle mesure les situations de guerre et les conflits ont influé et influent sur les transferts culturels en général. *Mutatis mutandis*, cette problématique s'applique à l'ensemble de l'époque moderne, mais elle prend une importance particulière dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, que l'on identifie généralement comme la période d'apogée des guerres dites « de cabinets » (*Kabinettskriege*). Ainsi, entre 1740 et 1763, c'est la quasi-totalité de l'Europe qui se trouve sous les armes, avec des alliances changeantes. Jusqu'ici, les chercheurs se sont trop peu interrogés, voire pas du tout, sur les conséquences de ces conditions, néfastes à la production culturelle – et, donc – à la représentation de la

1. Cf. Michel ESPAGNE, « Der theoretische Stand der Kulturtransferforschung », in Wolfgang SCHMALE (ed.), *Kulturtransfer. Kulturelle Praxis im 16. Jahrhundert*. Innsbruck–Wien–München–Bozen, Studienverlag, 2003, p. 63-75 ; Hans-Jürgen LÜSEBRINK, *Interkulturelle Kommunikation. Interaktion, Fremdwahrnehmung, Kulturtransfer*, Stuttgart-Weimar, Metzler, 2005, p. 129-138.

dynastie des Habsbourg-Lorraine. L'eupéanisation et l'internationalisation marquées de la politique de l'époque – à propos de la « guerre de Sept Ans », on parla même d'une « guerre mondiale avant la lettre » – ont déclenché dans des « espaces publics » divers une multiplication de processus d'échange dont la complexité et la polyvalence ne trouvent plus d'explication dans le contexte des alliances politiques et militaires.

Dès le xvi^e siècle, on constate une nette formation de blocs politiques due à la rivalité entre les Habsbourg et la France ; cependant, les systèmes de communication politique fondés sur la configuration des territoires présentent des différences essentielles par rapport aux siècles postérieurs : de la multiplicité et de la fragmentation spatiale des empires et des différentes couronnes de l'empereur Charles Quint résulte pour lui la nécessité d'absences récurrentes, souvent longues, loin du pays et de ses sujets². Face à ces absences du souverain régnant, qui impliquent nécessairement un affaiblissement et un danger pour sa souveraineté, il est dans l'intérêt de Charles Quint d'installer des institutions stables qu'il met ainsi en mesure de gouverner ses domaines de manière autonome et avec la même autorité que si le souverain était présent en personne³. Ainsi Charles Quint instaure pour la durée de son absence un régent auquel il transfère l'intégralité du pouvoir et du gouvernement. Cette procuration quasi illimitée confère à la personne à laquelle est transmis cette autorité un maximum d'autorité face aux états, aux institutions et aux sujets, même si elle comporte le risque éventuel d'un trop grand autoritarisme de la part du représentant choisi⁴. Charles Quint préfère nommer régents des membres de sa famille la plus proche. Ainsi, c'est d'abord sa tante, l'archiduchesse Marguerite d'Autriche, qui administre les Pays-Bas bourguignons pendant l'absence du souverain, puis, à partir de 1531, c'est au tour de Marie, sa sœur cadette veuve du roi de Hongrie. Quant à son frère Ferdinand, éduqué en Espagne⁵, et n'ayant fait connaissance d'une forme autre mais tout aussi importante de la culture curiale habsbourgeoise que lors de son transfert involontaire vers les Pays-Bas en 1518⁶, Charles l'investit de la fonction de vicaire du Saint-Empire⁷. Cette organisation schématiquement exposée des régences correspond essentiellement à celui des vice-rois à Naples, en Sicile et en Amérique, mais il ne peut être maintenu que grâce à une correspondance politique soutenue et élaborée représentant « l'essence de la communication dans le système politique de Charles Quint »⁸. En ce sens, l'information et l'échange

2. Catalogue d'exposition *Karl V (1500-1558). Macht und Ohnmacht Europas*, Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland Bonn, Kunsthistorisches Museum Wien, Milan, Skira, 2000, p. 27.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 27, 29.

5. Catalogue d'exposition *Kaiser Ferdinand I. (1503-1564). Das Werden der Habsburgmonarchie*, Kunsthistorisches Museum Wien, Wien, Kunsthistorisches Museum, 2003, p. 31-61.

6. *Ibid.*, p. 201.

7. Catalogue d'exposition *Karl V* (voir note 2), p. 29.

8. *Ibid.*

continuels, établis comme principe de gouvernance, garantissent en même temps à tous les participants du système politique de disposer d'un état de connaissances similaires. Ce principe pose également la base quasiment idéologique de l'évolution du transfert culturel dans la mesure où on peut agir en s'appuyant sur une communication dense qui fait de l'échange son principe politique.

Dans l'imagerie politique, l'empereur Charles Quint se met en scène dès le début comme « nouvel Hercule » – une représentation reprise à de nombreux niveaux. Dans une série de tapisseries exécutées à la suite de la célèbre campagne menée contre la domination ottomane à Tunis en 1535, il fait multiplier en particulier les allusions et les citations de l'époque romaine⁹. À côté des problèmes liés aux confessions religieuses, toujours plus urgents, c'est le partage de l'héritage de Charles entre deux branches – la branche espagnole de Philippe, et celle autrichienne de Ferdinand, – le 23 août 1556, qui accélérera la fin de l'universalisme habsbourgeois. Cependant, des représentations de Philippe (II) qui espérait rassembler l'intégralité de l'héritage paternel – y compris la dignité impériale¹⁰ – ressort clairement à quel point le modèle de l'Empire romain était perçu comme une stratégie intersubjective de légitimation dans les arts plastiques.

L'absence d'une résidence (*Residenz*) permanente et fixe – la cour de Charles voyage avec lui et Valladolid, Grenade, Bruxelles, Gand, Francfort, Augsbourg, Milan et Naples sont les fréquentes étapes de ses multiples voyages – n'a pas pour autant pour conséquence une absence de modèles stylistiques ou iconographiques, au contraire ils existent bel et bien et les artistes peuvent y recourir à des fins de légitimation. Cependant, ces modèles n'excluent pas le développement de styles propres comme, par exemple, celui de la cour de Marguerite d'Autriche (1480–1530), régente des Pays-Bas à Malines, qui entretient de nombreux artistes¹¹ : ce n'est pas uniquement sa fonction particulière en tant que collectionneuse qu'il convient ici de souligner, mais, en tant que fille de Marie de Bourgogne, elle tient également un rôle important comme médiatrice de premier plan entre les cultures bourguignonne, italienne et ibérique, qu'elle transmet aux Habsbourg et en particulier à Ferdinand I^{er}. Dans son travail dédié au personnage, Dagmar Eichberger a su démontrer de manière convaincante de quelle manière la « politique artistique » de Marguerite et les représentations de la régente s'orientent en fonction de buts stratégiques clairement définis. En même temps, à cette époque, la production des portraits de cour n'est pas liée à un endroit particulier, on passe commande le plus souvent lors d'occasions particulières et principalement lors des Diètes¹². C'est notamment dans la biographie de

9. *Ibid.*, p. 39 s.

10. *Ibid.*, p. 41.

11. Dagmar EICHBERGER, *Leben mit Kunst – Wirken durch Kunst. Sammelwesen und Hofkunst unter Margarete von Österreich, Regentin der Niederlande*, Turnhout-London, Brepols, 2002.

12. Catalogue d'exposition Ferdinand I^{er} (voir note 5), p. 195.

Ferdinand I^{er} qu'on retrouve les usages particuliers du transfert culturel de l'époque étant donné que les processus de transfert culturel entre les résidences ne sauraient se concevoir sous forme abstraite, mais qu'ils sont liés à des personnes données qui les soutiennent – comme Ferdinand qui, après avoir repris la gouvernance des terres ancestrales autrichiennes (en 1522), fait successivement la connaissance des villes de résidence plus petites d'Autriche mais aussi de Prague¹³. Pour ce qui est des portraits, le transfert dans le domaine des arts s'étend bien au-delà du simple transfert des arts au sein de l'empire des Habsbourg : l'orientation artistique de Jakob Seisenegger, par exemple, qui prend Venise comme modèle, implique la prise en compte d'une perspective transalpine¹⁴.

Un trait caractéristique de la politique artistique des Habsbourg aux siècles suivants, et notamment pour la période commençant au début du XVIII^e siècle, est le maintien de la fiction de l'unité politique de la Maison d'Autriche ainsi que la revendication habsbourgeoise de domination mondiale et sa mise en scène iconographique – et ce, très souvent pour compenser des faits politiques réels qui pouvaient l'infirmier. Un exemple instructif de cette tendance se trouve dans la tradition des représentations de l'empereur Charles VI en sa qualité de roi d'Espagne qui constitue, comme l'a démontré Friedrich Polleroß¹⁵, une constante dont l'origine est à chercher dans l'article correspondant du « Traité de Vienne » (1725) qui accorda à Charles le titre de roi d'Espagne à vie afin de le dédommager de sa renonciation effective. Le grand nombre d'exilés espagnols qui accompagnèrent Charles à Vienne en 1711 et formèrent à la cour un influent « parti espagnol » souligne également cette tendance¹⁶. L'absence de pouvoir universel, comme résultat de ce renoncement, fut donc contrebalancée à un certain degré pour les Habsbourg par leurs prétentions manifestes dans les productions héraldiques et iconographiques, favorisant non seulement le transfert culturel bi- et multilatéral mais aussi l'imaginaire médial de l'existence ininterrompue d'un universalisme habsbourgeois, universalisme fondé explicitement sur la multiplicité des territoires et caractérisé – encore plus qu'à l'époque de Charles Quint – par son profond syncrétisme. Dans son ouvrage fondamental consacré à la politique artistique de Charles VI, Franz Matsche a démontré que la politique du souverain se fonde sur une pluralité d'emprunts tirés de l'Ancien testament, du christianisme et de la mythologie antique¹⁷.

13. *Ibid.*, p. 202.

14. *Ibid.*, p. 195 s.

15. Friedrich POLLEROSS, « *Hispaniarum et Indiarum Rex*. Zur Repräsentation Kaiser Karls VI. als König von Spanien », in Jordi JANÉ (ed.), *Denkmodelle: Akten des 8. Spanisch-Österreichischen Symposions, 13.–18. decembre 1999, Tarragona*, Tarragona, 2000, p. 121-175.

16. Hans WAGNER, « Der Höhepunkt des französischen Kultureinflusses in Österreich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts », in *Österreich in Geschichte und Literatur* 5, 1961, p. 507-517, réimprimé dans Hans WAGNER, *Salzburg und Österreich. Aufsätze und Vorträge*, Salzburg, Gesellschaft für Salzburger Landeskunde, 1982, p. 283-296.

17. Franz MATSCHE, *Die Kunst im Dienst der Staatsidee Kaiser Karls VI. Ikonographie, Ikonologie und Programmatik des « Kaiserstils »*, Berlin–New York, 2 vols, de Gruyter, 1981.

Suivant la tendance internationale qui consiste à mettre en place des résidences curiales permanentes, les activités cérémonielles et artistiques se concentrèrent de plus en plus sur quelques endroits précis. Ainsi, dès le début du XVIII^e siècle, l'écart entre le centre et la périphérie se ressentit beaucoup plus qu'au XVI^e siècle, ce qui entraîna la reprise et la modification de modèles généraux : ainsi la cour des « Pays-Bas espagnols » de l'archiduchesse Marie-Élisabeth, sœur de l'empereur Charles VI, gouvernante des Pays-Bas de 1725 à 1741¹⁸, est fondamentalement une imitation de la cour de Vienne. Néanmoins, le cérémoniel nécessita à plusieurs reprises une adaptation aux conditions spécifiques des « Pays-Bas autrichiens » ainsi qu'à la personne de la gouvernante. C'est Charles VI lui-même qui garantit par la paix de Rastatt (1714) la préservation des « Pays-Bas espagnols » et leur indivision ainsi que le respect des constitutions traditionnelles transmises depuis le Moyen Âge. Concrètement, la cour de Marie-Élisabeth fut constituée avant tout selon le modèle de la cour d'une impératrice-veuve. Néanmoins, un cérémoniel ne se présente pas comme une simple norme à appliquer au cas individuel particulier, il doit être toujours renégocié. La fragilité du rapport entre Vienne et Bruxelles apparaît déjà dans l'histoire des « Pays-Bas espagnols » durant le règne du prince Eugène (1716–1724) comme gouverneur où le fait de ne pas prendre en compte les exigences de la noblesse néerlandaise aboutit à des révoltes. Cette problématique perdura sous le gouvernement de Charles-Alexandre de Lorraine (1741/1744–1780) car, en commençant à exercer ses responsabilités, Charles-Alexandre, lié par les consignes de Marie-Thérèse, au lieu de mener une politique personnelle et indépendante aux Pays-Bas, fut tenu de « poursuivre la politique de Vienne à la cour de Bruxelles »¹⁹, ce qui fit de Bruxelles un simple « organe d'exécution de l'autorité centrale à Vienne »²⁰ – politique réalisée en particulier par la liquidation du « Conseil suprême des Pays-Bas » (1757) et par la création du « Département des Pays-Bas ».

Le but qui était d'intégrer les « Pays-Bas autrichiens » (et d'autres « provinces ») dans l'empire des Habsbourg, comme le montrent ces évolutions, nous amène à la dernière section de la brève analyse diachronique du transfert culturel habsbourgeois. Pour comprendre notamment les évolutions du XVIII^e siècle tardif, une perspective synthétique concernant l'évolution de l'implantation des résidences impériales dans les territoires héréditaires autrichiens s'impose²¹ : après la période des « résidences itinérantes » (1490–1564) s'ensuit l'ère de la « décentralisation » (1564–1665) qui aboutit entre 1665 et

18. Sandra HERTEL, *Maria Elisabeth. Österreichische Erzherzogin und Statthalterin in Brüssel (1725–1741)*, Wien, Böhlau 2014.

19. Catalogue d'exposition *Charles-Alexandre de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens* : exposition 1987, Palais de Charles de Lorraine, Bibliothèque Royale Albert I^{er}, Bruxelles, Bruxelles, Générale de Banque 1987, p. 10 s.

20. *Ibid.*, p. II.

21. Friedrich POLLEROS, « *UBI CAESAR IBI ROMA EST*. Les Résidences des Habsbourgs dans les États Patrimoniaux et l'Empire, XVI^e-XVIII^e siècles », in Gérard SABATIER, Rita COSTA GOMES (eds.), *Logares de Poder, Europa Séculos XV a XX*, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian, 1998, p. 106-141.

1740 à une nouvelle « centralisation » puis, entre 1740 et 1780, à une période d'« institutionnalisation ». De ces changements ressortent déjà les diverses bases sur lesquelles s'organiseront les multiples transferts culturels curiaux.

C'est très certainement à l'époque de Marie-Thérèse qu'apparaît le plus nettement l'importance accordée à un paradigme particulier, celui de la recherche du transfert culturel, dans un contexte de plus en plus spécifique et aux multiples facettes : le credo de « se détacher de la primauté de l'original et de la culture de départ »²² et de porter de plus en plus d'attention au dynamisme et au caractère évolutif des processus. Les processus de transfert correspondants acquièrent, surtout à cette époque, une nouvelle dimension étant donné la persistance de contacts importants entre les différentes cours habsbourgeoises, mais le transfert culturel doit cependant être considéré également sous l'aspect de la francophilie, étant donné que, tel un leitmotiv, le « modèle culturel » de la France s'impose à toute l'Europe d'une nouvelle manière, remplaçant dans une large mesure le « modèle » italien. Au contraire de la « culture nationale »²³ française, le cœur de la culture habsbourgeoise revêt un caractère hybride qui développe, grâce à des transferts supplémentaires, une nouvelle qualité par la création de formes mixtes. Par conséquent, la culture thérésienne présente une prédisposition particulièrement marquée à la réception, ce qui se reflète également dans le fait que la polémique anti-française – déclenchée pour des raisons politiques – s'efface de plus en plus au début du XVIII^e siècle pour céder le pas, dès le milieu du siècle, à une véritable pénétration de l'esprit français à Vienne dont la traduction politique est le renversement des alliances de 1756.

Enfin, sous le règne de Marie-Thérèse, on peut constater une nette intensification des processus d'échange entre les différentes terres de la couronne mais aussi des échanges axés sur Vienne comme métropole – ces facteurs menèrent à une situation pluriculturelle accrue au sein de la monarchie même, et, étant donné que le transfert culturel ne peut jamais réussir s'il reste unilatéral, ils furent aussi à l'origine d'échanges et d'interpénétrations, surtout au niveau linguistique. De nombreuses raisons conduisent à donner une réponse affirmative, notamment pour cette époque, à la question posée dans un autre contexte par Wolfgang Schmale : ne faut-il pas considérer le transfert lui-même comme une expression culturelle²⁴, du moins lorsque l'on considère l'aspect selon lequel l'augmentation des transferts culturels est le signe de nouvelles dimensions et d'une intensification des communications ? Cela se perçoit de manière particulièrement nette parmi les membres du conseil de Marie-Thérèse qui furent recrutés non seulement dans tous les territoires dont se composait l'empire

22. Joseph JURT, « *Das wissenschaftliche Paradigma des Kulturtransfers* », in Günter BERGER, Franziska SICK (eds.), *Französisch-deutscher Kulturtransfer im Ancien Régime*, Tübingen, Stauffenburg, 2002, p. 18.

23. *Ibid.*, p. 26-30.

24. Wolfgang SCHMALE, « Kulturtransfer und der Hypertext der Geschichte », in Helga MITTERBAUER, Katharina SCHERKE (eds.), *Entgrenzte Räume. Kulturelle Transfers um 1900 und in der Gegenwart*, Wien, Passagen, 2005, p. 221.

(surtout en Italie, aux Pays-Bas et dans le sud-est de la monarchie) mais, en réalité, aussi dans toute l'Europe²⁵. En outre, le concept de réforme politique que l'impératrice entendait mettre en place visait une centralisation au niveau administratif et une homogénéisation (un concept somme toute contraire à l'idée de départ, mais qui apparaît de façon caractéristique dans l'uniformisation et la centralisation des règlements). De telles tendances ne pouvaient pas rester sans conséquences sur l'organisation de la vie culturelle. Le « malheureux esprit novateur » dont se plaint notamment le duc Johann Joseph de Khevenhüller-Metsch, grand maître de la cour de Vienne²⁶, représente un facteur supplémentaire du dynamisme qui devait mener à une réorientation de la politique menée par la maison des Habsbourg, marquée depuis toujours par le traditionalisme et par des positions conservatrices.

La fin inévitable de l'« universalisme » habsbourgeois coïncide par conséquent avec un changement d'influences et de paradigmes dû au renversement des alliances politiques et à une interdépendance croissante au niveau européen. On s'intéressa désormais à des territoires considérés jusqu'alors comme sans importance (en premier lieu la Lombardie, dont Karl Joseph Gotthard von Firmian fut le gouverneur général éclairé²⁷, mais aussi la Hongrie ainsi que la Galicie, quasi-inexistante avant 1772²⁸) qui entraînent une modification de la situation rigide liée à la culture des résidences, comme nous l'avons décrite à travers l'exemple des Pays-Bas habsbourgeois. Un demi-siècle auparavant, une association comme la « Société des savants inconnus des territoires autrichiens » (*Gesellschaft unbekannter Gelehrter in den österreichischen Ländern*), fondée en 1746 à Olmütz (Olomouc) en Moravie, aurait été impensable, aussi bien dans les principes qui procédèrent à sa création que pour la ville où elle fut fondée. Le dépassement définitif du concept culturel et géographique impliquant la supériorité du Sud sur le Nord et qui avait été établi à l'époque de la Renaissance est dû à des auteurs comme Voltaire qui procédèrent à une nette revalorisation du Nord et de l'Est de l'Europe. Dans ce contexte, le constat de Larry Wolff, « *the Enlightenment had to invent Western Europe and Eastern Europe together, as complementary concepts, defining each other by opposition and adjacency* »²⁹, s'applique tout à fait à la monarchie des Habsbourg qui s'étend alors de plus en plus vers l'Est.

De ce point de vue, les villes et les résidences des Habsbourg entrent de plus en plus en concurrence avec les nouveaux centres culturels et économiques,

25. Cf. Adam WANDRUSZKA, « Maria Theresia und der österreichische Staatsgedanke », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung* 76, 1968, p. 185 s.

26. *Ibid.*, p. 179.

27. Aurora SCOTTI, « Il Conte Carlo Firmian, collezionista e mediatore del gusto fra Milano e Vienna », in Aldo DE MADDALENA, Ettore ROTELLI, Gennaro BARBARISI (eds.), *Economia, istituzioni, cultura in Lombardia nell'età di Maria Teresa*, vol. 2, Bologna, Il Mulino, 1982, p. 667-689.

28. Cf. Larry WOLFF, *The Idea of Galicia. History and Fantasy in Habsburg Political Culture*, Stanford, Stanford University Press, 2010.

29. Larry WOLFF, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994, p. 5.

de production comme de réception, et avec le transfert et l'implantation de la culture lorraine effectués par François Étienne³⁰ à Vienne, qui va bien au-delà de la simple réception, l'échange dans le domaine des arts et des sciences dépasse de loin, aussi bien quantitativement que qualitativement, ceux du XVII^e siècle, mais il est en même temps associé à une internationalisation, porté entre autres par la montée en puissance de la franc-maçonnerie. Si l'on considère les Lumières comme un projet paneuropéen, le mélange, constitué essentiellement de trois composantes – italienne, lorraine et prusso-saxonne – apparaît comme un trait typique de ce qui se passe à Vienne. Entre 1750 et 1850, on peut, en outre, constater l'ouverture de la politique culturelle à un large public qui s'accompagne cependant de plus en plus d'une « fonctionnalisation de la culture à des fins socio-politiques »³¹.

Pour ce qui est de la production littéraire (et, *mutatis mutandis*, également des autres branches de la production culturelle), la recherche a souligné qu'à l'époque de Marie-Thérèse on ne saurait parler de « formation d'un champ culturel selon la conception de l'autonomie relative établie par (Pierre) Bourdieu »³², principalement en raison de la prédominance des pouvoirs politique et ecclésiastique. En effet, ce sont les Jésuites qui imposent depuis 1616 des plans d'études uniformes à toutes les universités de la monarchie ; et il est même interdit aux non-catholiques d'obtenir un diplôme universitaire, interdiction qui restera en vigueur jusqu'en 1778³³. Ce constat basé sur la prédominance de facteurs hétéronomes, extérieurs au champ, allait de pair avec une large ignorance du théâtre en langue vernaculaire (un exemple bien connu est la lutte de Joseph von Sonnenfels contre la *Volkskomödie*, le théâtre populaire) et de la littérature séculaire ; cela était dû en particulier au fait que ces formes culturelles, mais aussi bien d'autres, ne pouvaient pas être considérées comme « partie intégrante de la culture de fête et de représentation à la fois supranationale et strictement catholique, qui accompagnent une prétention à l'universalisme »³⁴.

Il faut donc considérer comme fondement de cette nouvelle dimension du transfert culturel la restructuration politique et juridique imposée rapidement en plusieurs étapes par Marie-Thérèse. Les décorations et les peintures de la « Petite » et de la « Grande » galerie du château de Schönbrunn³⁵, achevées

30. Justus SCHMIDT, « Voltaire und Maria Theresia. Französische Kultur des Barock in ihren Beziehungen zu Österreich », *Mitteilungen des Vereines für Geschichte der Stadt Wien* 11, 1931, p. 73-115.

31. Philipp THER (ed.), *Kulturpolitik und Theater*, München-Wien, Oldenbourg, 2012, p. 11, 13.

32. Norbert Christian WOLF, « Der Raum der Literatur im Feld der Macht. Strukturwandel im thesianischen und Josephinischen Zeitalter », in Franz M. EYBL (ed.), *Strukturwandel kultureller Praxis. Beiträge zu einer kulturwissenschaftlichen Sicht des thesianischen Zeitalters*, Wien, WUV, 2002, p. 45 s.

33. Peter STACHEL, « Das österreichische Bildungssystem zwischen 1749 und 1918 », in Karl ACHAM (ed.), *Geschichte der österreichischen Humanwissenschaften, vol. 1 : Historischer Kontext, wissenschaftssoziologische Befunde und methodologische Voraussetzungen*. Wien, Passagen, 1999, p. 117.

34. Wolf (voir note 32), p. 52.

35. Cf. Werner TELESKO, « Die Erbin so vieler Länder und Reiche. Zu Ausstattung und Programmatik der beiden Galerien in Schloss Schönbrunn unter Maria Theresia », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung* 124/1, 2016, p. 82-103.

au début des années 1760, constituent, nous semble-t-il, un sismographe hautement révélateur de l'auto-perception culturelle de la monarchie habsbourgeoise dans la mesure où, grâce à la représentation visuelle du paradigme de la modernisation (de l'État), le transfert culturel en tant que pratique culturelle y atteint une nouvelle dimension. Les fresques du plafond, réalisées par le peintre italien Gregorio Guglielmi constituent de loin la mise en images la plus complexe en terre habsbourgeoise. Alors que les décorations de la « Petite galerie » (1759) présentent une conception laissant apparaître une nette préférence pour les allégories traditionnelles correspondant à l'apogée du style baroque, l'argumentation visuelle des fresques du plafond de la « Grande galerie », située également à l'étage noble, se déroule sur plusieurs niveaux. Créée en 1760, la thématique générale de la fresque centrale de la « Grande galerie » est la prospérité de la *monarchia austriaca* sous le règne du couple impérial : le groupe représentant le couple régnant est positionné au centre de l'ovale allongé (avec les effigies idéalisées des deux souverains), les allégories des terres de la couronne (*Kronländer*) les plus importantes de la monarchie (Bohême, Hongrie, Pays-Bas autrichiens, Toscane et Milan, Tyrol et Silésie) formant la transition vers les représentations en un style de type réaliste des terres de la couronne elles-mêmes dans des zones dédiées aux différents pays. Depuis les réformes de Friedrich Wilhelm von Haugwitz (1748), inspirées des mesures similaires prises en Prusse, un processus de réforme généralisé avait pris son essor dans l'administration d'État de la monarchie habsbourgeoise qui connut, précisément au début de la décoration du château de Schönbrunn, un nouveau dynamisme ainsi qu'une réorientation thématique : en 1758, le chancelier d'État Wenzel Anton von Kaunitz-Rietberg commença à soumettre à Marie-Thérèse ses propositions d'une réforme générale de l'État dont les répercussions directes se firent sentir sur l'orientation de la décoration intérieure de Schönbrunn ; l'espace central de la « Grande galerie », par exemple, ne traite pas uniquement de la prospérité économique et des richesses des différents territoires, mais accorde une importance pour le moins égale à la relation des terres de la couronne entre elles, voire à leur relation avec le centre dynastique situé aussi au centre de la peinture, traitant ainsi de principes fondateurs de l'organisation de l'ordre étatique. En réalité, les réflexions intenses du chancelier d'État concernant la relation des territoires entre eux et avec la dynastie correspondent aussi à la conception structurelle du champ central de la fresque de la « Grande galerie » : en effet cette fresque se focalise d'un côté sur l'ensemble que forment ces terres (au sens de l'empire des Habsbourg) en fonction de leur dépendance vis-à-vis de la dynastie souveraine visualisée au centre sous l'aspect de ses représentants, mais d'un autre côté elle entreprend également une différenciation dans la mesure où elle associe à chaque terre de la couronne, dans la zone dédiée à la représentation des pays, des particularités économiques, voire des bases de production propres. En même temps, la « Grande galerie » reprend le

schéma marquant de la polarité entre guerre et paix, connu et déjà utilisé dans la salle d'apparat de la Bibliothèque de la Cour à Vienne (fresques de plafond de Daniel Gran, 1730).

Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, la guerre ne présente pas d'obstacle à la constitution de réseaux toujours plus denses et tissés à l'aune à la fois de la nationalisation et de l'eupéanisation au cours du XVIII^e siècle. Bien au contraire : c'est notamment la publication d'informations sur la guerre qui favorise non seulement les formes réciproques de démarcation mais aussi la concurrence entre les genres littéraires qui visent à transmettre des informations de plus en plus rapidement à leurs clients respectifs. Alors que le roi Frédéric II de Prusse pratique une « prise d'influence planifiée sur les publications politiques »³⁶, notamment par l'envoi de ses « résidents » aux rédactions des journaux, qu'il pourvoit des dernières informations de la cour, il faut constater une « réaction plutôt lente du gouvernement autrichien »³⁷. Il paraît d'ailleurs assez étonnant qu'à Vienne on ne connaisse pas tous les journaux paraissant dans l'empire, même pendant la guerre de Sept Ans³⁸. Cependant, il existe des points communs à ces domaines indépendants des transferts culturels, mais liés à des évolutions essentielles en Europe et à la transformation concomitante des médias. Ainsi, pendant la guerre de Sept Ans, les domaines que sont la peinture et la sculpture ne semblent pas avoir connu de grandes commandes d'œuvres d'art dont le but principal aurait été de glorifier la guerre au service de l'empire des Habsbourg (ou de l'état prussien)³⁹. La « renonciation à évoquer les succès militaires réels de manière picturale au sein des genres utilisés dans la représentation de la cour »⁴⁰ qui se manifeste ici semble une vague prémonition de ce que la visualisation de l'« histoire contemporaine », jusqu'alors un constituant fixe de tous les genres artistiques représentés à la cour à l'époque moderne, trouve désormais une nouvelle base dans la vie elle-même. Par la suite, l'Empire de Napoléon et les guerres dites en Allemagne « de libération » contre l'Empereur des Français, ouvriront une nouvelle époque dans l'histoire des transferts culturels européens.

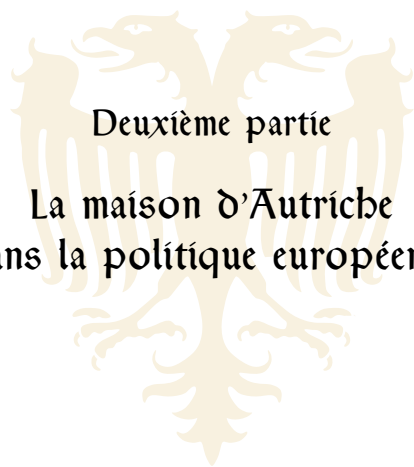
36. Martin WELKE, « [...] zu Österreichs Gloria durch Publicität mitzuwürcken. Zur Pressepolitik des Kaiserhofes im Reich im 18. Jahrhundert », in Wolfgang DUCHKOWITSCH (ed.), *Mediengeschichte. Forschung und Praxis. Festgabe für Marianne Lunzer-Lindhausen zum 65. Geburtstag*. Wien-Köln-Graz, Hermann Böhlau Nachf. 1985, p. 174, 177 s.

37. *Ibid.*, p. 183.

38. *Ibid.*, p. 186.

39. Hans Jakob MEIER, *Die Buchillustration des 18. Jahrhunderts in Deutschland und die Auflösung des überlieferten Historienbildes*. Munich, Deutscher Kunstverlag, 1994, p. 68 ; cf. Doris SCHUMACHER, « Der Siebenjährige Krieg in der bildenden Kunst. Von den Anfängen durch Johann Ludwig Gleim und Friedrich II. bis zu den populären Illustrationsfolgen des späten 18. Jahrhunderts », in Wolfgang ADAM, Holger DAINAT (eds.), *Krieg ist mein Lied. Der Siebenjährige Krieg in den zeitgenössischen Medien*. Göttingen, Wallstein, 2007, p. 240-267.

40. Joachim REES, « Krieg und Querelle. Zum Wandel des militärischen Ereignisbildes seit 1756 », in Sven EXTERNBRINK (ed.), *Der Siebenjährige Krieg (1756-1763). Ein europäischer Weltkrieg im Zeitalter der Aufklärung*, Berlin, Akademie Verlag, 2011, p. 199.



Deuxième partie

La maison d'Autriche
dans la politique européenne

Transición impériale et transition dynastique : la question de la catholicité des Habsbourg après 1558

Sylvène Édouard
Université Lyon 3-LARHRA

Hubert Goltzius, illustrant l'édition de 1557 de son recueil de portraits des empereurs depuis Jules César, propose un double portrait en médaillon de Philippe II et de l'archiduc Maximilien, de profil et à mi-corps, se faisant face, plastron contre plastron, dans de belles armures ciselées sur lesquelles pend la Toison d'or¹. Le premier, devenu roi d'Espagne quelques mois plus tôt, porte une couronne de laurier, symbole de l'*imperium* triomphant et réminiscence sans doute du projet de Charles Quint de le faire élire roi des Romains, tandis que le second porte le chapeau archiducal à rayons aigus. Les yeux dans les yeux, les deux princes se serrent la main, un geste de concorde que rappelle l'inscription entourant ce double portrait : *Philippi et Maximiliani Principum Regum Concordia*. L'amitié ainsi évoquée entre les deux cousins dépassait le cadre privé, signifiant plutôt une vertu politique, universelle et nécessaire, de celle des *boni* instruits dans la sagesse que Sénèque défendit dans ses lettres à Lucilius et, avant lui, Cicéron dans le *De amicitia*. Par cette vertu qui éloigne des leurres de l'intéressement et de la crainte, impuissants à détruire la véritable amitié, résumée par cette devise du roi d'Espagne placée au-dessus des deux profils – *nec spe nec metu*, sans espoir et sans crainte² –, Philippe II et Maximilien scellent le devenir politique et dynastique des deux branches issues de la maison d'Autriche. La fermeté du pacte scellé par cette poignée de mains occulte bien les tensions vives entre les deux héritages et les deux orientations politiques en matière de religion, opposant intransigeance catholique d'un côté et conciliation de l'autre. De l'élection de Ferdinand I^{er} à la mort de Maximilien II, la solution impériale apportée à la question confessionnelle fut en effet celle adoptée à Augsbourg en 1555, ce qui ne fut pas toujours du goût des papes successifs et de Philippe II. D'où une dynastie scindée en deux branches, parfois politiquement rivales, mais une seule famille toutefois, renforcée par le moyen concret des mariages, et qui pouvait se revendiquer de la même *beata stirps*, du même lignage sacré susceptible d'affirmer à long terme sa catholicité pourtant en débat après la mort de Charles Quint. Aussi, des

1. Hubertus GOLTZIUS, *Vivae omnium fere imperatorum imagines a C. Julio Caesare ad Carolum V*, Antverpiae, Aegidius Copenius Diesthemius, 1557.
2. Sagrario LÓPEZ POZA, « "Nec spe nec metu" y otras empresas o divisas de Felipe II », in Rafael ZAFRA y Javier AZANZA (eds.), *Emblemática Trascendente*, Pamplona, Sociedad Española de Emblemática, Universidad de Navarra, 2011, p. 435-456.

chroniques aux correspondances diplomatiques entre Rome, Madrid et Vienne, la circularité de cette documentation permet-elle de saisir à l'œuvre cette transition³ délicate vers l'unicité catholique de la dynastie des Habsbourg. Dans un premier temps fragilisée par les rivalités, cette unité fut ensuite en partie rétablie dans son acception familiale, par l'envoi, d'une part, des archiducs à la cour d'Espagne dès 1564, et par leur formation, d'autre part, auprès de leur oncle Philippe II, au contact des démonstrations de piété monarchique du roi. Enfin, Habsbourg de Madrid et de Vienne, dès la seconde moitié du XVI^e siècle, se reconnurent dans l'affirmation d'un même lignage saint, la *beata stirps* essaimant de Castille en Bohême.

L'union dynastique en péril après la mort de Charles Quint

Les deux branches de la Maison d'Autriche, distinguant après 1558 celle de Vienne et celle de Madrid, avaient pour souche commune l'archiduc Philippe dit le Beau et Jeanne de Castille. En 1496 et en 1497, les couronnes de Castille et d'Aragon et la maison d'Autriche avaient uni leurs enfants respectifs – Philippe et Jeanne puis Marguerite et Jean – afin d'établir un système d'alliances contre la France. Or, le décès de l'infant Jean, en octobre 1497, quelques mois après son mariage avec la fille de Maximilien I^{er}, Marguerite, puis les disparitions consécutives de l'infante Isabelle, héritière des trois couronnes de la Péninsule, en août 1498, et de son fils en 1500, permirent à l'infante Jeanne et à sa descendance d'entrer en possession des couronnes d'Espagne que son mariage avec l'archiduc Philippe promettait dès lors d'unir aux possessions des Habsbourg et éventuellement à la charge élective impériale. Au temps fort de la catholicité triomphante des Habsbourg, au début du XVII^e siècle, le greffier du pays de Francq (comté de Flandres) Adrián Baltin, dont le père avait été anobli par l'archiduc Albert, se souvint de cette souche originelle en composant son *Tratado de la Antigüedad, y Preheminencia de las Casas de Habsbourg*, dans lequel il faisait remonter l'origine des deux branches à l'archiduc Philippe, fils de Maximilien I^{er}. À la suite d'une longue comparaison avec le prince Zorobabel, choisi comme capitaine des Juifs après la captivité de Babylone pour reconduire ces derniers sur leur terre et réédifier leur Église, Baltin écrit que Philippe, tout comme Zorobabel fut le « *tronco de las dos ramas de donde procedio la bendita Virgen Maria Madre de nuestro Salvador, y Joseph su fiel esposo y primo: assi tambien fue el dicho Filippe primero el tronco y padre comun de los emperadores Carlos Quinto y Ferdinando Rey de Ungria y de Boemia, ramos de que descenden unas AA Ser^{mas} y se tornaron a juntar en ellos mismos por su dicho casamiento*⁴. »

3. M^a. JOSÉ RODRÍGUEZ SALGADO, *Un Imperio en transición. Carlos V, Felipe II y su mundo*, Barcelona, Crítica, 1992.

4. ADRIÁN BALTIN, *Tratado de la Antigüedad, y Preheminencia de las Casas de Habsbourg, y Austria, con la Descendencia de los Serenissimos Archiduques Alberto y Ysabel Principes de los Payses Bajos*, Biblioteca nacional de España [BnE], Ms 3136, f^o 5 r^o.

Les enfants du couple furent en effet opportunément mariés pour étendre l'aire d'influence de la dynastie, maintenant certaines traditions, comme l'alliance portugaise, ou innovant vers l'Est en se tournant vers la Hongrie. La géographie dynastique du règne de Charles Quint donna une part importante à chacun dans l'exercice du pouvoir mais ce fut Ferdinand, le petit frère né en Castille en 1503, qui fut très tôt associé à la pérennité impériale de la Maison en revêtant le titre de roi des Romains en 1531. Après l'abdication de Charles Quint en janvier 1556, la dynastie se scinda alors en deux maisons régnantes distinctes mais une seule famille demeurait. En 1548, Marie d'Autriche (1528-1603), fille de Charles Quint et d'Isabelle de Portugal, épousa son cousin germain Maximilien (1527-1576), fils de Ferdinand et d'Anne Jagellon. Le mariage fut célébré à Valladolid le 15 septembre 1548, après quoi l'infant Philippe quitta la Péninsule le 2 novembre pour entamer son long périple à travers les fiefs de l'Empire et les Pays-Bas, laissant sa sœur et son beau-frère Maximilien exercer la régence. Ils eurent une descendance très nombreuse – dont deux futurs empereurs – et leur fille aînée, Anne, épousa le roi d'Espagne en novembre 1570. Isabelle Claire Eugénie, née en 1566 d'un précédent mariage avec Élisabeth de Valois, épousa à son tour un archiduc, Albert, fils de Maximilien II et de Marie d'Autriche, en mai 1598, et ils devinrent tous deux souverains des Pays-Bas. L'année suivante, Philippe III s'unit à Marguerite d'Autriche, fille de Charles II d'Autriche, le frère de Maximilien II. La concorde dynastique présidant au double portrait de 1557, évoqué plus haut, fut ainsi assurée par ces multiples unions et leurs descendances.

Cependant, la question de la pérennité de l'unité confessionnelle de la dynastie, principal enjeu de la transition impériale après la mort de Charles Quint, demeurait en suspens et délicate. Dans le contexte de la fin du concile de Trente, le modèle confessionnel de la dynastie se trouva en effet fragilisé par la rivalité et la défiance entre les deux maisons, créant alors des tensions surtout entretenues depuis Rome. En effet, la situation des territoires placés sous l'autorité de Philippe II et de Ferdinand I^{er} avait compromis l'avenir d'une action commune en matière de politique religieuse. Animés d'une profonde et sincère piété catholique⁵, leur politique, en matière de religion, ne bénéficia pas, en effet, l'une et l'autre, de la même latitude, si bien que le nouvel empereur apprit précocement à ménager les nobles luthériens des possessions autrichiennes et de l'Empire tandis que Philippe II put imposer et démontrer la ligne intransigeante de sa politique religieuse dès le début de son règne, inaugurée en Espagne par le célèbre autodafé de Valladolid, dès son retour en 1559. Tant et si bien que les deux branches ne pouvant dominer à parts égales, celle d'Espagne, sous le règne de Philippe II, fut prépondérante, en raison principalement de son engagement indéfectible

5. Alfredo ALVAR (ed.), *Fernando I. 1503-1564. Socialización, vida privada y actividad pública de un Emperador del Renacimiento*, Madrid, Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, 2004.

à défendre la chrétienté. Rempart de la citadelle assiégée, la monarchie de Philippe II put ainsi prétendre à l'universalité, ce que les plumistes, juristes et théologiens du parti castillan s'efforcèrent de justifier au début du règne et à l'occasion des grands événements providentialistes, tels que la réduction de la révolte des Alpujarras en 1570 et la réunion du Portugal en 1580⁶. Si Philippe II ne fut pas empereur en titre, il régna cependant de façon effective sur un empire géographique et idéologique⁷. Mais, au début des années 1560, l'autorité de Philippe II sur la branche viennoise était encore en devenir pour subordonner la politique impériale aux intérêts de la branche espagnole, alors et toujours centrés sur la question de la catholicité. Rome seule put en déterminer l'issue en contribuant, par sa reconnaissance, à l'idée de *Monarchia universalis* du roi Philippe II.

La résolution du concile, lequel s'était tenu par intermittence à Trente depuis 1545, fut alors révélatrice des tensions entretenues à Rome entre les deux branches en matière de confessionnalisation. Le foyer de dissension se trouvait bien à Rome et non à Madrid ou à Vienne. Comme l'a montré Ignasi Fernández Terricabras⁸, les papes s'étaient très tôt inquiétés de la succession impériale en raison de la présence de princes électeurs protestants, jusqu'à revendiquer le droit de refuser leur vote⁹. Ainsi, de Jules III à Pie IV, l'élection possible de Ferdinand souleva l'indignation romaine car ce prince s'était rendu coupable de tolérance à l'égard des protestants et de négligence dans l'éducation de son fils Maximilien. Pie IV renouvela les mêmes craintes au moment de la succession de Ferdinand en 1564, jugeant encore plus sévèrement le fils, futur Maximilien II, dont le parti-pris confessionnel demeurait vague, préférant la conciliation avant tout. Aussi le pape exprima-t-il à Philippe II son regret de ne pas avoir été soutenu dans sa démarche qui avait visé à le faire empereur¹⁰. Si Pie IV reconnut le roi d'Espagne comme étant le seul capable de défendre la chrétienté – « *que quiere sea árbitro de la cristiandad y que todo se gobierne y disponga a su arbitrio*¹¹ » –, quitte à entretenir les rivalités et les tensions entre les deux branches, le parti espagnol, quant à lui, n'abonda pas dans son sens, préférant avant tout garantir l'union dynastique. À partir

6. Sur la question de la subordination d'une branche à l'autre, voir l'introduction de José MARTÍNEZ MILLÁN et Esther JIMÉNEZ PABLO, in José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austria. Las relaciones entre la Monarquía católica y el Imperio*, Madrid, Polifemo, 2011, vol. 1, p. 9-58.

7. Je me permets de renvoyer à mon ouvrage qui propose une synthèse sur le sujet : *L'Empire imaginaire de Philippe II. Pouvoir des images et discours du pouvoir sous les Habsbourg d'Espagne au XVI^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2005.

8. Ignasi FERNÁNDEZ TERRICABRAS, « Fernando I y la tercera etapa del concilio de Trento », in Alfredo ALVAR (ed.), *op. cit.*, p. 389-408 ; *Id.*, « Felipe II versus Fernando y Maximiliano II. Divergencias sobre la Reforma en el Imperio durante el pontificado de Pio IV (1559-1565) », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *op. cit.*, p. 83-107.

9. José Ignacio TELLECHEA IDÍGORAS, *Paulo IV y Carlos V. La renuncia del Imperio a debate*, Madrid, 2001.

10. Ignasi FERNÁNDEZ TERRICABRAS, « Felipe II versus Fernando... », art. cit., p. 87.

11. *Ibid.*, p. 88 ; Archivo General de Simancas, Estado, leg. 887, f^o 41, lettre du comte de Tendilla à Philippe II, de Rome, le 14 septembre 1560.

de la correspondance diplomatique avec Rome, conservée aux archives de Simancas, Ignasi Fernández Terricabras le confirme en revenant sur la démarche de Philippe II auprès du pape, en 1562, pour obtenir de ce dernier la confirmation, sans concession, de l'élection de Maximilien au titre de roi des Romains, pour le seul bénéfice de l'autorité de la Maison d'Autriche, celle-ci important plus au roi d'Espagne que la mauvaise réputation de son cousin¹². Les échanges entre les deux cours, avec les ambassadeurs et le pape, ainsi que la correspondance de l'impératrice Marie, sœur de Philippe II, insistent sur la primauté du lien du sang – Philippe II nommant Maximilien son « frère » et ses neveux, ses « fils », tel le chef de famille naturel –, mais aussi sur l'amitié entre les deux branches, amitié consubstantielle à la nature de la dynastie, élevée seule contre leurs ennemis communs.

Ces liens furent maintenus en dépit des points de désaccords profonds qui opposèrent Ferdinand I^{er} et Philippe II sur les conditions de la reprise et de la clôture du concile. Jamais l'entente dynastique ne fut alors autant compromise, ainsi que la diplomatie romaine de l'Espagne, entre la reprise des sessions du concile et la mort de Pie IV en décembre 1565. Philippe II, qui ne souhaitait pas un achèvement trop rapide du concile, fut seul à défendre cette position sans pour autant avoir procuré au pape le soutien espéré, lequel avait réclamé la présence du roi d'Espagne à ses côtés. Pie IV avait ensuite amèrement reproché à Philippe II de l'avoir ainsi placé dans la situation de devoir promettre à l'empereur le mariage des prêtres et la communion des laïcs sous les deux espèces. La première condition ne fut jamais accordée, surtout en raison du décès de Pie IV et de l'avènement de Pie V, tandis que la seconde, déjà appliquée, fut progressivement supprimée dès 1571, en Bavière, et jusqu'en 1621, en Bohême. La politique confessionnelle de Ferdinand I^{er} puis de Maximilien II pour préserver la paix au sein de l'Empire entretint donc la défiance de Philippe II qui trouva pourtant une solution efficace à cette crise de famille : il fit venir ses neveux auprès de lui tandis que sa sœur Marie s'appliquait à remettre son époux et futur empereur dans le droit chemin tout en élevant ses enfants dans une parfaite orthodoxie, éloignant ainsi le spectre de la fracture dynastique.

Un esprit de famille : les archiducs à la cour de Philippe II

Outre les liens du sang, un esprit de famille certain permit en effet de rapprocher les deux branches et de dépasser les rivalités, mais dans une perspective très castillane. Les archiducs d'Autriche, en dépit de leur ancrage viennois, furent en effet très proches de leur parentèle espagnole. Il y eut un précédent majeur en la personne de Ferdinand, futur Ferdinand I^{er}, qui était né à Alcalá de Henares le 10 mars 1503 et avait été élevé à la cour de son grand-père Ferdinand II d'Aragon, recevant une instruction sous le signe des

12. *Ibid.*, p. 92.

« maîtres espagnols de la scolastique¹³ ». Des clans s'étaient formés autour de son éventuelle succession au trône de Castille mais leurs ambitions avaient été définitivement déçues par le dernier testament du roi d'Aragon¹⁴. Le jeune prince espagnol, élevé en Castille jusque dans sa quinzième année, quitta alors définitivement la Péninsule pour un devenir politique autrichien. Il embarqua d'abord pour les Pays-Bas où il rencontra Érasme qui en a laissé un portrait très flatteur, non point trop politique comme son frère, mais formé à « la philosophie du Christ¹⁵ ». Son fils Maximilien, né en 1527 à Vienne, quelques semaines seulement après son cousin Philippe à Valladolid, parlait parfaitement le castillan, en plus de quelques autres langues que son père avait veillé à lui faire apprendre. Par la proximité des princes protestants et catholiques à la cour de Ferdinand, Maximilien apprit aussi à se lier d'amitié avec les uns et les autres indépendamment de leur confession religieuse. Charles Quint en fut le témoin lorsqu'il séjourna à Spire entre février et juin 1544, où se tenait la Diète. Par la suite, l'oncle veilla sur son neveu en l'intégrant dans sa cour puis dans sa politique dynastique. Ainsi, Maximilien dut quitter Augsbourg le 10 juin 1548 pour l'Espagne afin d'épouser sa cousine Marie¹⁶. Son oncle l'intégrait opportunément dans son empire composite en l'éloignant des tentations religieuses et vénériennes, mettant ainsi utilement de l'ordre dans la vie parfois jugée scandaleuse de son neveu. Maximilien, instrument de la politique dynastique de Charles Quint et de son père, ne garda pas un très bon souvenir de ces années passées à la cour de l'empereur¹⁷. Par la suite, son séjour en Espagne lui permit de faire l'expérience du gouvernement mais aurait forgé son antipathie de « l'Espagnol ». Il ne fut donc pas des plus enthousiaste à l'idée d'envoyer ses fils à la cour de Philippe II, non seulement parce que cette mesure ne convenait pas à sa dignité et à sa réputation mais aussi parce que l'envoi de ses fils à la cour du très catholique roi d'Espagne pouvait passer pour un mauvais signal auprès des sujets protestants de l'Empire. Néanmoins, la perspective de faire de son fils aîné Rodolphe le successeur de Philippe II, la fragilité de l'infant Carlos laissant présager le pire, acheva de le persuader.

D'après la dépêche de l'ambassadeur d'Espagne à Vienne, le comte de Luna, Maximilien reçut donc avec satisfaction la proposition de son beau-frère, louant son amour fraternel et souscrivant pleinement à ses motifs qui avaient été pourtant à même de le faire hésiter dans un premier temps :

Mandóme que yo escribiese a V.M. qu'él quería enviar al príncipe su hijo, para que se criasse ahí, si V.M. se contentaba, por enviar la mejor prenda que

-
13. Jean-Claude MARGOLIN, « Érasme entre Charles Quint et Ferdinand I^{er}, et le modèle érasmien du prince chrétien », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge – Temps modernes*, Tome 99, n° 1, 1987, p. 286.
14. Alfredo ALVAR (ed.), *op. cit.*
15. Lettre d'Érasme au médecin Juan de la Parra, 13 février 1519, dans Jean-Claude MARGOLIN, art. cit., p. 286.
16. Vicente DE CADENAS Y VICENT, *Diario del Emperador Carlos V. Itinerarios, permanencias, despachos, sucesos y efeméridas relevantes de su vida*, Madrid, Hidalguía, 1992.
17. Paula S. FICHTNER, *Emperor Maximilian II*, New Haven-London, Yale University Press, 2001, p. 16.

*tenia ni podia dar del amor y deseo que de servir a V.M. tiene; y hablando en ésta materia, me dixo que se criaban mejor por allá, y que era peligro, segun las cosas estaban por acá, que no se les pegase algo, y que ansi, po reñto como porque conociese a V.M. y al principe, y se criasse en su compañía, lo habia determinado*¹⁸.

L'ambassadeur ajoute que « *la reyna está con el mayor contentamiento del mundo de aqueſto, porque una de las cosas que mas afligen a S.A. es pensar que no se les pegue algo con las compañías de ésta tierra.* » Il était non seulement question de l'éloigner de la « mauvaise doctrine luthérienne » mais aussi de le familiariser avec la « nation » espagnole en cas de succession, ce que reprend l'historiographie posthume du roi :

*Avia pedido de su cuñado Maximiliano, i a su hermana se los enbiasen para preservarlos de la mala doctrina de los Alemanes seſtarios, i criarlos en la seguridad de almas i de cuerpos de su Palacio i Religion; porque si le sucediesen, como era contingente, por aver estado casi muerto dos años antes su eredereo unico, lo tenia aſorado para prevenir como Criſtiano i prudente, en caso de su muerte, pues era mortal, la sucesion mas cierta, conociendo los que podian entrar en ella los vasallos, i ellos a los que avian de recibir i jurar, conforme a leyes divinas i de su Corona*¹⁹.

L'ambassadeur de Venise à la cour de Vienne, Paolo Tiepolo, laissa en effet entendre que l'entourage de Maximilien, dont son grand maître, était très luthérien et que l'archiduc s'était tenu, un temps, à distance des cérémonies de l'Église romaine bien que « *l'animo suo fosse catholica*²⁰ ». Les motifs étant donc entendus, Maximilien annonça, dès l'automne 1561, que ses fils – Rodolphe et Ernest, respectivement nés le 18 juillet 1552 et le 15 juin 1553 à Vienne – partiraient au plus tard à la fin de l'été de l'année suivante et organisa à cet effet leur maison en la confiant au baron Adam de Dietrichstein, ambassadeur de l'empereur et gouverneur des enfants, qui passait pour un bon catholique : « *porque es católico, y agudo, y muy bien entendido, y muy hombre de bien, casado con doña Margarita de Cardona, y muy aficionado al servicio de V.M.*²¹ » Finalement, les archiducs ne prirent la route d'Italie qu'à l'automne 1563 sous la conduite du cardinal d'Augsbourg, et embarquèrent à Villefranche-sur-Mer, près de Nice, où les attendaient les galères d'Espagne. Ils arrivèrent enfin près de Barcelone le 17 mars 1564 où leur oncle Philippe II les accueillit personnellement, dérogeant au protocole, et insista pour que Rodolphe marchât à sa droite tandis qu'Ernest et le cardinal devaient les suivre. Après Barcelone, ils prirent le chemin de Madrid par Valence, comme les reliques de sainte Léocadie vingt ans plus tard. Jusqu'en 1570, les archiducs participèrent à la vie publique, cérémonielle et spectaculaire de la cour et du gouvernement, et demeurèrent dans

18. Dépêche du comte de Luna à Philippe II, 29 janvier 1561, dans Louis-Prosper GACHARD, *Don Carlos et Philippe II*, Bruxelles, Devroye, Tome 2, 1863, p. 118.

19. Luis CABRERA DE CÓRDOBA, *Filipe Segundo, Rey de España*, Madrid, Luis Sánchez, 1619, p. 330.

20. Louis-Prosper GACHARD, *op. cit.*, Tome 1, p. 112.

21. *Ibid.*, lettre du comte de Luna à Philippe II, 30 mars 1562, p. 120.

l'entourage intime du roi comme membres de sa famille, ce dernier les traitant comme des fils, avec une affection et des attentions toutes paternelles, et assurant même à son beau-frère qu'ils seraient effectivement ses fils en cas de disparition de l'infant Carlos : « *parésceme que en falta dél [l'infant] me quedaban mis sobrinos por hijos*²². » À cette date, alors que l'empereur désirait ardemment le retour de ses fils, le duc d'Albe conseilla à Philippe II de flatter les intérêts de l'empereur dans la perspective d'un mariage entre sa fille Anne et l'infant Carlos puis, pour l'union des deux maisons, de maintenir ses fils en Espagne : « *que V.M. atendia muy atentamente al bien de ambas casas y que miraba las cosas por venir para la conservacion dellas, y queriendo prevenir a muchas cosas de las que podrian succeder, y que a todo lo que a esto convenia era que sus hijos fuesen conocidos en España*²³ [...] ». Et, en effet, le roi d'Espagne s'entoura de ses neveux, leur faisant la démonstration de ses dévotions et de sa piété mais aussi en les faisant participer aux processions d'août 1564 pour le bon rétablissement de la reine après sa fausse couche, leur faisant accomplir leur première communion, les veillant pendant leurs maladies, les formant aux réceptions diplomatiques, comme celle, à Madrid, du cardinal Ugo Buoncompagni en novembre 1565, quelques jours avant leur séjour à Tolède pour l'entrée des reliques de saint Eugène, mais aussi en les intégrant à ses déplacements politiques pour les instruire dans l'art de la représentation royale²⁴. En 1570, après la reddition des derniers rebelles morisques, le roi s'était déplacé en Andalousie pour assister aux Cortes de Cordoue et faire son entrée dans Séville, en présence de ses neveux. Il portait encore le noir du deuil de la reine Élisabeth et de son fils Carlos mais son humeur n'en fut pas moins joviale et le roi, décontracté, fit son entrée le 1^{er} mai, prenant par la main Rodolphe, toujours suivi d'Ernest et du confesseur et ministre tout puissant, le cardinal Espinosa. Sans doute les princes eurent-ils alors l'occasion de visiter la galère royale construite et décorée pour le jeune amiral don Juan d'Autriche. Le roi eut même souhaité en faire ses beaux-fils puisque, comme il l'écrivit à l'impératrice, il n'avait que des filles et qu'au moins ses sœurs avaient des fils. Le roi envisagea donc plusieurs unions pour Isabelle Claire Eugénie, née en août 1566, d'abord avec son cousin Rodolphe puis avec Albert. Du vivant même de l'infant Ferdinand (1571-1578), fils de Philippe II et d'Anne d'Autriche, le projet de mariage, bien que critiqué en raison de la différence d'âge, permit de nouveau d'envisager la succession de Rodolphe sur le trône d'Espagne, ce que sa mère encouragea en considération de ses qualités de bon catholique²⁵.

22. M^e. José RODRÍGUEZ SALGADO, « *"I loved him as a father loves a son... Europe, damn me then, but I deserve his thanks"* : Philip II relations with Rudolf II », in José MARTÍNEZ MILÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *op. cit.*, p. 351.

23. Louis-Prospér GACHARD, *op. cit.*, p. 114 : lettre du duc d'Albe à Philippe II, 23 juin 1568.

24. Erwin MAYER-LÖWENSCHWERT, *Der Aufenthalt der Erzherzoge Rudolf und Ernst in Spanien 1564-1571*, Wien, Holder-Pichler-Tempsky, 1927, p. 32.

25. Juan Carlos GALENDE DÍAZ, Manuel SALAMANCA LÓPEZ, *Epiſtolario de la emperatriz María de Austria*, Madrid, Nuevos Escritores, 2004, p. 193 et suivantes, lettre de l'impératrice à Philippe II,

Surtout, comme l'a bien noté María José Rodríguez Salgado, Philippe II se comporta par la suite comme le chef de famille en apportant son soutien aux différentes candidatures de Rodolphe au titre de roi des Romains et d'Ernest pour celui de roi de Pologne, les favorisant comme s'ils étaient ses propres fils²⁶.

Quelques mois plus tôt, à l'automne 1569, Maximilien II s'était vu honoré de la demande en mariage de sa fille Anne par le roi d'Espagne qui l'avait, dans un premier temps, destinée avec insistance à l'infant. La fragilité mentale de ce dernier avait été une grande source d'hésitation pour Philippe II qui avait finalement décidé de faire renoncer l'empereur après l'arrestation de Carlos en janvier 1568. La future reine, Anne, débarqua donc à Santander le 3 octobre 1570 avec ses jeunes frères, Albert et Venceslas, puis fut conduite sous escorte jusque dans les environs de Madrid, après être passée par Burgos et Valladolid, afin d'être reçue par ses frères Rodolphe et Ernest. Puis ils se rendirent tous à Ségovie où le mariage fut célébré le 14 novembre. La grossesse de la reine ayant été rapidement confirmée, les jeunes archiducs purent enfin envisager leur retour à la cour de Maximilien II. Ils quittèrent le roi d'Espagne en juillet 1571 et, le 4 décembre, naissait l'infant Ferdinand. Rodolphe repartait profondément marqué par ce séjour mais avec une déception amère, accentuée par l'orgueil de son caractère bien instruit de sa dignité, lui qui avait rêvé de ceindre toutes les couronnes de son grand-père Charles Quint. De son côté, Philippe II put se consoler de la perte de ses deux neveux par la présence de leurs frères, lesquels « *hicieren compañía a S. M. Católica y suplan la Soledad que le ha de causar la ausencia de los que agora se van*²⁷ », prêt de nouveau à traiter ces autres neveux comme ses propres fils. Albert, né le 15 novembre 1559 et ayant tout juste onze ans à son arrivée en Espagne, fut le plus favorisé des deux par le roi qui s'attacha à lui sincèrement. L'archiduc se montra toujours loyal et reconnaissant de la générosité et bienveillance de son oncle. En mai 1577, le roi lui avait obtenu la barrette de cardinal puis sa nomination à l'archevêché de Tolède en 1595, tout en lui confiant des responsabilités politiques. Albert fut ainsi vice-roi du Portugal puis, en 1595, après la mort de son frère Ernest, auquel avait été promise l'infante Isabelle Claire Eugénie, le roi prépara son mariage avec celle-ci et le fit gouverneur des Pays-Bas, charge qu'il assumait dans les temps troublés de la guerre avec la France, laquelle s'acheva avec le traité de Vervins le 2 mai 1598. Sans consulter Rodolphe II, lequel gouvernait avec autorité sa famille viennoise et avait tergiversé pendant treize ans au sujet de son propre mariage avec l'infante, Philippe II parvint à obtenir une dispense papale en avril 1597 et prépara l'union d'Albert, ce neveu tant apprécié, avec sa fille qui apportait en dot les Pays-Bas. Le contrat de mariage fut le plus

du 29 novembre 1570.

26. Sur le sujet de l'amitié et de la filiation, voir la très bonne synthèse de M^e. José RODRÍGUEZ SALGADO, art. cit., p. 335-389.

27. *Ibid.*, p. 350.

simplement signé en mai 1598 au chevet du roi agonisant. Albert avait reçu l'ordre de se rendre à Madrid et d'y escorter sa cousine Marguerite mais le roi s'éteignit avant son arrivée en septembre. Philippe III respecta ensuite la volonté de son père et le double mariage – Philippe III et Marguerite, Albert et Isabelle Claire Eugénie – fut célébré avec faste à Valence en mai 1599. Non seulement les liens dynastiques furent renforcés par ces unions et ces rapprochements entre oncle et neveux, mais également le caractère catholique de la dynastie, sous l'action combinée du roi d'Espagne et de sa sœur l'impératrice Marie.

L'oncle Philippe, modèle de piété monarchique : le cas de la réception des reliques de saint Eugène en 1565

Les archiducs avaient reçu, en Castille, une éducation conforme aux attentes politiques et religieuses de leur oncle. Ainsi, dès leur arrivée dans la Péninsule, en mars 1564, les archiducs Rodolphe et Ernest avaient été immédiatement accoutumés aux dévotions locales. Après leur passage par Barcelone, ils célébrèrent Pâques au monastère de Notre-Dame de Montserrat tandis que Philippe II s'était retiré, pour l'occasion, près de Tarragone, au monastère royal de Santa María de Poblet. Ces deux monastères étaient étroitement liés à l'histoire de la couronne d'Aragon et à la dynastie aragonaise. Poblet s'inscrit en effet dans l'histoire édifiante de son fondateur, le comte de Barcelone Raimond-Bérenger, qui, par son mariage avec une infante d'Aragon en 1150, avait permis la réunion du comté de Barcelone au royaume d'Aragon. Cette abbaye cistercienne abritait alors une résidence royale et devint le panthéon des rois d'Aragon à partir d'Alphonse II. Quant au monastère bénédictin de Montserrat, il s'agit du premier sanctuaire marial de Catalogne dont l'origine remonte aux apparitions de la Vierge au IX^e siècle et à la découverte d'une statue miraculeuse. Ce lieu de pèlerinage, situé sur une montagne sacrée dont l'ascension représentait à la fois « un exercice physique et un itinéraire spirituel²⁸ », fut essentiel dans la construction de l'identité chrétienne de la Catalogne. Or ces deux sites firent l'objet de pèlerinages répétés : l'archiduc Maximilien séjourna à Montserrat alors qu'il allait épouser l'infante Marie et remit des reliques au monastère à cette occasion « *en testimonio de su devoción* » et, selon le même langage convenu pour témoigner de la piété des Habsbourg à l'égard de la Vierge, Philippe II se rendit également au monastère de Montserrat, dont le patronage lui était échu à la mort de Charles Quint, pour la cérémonie de la Purification de la Vierge, en février 1564, ayant participé

28. Ignasi FERNÁNDEZ TERRICABRAS, « Montserrat, montagne sacrée. Spiritualisation du territoire montagnard dans un massif catalan (XVI^e-XVIII^e siècles) », in Serge BRUNET, Dominique JULIA et Nicole LEMAÎTRE (eds.), *Montagnes sacrées d'Europe*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 200. Voir également Odile IMPÉRIALI, « La Vierge noire de Montserrat, mythe d'origine, mythe catalan », *Cahiers de la Méditerranée*, 77, « La célébration des mythes identitaires », 2008, p. 121-132.

à la procession avec une torche à la main²⁹. Quelques semaines plus tard, ce furent les deux jeunes archiducs qui célébrèrent Pâques au monastère, sans leur oncle, lequel avait choisi d'honorer de sa présence le monastère de Poblet, nécropole des rois d'Aragon. D'emblée soumis aux obligations religieuses de leur rang, les archiducs furent éduqués dans l'esprit de la piété monarchique du roi d'Espagne, particulièrement démonstrative en matière de saints et de reliques. L'association étroite, sinon sacrée, tout du moins sacralisatrice, entre les reliques des saints et les princes au temporel apparaît significative à travers les politiques religieuses de cultes locaux, lesquelles s'effectuèrent par des inventions et des translations plaçant la relique et son culte sous la protection royale. Indépendamment de la volonté propre du souverain à promouvoir une translation – la protection royale pouvant être sollicitée par un tiers, ville ou diocèse –, la présence royale, lors des cérémonies de réception d'une relique, était un facteur déterminant de la légitimation d'un lieu de pouvoir sous le patronage d'un saint, susceptible cependant de plusieurs discours, tel celui de la piété monarchique. Le prisme castillan de la *pietas austriaca*, comme le révèle l'analyse suivante de la réception des reliques de saint Eugène à Alcalá de Henares en 1565, permet d'en élargir le spectre en associant les archiducs d'Autriche, Rodolphe et Ernest, aux pratiques dévotionnelles des rois de Castille.

Le premier biographe de Philippe II, Luis Cabrera de Córdoba, près de cinquante ans après les faits, retenant de saint Eugène qu'il était un contemporain et disciple du premier évêque de Paris, saint Denis, persécuté et martyrisé sous Domitien, inscrivait l'événement dans sa dimension royale, tous les faits convergeant alors vers la nature sacrée de la royauté ou la nature royale de la sainteté. S'il revint à saint Eugène, selon les croyances de l'époque, de fonder l'église de Tolède, son maître, saint Denis, était, quant à lui, le protecteur du royaume de France, saint patron de la monarchie française, et la basilique éponyme, près de Paris, recueillait ses vestiges ainsi que les sépultures des rois de France. Les reliques de saint Eugène passaient aussi pour y avoir été conservées, étant celles, en réalité, de l'évêque Eugène III³⁰. En ces années d'amitié entre les monarchies de France et d'Espagne, par l'union de Philippe II et d'Élisabeth de Valois en juin 1559, le rapprochement put aussi se faire par le biais des deux évangélistes ayant souffert le même martyre. Déjà, un roi de France, Louis VII, avait donné un bras du saint au roi Alphonse VII dit l'Empereur en 1156, marquant le rapprochement entre les deux couronnes et créant un précédent royal. En dépit de l'imbroglio chronologique et dynastique – Cabrera de Córdoba ayant confondu saint Louis et Louis VII –, l'entreprise royale de promotion des reliques de saint Eugène

29. Gregorio DE ARGAIZ, *La Perla de Cataluña. Historia de Nuestra Señora de Montserrat*, Madrid, 1677, p. 197.

30. Ángel FERNÁNDEZ COLLADO, « El regreso a Toledo de las reliquias de san Eugenio y santa Leocadia », *Memoria ecclesiae*, 35, 2011, p. 469-483 et Id., *La catedral de Toledo en el siglo XVI. Vida, arte y personas*, Toledo, Diputación provincial de Toledo, 1999.

fut marquée d'une empreinte divine et le corps de saint Eugène rejoignit la cathédrale de Tolède sous la conduite de son Chapitre et « *por intercession del Rey Carlos IX i de la Reyna madama Catalina su madre*³¹ ». Philippe II allait-il réitérer le geste de son prédécesseur Alphonse VII dit l'Empereur, lequel avait assisté à la réception du bras du saint dans Tolède, transféré avec diligence par l'abbé de Saint-Denis et porté avec solennité « *en onbros del rey i de sus dos hijos los Reyes que fueron don Sancho i don Hernando*³² » ?

Toutes les relations de la réception, en particulier celle de Ribera, insistent sur le fait que Philippe II ne reproduisit pas le geste d'Alphonse VII mais en manifesta seulement l'intention. Le geste alphonsin était alors connu mais sans appartenir, pour autant, à la mémoire collective forgée par les chroniques. Jiménez de Rada, Lucas de Tuy, Rodrigo Sánchez de Arevalo, Diego de Valera, Lucio Marineo Siculo, Florián de Ocampo, ou encore Lorenzo de Padilla... tous ces chroniqueurs, du milieu du XIII^e siècle au milieu du XVI^e siècle, ont passé sous silence le geste de piété d'Alphonse VII dit l'Empereur. À Tolède, cependant, l'anecdote ne pouvait être ignorée puisque le chapitre en gardait la mémoire dans son Bréviaire tolédan³³, à travers ses prières aux saints, et, surtout, le chanoine Blas Ortiz la raconta à l'infant Philippe, futur Philippe II, à l'occasion d'une visite de la cathédrale de Tolède en 1546. Afin que l'infant n'oubliât rien de cette visite, le chanoine lui avait remis plus tard un petit livre manuscrit dans lequel il fait mention de l'entrée du bras du saint, porté par Alphonse VII :

*Porque el Emperador con sus dos hijos, y con otros de los Grandes saliendo lejos de la Ciudad a recibirle, entraron en nuestra Yglesia el Santissimo Brazo, trayendo el arca en que venia colocado, en sus hombros. Dono con fiel Custodia religiosamente guardado y adornado con oro, piedras preciosas le vio V. A. colocado en el Sagrario de esta Santa Yglesia*³⁴.

La mention inédite de l'acte de dévotion du roi Alphonse VII, invitant ses fils et quelques nobles de sa cour à le rejoindre pour porter l'arche contenant la relique, fut systématiquement repris par la suite, d'abord par Pedro de Alcocer, dans son histoire de la ville de Tolède en 1554, par Juan de Mariana, dans sa monumentale Histoire de l'Espagne en latin, de 1595,

31. *Ibid.*, p. 352.

32. LUIS CABRERA DE CÓRDOBA, *op. cit.*, p. 351.

33. Sebastián DE HOROZCO, *Tratado del glorioso y bienaventurado martir Santo Eugenio, primero pastor y prelado de esta Santa Iglesia de Toledo, y de la traslación de su santo cuerpo del Monasterio de Sant Dionis, en Francia, a la dicha Santa Iglesia de Toledo, y de su venida y de las alegrías y fiestas que en Toledo se hizieron a la sazón, en el año de 1565, y de todo lo que mas paso en su traslación por el Licdo. Sebastian de Horozco, vecino de esta Ciudad de Toledo, 1565*, BnE, Ms 10250, f^o 18 r^o, cite le passage du bréviaire en latin et en propose une traduction : « ... el dicho Emperador con grandissima humildad metio sobre sus hombros esta sancta reliquia en Toledo y en su sancta iglesia dando materia y exemplo a nuestro invictissimo rey y señor don felipe segundo para hazer otro tanto en la entrada del sancto cuerpo deste glorioso sancto en esta cibdad y su sancta iglesia a donde nuestro señor ha sido servido de le traer dize pues assi la historia traduzida en romance. »

34. Blas ORTIZ, *Descripción del sumo y máximo templo de la Santa Iglesia de Toledo y de todas las demás cosas que en él hay dignas de saberse por el Doçtor Blas Ortiz, canónigo de la dicha Iglesia, 1546*, BnE Ms MICRO/4828, p. 14.

puis par Luis Cabrera de Córdoba en 1619. L'épisode, longtemps oublié des chroniques, trouva donc plus tard une place de choix dans l'écriture quasi hagiographique du règne de Philippe II, par un parallèle aisé entre les deux vocations saintes et dévotes d'Alphonse VII et de Philippe II.

Voici le récit que le chanoine Antonio de Ribera, l'un des grands promoteurs de la translation du saint, laissa dans un ouvrage imprimé à Tolède quelques mois après la cérémonie de la réception des reliques, le dimanche 18 novembre 1565. Placée sous l'escorte des hallebardiers de la garde du roi, la litière, abritant la relique, quitta Vargas très tôt le dimanche matin et arriva en vue de la ville vers neuf heures. Une foule fervente attendait et une procession de confréries et de fidèles portant les étendards et des torches se forma à la Vega. Sortirent également les maîtres d'école et leurs jeunes élèves chantant des louanges au saint. Ils remontèrent ensuite la route menant jusqu'à la porte de Bisagra. Le gouverneur et les chanoines, entourant la litière, rejoignirent alors un replat où les attendaient, têtes nues, le roi, l'infant Carlos et les archiducs. Pour voir défiler la procession en bon ordre, le roi se retira avec son fils et ses neveux, les archiducs Rodolphe et Ernest, jusqu'à la fenêtre d'un appartement situé en dessous de l'hôpital. Puis l'arche fut sortie de la litière et déposée sur des barres recouvertes de brocart rouge afin d'être transportée jusqu'à l'autel dressé devant la porte de Bisagra, où le prélat le plus ancien, en l'occurrence l'évêque de Cordoue, prononça une oraison.

Luego el rey nuestro Sennor llego a las andas haziendo como que queria ayudar a lleuarlas en sus hombros por imitar al Rey don Alonso Septimo [...], pero por no tener su Magestad en su hijo y sobrinos compañeros de bastantes fuerças y ygual estatura, para hazer lo mesmo, algunos de los señores de titulo que presentes estava tomaron las andas que tenian los bracos largos, y assi pudieron asir dellos, los siguientes. [...] Su magestad y el Principe nuestro señor, y los Príncipes de Bohemia, yvan inmediateamente detras del cuerpo sancto y delante de los muchos Regidores y Jurados y otras personas eclesiásticas con hachas de cera blanca alumbrado y tres Racioneros que lleuauan, uno, la cruz, y otro una mitra, y assi por el orden ya dicho le llevaron en procession³⁵.

Le geste d'Alphonse VII, attendu et sans doute espéré, ne fut pas reproduit. Le roi prit prétexte de la jeunesse de ses compagnons pour laisser les Grands de sa cour porter l'arche, de même que, après le passage de la Porte de Bisagra, il manifesta de nouveau l'intention de la porter et finalement renonça, laissant la tradition orpheline d'un véritable geste consécuteur. L'âge des jeunes archiducs fut certainement déterminant, Philippe II préférant alors se tenir avec eux en retrait, juste derrière la relique à son passage de la Porte. Puis le roi feignit de nouveau de vouloir porter la litière, une troisième fois, à la Porte du Pardon de la cathédrale. Ce furent finalement des évêques qui portèrent l'arche à l'intérieur jusqu'à l'autel, le roi marchant alors à leur suite comme le montre le tableau du retable de l'ermitage de

35. Sebastián DE HOROZCO, *op. cit.*, p 19 v°.

Saint-Eugène, réalisé en 1569. Antonio de Ribera fit bien le compte des trois tentatives relevant davantage d'une mise en scène que d'une véritable intention mais une mise en scène susceptible d'édifier les jeunes princes et de signifier la piété spectaculaire du roi. Si Cabrera de Córdoba, dans sa narration, esquisse un geste – Philippe II aurait touché la relique à la Porte du Pardon³⁶ –, il semble que le mythe se soit emparé finalement de la réalité. En 1779, Francisco Bayeu réalisa un cycle pour le cloître de la cathédrale sur lequel figure l'entrée de la relique dans la ville, avant le passage de la Porte de Bisagra, représentant très nettement le roi portant sur l'épaule le bras de la litière. Sans doute une confusion avec la réception des reliques de sainte Léocadie, en 1587, fut-elle à l'origine de l'erreur du motif, puisque, à cette occasion, le roi, aidé de quelques Grands de Castille, porta en effet la relique sur ses épaules³⁷. L'exemple de la réception des reliques de saint Eugène à Tolède, à travers le mythe construit autour du geste supposé du roi d'Espagne, illustre une tradition forte dans la piété des Habsbourg, tenant de la démonstration spectaculaire et symbolique du soutien apporté par la dynastie aux dévotions et croyances de la religion catholique.

Au miroir de la piété de Philippe II, l'éducation espagnole des archiducs ne fut pas sans conséquence pour l'avenir de la monarchie autrichienne et de l'Empire à en juger par l'inquiétude de Maximilien II au moment de persuader ses sujets d'élire son fils Rodolphe roi des Romains, ce qui arriva effectivement le 9 octobre 1575. En effet, quelques mois avant cela, l'empereur aurait demandé au gouverneur du prince, Dietrichstein, de veiller à accommoder son fils aux us et coutumes de l'Empire parce que ce dernier, aux dires de l'ambassadeur d'Espagne Monteagudo, était trop espagnol : « *ciertos avisos del Imperio que contienen las faltas que algunos ponian en la persona del Rey Rodolfo, y la sustancia de todas era notarle de muy españolado en el comer y en el beber, y en el guardar autoridad y ceremonia demasiada, y el ser muy hipócrita cerca de las cosas eclesiásticas, que es á donde á estos les debe más de doler*³⁸. » Espagnolé, cérémonieux et hypocrite en religion... Ce portrait de Rodolphe II était assez éloigné de l'idée qu'il fut un « bon catholique », dont le mérite ne revenait pas forcément et exclusivement à son oncle Philippe II à en juger par ses jeunes frères qui étaient restés à la cour de Vienne, élevés eux aussi en bons catholiques, ce qui serait plutôt à porter au crédit de l'impératrice leur mère. La dynamique confessionnelle, qui allait triompher sous

36. Luis CABRERA DE CÓRDOBA, *op. cit.*, p. 356 : « *El rey llegó a las andas para ayudar a llevarlas al onbro, por imitar al señor Rey don Alonso VII quando quatrocientos i cincuenta i nueve años antes metió en la ciudad el braco de San Eugenio, i por ser sus compañeros niños acetó el llevarle los Grandes i a la puerta que en la santa Iglesia llaman el Perdon, aviendo tocado a las andas el Rey, las llevaron los Obispos que alli iban de Pontifical.* »

37. Miguel HERNÁNDEZ, *Vida, Martirio y Translación de la gloriosa Virgen, y Martyr santa Leocadia. Que escribió el padre Miguel Hernández de la Compañía de Jesus, con la relación, que se hizo de las santas Reliquias de Flandes a Toledo*, Toledo, Pedro Rodriguez Impressor y Mercader de Libros, 1591, f° 244 r°.

38. Lettre de Monteagudo à Philippe II, 28 mars 1575, *CODOIN*, CXIII, p. 87, citée par M^e. José RODRÍGUEZ SALGADO, *art. cit.*, p. 355.

l'empereur Ferdinand II, fut ainsi précocement assurée par les représentants de la branche espagnole.

Une dynastie catholique et une seule *beata stirps*

L'influence de la branche espagnole sur le devenir immédiat de la cour impériale fut donc en grande partie celle exercée par l'impératrice Marie et sa faction espagnole, au sein de laquelle se trouvaient les ambassadeurs espagnols, des membres influents – confesseurs et prédicateurs – d'ordres religieux appelés à jouer un rôle essentiel dans la Réforme catholique, tels que les jésuites, ainsi que des nobles alliés à des familles espagnoles de l'entourage de l'impératrice. Par son union avec le problématique Maximilien en 1548, Marie fit davantage que maintenir l'union dynastique, elle assura aussi la pérennité de son unité catholique, véritable agent de la curie romaine à la cour impériale³⁹. Elle veilla surtout à la bonne éducation de ses nombreux enfants, encourageant le départ de Rodolphe et d'Ernest en Espagne dès 1561, puis celui de ses deux autres fils Albert et Venceslas en 1570, accompagnant leur sœur Anne, future reine d'Espagne. Marie réussit avec succès l'éducation catholique de ses enfants qui se montrèrent des Habsbourg à la piété exemplaire : Rodolphe II fut très zélé à l'égard du *Corpus Christi* après son élection, sa sœur Marguerite entra, en janvier 1584, chez les *Descalzas Reales*, fondées par leur tante Jeanne en 1557, sous le parrainage de Philippe II et d'Isabelle Claire Eugénie, tandis que son autre frère, l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, œuvra pour la translation des reliques de saint Albert de Louvain à Bruxelles en 1612, fondant en grande partie les ressorts de sa politique sur les démonstrations de sa piété⁴⁰. D'autres membres s'illustrèrent également par leurs dévotions : en 1572, l'archiduc Charles de Styrie relançait le pèlerinage à la Vierge du sanctuaire de Mariazell et son fils, le futur Ferdinand II, fut le champion du catholicisme triomphant, dont l'idéal de vertu et de piété fut encensé par son propre confesseur, le père jésuite Lamormaini⁴¹. La piété réaffirmée des Habsbourg, du côté de Vienne, fut ainsi caractérisée par leur dévotion à la Vierge Marie et aux nombreux saints de l'Église catholique ainsi qu'au Saint Sacrement, reprenant alors le modèle de l'ancêtre commun, le comte Rodolphe, que le mythe dynastique honore du rôle joué dans la reconnaissance de la fête du *Corpus Christi* comme fête de l'Église universelle dès 1264. En revanche, la *pietas austriaca* – concept élaboré par quelques jésuites de la cour de Vienne au début du XVII^e siècle

39. Alexander KOLLER, « La facción española y los nuncios en la corte de Maximiliano II y de Rodolfo II. María de Austria y la confesionalización católica del Imperio », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *op. cit.*, p. 109-124.

40. Luc DUERLOO, *Dynasty and Piety: Archduke Albert (1598–1621) and Habsburg Political Culture in an Age of Religious Wars*, Farnham, Ashgate, 2012.

41. P. LAMORMAINI, S. J., *Ferdinandi II. Romanorum Imperatoris virtutes*, Wien, 1638.

– fut avant tout, selon Anna Coreth, la croyance en leur élection divine et leur providentialisme en matière d'action politique⁴².

La transition dynastique se fit donc, dans un autre temps, depuis Madrid et Vienne, à la faveur d'une rénovation des formes anciennes de la piété dynastique mais aussi par une singularisation originale de la piété monarchique hispanique, également appelée à devenir dynastique. Cet élan renouait avec l'histoire ancienne de la *beata stirps* des Habsbourg et de sa prédisposition à la perfection⁴³. Cette prédisposition, commune à de nombreux lignages aristocratiques, était constitutive, pour l'opinion du bas Moyen Âge, d'un charisme alors attribué à la haute naissance, assurant ainsi la pérennité d'un lignage charnel de la sainteté. Plusieurs saints et saintes furent ainsi rattachés au lignage et le patronage de certains d'entre eux permit la légitimation du pouvoir dynastique qui s'en réclamait⁴⁴. Contemporain d'Adrián Baltin, l'hagiographe Jean Roberti, de la Compagnie de Jésus, proposa ainsi en 1621, à la fin de son *Historia S. Huberti*, une liste d'environ soixante-dix saints issus de la Maison de Habsbourg, pour la plupart originaires des Pays-Bas dont l'auteur était natif. En plus du nouveau venu canonisé en 1613 – saint Albert de Louvain, cardinal et prince-évêque de Liège assassiné en 1192 –, de rares saints des possessions autrichiennes figurent sur la liste, tels saint Léopold d'Autriche, sainte Élisabeth et saint Étienne de Hongrie ainsi que saint Venceslas de Bohême au côté de saints rois, reines, princes et princesses français, espagnols, polonais, etc., comme Sigebert, Radegonde, Casimir, Récarède, Herménégilde, Gontran, Sigismond, Élisabeth d'Aragon, Louis IX... tous les autres ayant été pour la plupart évêques de leur état⁴⁵. D'après les généalogies établies par Adrián Baltin et Jean Roberti, la Maison d'Autriche remontait au roi Clotaire I^{er} et à Sigebert III, roi d'Austrasie, assassiné vers 656 et qui devint le saint patron de Nancy, la capitale ducale. S'ensuit, chez Roberti, une énumération de parents possessionnés en Alsace avec Luitfrid, de la tige des comtes de Habsbourg à partir de laquelle se ramifie le tronc franco-germanique. En revanche, la référence au lignage saint espagnol peut sans doute être compris comme le signe du succès rencontré par la politique d'intégration de la dynastie des Habsbourg dans une filiation castillane au temps de Philippe II⁴⁶.

42. Anna CORETH, *Pietas Austriaca*, West Lafayette, Purdue University Press, 2004 ainsi que Marie-Élizabeth DUCREUX, « Emperors, Kingdoms, Territories: Multiple Versions of the *Pietas Austriaca* », *Catholic Historical Review*, 97, 2011, p. 276–304.

43. André VAUCHEZ, « "Beata Stirps" : sainteté et lignage en Occident aux XIII^e et XIV^e siècles », in Georges DUBY et Jacques LE GOFF (eds.), *Famille et parenté dans l'Occident médiéval*. Actes du colloque de Paris (6-8 juin 1974), Rome, École Française de Rome, p. 397-406.

44. M.E. DUCREUX (ed.), *Dévotion et légitimation. Patronages sacrés dans l'Europe des Habsbourg*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2016, et ID., « Gloire, prestige et liturgie au XVII^e siècle : l'entrée de saint Venceslas au bréviaire romain » in Josef FÖRSTER, Petr KITZLER, Václav PETRBOK, Hana SVATOŠOVÁ (eds.), *Musarum Socius jinaĕ též Malý Salvospis*, Prague, Kabinet pro klasická studia, 2011, p. 443-466.

45. Johanne ROBERTI, *Historia S. Huberti, principis aquitani, Ultimi Tungrensis & Primi leodiensis episcopi*, Luxemburgi, 1621.

46. Introduction dans José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austria...*, op. cit., vol. 1, p. 12 et ss.

L'antériorité du modèle espagnol de catholicité a sans doute joué un rôle déterminant dans cette intégration, en raison de l'autorité qui fut celle de ce roi en matière de production de discours théologico-politiques touchant la Monarchie universelle. De plus, en dépit de ses attaches dynastiques, dont le lieu et la souche biologique se situaient davantage dans l'ancien espace lotharingien et les possessions autrichiennes, Philippe II agrégea à la Maison d'Autriche la tradition hispanique d'une piété monarchique légitimatrice, puisant sa source dans la conversion originelle des rois wisigoths et dans la défense sacrificielle de la chrétienté à travers des siècles de Reconquête. En cela, Philippe II s'éloignait considérablement du modèle commun dynastique. En effet, le roi recentra le modèle messianique dynastique sur l'Espagne en favorisant la recherche sur les Antiquités, ainsi que sur les reliques et dévotions locales aux saints – œuvres essentiellement confiées à son antiquaire Ambrosio de Morales⁴⁷ – dans le but de fournir la matière à une histoire des origines et de l'identité chrétienne des couronnes d'*Hispania*, sous le patronage de saint Jacques *Matamoros*. Cette promotion historiographique s'appuyait aussi sur les anciennes chroniques et histoires d'Espagne, comme celles d'Isidore de Séville et de Jiménez de Rada, qui avaient jeté les bases d'une conscience historique durable autour de la destruction et de la restauration de l'Espagne sous l'égide des Wisigoths. De Tubal à Philippe II, sans oublier les princes wisigoths, fut ainsi tracée une généalogie souvent fabuleuse des rois d'Espagne, permettant de fixer une continuité et donc de créer une dynastie dont les rois et les parents plus éloignés furent aussi des saints et des saintes. Afin de profiter du prestige des saints du lignage, Philippe II avait même obtenu de Sixte Quint, en 1585, d'étendre à toute l'Espagne la célébration de la fête de saint Herménégilde, ce prince wisigoth, frère de Récarède, assassiné sur ordre de son père le roi Léovigilde pour s'être converti au christianisme. Le lignage charnel castillan avait donc eu aussi ses saints élus de Dieu dans le contexte d'une chrétienté particulière, car toujours combattante et martyre face aux ennemis de la Foi.

Cette spécificité conjoncturelle fut celle plus tard des terres d'Empire face aux protestants et aux Ottomans, renforçant alors le prestige de la dynastie des Habsbourg de Vienne. Or, ces mêmes Habsbourg, dans la première moitié du XVII^e siècle, se prénomèrent Ferdinand comme leur ancêtre direct Ferdinand I^{er}, renvoyant ainsi aux grands restaurateurs de l'Espagne : Ferdinand III le Saint et Ferdinand le Catholique. Le premier avait reconquis Séville en 1248 et le second, Grenade en 1492. En 1627, à la faveur d'une réactivation du prénom du saint Roi, le jésuite Juan de Pineda écrivait que « *nuestros reyes Fernandos an sido señalados en valor, religion i virtudes. [...]*

47. Sylvène ÉDOUARD, « Enquête hagiographique et mythification historique : le « saint voyage » d'Ambrosio de Morales (1572) », *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*, Tome 33 (2), 2003, p. 33-60.

*Sabemos que a quien Dios quiso bien, le puso buen nombre*⁴⁸. » Le prénom de ces deux champions de la Reconquête avaient en effet été associé au messianisme et au providentialisme de la couronne de Castille or, comme l'a souligné Alain Milhou, l'onomastique, capable de peser sur les mentalités et les opinions, opérait un transfert d'aura et de compétence sur celui qui se prénommait ainsi, tel un *Ferdinandus redivivus*⁴⁹. Aussi Ferdinand d'Autriche, frère de Charles Quint et futur empereur, portait-il, pour ses partisans, un prénom qui le prédisposait naturellement à régner sur les couronnes d'Espagne. Le « dessein caché » dans ce prénom prometteur, cependant, n'aboutit pas mais fut réactivé avec son petit-fils Ferdinand II puis avec Ferdinand III alors que la question de la sainteté de Ferdinand III de Castille était enfin examinée à Rome et ce dès 1629 pour ne s'achever finalement qu'en 1671 avec sa canonisation. En dépit de la gloire du cardinal-Infant Ferdinand à Nördlingen en 1634, acquise pour toute l'Espagne dans le souvenir de Ferdinand le Catholique – roi paradigmatique dans *El Político don Fernando el Católico* de Baltasar Gracián en 1640 –, le prestige des « *Reyes Fernandos* » devint celui de toute la Maison d'Autriche, « héritière de la lignée gothique » mais désormais dépossédée de toute ambition universaliste⁵⁰.

Bien que Gracián n'ait pas insisté sur le rapport entre Ferdinand d'Aragon et les Ferdinand de Vienne, se souciant davantage d'étymologie, il fut toutefois question de célébrer Ferdinand III et sa réputation de sainteté ainsi que tous les membres de la Maison d'Autriche. Aussi, de même que Philippe II et ses successeurs immédiats portèrent le prénom du grand-père archiduc, affirmant ainsi la place de la souche autrichienne dans le lignage espagnol, le transfert, du côté de Vienne, d'une onomastique propre aux rois reconquérants, semble-t-il confirmer l'idée d'un aboutissement réussi de l'unité dynastique. Celle-ci s'appuya sur l'intégration de plusieurs lignages à partir de la souche première, celle de l'archiduc Philippe et de Jeanne de Castille, ainsi que sur la communion dans une même piété, élevée en modèle politique par l'entourage religieux des rois et des empereurs. Dès la fin du xvi^e siècle, avec la Réforme catholique, Rome avait en effet fini par s'ingérer dans la politique religieuse de ses champions Habsbourg alors que Philippe II s'était auparavant ingéré dans la politique de Rome et avait décidé, en maître, des ressorts spectaculaires de sa piété. Enfin, en dépit de l'unité ainsi créée entre les deux branches, dont le terme principal, religieux, avait donné à Rome et ses réseaux un rôle essentiel, voire prépondérant, les deux lignages ne pouvaient être les champions à parts égales. Aussi les thuriféraires de la *pietas austriaca* et de la *beata stirps* des Habsbourg se tournèrent-ils naturellement vers les cousins de Vienne, laissant ceux de Madrid à leur déclin, la défense du monde chrétien se faisant alors à l'Est.

48. JUAN DE PINEDA, *Memorial de la excelente santidad y heróicas virtudes del señor rey Fernando tercero deste nombre, primero de Castilla i de León*, Sevilla, 1627, cité par Alain MILHOU, *Pouvoir royal et absolutisme dans l'Espagne du xvi^e siècle*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999, p. 23.

49. Alain MILHOU, *Ibid.*, p. 21.

50. *Ibid.*, p. 27, cite *El Político don Fernando el Católico* de Baltasar Gracián.

Francesco Buonvisi, un nunzio apostolico alla corte di Leopoldo I

Giulio Merlani
Université de Caen Normandie, ERLIS

Proveniente da una nobile famiglia lucchese, Francesco Buonvisi (1626-1700) conobbe una fulgida carriera in seno alle istituzioni della Curia romana, alla quale venne introdotto dallo zio Girolamo, illustre funzionario della Santa Sede, insignito della porpora cardinalizia e vicino all'elezione pontificia durante diversi conclavi. La notorietà, per Francesco, giunse con la nomina a nunzio di Colonia prima (1671-1673) e di Varsavia poi (1673-1675). Incarichi, questi, nei quali il lucchese si distinse per il suo zelo ed il suo acume diplomatico. Ma Buonvisi ottenne l'onore e l'onere più grande quando Clemente X lo scelse come proprio rappresentante a Vienna, dove rimase dal 1675 al 1689. Nunziatura insolitamente lunga che dimostra il valore e le doti del lucchese impegnato, presso la corte imperiale, in serrate trattative volte a sedare i conflitti europei provocati dalle mire di Luigi XIV ai danni dei due rami della Casa d'Asburgo. In questa fitta trama diplomatica, obiettivo ultimo di Buonvisi, sulla scorta delle direttive papali, era la costituzione di una lega militare, tra principi cristiani, che potesse non solo debellare la minaccia turca nell'Europa orientale, ma anche liberare la regione danubiano-balcanica dal giogo ottomano. Tale risultato, tenacemente voluto da papa Innocenzo XI, fu raggiunto con la stipula delle Leghe Sante del 1683 e del 1684, la realizzazione delle quali vide, in primo piano, l'azione congiunta dei nunzi di Vienna e di Varsavia. Al riguardo, estremamente tenaci furono gli sforzi profusi dal Buonvisi per avvicinare Leopoldo I d'Asburgo alla corte polacca e, al contempo, indurlo a deporre le armi contro l'infido re di Francia che, da un lato, perseverava nell'offensiva a danno degli spagnoli e, dall'altro, alimentava la ribellione antiasburgica in Ungheria.

Dallo studio della documentazione archivistica si evince come il nunzio lucchese non si limitasse ad essere mero portavoce della volontà pontificia ma partecipasse in modo attivo e, spesso, autonomo alle decisioni dell'imperatore. Lo sguardo attento di Francesco Buonvisi, nei confronti del panorama politico internazionale, permette, inoltre, di avere un quadro chiaro delle relazioni e dei giochi di potere tra Impero, Francia e Spagna, in un momento storico delicato e complesso per i due rami della dinastia d'Asburgo.

La situazione politica europea ed asburgica dopo i trattati di Westfalia

Lo scenario politico-militare europeo nella seconda metà del Seicento, secolo che aveva rivoluzionato la storia del vecchio continente, appariva complesso ed instabile. La *Guerra dei Trent'Anni*¹, ultima delle guerre di religione, aveva ridisegnato la cartina geo-politica e modificato drasticamente gli equilibri di potere in Europa. Nello specifico, se da un lato i due rami del casato asburgico avevano fallito nel loro intento di imporsi come forza continentale dominante, dall'altro il conflitto aveva sancito l'ascesa della potenza francese che, sotto Luigi XIV, avrebbe rafforzato la sua supremazia di Stato leader in Europa.

I trattati di Westfalia (1648) avevano accentuato l'eterogeneità istituzionale del Sacro Romano Impero, sempre più frammentato, riconfermato le clausole di Augusta² ed acuito la debolezza dell'imperatore, il quale era, così, notevolmente limitato dall'esercizio di un potere più formale che sostanziale nei confronti dei paesi che componevano il costellato mondo germanico.

Questo vetusto organismo politico non era né una confederazione né una coalizione di Stati, bensì un sistema fondato su una gerarchia di tipo feudale al cui vertice risiedeva un *Kaiser* eletto da una Dieta. L'abilità degli Asburgo consistette nell'aver saputo legare, indissolubilmente, il loro casato alla corona imperiale³.

Nel 1648, Ferdinando III d'Asburgo (1608-1657)⁴ non era riuscito a costituire una monarchia coesa e solida sotto la sua guida perché il conflitto, appena terminato, aveva minato l'autorità di Sua Maestà Cesarea. Tuttavia, la pace di Westfalia non aveva comportato solo esiti negativi per il Sacro Romano Impero, poichè ne aveva rafforzato l'assetto costituzionale ed aveva determinato la crescita e la ridefinizione della Dieta imperiale. Quest'ultima, formata da tre collegi (collegio degli elettori, dei principi e delle città), venne ampliata proprio in seguito alla *Guerra dei Trent'anni*⁵.

Dal 1663, sotto Leopoldo I d'Asburgo, la Dieta divenne perpetua. Si trattava di un'assemblea permanente composta dai rappresentanti dei tre collegi della Dieta imperiale, aveva sede a Ratisbona e, in pochi anni, divenne il centro della vita costituzionale del *Reich*.

-
1. Tra i tanti lavori sulla Guerra dei Trent'Anni cfr.: Georg SCHMIDT, *La Guerra dei Trent'Anni*, Bologna, il Mulino, 2008; Henry BOGDAN, *La Guerre de Trente ans*, Paris, Perrin, 2006; Geoffrey PARKER, *The Thirty Years' War*, London, Taylor & Francis, 1997.
 2. Firmate da Ferdinando I d'Asburgo (25 settembre 1555) prevedevano in sintesi: l'accettazione della fede protestante all'interno del Sacro Romano Impero; l'istituzione del principio « *cuius regio eius religio* » e del riservato ecclesiastico per regolamentare la secolarizzazione dei beni ecclesiastici.
 3. Gli Asburgo ottennero la dignità imperiale nel 1273 con Rodolfo I.
 4. Eletto imperatore nel 1637 durante la Guerra dei Trent'Anni, morì nel 1657.
 5. Il numero degli elettori fu aumentato, da sette ad otto elementi, per soddisfare le richieste del duca Massimiliano I di Baviera. Sulla Dieta imperiale consulta Karl MOMMSEN, *Eidgenossen, Kaiser und Reich*, Basel, Helbing & Lichtenhahn, 1958.

Contrariamente a quanto accaduto nell'impero, l'autorità della Casa d'Austria, si rafforzò negli Stati direttamente sottoposti al suo dominio, ovvero in quei territori, ereditari e non, che insieme costituivano la monarchia austriaca e che presentavano, tra loro, notevoli differenze per lingua, cultura e religione. Questo patrimonio ereditario degli Asburgo di Vienna comprendeva le tre giurisdizioni d'Austria, il Regno di Boemia e quello dell'Ungheria Regia⁶; l'unico collegamento tra i possedimenti patrimoniali e i vari territori del Sacro Romano Impero risiedeva nella famiglia asburgica che deteneva, quindi, sia il titolo di imperatore che quello di re.

Alla morte di Ferdinando III, nel 1657, l'arciduca Leopoldo⁷ non era ancora stato eletto *Re dei Romani*⁸. Difatti, la successione cesarea era stata preparata in gran fretta dal padre che, dopo la prematura scomparsa del suo primogenito, Ferdinando IV⁹, aveva dovuto ridesignare il proprio successore¹⁰.

Quasi tutti gli studi su Leopoldo I lo definiscono come un individuo colto, introverso ed estremamente pio ma poco vigoroso sia nel corpo che nello spirito¹¹. Nonostante la sua figura sia stata messa in ombra per secoli, egli fu uno dei protagonisti del secondo Seicento, grande avversario del re di Francia Luigi XIV con cui si confrontò durante tutto il suo lungo regno.

La fervente intransigenza cattolica e la vasta erudizione di Leopoldo, trovano una solida motivazione nel fatto che la sua educazione giovanile fosse stata affidata ad un gesuita, padre Müller, il quale, per molti anni, sarebbe stato confessore e consigliere personale dell'imperatore. Riporre massima fiducia in uomini di Chiesa fu un tratto distintivo di Leopoldo I, al punto che si può tracciare un'autentica linea cronologica di successione di religiosi al suo servizio: alcuni ebbero solo un ruolo fortemente carismatico a corte, altri ricoprirono importanti incarichi ufficiali ma tutti furono intimi confidenti di Sua Maestà. Dopo il gesuita Müller, si susseguirono il francescano Spinola, due padri cappuccini, Sinelli e Marco d'Aviano ed il gesuita Wolff. Del resto, il bisogno di avere una figura di riferimento, che lo guidasse e con cui poter condividere pensieri e problemi, fu evidente in Leopoldo fin dagli esordi del suo impero quando nominò primo ministro l'uomo che dal 1652 lo aveva educato, diventando per lui come un padre, il conte Giovanni Ferdinando Portia.

-
6. In seguito alla battaglia di Mohács (1526), in cui morì Luigi II Jagellone re di Boemia e d'Ungheria, Ferdinando I d'Asburgo divenne sovrano dei due regni in quanto marito di Anna Jagellone, sorella del defunto re e fratello di Maria d'Asburgo, vedova di Luigi II.
 7. Leopoldo d'Asburgo (1640-1705), figlio di Ferdinando III e Maria Anna di Spagna, fratello minore di Ferdinando IV e Maria Anna d'Asburgo, fu imperatore dal 1658 alla sua morte.
 8. Titolo attribuito all'imperatore prima di essere incoronato dal papa. Con l'avvento della dinastia asburgica divenne titolo dell'erede imperiale.
 9. Ferdinando IV (1633-1654): Re dei Romani (1653), re d'Ungheria (1646) e di Boemia (1647). Morì di vaiolo.
 10. Dopo la scomparsa del figlio Ferdinando, l'imperatore Ferdinando III riuscì a far nominare Leopoldo re d'Ungheria (1655) e di Boemia (1656). La morte lo colse prima di aver assicurato la sua successione, ovvero far eleggere il figlio Re dei Romani, titolo che Leopoldo ottenne nel 1658.
 11. Jean BÉRENGER, *Leopold I^{er} (1640-1705) fondateur de la puissance autrichienne*, Paris, PUF, 2004.

Nel 1665, anno della scomparsa di Portia, l'imperatore preferì non avere più un primo ministro ed istituì la Conferenza segreta, un collegio volto ad aiutarlo nella gestione politica e finanziaria al posto del vecchio Consiglio privato, vigente dall'ordinanza di Ferdinando I del 1527 e ormai obsoleto. Il gran maestro di palazzo ricevette l'incarico di presidente della Conferenza la quale poteva operare in totale autonomia, anche in assenza di Sua Maestà, ma non senza l'approvazione cesarea. Questo innovativo organo coadiutore, sorto in modo informale, diventò presto un vero e proprio gabinetto, formato da uomini esperti dei vari settori di governo e aventi la piena fiducia di Leopoldo I. Delegando alla Conferenza il compito di affrontare tutti i problemi che affliggevano ogni giorno la Corte di Vienna, l'imperatore riusciva a mantenere sempre il controllo sugli eventi senza dover perdere tempo, intervenendo di persona. L'importanza della Conferenza segreta, per il governo viennese, è testimoniata dal fatto che molti dei suoi membri più autorevoli, come il principe Lobkowitz¹², il cancelliere Hocher o il vescovo Sinelli¹³, riuscirono ad indirizzare la politica interna ed estera dell'impero¹⁴. Quest'ultima, nello specifico, si esplicava a Vienna attraverso l'interazione dei tre partiti dominanti alla corte imperiale: spagnolo, francese e tedesco.

La fazione principale era quella spagnola, dal momento che la politica asburgica ruotava, da sempre, attorno a Madrid. Non era solo il legame di sangue a motivare la preoccupazione degli Asburgo d'Austria per i loro cugini di Spagna, c'erano in gioco anche interessi più concreti quali il problema della successione al trono madrileno e la costante minaccia di Luigi XIV contro lo stesso. Il partito era guidato dall'ambasciatore spagnolo che, a corte e non solo, aveva la precedenza sugli altri dignitari nonchè una forte influenza nei confronti dell'imperatore. Leopoldo I tenne sempre in massima considerazione la voce dei rappresentanti di Spagna che erano, ovviamente, accaniti sostenitori della guerra tra Vienna e Parigi nell'area renana. Territorio caldo per Madrid ma a cui era interessato anche Leopoldo sia per la diretta vicinanza dei confini imperiali sia per la necessità di mantenere buoni rapporti con il *re cattolico*.

I propositi del fronte filo-spagnolo divergevano in tutto da quelli del partito francese. Quest'ultimo, facente capo all'ambasciatore di Francia, promuoveva una politica di intesa con Luigi XIV ed ebbe non pochi simpatizzanti a Vienna, tra i quali figurò il principe Lobkowitz, fautore di una pacificazione con il *re sole* al fine di facilitare il risanamento economico-militare imperiale.

L'ultima fazione di corte era il partito tedesco, così chiamato perchè rivolto alla tutela esclusiva degli interessi del Sacro Romano Impero e, quindi, alla

12. Appartenente ad una nobile famiglia boema, il principe Venceslao Lobkowitz fu capo del consiglio di Leopoldo I dal 1665 al 1673.

13. Emerich Sinelli (1622-1685) nato in Ungheria, divenne cappuccino e si impegnò per la conversione dei riformati che vivevano tra Ungheria e Boemia. Fu consigliere di Leopoldo I, vescovo di Vienna e leader della Conferenza segreta.

14. Sulle innovazioni politiche di Leopoldo d'Asburgo e sulla sua corte cf. Jean BÉRENGER, *Léopold I^{er}...*, *op. cit.*

dimensione germanica. Leader di questo partito furono personaggi di grande peso politico quali il conte Portia, il potente cancelliere Hocher ed anche il generale Raimondo Montecuccoli¹⁵, presidente del Consiglio di guerra fino al 1681. Dalla metà degli anni '70, sino a quando il pericolo turco non divenne inevitabile, la fazione filo-tedesca si trovò in accordo con il partito spagnolo a causa della politica aggressiva di Luigi XIV contro i Paesi Bassi e la regione renana.

Durante il suo regno, Leopoldo I dovette concentrare i propri sforzi in due direzioni opposte: da un lato verso il quadrante occidentale, dove le armate francesi imperversavano seguendo i disegni espansionistici di Luigi XIV, intenzionato a sottrarre alla Spagna i possedimenti in Fiandra e nella Franca Contea e a danneggiare l'imperatore entro i confini tedeschi. Dall'altro lato, nel settore dell'Europa orientale di competenza asburgica, rappresentato dall'Ungheria Regia, la quale versava in uno stato di grande instabilità e debolezza. La politica estera leopoldiana diede la priorità, fino ai primissimi anni '80 del Seicento, alla delicata situazione del fronte renano, territorio in cui si intrecciavano gli interessi di Francia, Spagna ed impero. Nonostante ciò, il legame tra i due rami degli Asburgo fu instabile sin dagli esordi del nuovo imperatore che, nel 1659, assisteva con grande irritazione alla firma della Pace dei Pirenei da parte di Filippo IV¹⁶. Il *re cattolico*, dopo lunghe trattative diplomatiche, aveva raggiunto un accordo con il sovrano francese concedendogli, in cambio, la mano di sua figlia, l'infanta Maria Teresa¹⁷. Questa decisione aveva creato scompiglio e costernazione a Vienna, dove il giovane Leopoldo si era sentito privato di un suo diritto personale e non accettava la prospettiva di ricevere in sposa l'altra figlia di Filippo IV, Margherita Teresa¹⁸, una bambina di soli otto anni che non avrebbe potuto dare, a breve termine, il tanto agognato erede alla casa d'Austria. Questa nuova unione tra Madrid e Parigi avrebbe avuto delle ripercussioni notevoli sul futuro dei due rami della famiglia d'Asburgo e, di conseguenza, sull'equilibrio di potere in Europa¹⁹.

Nel 1666, dopo anni di pressioni da parte della corte viennese ed altrettanti temporeggiamenti ad opera di quella spagnola, si giunse al matrimonio tra Leopoldo e Margherita Teresa. La nuova imperatrice aveva un valore

15. Raimondo Montecuccoli (1609-1680) durante la Guerra dei Trent'Anni si arruolò nell'esercito asburgico dove, per i suoi successi, divenne feldmaresciallo e presidente del consiglio di guerra viennese (1668-1680).

16. Filippo IV (1605-1665) fu re di Spagna dal 1621, su di lui si vedano Martin HUME, *La Corte de Felipe IV*, Sevilla, Espuela de Plata, 2009 e Alain HUGON, *Felipe IV y la España de su tiempo*, Barcelona, Crítica, 2015.

17. Figlia di Filippo IV e di Elisabetta di Borbone, in seguito alla pace dei Pirenei sposò il re di Francia Luigi XIV, suo cugino di primo grado.

18. Margherita Teresa (1651-1673), figlia di seconde nozze di Filippo IV con Marianna d'Austria, nel 1666 andò in sposa allo zio Leopoldo I.

19. Il matrimonio di Maria Teresa con Luigi XIV prevedeva che l'infanta rinunciasse ai suoi diritti ereditari mentre il re Filippo IV si impegnava a versare una dote di 500 mila scudi d'oro, cifra mai interamente pagata. Questo fatto venne usato da Luigi XIV come pretesto per la guerra di devoluzione.

politico inestimabile in quanto designata dal padre come erede al trono di Spagna, qualora fosse deceduto il malaticcio Carlo II, divenuto re nel 1665 alla morte di Filippo IV²⁰.

La debolezza del governo madrileno indusse il *re sole* ad avanzare pretese sui Paesi Bassi spagnoli, motivando la sua rivendicazione sulla scorta della legge del Brabante. Una volta dichiarata la guerra, Luigi XIV, tra il 1667 e il 1668, conquistò molte piazzeforti senza incontrare resistenza a causa del noto stato di decadimento dell'esercito spagnolo. Nel frattempo, la diplomazia lavorava alacremente per favorire un intervento militare dell'impero che, a dispetto del legame di famiglia e delle insistenze del partito spagnolo, preferì non scendere in guerra contro i francesi. Erano gli anni in cui il principe Lobkowitz, fautore di una politica di pace con il *re cristianissimo*, dominava la corte di Vienna pur non essendone il primo ministro.

La non belligeranza scelta da Leopoldo I permise il dialogo con Parigi, allo scopo di stabilire un accordo che potesse soddisfare entrambe le parti circa la successione spagnola. De facto, l'autorità della reggenza di Marianna d'Austria (1634-1696) era stata completamente scavalcata, come se la Spagna fosse già nella condizione di dover trovare l'erede della real casa, viste le cattive condizioni di salute del principe ereditario, Carlo²¹.

I rappresentanti imperiali e francesi furono impegnati in una trattativa segreta ma estremamente serrata, giungendo ad un compromesso che, apparentemente, sembrava poter risolvere la questione. Il fallimento dell'operazione diplomatica fu dovuto alla crescente influenza del partito alemanno viennese, a scapito di Lobkowitz, e alle nuove offensive francesi in Renania. Così, il conflitto si concluse con la pace di Aquisgrana²². L'imperatore rimase fuori da qualsiasi possibile coinvolgimento e Madrid recuperò la Franca Contea, pur dovendo cedere molte delle città che Parigi aveva conquistato nel corso della guerra²³.

Questa anomala politica di collaborazione tra imperatore e *re cristianissimo*, si fondava su delle considerazioni errate dello stesso Leopoldo: la morte, reputata imminente, di Carlo II e le buone intenzioni di Luigi XIV. Nulla di più lontano dai fatti che, di lì a poco, avrebbero smentito tali supposizioni. Infatti, il giovane sovrano spagnolo non morì, mentre gli anni '70 del Seicento videro crescere le ostilità franco-austriache, in particolare a causa del ducato di Lorena, preteso dal re francese ma sottoposto alla corona imperiale. La Lorena venne invasa a più riprese finché non fu definitivamente annessa dalla Francia (1670).

20. Carlo II nato nel 1661, rimase sotto la reggenza di sua madre Marianna d'Austria fino al 1675. Sul suo regno si vedano, tra gli altri, Luis RIBOT GARCÍA, *El arte de gobernar. Estudios sobre la España de los Austrias*, Madrid, Alianza, 2006 e Alain BÈGUE, *Carlos II (1665-1700). La defensa de la Monarquía Hispánica en el ocaso de una dinastía*, Paris, Belin – CNED, 2017.

21. Sulla reggenza di Marianna d'Asburgo consultare Joseph PÉREZ, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996, p. 265-268 e Laura OLIVÁN SANTALIESTRA, *Mariana de Austria en la encrucijada política del siglo XVII*, Madrid, Universidad Complutense, 2006.

22. Il trattato di Aquisgrana (2 maggio 1668) pose fine alla guerra di devoluzione: la Francia mantenne le conquiste fatte in Fiandra e la Spagna recuperò i territori persi nella Franca Contea.

23. Cf. Jean BÉRENGER, *Histoire de l'Empire des Habsbourg, 1273-1918*, Paris, Fayard, 1990, p. 395-396.

L'irreparabile inasprimento dei rapporti tra Vienna e Parigi maturò durante l'anno 1672-73, in seguito all'adesione di Leopoldo d'Asburgo alla Triplice Alleanza e dopo il nuovo attacco francese contro le Province Unite (1672). Era la vittoria della linea politica voluta dal partito tedesco, guidato dal cancelliere Hoher nonché dai vertici dell'esercito, in primis il generale Montecuccoli. Infatti, proprio in questi anni, il principe Lobkowitz, che dal 1665 influenzava le decisioni della corte viennese, cadde in disgrazia presso Sua Maestà Cesarea e con lui scomparve anche la possibilità di un'intesa con i francesi.

L'offensiva di Luigi XIV, ai danni dell'Olanda, aveva favorito l'unione negli Stati tedeschi e isolato la Francia, i cui alleati (Svezia ed Inghilterra) si dimostrarono inefficaci. Leopoldo I, forte dell'appoggio della Dieta di Ratisbona, riuscì a mettere in pericolo le recenti conquiste del re di Francia, costretto sulla difensiva.

Il conflitto si trascinò fino al 1678 quando, dopo complesse trattative diplomatiche, la pace di Nimega pose fine ai combattimenti. Spagna e Olanda non avevano la forza necessaria per proseguire, la Francia stessa era duramente provata dallo sforzo profuso in uomini e risorse mentre l'impero, non avendo saputo sfruttare la sua posizione di vantaggio, dovette accettare di scendere a patti con i francesi²⁴.

Molto pressante fu l'azione mediatrice della Santa Sede, affinché i principi d'Europa smettessero di combattersi tra loro per volgersi contro il vero nemico della Cristianità, l'impero ottomano. Ovviamente, il problema turco riguardava, soprattutto, l'imperatore che, da quasi dieci anni, doveva anche fronteggiare il dilagante malcontento dei suoi sudditi ungheresi. Questi ultimi, ormai, erano in condizione di rivolta armata. La potenziale unione dei ribelli magiari con il sultano avrebbe rappresentato una seria minaccia per Vienna, ancor più perchè dietro queste manovre si celava, come poi effettivamente emerse, la lunga mano del *cristianissimo*.

In questo complesso scenario politico internazionale, era giunto, nella capitale austriaca, il nunzio Francesco Buonvisi, inviato appositamente da papa Clemente X nel settembre del 1675 al fine di persuadere Leopoldo I alla pace con la Francia ed indurlo, così, a concentrare i suoi sforzi verso est.

Il nunzio apostolico Francesco Buonvisi

Francesco Buonvisi nacque a Lucca il 17 maggio 1626 in una delle più nobili famiglie della città: suo padre era Vincenzo, fratello del cardinale Girolamo Buonvisi²⁵, sua madre, Maria, apparteneva all'illustre casato de' Gabrielli. Il giovane Buonvisi ricevette un'educazione raffinata, improntata

24. La pace di Nimega vide la Francia consolidare la sua frontiera settentrionale con l'annessione della Franca Contea, nonostante la cessione di alcuni territori a Spagna e Province Unite.

25. Nato a Lucca nel 1607, ricoprì importanti incarichi nella Curia romana, creato cardinale da papa Alessandro VII (1657) morì nel 1677.

ai modelli culturali classici; avviato agli studi presso il seminario lucchese, si trasferì, poi, a Roma (1644), dove ultimò la sua preparazione sotto la guida del celebre umanista Pietro di Nores. Nella città papale venne introdotto alla Santa Sede dallo zio Girolamo che, in quegli anni, ricopriva l'incarico di chierico di camera e prefetto dell'Annona. L'intento di Girolamo era di far conoscere al nipote il funzionamento della Curia pontificia ed avviarlo al *cursus honorum* della Santa Sede. Purtroppo, in seguito alla caduta in disgrazia dello zio presso Innocenzo X²⁶, i due Buonvisi lasciarono Roma e tornarono a Lucca. Nella città natale, Francesco avviò la sua carriera entro le istituzioni secolari, ottenendo la nomina a senatore della Repubblica ed entrando nella magistratura dei Decemviri. La morte del pontefice e la successiva elezione di Alessandro VII²⁷ al soglio di Pietro stravolsero il destino del Buonvisi riportandolo, nel 1657, sotto l'egida ecclesiastica. Infatti papa Chigi, particolarmente ben disposto verso la famiglia Buonvisi, decretò, con i suoi primi atti, la creazione di Girolamo a cardinale e la nomina di Francesco a maestro di camera del cardinal nipote Flavio Chigi.

Nel 1664 il lucchese partecipò alla sua prima missione diplomatica perchè, in quanto segretario personale del cardinale Chigi, dovette recarsi alla corte di Luigi XIV per rispondere, a nome della Chiesa, dell'attacco perpetrato dalla guardia corsa contro l'ambasciatore francese a Roma²⁸.

Tornato in patria venne scelto come canonico della Basilica di San Giovanni in Laterano e segretario della « congregazione sopra le acque ». La vera svolta della vita di Francesco Buonvisi arrivò nel 1670, con la nomina, prima, ad arcivescovo di Tessalonica e, dopo, a nunzio di Colonia per volere di Clemente X²⁹, successore di Alessandro VII³⁰.

La regione renana, in quegli anni, fu teatro di delicatissime tensioni diplomatiche internazionali dovute al fermento della potenza francese. Buonvisi operò sempre per tutelare gli interessi della Santa Sede, combattendo gli abusi del braccio secolare ai danni di quello spirituale ed osteggiando le tendenze autonomistiche delle istituzioni ecclesiastiche in Germania, troppo spesso insubordinate nei confronti dell'autorità pontificia. Accanto a questi compiti di natura amministrativa, il nunzio intervenne nella delicata situazione politica facendosi portavoce del volere di Roma circa la necessità di un accordo pacifico tra Spagna e Francia. Obiettivo della Curia romana era, in primis, evitare che le potenze cristiane si combattessero tra loro e, in secundis, riportare i territori protestanti in seno al cattolicesimo.

26. Giovanni Battista Pamphili (1574-1655) fu pontefice della Chiesa cattolica dal 1644 alla sua morte.

27. Fabio Chigi (1599-1667) fu pontefice della Chiesa cattolica dal 1655 alla sua morte.

28. Cf. Anna ESPOSITO, « La presenza dei corsi nella Roma del Quattrocento. Prime indagini nei protocolli notarili », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age, Temps modernes*, vol. 98-2, 1986, p. 607-621.

29. Emilio Bonaventura Altieri (1590-1676) fu pontefice della Chiesa cattolica dal 1670 alla sua morte.

30. Cf. Gaetano PLATANIA, « Asburgo d'Austria, Santa Sede e area danubiano-balcanica nelle carte del nunzio Francesco Buonvisi », in Matteo SANFILIPPO, Alexander KOLLER, Giovanni PIZZORUSSO, *Gli archivi della Santa Sede e il mondo asburgico nella prima età moderna*, Viterbo, Sette città, 2004, p. 232-233.

Ovviamente si trattava di propositi avulsi da una concreta attuazione ma, lo zelo e l'incisività dimostrati dal Buonvisi spinsero Sua Santità ad inviarlo in un'altra sede di importanza nevralgica, Parigi. Sennonchè, il repentino precipitare degli eventi in Polonia dirottò la destinazione del lucchese a Varsavia, laddove c'era maggiore necessità di un intervento forte e deciso.

Già durante il viaggio da Colonia a Varsavia, Francesco Buonvisi si adoperò per assolvere al meglio il proprio compito facendo una sosta strategica a Vienna. Obiettivo di questa brevissima nunziatura straordinaria era l'affiancamento del nunzio Alberizzi (1609-1680)³¹, nei negoziati con la corte imperiale, allo scopo di ottenere la pace lungo il Reno e, soprattutto, convincere Leopoldo a soccorrere la *Res publica polonorum*, ormai prossima alla resa con i turchi. Si trattava di un incarico delicato e complesso per il coinvolgimento di molti Stati nel conflitto iniziato con l'attacco di Luigi XIV alle Province Unite. Tramite diversi dispacci, il lucchese ricevette precise istruzioni, dal cardinal nipote Paluzzo Paluzzi-Altieri (1623-1698), su come muoversi alla corte viennese, per affiancare al meglio monsignor Alberizzi. Scrive infatti l'Altieri in data 7 gennaio 1673:

Ella troverà nella Corte cesarea che non sono soddisfatti del zelo e del vigor usato da monsignor Albrizio, ma se interpellato da' i fautori delle massime delli Spagnoli, sì come l'ho con altre mie accennato, V.S. si vaglia di questo lume per adempire le sue parti sì lontane dall'accogliere ombre che anzi vaglieno per dileguare le nuvole che si sono alzate contro i veri sensi d'un prelato così santo e zelante del servizio di Dio³².

L'8 gennaio 1673 Buonvisi raggiunse Vienna, informato sullo stato della corte cesarea dal nunzio ordinario, subito si adoperò per incontrare Leopoldo, i suoi ministri e gli ambasciatori di Francia e Spagna al fine di sondare il terreno ed indurli ad abbracciare il volere del papa.

La linea politica che il lucchese dovette seguire risulta evidente nelle parole del segretario di Stato, circa la possibile mediazione dell'Elettore di Magonza nei rapporti franco-imperiali. L'Altieri suggerì al Buonvisi di avere il seguente contegno:

[Lei] userà tutta l'industria per havere parte nell'affare con un tal circospezione che appena paia una continuazione degli offitij et del zelo di mons. arcivescovo di Neocesarea e, quanto al fine, ma con molta diversità quanto ai modi, Ella sa che tutte le verità sempre non si debbono dire e che l'andare addirittura contro la corrente non è assicurarsi di fare buon viaggio. Il nome di Gramonville³³ è odiosissimo in cotesta Corte. L'impegno della confederatione per opera degli Spagnuoli si vuole havere per irrettrabile [...] V.S. adunque, riconosciuta la costruzione delle cose, non si vaglia degli argomenti che pungono e si fugga quando può

31. Mario Albrizio (o Alberizzi), arcivescovo di Neocesarea, nunzio a Vienna dal 1671 al 1675, nominato cardinale nel maggio 1675.

32. Furio DIAZ, Nicola CARRANZA, *Francesco Buonvisi nunziatura a Varsavia*, Roma, Istituto Storico Italiano per l'Età Moderna e Contemporanea, "Fonti per la storia d'Italia", vol. 75, 1965, p. 83-84.

33. Jacques Bretel di Grémonville (1625-1686) fu ambasciatore di Francia a Vienna dal 1664 al 1673.

di opporsi all'aria et allo spirito della Corte. Il timore della grandezza della Francia non è irragionevole³⁴.

Quindi, il cardinal Altieri consigliava, a Francesco Buonvisi, di usare maggiore diplomazia e circospezione, in particolare nei confronti del partito spagnolo viennese.

Come si evince dalle carte vaticane, l'ambasciatore madrileno e quello del *re cristianissimo* costituivano i maggiori ostacoli che il lucchese doveva superare per portare a termine il suo incarico. Difatti, il partito spagnolo, dotato di grande influenza a corte, guardava con preoccupazione ad una possibile pacificazione tra Leopoldo I e Luigi XIV, perchè avrebbe indebolito militarmente la Spagna. D'altro canto, Grémonville si diceva favorevole alla pace con Vienna solamente qualora si fossero accettate le condizioni dettate dal proprio sovrano, tra cui l'esclusione dell'Olanda dal tavolo delle trattative.

Nonostante queste difficoltà, l'udienza con l'imperatore ebbe esito positivo. Infatti scrive Buonvisi all'Altieri che Sua Altezza « subito mi rispose che era pronto a far tutto, ma che era vano il suo soccorso per la Polonia se questa non si aggiustava in se stessa e che inoltre bisognava che facesse le cose con tal cautela da non irritare il Turco³⁵ ». Le soluzioni avanzate dal nunzio diedero grande soddisfazione a Leopoldo che, proseguì Buonvisi:

[...] disse di voler avere in me piena confidenza giachè vedeva che mi appagavo di ciò che potevo senza ostinarmi nell'impossibile e perchè mi ero molto diffuso in persuaderlo ad una buona pace sul Reno, mi disse che ci era dispostissimo, ma la voleva buona e sicura³⁶.

Dopo il colloquio con l'Asburgo, fu la volta del confronto con i due principali ministri viennesi, il principe Lobkowitz e il cancelliere Hocher, entrambi diedero risposte incoraggianti al rappresentante pontificio. Nello specifico, Hocher riferì che Sua Altezza si sarebbe occupato della Polonia ed avrebbe inviato soccorsi, previa risoluzione dei dissidi polacchi interni, con la clausola che l'aiuto imperiale restasse segreto. Mentre, per la pace lungo il Reno, pretendeva che fosse sicura e trattata con gli olandesi.

Il nunzio riuscì, anche, a tranquillizzare l'ambasciatore spagnolo sul fatto di non voler separare i due rami della famiglia asburgica, ma di desiderare esclusivamente la pace tra i principi cristiani. Purtroppo, la corte di Madrid esigeva che le condizioni francesi venissero riviste e che l'Olanda prendesse parte alle trattative, aspetto, questo, su cui Luigi XIV non avrebbe ceduto. La politica di Parigi, oltre a paralizzare lo scenario internazionale, alimentava i disordini interni alla corte della *Rzeczpospolita* per mettere in difficoltà il governo filo-asburgico di Varsavia, rappresentato dal re Michał I (1640-1673)³⁷. L'abilità diplomatica del Buonvisi consistette nel mostrare a Grémonville

34. Furio DIAZ, Nicola CARRANZA, *Francesco Buonvisi nunziatura a Varsavia, op. cit.*, p. 87.

35. Ivi, p. 91.

36. Ivi, p. 92.

37. Su di lui cf. Ilona CARMAŃSKA, *Rodu, Wiśniowiecki. Monografia* Poznań, Wydawnictwo Poznańskie, 2007.

come, facilitando la risoluzione dei problemi polacchi, l'esercito imperiale sarebbe intervenuto in soccorso degli stessi contro i turchi, abbandonando così la guerra in Renania, con pieno vantaggio per Parigi. Ricevute lettere di compiacimento da Roma, per l'efficacia del ministero svolto a Vienna, Francesco Buonvisi ripartì per Varsavia dove arrivò il 27 gennaio 1673.

Il regno era, in quel momento, seriamente minacciato dalla pressione ottomana e dalla frattura tra il sovrano e la nobiltà capeggiata dal generale Jan Sobieski. L'incarico del lucchese consistette nell'appianare le divisioni politiche dello Stato e, poi, indurre i polacchi a riprendere, con decisione, le armi contro gli infedeli. Nonostante l'aperta ostilità della corte, il nunzio straordinario riuscì a riappacificare Michał I con i ribelli, grazie anche al supporto della regina Eleonora d'Asburgo (1653-1697)³⁸, e a far sì che riprendesse la guerra contro la Porta. Per i risultati ottenuti, Francesco Buonvisi venne scelto come nunzio ordinario a Varsavia (1673-1675) mentre Sobieski ottenne un'importante vittoria sui turchi a Chocim (novembre 1673). Con la morte improvvisa del Wiśniowiecki, la *Rzeczpospolita* attraversò un nuovo periodo di crisi che si concluse con l'ascesa al trono di Jan III Sobieski. Questa elezione, accolta positivamente da Roma, fu voluta da Luigi XIV perchè il neo sovrano era fautore dell'alleanza con Versailles piuttosto che con Vienna. A causa del mutato orientamento politico, non mancarono attriti tra Buonvisi e Jan III, essendo il prelado sempre intento a favorire il riavvicinamento polacco-asburgico in chiave anti-ottomana.

Dopo tre anni di onorato servizio, il lucchese fu nominato nunzio alla corte cesarea, « come premio di haver pacificato l'intestine discordie della Polonia »³⁹.

Nunziatura di Vienna

Nonostante la Curia romana avesse accolto con viva soddisfazione il nuovo incarico di Buonvisi, Vienna, al contrario, non vedeva con favore la nomina del nunzio lucchese. Il nunzio era ritenuto colpevole di non aver tutelato appieno i diritti di Eleonora d'Asburgo, vedova di Michele Wiśniowiecki e sorella di Leopoldo I. La corte imperiale, infatti, aveva visto fallire il suo progetto di unire la sorella dell'imperatore a Carlo V di Lorena, nella speranza che il detto duca fosse eletto re di Polonia dopo la scomparsa di Michele I. Il fallimento del disegno cesareo, che avrebbe molto rafforzato la casa d'Austria, venne imputato proprio a Francesco Buonvisi, tuttavia le accuse furono smentite grazie all'intervento della stessa regina vedova, che dissipò

38. Sorella di Leopoldo I in quanto nata dal terzo matrimonio dell'imperatore Ferdinando III, sposò Michele I nel 1670.

39. Anna Maria TRIVELLINI, *Il cardinale Francesco Buonvisi nunzio a Vienna (1675-1689)*, Firenze, Leo S. Olschki, 1958, p. 4.

le calunnie contro il nunzio ed encomiò il suo operato a Varsavia. Così, il 2 ottobre 1675, egli fu accolto calorosamente dalle istituzioni viennesi⁴⁰.

La condizione politico-militare in cui versava l'impero, pur non essendo critica come quella della *Reczpospolita*, presentava aspetti di grande fragilità e fermento. Oltre al continuo stato di guerra con la Francia, la potenziale minaccia di un'offensiva ottomana lungo il Danubio e la ribellione dei nobili ungheresi (*kuruszok*), segretamente sostenuti da Luigi XIV, rendevano la situazione ancora più complessa.

Buonvisi pose, al centro della propria attività di rappresentante pontificio, la ripresa della lotta al Turco nei Balcani, cercando, soprattutto, di evitare che Costantinopoli si alleasse con i rivoltosi magiari, anche a costo di mettere da parte le divergenze religiose tra riformati e cattolici. L'altro fronte sul quale il nunzio dovette lavorare a lungo fu quello polacco, a causa dell'ambiguo comportamento di Varsavia che prestava aiuto ai *kuruszok* dietro celata pressione del *re cristianissimo*. Quindi, Vienna era circondata da nemici che, qualora avessero messo in atto un'azione congiunta, avrebbero potuto annientare la casa d'Asburgo in Austria. Raggiungere questi obiettivi implicava, come *conditio sine qua non*, porre fine al conflitto in Renania e nei Paesi Bassi, permettendo così a Leopoldo I di volgere la sua attenzione ad est, là dove la Chiesa voleva che i principi cristiani intervenissero con forza⁴¹. A tal scopo, dal 1676 al 1678, gli sforzi del lucchese furono sempre diretti alla mediazione tra Francia e impero affinché si giungesse ad un accordo di pace.

Un altro aspetto critico per la casa d'Austria era costituito dalla mancanza di un erede che assicurasse la continuità dinastica. Le due mogli di Leopoldo, Margherita Teresa e Claudia Felicità⁴², non avevano dato alla luce alcun figlio maschio che fosse sopravvissuto e, l'8 aprile 1676, morì l'imperatrice Claudia. Clemente X, preoccupato dalla mancanza di una successione nella famiglia imperiale, diede subito istruzioni al nunzio lucchese perchè spingesse Sua Maestà a risposarsi il prima possibile con una principessa che fosse in buona salute e, soprattutto, di comprovata fede cattolica. Tra le molte candidate disponibili, la Santa Sede propendeva per Eleonora Maddalena di Neoburg (1655-1720), il cui padre si era rivolto al pontefice, in vista di un terzo matrimonio dell'imperatore, ancor prima della scomparsa di Claudia Felicità. Il Buonvisi scelse di adottare un contegno imparziale, limitandosi ad esprimere generali considerazioni sui criteri che avrebbero dovuto guidare la decisione. Come si legge in una lettera al Cardinal Altieri: « tre cose mi pare che principalmente vadino considerate: cioè l'indennità della

40. Gaetano PLATANIA, « Asburgo d'Austria, Santa Sede e area danubiano-balcanica nelle carte del nunzio Francesco Buonvisi », *op. cit.*, p. 232-233.

41. Cf. Péter TUSOR, « La Santa Sede e l'Ungheria durante il pontificato di Innocenzo XI » in *Innocenzo XI Odescalchi. Papa, politico, committente*, a cura di Richard BÖSEL, ANTONIO MENNITI IPPOLITO, Andrea SPIRIT, Claudio STRINATI e Maria Antonetta VISCEGLIA, Roma, Villa Editore, p. 209-220.

42. Nata nel 1653 da Ferdinando Carlo, capo del ramo tirolese degli Asburgo, nel 1673 divenne seconda moglie del cugino Leopoldo. Morì nel 1676.

religione cattolica, la probabile fecondità, e gl'interessi di stato, che obbligano a cavare qualche utile dal matrimonio⁴³ ».

Avversaria principale della principessa di Neoburgo era la protestante Ulrica di Danimarca, donna di rara bellezza e grande ingegno. La possibilità che la scelta ricadesse su un'«eretica» non poteva essere tollerata dal papa, che inviò precise istruzioni al nunzio per scongiurare questa eventualità. I consigli di Buonvisi diedero i frutti sperati e Leopoldo si risolse in favore di Eleonora di Neoburgo, con viva soddisfazione della Curia romana⁴⁴.

Risolta la spinosa questione del matrimonio, il nunzio indirizzò i suoi sforzi al raggiungimento della pace tra i due rami degli Asburgo e Parigi. In tutti gli Stati coinvolti nella guerra nei Paesi Bassi albergava il bisogno di una pacificazione, ma nessuno aveva intenzione di cedere per non perdere la faccia. Le negoziazioni, iniziate già nel 1674 con la mediazione inglese, alla quale si aggiunse prontamente quella della Santa Sede, si protrassero per anni.

La Chiesa, decisa a rappresentare le potenze cattoliche, incontrò alcune difficoltà durante le trattative: il dialogo con i riformati; la scelta di Nimega, città calvinista, come sede del congresso di pace ed il contenzioso relativo alla liberazione del principe di Fürstenberg.

Per impedire un confronto diretto tra l'ambascieria papale e quella degli eretici, la Santa Sede aveva suggerito di ricorrere ai veneziani per affiancare il rappresentante pontificio con un loro emissario. Tuttavia, i due rami della famiglia asburgica si opposero alla mediazione veneziana a causa dell'incidente adriatico verificatosi nel 1674, quando Venezia aveva impedito il transito di navi austriache dirette a Messina in soccorso degli spagnoli. Inoltre, la corte di Madrid non accettava la nomina di Giovanni Battista Nani come ambasciatore della *Serenissima*, perchè egli aveva espresso giudizi negativi sul casato degli Asburgo nella sua opera storica⁴⁵.

A Vienna, Francesco Buonvisi esortò l'imperatore e l'ambasciatore di Spagna a rimettere la questione all'arbitrio del papa, ottenendo risposte positive ed incoraggianti, ma l'operato del nunzio fu vanificato dall'ostinazione veneziana circa la designazione del Nani quale proprio delegato. Stesso esito ebbero gli sforzi profusi dal lucchese al fine di cambiare la sede del congresso di pace, in quanto il re di Francia non era disposto a cedere sulla scelta di Nimega. Riguardo Guglielmo di Fürstenberg, non si raggiunse un accordo tra le parti ed il principe venne liberato solamente a trattative concluse.

Nel mentre, deceduto Clemente X (luglio 1676), il conclave elesse pontefice Innocenzo XI⁴⁶. Egli si mostrò, fin da subito, particolarmente turbato sia dal trascinarsi del conflitto europeo sia, soprattutto, dal crescente pericolo turco ad

43. Anna Maria TRIVELLINI, *Il cardinale Francesco Buonvisi nunzio a Vienna*, op. cit., p. 12.

44. Gaetano PLATANIA, « Asburgo d'Austria, Santa Sede e area danubiano-balcanica nelle carte del nunzio Francesco Buonvisi », op. cit., p. 233-234.

45. Riferimento all'*Historia della Repubblica veneta* di Giovanni Battista Nani (1680).

46. Nato Benedetto Odescalchi nel 1611, eletto papa nel 1676, fu strenuo sostenitore della lotta contro il Turco. Morì nel 1689.

est. Papa Odescalchi, più accondiscendente rispetto al suo predecessore, inviò monsignor Luigi Bevilacqua (1616-1679) come nunzio straordinario a Nimega nel dicembre 1676. Buonvisi, pur non avendo parte ufficiale nel congresso, si adoperò energicamente « per mettere in buona grazia de' Collegati eretici il Nunzio straordinario⁴⁷ ». Ma fu nei confronti di Leopoldo che il nunzio mise in atto una serrata opera di persuasione, poichè l'imperatore non aveva intenzione di deporre le armi a causa di Luigi XIV, il quale avanzò pretese così inaccettabili da indurre Vienna a voler abbandonare le trattative, nonostante Spagna ed Olanda avessero già optato per una definitiva pacificazione.

Il Buonvisi « si accinse ad assalir di nuovo da più bande con vigore Leopoldo per indurlo a deporre una volta i pensieri ostili contro la Francia⁴⁸ » perchè questi andavano contro gli interessi della Casa d'Austria, troppo concentrata sul fronte occidentale e poco attenta a quello orientale. Difatti, era priorità della Santa Sede arrivare alla pace generale, affinchè Leopoldo I potesse spostare le sue forze in Ungheria e Polonia per combattere il Turco. Nell'ottica della guerra contro gli ottomani, il lucchese si adoperò con determinazione presso Sua Maestà Cesarea, come si evince dalla seguente missiva scritta dal Buonvisi al collega Martelli, nunzio a Varsavia⁴⁹.

Rappresentai con vigore a S[ua] M[aestà] che deve usare ogni diligenza per inaninare i Moscoviti alla continuazione della Guerra col Turco, et alla congiunzione dell'Armi con i Polacchi, perchè quando questo si fosse conseguito, restava assicurata l'Ungheria da i tentativi de Turchi, e de i Ribelli, e se intanto si concludesse la Pace, mentre queste due Potenze vicine fossero già attaccate con i Turchi, haverebbe S[ua] M[aestà] largo campo di operare con sicurezza contro gl'istessi⁵⁰.

Il 10 agosto 1678 venne firmata la pace franco-olandese seguita, un mese dopo, dall'accordo tra Madrid e Parigi. Nonostante la resa dei suoi alleati, l'imperatore non voleva rassegnarsi alle circostanze. Con determinazione e fine intuito, il nunzio espresse a Sua Maestà le proprie perplessità circa la prosecuzione del conflitto:

[...] due cose debbono considerarsi, l'una se quelli sforzi possano farsi con l'Impero indebolito dalla presente guerra, l'altra se V[ostra] M[aestà] abbia occasione di promettersi maggiore costanza nei Collegati del Nort, di quella che abbia sperimentata negli Olandesi, che [...] hanno pensato solamente al proprio interesse⁵¹.

Francesco Buonvisi insisteva sulla precarietà dell'unione tra Vienna ed i principi tedeschi, troppo volubili per potersi considerare alleati sicuri. In una memoria inviata al re d'Inghilterra durante le trattative di Nimega, il

47. Tommaso TRENTA, *Memorie per servire alla storia politica del cardinale Francesco Buonvisi*, Lucca, Tipografia Bertini, 1818, tomo I, p. 206.

48. Tommaso TRENTA, *op. cit.*, tomo I, p. 210.

49. Francesco Martelli (1633-1717), arcivescovo di Corinto, fu nunzio apostolico a Varsavia dal 1675 al 1680.

50. ASV. Segreteria di Stato, Germania, vol. 200, ff. 165 recto-166 verso.

51. Tommaso TRENTA, *op. cit.*, tomo I, p. 362.

nunzio lucchese espose l'esigenza di raggiungere e preservare un equilibrio di potere in Europa.

[Bisogna] ovviare in tempo alla crescente grandezza della Francia, che tende alla Monarchia universale [...]. Ci vuol dunque la forza, e non bastando quella dei collegati è necessario che la generosità del Re d'Inghilterra supplisca per proprio interesse, [...] l'interesse pubblico ed il suo particolare richiedono che si conservi la Fiandra nelle mani del Re Cattolico [...] perchè perduta la Fiandra, o ceduta volontariamente dagli Spagnoli per la impossibilità che hanno di difenderla, ben si vede che il debellar di nuovo l'Olanda sarà opera più breve [...]. Ma perchè non è la sola Spagna a provare i pregiudizj della inquietudine de' Francesi, e la Germania in particolare se ne risente, [...] è giusto che l'Imperatore ricuperi Brisac con l'Alsazia [...] e riducendosi la Francia entro i suoi antichi confini, sarebbe la pace più sicura e durevole⁵².

Il 5 febbraio 1679, a Nimega, venne sottoscritta la pace definitiva. Leopoldo I rimase insoddisfatto dagli accordi e la Santa Sede, non menzionata nei trattati per un dissidio sorto tra la Curia romana e Luigi XIV, non ottenne alcun vantaggio per i cattolici del Nord. Ciò nondimeno, Innocenzo XI era disposto a tollerare lo smacco subito pur di avere una Cristianità pacificata e l'imperatore libero di intervenire militarmente contro il Turco. Negli anni successivi, la diplomazia pontificia lavorò incessantemente alla realizzazione di questo progetto ricorrendo, in primis, a Francesco Buonvisi quale punta di diamante della sua azione diplomatica.

Gli ostacoli da superare per costituire un'unione anti-turca tra Vienna e Varsavia erano molteplici e riconducibili, in gran parte, alle tensioni d'Ungheria dove, nel 1670, si formò una congiura volta a rovesciare l'autorità imperiale. Molti nobili magiari, sia protestanti che cattolici, aderirono all'insurrezione che, però, venne sventata grazie alla fedeltà del clero cattolico nei confronti di Leopoldo. La reazione della corte viennese fu dura ed inasprì ulteriormente i rapporti tra corona e sudditi: confisca dei beni, chiusura delle chiese protestanti e privazione delle cariche. I rapporti degenerarono nel 1672, quando i malcontenti *kuruszok* intrapresero una vera guerriglia contro le forze asburgiche devastando il paese. A fomentare e sostenere i ribelli intervennero prontamente turchi e polacchi, questi ultimi, soprattutto, dietro pressione di Luigi XIV, il quale non esitò a finanziare con ingenti somme di denaro tale rivolta⁵³. L'intrecciarsi di questi eventi con la guerra nei Paesi Bassi non consentì a Leopoldo I di occuparsi con efficacia della questione ungherese. Dal canto suo, Buonvisi suggerì all'imperatore di trovare una soluzione pacifica al problema, preferendo il dialogo allo scontro armato. Solamente nel 1678 Vienna avviò trattative con i *kuruszok*, ma le

52. Ivi, p. 194-205.

53. Sulle relazioni franco-ungheresi, vedere Jean BÉRENGER, *Le relazioni franco-ungheresi al tempo del palatino Francesco Wesselényi (1664-1668)*, *Történelmi Szemle*, 10, 1967, p. 275-291.

dure condizioni imposte dalla corte cesarea indussero il conte Imre Thököly, capo dei rivoltosi, ad allearsi con Costantinopoli⁵⁴.

Frattanto, Jan III Sobieski aveva firmato la pace a Zórawna con gli ottomani (26 ottobre 1676), grande vittoria per la diplomazia francese e cocente sconfitta per quella pontificia. Innocenzo XI iniziò così a maturare l'idea di una lega tra principi cristiani in funzione anti-turca, ordinando ai nunzi di Vienna e Varsavia, Francesco Buonvisi e Francesco Martelli, di adoperarsi per questo scopo. Francesco Buonvisi si pose come principale mediatore nelle trattative diplomatiche: cercò sempre di persuadere Leopoldo I a superare le incomprensioni con Sobieski, sollecitò quest'ultimo, con periodiche missive, a preferire una linea di intesa con Vienna piuttosto che con Parigi e tentò di indurre Luigi XIV ad abbandonare la sua politica anti-asburgica. Lo zelo manifestato dal nunzio nel servire la Santa Sede, venne premiato con la porpora cardinalizia nel settembre 1681. Eppure, a dispetto del costume tradizionale, Innocenzo XI non richiamò il novello cardinale a Roma, poichè la sua presenza alla corte imperiale era giudicata indispensabile per l'attuazione dei disegni pontifici, benchè questi fossero ancora irrealizzati.

L'arenarsi dei negoziati con Varsavia fu dovuto, anche, all'indecisione della corte cesarea la quale, diffidente ad entrare in guerra al fianco dei polacchi, desiderava ribaltare gli esiti della pace di Nimega. Difatti, dal 1679 al 1681, Leopoldo cercò, invano, di raggiungere un accordo con gli ungheresi e di riconfermare la pace con il sultano⁵⁵ per avere piena libertà d'azione in Renania contro Luigi XIV. Del medesimo avviso erano anche il vescovo Sinelli, principale ministro della Conferenza segreta viennese in quegli anni e, soprattutto, l'ambasciatore Borgomanero⁵⁶, leader del partito spagnolo di corte. Tuttavia, le ragioni profonde che spingevano l'Asburgo alla guerra con Versailles, oltre al desiderio di tutelare gli Stati tedeschi, risiedevano proprio nei suoi interessi dinastici sulla Spagna, messi in pericolo dagli attacchi del *cristianissimo* ai danni dei Paesi Bassi spagnoli. Da ciò la decisione cesarea di convocare una Dieta a Sopron nella primavera del 1681 per trovare un accordo con i malcontenti ungheresi. Seguendo i consigli di Sinelli piuttosto che quelli del Buonvisi, Leopoldo avrebbe fatto larghe concessioni ai magiari pur di placarne le tensioni interne. Tuttavia, nell'autunno 1681, l'inaspettata caduta di Strasburgo in mano ai francesi ed il fallimento delle trattative a Sopron, a causa delle azioni di Thököly, vanificarono gli sforzi dell'imperatore. La pericolosa sincronia di questi eventi fu dovuta all'infaticabile azione diplomatica del *re sole*, volta a demolire il potere asburgico attaccandolo

54. Il Thököly fu spinto a tale decisione dal denaro francese inviatogli per proseguire la lotta anti-asburgica e dalla promessa ottomana di conferirgli la corona d'Ungheria. Cf. Jean BÉRENGER, *Histoire de l'Empire des Habsbourg*, op. cit., p. 357-359.

55. Tregua ventennale siglata nel 1664, prossima alla scadenza. Sulla pace di Vasvár vedere Jean BÉRENGER, *Histoire de l'Empire des Habsbourg*, op. cit., p. 354-355.

56. Carlo Emanuele d'Este (1622-1695), marchese di Borgomanero, Porlezza e Santa Cristina. Su di lui e, più in generale, sugli ambasciatori alla corte di Leopoldo, cf. Gregorio LETI, *Historia dell'Impero Romano in Germania*. Parte II, 1689, p. 90-91.

su più fronti. Le vigorose proteste del nunzio lucchese e di Innocenzo XI contro le azioni di Versailles non ottennero nulla di concreto e la politica estera di Leopoldo, incerta per tutto il 1682, mirò a rinsaldare i legami con i principi tedeschi che, in parte, avevano stretto accordi con Luigi XIV per paura e convenienza. Il Congresso di Francoforte nel dicembre del 1682 segnò la vittoria cesarea ai danni del progetto francese di far riconoscere le Camere di Riunione, permettendo all'Asburgo di spostare la sua attenzione verso la crescente minaccia turca nell'area danubiana.

L'alleanza ufficiale siglata tra Thököly e la Porta insieme alle preoccupanti notizie inviate a Vienna dal residente imperiale a Costantinopoli, circa lo spostamento a Nord di un'ingente armata ottomana, accelerarono la formazione della lega anti-turca tra Leopoldo e Sobieski, anche grazie all'intervento diplomatico e finanziario della Santa Sede. Parimenti, i tentativi francesi volti a corrompere la Dieta polacca, affinché non approvasse l'alleanza, furono scoperti e vanificati dall'azione congiunta dei nunzi Buonvisi e Pallavicini⁵⁷. Il trattato della Lega Santa venne ratificato il 18 aprile 1683 dalla Polonia e il 2 maggio da Sua Maestà Cesarea.

Il successivo assedio di Vienna fu una sorpresa per entrambi gli schieramenti, poiché scaturito unicamente dall'arbitrio dell'ambizioso gran visir Kara Mustafà. La corte asburgica dovette prendere l'impopolare quanto necessaria decisione di abbandonare la capitale in gran fretta e lo stesso Buonvisi, contrario a questa scelta, raggiunse Leopoldo a Passavia. Il 15 luglio iniziò l'offensiva ottomana contro le difese viennesi; l'assedio durò circa due mesi, al termine dei quali la città era prossima alla resa senonchè, il 12 settembre, le truppe alleate guidate dal re di Polonia sbaragliarono l'esercito sultanale e liberarono Vienna⁵⁸.

Dopo l'inaspettato successo, si presentò la concreta possibilità d'intraprendere una guerra di riconquista ai danni della Porta nell'area danubiano-balcanica, approfittando della debolezza turca. Tale eventualità, tanto incoraggiata dal pontefice, persuase l'imperatore a firmare un nuovo accordo per riportare l'Ungheria intera in mano agli Asburgo. Ancora una volta, Francesco Buonvisi ebbe un ruolo centrale nei negoziati per l'alleanza che venne approvata nel marzo 1684 da Vienna, Varsavia e Venezia.

Nel mentre, Luigi XIV aveva ripreso le armi in Renania, conquistando Lussemburgo, nei Paesi Bassi spagnoli ed aveva attaccato anche la repubblica di Genova a causa della sua propensione per Madrid.

Pensò l'Imperatore di accomodarsi con la Francia, [...] avrebbe egli consentito nella tregua purchè universale ed estesa specialmente all'Italia; e che si sarebbe preso egli l'incarico di fare aderire gli Spagnoli alla cessione di Lussemburgo col suo Ducato per tutto il tempo della tregua. Rimase

57. Opizio Pallavicini, nunzio apostolico a Colonia dopo Francesco Buonvisi, poi nunzio a Varsavia dal 1680 al 1686.

58. Sull'assedio di Vienna Andrew WHEATCROFT, *Il nemico alle porte*, Bari, Laterza, 2010, p. 136-215; Franco CARDINI, *Il turco a Vienna. Storia del grande assedio del 1683*, Bari, Laterza, 2011.

pertanto combinata e conclusa in Ratisbona il giorno decimo sesto di Agosto del 1684 la tregua per 20 anni⁵⁹ tra l'imperatore e l'Impero da un lato, e la Francia dall'altro, compresavi, mediante un trattato separato, la Spagna coi Principi e le Repubbliche d'Italia⁶⁰.

Il nuovo orientamento della politica leopoldiana ebbe grandi conseguenze sul piano politico internazionale, poichè gli Asburgo d'Austria legarono saldamente il proprio destino all'Ungheria e all'Europa orientale a scapito dei loro interessi verso Spagna e Germania. Questo mutamento degli intenti cesarei preoccupava molto la corte madrilenica che, senza l'appoggio di Vienna, era impossibilitata ad intraprendere qualsiasi azione contro la Francia. La dipendenza del *re cattolico* dalla linea politica dello zio imperatore, evidente durante le trattative di Ratisbona, viene esplicitata da Buonvisi in una missiva del 1 agosto 1684 al cardinal Cybo.

Sabato sera venne uno straordinario di Spagna e portò il totale arbitrio all'Imperatore di comporre, come meglio pareagli, gli affari del Re Cattolico [...]. Dubitava che fosse spirato il termine assegnato in Ratisbona per li 29 del caduto, ma intesi dall'Imperatore che appunto allora gli era arrivato di colà un corriero con ottime nuove, cioè, che tutte le camere avevano concordemente risoluto che si accettasse la tregua, e che accettandola anche la Spagna, ne fosse l'Impero tutto garante, e si obbligasse in tempo della tregua di assicurare tutti gli Stati del Re di Spagna [...]⁶¹.

La tregua firmata a Ratisbona non cancellò l'astio di Luigi XIV per i genovesi e, infatti, la Repubblica ligure fu omessa dal trattato. Agostino Spinola⁶², rappresentante spagnolo alla corte cesarea, accusò il nunzio Buonvisi e quello di Parigi, Ranuzzi, di essere responsabili del misfatto, perchè avevano assicurato che il pontefice avrebbe risolto la controversia tra Versailles e Genova. Il cardinale lucchese scrisse al collega Ranuzzi (19 ottobre 1684) per precisare la sua posizione rispetto al contenzioso.

Il Sig. Ambasciadore di Spagna dà gran carico al Sig. Marchese di Grana⁶³ della permuta delle ratificazioni seguita in sua casa. Io non entro fra loro Ministri di Spagna, e solo mi turba il carico che dà a noi due del pericolo nel quale restano i Genovesi, dicendo che ne siamo stati causa ambedue [...]. Quanto alla mia relazione fatta all'Imperatore era falsissimo il supposto, [...] perchè avevo letto a S. M. quello che il Sig. Cardinal Cybo mi scriveva sotto li 22 Luglio⁶⁴.

59. Tregua ventennale in cui la Francia conservò i territori occupati prima del 10 agosto 1681 ma restituì quelli presi posteriormente, fatta eccezione per Strasburgo. Tuttavia, il trattato non arrestò le pretese di Luigi XIV come sperato dall'imperatore.

60. Tommaso TRENTA, *Memorie per servire alla storia politica del cardinale Francesco Buonvisi*, Lucca, Tipografia Bertini, 1818, tomo 2, p. 54-56.

61. Tommaso TRENTA, *op. cit.*, tomo 2, p. 200.

62. Agostino Spinola Marchese d'Arquata (1624-1692), nobile genovese, fu ambasciatore alla corte di Madrid dal '65 al '67 e doge di Genova dal 1679 al 1681.

63. Filippo Carlo Francesco d'Arenberg (1663-1691), duca di Arenberg e Arschoth, fu nominato capitano degli arcieri reali da Carlo II di Spagna (1683), nel 1684 sposò Maria Enrichetta del Carretto, marchesa di Savona e Grana. Morì per una ferita riportata nella battaglia di Slinkamen.

64. Tommaso TRENTA, *op. cit.*, tomo 2, p. 201-202.

La questione venne appianata grazie all'intervento di Leopoldo che difese l'operato del Buonvisi nel quale riponeva massima fiducia e stima, al punto da nominarlo membro del consiglio di guerra.

Intanto, proseguiva il conflitto contro il Turco le cui difese si dimostrarono più tenaci del previsto. Infatti, il duca di Lorena riuscì ad espugnare Buda solamente nel settembre 1686; un anno dopo, la vittoria imperiale a Mohács causò una grave crisi politica a Costantinopoli che determinò lo sfaldamento del dominio turco nella piana magiara. L'espansione asburgica si concluse con la pace a Karlowitz (gennaio 1699) che consacrò il potere della Casa d'Austria su Ungheria e Transilvania. Successo, questo, ascrivibile anche agli sforzi di Innocenzo XI, venuto meno nel 1689, e del cardinal Buonvisi, sciolto dal suo incarico di nunzio proprio in seguito alla scomparsa di papa Odescalchi.

Conclusione

Le difficoltà, per Leopoldo I, non terminarono con la pacificazione dell'area danubiano-balcanica, poichè Luigi XIV continuò ad insidiare l'impero ma, soprattutto, la morte di Carlo II di Spagna (1 novembre 1700) trascinò l'Europa in una nuova guerra di potere tra le dinastie dei Borbone e degli Asburgo. La crisi politica fu provocata dalle volontà testamentarie del Re Cattolico che preferì Filippo d'Angiò (1683-1746)⁶⁵, nipote di Luigi XIV e di Maria Teresa d'Asburgo, al ramo cadetto asburgico. Il re Carlo aveva ceduto alle pressioni del partito castigliano e del cardinal Portocarrero⁶⁶ i quali volevano preservare l'unità e l'autonomia del regno iberico, cosa che gli Asburgo d'Austria, rivolti agli interessi austro-ungheresi, non avrebbero fatto. La corte di Madrid temeva che, in mano a Vienna, la monarchia ispanica sarebbe diventata una realtà periferica e avrebbe perso la sua integrità geografica. Tale decisione andava contro il principio guida del casato asburgico, cioè che, in caso di estinzione del ramo maggiore, il suo patrimonio sarebbe stato ereditato dal ramo cadetto. Già da tempo, Leopoldo aveva destinato il suo secondogenito, l'arciduca Carlo, al trono spagnolo, qualora Carlo II fosse morto senza eredi ma, la scelta della corte madrilenas travolse tutte le pianificazioni cesaree.

L'imperatore e il *re sole* avevano più volte negoziato per organizzare la successione spagnola: il primo tentativo, nel 1668, naufragò; il secondo accordo (1698) vedeva Giuseppe Ferdinando di Baviera (1692-1699) come legatario universale ma la sua morte vanificò tutti i piani. Nel 1700 si trovò una terza soluzione: il figlio minore di Leopoldo (Carlo) sarebbe stato legatario universale e la Francia avrebbe ottenuto delle compensazioni territoriali. Tuttavia, i cattivi rapporti tra Vienna e Madrid, dovuti al cambio di rotta

65. Figlio di Luigi il Gran Delfino, fu designato erede da Carlo II purchè rinunciasse a tutti i suoi diritti sul trono francese. Fu il primo Borbone re di Spagna.

66. Luis Manuel Fernández de Portocarrero (1635-1709), cardinale e arcivescovo spagnolo, fu viceré di Sicilia (1677-78) ed esecutore testamentario del re Carlo II, sostenne l'ascesa al trono di Filippo d'Angiò.

della politica leopoldiana in favore dell'Ungheria, nonchè alla convinzione della corte castigliana che solo l'alleanza con la Francia avrebbe potuto salvare la Spagna dal decadimento, indussero Carlo II a stravolgere le trattative con il suo nuovo testamento.

Anche Francesco Buonvisi, sei mesi prima di morire, espresse, in una missiva all'abate Melani del 14 febbraio 1700, la sua opinione in merito al rapporto tra successione spagnola e Santa Sede, in risposta alle domande del cardinale di Fürstenberg, rappresentante del *re cristianissimo*.

La spiegazione che desidera da me il Sig. Cardinale di Furstemberg per portarla a S. M. è una cosa molto ardua [...]. È probabile che ogni Papa prudente coopererebbe a quella tal divisione della Monarchia di Spagna, che si suppone essersi fatta: ma la cooperazione del Papa destituito di forze servirebbe a poco se tutti gli altri Principi d'Italia non lo aiutassero unendosi seco; [tuttavia] avendo già mostrato gli Spagnoli il loro risentimento per il supposto trattato di questa divisione che gli priverebbe di tante conquiste e di tante belle cariche [...] vorranno piuttosto darsi ad un Re, che mantenga unita la Monarchia, sia francese o alemanna, e più presto francese, che diventerebbe subito spagnola, essendo tediati dal governo della Regina e del Porelis⁶⁷ [...]. Stimo però più facile che pigliano per Re un figliuolo del Delfino, che di consentire alla divisione⁶⁸.

Dopo mesi di pianificazioni, Luigi XIV dichiarò il duca d'Angiò re di Spagna mentre Leopoldo, sicuro delle proprie rivendicazioni, si preparò allo scontro armato. Nel 1701, venne formata una coalizione tra Austria, Inghilterra e Province Unite contro la Francia; l'imperatore non mirava a costituire la monarchia universale sognata da Carlo V, egli era persuaso di battersi per una giusta causa in virtù della sua missione imperiale e per il bene della Casa d'Asburgo. La potenza austriaca, rafforzatasi in seguito alle vittorie in Ungheria, riuscì, nei primi anni di scontro, ad avere la meglio sui francesi, tuttavia Leopoldo non vide la fine del conflitto poiché la morte lo colse nel maggio del 1705.

Il contributo dato alla causa asburgica, dal nunzio Francesco Buonvisi, fu di primaria importanza in molte circostanze critiche: dalla guerra con Versailles, alle tensioni con polacchi ed ungheresi nonchè, in particolare, in occasione della lotta al Turco. Ciò è testimoniato, oltre che dalle missive di encomio dell'imperatore, anche dal fatto che lo stesso Leopoldo, consapevole dell'acume del lucchese, lo avesse nominato membro del consiglio di guerra, dopo la vittoria del 1683 sui turchi. Infatti, Buonvisi prese parte a tutte le decisioni importanti di Vienna, riuscendo a stimolare e dare le giuste spinte alla corte nei momenti di impasse o di debolezza e proponendo strategie, in politica estera, degne di un abile statista.

67. Probabile errore di trascrizione del Trenta riferito a Manuel Joaquín Álvarez de Toledo Portugal y Córdoba Monroy y Ayala (1664-1707), conte di Oropesa, due volte primo ministro spagnolo (*valido*): 1685-89, 1698-99. In vista della successione di Carlo II si schierò a favore dell'arciduca Carlo.

68. Tommaso TRENTA, *op. cit.*, tomo 2, p. 263-265.

¿La última colaboración dinástica?

La diplomacia hispano-imperial ante la política confesional de Guillermo III (1696-1700)¹

Cristina Bravo Lozano
Universidad Autónoma de Madrid

El 16 de marzo de 1694, víspera de San Patricio, el magistrado de Dublín impuso el cierre de todas las capillas franciscanas y capuchinas del reino de Irlanda. Esta decisión unilateral impidió celebrar la fiesta católica del patrón insular y causó un profundo malestar entre su comunidad, que no dudó en expresar su queja². No habían transcurrido ni cuatro años desde que Guillermo III garantizase a sus feligreses las mismas condiciones religiosas que durante el reinado de Carlos II Estuardo mediante el tratado de Limerick, cuando tales medidas se veían contravenidas³.

El *flight* de Jacobo II a Francia y el impacto político de la revolución de 1688 significaron el ocaso del catolicismo en el solio británico con la proclamación como rey del príncipe de Orange y estatúder de Holanda, Guillermo III⁴. La identificación religiosa del reino de Irlanda con su señor natural, el depuesto monarca Estuardo, convirtió la isla en el escenario bélico de la guerra de los Dos Reyes o *Williamite War* y a sus habitantes en aliados de su causa junto con las fuerzas enviadas por Luis XIV. Durante el tiempo que duró el conflicto, las tropas orangistas fueron ganando territorio, pero el abandono galo y la derrota del Boyne acabaron siendo determinantes en su resultado final. En 1691, el último reducido que quedó a Guillermo III por conquistar

-
1. Este trabajo se ha realizado al amparo del programa Juan de la Cierva-Incorporación (IJCI-2016-30430) y se incluye en el marco de los proyectos de la Dirección General de Investigación del Ministerio de Economía y Competitividad *El modelo policéntrico de soberanía comparti a (siglos XVI-XVIII): una vía alternativa a la construcción del Estado moderno* (HAR2013-45357-P) y *Sociedad cortesana y redes diplomáticas: la proyección europea de la monarquía de España (1659-1725)* (HAR2015-67069-P MINECO/FEDER, UE). Abreviaturas utilizadas: AGRB (Archives Générales du Royaume de Belgique, Bruselas), AGS (Archivo General de Simancas, Simancas), AHN (Archivo Histórico Nacional, Madrid), ASPF (Archivio Storico di Propaganda Fide, Roma), ASV (Archivio Segreto Vaticano, Ciudad del Vaticano), HHStA (Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Viena), TNA: PRO (The National Archives: Public Record Office, Kew).
 2. AGS, Estado, leg. 3969. Memorial del franciscano fray Bernard Gavan (S. l., s. f., septiembre de 1694).
 3. Wout TROOST, *William the Third and the treaty of Limerick (1691-1697). A Study of his Irish policy*. Tesis doctoral inédita. Leiden, University of Leiden, 1983; ID., *William III, the Stadholder-King. A Political Biography*, Aldershot, Ashgate, 2005, p. 281-283; ID., « Ireland's Role in the Foreign Policy of William III », in Esther MIJERS y David ONNEKINK (eds.), *Redefining William III. The Impact of the King-Stadholder in International Context*, Aldershot, Ashgate, 2002, p. 53-68.
 4. Entre las publicaciones más recientes acerca de la revolución de 1688, vid. Steve PINCUS, *1688, la primera revolución moderna*, Barcelona, Acantilado, 2013.

fue Limerick. Después de días de asedio, la ciudad acabó rindiéndose y toda la isla pasó a soberanía del rey-estatúder⁵. Las capitulaciones del 3 de octubre de dicho año que supusieron la entrega paccionada trascendieron la significatividad política y adquirieron un importante simbolismo para los católicos al reconocérseles la tolerancia religiosa.

Esta decisión del soberano Orange tuvo buena acogida en Europa donde muchos príncipes eran sus aliados en la guerra de los Nueve Años. La observación de aquellos acuerdos, así como la preservación del catolicismo en los tres reinos británicos serían los ejes principales de la praxis política de los representantes de la Casa de Austria en Londres en el último lustro del siglo XVII. Tanto a nivel particular como coaligados, la introspección acerca de los dos principales negociados que centraron las embajadas del marqués de Canales y del conde de Auersperg ofrecerá nuevas claves interpretativas para la comprensión de esta problemática confesional desde la óptica diplomática.

El origen de una causa diplomática común

La repercusión generada por la clausura de las capillas en Irlanda alcanzó la corte española. En el mes de diciembre de 1694 llegaba a Madrid el comisario y visitador de la orden de San Francisco, fray Bernard Gavan, junto con otros dos correligionarios. El objeto de su viaje fue pedir a Carlos II que mediase con el rey-estatúder para que se respetase aquel acuerdo, todo ello a través de su embajador en Londres, Manuel Coloma, marqués de Canales⁶. Durante las guerras contra la Francia borbónica, Guillermo III se había aliado a la monarquía de España, factor que podría facilitar la intercesión del monarca y que las instancias diplomáticas fueran atendidas⁷. Juzgada como propia de la piedad regia, los consejeros del Rey Católico se mostraron favorables a la demanda, aunque advirtieron de la peligrosidad de introducirla en el contexto bélico, sobre todo, si el embajador español no observaba la buena disposición del gobierno inglés para acceder a sus demandas⁸. Sin agravar la situación, se encargó a Canales se informase de las causas que condujeron al magistrado a adoptar aquella determinación unilateral, así

5. D.W. HAYTON, « The Williamite Revolution in Ireland, 1688-91 », in Jonathan I. ISRAEL (ed.), *The Anglo-Dutch Moment: Essays on the Glorious Revolution and its World Impact*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 185-214; Richard DOHERTY, *The Williamite War in Ireland 1688-1691*, Dublín, Four Courts Press, 1998; y John CHILDS, *The Williamite Wars in Ireland*, Londres, Hambledon Continuum, 2007.

6. AGS, Estado, leg. 3969. Memorial del franciscano fray Bernard Gavan (S. I., s. f., septiembre de 1694).

7. Manuel HERRERO SÁNCHEZ, « La monarquía hispánica y el Tratado de La Haya de 1673 », in Jan LECHNER y Harm den BOER (eds.), *España y Holanda. Ponencias leídas durante el quinto coloquio hispano-holandés de historiadores. Diálogos Hispánicos*, 16, 1995, p. 103-118.

8. AGS, Estado, leg. 3969. Consulta del consejo de Estado (Madrid, 5 de octubre de 1694).

como los usos y prácticas de dichas capillas irlandesas para fundamentar resoluciones posteriores en este negociado⁹.

Mientras en Madrid se preparaba el despacho de tales órdenes, el propio embajador en Londres tuvo conocimiento directo de dicha dependencia y del descontento católico por medio del franciscano fray Francis de la Cruz. Pese a su conocimiento fragmentario y partidista, Coloma elevó la consiguiente reclamación a Guillermo III. Sin embargo, el soberano Orange aseguró ignorar la materia y se comprometió a templar el rigor de sus ministros ante las repercusiones políticas que podrían derivarse de tales determinaciones no sólo a nivel local, sino también respecto a sus aliados¹⁰.

No era la primera vez que la intervención del monarca inglés frenaba el progreso de medidas anti-católicas y lograba preservar lo estipulado en los acuerdos de Limerick. Durante las primeras sesiones del parlamento de 1692, los protestantes centraron los debates en la revocación de las ventajas concedidas a la comunidad *romana* pocos meses atrás, así como en la expulsión del clero regular como proponía el lord Lieutenant Vizconde Sidney¹¹. La oposición de Guillermo III había impedido entonces su avance, pero tres años después volvería a reproducirse una nueva propuesta punitiva en ambas cámaras irlandesas mientras se discutía la ratificación de aquellas capitulaciones. El nombramiento de Henry Capell como lord Deputy contribuyó a reafirmar la retórica reformada acerca de la amenaza que representaban los religiosos de las distintas órdenes regulares para el bien común¹². Esta argumentación política tampoco movió al rey-estatúder a sancionar una medida que, en paralelo, el enviado imperial conde Leopold von Auersperg ya se había adelantado a bloquear en el Privy Council¹³. Desde su llegada a Londres en 1694, el legado cesáreo asumió el protagonismo diplomático en la gestión de los asuntos confesionales, sobre todo, tras quedar el marqués de Canales « fuera de servicio ». En 1695, el descubrimiento y proceso del fraude que estaba cometiendo el enviado neerlandés François de Schonenberg en sus franquicias madrileñas repercutió directamente en el embajador español. El decreto de expulsión de Carlos II para el ministro orangista fue contestado

9. AGS, Estado, leg. 3978. Despacho de Carlos II al marqués de Canales (Madrid, 15 de octubre de 1694).

10. AGS, Estado, leg. 3970. Memorial del marqués de Canales (Londres, 9 de mayo de 1695). Sobre la significatividad y repercusión política de estas persecuciones, vid. Charles Ivar McGRATH, « Securing the Protestant interest: the origins and purpose of the penal laws of 1695 », *Irish Historical Studies*, 30, 1996, p. 25-46.

11. TROOST, *William III, op. cit.*, p. 289.

12. John G. SIMMS, « The establishment of Protestant ascendancy, 1691-1714 », in T.W. MOODY y W.E. VAUGHAN (eds.), *A New History of Ireland. IV. Eighteenth-Century Ireland, 1691-1800*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 16.

13. Sean J. CONNOLLY, « The Penal Laws », in W.A. MAGUIRE (ed.), *Kings in Conflict. The Revolutionary War in Ireland and its Aftermath, 1689-1750*, Belfast, The Blackstaff Press, 1990, p. 161; y Craig ROSE, *England in the 1690s. Revolution, Religion and War*, Oxford, Blackwell, 1999, p. 226.

por Guillermo III con su negativa a recibir a Manuel Coloma en audiencia, condicionando su efectividad negociadora *a posteriori*¹⁴.

A comienzos del año 1696, la viabilidad de la apertura de las capillas católicas trascendió las fronteras irlandesas para constituir un foco de atención de los representantes habsbúrgicos en Londres. Un *plot* jacobita para capturar y asesinar al rey-estatuder, neutralizado antes de su ejecución, sirvió de pretexto para que el ministerio protestante recuperase las políticas establecidas en 1678 sobre reconocer los nombres, naturaleza y confesión de los dependientes de los embajadores europeos residentes en la corte de Londres¹⁵. Para el marqués de Canales, esta solicitud constituyó una novedad que no había vivido durante su legación en La Haya, donde también había tratado con el soberano Orange y sus hechuras¹⁶. Sin consultarla con el resto de ministros católicos, y aun siendo materia *general* relativa a la inmunidad diplomática, cada uno de ellos aportó la relación de su servidumbre. Las medidas *suaves* y disimuladas sufrirían, al poco tiempo, una transformación cuando Guillermo III ordenara que los ministros públicos no mantuviesen ningún capellán « *who are his Majesties subjects* », es decir, ingleses, irlandeses y escoceses; o « *subjects of any of his Majesties enemies* », en alusión a los dependientes franceses que, supuestamente, habían inspirado la conspiración¹⁷.

La reversión dispositiva del *ius gentium* en un distrito exento como la capilla de las embajadas, así como la privación de tales servidores eclesiásticos generaron graves inconvenientes en el funcionamiento interno de una de las dependencias fundamentales de la diplomacia católica londinense¹⁸. En el caso español, la aplicación de la resolución era más compleja ante la limitada capacidad política del representante regio, lo que explica porqué había quedado excusado de la diligencia. Aun con todo, Manuel Coloma

-
14. Manuel HERRERO SÁNCHEZ, « Las Provincias Unidas y la Guerra de Sucesión española », *Pedralbes*, 22, 2002, p. 137-138; Miguel Ángel OCHOA BRUN, *Historia de la diplomacia española*, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, 2006, p. 174; y Christopher STORRS, *La resistencia de la Monarquía Hispánica, 1665-1700*, Madrid, Actas, 2013, p. 126.
 15. Jane GARRETT, *The Triumphs of Providence. The Assassination Plot, 1696*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980. William John HARDY (ed.), *Calendar State of Papers, Domestic, William and Mary*, Nendeln, Kraus, 1969, Chest 16, nº 4. Carta de William Trumbull al conde de Auersperg (Whitehall, 28 de febrero de 1696).
 16. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 501. Copia de carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, s. f., 1696).
 17. TNA: PRO, State Papers 104/89, ff. 31v. Decreto de Guillermo III (Kensington, 5 de marzo de 1696). En una carta enviada por el secretario de Estado Shrewsbury a Luís da Cunha se le indica cómo dos de sus capellanes son franceses. Esta vinculación contravenía la disposición regia, por lo que se instó al ministro el despido de ambos al ser súbditos del enemigo inglés. TNA: PRO, State Papers 104/89, f. 35r. Carta de William Shrewsbury a Luís da Cunha, embajador de Portugal (Whitehall, 15 de marzo de 1696).
 18. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 532. Carta del conde de Auersperg a Francisco Bernardo de Quirós (Londres, 16 de marzo de 1696). Sobre el derecho de gentes, véase Daniela FRIGO, *Principe, ambasciatori e « ius gentium »: l'amministrazione della politica estera nel Piemonte del Settecento*, Roma, Bulzoni, 1991; y Dante FEDELE, « The Renewal of Early-Modern Scholarship on the Ambassador: Pierre Ayrault on Diplomatic Immunity », *Journal of the History of International Law*, nº 17-4, 2016, p. 449-468.

ponderó abiertamente la amenaza que significaba prescindir de sus capellanes, obstaculizándose la principal vía para *descender* a la comunidad local. Otra de las causas para la determinación legislativa anticatólica fue el crecimiento cuantitativo del clero, tanto regular como secular, en los reinos de Inglaterra e Irlanda. Para el marqués de Canales los más de quinientos sacerdotes y religiosos que se ejercitaban en suelo irlandés acaparaban las limosnas de todo el clero inglés, adueñándose « de sus ovejas propias ». A ello se sumaría una supuesta relajación de las formas propias del ministerio o la mudanza de sus objetivos pastorales una vez desembarcados en sendas islas¹⁹.

En contra del procedimiento de años anteriores, con esta nueva orden circular los ministros europeos residentes en Londres decidieron caminar unánimes frente a la intimidación orangista. La decisión regia comportaba la licencia de los capellanes *naturales*, que serían desterrados de aquellas jurisdicciones, y se circunscribiría el servicio religioso del ámbito diplomático a los súbditos del amo correspondiente. Sin que mediase un ofrecimiento, tácitamente y a pesar de la inhabilitación diplomática de Canales, la *casa* de España se convirtió en el punto de encuentro para las conferencias y deliberaciones del embajador portugués Luís da Cunha, el enviado imperial conde de Auersperg, el representante saboyano De la Tour y el agente de Baviera barón Scarlatti. Pese a las recíprocas *desconfianzas* políticas entre tales ministros, todos ellos fundamentaron una réplica conjunta en la prevalencia del culto católico y devociones practicadas en sus capillas al amparo de las inmunidades de sus residencias²⁰.

La última conspiración jacobita contra el rey Guillermo se había acompañado de las correspondientes averiguaciones para descubrir e identificar a los sospechosos e implicados en la misma. Las distintas prisiones de regulares y capellanes sirvieron de acicate para la confluencia diplomática de los referidos embajadores. En la vorágine indagatoria, y tras entregar la lista de sus capellanes, Luís da Cunha vio cómo le arrestaron a dos de los suyos al salir de oficiar misa. La sucesión de altercados le llevó a plantear el cierre del oratorio y retirarse de Inglaterra. Templándole en su ánimo, por perjuicio a la « causa común » y razones de índole política relativas a la neutralidad portuguesa en el marco de la guerra que se libraba en el continente, el marqués de Canales le instó a proceder por otros medios, exponiendo estas contingencias al secretario de Estado William Shrewsbury²¹.

Lance semejante experimentó, recién llegado a Londres, el clérigo irlandés Maurice O'Brenan. Aun revelando su condición de capellán del legado español, fue preso hasta confirmarse su identidad. Mientras Coloma acudía a reclamarle, se recibió el aviso de habersele detenido a otros dos más sin

19. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 501. Copia de carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, s. f., 1696).

20. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 501. Copia de carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 27 de marzo de 1696).

21. AGS, Estado, leg. 3970. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 20 de marzo de 1696).

atender a su estatus de familiares diplomáticos. En tanto dependientes del representante carolino, los jueces quisieron conocer el número, nombres y patrias de sus capellanes. Por vía indirecta, y sin que mediase la referida intimidación regia, el ministerio inglés conoció la nómina completa de servidores *españoles* en Londres²².

En paralelo a las medidas fiscalizadoras orangistas, se produjo un nuevo insulto en la capilla de España con su allanamiento por magistrados ingleses. Los oficiales de justicia se desplazaron para aprehender, acusado de injurias, al carmelita descalzo fray Lucas de Santa Bárbara —en el siglo Lucas Van Herp—, natural de Amberes y, por tanto, vasallo español. Para capturarlo, el mensajero James Kitson entró armado y sin autorización²³. Esta grave infracción diplomática fue inmediatamente participada a Auersperg, Scarlatti y De la Tour para que moviesen los discursos pertinentes con que ajustar una satisfacción proporcionada. Con « este nuevo silencio y acto pasible », el legado prevenía « que en ningún tiempo la malicia más torcida pueda servir de excusa » para cuestionar su comportamiento y actuación política²⁴.

El acostumbrado recurso de la ignorancia de ocupar la capilla diplomática aquel lugar fue esgrimido por el secretario de Estado William Trumbull para disculpar el exceso cometido²⁵. Con expresión de *suspense*, se anticipó a reparar la representación española con la restitución del capellán al conde de Auersperg, medianero de Canales en este asunto²⁶. Esta entrega del padre Lucas y la consiguiente disculpa compensaron el primer punto de la reivindicación que formó el marqués. No sucedió así con el resto de pretensiones, como enviar recado a Guillermo III desaprobando lo sucedido o publicarlo en la *London Gazette* « a fin que tout le monde et les ennemis réciproques ne puissent tirer de ce cas aucune avantageuse conséquence ni de religion, ni d'État »²⁷. Para sus interlocutores, imperial y saboyano, la devolución del capellán era el arreglo ordinario y cualquier otra exigencia presionaría al gobierno inglés en una cuestión ya resuelta²⁸. Desde Madrid también se persuadió

22. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 501. Copia de carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, s. f., 1696).

23. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 532. Testimonios del capellán mayor fray Ambroise de San Carlos y del criado Pierre Theodon (Londres, 18 de marzo de 1696).

24. AGS, Estado, leg. 3970. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 20 de marzo de 1696).

25. El marqués de Canales rebatió al secretario Trumbull respecto a esta ignorancia. En una carta enviada al conde de Auersperg, el ministro juzgó cómo « el mensajero no puede decir jamás que no viere el altar [de la capilla] al entrar y salir, porque no se puede pasar sin verlo, no habiendo puertas. Ni tampoco puede decir que el capellán mayor no le protesto delante de testigos ». AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 501. Carta del marqués de Canales al conde de Auersperg (Londres, 20 de marzo de 1696).

26. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 501. Carta de William Trumbull al conde de Auersperg (Whitehall, 22 de marzo de 1696).

27. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 501. Carta del marqués de Canales al conde de Auersperg (Londres, 20 de marzo de 1696); AGS, Estado, leg. 3970. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 20 de marzo de 1696); y ASV, Segreteria di Stato. Fiandra, 87, f. 161r. Carta de Giulio Piazza al cardenal Fabrizio Spada (Bruselas, 6 de abril de 1696).

28. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 501. Carta del marqués de Canales a Francisco Bernardo de Quirós (Londres, 30 de marzo de 1696).

al ministro para que se conformase con este resarcimiento, « sin contestar demasiado por mejorar las circunstancias » de su suspensión diplomática²⁹.

Mientras el conde de Auersperg proseguía con las postreras formalidades de este « crime d'État », el marqués de Canales no dejó de quejarse ante la falta de continuidad de las medidas favorables a su causa en la corte londinense por medio de los oficios de sus homólogos católicos³⁰. Por el tenor de sus informaciones, el legado carolino atribuyó esta inacción política a la estacionalidad de sus misiones. Frente al asiento permanente de las capillas de España y Portugal, los representantes imperial, saboyano y bávaro se alojaban en casas de aposento y se veía comprensible que no quisieran « sacar la cara con el vigor que se debiera por el punto general ». Ante los oficios que se habían pasado en su desagravio, especialmente durante la vigencia de la interdicción de su legación, el aristócrata español trataría de adoptar una postura de indiferencia activa frente el gobierno inglés y su laxitud política³¹.

En una segunda *junta* sobre las recientes prisiones de capellanes, que también tendría lugar en la residencia española, los representantes extranjeros trataron de reorientar su oposición a las novedades introducidas por el ministerio inglés³². El discurso se basó en dos factores comunes: la causa confesional católica y los privilegios del embajador. En atención al derecho de gentes, ajustaron la composición personal de sus *familias*, sirviéndose de naturales « tanto por el uso de las lenguas, como para mejor reglamento de las costumbres y usos que no pueden brevemente aprender los extraños ». Por ello, antes de licenciar a sus domésticos, acordaron noticiar todo lo convenido a sus respectivos amos y, para evitar que Guillermo III tomase esta acción como un encubrimiento de los culpables del *plot*, se concluyó que en el dictamen unánime no se hablase de la religión, sino exclusivamente de la inmunidad de sus casas y personas³³. El negociado de los capellanes quedó pendiente de ejecución, ya que a ninguno se le despidió, tal y como se les requería por las intimaciones gubernativas.

Una religión, una dinastía, una sola voz

El aumento de las presiones protestantes al parlamento de Dublín parecía poner en el próximo horizonte un panorama penal contra el catolicismo insular fundamentado sobre las *Penal Laws*. Al igual que en 1694, dos años después fluyeron hacia la corte del Rey Católico nuevos avisos hablando de

29. AGS, Estado, leg. 3970. Consulta del consejo de Estado (Madrid, 10 de abril de 1696); y AGS, E, leg. 3978. Despacho de Carlos II al marqués de Canales (Madrid, 13 de abril de 1696).

30. HHStA, Staatenabteilungen, England. Varia, karton 5. Relación del conde de Auersperg (Londres, 26 de marzo de 1696).

31. AGS, Estado, leg. 3970. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 3 de abril de 1696).

32. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 501. Carta del marqués de Canales a Francisco Bernardo de Quirós (Londres, 17 de abril de 1696).

33. AGS, Estado, leg. 3970. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 17 de abril de 1696).

un ambiente religioso sumamente adverso para los correligionarios irlandeses. Sus propios diplomáticos aludían constantemente al rigor con que se estaba investigando el *plot* jacobita y las acciones colaterales que habrían provocado que muchos sacerdotes y religiosos se retirasen a las montañas para continuar con su ministerio en la clandestinidad, como ya hicieran durante el protectorado de Oliver Cromwell³⁴. En tierras obedientes a Carlos II, como la corte provincial de Bruselas, el obispo de Elphin, Dominic Burke, planteó la posibilidad que las conversaciones de paz que se estaban produciendo en Rijswijk se tomasen como una vía política para mejorar las condiciones de los católicos irlandeses³⁵. El procurador general de la Orden de San Francisco, fray Ambrose O'Connor, fue más allá y abogó para que los plenipotenciarios españoles enviados al congreso fueran los principales valedores de la causa³⁶. Persuadido por distintas argumentaciones, políticas y coyunturales, el monarca ordenó a Francisco Bernardo de Quirós y al conde de Tirimont que procurasen « con la destreza y reserva conveniente, sin sacar descubiertamente la cara, que se maneje este punto » y se aliviara su correspondiente *fatiga* confesional³⁷.

Hasta la villa neerlandesa también habían llegado avisos procedentes de Irlanda que señalaban las intenciones parlamentarias: renovar distintos edictos de naturaleza anticatólica. En primer lugar, se barajaba la aprobación de un *act* para que los hijos de católicos fueran educados por sus parientes protestantes, « si los tuvieren »³⁸. Esta proposición vulneraba los principios acordados en el tratado de Limerick. Sin ignorar el impacto religioso de la medida, el conde de Auersperg hizo una lectura política del mismo al juzgar cómo se quería evitar el envío de estos niños a *criarse* a Francia de donde regresaban con « *esprit français et insupportable à la nation anglaise* »³⁹.

La promoción del libre ejercicio y la tolerancia de los usos católicos practicados hasta entonces fueron los dos requerimientos instruidos a los plenipotenciarios. Por hallarse « a vista del [rey] Británico », Francisco Bernardo de Quirós participó el tenor de los proyectos parlamentarios al conde de Auersperg⁴⁰. Procurar el mantenimiento de los privilegios adquiridos por los irlandeses en las capitulaciones de 1691 también se incluyó en las órdenes dadas por Leopoldo I a su enviado. Esta común orientación no era baladí,

34. AGS, Estado, leg. 3971. Carta de Francisco Bernardo de Quirós al conde Auersperg (La Haya, 30 de julio de 1697).

35. Carta de Dominick Burke al cardenal Carlo Barberini (Bruselas, 24 de mayo de 1697). Véase Patrick MORAN (ed.), *Spicilegium Ossoriense*, Dublín, W. B. Kelly, 1874, p. 324-325.

36. AGS, Estado, leg. 4095. Consulta del consejo de Estado (Madrid, 14 de mayo de 1697).

37. AHN, E, L. 275, f. 214rv. Despachos de Carlos II para Francisco Bernardo de Quirós y el conde de Tirimont (Madrid, 21 de junio de 1697). Serrano de Haro, Antonio. « España y la paz de Ryswick ». En Jan LECHNER y Harm den BOER (eds.), *España y Holanda. Ponencias leídas durante el quinto coloquio hispano-holandés de historiadores. Diálogos Hispánicos*, nº 16, 1995, p. 119-138.

38. John Gerald SIMMS, « The Bishops' Banishment Act of 1697 (9 Will. III, c. 1) », *Irish Historical Studies*, 1970, 17, 66, p. 185-199.

39. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del conde de Auersperg a Francisco Bernardo de Quirós (Bruselas, 1 de agosto de 1697).

40. AGS, Estado, leg. 3971. Consulta del consejo de Estado (Madrid, s. f., septiembre de 1697).

pues Bernardo de Quirós, buen conocedor del *modus operandi* de la diplomacia habsbúrgica, advirtió a su homólogo cuán viables y efectivas debían ser sus diligencias recíprocas con un « príncipe amigo y aliado de nuestros amos »⁴¹.

El representante imperial basaría su discurso en el compromiso de tolerancia religiosa adquirido por Guillermo III con los soberanos de la Casa de Austria cuando todavía no había sido proclamado rey de Inglaterra⁴². Para disponer de argumentos sólidos con que articular sus oficios *irlandeses*, Auersperg tomó noticias del secretario de Estado inglés en funciones, William Blathwayt. Las expresiones disuasorias del plumista, basadas en la hostilidad de su monarca a los *act's* dublineses, hicieron desconfiar al legado cesáreo, quien conocía cómo la práctica política demostraba que el *lord Lieutenant* de Irlanda siempre actuaba con el asenso del monarca. De lo que no dudaba era de cómo la protección habsbúrgica devolvería a los católicos el « *repos qu'on leur a spitulé pendant cette alliance* »⁴³.

Los debates legislativos se intensificaron en el parlamento irlandés mientras la inquietud de los *amenazados* católicos no dejaba de aumentar. Los nuncios pontificios en Madrid y Viena intercedieron abiertamente para bloquear las medidas en contra del catolicismo insular con los soberanos de la Casa de Austria, pues mientras Giuseppe Archinto pidió a Carlos II que renovase las órdenes de sus plenipotenciarios, su homólogo *vienes* Andrea Santa Croce apeló de forma reiterada a la piedad leopoldina para tomar partido en la problemática y « *abbraciarne volontieri la più valida difesa* » de los católicos⁴⁴.

Mientras evolucionaban las negociaciones de paz y la mediación pontificia, la embajada española en Londres recibió a otro religioso irlandés, el general de los agustinos calzados, quien acudía para pedir al marqués de Canales su intercesión con Guillermo III. Debido a su limitación representativa, el ministro no pudo sino trasladar la petición a los demás diplomáticos europeos y a Francisco Bernardo de Quirós para que interpusiesen sus oficios con el soberano Orange, a fin de interrumpir la aprobación el edicto que se preparaba⁴⁵. Si bien no hubo un acuerdo formal, el conde de Auersperg

41. AGS, Estado, leg. 3971. Carta de Francisco Bernardo de Quirós al conde de Auersperg (La Haya, 30 de julio de 1697).

42. Jonathan I. ISRAEL, « William III and toleration », in Ole Peter GRELL, Jonathan I. ISRAEL y Nicholas TYACKE (eds.), *From persecution to toleration. The Glorious Revolution and Religion in England*, Oxford, Clarendon Press Oxford, 2010, p. 139-142.

43. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del conde de Auersperg a Francisco Bernardo de Quirós (Bruselas, 1 de agosto de 1697); ASV, Segreteria di Stato. Fiandra, 88, f. 309. Carta del abate Orazio Spada al cardenal Fabrizio Spada (Bruselas, 9 de agosto de 1697). Un mes después, el mismo Blathwayt escribió al conde de Auersperg reiterando esta disposición de Guillermo III para no permitir que prosperase el acto del parlamento irlandés. ASPF, Scrittura referiti nei Congressi, Belgio ed Olanda, 6, f. 87r. Copia de carta de William Blathwayt al conde de Auersperg (Loo, 16 de septiembre de 1697).

44. AGS, Estado, leg. 3971. Carta de Giuseppe Archinto al marqués de Mancera (Madrid, 26 de agosto de 1697); y ASV, Segreteria di Stato. Germania, 43, f. 344r. Carta de la secretaría de Estado pontificia a Andrea Santa Croce (Roma, 7 de diciembre de 1697).

45. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 502. Carta del marqués de Canales a Francisco Bernardo de Quirós (Londres, 30 de agosto de 1697).

asumió la responsabilidad del negociado al proseguir con las instancias propias y pseudo-delegadas del embajador español. Legitimado por el peso de la autoridad imperial y como único interlocutor « en activo » de la Casa de Austria, Auersperg encabezó el concierto diplomático en Londres. Este trasunto de alianza confesional, con sus respectivos cauces de intervención y praxis política, también sería potenciado por el internuncio de Bruselas y el papado para « *l'effetto che si pretende di far affatto abortire il mal concepito pensiero del parlamento* »⁴⁶.

Las medidas que el conde austriaco habría de paralizar fueron tomando cuerpo en Irlanda. Las cámaras dublínenses negociaron un decreto de expulsión para aquellos cuya jurisdicción eclesiástica dependiese de la autoridad pontificia. Si bien no afectaba a la praxis religiosa ordinaria, suponía la salida de todos arzobispos, obispos y religiosos antes del 30 de abril de 1698⁴⁷. Conocedor de sus pormenores, Auersperg volvió a insistir en su bloqueo ante el secretario Blathwayt, quien le disuadió en una materia que le resultaba familiar. El *aet* que se preparaba estaba dirigido contra el clero regular mientras excluía a los sacerdotes seculares, cuya labor « *ne veut nullement qu'elle soit altérée* » para Guillermo III⁴⁸. Asimismo, otras medidas suplementarias fueron auguradas por medios católicos, caso de la imposición de penas pecuniarias para quienes refugiasen a los expulsos, la supresión de conventos, abadías y cofradías católicas, y la expedición de las correspondientes órdenes de arresto para quienes contravinieran los mandatos parlamentarios⁴⁹. Ante la llegada de tales noticias a su legación, el enviado imperial se encontró totalmente imposibilitado para frenar su establecimiento, máxime cuando las relaciones anglo-imperiales se vieron resentidas durante las negociaciones de paz en Rijswijk⁵⁰.

Con las últimas decisiones del parlamento irlandés en vías de tomar cuerpo jurídico, el marqués de Canales escribió sendas cartas a su homólogo en La Haya, Francisco Bernardo de Quirós, y al elector de Baviera, gobernador de los Países Bajos españoles. Confiaba en que los oficios que ambos pudieran pasar en el palacio de Loo con Guillermo III lograsen la suspensión del proceso y que el edicto no prosperase. Lejos de conseguirlo, la audiencia del duque Maximiliano Manuel de Baviera con el rey-estatúder reveló la

46. ASV, Segreteria di Stato. Fiandra, 148, f. 365r. Carta de la secretaría de Estado pontificia al abate Orazio Spada (Roma, 31 de agosto de 1697); y ASV, Segreteria di Stato. Germania, 234, f. 892r. Carta de Andrea Santa Croce al cardenal Fabrizio Spada (Viena, 9 de octubre de 1697).

47. CONNOLLY, « The Penal Laws », *op. cit.*, p. 161; y ROSE, *England in the 1690s*, *op. cit.*, p. 226.

48. ASPF, Scritture referiti nei Congressi, Belgio ed Olanda, 6, f. 87r. Copia de carta de William Blathwayt al conde de Auersperg (Loo, 16 de septiembre de 1697). TROOST, « Ireland's Role », *op. cit.*, p. 65-68. Sobre el contexto protestante irlandés en que se desarrollaron estas conversaciones parlamentarias, vid. JOHN BRADY, « Remedies proposed for the Church of Ireland (1697) », *Archivum Hibernicum*, 22, 1959, p. 163-173; y Toby Christopher BARNARD, « Reforming Irish Manners: The religious Societies in Dublin during the 1690s », *The Historical Journal*, 35/4, 1992, p. 805-838.

49. ASV, Archivio della Nunziatura di Madrid, 43, f. 115r-116v. Carta del cardenal Fabrizio Spada a Giuseppe Archinto (Roma, 19 de octubre de 1697).

50. TROOST, *William III, the Stadholder-King*, *op. cit.*, p. 292; e ID., « Ireland's Role », *op. cit.*, p. 66-68.

inclinación orangista para secundar las propuestas de aquellas cámaras. Este viraje en la tolerancia religiosa seguida hasta entonces en Irlanda obedecería al propio pragmatismo político. El soberano precisaba de recursos económicos que sólo podía obtener con el apoyo parlamentario, autor de tales medidas punitivas contra el catolicismo irlandés⁵¹. El incipiente contexto de arbitrio legislativo terminaría por materializarse en el *An Act for banishing all papiſts exercising any eccleſiaſtical jurisdiction, and all regulars of the popiſh clergy out of this kingdom* publicado el 25 de septiembre de 1697⁵².

La recuperación de las *Penal Laws* dificultó el avance de la empresa diplomática católica y condujo hacia otras vías de intervención para revocar el edicto. Sin haber acabado dicho año, desde las distintas cortes europeas, imbuidas en negociados más acuciantes en el tablero político europeo como el equilibrio de potencias y la sucesión española, los príncipes católicos renovaron las órdenes dadas a sus representantes en Londres. La trascendencia religiosa de la materia hacía preciso que los ministros habsbúrgicos trabajasen conjuntamente en la articulación de un discurso unánime sobre el sustrato político estipulado en Limerick⁵³. Esta retórica compartida contrastó con la resolución parlamentaria de dejar el « uso, práctica y ejecución » de tales medidas « al buen placer del rey » Guillermo. Según el marqués de Canales, los embajadores dependían de sí mismos y no podían contar con los eclesiásticos irlandeses que *desayudaban* más que contribuían al éxito de un negociado en el que eran la parte más afectada⁵⁴.

Durante los primeros meses de 1698, los ministros católicos intensificaron sus oficios con Guillermo III para conseguir la invalidación de las medidas ya publicadas o limitar su alcance penal. Así, ante esta creciente labor diplomática y frente a la inicial postura regia de observación a las leyes emanadas del parlamento, el soberano pasó a moderar su rigor al conceder a los obispos y otros eclesiásticos la posibilidad de permanecer en el reino de Irlanda⁵⁵. Sería, en principio, la única novedad, tal y como le asegurase el *lord Chanchellor* de Irlanda, John Methuen, a Auersperg. Los seculares conservarían su dignidad y otras prerrogativas antecedentes sin mutación, pese a no concretarse en una ley este punto. Los damnificados fueron, por tanto, los miembros del clero regular –a excepción de los más ancianos–,

51. AGS, Estado, leg. 3090. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 3 de diciembre de 1697); ASV, Segreteria di Stato. Fiandra, 148, f. 370v-371r. Carta de la secretaría de Estado pontificia al abate Orazio Spada (Roma, 23 de noviembre de 1697).

52. Dublín: Andrew Crook, 1697.

53. ASV, Segreteria di Stato. Fiandra, 148, f. 372v. Carta de la secretaría de Estado pontificia a Orazio Spada (Roma, 28 de diciembre de 1697); ASV, Segreteria di Stato. Spagna, 358, f. 446v. Carta de la secretaría de Estado pontificia a Giuseppe Archinto (Roma, 29 de diciembre de 1697).

54. AGS, Estado, leg. 3090. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 3 de diciembre de 1697).

55. ASV, Segreteria di Stato. Francia, 195, f. 682rv. Carta de Daniele Dolfin al cardenal Fabrizio Spada (París, 2 de junio de 1698).

considerados los turbadores de la paz⁵⁶. El impacto generado por la aplicación del edicto significó un movimiento migratorio difícil de cuantificar, con cifras que oscilaron entre los cuatrocientos y el millar de religiosos que abandonaron la isla con dirección a España, Portugal y Francia⁵⁷.

La *amarga* consolación de Auersperg se complementó con las buenas palabras de Guillermo III para la reintegración diocesana y pastoral de los exiliados. Esta y otras noticias fueron transmitidas al internuncio en Bruselas Orazio Spada para que se reprodujesen en la curia pontificia. Se trataba de un gesto de cortesía que, para desgracia de los corresponsales, degeneraría en un problema incipiente para sus personas, pues la carta fue impresa y divulgada por un desconocido con el objetivo de crear opinión política sobre el proceder del enviado imperial⁵⁸. Ante la *imprudencia*, la *malicia* o una mezcla de ambas, la decisión tipográfica del incógnito editor fue criticada en Roma por el efecto perjudicial que podría haber supuesto, si bien su tenor venía a probar las virtudes y moderación del ministro en su tratamiento con la corte londinense⁵⁹.

El fracaso de una diplomacia confesional

Tras la ejecución del *Banishment Act* en Irlanda, las capillas diplomáticas londinenses se vieron salpicadas por nuevas hostilidades e intimidaciones, en un proceso de simbiosis que ya había sucedido en los tiempos de la *Restoration*. En julio de 1698, el rey Guillermo ordenó a todos los embajadores de *coronas* que entregasen una relación actualizada con el número de capellanes y el *páis* de origen, a la par que se les instó a licenciar a los súbditos británicos entretenidos en sus respectivos oratorios ante el extraordinario número de dependientes naturales registrados⁶⁰. La causa no sería otra que el creciente concurso de población católica en dichos recintos, origen de un escándalo público entre los habitantes reformados de Londres. Por ello, esta disposición procuró supeditar los usos y prácticas devocionales a la *familia* del embajador y hacer extensivo el último edicto parlamentario aprobado en

56. ASV, Segreteria di Stato. Germania, 235, f. 457r-458v. Carta de Andrea Santa Croce al cardenal Fabrizio Spada (Viena, 7 de junio de 1698).

57. Para un estudio pormenorizado de la llegada de estos regulares expulsos a España y la acogida dada por la monarquía de España, vid. Cristina BRAVO LOZANO, *Spain and the Irish Mission, 1609-1707*, New York, Routledge, 2018, en prensa.

58. HHSa, Staatenabteilungen, England. Berichte, karton 29. Copia de la carta del conde de Auersperg a Orazio Spada (S. l.: s. l., 1698).

59. ASV, Segreteria di Stato. Fiandra, 148, f. 398r. Carta de la secretaria de Estado pontificia a Orazio Spada (Roma, 11 de octubre de 1698).

60. « [...] the Portugal envoy [Luis da Cunha] alone had ten chaplains and 9 of them are his majesty subjects. Count d'Auersperg and Monsieur Hoffmann have 4 a piece and none of them foreign. The French and Spanish ambassador have six each and but 3 foreigners between them ». TNA: PRO, State Papers 32/10, f. 309r-310v. Carta de James Vernos a los embajadores europeos (Whitehall, 12 de julio de 1698).

Dublín, aplicándolo para con los mayoritarios capellanes irlandeses⁶¹. Esta medida fiscalizadora sería concebida más allá de las fronteras inglesas como

*una spada a due tagli che mentre ferisce nelle parte più vitale la religione passa ad offender anche nel senso più delicato la più stimabile prerogativa sempre mantenuta ivi intatta ai publici rappresentanti cattolici*⁶².

La insinuación regia fue transmitida por el secretario de Estado James Vernon de forma individualizada. En el caso del conde de Auersperg, su reacción derivó en una disputa dialéctica con el oficial. En su *brusca* conversación salieron a relucir amenazas de destrucción de las « más de dos mil iglesias que tienen los protestantes y hugonotes en los dominios cesáreos » o el incumplimiento de las promesas orangistas y de los tratados de paz. Frente a tal *acaloramiento* verbal del representante imperial, el marqués de Canales apeló a la cautela para articular una réplica fundamentada en la razón y las prerrogativas diplomáticas⁶³. Desde su embajada en La Haya, el criterio de Francisco Bernardo de Quirós sería similar, al recomendar que los ministros públicos en Londres se mostrasen políticamente *quejosos y resentidos*⁶⁴.

Como acaeciera dos años atrás, la embajada de España volvió a ser el punto de encuentro para el conde de Auersperg y el luso Luís da Cunha. Si bien el barón de Simeoni, enviado bávaro, se había excusado por asuntos particulares, el gran ausente en dicha reunión fue el ministro francés conde de Tallard. Sin tener abierta su capilla ni reglada su familia diplomática, el representante de Luis XIV concurriría con el parecer de aquellos por tratarse de una causa común. La religión y el derecho de los príncipes polarizaron las conferencias. En un ambiente de paz política, sin conspiraciones, ni *plots* católicos, los embajadores ponderaron las causas de esta nueva ocurrencia, simplificándolas en tres motivos en los que prevalecía el carácter pragmático del rey-estatúder. Por un lado, Guillermo III buscaba satisfacer a los obispos anglicanos, suspicaces del aumento del catolicismo. Por otro, se pensó como una represalia por el lance que sufrió un capellán anglicano de lord Portland, cuando fue prendido en París durante su embajada tras haber dado la *cena* protestante a un enfermo no-católico. Por último y como en el último edicto irlandés, también se pensó que el monarca quiso *humillar* a los católicos ingleses para compensar al parlamento por las asistencias pecuniarias que había recibido y le obligaron a acomodarse con su parecer⁶⁵. Tales juicios confluyeron en la resolución precedente: informar a los

61. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 532. Carta del conde de Auersperg a Francisco Bernardo de Quirós (Londres, 8 de julio de 1698).

62. ASV, Segreteria di Stato. Fiandra, 148, f. 389v. Carta de la secretaría de Estado pontificia a Orazio Spada (Roma, 9 de agosto de 1698).

63. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 15 de julio de 1698).

64. AGS, Estado, leg. 3971. Cartas de Francisco Bernardo de Quirós a Carlos II (Bruselas, 16 de julio y 19 de septiembre de 1698).

65. AGS, Estado, leg. 3971. Resumen de distintas materias (Madrid, 21 de agosto de 1698).

respectivos soberanos sobre el punto de las inmunidades antes de dar una respuesta unánime al monarca inglés⁶⁶.

Algunos días más tarde, y sin haber expresado la contestación de su corte, el conde de Tallard hizo la demostración pública de la misma. Eludiendo las disposiciones regias, y antes de marcharse con Guillermo III a Loo, el ministro francés abrió su capilla con cinco capellanes naturales como había anunciado⁶⁷. Sin embargo, cuando partió de Londres mudó su decisión y despidió a los de origen irlandés⁶⁸. En contra de este proceder, Carlos II ordenó al marqués de Canales mantuviese la unidad con el resto de embajadores y conservase el culto en su capilla, « pero sin dar motivo de poder exasperar aquel gobierno »⁶⁹. En términos similares, Leopoldo I escribió al conde de Auersperg para garantizar la continuidad de la praxis confesional en su oratorio. Además, el monarca hispano también encargó al elector de Baviera y a Francisco Bernardo de Quirós se encontrasen con el rey-estatúder durante su estancia holandesa para complementar las acciones llevadas a cabo en la corte británica⁷⁰.

Sin experimentarse cambios posteriores en el asunto de las capillas, comenzaron a circular avisos sobre una nueva medida que se iba a votar en el parlamento de Dublín. Este proyecto añadía más presión sobre la comunidad católica al quererse obligar a realizar el juramento de supremacía, junto con el ya ejecutado de fidelidad⁷¹. El desconcierto entre los embajadores europeos fue absoluto al ocultárseles tal imposición tras « *le maschere della dissimulazione e dell'arte* ». En ningún caso, el secretario Blathwayt y el *lord Chancellor* Methuen habían expresado previamente al conde de Auersperg estas intenciones y la implementación de las resoluciones anticatólicas en Irlanda, tal y como se había transmitido a la diplomacia pontificia⁷². Con su publicación, se revertía por completo la política orangista de tolerancia religiosa y se encaminaba hacia la restricción fáctica del catolicismo.

Con la efectiva ejecución de las *Penal Laws* en territorio hibernico recaló en la corte de Madrid el agustino fray Bernard Kennedy, mientras que los franciscanos fray Anthony MacDonnell, lector en teología, y fray Felix O'Neill se encaminaron a hasta Viena⁷³. El enésimo viaje de regulares irlandeses procuró mover la voluntad de los soberanos de la Casa de Austria para que

66. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 8 de julio de 1698).

67. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 22 de julio de 1698).

68. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 532. Carta del conde de Auersperg a Francisco Bernardo de Quirós (Londres, 1 de agosto de 1698).

69. AGS, Estado, leg. 3979. Minuta de despacho de Carlos II al marqués de Canales (Madrid, 29 de agosto de 1698).

70. AGS, Estado, leg. 3979. Despacho de Carlos II al marqués de Canales (Madrid, 29 de agosto de 1698).

71. ASV, Segreteria di Stato. Fiandra, 89, f. 324v-325r. Copia de carta de Orazio Spada al conde de Auersperg (Bruselas, 7 de septiembre de 1698).

72. ASV, Segreteria di Stato. Spagna, 358, f. 487r-488r. Carta de la secretaría de Estado pontificia a Giuseppe Archinto (Roma, 19 de octubre de 1698).

73. ASV, Segreteria di Stato. Germania, 43, f. 524v-525r. Carta de la secretaría de Estado pontificia a Andrea Santa Croce (Roma, 11 de octubre de 1698); y AGS, Estado, leg. 3979. Despacho de Carlos II

defendiesen sus intereses ante Guillermo III. Al contar con el apoyo de los nuncios Archinto y Santa Croce, se cursó una ayuda genérica para los peticionarios, que de poco serviría ante las experiencias de sus representantes en Londres⁷⁴. Para el marqués de Canales, no se podía contar con « el mismo rey británico, que puede cooperar a que un acto no se forme », ni tampoco con las cámaras parlamentarias podían hacer otro totalmente contrario para anularlo⁷⁵. Este pesimismo también venía fundado por la respuesta que el rey-estatúder y su privado lord Portland dieron a Francisco Bernardo de Quirós para legitimar su decisión. La causa de la justicia regia tenía su origen en la « indiscreción o impostura de los católicos que contravenían a las leyes de los reinos »⁷⁶. Con tales visos, la mediación diplomática quedaba invalidada en su fundamentación y no tendría los efectos esperados. Aun siendo un asunto complejo, los Habsburgo no faltarían a su obligación de defender y preservar la religión católica en aquellos territorios. Por ello, Carlos II juzgó necesario pedir encarecidamente a su tío Leopoldo que sus ministros en Londres y La Haya actuasen unidos con los suyos y el propio elector de Baviera⁷⁷.

A lo largo de 1699, Canales introdujo de nuevo el asunto irlandés entre los parlamentarios ingleses. Para afrontar la severidad legislativa que se diseñaba en Dublín, el conde de Auersperg y Luís da Cunha se hallaban « con orden de arreglarse » a las instrucciones del embajador español, paradójicamente quien tenía menores expectativas de éxito negociador ante su ostracismo político. Para interponer instancias comunes, el marqués les recomendó se encaminasen con el conde de Albermale en lugar de mediar con el anticatólico secretario Vernon. Otros cortesanos accesibles también podrían ser el canciller y ciertos ministros del Privy Council. Con objeto de orientar su intervención y estar todos al corriente de las gestiones particulares, no dejó de recordarles le avisasen de cuanto obraban al respecto, encargándose él mismo de comunicar cualquier avance a Francisco Bernardo de Quirós y al elector bávaro para que pudieran gobernarse con Guillermo III en Loo⁷⁸.

Como causa « propia de todos », la alianza confesional tejida por los ministros europeos en Londres consolidó la dirección del negociado en manos

al elector de Baviera (Madrid, 14 de octubre de 1698). Maureen WALL, *The penal laws, 1691-1760*, Dundalk, Dundalgan Press, 1961.

74. AGS, Estado, leg. 3971. Memorial de Giuseppe Archinto (Madrid, s. f., 1698); memorial del agustino fray Bernard Kennedy (S. l.: s. i., s. f.); y consulta del consejo de Estado (Madrid, 6 de octubre de 1698).

75. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 11 de noviembre de 1698).

76. AGS, Estado, leg. 3971. Carta de Francisco Bernardo de Quirós a Carlos II (Bruselas, 14 de noviembre de 1698). Acerca de la figura del favorito del rey Guillermo, vid. David ONNEKINK, *The Anglo-Dutch Favourite: The Career of Hans Willem Bentinck, 1st Earl of Portland (1649-1709)*, Aldershot, Ashgate, 2007.

77. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 11 de noviembre de 1698).

78. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 20 de enero de 1699).

de los representantes de la Casa de Austria⁷⁹. Bien por la tibieza demostrada por el conde de Tallard durante la crisis de las capillas de 1697, bien por los ecos del primer tratado de partición de la monarquía de España firmado por franceses y anglo-holandeses, la presencia del embajador de Luis XIV en la presión pro-católica fue prácticamente obviada⁸⁰. La voluntad de Inocencio XII e, incluso, la del monarca español tendían a la integración francesa en el *lobby* diplomático formado en la corte inglesa, ya que « mediante la connivencia de unos y silencio de otros pueda el rey británico mostrar que será de su agrado disimulen y no impidan lo que por nuestra parte se solicita »⁸¹. Pese a todo, el diseño fracasó por dos motivos: la reciprocidad exigida por el rey-estatúder al trato de los hugonotes en Francia y la falta de *urbanidad* achacada a Tallard por el marqués de Canales⁸².

Irresuelto el negociado internacional en torno a los espacios diplomáticos de devoción católica en Londres, en las navidades de 1698 se inició un nuevo rebrote popular de insultos contra los mismos⁸³. El primero de ellos no pasó de un lance entre los criados del conde de Pembroke y los del embajador francés en la puerta de su oratorio. Una turba protestante, disimulada de católica, se presentó en la capilla de Luí da Cunha para « ver cómo los papistas mecían en la cuna al Niño ». Entre gritos y pedradas, los domésticos portugueses repelieron este *ruido*. Si bien la violencia no alcanzó la embajada española, el marqués de Canales aconsejó a su homólogo luso evitar cualquier requerimiento de satisfacción para no ocasionar mayores inconvenientes⁸⁴.

Sin embargo, los consejos del marqués no serían aplicados por sí mismo. La interceptación de una correspondencia con Francia motivó el interrogatorio del capellán irlandés William Carell⁸⁵. Un mensajero del gobierno habló con el religioso fuera de la capilla, evitando la entrada en el recinto inmune

79. AGS, Estado, leg. 3979. Minuta de carta de Carlos II a Francisco Bernardo de Quirós, el marqués de Canales y el elector de Baviera (Madrid, 22 de mayo de 1699).

80. Sobre los tratados de reparto de la monarquía de España, vid. Luis RIBOT y José María IÑURRITEGUI (eds.), *Europa y los tratados de reparto de la Monarquía de España, 1668-1700*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2016. El impacto europeo de los distintos tratados finiseculares se describe en John C. RULE, « The Partition Treaties, 1698-1700: A European View », in MIJERS y ONNEKINK (eds.), *Redefining William III, op. cit.*, p. 91-105.

81. ASV, Segreteria di Stato. Spagna, 358, f. 502v-503r. Carta de la secretaría de Estado pontificia a Giuseppe Archinto (Roma, 25 de enero de 1699); y AGS, Estado, leg. 3091. Oficio de Crispín González Botello a Juan del Moral y Tejada (Madrid, 20 de febrero de 1699).

82. AGS, Estado, leg. 3971. Consulta del consejo de Estado (Madrid, 21 de febrero de 1699); y AGS, Estado, leg. 3091. Carta del cardenal Giudice a Carlos II (Roma, 22 de marzo de 1699).

83. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 502. Copia de carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 30 de diciembre de 1698). En relación a otros insultos cometidos contra las capillas durante el reinado de Jacobo II, vid. Cristina BRAVO LOZANO, « Popular protests, the public sphere and court Catholicism. The insults to the chapel of the Spanish Embassy in London, 1685-1688 », *Culture & History Digital Journal*, 6/1, 2017, p. 1-16.

84. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 6 de enero de 1699).

85. AGRB, Ambassade d'Espagne à La Haye, 532. Carta del conde de Auersperg a Francisco Bernardo de Quirós (Londres, 15 de mayo de 1699).

de la embajada, si bien desde allí le prendió y le llevó a prisión⁸⁶. Dada la debilidad diplomática de Canales, para requerir su liberación fue precisa una nueva mediación del conde de Auersperg ante la justicia inglesa y, en el continente, del elector de Baviera con el rey Guillermo III⁸⁷.

Los diplomáticos coaligados observaron con preocupación cómo la política parlamentaria irlandesa llegó a inmiscuirse en la ya de por sí problemática cuestión de sus capillas. El enésimo conflicto confesional suscitado en Londres se fundamentaba en la aplicación de las *Penal Laws*, sobre todo, por la persistente mayoría de irlandeses en las nóminas de capellanes. Así lo aducían el secretario Vernon y otros ministros, quienes especificaban la legalidad del destierro de los religiosos y sacerdotes *súbditos* al servicio de príncipes extranjeros⁸⁸. La negativa del marqués de Canales a aceptar la salida de Carell fuera de la jurisdicción británica, tercera vía propuesta por Auersperg, se transmitió a Madrid para ser tratada directamente con el representante inglés Alexander Stanhope⁸⁹. En pleno debate sobre el *affaire* Schonenberg, los consejeros de Estado discurrieron cómo la mejor manera para salir de tal empeño fuera adoptar la postura de sus homólogos: acatar la disposición regia para licenciar a los capellanes naturales de su oratorio⁹⁰. Auersperg y Cunha, según las justificaciones de Stanhope, ya lo habían ejecutado con ocasión de los accidentes navideños⁹¹. Canales, por contra, había hecho caso omiso a las insinuaciones debido a las desigualdades entre los ministros europeos y sus correspondientes capillas: por su condición itinerante, el cesáreo adolecía de un oratorio permanente; Tallard fiaba el culto en exclusividad a sus compatriotas franceses; el *bávaro* Simeoni « nunca pone capilla » y el legado portugués « la tiene siempre firme y constante, [y] la defiende a mano armada ». Despechado por ser el único diplomático católico sobre el que « se quieren ejecutar las leyes del reino », y actuando cuán *pater familias* de sus domésticos, Canales apeló de nuevo a Madrid, recordando cómo la monarquía de España ha sido *columna* y *sustentación* de los católicos en las Islas Británicas⁹². La consideración del oratorio de la embajada como baluarte confesional no sería atendida por el consejo de Estado. El sentir general de los ministros fue la consecución de una salida lo menos *indecorosa* posible del agustino Carell⁹³. Frente a la pertinacia de Canales, el rey Carlos II censuró su celosa praxis y se le ordenó que autorizase

86. TNA: PRO, State Papers 32/11, f. 268r. Carta de James Vernon a Mr. Hill (Whitehall, 19 de mayo de 1699).

87. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 20 de julio de 1699).

88. AGS, Estado, leg. 3971. Carta del marqués de Canales a Carlos II (Londres, 20 de julio de 1699).

89. Sin orden del marqués de Canales, el capellán William Carell se negó a aceptar el « medio término » referido por Auersperg. AGS, Estado, leg. 3971. Resumen de distintas materias (Madrid, 1 de septiembre de 1699).

90. AGS, Estado, leg. 3971. Consulta del consejo de Estado (Madrid, 9 de agosto de 1699).

91. AGS, Estado, leg. 3971. Carta de Alexander Stanhope a Antonio de Ubilla (Madrid, s. f., 1699).

92. AGS, Estado, leg. 3971. Resumen de distintas materias (Madrid, 1 de septiembre de 1699).

93. AGS, Estado, leg. 3971. Consulta del consejo de Estado (Madrid, 5 de septiembre de 1699).

la salida de su capellán, ya que las autoridades británicas actuaban conforme a sus leyes y no se podía reclamar nada ante dicha legítima *extorsión*⁹⁴.

Conclusiones

La evolución de los escándalos de contrabando y recelos diplomáticos de los representantes orangistas Schonenberg y Stanhope en la corte de Madrid agudizó la minusvaloración de la figura del embajador marqués de Canales en Londres⁹⁵. Condicionado aún más en su representación, sólo restaba a Manuel Coloma apoyarse en el conde de Auersperg para hacer valer la posición española ante las intimidaciones a las capillas de sus embajadas y las *Penal Laws* en Irlanda. Como si de una cuestión dinástica se tratase, la colaboración entre ambos legados no se dirigió hacia la defensa de los intereses de la Casa de Austria, sino hacia la preservación de uno de sus blasones: la religión católica.

Fundamentada en los vínculos familiares, y formalizada *de facto*, esta unidad fue potenciada por Carlos II y Leopoldo I. Sus instrucciones enfatizaban la precisión de proceder conjuntamente con sus oficios en un negociado dual, simultáneo en el tiempo, con un trasfondo religioso –y político– de gran alcance. La mediación en la *quaestio hibernica* terminaría casi sin resultados fehacientes. Las instancias movidas a distintos niveles y escenarios, con la lejana cobertura del Papado, no acabaron de atenderse ni con Guillermo III, ni con sus ministros. El empuje y la vigencia de la legislación inglesa pesaron más en la voluntad orangista que cualquier oficio diplomático fundamentado en los acuerdos que había capitulado en Limerick.

Por contra, los dos legados de la casa de Austria sí consiguieron que las intimidaciones a las capillas lograsen un tibio rechazo oficial y la regulación de sus servidores fuese observada parcialmente. La suma de otros legados europeos a los dos representantes Habsburgo generó un *quorum* diplomático en Londres para diligenciar una problemática común que afectaba a los resortes de su oficio. Establecida de forma tácita en la casa de Canales y bajo el liderazgo de Auersperg, la respuesta que dieron al gobierno inglés fue unánime. La religión y el *ius gentium* articularían el discurso con que salvaguardar el catolicismo en el espacio inmune donde practicaban sus devociones.

Silenciada por las circunstancias, la voz del marqués de Canales fue la que emitiesen sus homólogos imperiales y españoles, tanto en Londres como en las Provincias Unidas. Manuel Coloma sufrió un marcado descrédito político en su representación, pero el punto muerto de su misión se tornó en una actividad febril cuando, en 1699, su colega Francisco Bernardo de Quirós diese a conocer la firma del primer tratado de partición de la monarquía de España un año atrás, realizada bajo los auspicios de Luis XIV y el propio

94. AGS, Estado, leg. 3971. Consulta del consejo de Estado (Madrid, 5 de noviembre de 1699).

95. Sobre los prolegómenos que prefiguraron la expulsión de Alexander Stanhope, vid. CRISTINA BRAVO LOZANO, « Jurisdicción diplomática y conflictividad urbana: la embajada inglesa en el Madrid de Carlos II », *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, 1, 2017, p. 85-107.

Guillermo III. La respuesta de Canales fue la elevación de una sonora queja ante el parlamento inglés, acusando al rey-estatúder de deslealtad hacia un alto aliado de la talla de Carlos II⁹⁶. Haciendo valer la autoridad de su soberano, el aristócrata español elaboró una *remonstrance* que originó un grave escándalo público. Las consecuencias de los sucesos fueron la declaración de Canales como persona *non grata* en Inglaterra y su salida, así como la correspondiente de Alexander Stanhope de Madrid. Se había materializado la ruptura de los lazos diplomáticos anglo-españoles que habían permanecido intactos desde la *Restoration* cuatro décadas atrás⁹⁷.

En esta coyuntura, se abría paso un incierto futuro. La comunidad católica británica vivió el canto del cisne de la política confesional española con el cierre de la capilla de uno de sus más activos defensores. La corporeidad del patronato regio hispano desapareció lánguidamente, demostrando el precario equilibrio del binomio razón de Estado-razón de Religión sobre el que había basculado la praxis diplomática de Carlos II durante todo su reinado⁹⁸. Los únicos soportes que les quedaron a los católicos fueron los ministros imperial y portugués, quienes tuvieron que seguir afrontando la requisitoria de sus listas de capellanes en una materia que, finalmente, no se satisfizo con las respectivas entregas. Tan sólo un año después, en 1700, la situación para los católicos londinenses se tornó más angustiosa. Se procedió al cierre del *sacellum* del conde de Auersperg, quien marchaba a servir como embajador cesáreo en Madrid, con lo que se unificaría dicho centro religioso con el de Luís da Cunha⁹⁹. Su alejamiento de Londres ponía punto y final a la memoria reciente de la última colaboración dinástica entre los dos representantes habsbúrgicos en Inglaterra y, en proyección secular, de las dos ramas de la Casa de Austria.

96. Ana CRESPO SOLANA, « Guillermo III de Orange y la sucesión de la Monarquía Hispánica (1689-1702) », in José Manuel de BERNARDO ARES (ed.), *La sucesión de la monarquía hispánica, 1665-1725*, Córdoba, Universidad de Córdoba-Obra Social y Cultural Cajasur, 2006, vol. 1, p. 75-104.

97. La secuencia de los acontecimientos que depararon la abrupta salida del marqués de Canales de la corte de Londres, así como las negociaciones de Stanhope con el consejo de Estado, y su correspondiente expulsión, se encuentran contenidas en AGS, Estado, leg. 3944. Las quejas presentadas por el marqués de Canales y Alexander Stanhope, respectivamente, se editaron en Christian COLE, *Memoires of Affaires of State*, Londres, Henry Woodfall, 1733, p. 58-59 y 67-68. Las relaciones diplomáticas en Madrid y Londres tras las respectivas salidas de sus embajadores y el aumento de la tensión que motivase la mutua declaración de guerra en 1702, han sido objeto de estudio en Julio Luis ARROYO VOZMEDIANO, *El gran juego. Inglaterra y la sucesión española*. Tesis doctoral inédita. Madrid, UNED, 2012.

98. En 1701, otra instancia de Roma recordaba al nuncio en Madrid, Francesco Acquaviva, la urgencia de que España presionase a Guillermo III en defensa de aquellos católicos. Sin embargo, el nuncio informó cómo la corona no podría acudir a tal requerimiento por carecer de representante en Londres y, por extensión, de capilla propia. ASPF, Scrittura referite nei Congressi, Anglia, 1, f. 888rv. Carta de Francesco Acquaviva al cardenal Fabrizio Paolucci (Madrid, 9 de junio de 1701). En julio de dicho año, cuando un nuevo enfrentamiento armado amenazaba toda Europa, el cardenal Paolucci señalaba la conveniencia de un ministro español en Londres para proteger a los católicos y « *sommeniſtrasse il commodo sicuro di farvii loro santi esercizi* ». ASV, Archivio della Nunziatura di Madrid, 48, f. 29r. Carta del cardenal Fabrizio Paolucci a Francesco Acquaviva (Roma, 10 de julio de 1701).

99. TNA: PRO, State Papers 104/197, f. 499-500. Lista de capellanes (Londres, 1 de mayo de 1700); y TNA: PRO, State Papers 44/348, p. 143 (Londres, 21 de junio de 1700).

Águilas por lises

El ocaso de la nación alemana en la corte de Felipé V (1700-1702)¹

Roberto Quirós Rosado
Universidad de Alcalá

Poco hacía presagiar la situación que viviría a finales de año cuando Alois von Harrach invitó al enviado modenés Pietro Paolo Dini a una comedia en su casa para celebrar el deseado parto de la reina de Romanos². Acababa de iniciarse 1700 y el *joven* conde Harrach representaba al emperador Leopoldo I en la corte de Madrid. El aristócrata vienés hacía poco más de dos años que ejercía la embajada cesárea pero, pese a los deseos de su señor, todavía no había logrado alcanzar los objetivos para los que fue remitido en sustitución de su padre Ferdinand Bonaventura, el Harrach *viejo*: la herencia del archiduque Carlos de Habsburgo a la Monarquía. La misión del conde Alois (1669-1742) coincidió con un periodo de constantes enfrentamientos en la corte española por la sucesión. Tras un primer bienio de estancia, el panorama político difería notablemente del que había recibido al diplomático imperial. Meses atrás había fallecido súbitamente el príncipe electoral José Fernando de Baviera y los dos mayores partidarios de las opciones bávara y austriaca, el conde de Oropesa y el almirante de Castilla, habían sido desterrados tras el motín de *los Gatos*. Según los avisos públicos y la praxis política, la figura estelar emergida de tales alteraciones era la de un ambiguo purpurado, Luis Manuel Fernández Portocarrero. También había finalizado el oscuro proceso de los *hechizos* de Carlos II y se dieron a conocer, consecutivamente, los dos tratados de partición de la Monarquía acordados

-
1. El presente estudio se ha realizado al amparo del Programa Juan de la Cierva-Formación (FJCI-2015-25876) y se inserta dentro del proyecto de la Dirección General de Investigación del Ministerio de Economía, Industria y Competitividad *Sociedad cortesana y redes diplomáticas: la proyección europea de la monarquía de España (1659-1725)* [HAR2015-67069-P (MINECO/FEDER, UE)]. Abreviaturas utilizadas: ADA (Archivo Ducal de Alba, Madrid), AGRB (Archives Générales du Royaume de Belgique, Bruselas), AGS (Archivo General de Simancas, Simancas), AHN (Archivo Histórico Nacional, Madrid), AHNOB (Archivo Histórico de la Nobleza, Toledo), ASMi (Archivo di Stato di Milano, Milán), ASMo (Archivio di Stato di Modena, Módena), ASV (Archivio Segreto Vaticano, Ciudad del Vaticano), BMPA (Biblioteca del Marqués de Piedras Albas –depositada en la Biblioteca Municipal de Ávila-, Ávila), DI (Baviera, Adalberto de y Maura Gamazo, Gabriel (eds.). *Documentos inéditos referentes a las postrimerías de la Casa de Austria en España*, tomo II. Madrid, Real Academia de la Historia. Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2004), HHStA (Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Viena).
 2. ASMo, Ambasciatori. Spagna, 66. Billete del conde Harrach a Pietro Paolo Dini (s. l., s. f.; Madrid, c. 3 de enero de 1700).

entre las principales potencias europeas³. La vida política del Madrid de 1700, sin embargo, quedó marcada por la firma del definitivo testamento del soberano español y por su deceso el día de Todos los Santos. La apertura de las últimas voluntades del rey Carlos demostró el estrepitoso fracaso del conde Harrach y abrió una fase inexplorada en dos centurias: la disociación de los reinos y señoríos de España de la Augustísima Casa de Austria.

Un limbo diplomático. Los condes Harrach y Auersperg en el Madrid felipista (1700-1701)

El 31 de mayo de 1700, el secretario de la embajada española en Viena, Antonio Carmenati, informó al consejo de Estado una mutación inesperada de la política del emperador. Las nuevas que llegaron a oídos del plumista aludían al cese del conde Alois von Harrach como embajador cesáreo en Madrid y su sustitución por Leopold von Auersperg, hasta entonces enviado extraordinario en Londres⁴. Se trataba de un cambio drástico en la lógica diplomática leopoldina en perspectiva *sucesoria*. Ante el impacto que pudiera causar la decisión en el propio *Hofburg*, se omitió cualquier explicación sobre tal decisión.

Solo en el mes de julio, el nuevo embajador español en la corte leopoldina, Francesco Moles, duque de Parete, pudo transmitir algunas luces sobre el hecho. Para el napolitano, personalmente interesado en la sucesión austriaca y él mismo miembro de la clientela del almirante de Castilla, la opinión universal era la « infeliz conducta que ha tenido » y « la impropia forma con que se ha gobernado » el todavía embajador en Madrid durante los sucesos palatinos que sacudieron la corte carolina desde la primavera de 1699⁵. Según Moles, el principal instigador de su caída fue el tirolés Josef Anton von Pilatti, ayuda de Cámara del rey de Romanos, a su regreso de la estancia que hizo en Madrid para informar del nacimiento de la archiduquesa María Josefa. Una feliz ocasión por la que el embajador había realizado tres noches

3. Sobre la coyuntura finisecular española del Seiscientos se ha desarrollado una abundante producción historiográfica. Para los pormenores diplomáticos, vid. Luis RIBOT, *Orígenes políticos del testamento de Carlos II. La gestión del cambio dinástico en España*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2010; José Antonio LÓPEZ ANGUITA, « Madrid y Viena ante la sucesión de Carlos II: Mariana de Neoburgo, los condes de Harrach y la crisis del partido alemán en la corte española (1696-1700) », in José MARTÍNEZ MILLÁN y Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La dinastía de los Austrias. Las relaciones entre la Monarquía Católica y el Imperio*, tomo I, Madrid, Polifemo, 2011, p. 1111-1156; Roberto QUIRÓS ROSADO, « *Hault et puissant Prince, mon très cher et très aymé bon cousin et nepveu*. El archiduque Carlos y la monarquía de España (1685-1700) », *Mediterranea. Ricerche storiche*, 33, abril 2015, p. 47-78; Luis RIBOT y José María IÑURRATEGUI (eds.), *Europa y los tratados de reparto de la Monarquía de España, 1668-1700*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2016.

4. AHN, Estado, legajo 1627, expediente 19. Carta de Antonio Carmenati a Joseph Pérez de la Puente (Viena, 31 de mayo de 1700).

5. AGS, Gracia y Justicia, legajo 746. Carta del duque de Parete a Antonio de Ubilla (Viena, 12 de julio de 1700). El posicionamiento pro-imperial de Moles le granjeó un soterrado enfrentamiento con el cardenal Portocarrero, quien intentó –sin conseguirlo– su destitución. Antonio R. PEÑA IZQUIERDO, *De Austrias a Borbones. España entre los siglos XVII y XVIII*, Astorga, Akrón, 2008, p. 104-105.

de fuegos artificiales y una comedia a la que invitó a gran parte de los señores y diplomáticos de la corte⁶. Pilatti aprovechó su paso para averiguar de primera mano la situación de los intereses cesáreos, logrando incluso el favor del propio monarca, quien le dispensó un hábito de la orden de Santiago⁷. Sus relaciones fueron devastadoras para el clan Harrach. El emperador decidió destituir al conde Alois, no sirviendo de nada la influencia política del patriarca de la familia. A decir del embajador español, el mayordomo mayor Ferdinand Bonaventura von Harrach no pudo siquiera « disimular el sentimiento que le ha debido este contratiempo », pues su vástago no había culminado el tradicional trienio concedido a todos los diplomáticos imperiales residentes en Madrid⁸.

Pese a su caída en desgracia, Harrach prosiguió su labor política en Palacio durante los últimos momentos de la vida de Carlos II. Aislado de los otros polos *alemanes* de la corte, focalizados en el entorno de la reina Mariana de Neoburgo y el enviado del Elector Palatino, Bartolomeo Ariberti, y en los diferentes diplomáticos y agentes de Baviera, su influencia se fue debilitando, tanto como las opciones de una sucesión vienesa a la Monarquía. La dilatada tardanza de su sucesor Auersperg le convirtieron en el concededor de la resolución postrera del Rey Católico, que daba al traste a los planes por convertir al archiduque Carlos en soberano de España.

La evidencia de los pasos de Harrach hacia la impugnación testamentaria llevó al ministerio madrileño a impedirle asistir a la lectura pública del documento. El *atónito* embajador habría intentado entonces protestar abiertamente las cláusulas sucesorias, generando una incómoda situación para la Regencia⁹. Sin embargo, pese a que cierto diplomático afirmara que Alois von Harrach se abstuvo de asistir a Palacio desde la muerte del rey, durante los tres meses siguientes el embajador mantuvo inalterada su vida diplomática¹⁰. Contando con la vía privilegiada del cardenal Portocarrero, en tanto ministro delegado del consejo de Estado para asuntos cesáreos, el

6. DI, p. 1148. Carta del conde Harrach a Leopoldo I (Madrid, 14 de enero de 1700).

7. AHN, Órdenes Militares. Caballeros de Santiago, expediente 6462; AHN, Órdenes Militares. Expedientillos, número 6139. Pruebas para la concesión de un hábito de Santiago a Josef Anton von Pilatti (1700-1701).

8. AGS, Gracia y Justicia, legajo 746. Carta del duque de Parete a Antonio de Ubilla (Viena, 12 de julio de 1700).

9. DI, p. 1369. Carta de Pedro González al barón Prielmayer (Madrid, 18 de noviembre de 1700). La junta de Gobierno se conformó el 2 de noviembre de 1700 por el cardenal Luis Manuel Fernández Portocarrero, el marqués de Mancera, el conde de Frigiliana, el marqués de Villafranca, el marqués del Fresno, el conde de Fuensalida, el conde de Santisteban y el duque de Medina Sidonia. Pocas semanas después de su instauración se agregaron a ella el conde de Benavente, Antonio Ronquillo, Antonio de Ubilla, frey Manuel Arias y el conde de Montijo, todos ellos vinculados a la clientela del purpurado. A finales de noviembre quedó fijada su planta con el cardenal Portocarrero, Mancera, Frigiliana, Villafranca, Fresno, Santisteban, Fuensalida, Medina Sidonia, Montijo y dos nuevos miembros, los también consejeros de Estado duque de Montalto y conde de Monterrey. Sobre su funcionamiento político hasta la llegada a Madrid de Felipe V, vid. PEÑA IZQUIERDO, *De Austrias a Borbones, op. cit.*, p. 137-152.

10. DI, p. 1367. Carta del marqués Ariberti al Elector Palatino (Madrid, 18 de noviembre de 1700).

embajador fue preparando la inevitable respuesta de su señor y, en paralelo, su propia salida de Madrid.

La primera medida fue el requerimiento de postas y un correo expreso para dar cuenta de la resolución sucesoria. De inmediato, el día 6 de noviembre ejecutó – sin esperar a la respuesta leopoldina– la protesta formal contra el testamento del rey. La posición de Harrach se fundó en la declaración de nulidad e invalidación de las cláusulas que situaban al duque de Anjou como legítimo heredero al trono y desplazaban a la tercera posición al archiduque Carlos. Este rotundo fracaso de la estrategia –paralela y no coordinada– de Leopoldo I y la reina Mariana de Neoburgo veía abierto un espacio para hostigar a Francia más allá de la vía jurídica. En su escrito, Harrach ponderó los « justificados e indisputables derecho » cesáreos a toda la monarquía española, negando la validez « de esta inesperada novedad »¹¹. La comunicación de la protesta diplomática a Portocarrero se consultó por el consejo de Estado el día 9. Los ministros ni siquiera analizaron los motivos de negación de Harrach, justificando lacónicamente cómo « ay que hazer oy poco aprecio y que así en nada se deberá contestar »¹².

Burlado por la decisión de la junta de Regencia sobre consulta de Estado, y sin posibilidad de articular ningún *partido* para secundar la protesta imperial, Harrach decidió contemporizar hasta el arribo de nuevas órdenes vienesas¹³. Sin reconocer a Felipe V como rey de España, el conde mantuvo semanales contactos con Portocarrero y demás sujetos de las cábalas palatinas. Los intereses imperiales y personales se entrelazaron en sus continuas peticiones. El pago de ocho mesadas de franquicias y demás deudas del consejo de Hacienda por casa de aposento y Millones se unieron al requerimiento del socorro de los dos regimientos de infantería cesárea acantonados en Cataluña y la aprobación de las patentes de distintos oficiales de dichos cuerpos¹⁴. Incluso, llegó a trasladar quejas por usurpaciones de bienes

11. AHN, Estado, legajo 1628. Protesta del conde Harrach (Madrid, 6 de noviembre de 1700).

12. AHN, Estado, legajo 1628. Carta del conde Harrach al cardenal Portocarrero (Madrid, 6 de noviembre de 1700) y consulta del consejo de Estado (Madrid, 9 de noviembre de 1700).

13. DI, p. 1392. Carta del conde Alois von Harrach al conde Ferdinand Bonaventura von Harrach (Madrid, 16 de diciembre de 1700).

14. Sobre los requerimientos pecuniarios de Harrach, vid. AHN, Estado, legajo 1627. Consultas del consejo de Estado (Madrid, 4 y 23 de noviembre de 1700). *Ibidem*, legajo 1628. Carta del conde Harrach al cardenal Portocarrero (Madrid, 11 de noviembre de 1700), consulta del consejo de Estado (Madrid, 23 de noviembre de 1700) y minuta de consulta del consejo de Estado (Madrid, 18 de enero de 1701). *Ibidem*, legajo 1630. Minuta de consulta del consejo de Estado (Madrid, 2 de diciembre de 1700). Entre las peticiones relacionadas con los regimientos imperiales en Cataluña, cuyo virreinato fungía el landgrave Georg von Hessen-Darmstadt, se incluyó la petición de aceptación de las patentes de coronel de uno de dichos cuerpos al napolitano conde Francesco Caetani d'Aragona y la gestión como comisario de ambos para el envío de Mainz, Johann Conrad Koch. Respecto a este último, se omitió cualquier satisfacción al emperador, ponderándose la necesidad de mantener la fidelidad de Caetani, provisto con el cargo de sargento general de batalla, al dársele la misma graduación en el ejército español que eligiera. *Ibidem*, legajo 1628. Minuta de consulta del consejo de Estado (Madrid, 12 de marzo de 1701). Respecto a los vínculos militares hispano-imperiales a finales del siglo XVII, vid. Virginia LEÓN SANZ, « Colaboración del ejército imperial con el hispánico de Carlos II », in Enrique GARCÍA HERNÁN y Davide MAFFI (eds.), *Guerra y sociedad en la Monarquía Hispánica. Política, estrategia y cultura en la Europa Moderna (1500-1700)*, vol. 1, Madrid, Fundación Mapfre, Ediciones del Laberinto, CSIC, 2006, p. 121-152; y Antonio José

dotales leopoldinos –gestionados, tras la salida de Adam Seldern, por su criado Zinzerling– a favor de pensionistas del emperador sin contar con el beneplácito de su titular¹⁵.

Mientras se sucedían las peticiones del embajador, el consejo de Estado prosiguió tramitando negociados germánicos sin la menor intervención del propio Harrach. La muerte de Carlos II y la orientación francesa de su testamento no aplazaron los trámites precedentes a perpetuidad. De hecho, tres días después del óbito, los consejeros valoraron las solicitudes que el emperador Leopoldo y el elector de Baviera habían cursado meses atrás para que el monarca hispano mediase en la lucha por la propiedad de las Rentas Dotales. Ante el cariz de los acontecimientos, el consejo se inhibió « porque de determinarse aquí diferencias entre parientes de tan gran obligación y cariño, nunca se puede salir bien »¹⁶. Otros asuntos de menor importancia también tuvieron su correspondiente análisis en las consultas de Estado, caso de la concesión *graciosa* de un pasaporte para la condesa Waldstein, *embajadora* cesárea en Portugal, o la lectura de avisos del duque de Parete sobre la remisión de Josef von Paar como emisario imperial por el nacimiento de un heredero varón al rey de Romanos¹⁷. Pero, sin duda alguna, dos fueron los asuntos más complejos en la cotidiana gestión *alemana*: la petición de infeudación de Milán y las fórmulas documentales del tratamiento ceremonial del emperador.

La naturaleza del Estado de Milán, conglomerado perteneciente a la *Reichsitalien* y cedido por Carlos V a su hijo Felipe en 1535, había obligado a que tras cada deceso de titular *de facto* –rey de España– y *de iure* –emperador de Romanos– se requiriese la renovación del pleito homenaje para salvaguardar los derechos cesáreos sobre este estratégico espacio geopolítico¹⁸. A finales de noviembre de 1700 se encaminó a la urbe ambrosiana un delegado imperial, el conde Castelbarco, a pedir el dominio del Estado a favor de su señor feudal. Las negativas del gobernador general príncipe de Vaudémont y del gran canciller Miguel Francisco Guerra conllevaron la apertura de hostilidades militares en

RODRÍGUEZ HERNÁNDEZ, « El precio de la fidelidad dinástica: colaboración económica y militar entre la Monarquía Hispánica y el Imperio durante el reinado de Carlos II (1665-1700) », *Studia Historica. Historia Moderna*, 33, 2011, p. 141-176.

15. Uno de los beneficiarios de pensiones situadas por Leopoldo I sobre las rentas dotales era Alejo de Guzmán, conde de Fontanar, quien logró del consejo de Hacienda el embargo de un juro perteneciente a dichos bienes como compensación por lo adeudado años atrás. Harrach recusó la actitud de Hacienda, negando la posibilidad de intervenir en materias privativas del emperador. Los consejeros de Estado no dieron inmediata satisfacción al embajador, sino requirieron un informe pormenorizado del gobernador del tribunal, Fernando de Mier. AHN, Estado, legajo 1628. Minuta de consulta del consejo de Estado (Madrid, 18 de enero de 1701).
16. AHN, Estado, legajo 1640. Minuta de consulta del consejo de Estado (Madrid, 4 de noviembre de 1700).
17. AHN, Estado, legajo 1627. Consulta del consejo de Estado (Madrid, 16 de diciembre de 1700). *Ibidem*, legajo 807. Memorial de frey Pedro Dávila y Guzmán (s. l., s. f.) y oficio de Antonio de Ubilla a Joseph Pérez de la Puente (Palacio, 9 de febrero de 1701).
18. Cinzia CREMONINI, *Feudi e Impero tra Cinque e Settecento*, Roma, Bulzoni, 2012.

los límites orientales lombardos¹⁹. Este incipiente conflicto quedó irresuelto en Milán y se avivó desde Madrid. El 18 de enero de 1701 se consultó la respuesta que había de darse al embajador Moles sobre tal querrela. Si Leopoldo I se negaba a otorgar la infeudación a Felipe V —« como se podía creer »— el diplomático daría una protesta para que no se lesionasen los derechos del rey de España, tal y como proponía el consejo de Italia²⁰. Cuatro días después, nada más entrar en tierras hispanas a través del río Bidasoa, el joven soberano firmó el protocolo de petición de investidura, que fue rechazado al ser presentado por el representante español en Viena²¹.

La *ejecutiva* propuesta de Italia y Estado contrastó diametralmente con la medida demostrada por los plumistas de la Covachuela respecto al tratamiento formal del emperador²². El 14 de enero de 1701 el secretario del Despacho Universal, Antonio de Ubilla, remitió orden a su homólogo de Estado *del Norte*, Joseph Pérez de la Puente, con la prohibición de usar el rango de « señor » para referirse en los despachos a Leopoldo I. Don Joseph acató el mandato pero requirió una explicación sobre la utilización de « algún parentesco » si Felipe V se refería al César, o si todavía se excusaba la deferencia como en el caso de la alusión al difunto Carlos II. Sus oficiales desobedecieron lo ordenado por Ubilla, dado que Juan Antonio Romeo copió un documento oficial « añadiendo donde decía *el emperador, el señor emperador* ». Las dudas y malentendidos de la secretaría del consejo de Estado motivaron una consulta del tribunal y el bloqueo al despacho copiado por el navarro Romeo —quien sería uno de los principales ministros de Carlos III de Austria desde 1706²³—. En paralelo al entuerto, la junta de Regencia dictaminó la continuidad del estilo practicado « siempre que se nombrare al señor emperador ». Así se evitaba una ruptura con la tradición *familiar* de la nomenclatura cesárea y se frustraba un conflicto de intereses entre las dos oficinas de la Covachuela. No había sido una cuestión baladí. A decir de Pérez de la Puente,

-
19. AHNOB, Osuna, CT. 64, documento 5. Carta de Miguel Francisco Guerra al duque del Infantado (Milán, 7 de diciembre de 1700). Los poderes del emperador Leopoldo para el plenipotenciario Castelbarco, así como los requerimientos de éste al gobierno de Milán, se conservan en ASMi, Potenze Sovrane, busta 33. El titular, príncipe de Vaudémont, mantuvo su fidelidad a Felipe V pese a haber sido una pieza clave en el entramado europeo del almirante de Castilla. Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, « Prevenir la sucesión. El príncipe de Vaudémont y la red del Almirante en Lombardía », *Estudis*, 33, 2007, p. 61-91.
 20. AHN, Estado, legajo 1628. Consultas del consejo de Estado (Madrid, 18 de enero y 22 de marzo de 1701).
 21. AHN, Estado, libro 362, ff. 123v-124r. Oficio de Manuel de Vadillo a Martín de Sierralta (Madrid, 1 de marzo de 1701); f. 146r. Decreto de Felipe V al marqués de Mancera (Buen Retiro, 19 de mayo de 1701).
 22. Las siguientes referencias textuales, correspondientes a diferentes oficios cruzados entre los secretarios Antonio de Ubilla y Joseph Pérez de la Puente entre 14 y 17 de enero de 1701, provienen de AHN, Estado, legajo 807.
 23. Sobre la figura política de Romeo tras la ocupación aliada de Madrid en el verano de 1706, vid. Roberto QUIRÓS ROSADO, *Monarquía de Oriente. La corte de Carlos III y el gobierno de Italia durante la guerra de Sucesión española*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2017.

muchas vezes se escusan preguntas por no molestar [...] y aunque estas cosas parece que no dan qué hazer, siendo tan delicadas como de formulario [...] tienen harto en qué discurrir.

Retornando al conde Alois von Harrach, su vida diplomática no solo tuvo como principal objeto el requerimiento de ayudas pecuniarias o la defensa del curso tradicional de prácticas ministeriales como la aprobación de las patentes cesáreas. El embajador no cejó de autodisculparse por el « inesperado contratiempo » del testamento. El agente secreto bávaro *Pedro González* le continuaba encontrando *aturdido* por la elección de Felipe de Borbón como nuevo rey de España y sabía cómo cargaba los motivos a la reina Mariana. El enviado palatino también llegaría a quejarse de las afirmaciones del conde sobre que el hermano de la soberana, Juan Guillermo del Palatinado-Neoburgo, sería el primero que se lanzara a la guerra contra la casa de Borbón²⁴. Estos movimientos se insertaron dentro de la sistémica indefinición de las potencias europeas ante el horizonte que se abriría con la aceptación de la herencia española por Luis XIV, hecho que terminó por anular cualquier maniobra diplomática de Harrach.

Su sucesor, el conde Auersperg, llegó a Madrid el 21 de noviembre y, tras ser solo visitado por el confesor real fray Gabriel Pontifeso y el marqués de Leganés, fue recibido en secreto por la reina viuda. Su arribo no pudo ser más tormentoso, ya que, incluso, se vio impelido a poner junto con su colega Harrach tres días de luminarias en sus residencias por la proclamación de Felipe V²⁵. En un clima de hostilidad creciente hacia su persona y lo que había significado durante el último decenio, la soberana recibiría la respuesta cesárea a la notificación del deceso de su marido²⁶. Más allá del pesar por la muerte de Carlos II y la extinción del « otro ramo de nuestra Austriaca Casa », Leopoldo I daba a conocer a su cuñada su profundo malestar por la herencia de la Monarquía. El beneficiario era « un príncipe extraño » y en ningún momento se había *atendido* a la dinastía y los lazos de sangre con Viena. Su voluntad no era otra que la defensa de los derechos imperiales al trono de Madrid, recaídos en su persona al ponderar las renunciaciones de las reinas francesas y justificados por lo aprobado por la paz de los Pirineos y la contravención borbónica a la última voluntad de Felipe IV. Por tanto,

24. DI, p. 1375. Carta del marqués Ariberti al Elector Palatino (Madrid, 2 de diciembre de 1700). *Ibidem*, p. 1378-1379. Carta de Pedro González al barón Prielmayer (Madrid, 2 de diciembre de 1700).

25. DI, p. 1373-1374. Cartas del conde Harrach a Leopoldo I (Madrid, 2 de diciembre de 1700).

26. AHN, Estado, legajo 1627. Traducción de carta de Leopoldo I a Mariana de Neoburgo (Viena, 1 de diciembre de 1700). Similares términos se encuentran en la carta que el emperador remitió al nuevo papa, Clemente XI, al reclamar la investidura del reino de Nápoles, en tanto feudo pontificio, y que le fuesen validados sus derechos dinásticos sobre la monarquía de España. ASV, Segreteria di Stato. Principi, 131, f. 75r. Carta de Leopoldo I a Clemente XI (Viena, 22 de enero de 1701). Sobre el impacto cortesano de la cábala palatina en Madrid durante la década de 1690, vid. Roberto QUIRÓS ROSADO, « De mercedes y beneficios: negociación, intermediarios y política cortesana en la venta de los feudos napolitanos de la condesa de Berlepsch (1698-1700) », *Chronica Nova*, 38, 2012, p. 221-242; Valentina Marguerite KOZÁK, *Mariana de Neoburgo y su entorno cortesano: María Josefa Gertrudis Wölff von Gutenberg (Berlins)*. Trabajo de fin de máster inédito. Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2016.

la cláusula de sucesión era « ynjusta y nulla » y haría valer « en toda mejor forma nuestros yncontestables derechos ».

El escaso margen de maniobra de Mariana de Neoburgo se hacía aún más estrecho con la imagen negativa de sus acciones plasmada por el propio emperador y su embajador Harrach. De nada serviría que se justificara increpando los torpes movimientos del diplomático, quien había dado « más vigor » a los intereses borbónicos al valerse del cardenal Portocarrero y sus hechuras durante los últimos meses. Poco podía esperar de Auersperg, quien al llegar « en tan mala ocasión está muy mortificado », ante una situación que difería a la que se prometía la corte de Viena a mediados de 1700²⁷.

Leopold von Auersperg (1662-1705) era un conspicuo aristócrata de origen germánico con marcada presencia en las esferas políticas vienesas. Su remisión a la corte del Rey Católico tuvo origen en el apoyo de diferentes ministros leopoldinos, como los condes Mansfelt y Kaunitz, y en su acreditada laboriosidad en los encargos del emperador²⁸. Su reciente legación en Londres, que había durado un sexenio, fue un periodo de madurez en su *cursus honorum*. Sus buenos contactos con diplomáticos españoles en el Norte —el marqués de Canales y Francisco Bernardo de Quirós— podrían conseguirle indirectamente una mejor acogida que la dispensada al controvertido Harrach *juven*. Romper la mala fama adquirida por la heterogénea *facción alemana* en Madrid, atajar las cláusulas del último tratado de reparto de la Monarquía e implementar la colaboración dinástica que se presuponía con la llegada a Viena del embajador Moles habrían de constituir los ejes sobre los que rearticular, en clave cesárea, el asunto sucesorio y los intereses mutuos de la Augustísima Casa.

El periplo del conde Auersperg desde Londres hasta Madrid tuvo como paradas intermedias la corte vienesa y la propia París²⁹. Sin embargo, al recalar en la corte española tras la muerte de Carlos II, su proyección quedaba reducida a la mínima expresión, sin posibilidad de presentar credenciales ni realizar su entrada pública. Así, permanecería a la sombra de Harrach, el único ministro imperial cualificado para negociar con la junta de Regencia y el consejo de Estado.

27. DI, p. 1379. Carta de Pedro González al barón Prielmayer (Madrid, 2 de diciembre de 1700). El agente bávaro González suponía a mediados de diciembre que con el correo extraordinario del Imperio llegaría la licencia para Auersperg, tal y como se había hecho con Harrach, y también « el manifiesto del emperador contra el testamento y la aceptación de Francia », *ibidem*, p. 1398. Carta de Pedro González al barón Prielmayer (Madrid, 30 de diciembre de 1700).

28. El conde Alois von Harrach llegó a augurar al saliente embajador español en Viena, Martín Alonso de Valeria, obispo de Lleida, la « infalible asistencia » de Auersperg, gracias a su « mucha capacidad e inteligencia, [por lo que] pudiera adelantar no poco », frente a la situación cortesana de *indiferencia* que tenía él mismo. DI, p. 1273. Carta del conde Harrach al obispo de Lleida (Madrid, 31 de julio de 1700).

29. *Recueil des nouvelles ordinaires et extraordinaires [...] pendant l'année mil set cent*. París, au Bureau d'Adresse, 1701, p. 551. Avisos (Viena, 16 de octubre de 1700). Philippe DE COURCILLON (marqués de Dangeau), *Journal du marquis de Dangeau* (edición de Félix-Sébastien Feuillet de Conches), tomo VII, París, Firmin Didot, 1856, p. 403. Avisos (París, 27 de octubre de 1700).

El embajador saliente prosiguió durante algún tiempo difundiendo nuevas informaciones tendentes a reforzar los focos de opinión favorables a Leopoldo I y la sucesión archiducal. Algunos interlocutores de Harrach dieron oídos a sus mensajes, principalmente la reina viuda, quien consiguió bloquear temporalmente el envío, decretado por la junta de Gobierno, de cien soldados del ejército de Cataluña y un ministro plenipotenciario a la amenazada Lombardía³⁰. No obstante, poco duraría su estancia en Madrid. El 12 de enero de 1701 tuvo lugar la audiencia de despedida de la reina viuda, culminando en los siguientes días sus visitas a los demás diplomáticos y cortesanos. Tenía constancia que Portocarrero había recibido orden expresa de Felipe V para expulsarle de la Villa y Corte antes de su llegada, pero el purpurado frenó la intención del consejo de Estado de acelerar su marcha. Al haber estrechado lazos personales durante los tres años de estancia del ministro cesáreo, Harrach ya le había avisado de su inminente partida³¹.

Esta deferencia del cardenal no tuvo su reflejo en una de las postreras peticiones del embajador. Siguiéndose la norma tipificada de la corte de Madrid y, genéricamente, en la *sociedad de príncipes* de la Europa moderna, el conde requirió del conductor de embajadores Carlos Francisco del Castillo la joya que se ofrecía a su salida. Durante el reinado de Carlos II, la norma generalizada había sido su concesión, incluso con los ministros franceses pese a « que estava próximo el rompimiento de la guerra ». Los tambores de Marte no resolvieron a los consejeros de Estado a su condescendencia graciosa. Ni Harrach ni el emperador Leopoldo reconocían a Felipe V « por rey de las Españas », con lo que se soslayaba el requerimiento hecho al conductor. Tal decisión trató de ser revertida por el conde, quien buscó en Portocarrero un aliado para obtener este premio consuetudinario. La *gratitud* que se presuponia para con el saliente embajador volvió a denegarse, esta vez por medio del voto del marqués de Mancera, quien conminó a sus colegas del consejo de Estado a que « se le diga francamente la causa que se expresó en la referida consulta »³².

Rechazada su solicitud, Alois von Harrach ultimó su partida de Madrid, no sin antes escribir una segunda protesta contra la sucesión borbónica a la monarquía de España³³. La respuesta no diferiría de la precedente, pues la reina viuda y la junta de Regencia dictaminaron ejecutar lo mismo que en noviembre de 1700. Una única salvedad residió en que el duque de Harcourt, frente a lo sucedido con su predecesor Blécourt, no recibiría copia de la

30. PEÑA IZQUIERDO, *De Auñtrias a Borbones*, op. cit., p. 149.

31. DI, p. 1404. Carta del conde Harrach a Leopoldo I (s. l., s. f.; Madrid, post. 16 de enero de 1701).

32. AHN, Estado, legajo 1628. Consultas del consejo de Estado (Madrid, 13 y 15 de enero de 1701) y carta del conde Harrach al cardenal Portocarrero (Madrid, 13 de enero de 1701).

33. Mejor suerte tuvo Harrach al lograr, por medio de Portocarrero, el pago de las deudas contraídas por la presidencia de Hacienda en materia de casa de aposento, pues el embajador ya se había dado por satisfecho de las mesadas de franquicias que había solicitado el anterior mes de noviembre. AHN, Estado, legajo 1628. Minuta de consulta del consejo de Estado (Madrid, 18 de enero de 1701).

respuesta. La salida del diplomático leopoldino hacía innecesaria esta atención con el representante del Rey Sol³⁴.

Con la marcha de Alois von Harrach, el conde Auersperg quedó expuesto a las contingencias de la actitud de su señor y a los profundos cambios políticos de los ministros y consejeros españoles. Según el enviado palatino Ariberti, el embajador imperial no ocultó su grado pese a no haber entregado su credencial, ni realizado la correspondiente entrada pública. Alquiló una quinta a las afueras de Madrid, lo suficientemente cerca de la villa para estar avisado de los asuntos palatinos y, a la vez, no tener que coincidir con Felipe V cuando se acercase a la corte hispana. Auersperg se cuidó de dar motivos de queja a los antiguos interlocutores de Harrach, aparte de protegerse de potenciales espías borbónicos entre sus propios criados. Su actitud política no pasó desapercibida en Palacio³⁵. Tenía órdenes expresas de interceder por la reina viuda en un momento difícil para la misma, pues se le obligó a salir de sus aposentos para habitar el palacio de su nuevo mayordomo mayor, el duque de Monteleone, y, al poco tiempo, alejarse de Madrid en dirección a Toledo. De nada le valió a la regia viuda implorar la mediación de Luis XIV, de quien exclusivamente recibiría un *desiderandum* contemporizador³⁶:

Yo sé que la intención del rey de España es que el respeto devido a la esfera y a la persona de Vuestra Magestad sea puntualmente observado y yo continuaré con gusto el aconsejarle manifieste en todas ocasiones su atención a la dignidad de Vuestra Magestad, y estoy persuadido que seguirá siempre mis avisos, y que éstos harán conocer a Vuestra Magestad que yo soy³⁷.

Con Felipe V en suelo español, Auersperg trató de atajar los movimientos cortesanos que le obligaban a poner fin a su malograda estancia. A comienzos de febrero le fue intimada una orden ejecutiva para salir de España. La junta de Regencia consideró al diplomático cesáreo un sujeto incómodo y determinó *aconsejar* su marcha. El principal argumento borbónico pasaba por la mala praxis de Auersperg, dado que al haber llegado con el grado de embajador era necesario el reconocimiento del soberano actual, algo imposible de solventarse al no aceptar su amo el testamento de Carlos II³⁸. La respuesta del conde fue solicitar la mediación del arzobispo Francesco

34. AHN, Estado, legajo 1628. Minuta de oficio de Joseph Pérez de la Puente al cardenal Portocarrero (Madrid, 24 de enero de 1701).

35. DI, p. 1402. Carta del marqués Ariberti al Elector Palatino (Madrid, 13 de enero de 1701).

36. *Avvisi italiani, ordinari e straordinarii*, Viena, appresso Giovanni van Ghelen, 1701. Avisos (Madrid, 27 de enero, 3 y 10 de febrero de 1701). Ángel SANTOS VAQUERO, « Mariana de Neoburgo en Toledo », *Cuadernos de Historia Moderna*, 36, 2011, p. 151-175.

37. AHNOB, Frías, caja 62, documento 33. Traducción de carta de Luis XIV a Mariana de Neoburgo (Marly, 11 de febrero de 1701).

38. Philippe DE COURCILLON (marqués de Dangeau), *Journal du marquis de Dangeau* (edición de Félix-Sébastien Feuillet de Conches), tomo VIII, París, Firmin Didot, 1856, p. 54. Avisos (París, 12 de marzo de 1701).

Acquaviva, nuncio pontificio³⁹. El prelado interpuso sus oficios con la junta para que el diplomático no fuese expulsado, sino que prosiguiera hasta que fuese inevitable una marcha que ya se le prevenía desde Viena⁴⁰. Como poco tiempo después se juzgara en Roma, los actos del arzobispo de Larissa habían ido destinados « con la retta intenzione d'impedir la rottura tra cotesta corte e l'Imperatore ». Los oficios del nuncio Acquaviva debieron surtir efecto, pues cortaron la vía iniciada por el ministerio madrileño a instigación de la diplomacia francesa y se abrió una negociación *suave* para lograr el objetivo último de las medidas⁴¹. Así, previo pago de derechos de saca, se le otorgó en 13 de febrero un pasaporte para sí y su familia. El día siguiente, la comitiva condal partió de la Villa y Corte, llegando a París a mediados de marzo y a Viena pocas semanas después, con poca diferencia de días respecto a su antecesor Harrach⁴².

« Extinción » y clandestinidad (1701-1702)

La salida de los dos embajadores leopoldinos y la coetánea expulsión a un suburbio vienés del duque de Parete no supuso el fin de los canales diplomáticos entre ambas cortes. A finales de abril, Blécourt hizo entrega en Madrid de un requerimiento especial de Luis XIV. Para evitar problemas al naciente reinado de Felipe V, insinuó la inconveniencia de que quedase en suelo español cualquier emisario imperial. En la corte española residía el epígono de la diplomacia *informal* leopoldina, el administrador de Rentas Dotales. La voluntad versallesca pasaba por intimarle su inmediata partida. Las veladas órdenes pronto fueron consultadas por el consejo de Estado. Para el caso de Franz Adolf Zinzerling se propuso un lapso de ocho días para el abandono de Madrid y un mes para ponerse en las fronteras. El conde de Monterrey iría más allá, proponiendo la expulsión de los *alemanes* « que tuvieren manejo en papeles ». Para ello era preciso recolectar noticias sobre tales oficiales cesáreos, dada la desinformación de los consejeros⁴³. El encargado de ejecutarlo fue el conductor Castillo. Durante

39. Aversperg, al no lograr acallar las voces sobre su potencial salida, llegaría a amenazar a la junta de Regencia que si era expulsado se reaccionaría de forma recíproca en Viena con los españoles. Ver Fausto NICOLINI (ed.), *L'Europa durante la guerra di successione di spagna con particolare riguardo alla città e regno di Napoli*, tome I, Nápoles, 1937, p. 345, doc. 334, carta del embajador Alvisse Mocenigo al dux y al senado de Venecia (Madrid, 3 de febrero de 1707).

40. DI, p. 1409. Carta de Christian Geelen al Elector Palatino (Toledo, 10 de febrero de 1701).

41. ASV, Archivio della Nunziatura di Madrid, 47, documento 73. Despacho del cardenal Paolucci a Francesco Acquaviva, arzobispo de Larissa (Roma, 6 de marzo de 1701).

42. AHN, Consejos suprimidos, libro 638, f. 135v. Pasaporte a favor del conde Auersperg (Madrid, 13 de febrero de 1701). *Avvisi italiani*, *op. cit.* Avisos (Madrid, 24 de febrero de 1701; París, 14 de marzo de 1701; Viena, 9 de abril de 1701). El principal *criado* de Auersperg en Madrid fue Adam Anton Schiderer, quien percibió por su servicio como secretario 1.140 reales de vellón. HHStA, Staatenabteilungen. Spanien Diplomatische Korrespondenz, Karton 68, Konvolut 6. Certificación de Adam Seldern (Viena, 2 de febrero de 1702).

43. AHN, Estado, legajo 1660. Consulta del consejo de Estado (Madrid, 30 de abril de 1701). *Ibidem*, legajo 1655. Oficio de Joseph Pérez de la Puente a Antonio de Ubilla (Madrid, 5 de mayo de 1701) y oficio de Antonio de Ubilla al cardenal Portocarrero (Madrid, 12 de mayo de 1701).

varios días don Carlos Francisco recorrió las posadas de la Villa y Corte, interrogó a criados de embajadores y ministros forasteros –inclusive los del propio Blécourt– e introdujo confidentes en las hosterías denominadas « de Amberes » y « de Borgoña », « adonde concurren extranjeros de todas naciones ». El ardid de Castillo pasaba por suponer el envío de una carta reservada al conde Harrach que llegase por medio de « persona conocida ». De nada sirvió su labor de espionaje, poco común al cargo cortesano que desempeñaba⁴⁴. Con la partida de los dos embajadores, del mayordomo de Harrach y el propio Zinzerling, éste camino de Lisboa, solo quedaban en Madrid el padre Oswald, rector del Real Hospital de San Antonio de los Alemanes, y su correspondiente sacristán⁴⁵.

La consecuente expatriación de los responsables de la institución piadosa fue seguida, a los pocos meses, por la supresión del patronato *alemán* de San Antonio, fundación de la reina Mariana de Austria como hospicio para la población germánica estante en la corte o de peregrinos con dirección a Santiago de Compostela. Dada la práctica inexistencia de una comunidad política alemana en la corte desde comienzos de la centuria, y con el temor de que este centro asistencial sirviese de protección a agitadores cesáreos, el 10 de febrero de 1702 se dictaminó la cesión de la iglesia y hospital a la Hermandad del Refugio⁴⁶. El otro cuerpo *germánico* vinculado a la Monarquía, la Guarda Tudesca, todavía permaneció durante cierto tiempo activo prestando sus servicios al monarca Borbón. Durante su viaje a Aragón, Cataluña, Nápoles y Milán, doce alabarderos y su teniente siguieron la estela del rey⁴⁷. Su lealtad parecía estar fuera de duda, pero los movimientos reformistas de Felipe V iban en dirección opuesta a su supervivencia. La Guarda Alemana, como la de Archeros flamencos, brabanzones y borgoñones, había visto reducido su prestigio durante todo el Seiscientos. Poco a poco, a las dificultades de recluta en el Sacro Imperio se sumó la integración de *jenízaros* hispano-alemanes o, directamente, de castellanos en las nóminas. Al frisar el siglo XVIII, se hallaba gestionada por el capitán Juan Enríquez de Guzmán, conde de Alba de Aliste, y su teniente Francisco Antonio de Ethenard, quienes comandaban un exiguo número de soldados sin ningún apellido germano, caso del furriel Esteban Antonio de Ugarte o el sargento Pedro Prieto. Así las cosas, dada la voluntad regia

44. AHN, Estado, legajo 1660. Oficio de Carlos Francisco del Castillo a Joseph Pérez de la Puente (Madrid, 24 de mayo de 1701).

45. Previamente, otro de los más conocidos religiosos *alemanes* de Madrid, el jesuita Jakub Kresa, profesor del Colegio Imperial, había conseguido licencia de salida tras haber residido varias décadas enseñando a las elites madrileñas y publicando diversos estudios matemáticos y astronómicos. AHN, Consejos suprimidos, libro 638, f. 135v. Pasaporte a favor del padre Kresa (Madrid, 14 de febrero de 1701).

46. Ismael GUTIÉRREZ PASTOR y José Luis ARRANZ OTERO, « Nicolás de la Cuadra, autor de los retratos reales de San Antonio de los Portugueses de Madrid (1702) », *Ondare. Cuadernos de Artes Plásticas y Monumentales*, 19, 2000, p. 471-480.

47. Antonio de UBILLA y MEDINA (marqués de Ribas), *Successión de el rey don Phelipe V, nuestro señor, en la corona de España. Diario de sus viajes*, Madrid, por Juan García Infanzón, 1704, p. 79, 188.

por militarizar la guardia palatina, se decretó el 17 de octubre de 1702 su inmediata extinción⁴⁸.

La expulsión de los diplomáticos cesáreos y las supresiones del Hospital de San Antonio y de la Guardia Tudesca laminaron la memoria *alemana* de la corte de Madrid. En pocos meses, la relevancia de esta exigua comunidad se había evaporado. Esta realidad no difería de lo acaecido en la corte de la reina viuda en Toledo. A la intimación de expulsión de fray Gabriel Pontifeso—recalado en Roma y Urbino por mediación papal⁴⁹— en enero de 1702, en otoño de dicho año seguiría la senda del exilio el secretario personal, confesor y limosnero interino Frans van Aefferden. Este flamenco, que había gozado de un papel reseñable en la vida palatina y en el consejo de Flandes bajo Carlos II, se vio depurado de sus responsabilidades madrileñas al poco de llegar a Madrid el nuevo soberano⁵⁰. Su hostilidad a los franceses y su consideración de hechura de la reina Neoburgo le resituaria en el epicentro de movimientos sediciosos que pronto salieron a la luz.

El estallido de la guerra abierta en los confines de Lombardía, la conformación de la Gran Alianza de La Haya entre las cortes de Viena, Londres y La Haya, y la fallida conspiración austrófila de Nápoles en septiembre de 1701 dejaban en entredicho la posibilidad que la sucesión borbónica fuera pacífica. Tras la reclusión de Moles en un suburbio vienés, la ocupación de la casa de la embajada por orden leopoldina motivó la orden general felipista de confiscación de bienes de los súbditos y vasallos del emperador (21 de enero de 1702), prolegómeno de la publicación de la guerra contra los Aliados a finales de la primavera⁵¹. En paralelo, y si bien la virulencia de la oposición dinástica distaba de los sucesos italianos y flamencos—con las operaciones armadas sobre el Güeldres Español—, la resistencia contra Felipe V fue paulatinamente organizándose en el corazón de la Monarquía.

El mayor exponente de las facciones antifrancesas del *fin de siècle*, Juan Tomás Enríquez de Cabrera, almirante de Castilla, fue elegido a instancias versallescas para cubrir la vacante de la embajada española en París. La nominación del marqués de Castellidosrius como virrey de Perú hacía necesaria

48. José Eloy HORTAL MUÑOZ, « La “Compañía de tudescos de la guarda de la persona real de Castilla” en el contexto de la Casa Real de los monarcas Austrias hispanos (1519-1702) », in José MARTÍNEZ MILLÁN y Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La dinastía de los Austrias, op. cit.*, tomo I, p. 391-437: 435-437.

49. ASV, Segretaria di Stato. Spagna, 186, f. 80r-v. Carta de Francesco Acquaviva al cardenal Paolucci (Madrid, 19 de enero de 1702). ASV, Archivio della Nunziatura di Madrid, 49, documento 7. Despacho del cardenal Paolucci a Francesco Acquaviva (Roma, 8 de enero de 1702); documento 89. Despacho del cardenal Paolucci a Francesco Acquaviva (Roma, 2 de abril de 1702); documento 101. Despacho del cardenal Paolucci a Francesco Acquaviva (Roma, 30 de abril de 1702).

50. Alicia ESTEBAN ESTRÍNGANA, « Preludio de una pérdida territorial. La supresión del Consejo Supremo de Flandes a comienzos del reinado de Felipe V », in Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Bernardo José GARCÍA GARCÍA y Virginia LEÓN SANZ (eds.), *La pérdida de Europa. La guerra de Sucesión por la Monarquía de España*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2007, p. 335-378: 359.

51. AHN, Consejos suprimidos, legajo 5919. Decreto de Felipe V al arzobispo de Zaragoza (Barcelona, 21 de enero de 1702) y decreto de la reina María Luisa Gabriela de Saboya, en nombre de Felipe V, al arzobispo de Zaragoza (Madrid, 8 de junio de 1702).

la remisión de un sujeto de alta representación para asistir al reforzamiento de lazos entre las Dos Coronas. La elección del almirante no era ingenua. Su naturaleza aristocrática cumplía este requisito y, lo más importante de todo, también se conseguía alejar de las redes de poder madrileñas a un sujeto hostil e incómodo para el joven monarca. En París y Versalles, don Juan Tomás viviría controlado por el marqués de Torcy y el propio Luis XIV, desactivándose un polo de potencial *austracismo*. Puesto en marcha hacia su destino, el almirante de Castilla sorteó la férrea vigilancia impuesta por la princesa Orsini y se refugió en Portugal. Asistido en Lisboa por sus hechuras el padre Álvaro de Cienfuegos y el conde de La Corzana, desplegó una activa campaña de desprestigio de las elites gubernativas de Madrid y tendió contactos activos con el propio emperador Leopoldo y con criptoimperiales españoles⁵².

En plena efervescencia de la salida del almirante de la corte y su fuga portuguesa, se desactivó un núcleo oculto de agentes cesáreos. Su formación era ajena a los últimos diplomáticos alemanes que habían permanecido sin órdenes de expulsión. Al ministro del elector de Brandemburgo se le había obviado la aceptación de credencial en enero de 1701, por ir dirigida a Carlos II y haberse presentado la misma « en esta forma nuevo y sin exemplar ». Otros habían tenido mejor suerte, caso del marqués Ajroldi, representante del duque de Lorena, o el nuevo enviado de la Hansa, Joseph van Bruggen⁵³. Por contra, los más escorados hacia Viena fueron aislados y, con el tiempo, expulsados. El marqués Bartolomeo Ariberti, ministro del Elector Palatino, se mantuvo en Madrid hasta finales de marzo de 1702⁵⁴ y el enviado de Mainz, Johann Conrad Koch, solo fue expatriado al conocerse la inclinación de su señor « para complacer al emperador » en septiembre de dicho año⁵⁵. Por tanto, el retraimiento político de estos dos últimos sujetos impidió la extensión de una cábala pro-imperial de mayor calado en el Madrid felipista.

Los artífices de este grupúsculo fueron exógenos, lo que facilitó la duración de su clandestinidad hasta septiembre de 1702, cuando cayeron en manos de la justicia correspondencias y varios particulares. Giovanni Gagliardi,

52. Sobre los pormenores de la acción del almirante de Castilla durante los dos primeros años del reinado de Felipe V y su paso a Portugal, véase la completa monografía de María Luz GONZÁLEZ MEZQUITA, *Oposición y disidencia en la guerra de Sucesión española. El Almirante de Castilla*, Valladolid, Junta de Castilla y León, Consejería de Cultura y Turismo, 2007.

53. AHN, Estado, legajo 696. Minutas de oficios de Joseph Pérez de la Puente a Carlos Francisco del Castillo (Madrid, 27 de enero de 1701 y 6 de julio de 1702).

54. Ariberti fue recopilando diversas cédulas de paso para remitir al Palatinado sus propios bienes y diferentes caballos para sí y su señor, el elector (14 y 12, respectivamente). Finalmente, se le libró pasaporte en 21 de marzo de 1702 para la saca de tres cajones de plata labrada de su servicio, seis cofres y tres cajones con vestidos, ropa blanca, colgaduras y cocina, aparte de cien doblones, « libre de derechos », para su viaje por Francia. AHN, Consejos suprimidos, libro 638, f. 134r-135r, 147r-148r. Cédulas de paso y pasaportes a favor del marqués Ariberti (Madrid, 10 de febrero de 1701, Barcelona, 6 y 21 de marzo de 1702).

55. AHN, Estado, legajo 696. Minuta de oficio de Joseph Pérez de la Puente a Carlos Francisco del Castillo (Madrid, 6 de septiembre de 1702).

oriundo de Ferrara y caballerizo del embajador saboyano Opetti, fue detenido por inteligencias con los Aliados. Entre las cartas decomisadas al italiano se hallaban cartas del conde Karl Ernst von Waldstein, embajador imperial en Portugal, y de Diego Felípez de Guzmán, marqués de Leganés. Otras incriminaban al almirante e, incluso, a la reina Mariana de Neoburgo. Gagliardi fue torturado para conocer sus contactos, sabiéndose que había servido al conde Harrach. Mientras, fueron encarcelados un canónigo de Toledo y el secretario real Aefferden⁵⁶. Éste había sido comisionado por su patrona para hablar con don Juan Tomás antes de su marcha a Francia, pero al ser detenido no delató personas ni refirió su cometido. Se le vedó el retorno al Alcázar toledano y hubo de regresar a su oficio primigenio de prepósito de Brujas⁵⁷. Incluso, dentro de estos movimientos tendría lugar la prisión de un supuesto hijo ilegítimo de Felipe IV, el religioso Carlos Gaspar de Austria, puesto en cárcel pública por tres meses y virtualmente desterrado al convento leonés de San Isidro si no hubiera mediado a su favor el nuncio Francesco Acquaviva⁵⁸.

Mejor suerte corrieron otros enlaces del embajador Waldstein y el almirante de Castilla. Sin que los ministros de la sala de Alcaldes y el consejo de Castilla lo detectasen, el padre teatino Manuel Grión logró escribir y difundir « varios papeles » a favor de los derechos austriacos, en el contexto de la fuga de don Juan Tomás a Portugal⁵⁹, mientras que un espía napolitano mantuvo viva la llama de la resistencia contra la monarquía borbónica. El agente imperial se llamaba Giulio Acquaviva y había mantenido contacto personal con Harrach desde 1698. Cuando su protector y

56. ASMo, Ambasciatori. Spagna, 67. Cartas de Pietro Paolo Dini a Rinaldo III (Madrid, 14 de septiembre y 19 de octubre de 1702).

57. ASV, Segreteria di Stato. Spagna, 186, f. 733v. Avisos (Madrid, 5 de octubre de 1702). AGRB, Chancellerie Autrichienne des Pays-Bas, 96. Carta de Frans van Aefferden a Francisco Bernardo de Quirós (Brujas, 10 de diciembre de 1707).

58. Carlos Gaspar de Austria aparecía referido, por primera vez, como hijo de Felipe IV en Sevilla durante el verano de 1688. Según el asistente hispalense, don Carlos Gaspar estaba vinculado al inquieto marqués de Barinas y consiguió el amparo de diferentes veinticuatro de la ciudad andaluza, « sólo por leerle el sobre escrito rubio sin ber si la fecha es negra ». En la semblanza que remitió a Carlos III de Austria en 1707, rememoraba haber conseguido el amparo del cardenal Portocarrero para obtener la mitra vacante de Tarazona en 1701, pero pronto « entraron en sospecha y a desconfiar de mí » y fue encarcelado. Tras difundir un manifiesto impreso y proclamar « que era el primer hombre de mi línea que en Castilla se hubiese puesto jamás en cárcel pública », fue liberado pero se barajó llevarle a San Isidro de León. En 1706, con ocasión de la llegada del rey Carlos a Guadalajara, fue capturado por la caballería borbónica y encerrado por el gobernador Francisco Ronquillo en Sigüenza y Cifuentes. Al ser llevado a Francia, logró escapar y se refugiaría en Milán y Génova, pasos previos a su marcha hacia Barcelona. La última noticia fidedigna del Austria será de 1713, cuando el diplomático imperial en la república de Génova medió para que don Carlos Gaspar cediese su dignidad de archidivaco de Santa María de Arcos a favor de un italiano radicado en Cádiz. ADA, caja 302, documento 1. Carta del conde de Montellano al duque de Alba (Sevilla, 17 de agosto de 1688). HHStA, Staatenabteilungen. Italienische Staaten. Genua, Karton 1. Carta de Carlos Gaspar de Austria a Carlos III (Génova, 30 de abril de 1707). ASMi, Carteggi Consolari, cartella 10, p. 216-217. Carta del conde Carlo Molinari a Carlos Gaspar de Austria (Génova, 3 de mayo de 1713).

59. Agustí ALCOBERRO (ed.), *L'exili austríacista (1713-1747)*, Barcelona, Fundació Noguera, 2002, vol. 2, p. 108.

el secretario Zinzerling salieron de España, quedó encargado de proseguir un epistolario secreto, contando para ello con una cifra remitida desde la cancillería cesárea. Su nexa clave fue el conde Waldstein, « quien habiendo remitido a don Julio diferentes impresos para esparcirlos en Madrid, le expuso a evidente peligro de perder la vida », como recordaba años más tarde su viuda⁶⁰. Uno de estos papeles sediciosos fue el *Clarín de la Europa*, impreso en Lisboa pero con falso pie de la imprenta del famoso Antonio Bizarrón, y que compilaría toda la argumentación política y jurídica sobre la que se fundamentaban los derechos sucesorios de la casa de Austria a la monarquía de España⁶¹.

*

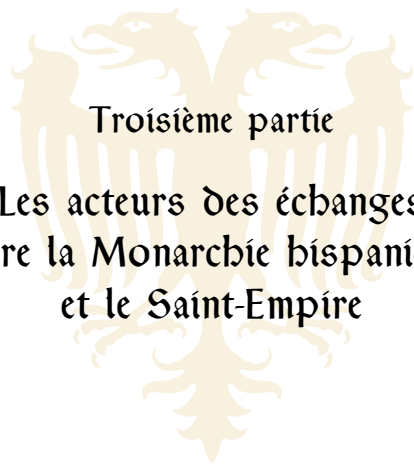
Cuando el panfleto lisboeta comenzó a distribuirse entre curiosos (y políticos) lectores, lejos quedaban los tiempos en que la corte madrileña festejaba los triunfos del César Leopoldo contra los otomanos o acogía las comedias y fuegos de artificio de sus embajadores por los nacimientos de nuevos vástagos de la Augustísima Casa⁶². La aceptación —casi— universal del testamento de Carlos II por los vasallos del rey de España parecía presagiar un inminente triunfo de las Dos Coronas borbónicas frente a la Gran Alianza de La Haya. Sin embargo, el rey-estatúder Guillermo III y el pensionario neerlandés Heinsius no dudaron en secundar interesadamente los derechos del emperador en todos los confines de la Monarquía. La fuga del almirante de Castilla, la defección del antiguo embajador Moles, la actividad del *lobby* napolitano exiliado en Viena, el golpe de efecto de la proclamación *austríaca* de Caracas o los avances, todavía tímidos, de las armas aliadas en Flandes y Lombardía permitieron ganar confianza para la causa cesárea. Meses más tarde, en septiembre de 1703, se produciría la cesión de derechos dinásticos de Leopoldo y su primogénito José en favor del archiduque Carlos y se daba comienzo a su periplo por el Sacro Imperio, las Provincias Unidas, Inglaterra y Portugal⁶³. En Madrid, las lises se habían impuesto a las águilas, pero el vuelo de estas últimas terminó articulando un conflicto global que generaría la definitiva división de la secular monarquía de España.

60. HHStA, Italien Spanischer Rat. Vorträge der Zentralbehörden, Karton 18. Consulta del consejo supremo de España (Viena, 16 de marzo de 1714).

61. *Clarín de la Europa: hypocresía descifrada, España advertida, verdad declarada*. Madrid, en la imprenta de Antonio Bysarrón, 1702 [sic: Lisboa, 1702]. Un ejemplar del mismo se conserva en BMPA, 63/3178.

62. Cristina BRAVO LOZANO, « Madrid as Vienna, besieged and saved. The ceremonial and political dimensions of the Royal cavalcade to Atocha (1683) », *Hungarian Historical Review*, nº 4/2, 2015, p. 471-501; Cristina BRAVO LOZANO, « Celebrando Buda. Fiestas áulicas y discurso político en las cortes de Madrid y Londres », in Bernardo José GARCÍA GARCÍA y Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO (eds.), *Vísperas de sucesión. Europa y la Monarquía de Carlos II*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2015, p. 351-374.

63. Roberto QUIRÓS ROSADO, *Monarquía de Oriente*, op. cit., p. 41-47.



Troisième partie

Les acteurs des échanges
entre la Monarchie hispanique
et le Saint-Empire

D'un empire l'autre. Circulations d'individus et expériences impériales entre la monarchie hispanique et le Saint-Empire, XVI^e-XVII^e siècle

Étienne Bourdeu
CESR, Université de Tours

En envoyant comme ambassadeur à Vienne Francisco Hurtado de Mendoza, comte de Monteagudo, Philippe II enjoint à ce dernier de veiller à ce que, dans les courriers expédiés à lui-même et au roi de France Charles IX, les officiers de la chancellerie impériale fassent apparaître son nom avant celui de Charles IX. Le Roi Prudent justifie cet ordre en affirmant que « *es de momento para la corroboración de mi razón y justicia* »¹. Plus que la lutte pour une préséance symbolique dans la hiérarchie protocolaire de la société des princes, cet exemple est intéressant pour ce qu'il révèle de l'importance du Saint-Empire pour la monarchie hispanique : l'espace impérial n'est pas seulement une des multiples scènes où se déploie la puissance espagnole de la première modernité, il est d'abord et avant tout le lieu où se définit un ordre politique et social à l'échelle de l'Europe. Cette question est rendue plus complexe encore par les liens familiaux qui unissent les deux branches des Habsbourg régnant à Madrid et à Vienne après les abdications de Charles Quint en 1555-1556. Loin de fonctionner de manière automatique et uniformément positive, la relation de parenté oblige les monarques et leurs agents à prendre en compte la dimension patrimoniale des problèmes politiques et la dimension politique des problèmes patrimoniaux.

Pour ces raisons, l'étude des liens unissant le Saint-Empire (compris dans son acception la plus large c'est-à-dire en lui adjoignant le nord de la péninsule italienne et les Pays-Bas qui sont légalement terres impériales) à la péninsule Ibérique ne saurait se limiter à une approche comparative de deux espaces ou à une analyse statique de l'influence de l'un sur l'autre. En plus d'exagérer le caractère automatique de la transmission et de minimiser les effets de résistance ou d'adaptation, de telles approches ont également pour limite de négliger le rôle joué par des acteurs, individuels ou collectifs, dans ces transferts. Ce sont précisément ces acteurs qui, du règne de Philippe II à celui de Philippe IV, sont les moteurs des circulations entre les espaces ibérique et impérial et qui permettent à la Monarchie Catholique de se doter

1. *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de España* (désormais CODOIN), Madrid, Viuda de Calero, vol. 110, p. 14, instructions de Philippe II au comte de Monteagudo, 12 janvier 1570.

d'une véritable expérience impériale (dans sa dimension germanique) qu'il est ensuite possible de réinvestir dans d'autres territoires européens.

D'un point de vue de méthode et d'historiographie, une telle approche a été rendue possible par les apports au cours de ces vingt dernières années de l'histoire connectée et de l'histoire des transferts culturels. En s'intéressant au contexte propre à chaque société lors de rencontres interculturelles, la première a montré qu'il fallait être attentif à l'ensemble des acteurs impliqués dans la rencontre, qu'il fallait être soucieux d'une « histoire à parts égales »². Promue en France par Michel Espagne, la seconde met en avant des « formes de métissage souvent négligées au profit de recherche d'identités »³ ; il s'agit donc d'une approche plus dynamique, faisant la part belle aux phénomènes d'adaptation et de tâtonnements.

À partir d'exemples de circulations d'individus et de biens entre l'espace impérial et la péninsule Ibérique, l'objet de cet article est donc de montrer en quoi le Saint-Empire constitue une pièce essentielle du système hispanique à l'échelle du continent européen. Pour les Hispaniques, l'enjeu est à la fois d'être présents dans cet espace pour y intervenir mais aussi de parvenir à l'intégrer dans un système de projection plus étendu. Ce faisant, ce n'est pas tant le rôle joué par les Espagnols dans le Saint-Empire ou celui des Impériaux dans la péninsule Ibérique qui sera au centre de la réflexion mais plutôt la façon dont les Hispaniques sont parvenus à tirer des enseignements de leurs expériences impériales et à les généraliser pour l'ensemble de leurs territoires.

Enfin, cette réflexion s'inscrit dans un cadre plus large portant sur les liens, les contacts et les échanges entre deux formes impériales différentes, le Saint-Empire Romain Germanique, un empire de droit, et la Monarchie Catholique, un empire de fait, après les abdications de Charles Quint. Cette réflexion s'intéresse donc aux acteurs de ces relations, aux biens qui constituent les liens mêmes entre les deux espaces et au modelage des pratiques hispaniques d'après les expériences acquises dans le monde germanique.

Le soldat et le courtisan. Typologie d'une présence hispanique dans l'espace impérial

Plutôt que de réaliser une étude exhaustive et, pour l'heure, impossible des Hispaniques circulant entre la péninsule Ibérique et l'espace germanique, il vaut mieux d'abord dresser deux profils-types d'Espagnols pour essayer de

2. Romain BERTRAND, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident, XVI^e – XVII^e siècle*, Paris, Seuil, 2011.

3. Michel ESPAGNE, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses Universitaires de France, « Perspectives germaniques », 1999, p. 1.

montrer la forme des liens établis entre les deux espaces par ces individus et la nature des expériences recueillies par ces hommes⁴.

Le premier de ces profils est celui du militaire. Si Friedrich Edelmayer a montré qu'un aspect essentiel des liens entre les Habsbourg de Vienne et ceux de Madrid est la possibilité pour ces derniers de recruter des soldats dans l'espace impérial⁵, la présence de nombreux soldats hispaniques dans le Saint-Empire est également remarquable : qu'il s'agisse des *tercios* quittant Milan pour gagner les Pays-Bas entre 1566 et 1648, de soldats partant combattre les Ottomans lors de la « Longue guerre turque »⁶ (1593-1606) ou de régiments intervenant dans le cours de la guerre de Trente Ans, dès 1618, les occasions d'une présence militaire hispanique sont nombreuses.

Le cas de Baltasar Marradas illustre un premier aspect de cette présence⁷. Issu d'un prestigieux lignage valencien (son père a été vice-roi de Majorque durant le règne de Charles Quint), Marradas est présent en Hongrie entre 1593 et 1606 pour combattre les Ottomans. Membre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, il répond ainsi à sa vocation militaire. Plus tard, au milieu des années 1610, il commande un régiment de cavalerie espagnole au service de l'archiduc Ferdinand de Styrie, alors en guerre contre les Vénitiens dans le cadre de la guerre du Frioul (1615-1617). Cet épisode militaire marque une véritable inflexion dans sa carrière : en contact étroit avec l'ambassadeur hispanique à Venise, le marquis de Bedmar, Marradas est l'objet de discussions de la part du conseil d'État espagnol et le récipiendaire de récompenses de la part de Philippe III. Dans le même temps, il joue un rôle d'intermédiaire et de négociateur entre les représentants impériaux et vénitiens lors des tractations qui concluent cette guerre. Il apparaît alors comme une pièce importante de la projection hispanique dans l'espace impérial puisqu'il est à la fois un informateur de la Monarchie Catholique et un des agents qui permettent la défense de sa présence dans la région.

Dans la droite ligne de la guerre du Frioul, c'est le début de la guerre de Trente Ans qui finit d'ancrer le Valencien Marradas dans l'espace impérial : alors que les négociations entre la Sérénissime et Ferdinand sont à peine achevées, Marradas reçoit l'ordre du conseil d'État de se rendre en Bohême pour soutenir le pouvoir des Habsbourg face à des nobles révoltés qui, à Prague, ont défenestré les représentants de l'archiduc Ferdinand, le 23 mai 1618. Commence alors une nouvelle carrière qui le voit successivement « colonel le plus ancien » des troupes hispaniques présentes dans le Saint-Empire,

4. Par hypothèse, un troisième profil, celui du diplomate, a été ici écarté. La carrière d'un Baltasar de Zúñiga dont il sera question plus loin en offre néanmoins une bonne illustration.

5. Friedrich EDELMAYER, *Söldner und Pensionäre: Das Netzwerk Philipps II. im Heiligen Römischen Reich*, München, Oldenbourg, 2002.

6. Jan Paul NIEDERKORN, *Die europäische Mächte und der „Lange Türkenkrieg“ Kaiser Rudolfs II. (1593-1606)*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1993 ; Géraud POUMARÈDE, *Pour en finir avec la croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.

7. Étienne BOURDEU, « Entre deux empires. Circulations, stratégies et difficultés d'un Valencien dans le Saint Empire au début du XVII^e siècle », *Diasporas. Histoire et sociétés*, 25, 2015, p. 59-72.

« sergent général des batailles » pour l'empereur Ferdinand II (l'ancien archiduc Ferdinand de Styrie), comte impérial de Hluboká, pensionnaire du Roi Catholique, ambassadeur de Philippe IV et de Ferdinand II auprès du duc de Bavière Maximilien (1625). Au terme de cette carrière militaire et diplomatique de premier plan, il meurt en Bohême en 1638 sans héritier, son appartenance à l'ordre de Malte lui interdisant de prendre femme et donc d'avoir une descendance légitime. Le séjour continu de Marradas dans l'espace germanique dès le début du XVII^e siècle et l'absence d'héritiers ayant renoué avec la péninsule Ibérique empêchent de parler d'un transfert direct et personnel d'expériences et de biens du Saint-Empire vers la monarchie hispanique ; toutefois, le contact permanent qu'il maintient avec des diplomates espagnols, comme le comte d'Osona ambassadeur espagnol à Vienne à partir de 1624, ou avec des parents membres d'un des conseils de la monarchie, comme Agustín de Mejía qui siège au conseil d'État, permet aux institutions du gouvernement hispanique de retirer un profit immédiat de ce sujet valencien établi dans les marges du Saint-Empire.

Un deuxième profil typique des circulations entre la péninsule Ibérique et le Saint-Empire est celui du courtisan qui sera ici retracé brièvement par l'intermédiaire du cas de Bernardino de Meneses y Quiñones. Bien qu'ayant, selon toutes les apparences, mené carrière essentiellement dans le Saint-Empire, ce Bernardino de Meneses apparaît à plusieurs reprises dans la documentation espagnole. L'une des premières fois, c'est lors de l'enquête en vue de lui conférer un habit dans l'ordre de Santiago en 1528⁸. À cette date, il a déjà quitté la péninsule Ibérique pour servir le roi de Hongrie et frère de Charles Quint, Ferdinand, dont il est déjà chambellan (« *camarero* »). Plus de trente années plus tard, il apparaît de nouveau dans un courrier daté de 1560 et écrit par Claudio Fernández Vigil de Quiñones, comte de Luna et ambassadeur de Philippe II auprès de l'empereur Ferdinand I^{er}. Le diplomate demande alors au Roi Catholique, au nom de l'empereur, une *encomienda* pour Meneses qui est devenu « *maestresala mayor* » de l'empereur⁹. Enfin, plus tard, à une date indéterminée mais après la mort de Meneses, une information d'un dénommé Martin de Erlbequen, « serviteur des Meneses », fait état de la descendance de Bernardino¹⁰. Ce dernier a contracté un mariage avec une dénommée « Catalina de Teschuin », demoiselle d'honneur de la reine des Romains. Leur trois filles, Gasparina, Catalina et Isabel prennent mari parmi les familles au service des Habsbourg de Vienne (Bernhard von Hardegg pour Gasparina, Scipione d'Arco pour Catalina et un dénommé Bernaldo de Tobar pour Isabel, avant qu'elle n'épouse en seconde noce Johann Friedrich von Hardegg). La troisième génération de Meneses apparaît

8. Archivo Histórico Nacional (désormais AHN), Ordenes militares, Orden de Santiago, expediente 5220, preuves de Bernardino de Meneses, 1528.

9. Archivo General de Simancas (désormais AGS), Estado, leg 650, f^o 104, lettre du comte de Luna à Philippe II, 8 juin 1560.

10. Real Academia de la Historia (désormais RAH), collection Salazar y Castro, 9/237, f^o 3, sans date.

également dans cette information et la logique des alliances suit celle de la génération précédente puisque les enfants de Catalina, Nicolas et Maria, épousent respectivement Hypolita Collalto et Wolf Rumpf zum Wielross ; ce dernier est d'ailleurs l'un des hommes de confiance des Hispaniques à la cour impériale durant la dernière décennie du *xvi*^e siècle.

En l'état actuel et puisqu'il s'agit d'un travail en cours, il est difficile de savoir avec plus de précision la nature des liens entretenus par Meneses avec la péninsule Ibérique et les transferts, dans un sens ou dans l'autre, qu'il permet. Toutefois, l'intérêt de cette rapide généalogie est de mettre en lumière le fait que cette famille d'origine estrémègne, de Guadalupe plus précisément, finit par se fondre dans les grands lignages de la noblesse impériale, tout en s'alliant de manière préférentielle avec des clients ou des membres du parti espagnol à la cour de Vienne. Enfin, l'exemple de Bernardino de Meneses montre que la politique d'alliances matrimoniales entre les Habsbourg d'Espagne et ceux d'Autriche est accompagnée et approfondie par des mariages entre courtisans hispaniques et impériaux. À cet égard, l'espace aulique apparaît alors non seulement comme l'un des lieux privilégiés de la présence hispanique dans le Saint-Empire mais aussi comme le lieu où les relations entre deux sociétés peuvent se nouer et favoriser par la suite les circulations de biens.

La circulation de biens matériels et immatériels

Les liens mis en place entre les deux espaces hispanique et impérial ne peuvent toutefois pas être limités aux seules circulations d'individus. Il convient également de prendre en compte les circulations de biens pour mieux en appréhender les connexions entre la péninsule Ibérique et le Saint-Empire. Parmi ces biens en circulation, l'information joue un rôle particulier : comme l'a montré Arndt Brendecke au sujet de l'Amérique hispanique, la domination espagnole se fonde en grande partie sur des connaissances et des savoirs traités par les organes du gouvernement de la Monarchie Catholique¹¹. L'information est alors un bien essentiel dans la mesure où elle est la principale pourvoyeuse du savoir nécessaire aux administrations.

Les ambassadeurs sont les premiers pourvoyeurs d'information concernant le Saint-Empire. Ainsi, dans l'instruction donnée à Thomas Perrenot de Chantonay, le 6 septembre 1564, Philippe II enjoint à son ambassadeur d'entretenir « la principale correspondance [...] avec la duchesse de Parme », Marguerite, alors gouvernante des Pays-Bas¹². De même, Chantonay doit entretenir avec « nos autres ministres d'Italie, d'Angleterre, de France et des autres parties bonne intelligence et correspondance dans toutes les

11. Arndt BREDECKE, *Imperium und Empirie. Funktionen des Wissens in der spanischen Kolonialherrschaft*, Köln, Böhlau, 2009.

12. AGS, Estado, leg. 652, doc. 205, instructions de Philippe II à Thomas Perrenot de Chantonay, 6 septembre 1564).

affaires qui se présentent »¹³. On retrouve ici tout l'intérêt de Philippe II pour l'information, partagée entre ses multiples représentants auprès des différentes cours européennes. Il ne faut pas oublier non plus qu'un tel fonctionnement concerne également la circulation des nouvelles jusqu'à la cour du Roi Catholique : l'information partie de Vienne et destinée à Bruxelles est ensuite répercutée vers Madrid. Cette organisation permet ainsi à Philippe II de recevoir suffisamment de renseignements pour prendre une décision dans les meilleures conditions qui soient et fait de la cour impériale l'un des lieux essentiels de cette récolte d'informations.

Jusqu'au règne de Philippe IV, un tel système se maintient, comme le confirment les instructions données au comte d'Osona, nommé ambassadeur à Vienne en 1623. Dans leur partie publique, elles rappellent l'intégration de l'ambassadeur dans une structure plus vaste :

De même, vous devez entretenir une bonne correspondance avec mes Vice-rois de Naples et de Sicile et mon Gouverneur de Milan, et avec mes Ambassadeurs de Rome, de France, d'Angleterre, de Flandres, de Savoie, de Venise quand il y en aura un, et de Gênes, les informant de ce que vous penserez qui convienne à mon service et à la bonne direction de mes affaires en tout lieu, ce qu'eux-mêmes feront avec vous, comme je le leur ai écrit¹⁴.

Dans ce passage, l'information devient le lien articulant les différents territoires de la Monarchie Catholique avec les cours étrangères où celle-ci est représentée. Même si la circulation des informations jusqu'à la péninsule Ibérique n'est pas évoquée, elle apparaît comme essentielle à la projection hispanique au-delà de ses frontières pénninsulaires.

Dernier point concernant l'importance des informations diplomatiques circulant entre l'espace germanique et la péninsule Ibérique, le changement d'un ambassadeur donne lieu, à partir des années 1620, à une relation sur le modèle vénitien qui doit inspirer la rédaction des instructions données au nouvel envoyé :

Après avoir informé ledit Comte d'Oñate du choix que j'ai fait de votre personne pour lui succéder dans cette ambassade, je lui ai ordonné de m'écrire et de m'envoyer une relation très détaillée de l'État dans lequel il maintient et laisse en vos mains les affaires de mon service¹⁵.

13. *Ibid.* : « Con los otros n[ue]stros ministros de Italia, Inglaterra, Francia y otras partes ternéis inteligencia y buena correspondencia en todos los neg[oci]os que se offresiere[n] ».

14. Biblioteca Nacional de España (désormais BnE), Ms. 2354, instructions de Philippe IV au comte d'Osona, 6 décembre 1623, f° 57v : « [H]avéis de tener assimismo buena correspondencia con mis Visoreyes de Nápoles y Siçilia, y Governador de Milán, y con mis Embaxadores de Roma, Francia, Inglaterra, Flandes, Saboya, quando le huviere Venecia, y Génova, avisándoles de lo que respectivamente vieredes que cumple a mi servicio, y a la buena dirección de mis negoçios en todas partes, que ellos harán lo mismo con vos, como yo se lo escrivo ».

15. BnE, Ms. 2354, f° 56. doc. cit. : « Después que avisé al dicho Conde de Oñate de la elección, que [h]avía hecho de vuestra persona para sucederle en aquella embaxada, le mandé escribir, que me embiasse una relación muy particular del Estado en que tiene los negoçios de mi servicio que trae entre manos ».

Ce bref passage révèle qu'une forme de mémoire diplomatique et administrative touchant le Saint-Empire se met alors en place et témoigne d'une institutionnalisation des rapports entre les deux cours.

D'autres formes de circulation de l'information existent encore entre les espaces germanique et ibérique, notamment sous la forme de mémoires. Si ces dernières circulations peuvent paraître comme ayant la même finalité que celles d'informations transitant par les canaux diplomatiques, elles ne sont pas de même nature. Ainsi, au début de l'année 1619, Diego Sarmiento de Acuña, comte de Gondomar, est désigné ambassadeur extraordinaire de Philippe III pour présenter ses condoléances à l'empereur Matthias, suite au décès de son épouse, l'impératrice Anne. L'ambassadeur impérial à Madrid, Franz Christoph von Khevenhüller, et un membre du Conseil aulique impérial (*Reichshofrat*), Johann von der Recke, en mission en Espagne, rendent alors visite à Gondomar pour le féliciter de cette nomination. Afin de guider son action et d'être informé de la situation dans laquelle se trouve le Saint-Empire, Gondomar demande au conseiller aulique impérial de lui rédiger un mémoire. Plus ou moins au même moment, il reçoit d'un dénommé Pedro Pardo Rivadeneyra, résidant à Bruxelles, un autre mémoire qui traite également de la révolte en Bohême et de l'état du Saint-Empire. Si Gondomar n'est finalement pas parti pour Vienne, pour des raisons de santé, les mémoires ont été conservés et sont la preuve que le Roi Catholique et ses agents ont une connaissance précise de ce qui passe dans l'espace germanique. Une fois de plus, ces informations sont destinées à orienter de manière précise l'action des Espagnols dans le Saint-Empire, sans nécessairement passer par la voie diplomatique.

Les informations ne sont pas les seuls biens circulant entre la péninsule Ibérique et le monde germanique et il en est des plus matériels qui suivent le même itinéraire. L'argent et, d'une manière plus générale, les cadeaux distribués par les Espagnols à la cour impériale jouent un rôle capital dans le déploiement d'une présence hispanique dans l'espace germanique. La raison principale du versement par les Espagnols de sommes d'argent à des courtisans ou des princes germaniques est la constitution d'un réseau de clients. Ainsi, depuis 1555 et un mémoire de Lazarus von Schwendi adressé à Charles Quint, il existe un système fondé sur la dualité de versements ponctuels de sommes d'argent en fonction de services rendus (*Dienstgeld*) et de paiements annuels (*Jahrgeld*). Mais dans les années 1570, la tentation devient grande de ne conserver que le *Dienstgeld*¹⁶. Le comte de Monteaugudo conseille par exemple de « gratifier lesdits Ministres de l'Empereur conformément

16. Thomas NICKLAS, *Um Macht und Einheit des Reiches. Konzeption und Wirklichkeit der Politik bei Lazarus von Schwendi (1522-1583)*, Husum, Matthiesen Verlag, 1995, p. 86-87. La référence du mémoire de Schwendi cité par T. NICKLAS est : Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Reichshofkanzlei Kriegsakten 19b, Konv. 2, f° 213-228

à ce qu'ils auront fait »¹⁷. Dans le même courrier, il insiste pour que « la gratification soit petite pour être d'autant plus méritée »¹⁸. Il précise même qu'il vaut mieux leur offrir autant que possible des objets en cadeau plutôt que de l'argent. Pour le baron Trautson, il pense à « des plats dorés qui valent mille cinq cents *escudos* » ; pour le baron Harrach, « on pourrait lui donner ou une coupe en or ou un bijou d'une valeur de deux mille *escudos* » et pour le vice-chancelier Viehauser, c'est une « une chaîne simple non ouvragée de mille *escudos* » qui est envisagée¹⁹. Toutefois, ces propositions de cadeaux dépassent la seule question de la rétribution et montrent que si des informations circulent en direction de la péninsule Ibérique, des biens matériels suivent le chemin inverse. À leur façon, ils engagent la nature des liens entre la Couronne espagnole et ses clients impériaux et ils constituent les flux en circulation qui dessinent le réseau hispanique dans l'espace germanique.

Pratiques impériales hispaniques

Ce réseau hispanique dans le Saint-Empire et ces circulations entre les deux espaces sont les conditions qui rendent possibles un transfert de pratiques et d'expériences impériales. Ces transferts d'expérience peuvent être ponctuels ou, à l'inverse, engager plus profondément la définition de la politique mise en œuvre par la Monarchie Catholique.

Parmi les points ponctuels, il est possible de relever, à au moins trois reprises entre 1570 et 1625, que des agents espagnols envisagent de placer un Habsbourg, si possible hispanique, à la tête d'un des archevêchés électoraux du Saint-Empire. La première fois, le projet semble être formulé par le comte de Monteagudo en 1571 : il propose à Philippe II de placer les deux fils les plus catholiques de l'empereur Maximilien II à la tête d'Électorats ecclésiastiques²⁰. Les noms des deux archiducs ne sont pas mentionnés mais cette idée coïncide avec l'envoi et l'éducation des archiducs Rodolphe et Ernest en Espagne entre 1576 et 1571 ; de même, cette idée rejoint celle, plus tard, d'octroyer une importante charge ecclésiastique aux neveux autrichiens de Philippe II : Albert sera archevêque de Tolède, Maximilien grand-maître de l'ordre teutonique, Wenceslas grand-prieur de l'ordre de Malte en Castille.

17. AGS, E, leg. 685, n.f., lettre du comte de Monteagudo à Philippe II, sans lieu ni date mais sans doute aux alentours du 5 avril 1578 : « *Gratificar a los d[ic]hos Mini[st]ros del Emp[er]ad[or] conforme a lo que hubieren servido [...] y fueren sirviendo [...] pues al presente ni lo merezen (segun lo que se ha visto aqui en estas mesmas materias) ni tampoco han hecho despues que por mi medio les hizo V[ue]stra M[aj]esta[d] m[er]ce[d] negocio que sea digno de gratificación* ».

18. AGS, E, leg. 685, n.f., lettre du comte de Monteagudo à Philippe II, doc. cit. : « *La gratificación [...] fuese corta por merezerla mayor* ».

19. *Ibid.* : « *Al primero unas fuentes doradas q[ue] valgan mill y qui[n]ient[os] escudos* » ; « *Se le podría dar o una copa de oro o un joyel de dos mill escudos* » et « *Al Vicechancellor una cadena de mill scudos llana sin labor* ».

20. CODOIN, vol. 110, p. 264, lettre du comte de Monteagudo à Philippe II, 26 juin 1571.

Une autre mention d'une tentative pour placer un Habsbourg dans un Électorat ecclésiastique date de 1623. Dans les sources espagnoles, le projet est loin d'être détaillé et reste très lacunaire, mais il semble tout à fait concret : en août 1623, au moment de la plus étroite collaboration entre l'archevêque de Mayence, Johann Schweikart von Cronberg, et les Espagnols, le comte d'Oñate informe Philippe IV d'une rencontre entre la gouvernante des Pays-Bas Isabelle et l'archevêque de Mayence. Cette rencontre concerne « la charge de coadjuteur de son Électorat pour le seigneur Archiduc Charles »²¹, c'est-à-dire le frère de l'empereur Ferdinand II et déjà évêque de Wrocław et de Brixen, ainsi que grand-maître de l'ordre teutonique. Une nouvelle fois, il n'a pas été possible de trouver de plus larges détails mais la tentative n'aboutit pas puisque l'année suivante, l'archiduc et évêque Charles est appelé dans la péninsule Ibérique pour gouverner le Portugal au nom de son royal oncle et cousin, Philippe IV²².

Le problème de la dotation financière des cadets de la maison des Habsbourg se retrouve aussi dans le mémoire que le comte-duc d'Olivares adresse à Philippe IV, vraisemblablement en 1625²³. Envisageant le sort des plus jeunes frères du roi, le *valido* estime que pour l'infant Ferdinand, déjà à la tête du diocèse de Tolède, c'est la charge pontificale qui semble le mieux lui convenir. Vu le jeune âge de l'infant, seize ans, cela n'est pas encore envisageable et deux solutions d'attente s'offrent alors : soit il établit sa résidence à Oran, qui dépend de son archidiocèse, et il entreprend des conquêtes en Afrique, sur le modèle du cardinal Cisneros²⁴ ; soit on engage « une démarche extraordinaire dans l'Empire pour lui obtenir la charge de coadjuteur de Trèves ou de Mayence [...]. Pour cela, il conviendrait de l'envoyer en Allemagne pour qu'il se fasse aux coutumes et au mode de vie, en l'éduquant dans la maison de l'empereur, son oncle »²⁵.

Le modèle suivi semble ici être celui de l'archiduc Léopold, toujours en vie au moment où Olivares écrit son mémoire : d'abord nommé coadjuteur des évêchés de Passau puis de Strasbourg, ce frère de l'empereur Ferdinand II finit par succéder aux deux évêques titulaires après leur mort²⁶. Dans le cas de l'infant Ferdinand, une telle solution aurait eu pour avantage d'assurer une voix supplémentaire en faveur des Habsbourg lors d'une élection impériale, de capter les profits d'un riche diocèse, d'initier un profond mouvement de Contre-réforme catholique dans des régions de frontières confessionnelles

21. AGS, Estado, leg. 2507, n.f., lettre du comte d'Oñate à Philippe IV, 3 octobre 1623 : « *La coadyutoria de su Elektorato para el s[e]ño[r] Archiduq[ue] Carlos* ».

22. B. SUTTER, « Karl », *NDB*, II, 1977, p. 241-242.

23. John H. ELLIOTT, José F. DE LA PEÑA, « El problema de los infantes » in *Memoriales y cartas del conde duque de Olivares*, Madrid, Alfaguara, 1978, vol. 1, p. 165-170.

24. *Ibid.*, p. 169.

25. *Ibid.*, p. 170 : « *Hacer diligencia extraordinaria en el Imperio para negociarle la coadyutoria de Treveris o Maguncia [...]. Para esto convendría enviarle a Alemania, para que se hiciese a aquellas costumbres y modo de vida, criándose en la casa del emperador su tío* ».

26. Hugo ALTMANN, « Leopold v. Ferdinand », *NDB*, 14, 1985, p. 291.

et, dans le cas de Mayence, de donner la direction du collège électoral à un membre de la maison d'Autriche.

Dans tous les cas, ces trois projets révèlent que l'espace germanique s'inscrit bien dans les plans hispaniques ; cela a notamment été rendu possible par la collecte d'informations mais aussi par la maîtrise des enjeux internes au Saint-Empire acquise par les agents de la Couronne espagnole.

De manière bien plus systématique, il est également possible de distinguer un certain nombre de transferts d'expériences impériales vers le monde hispanique. Par exemple, comme cela a été expliqué plus haut, il semblerait que le système espagnol consistant à distinguer le don ponctuel de cadeaux et l'octroi régulier de sommes d'argent soit d'origine germanique puisqu'il a été mis en place par Charles Quint sur les recommandations de Lazarus von Schwendi. Il s'agit là d'un premier exemple de la conception par un membre du Saint-Empire d'un outil politique espagnol de toute première importance. Reste à savoir si un tel système a également été mis en œuvre dans d'autres territoires que le Saint-Empire.

À une tout autre échelle, le fonctionnement même de l'appareil administratif de la monarchie hispanique permet aux pratiques liées au Saint-Empire de trouver à s'exprimer et à s'appliquer. En effet, un nombre appréciable d'agents des Rois Catholiques qui ont exercé dans l'espace impérial (diplomates ou militaires pour l'essentiel) finissent par peupler les conseils de la monarchie hispanique où ils peuvent s'appuyer sur leur expérience du monde germanique pour conduire les affaires de la monarchie. Si l'exemple de Baltasar de Zúñiga, ambassadeur de Philippe III à Vienne de 1608 à 1617 puis *valido* de Philippe IV, est à la fois le plus marquant et le plus connu, grâce aux travaux de Rubén González Cuerva, il n'est pas le seul²⁷. Le comte d'Oñate, successeur de Zúñiga comme ambassadeur espagnol à Vienne, a ainsi siégé au conseil d'État une fois rentré dans la péninsule Ibérique. De nombreux militaires ont également participé aux séances du plus important des conseils de la monarchie. C'est le cas, entre autres, d'Ambrogio Spinola ou d'Agustín de Mejía. Ce dernier a longtemps servi dans l'armée des Flandres durant le règne de Philippe II et il finit par intégrer le *consejo de Estado* durant le règne de Philippe III. Aux côtés de Zúñiga, il joue d'ailleurs un rôle essentiel dans l'envoi précoce d'une armée espagnole en Bohême, armée commandée par un de ses parents, Baltasar Marradas. C'est précisément sur la base de son expérience militaire dans les Flandres que Mejía insiste afin que des troupes hispaniques interviennent rapidement dans le Saint-Empire : sans l'envoi rapide de ces troupes, la Bohême risque de connaître le même sort que les Pays-Bas aux prises avec une révolte depuis près d'un demi-siècle. La présence simultanée dans le conseil d'État espagnol de deux hommes au fait des réalités impériales et partisans d'une politique énergique en matière de

27. Rubén GONZÁLEZ CUERVA, *Baltasar de Zúñiga. Una encrucijada de la monarquía hispana (1561-1622)*, Madrid, Polifemo, 2012.

réputation explique en grande partie l'intervention précoce et rapide de la Monarchie Catholique dans le conflit qui s'est ouvert en 1618 dans le Saint-Empire. Ce faisant, c'est bien la preuve que l'espace germanique et impérial informe les pratiques politiques de la Monarchie Catholique, au moins pour la fin du règne de Philippe III et le début de celui de Philippe IV.

Pour conclure, il apparaît donc que les abdications de Charles Quint ne constituent pas une césure définitive dans l'histoire des liens unissant la péninsule Ibérique et le Saint-Empire. De nombreux individus tels que Bernardino de Meneses ou Baltasar Marradas circulent entre les deux espaces, parvenant à se construire des trajectoires sociales ascendantes grâce aux relations qu'ils parviennent à maintenir dans chacun des territoires. Ces agents sont également les pivots de circulations, occasionnelles ou régulières, de biens qui irriguent l'espace impérial. Ces agents et ces biens dessinent dans le Saint-Empire des réseaux qui sont l'un des moyens d'action les plus efficaces de la Monarchie Catholique. Enfin, au-delà des intérêts strictement politiques ou patrimoniaux de la Couronne hispanique, cette présence espagnole individuelle et matérielle dans le monde germanique permet aux Rois Catholiques et à ses institutions de mieux maîtriser l'espace impérial et de capitaliser un certain nombre d'expériences qu'il leur est ensuite possible de réinvestir dans d'autres contextes.

À une autre échelle d'analyse, ces exemples de circulations entre la péninsule Ibérique et le Saint-Empire montrent que les pratiques de gouvernement ne sont ni figées ni propres à un seul espace. Malgré – ou grâce à – sa puissance, la monarchie hispanique parvient à adapter à son avantage les expériences multiples qu'elle retire de sa présence partout, ou presque, en Europe et dans le monde. Parce qu'il constitue un espace d'une importance particulière pour les monarchies européennes, le Saint-Empire joue un rôle décisif dans la définition et la redéfinition des pratiques de gouvernement, ainsi que dans le système de projection hispanique. Il offre même des perspectives de carrière à cheval entre les deux monarchies, exemple caractéristique pour l'époque moderne de continuité sociale malgré une discontinuité territoriale.

Mais cette capacité hispanique à capitaliser un ensemble d'expériences impériales sur la base de sa présence dans le Saint-Empire n'est possible qu'aussi longtemps que la Monarchie Catholique est capable de contrôler à son avantage les relations unissant les deux territoires. Quand, à partir du deuxième tiers du XVII^e siècle, l'autorité impériale se réaffirme et que les difficultés s'accroissent pour la monarchie espagnole, cette dernière est de moins en moins en mesure de parvenir à tirer parti de ce réservoir de pratiques impériales. Il lui faut alors redéfinir non seulement les relations qui l'engagent avec l'espace germanique mais aussi le modèle impérial qu'elle veut se donner.

Entre órdenes religiosas, cortesanos y luchas de poder. Confesores reales en la casa hispana de los Habsburgo (siglo XVII)¹

María Amparo López Arandia
Universidad de Extremadura

El clero cortesano ejerció una enorme influencia en el seno de las cortes europeas de la Edad Moderna, sobrepasando habitualmente sus atribuciones de aquellas ligadas exclusivamente a la atención espiritual de sus penitentes. Ejemplo evidente de la trascendencia no solo religiosa, sino política de los eclesiásticos vinculados a la corte lo representa sin duda, el caso del confesor real. Custodio de la conciencia de unos soberanos y soberanas católicos, como los Habsburgo, angustiados por la muerte y por el temor a la condena eterna, el confesor ocupó un lugar decisivo en actuaciones políticas y de gobierno, así como en las relaciones diplomáticas.

Pero este personaje no era un individuo aislado. Miembro de una determinada orden religiosa –orden de Predicadores, Compañía de Jesús...–, se presentaba como el garante de los intereses de su orden en la corte, y en muchas ocasiones, como firme valedor de personajes afechos a ella. Por ende, la rivalidad y los enfrentamientos entre congregaciones –como los vividos entre dominicos y jesuitas– afectaron de lleno a su figura.

Y junto a esta cuestión, encontramos la corte en sí misma. Espacio convulso, centro de luchas de poder entre facciones, los confesores regios no resultaron ajenos a dicho contexto, encontrándose inmersos, en numerosas ocasiones, en los conflictos y disputas entre los grupos de poder cortesanos, decisivos, por otra parte, para el ascenso o caída de un determinado religioso en dicho oficio.

El objetivo de nuestro trabajo será, pues, analizar referidas cuestiones, centrándonos en diversos estudios de caso relativos a los confesores reales de la casa de los Habsburgo en la España del siglo XVII, período en que circunstancias como la rivalidad entre dominicos y jesuitas, la confrontación con los validos o muy especialmente, la crisis sucesoria de finales de la centuria, convirtieron a estos religiosos en figuras clave de la Monarquía Hispánica.

1. Este trabajo se inscribe dentro de los resultados de nuestra labor en el grupo de investigación HUM-155, financiado por la Junta de Andalucía (España). Igualmente, el mismo es fruto de una estancia de investigación, acogida por el Dipartimento di Studi Umanistici, de l'Università degli Studi Roma Tre, entre los meses de mayo y junio de 2016.

El confesor real en la casa hispana de los Habsburgo (s. XVII)

Antes de entrar en detalle en cuanto al contexto que rodeó a los confesores regios de los Habsburgo hispanos durante el siglo XVII, es necesario que dediquemos unas breves palabras a presentar en qué consistió el cargo del confesor real en la España del Seiscientos y cuáles fueron las atribuciones que alcanzó².

Vaya de antemano la advertencia de que, como hemos apuntado, existe un gran desequilibrio todavía hoy en cuanto al conocimiento del oficio del confesor de los monarcas Habsburgo hispanos, frente al de las reinas, sobre el que mucho queda aún por profundizar. Por tanto, las indicaciones que aquí recogemos se encuentran basadas, principalmente, en los rasgos apreciados en cuanto a los confesores de los soberanos se refiere.

La primera nota a reseñar, y de la que con posterioridad atenderemos con mayor detenimiento por otras cuestiones, es que el confesionario regio de los monarcas hispanos durante el siglo XVII estuvo controlado hegemonícamente por la orden de Predicadores, en lo que suponía en estos momentos de la Edad Moderna una verdadera excepción, ya que en el resto de cortes europeas, los dominicos, que controlaron muchos de los confesionarios reales en la Edad Media e inicios de la Moderna, habían perdido su dominio en detrimento de otras órdenes religiosas, prioritariamente de la Compañía de Jesús, de lo que constituyeron ejemplos más que evidentes los casos de las coronas portuguesa³,

-
2. Significativo ha sido el avance de la historiografía a este respecto en los últimos años, superando la tradicional visión ofrecida por Getino a inicios de siglo, y que nos están mostrando a un eclesiástico con enorme poder e influencia. Véase, al respecto, L. GETINO, « Dominicos españoles confesores de reyes », *Ciencia Tomista*, 14, 1916, p. 374-451; M^a. A. LÓPEZ ARANDÍA, « Médicos del alma regia. Confesores reales en la España de los Austrias (s. XVII) », in M^a. A. BEL BRAVO, J. FERNÁNDEZ GARCÍA (eds.), *Homenaje de la Universidad a don José Melgares*, Jaén, Universidad de Jaén-Centro Asociado de la UNED « Andrés de Vandelvira », 2008, p. 235-292; M^a. A. LÓPEZ ARANDÍA, « Dominicos en la corte de los Austrias: el confesor del rey », *Tiempos Modernos. Revista electrónica de Historia Moderna*, vol. 7, 20, 2010, p. 1-30; M^a. A. LÓPEZ ARANDÍA, « El confesionario regio en la España del siglo XVII », *Obradoiro de Historia Moderna*, 19, 2010, p. 249-278; M^a. A. LÓPEZ ARANDÍA, « El guardián de la conciencia. El confesor del rey en la España del siglo XVII », en E. SORIA MESA, A. J. DÍAZ RODRÍGUEZ (eds.), *Iglesia, poder y fortuna. Clero y movilidad social en la España Moderna*, Comares, Granada, 2012, p. 51-87; L. MARTÍNEZ PEÑAS, *El confesor del rey en el Antiguo Régimen*, Madrid, Colegio Universitario de Segovia-Editorial Complutense, 2007; I. POUTRIN, « Los confesores de los reyes de España: carrera y función (siglos XVI y XVII) », in A. L. CORTÉS PEÑA, J. L. BETRÁN y E. SERRANO MARTÍN (eds.), *Religión y poder en la Edad Moderna*, Granada, Universidad de Granada, 2005, p. 67-81.
 3. R. CUETO, « The Society of Jesus, Court Politics, and the Portuguese Succession », in Th. M. MCCOOG (ed.), *Mercurian Projec̃t. Forming Jesuit Culture 1573-1580*, Rome, St. Louis, Institutum Historicum Societatis Iesu-The Institute of Jesuit Sources, 2004, p. 877-912; J. F. MARQUES, « Os jesuítas, confesores da corte portuguesa na época barroca (1550-1700) », *Revista da Faculdade de Letras. História*, 12, 1995, p. 231-270; J. F. MARQUES, « Confesseurs des princes, les jésuites à la Cour de Portugal », in L. GIARD, et L. DE VAUCELLES (ed.), *Les Jésuites à l'âge baroque 1540-1640*, Grenoble, Jérôme Millon, 1996, p. 213-228; F. RODRIGUES, *Histórica da Companhia de Jesus na assistência de Portugal*, Porto, Apostolado da Imprensa, 1931-1944, tomo I/2, p. 18-23; tomo III/1, p. 503-539 y tomo IV/1, p. 425-428 y 446-454.

francesa⁴ o la corte imperial⁵, amén de diversas casas italianas, como la casa de Este, que gobernaba en Módena⁶; los Gonzaga, regentes en Mantua⁷, o los Saboya⁸.

Distinta fue la situación de los confesionarios de las soberanas hispanas, donde se aprecia una mayor variedad de órdenes haciéndose cargo del oficio: la Compañía de Jesús en el caso de los confesionarios de Margarita de Austria⁹, la reina madre Mariana de Austria¹⁰ o al inicio del reinado de Mariana de

4. Sobre los confesores regios de la Compañía en Francia, véase, J. BERGIN, « The royal confessor and his rivals in Seventeenth-century France », *French History*, 2007, p. 187-204; G. MINOIS, *Le Confesseur du roi. Les directeurs de conscience sous la Monarchie française*, París, Fayard, 1988; N. REINHARD, *Voices of conscience. Royal Confessors and Political Counsel in Seventeenth-Century Spain and France*, Oxford, Oxford University Press, 2016. Para la actuación concreta de alguno de estos personajes, G. GUITTON, *Le Père de la Chaize, confesseur de Louis XIV*, París, Beauchesne et fils, 1959, 2 vols; A. LYNN MARTIN, *Henry III and the Jesuit politicians*, Genève, Droz, 1973; J. M. PRAT, *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton*, Lyon, Briday, Libraire-éditeur, 1876-1878, vols. 3 y 4; C. de ROCHEMONTEIX, *Nicolas Caussin, confesseur de Louis XIII, et le Cardinal de Richelieu*, París, A. Picard et fils, 1911.
5. R. BIRELEY, *Religion and Politics in the Age of the Counterreformation. Emperor Ferdinand II, William Lamormaini, S. J., and the Formation of Imperial policy*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1981; J. J. LOZANO NAVARRO, « Una aproximación entre el poder político y la Compañía de Jesús: la Casa de Neoburgo y los Jesuitas (siglos XVI-XVII) », in J. L. BETRÁN MOYA, A. L. CORTÉS PEÑA, E. SERRANO MARTÍN (eds.), *Religión y poder en la Edad Moderna*, Granada, Universidad de Granada, 2005, p. 53-66; J. J. LOZANO NAVARRO, « Confesionario e influencia política. La Compañía de Jesús y la dirección espiritual de princesas y soberanas durante el Barroco », in J. MARTÍNEZ MILLÁN, H. PIZARRO LORENTE, E. JIMÉNEZ PABLO (eds.), *Los jesuitas. Religión, política y educación (siglos XVI-XVIII)*, Madrid, Universidad Pontificia de Comillas, 2012, tomo I, especialmente, p. 189-191.
6. J. J. LOZANO NAVARRO, « Confesionario e influencia política... », *op. cit.*, p. 194 y 201-202.
7. *Ibid.*, p. 197-198.
8. *Ibid.*, p. 200.
9. E. JIMÉNEZ PABLO, « Los jesuitas en la corte de Margarita de Austria: Ricardo Haller y Fernando de Mendoza », in J. MARTÍNEZ MILLÁN, M^a. P. MARÇAL LOURENÇO (coords.), *Las Relaciones Discretas entre las Monarquías Hispana y Portuguesa: Las Casas de las Reinas (siglos XV-XIX)*, Madrid, Polifemo, 2008, vol. 2, p. 1071-1120; E. JIMÉNEZ PABLO, *La forja de una identidad. La Compañía de Jesús (1540-1640)*, Madrid, Polifemo, 2014, p. 213-300; J. J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía de Jesús y el poder en la España de los Austrias*, Madrid, Cátedra, 2005, p. 131-133; J. J. LOZANO NAVARRO, « Confesionario e influencia política... », *op. cit.*, p. 191-192; J. MARTÍNEZ MILLÁN, « La doble lealtad en la corte de Felipe III: el enfrentamiento entre los padres R. Haller S. I. y F. Mendoza S. I. », *Librosdelacorte.es*, nº extra 1, 2014, p. 136-162; M. SÁNCHEZ, « Confession and complicity: Margarita de Austria, Richard Haller, S. J., and the court of Philip II », *Cuadernos de Historia Moderna*, 14, 1993, p. 133-149.
10. Aunque no fue el único jesuita que atendió a Mariana, la historiografía ha prestado especial atención, y de forma muy profusa en los últimos años, a Johann Everardo Nithard. Véase al respecto, A. ASTRAIN, *Historia de la Compañía de Jesús en su Asistencia en España*. Madrid, Administración Razón y Fe, 1920, tomo VI, p. 102-117; P. BROGGIO, « Potere, fedeltà e obbedienza. Johann Eberhard Nithard e la coscienza della regina nella Spagna del Seicento », in F. ALFIERI, C. FERLAN (a cura di), *Avventure dell'obbedienza nella Compagnia di Gesù. Teorie e prassi fra XVI e XIX secolo*, Bologna, Il Mulino, 2012, p. 165-194; R. LÓPEZ VELA, « La crisis del Santo Oficio (1621-1700): los acontecimientos en la Península: la época de Carlos II: la Regente y el P. Nithard, inquisidor », in B. ESCANDELL BONET y J. PÉREZ VILLANUEVA (eds.), *Historia de la Inquisición en España y América*, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1984, vol. 1, p. 1079-1088; J. J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía de Jesús y el poder...*, *op. cit.*; J. J. LOZANO NAVARRO, « Los inicios de la regencia de Mariana de Austria y el ascenso del padre Nithard al poder desde el punto de vista de la Compañía de Jesús », en A. MOLINIÉ, A. MERLE, A. GUILLAUME-ALONSO (eds.), *Les Jésuites en Espagne et en Amérique. Jeux et enjeux du pouvoir (XVI-XVIII siècles)*, París, PUPS, 2007, p. 63-82; J. J. LOZANO NAVARRO, « Una embajada controvertida. El padre Nithard en Roma (1670-1681) », *Roma moderna e contemporanea*, XV, 2007, p. 271-291; J. J. LOZANO NAVARRO, « La Monarquía Española y la Sede Vacante en 1676 », *Tiempos Modernos*, VII, 20, 2010, p. 1-27; J. J. LOZANO NAVARRO, « Un personaje en tierra de nadie:

Neoburgo¹¹; pero también la orden de Predicadores, con Isabel de Borbón o la orden capuchina en un segundo instante con la propia Mariana de Neoburgo¹². La elección de responsable del confesionario de las soberanas parece que estuvo motivada por la tradición existente en las casas originarias de estas –recordemos, así, la fuerte ligazón de los jesuitas con la casa imperial–, aunque por lo que podemos advertir no solo por ello. No obstante, volvemos a insistir, mucho queda por desentrañar todavía para comprender algunos aspectos del confesionario de las monarcas hispanas, como este, sin ir más lejos.

Por otra parte, la ostentación del cargo de confesor regio representaba la cúspide de una carrera ascendente, en dos vías posibles, según hemos podido advertir del estudio de la trayectoria de los dieciocho confesores que atendieron la conciencia de los soberanos habsburgo hispanos en el siglo XVII.

En unas ocasiones, sirvió para premiar una carrera en ascenso en el seno de la corte, alcanzándose el puesto de confesor real una vez que se era bien conocido por el desempeño de otras actividades en la capilla real, caso de la ostentación previa del cargo de predicador real, como sucedió con fray Jerónimo Xavierre (1607-1608), confesor de Felipe III, quien con anterioridad a disfrutar de dicho encargo, actuó como predicador real con Felipe II y el propio Felipe III¹³; o como acaeció con fray Tomás de Carbonell (1675-1676 y

Juan Everardo Nithard. Status social, Iglesia y política en la Europa moderna », in E. SORIA MESA, A. J. DÍAZ RODRÍGUEZ (eds.), *Iglesia, poder y fortuna. Clero y movilidad social en la España Moderna*, Comares, Granada, 2012, p. 29-50; J. J. LOZANO NAVARRO, « Confesionario e influencia... », *op. cit.*, p. 199-200 y 202; J. J. LOZANO NAVARRO, « Valido defenestrado, embajador despreciado. Algunas reflexiones sobre la deslegitimación política en torno al cardenal Juan Everardo Nithard », *Krypton*, 2, 2013, p. 19-31; J. J. LOZANO NAVARRO, « Dos embajadores del rey católico en la Roma del siglo XVII: Los cardenales Trivulzio y Nithard. Una perspectiva comparada », *Chronica Nova*, 42, 2016, p. 137-166; L. MARTÍNEZ PEÑA, *El confesor del rey...*, *op. cit.*, p. 475-492; I. MENDOZA GARCÍA, « El Padre Juan Everardo Nithard: valido e Inquisidor General », in *Inquisición española: nuevas aportaciones*, Madrid, 1987, p. 77-98; J. R. NOVO ZABALLOS, « De confesor de la Reina a embajador extraordinario en Roma: La expulsión de Juan Everardo Nithard », in J. MARTÍNEZ MILLÁN, M. RIVERO RODRÍGUEZ (eds.), *Centros de poder italianos en la Monarquía Hispánica (siglos XV-XVIII)*, Madrid, Polifemo, 2010, vol. 2, p. 751-835; L. OLIVÁN SANTALIESTRA, « Nithard en Roma (1672-1677): orgullo y ambiciones », in A. ANSELMI (a cura di), *I rapporti tra Roma e Madrid nei secoli XVI e XVII: arte diplomazia e politica*, Roma, Gangemi editore, 2015, p. 555-574; I. PINEDO, H. PLATZGUMMER, « NIDHARD (NITHARD), Johann Eberhard », in Ch. E. O'NEILL, J. M^a. DOMÍNGUEZ (eds.), *Diccionario histórico de la Compañía de Jesús*. Roma-Madrid, Institutum Historicum-Universidad Pontificia de Comillas, 2001, p. 2818-2819; I. RUIZ RODRÍGUEZ, « Juan Everardo Nithard, un jesuita al frente de la Monarquía Hispánica », in L. MARTÍNEZ PEÑAS, M. FERNÁNDEZ RODRÍGUEZ (eds.), *Reflexiones sobre poder, guerra y religión en la Historia de España*, Madrid, Universidad Rey Juan Carlos, 2011, p. 75-109; M^a. C. SÁENZ BERCEO, « Juan Everardo Nithard, un Valido extranjero », in L. SUÁREZ FERNÁNDEZ Y J. A. ESCUDERO LÓPEZ (eds.), *Los Validos*, Madrid, Dykinson, 2004, p. 323-352; M^a. C. SÁENZ BERCEO, *Confesionario y poder en la España del siglo XVII: Juan Everardo Nithard*, Logroño, Universidad de La Rioja, 2014; F. TOMÁS Y VALIENTE, *Los validos en la monarquía española del siglo XVII*, Madrid, Siglo XXI, 1990.

11. Sobre los avatares del breve confesionario del jesuita Francisco Rhem y su caída, véase, J. J. LOZANO NAVARRO, « Confesionario e influencia política... », *op. cit.*, p. 203-204.
12. M^a. A. LÓPEZ ARANDIA, « El poder de la conciencia. Fr. Gabriel de Chiusa, confesor de Mariana de Neoburgo », in J. MARTÍNEZ MILLÁN, R. GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La dinastía de los Austrias: las relaciones entre la Monarquía Católica y el Imperio*, Madrid, Polifemo, 2011, vol. 2, p. 1089-1110.
13. Archivo General de Palacio. Madrid [A.G.P.M.] *Personal*, expediente personal, 591, exp. 12. Sobre su trayectoria, J. AZAGRA DÚCAR, « Jerónimo Xavierre », in J. BOSCH, (ed.), *Dominicos que dejaron huella*. Madrid, EDIBESA, 2000; T. ECHARTE, « El cardenal Fray Jerónimo Xavierre (1546-1608) », *Cuadernos de historia Jerónimo Zurita*, 39-40, 1981, p. 151-173; L. GALMÉS, « XAVIERRE,

1682-1686)¹⁴ y fray Gabriel Ramírez de Arellano (1676-1677)¹⁵, ambos, confesores de Carlos II. Igualmente, otro de los motivos vinculados a la consecución del oficio de confesor real, y estrechamente relacionado con la corte, fue el ser hechura del valido, como especialmente practicó el duque de Lerma, quien llegó a promover hasta a tres de sus confesores –fray Gaspar de Córdoba (1597-1604)¹⁶, fray Diego de Mardones (1605-1607)¹⁷ y fray Luis de Aliaga (1608-1621)¹⁸ – como confesores del monarca; una actitud que se repitió en tiempos de Carlos II, cuando Fernando de Valenzuela promocionó hasta el confesionario regio a su propio confesor, fray Gabriel Ramírez de Arellano.

Una segunda vía de llegada al confesionario del rey la representó el constituir el cénit a una carrera en ascenso en el seno de la orden religiosa de la que se formaba parte, a tenor de lo ya señalado con anterioridad, por tanto, de la orden de Predicadores. Significativo a este respecto fue el caso de fray Antonio de Sotomayor (1616-1643), confesor de Felipe IV, el más longevo de los confesores regios hispanos durante el siglo XVII, quien llegó a dicho oficio tras haber ocupado la cátedra de prima de la Universidad de Santiago; ser prior de los conventos de santo Domingo de Santiago (1592), san Gregorio de Valladolid (1601) y san Esteban de Salamanca; haber actuado como definidor en el capítulo general de su orden en Roma, en 1612; y haber servido como provincial de España desde 1615¹⁹. Junto a él, hemos de

Jerónimo », en Q. ALDEA VAQUERO, T. MARÍN MARTÍNEZ, J. VIVES GATELL (eds.), *Diccionario de Historia Eclesiástica de España*. Madrid, Instituto Enrique Flórez, 1975, vol. 4, p. 63; L. GALMÉS MAS, *El cardenal Xavierre (1543-1608)*, S. l., Colegio Cardenal Xavierre, 1993.

14. A.G.P.M. *Personal*, expediente personal, 7941, exp. 33.

15. *Ibid.*

16. A.G.P.M. *Personal*, expediente personal, 550, exp. 1 (aunque el expediente pertenece a Fr. Francisco Lillo se incluye la información referente a Cáceres).

17. A.G.P.M. *Personal*, expediente personal, 618, exp. 43.

18. A.G.P.M. *Personal*, expediente personal, 45, exp. 33. Muy amplia es la bibliografía generada en los últimos años sobre este personaje. Al respecto, E. CALLADO ESTELA, « Parentesco y lazos de poder: las relaciones del arzobispo de Valencia fray Isidoro Aliaga con su hermano fray Luis Aliaga, confesor regio e inquisidor general (siglo XVII) », en J. BRAVO (ed.), *Espacios de poder: cortes, ciudades y villas (s. XVI-XVIII)*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 2002, vol. 1, p. 123-138; E. CALLADO ESTELA, « Del cielo a los infiernos: Cénit y nadir del confesor regio fray Luis Aliaga », in V. MÍNGUEZ CORNELLES (ed.), *Las artes y la arquitectura del poder*. Castellón, Universitat Jaume I, 2013, p. 2303-2320; E. CALLADO ESTELA, « El confesor fray Luis de Aliaga y la expulsión de los moriscos », *Investigaciones Históricas*, 34, 2014, p. 27-46; E. CALLADO ESTELA, « El confesor regio Fray Luis Aliaga y la controversia inmaculista », *Hispania Sacra*, 137, 2016, p. 317-326; E. CALLADO ESTELA, « El final de los tiempos. Caída, destierro y muerte del Inquisidor general fray Luis Aliaga », *Estudis: Revista de història moderna*, 42, 2016, p. 87-106; E. CALLADO ESTELA, « La prima vita del dominico fray Luis Aliaga, confesor regio e inquisidor general », in *XIV Reunión Científica FEHM Zaragoza 1-3 junio 2016* [en prensa]; D. GALVÁN DESVAUX, « El confesionario regio a inicios del reinado de Felipe IV: el caso de fray Luis de Aliaga », in *XIV Reunión...*, *op. cit.* [en prensa]; B. J. GARCÍA GARCÍA, « El confesor fray Luis Aliaga y la conciencia del rey », in F. RURALE (ed.), *I Religiosi a corte. Teologia, politica e diplomazia in antico regime*, Milano, Bulzoni editore, 1998, p. 159-194; M. GONZÁLEZ PILA, « ALIAGA, Luis », in Q. ALDEA VAQUERO, T. MARÍN MARTÍNEZ, J. VIVES GATELL (ed.), *Diccionario de Historia...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 33; I. POUTRIN, « L'œil et le souverain : Luis de Aliaga et le métier de confesseur royal sous Philippe III », in J.-M. SCHOLZ, et T. HERZOG (eds.), *Observation and Communication: The construction of realities in the Hispanic World*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 1997, p. 253-270.

19. Sobre fray Antonio de Sotomayor, véase, J. CONTRERAS, *El Santo Oficio de la Inquisición de Galicia*, Madrid, Akal, 1982; J. ESPINOSA RODRÍGUEZ, *Fray Antonio de Sotomayor y su correspondencia*

mencionar los casos de otros tres confesores reales: el ya mencionado fray Gaspar de Córdoba, con Felipe III, y en tiempos de Carlos II, fray Pedro Álvarez de Montenegro (1668-1675 y 1677-1678)²⁰ y fray Nicolás de Torres Palmota (1700)²¹, quienes alcanzaron el confesonario del rey tras ostentar el cargo de provincial de la orden dominica²².

El desempeño del oficio de la conciencia regia estuvo a expensas de muy diversos factores externos de la propia figura del confesor, en el que las rivalidades entre órdenes religiosas, los cambios políticos, el auge y declive de facciones cortesanas... mucho tuvieron que decir, como veremos más adelante. No obstante, llegados a este punto hemos de resaltar que la inestabilidad en el puesto fue una nota más que destacada, como se puede apreciar tras un rápido vistazo a las cronologías, especialmente evidente en tiempos del valimiento del duque de Lerma, con Felipe III, y durante el convulso reinado de Carlos II, como es apreciable por la sucesión de ascensos y caídas en el cargo²³.

Al respecto del cese en el confesonario hemos de recalcar que aunque se perdiera la confianza del monarca, siempre su buscó una salida aparentemente honrosa a la pérdida de tal dignidad. Así, hemos apreciado cómo en todos los casos en que se cesa al confesor, se le ofrece, como pago a sus servicios prestados en la corte un obispado, normalmente de los más apetecibles de la Monarquía: Córdoba²⁴, Plasencia, Sigüenza, Santiago de Compostela, Toledo..., muy probablemente en un intento por mantener relativamente satisfecho a quien perdía el favor del soberano. Una prebenda que con probabilidad perseguía también como objetivo el garantizar el mantenimiento de la lealtad del religioso hacia el monarca, al tratarse de un individuo que había conocido, durante el ejercicio de su cargo, los principales secretos en materia de Estado y de gobierno de la Monarquía.

con Felipe IV, Vigo, s. e., 1944; G. FRAILE, « SOTOMAYOR, Antonio de », in Q. ALDEA VAQUERO, T. MARÍN MARTÍNEZ, J. VIVES GATELL (eds.), *Diccionario de Historia...*, op. cit., vol. 4, p. 2510; M^a. Amparo LÓPEZ ARANDÍA, « Un paterfamilias en la corte de Felipe IV: fray Antonio de Sotomayor », *Historia y Genealogía*, 4, 2014, p. 59-74; Fernando NEGREDO DEL CERRO, « Gobernar en la sombra. Fray Antonio de Sotomayor confesor de Felipe IV. Apuntes políticos », en M^a. A. LÓPEZ ARANDÍA (ed.), *Entre el cielo y la tierra. Las élites eclesidásticas en la Europa Moderna. Revista Universitaria Mágina*, 13, 2009, p. 85-102; F. NEGREDO DEL CERRO, « Fray Antonio de Sotomayor », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Juan Eloy HORTAL MUÑOZ (eds.), *La Corte de Felipe IV (1621-1665). Reconfiguración de la Monarquía católica*, Madrid, Polifemo, 2015, tomo I, vol. 1, p. 620-639.

20. A.G.P.M. *Personal*, expediente personal, 1337, exp. 6.

21. A.G.P.M. *Personal*, expediente personal, 1039, exp. 22.

22. Para un mayor conocimiento del *cursus honorum* de los confesores del rey en la España del siglo XVII, véase M^a. Amparo LÓPEZ ARANDÍA, « Médicos del alma regia... », op. cit., p. 235-292.

23. Una primera aproximación en relación a la inestable situación del confesonario regio en tiempos de Carlos II, en M^a. Amparo LÓPEZ ARANDÍA, « Un criado muy antiguo de la real casa. El confesonario regio en el reinado de Carlos II », in ID. (ed.), *Entre el cielo y la tierra. Las élites eclesidásticas en la Europa Moderna. Monográfico Mágina*, 13, 2009, p. 113-158.

24. Este fue el caso de fray Diego de Mardones. Al respecto, véase, J. ARANDA DONCEL, « Un confesor regio al frente de la diócesis de Córdoba: el dominico Fray Diego de Mardones (1528-1624) », *Archivo Dominicano*, 36, 2015, p. 61-135.

Entre órdenes religiosas, cortesanos y luchas de poder

CONFESIONARIO REGIO EN LA ESPAÑA DEL SIGLO XVII				
REINADO	CONFESOR	INICIO	FIN	MOTIVO
Felipe III (1598-1621)	Antonio de Cáceres	17-4-1592	14-8-1595	Cese. Promoción obispo de Astorga
	Pedro Fernández	16-9-1595	27-4-1597	Fallecimiento
	Gaspar de Córdoba	9-7-1597	1604	Fallecimiento
	Diego de Mardones	19-1-1605 (ejercía desde 6-6-1604)	1607	Cese. Promoción obispo de Córdoba
	Jerónimo Xavierre	15-2-1607 (ejercía desde 8-12-1606)	2-9-1608	Fallecimiento
Luis de Aliaga	6-12-1608 (ejercía desde 3-9-1608)	1621	Muerte del Rey. Desterrado	
Felipe IV (1621-1665)	Antonio Sotomayor	1616	1643	Retirado por edad. Mantiene título hasta su muerte.
	Juan Santo Tomás	¿28-3-1643?	17-6-1644	Fallecimiento
	Juan Martínez	1644	1665	Muerte del rey. Se mantiene en la corte como confesor de Mariana de Austria
Carlos II (1665-1700)	Pedro Álvarez de Montenegro	27-11-1668	1675	Cese
	Tomás Carbonell	16-11-1675	27-8-1676	Cese. Promoción obispo Plasencia
	Gabriel Ramírez de Arellano	28-8-1676	febrero 1677	Cese. Se mantiene en la corte como predicador real.
	Pedro Álvarez de Montenegro*	8-2-1677	15-6-1678	Fallecimiento
	Pedro de Montes	24-6-1678	10-5-1679	Fallecimiento
	Francisco Reluz	13-6-1679	30-7-1680	Cese. Intento de promoción a los obispados de Plasencia y Salamanca, y a los arzobispados de Santiago y Toledo.
	Carlos de Bayona	30-7-1680	19-3-1682	Fallecimiento
	Tomás Carbonell*	1-4-1682	17-12-1686	Cese. Promoción obispo Sigüenza
	Pedro Matilla	24-12-1686	1-3-1698	Cese
	Froilán Díaz	6-3-1698	1700	Cese. Procesado Inquisición.
Nicolás de Torres	25-4-1700	1-11-1700	Muerte del rey. Cese	

* Segunda etapa como confesor.
Fuente: Elaboración propia

En otras ocasiones, en un 19% de los casos en concreto, la salida del confesonario del rey fue recompensada no con un obispado, sino con el privilegio de mantenerse en la corte, algo que sucedió con fray Antonio de Sotomayor, quien tras su cese por motivos de edad –y por tanto, no tanto por un enfrentamiento con el monarca– pasó a atender a los infantes; fray Juan Martínez del Corral (1644-1665), quien una vez apartado de su cargo por el fallecimiento de su real penitente, también continuó en la corte, como confesor de los infantes²⁵; o el caso de fray Gabriel Ramírez de Arellano, en tiempos de Carlos II, que aunque cesado como confesor, se le permitió proseguir en la corte, ejerciendo como predicador real.

Por último, no podemos omitir que el confesor del soberano, en el desempeño de su oficio, asumió un sinfín de atribuciones, las cuales, en cierta medida, no se encontraban legalmente oficializadas, puesto que no existió en la época, ninguna normativa que regulara, exactamente, cuáles eran las funciones de dicho individuo, más allá de que junto con su nombramiento, se le concedía la posibilidad de entrar en la junta de Obras y Bosques, una de las juntas existentes en la Monarquía, como se aprecia por la consulta de los expedientes personales conservados en el Archivo General de Palacio, en Madrid.

No obstante, amén de atender espiritualmente al soberano, lo que ya de por sí confería al cargo un enorme poder, dada su directa y permanente cercanía al monarca en un mundo, como el cortesano, con una etiqueta tan severa en la que tanto se marcaban las distancias, y dada la información que se manejaba, al actuar el confesor como confidente no solo de los pecados cometidos por el monarca como hombre, sino como rey, es decir, como hombre público, de Estado, convirtiéndose en un consejero clave en materia de asuntos políticos de la más variada índole. Es más, el confesor incrementó notablemente su influencia con su presencia y participación en numerosos consejos (entre ellos, el de Estado) y juntas de la Monarquía, muchas de las cuales, incluso, llegaron a celebrarse en su propia celda²⁶. Y junto a ello, no podemos dejar de mencionar el papel tan relevante que la Santa Sede confirió a los confesores regios hispanos, contemplándolos como los más poderosos interlocutores entre su Secretaría de Estado y Nunciatura de Madrid con la corte madrileña²⁷.

25. Sobre la trayectoria de este personaje, uno de los confesores regios más desconocidos, véase, Fernando NEGREDO DEL CERRO, «Fray Juan Martínez», in José MARTÍNEZ MILLÁN, Juan Eloy HORTAL MUÑOZ (eds.), *La Corte de Felipe IV...*, *op. cit.*, tomo I, vol. I, p. 650-658.

26. Sobre la participación de los confesores reales del siglo XVII en consejos y juntas de la Monarquía nos hemos detenido con mayor calma en M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA, «El confesonario regio...», *op. cit.*, p. 269-277.

27. Sobre esta cuestión hemos reflexionado en M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA, «Clérigos y cortesanos. Balance y nuevas perspectivas de investigación», in O. REY CASTELAO y F. SUÁREZ GOLÁN (eds.), *Los vestidos de Clío. Métodos y tendencias recientes de la historiografía modernista española (1973-2013)*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela, 2015, p. 1129-1146. El rol como interlocutores entre el nuncio y la corte madrileña en tiempos de Carlos II ya fue anunciado por primera vez –aunque sin entrar en detalles– por Agnès Vatican, para el caso del nuncio Savo

Un oficio no exento de conflictos. Entre órdenes religiosas, cortesanos y luchas de poder

Plenamente conscientes de las amplias atribuciones y por ende, de la enorme influencia alcanzada por los confesores regios, las órdenes religiosas, los cortesanos y los grupos de poder intentaron aproximar en todo momento a cualquier religioso que desempeñaba dicho oficio hacia su causa, en un deseo por llegar, a su vez, hasta el soberano, con el habitual objetivo de conseguir favores en su beneficio. Ello implicó, al mismo tiempo, que el confesor se encontrara en el punto de mira en los instantes en que estallaron luchas entre las distintas facciones cortesanas.

La rivalidad de dominicos y jesuitas por el control del confesionario hispano

Las primeras interesadas en controlar la conciencia del soberano fueron, sin duda, las órdenes religiosas y, en este sentido, dos de ellas entraron especialmente en liza en la lucha por el confesionario en la casa hispana de los Habsburgo: la orden de Predicadores, que tras un siglo XVI de muchos vaivenes en el confesionario del soberano se había hecho con su hegemonía desde 1578²⁸, cuando después de la caída del franciscano fray Bernardo de Fresneda²⁹, fray Diego de Chaves se convirtió en custodio de la conciencia de Felipe II³⁰, en un instante, por otra parte, en que la Compañía de Jesús

Millini. Véase A. VATICAN, « La nunciatura española bajo el reinado de Carlos II: Savo Millini (1675-1685) », *Cuadernos de Historia Moderna*, 26, 2001, p. 137.

28. Aunque aún queda mucho por saber sobre la trayectoria y relación de la orden de Predicadores con la corte hispana, en los últimos años se están realizando novedosas aportaciones al respecto. Desde tiempos de Alfonso X, en el siglo XIII, diversos monarcas castellanos se mostraron próximos a los dominicos, ejerciendo como patronos y mecenas de la orden, promoviendo la apertura de conventos. Un apoyo regio que resultó especialmente elocuente con la dinastía de los Trastámara. Sobre esta cuestión, G. NIEVA OCAMPO, « De la colaboración a la oposición: los frailes dominicos y la realeza castellana (1370-1474) », *Erasmus. Revista de Historia Bajomedieval y Moderna*, 3, 2016, p. 89-99. En tiempo de los Reyes Católicos, varios dominicos ocuparon un lugar destacado en la corte, como preceptores de los hijos de los monarcas, caso de fray Andrés Miranda, quien se responsabilizó de la educación de las princesas Juana y María o de fray Tomás de Mayoenzo, quien desde el fallecimiento de Felipe el Hermoso se hizo cargo de la capilla de la reina Juana, como confesor, oficio que también desempeñó con su padre Fernando, a quien asistió en el instante de su muerte. Véase, G. NIEVA OCAMPO, « Servir en la Corte de los Reyes Católicos: dominicos en los oficios de tutor de príncipes y embajador (1490-1516) », *Revista Chilena de Estudios Medievales*, 4, 2013, p. 63-76.
29. Henar PIZARRO LLORENTE, « El control de la conciencia regia. El confesor real fray Bernardo de Fresneda », in José MARTÍNEZ MILLÁN (ed.), *La corte de Felipe II*, Madrid, Alianza editorial, 1994, p. 149-188.
30. Fray Diego de Chaves no era un desconocido en la corte cuando comenzó a confesar a Felipe II. Previamente había sido confesor de la reina María, del príncipe Carlos desde 1563, y de Isabel de Valois, en 1568. C. J. de CARLOS MORALES, « La participación en el gobierno a través de la conciencia regia. Fray Diego de Chaves, O.P. confesor de Felipe II », in F. RURALE (ed.), *I Religiosi a Corte...*, *op. cit.*, p. 137.

se encontraba sumida en plena crisis, que se tradujo en una pérdida de influencia en la corte hispana, entre 1578 y 1591³¹.

De hecho, en el transcurso de la centuria advertiremos un verdadero pulso entre dominicos y jesuitas, entre la autopropaganda y los ataques críticos desplegados por una y otra orden al respecto para justificar, o por el contrario atacar la posición de los dominicos en el confesionario del rey.

No podemos olvidar que por un lado, para la orden de Predicadores el confesionario regio hispano significaba un reducido tras la pérdida de los confesionarios reales europeos que controlaba, mientras que para la Compañía de Jesús, el confesionario de los soberanos españoles representaba la meta a alcanzar.

Por otra parte, hemos de recalcar que aunque tradicionalmente la leyenda negra y la propia historiografía han atribuido a la Compañía de Jesús un especial interés por aproximarse al poder y por ejercer una hegemonía política, no es menos cierto que la relación con el poder de otras órdenes religiosas, y en este caso concreto que abordamos, la orden dominica, no fue diferente, aunque se trate de una cuestión apenas estudiada y que aún hoy representa un vacío para la historiografía. Porque como los jesuitas, los dominicos eran totalmente conscientes de la influencia que representaba encontrarse junto al poder político y de lo que significaba ostentar un oficio de tan magnificencia como el del confesor del soberano.

Entre tanto, la estabilización de los dominicos al frente del confesionario regio en la Monarquía Hispánica se vio acompañada de dos reacciones bien diferentes, una por parte de la propia orden de Predicadores y otra, emanada de la respuesta crítica hacia la asunción de la consiguiente influencia y poder en la corte.

Los dominicos, al igual que hicieron los jesuitas, no tardaron en intentar justificar su presencia en el confesionario con una política autopropagandística

31. M^a. Amparo LÓPEZ ARANDÍA, « Religiosos en la corte de los Austrias. La Compañía de Jesús en los reinados de Felipe II y Felipe III », in Pauline RENOUX-CARON, Cécile VINCENT-CASSY, Louise BÉNAT-TACHOT, Pierre-Antoine FABRE (eds.), *Les Jésuites et la monarchie catholique (1565-1615)*, Paris, Le Manuscrit, 2012, p. 115-120; José MARTÍNEZ MILLÁN, « Transformación y crisis de la Compañía de Jesús (1578-1594) », in F. RURALE (ed.), *I Religiosi a Corte... , op. cit.*, p. 107. Sobre las relaciones entre la Monarquía de Felipe II y la Compañía de Jesús, véase también Ricardo GARCÍA CÁRCCEL, « Las relaciones de la monarquía de Felipe II con la Compañía de Jesús », in E. BELENGUER CEBRIÁ (ed.), *Felipe II y el Mediterráneo*, vol. 2, *Los grupos sociales*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, [1999], p. 219-241; Ricardo GARCÍA CÁRCCEL, « La crisis de la Compañía de Jesús en los últimos años del reinado de Felipe II (1585-1598) », in Luis RIBOT GARCÍA (ed.), *La monarquía de Felipe II a debate*, Madrid-Valladolid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V-Instituto Universitario de Historia de Simancas, p. 383-404; José MARTÍNEZ MILLÁN, « Grupos de poder en la corte durante el reinado de Felipe II: la facción ebolista, 1554-1573 », in ID. (ed.), *Instituciones y élites de poder en la Monarquía Hispana durante el siglo XVI*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, p. 137-197; José MARTÍNEZ MILLÁN, « La crisis del "partido castellano" y la transformación de la Monarquía Hispana en el cambio de reinado de Felipe II y Felipe III », *Cuadernos de Historia Moderna*, anejo II, 2003, p. 11-38; José MARTÍNEZ MILLÁN, « Los problemas de la Compañía de Jesús en la corte de Felipe II: la desobediencia del padre Fernando de Mendoza », in R. FRANCH BENAVENT, R. BENÍTEZ SÁNCHEZ-BLANCO (eds.), *Estudios de Historia Moderna en homenaje a la profesora Emilia Salvador Esteban*, vol. 1, *Política*, Valencia, Universitat de València, 2008, p. 345-372.

que se acentuaría en el transcurso de la centuria. A través de la imprenta, la orden de Predicadores desplegó todo un programa para intentar justificar su posición al frente del confesionario regio hispano, así como del resto de confesionarios europeos, ante todo del francés³² –cuyo control ejercían los jesuitas desde finales del siglo XVI–, en un intento por convertir a este tema en un eje de la memoria histórica de la orden religiosa.

La primera acción de la que tenemos constancia al respecto es la llevada a cabo por fray Alonso Fernández, en su obra *Concertatio Praedicatoria*, editada en 1616, en Salamanca, en la que incluía referencias a confesores dominicos de los reyes de Castilla y León³³, nómina que, posteriormente, fue recogida y completada por la propia orden, a modo de catálogo, retrotrayendo la vinculación de la orden con la custodia de la conciencia de los monarcas castellanos hasta Fernando III³⁴. El objetivo era, por ende, proclamar la existencia de una teórica tradición en la corte castellana que justificara no solo la presencia de la orden dominicana, sino su mantenimiento, al frente del control de la conciencia del soberano.

Sin embargo, de forma paralela a la voluntad interna por trazar una leyenda blanca de los dominicos como rectores del alma de los monarcas hispanos, la orden de Predicadores no se libró de voces críticas –al igual que sucedería con la Compañía de Jesús– que atacaron la acción de algunos de sus integrantes, curiosamente sobre un aspecto compartido con la orden ignaciana: su injerencia en asuntos de materia política y de gobierno. Uno de sus principales detractores en esta materia fue Francisco de Quevedo, quien dio buena cuenta de ellos en alguno de sus escritos³⁵, como hizo con otras cuestiones de carácter político³⁶.

Paralelamente, la imagen trazada en la Monarquía Hispánica respecto a la Compañía de Jesús no era ni mucho menos positiva. La leyenda negra presentó a una orden religiosa ambiciosa, ávida de controlar los confesionarios de los soberanos para ejercer su intervención en asuntos políticos, aspectos de los que dio buena cuenta, también, la publicística. Baste recordar la difusión de ciertos textos como *Apologia contra la economia gesuitica*, atribuida en su momento a Arias Montano³⁷, donde se acusaba a los miembros de la Compañía de la ruptura del secreto de confesión. Pero sin duda,

32. Sin duda, el ejemplo cumbre a este respecto será un manuscrito redactado en el siglo XVIII, bajo el título *Recueil de memoires, d'extraits et de notes pour servir à l'histoire des dominicains confesseurs des rois de France, depuis St. Louis jusque Henri II*, ms. Archivo General de la Orden de Predicadores [A.G.O.P.], XIV,3,25.

33. Una edición de dicha obra, aunque datada dos años después, en Biblioteca Nacional de España [BnE] A. FERNÁNDEZ, *Concertatio praedicatoria, pro Ecclesia Catholica contra hereticos, gentiles, iudeos et agarenos.*, Salamanca, Didacus Cussius, 1618.

34. A.G.O.P. XIII. 26158.

35. M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA, « Dominicos en la corte... », *op. cit.*, p. 21-22.

36. José MARTÍNEZ MILLÁN, « Reflexiones en torno a los escritos políticos e históricos de Francisco de Quevedo », *La Perinola*, 18, 2014, p. 103-141.

37. R. GIAMMANCO, « Sull'inautenticità del memorial antigiesuitico attribuito a Benito Arias Montano », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, anno XXVI, 1957, p. 276-284.

la publicística antijesuitica tuvo su muestra más afamada en la llamada *Monita Secreta*, aparecida en 1614, con el título original de *Monita privada*, atribuida a Hieronim Zahorowski³⁸ y ampliamente expandida en la Europa del momento³⁹, hasta el punto de convertirse, en palabras de Sabina Pavone, en la biblia del antijesuitismo hasta el siglo xx⁴⁰, y en la que se insistía en cómo el confesionario o el púlpito de las capillas de las cortes europeas era utilizado por la orden ignaciana en su propio beneficio.

No es menos cierto que la propia Compañía intentó regular los límites de su actuación en esta materia⁴¹ poco tiempo después, con la promulgación en tiempos del general Claudio Acquaviva (1581-1615) de las llamadas *Instrucciones para confesores de príncipes*, en 1602⁴², ratificadas en 1608 por la sexta congregación general⁴³. En las mismas, a lo largo de catorce párrafos numerados, el general señaló distintas normas para la conducta personal del confesor de un príncipe, con el problema, señalado por Bireley, de la existencia de cierta ambigüedad en el instante de la utilización de determinados términos, como el propio de « conciencia »⁴⁴.

A pesar de ello, los jesuitas experimentaron una escalada en el seno de la corte hispánica durante la primera mitad del siglo xvii⁴⁵. Como consecuencia, diversos miembros de la orden ignaciana ejercieron un gran poder sobre destacados cortesanos, a los que se sintieron próximos, controlando, en muchas ocasiones sus conciencias.

Recordemos, así, en el reinado de Felipe III, la notable influencia adquirida por el padre Jerónimo Florencia, predicador real, quien llegó a atender al monarca en su lecho de muerte⁴⁶, o del padre Richard Haller, confesor

38. L. GRZEBIEN, « Zahorowski, Hieronim », in Ch. E. O'NEILL, J. M^a DOMÍNGUEZ, *Diccionario histórico...*, op. cit., p. 4064.

39. En apenas un siglo, se realizaron cuarenta ediciones distintas.

40. S. PAVONE, « Antijésuitisme politique et antijésuitisme jésuite: une comparaison de quelques textes », in Pierre-Antoine FABRE, Catherine MAIRE (eds.), *Les Antijésuites. Discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 140.

41. F. RURALE, « La política cortigiana della Compagnia di Gesù », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Henar PIZARRO LLORENTE y Esther JIMÉNEZ PABLO (eds.), *Los jesuitas...*, op. cit., tomo I, p. 103-121.

42. INSTITUTUM SOCIETATIS IESU: *Regulae, Ratio Studiorum. Ordinationes, Instrucciones Industriæ. Exercitia, Directorium*. Florentiæ, Ex. Typographia a SS. Conceptione, 1893, vol. 2, p. 281-284. Se conserva una versión en castellano en Archivum Romanum Societatis Iesu [A.R.S.I.], *Hisp.* 86, fols. 7 r-8 v.

43. Dos recientes estudios sobre este documento, en Robert BIRELEY, « Acquaviva's "Instrucción for Confessors of Princes" (1602-1608): a document and its interpretation », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Henar PIZARRO LLORENTE y Esther JIMÉNEZ PABLO (eds.), *Los jesuitas...*, op. cit., tomo I, p. 45-68 y E. JIMÉNEZ PABLO, « La polémica instrucción del general Acquaviva a los confesores jesuitas en la corte de Madrid (1602) », in A. REY HAZAS, M. DE LA CAMPA GUTIÉRREZ, E. JIMÉNEZ PABLO (eds.), *La corte del Barroco. Textos literarios, avisos, manuales de corte, etiqueta y oratoria*, Madrid, Polifemo, 2016, p. 713-735.

44. Robert BIRELEY, « Acquaviva's "Instrucción"... », op. cit., p. 47.

45. En relación al auge experimentado por la Compañía durante el gobierno de Felipe III, véase, Esther JIMÉNEZ PABLO, « El auge de la Compañía de Jesús », in José MARTÍNEZ MILLÁN (ed.), *La monarquía de Felipe III*, Madrid, Fundación Mapfre, 2008, vol. 1, p. 198-219.

46. J. GARAU AMENGUAL, « Notas para una biografía del predicador real Jerónimo de Florencia (1565-1633) », *Revista de Literatura*, 135, 2006, p. 101-122; J. GARAU AMENGUAL, « Jerónimo de Florencia (1565-1633), predicador real », in A. CLOSE, S. M^a. FERNÁNDEZ VALES (ed.), *Edad de oro cantabrigense: actas del VII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas del Siglo de Oro*. S.

de la reina Margarita de Austria⁴⁷. Un peso prolongado en el reinado de Felipe IV con la acción de los confesores jesuitas del conde-duque de Olivares⁴⁸ Hernando de Salazar⁴⁹, Francisco de Pimentel o Francisco de Aguado⁵⁰; o del conde de Monterrey, presidente del consejo de Italia y posteriormente virrey de Nápoles, el padre Gonzalo de Albornoz⁵¹; sin olvidar que en la capilla real se aglutinaban como predicadores reales, en tiempos de Felipe IV un total de diecinueve jesuitas, siendo la Compañía, la segunda orden religiosa en representación en este oficio tras la franciscana, que contaba con veintitrés representantes, y por delante de los dominicos, que disponían de diecisiete, al igual que agustinos, y muy por encima de los once capuchinos o los diez benedictinos que desempeñaban el oficio de predicador real en dichos instantes⁵².

Esta presencia permitió a la orden ignaciana establecer un verdadero negociado en Madrid, en palabras de Lozano Navarro, influyendo en la concesión de títulos, gracias y mercedes a favor de individuos afechos a la orden⁵³.

A ello hemos de sumar la relevancia que la orden jesuítica alcanzó en los territorios periféricos de la Monarquía, desde su fuerte presencia en los Países Bajos, donde se responsabilizó de asistir a los archiduques Alberto e Isabel Clara Eugenia⁵⁴, a su proximidad a los principales representantes

l., AISO, 2006, p. 275-280; J. J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía de Jesús...*, *op. cit.*, p. 147-156; J. J. LOZANO NAVARRO, « *La Anatomía del Universo: La Compañía de Jesús y las monarquías de Europa Occidental en los albores de la Guerra de los Treinta Años. Un estudio de historia comparada* », in VV.AA., *Homenaje a don Antonio Domínguez Ortiz*. Granada, Universidad de Granada, 2008, p. 431-446; P. NIEREMBERG, « P. Jerónimo Florencia », in *Varones ilustres de la Compañía de Jesús*, Bilbao, Admón de El Mensajero del Corazón de Jesús, 1891, tomo VIII, p. 536-552.

47. Véase la bibliografía recogida en la nota 8 de este artículo.

48. Para una aproximación a esta cuestión, Araceli GUILLAUME-ALONSO, « Les jésuites d'Olivares. Confession, absolution et exercice du pouvoir », in Annie MOLINIÉ, Alexandra MERLE, Araceli GUILLAUME-ALONSO (eds.), *Les Jésuites...*, *op. cit.*, p. 35-61; Esther JIMÉNEZ PABLO, « Olivares y los jesuitas », *Librosdelacorte.es*, 5, 2012, p. 109-111.

49. J. J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía de Jesús...*, *op. cit.*, p. 225-238; Fernando NEGREDO DEL CERRO, « La hacienda y la conciencia. Las propuestas del confesor del Conde Duque para el saneamiento de las finanzas reales (1625) », *Cuadernos de Historia Moderna*, vol. 27, 2002, p. 171-196; Fernando NEGREDO DEL CERRO, *Los Predicadores de Felipe IV: corte, intrigas y religión en la España del Siglo de Oro*, San Sebastián de los Reyes, Actas, 2006, p. 117-140.

50. Aguado, rector de la casa profesa de Madrid y dos veces provincial de Toledo sucedió en el confesionario del conde-duque a Hernando de Salazar en 1632-1633. Además de confesor del valido, fue predicador real. P. ANDRADE, « P. Francisco Aguado », in *Varones ilustres...*, *op. cit.*, p. 656-691; J. J. LOZANO NAVARRO *La Compañía de Jesús...*, *op. cit.*, p. 259-270; Fernando NEGREDO DEL CERRO, *Los Predicadores...*, *op. cit.*, p. 90-101.

51. J. J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía de Jesús...*, *op. cit.*, p. 207-208, 214.

52. Fernando NEGREDO DEL CERRO, *Los Predicadores...*, *op. cit.*

53. J. J. LOZANO NAVARRO, « Los inicios... », *op. cit.*, p. 64-66.

54. Sobre este tema, véase, P.-F. PIRLET, « Le confesseur du prince: profil et fonction des confesseurs des gouverneurs-généraux espagnols à Bruxelles de 1598 à 1665 », *RHE*, 1, 2014, p. 123-153; P.-F. PIRLET, « La tregua de los Doce Años (1609-1621): los confesores de los archiduques, espiritualidad y política en los Países Bajos católicos », en *Librosdelacorte.es*, monográfico 3, año 7, 2015, s/p.; P.-F. PIRLET, « Íñigo de Brizuela et Andrés de Soto, deux regards sur la politique », in F. LABRADOR ARROYO (ed.), *II Encuentro de Jóvenes Investigadores en Historia Moderna. Líneas recientes de investigación en Historia Moderna*, Madrid, Universidad Rey Juan Carlos-Ediciones Cinca, 2015, p. 237-252.

de la administración hispánica en los virreinos de Nápoles, Sicilia⁵⁵, así como en otros territorios controlados por la Corona, como Milán, donde los jesuitas actuaron como custodios de la conciencia de su gobernador el conde de Fuentes, quien ejerció dicho oficio entre 1600 y 1610⁵⁶.

Aún así, Felipe IV, como había hecho su padre, no dudó en limitar las aspiraciones políticas de los jesuitas prohibiéndole que intervinieran en asuntos de Estado y de gobierno⁵⁷.

La segunda mitad de la centuria, marcada por el fallecimiento de Felipe IV en 1665, la regencia de Mariana de Austria y el reinado de Carlos II trajeron consigo un incremento más que notable de la pugna entre dominicos y jesuitas por ejercer su dominio sobre el confesionario regio hispano⁵⁸.

La regencia de Mariana de Austria, cuya conciencia era atendida por Johann Everardo Nithard, un jesuita bien conocido en la corte imperial, donde había velado espiritualmente por los hijos de Fernando III, a pesar de que representó una escalada del religioso alemán en la cúspide de la corte madrileña, gracias a su pertenencia a la junta de Gobierno, el consejo de Estado o la institución inquisitorial, al frente de la cual se llegó a situar. Dicho posicionamiento, sin embargo, no implicó el asalto de la orden ignaciana al confesionario del futuro Carlos II, aún cuando desde su generalato romano se era plenamente consciente de la posición de decisiva influencia del religioso, lo que le llevó a utilizarlo como medio para la obtención de concesiones y privilegios a favor de la propia congregación o de afectos a ella⁵⁹, y aún cuando desde Roma se difundieron escritos autopropagandísticos defendiendo la capacidad de los miembros de la Compañía no solo para atender a los monarcas hispanos en el instante de la muerte –en clara alusión al padre Jerónimo Florencia con Felipe III–, sino también durante su vida⁶⁰.

No obstante, cuando todo hacía presagiar que la orden de Predicadores perdería el confesionario regio⁶¹, en el momento de designar confesor para el pequeño Carlos en 1668, se optó que el cargo continuara siendo atendido por un representante de la orden dominica.

La inestabilidad de la corte tras la caída y expulsión de Nithard en 1669, quien fue previamente atacado por diversos frentes, desde el clero –y de

55. J. J. LOZANO NAVARRO, « La Compañía de Jesús y el poder en los territorios europeos de la Monarquía durante el reinado de Felipe III », in A. L. CORTÉS PEÑA, M. L. LÓPEZ-GUADALUPE MUÑOZ, F. SÁNCHEZ-MONTES GONZÁLEZ (eds.), *Estudios en homenaje al profesor José Szmolka Clares*, Granada, Universidad de Granada, 2005, p. 387-394.

56. *Ibid.*, p. 394-397.

57. J. J. LOZANO NAVARRO, « Los inicios... », *op. cit.*, p. 69.

58. Sobre esta cuestión, nos hemos detenido detalladamente en nuestro trabajo « Dominicos vs. jesuitas. La pugna por el confesionario regio en el reinado de Carlos II », ponencia en el Congreso internacional, « ¿Decadencia o reconfiguración? Las monarquías de España y Portugal en el cambio de siglos (1640-1724) », Madrid, 1-3 de diciembre de 2015.

59. Numerosos ejemplos al respecto en A.R.S.I. *Hisp.* 71-II.

60. « se dunque sono buoni –los jesuitas– para la morte, perche non saranno tali per la uita? », Archivo Secreto Vaticano [A.S.V.] *Segr. Stato, Spagna*, 134, fol. 527 r., sin fecha.

61. A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 137, carta del nuncio en Madrid, patriarca de Alejandría, sin fecha.

forma especial por los dominicos⁶²— a don Juan José de Austria, unido a la convulsa situación política en la década de los años setenta, aunque marcó, notablemente, el ascenso y declive de los dominicos que controlaron la conciencia del último Austria, no afectó a la orden de Predicadores, que consiguió mantenerse al frente de la misma, gracias, en gran medida, a situaciones como el afecto y proximidad demostrado por cortesanos tan influyentes como Fernando de Valenzuela.

Con todo, la hegemonía de los dominicos al frente del cuidado del alma de Carlos II cada vez se encontraba más cuestionada, como el cruce de libelos y pasquines a favor y en contra de los mismos puso de manifiesto⁶³.

Ante dicha situación, la propia orden religiosa reactivó su campaña autopropagandística, actualizando lo vivido en la primera mitad del siglo, con la finalidad de justificar a toda costa un supuesto derecho consuetudinario para controlar la conciencia de los soberanos hispanos, escudándose en una teórica tradición de las casas de Aragón y Castilla desde la Edad Media, y que tuvo, entre otros, al dominico Diego José Dormer, como uno de sus principales exponentes⁶⁴.

Mientras tanto, para el generalato romano dominico, el confesor regio se presentaba como una figura esencial en el mantenimiento de unas aún fluidas relaciones entre la cúspide de la orden, su provincia en España y el monarca, como claramente nos lo evidencia la correspondencia de los generales de la orden en el último tercio del siglo xvii⁶⁵.

La pugna entre dominicos y jesuitas se mantuvo a lo largo de la década de los años ochenta, marcada, ante todo, por la pervivencia de los primeros, a duras penas, en el confesionario del monarca, mientras la Compañía conseguía perpetuarse en el confesionario tanto de la reina madre como de la reina reinante María Luisa de Orleans⁶⁶, así como en la de algunos de

62. En relación a este aspecto en concreto hizo referencia D. de MAURA, *Vida y reinado de Carlos II*, Madrid, Aguilar, 1990, p. 92.

63. Sirvan como ejemplos elocuentes, los libelos conservados en la BnE, VE/211-78, *Copia de lo que cierto prebendado en la corte escribió a un religioso de Santo Domingo, maestro suyo*; y VE/186-26, *Copia de lo que un doctor de cierta Universidad de España escribió a un prebendado en la Corte*. Para Negredo del Cerro y Villalba Pérez incluso la disputa inmaculista entre dominicos y jesuitas escondió en realidad, la confrontación entre ambas congregaciones por el confesionario del rey. Al respecto, F. NEGREDO DEL CERRO y E. VILLALBA PÉREZ, « Los jesuitas y la Monarquía Hispánica en el contexto de la Guerra de los Treinta Años (1625-1635) », *Hispania Sacra*, 136, 2015, p. 639.

64. BnE Ms. 12016, *De los confesores o Padres de Conciencia de los Señores Reyes de Aragón*, fols. 42 r-48 v.

65. A.G.O.P. IV.176 ter, *Regestum actorum regiminis sub Rmo P. Antonio Cloche (1686-1720)* y A.S.V. *Domenicani II*, 20, *Documents emanés du Rm. P. General pour les provinces de langue espagnole*.

66. Para el nuncio Savo Millini, existía un equilibrio entre el poder del confesor del rey y de Mariana y María Luisa —principalmente respecto al del soberano y la reina madre—, hasta tal punto que « secondo le contingenze de tempi se stimano più uno che l'altro, che in buon linguaggio si rende più riguardante quello che ha più mani nel gouerno. Hora di presente quel del Re trionfa e poi quello della Regina madre, perche anco questo per la parte che ha la Regina nel gouerno, puol disporre molto del medesimo ». A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 156, carta del nuncio Savo Millini, en Madrid, 29 de febrero de 1680, fol. 113 r-v.

los cortesanos más notorios, caso de don Francisco de Lira, secretario del Despacho Universal desde 1685⁶⁷.

Los últimos quince años del reinado de Carlos II, aparte de estar profundamente imbuidos por las tensiones y conflictos entre los distintos grupos de poder de la corte –cuestión a la que atenderemos con posterioridad– despertaron un enorme interés por controlar el confesionario regio, lo que obviamente conllevó el arrecio de críticas a la orden de Predicadores, que tuvo como episodio especialmente sintomático el cese del vicario general, el español fray Enrique de Guzmán, en 1692, apenas tres meses después de haber sido promovido para dicho cargo por el propio rey católico y el consejo de Estado, suceso que despertó significativas reacciones en el generalato romano de la orden⁶⁸, acontecimiento que por otra parte, sirviendo de arma arrojadiza por las facciones cortesanas opuestas al confesor del rey –por aquel entonces fray Pedro Matilla (1686-1698)– para minar su autoridad en la corte⁶⁹.

Ante tal situación, la orden dominica, como último aliento, intentó volver a potenciar una campaña autopropagandística, con el fin de defender su pretendida misión histórica como responsable de la conciencia de los soberanos hispanos. Sin embargo, a estas alturas de la década de los años noventa, la situación para los dominicos era realmente complicada en la corte. Por otra parte, a nivel interno, la congregación se encontraba sumida, además, en su provincia española en una profunda crisis, que también tuvo al confesionario regio en su punto de mira, como ponen de manifiesto muchos de los avatares que rodearon el proceso contra el penúltimo confesor de Carlos, fray Froilán Díaz (1698-1700), los cuales trajeron consigo su cese en el confesionario en 1700 y el subsecuente ascenso de fray Nicolás de Torres Palmota (1700).

El nuncio en Madrid, en su correspondencia con la Secretaría de Estado vaticana aludió en más de una ocasión a la existencia de dos claros partidos en el seno de la provincia de España de la orden dominica a finales de la centuria –los *froilanistas* y los *torristas*– los cuales tuvieron al propio Froilán Díaz y a Nicolás de Torres a sus dos principales cabecillas⁷⁰. La caída en desgracia de uno y el ascenso del otro en el confesionario regio tendría, como consecuencia, una explicación mucho más compleja de la atribuida hasta el momento por la historiografía⁷¹.

67. J. J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía de Jesús...*, op. cit., p. 349.

68. A.S.V. *Fondo Domenicani* II, 20, carta al conde de Niebla, Roma, 2 de julio de 1687.

69. Sobre este asunto nos hemos detenido en M^a. AMPARO LÓPEZ ARANDÍA, « El sacrilego tirano de la conciencia del monarca. Pedro Matilla, confesor de Carlos II (1686-1698) », in Antonio CASTILLO GÓMEZ, James AMELANG (dirs.) y C. SERRANO SÁNCHEZ (ed.), *Opinión pública y espacio urbano en la Edad Moderna*, Oviedo, Trea, 2009, p. 489-492.

70. A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 186, carta del nuncio, arzobispo de Larisa, al cardenal Pauluci, en Madrid, 13 de abril de 1702, fols. 305 r-306 r. Igualmente, A.S.V. *Arch. Nunz Madrid*, 57, *Eletione del P. Maestro Cano in prouinciale de PP. Domenicani della prouincia di Castiglia, l'anno di 1703*, fols. 11 r-13 r.

71. La tradicional interpretación de la caída de fray Froilán Díaz al frente del confesionario del rey se ha centrado, principalmente, en atender a los sucesos relativos a los hechizos a los que fue sometido Carlos II y al proceso abierto por la Inquisición hacia su persona por ello. Sobre esta visión,

El finísimo hilo que ligaba a la orden de Predicadores con el confesionario regio hispano terminó por romperse definitivamente en noviembre de 1700, con el fallecimiento de Carlos II. Había llegado, por fin, con el ascenso al trono de Felipe de Anjou el momento para la Compañía de Jesús, acomodada en el confesionario de la casa de Borbón en Francia, para alcanzar el anhelado bastión que le quedaba por alcanzar en las principales cortes europeas.

El confesor vs. el poder cortesano. La relación con los validos

Otro factor a tener en cuenta en las relaciones establecidas por los confesores regios en el siglo XVII es la existente con los validos. Confesor y valido eran, sin duda, los dos hombres más poderosos de la Monarquía, los que mayor influencia podían ejercer –y ejercieron– sobre el soberano hispano. Por tanto, resulta necesario atender a cuál fue el trato que se estableció entre ambas figuras a lo largo de la centuria.

Lo cierto es que en relación a este aspecto, apreciamos notables diferencias con casos como el francés, por ejemplo. En la Francia de Luis XIII y Luis XIV constatamos cómo el confesor regio se encuentra supeditado, al menos de manera más clara que en España, a la figura del primer ministro, como advertimos con Albert de Luynes y especialmente con Richelieu, quienes dirigieron durante los gobiernos de ambos monarcas la elección de los confesores regios, siempre buscando a individuos bajo su órbita⁷². De hecho, en Francia, las atribuciones del confesor del rey en tiempo de Richelieu quedaron definidas de forma mucho más concreta que en la Monarquía Hispánica, llegándose a concretar mediante unas ordenanzas

sin duda, ha incidido la profusión de manuscritos coetáneos narrando dicho episodio, conservados en diversos archivos y bibliotecas. Al respecto, BnE, Ms. 5724, *Yntrigas de la Corte en el reinado del Sr. Dn Carlos Segundo*; A.G.O.P., XIV. 635. Anonymus, *Relacion informe de la causa contra el padre maestro Fray Froylan Diaz de el horden de Predicadores confesor de el Rey, nuestro señor don Carlos Segundo con noticia de el suceso de su antecesor el padre Maestro Matilla*. Sobre la amplia bibliografía existente referente a este asunto, véase R. CUETO RUIZ, *Los hechizos de Carlos y el proceso de Fr. Froilán Díaz, confesor real*. Madrid, La Ballesta, 1966; P. GARCÍA BARRIUSO, « El milagrismo. Sor Luisa de la Ascensión, la monja de Carrión. Fray Froilán Díaz y el inquisidor Mendoza », in J. PÉREZ VILLANUEVA, B. ESCANDELL BONET (eds.), *Historia de la Inquisición en España y América*, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1984, vol. 1, p. 1089-1113; M^a. C. GONZÁLEZ ROÁN, « El proceso a Froilán Díaz: enfrentamientos del inquisidor general con el Consejo y con el confesor del rey », in J. A. ESCUDERO LÓPEZ (ed.), *Intolerancia e Inquisición*, Madrid, Sociedad Estatal Conmemoraciones Culturales, 2006, vol. 1, p. 541-549; M^a. C. GONZÁLEZ ROÁN, « La causa inquisitorial contra el confesor de Carlos II, fray Froilán Díaz », *Revista de la Inquisición (Intolerancia y derechos humanos)*, 12, 2006, p. 323-389; V. LAVENIA, « Possessione demoniaca, Inquisizione ed escorcismo in età moderna. Il caso italiano (secoli XVI-XVII) », in R. MILLAR, R. RUSCONI (a cura di), *Devozioni, pratiche e immaginario religioso. Espressioni del cattolicesimo tra 1400 e 1850. Storici cileni e italiani a confronto*. Roma, Viella, 2011, especialmente 226-230; M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA, « Un criado... », *op. cit.*, p. 140-150.

72. Recordemos, por ejemplo los nombramientos de Jean Arnoux, promovido por el favorito el duque de Luynes, de quien era su confesor, hasta el confesionario de Luis XIII simultáneamente, o los de Jean Suffren o Nicolas Caussin promovidos al confesionario real francés por el cardenal Richelieu. G. MINOIS, *Le Confesseur du roi...*, *op. cit.*, p. 351; Nicole REINHARDT, *Voices of conscience. Royal Confessors and Political Counsel in Seventeenth-Century Spain and France*, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 221.

los derechos y deberes de los individuos que desempeñaran dicho oficio⁷³, limitando algunas atribuciones, como la adjudicación de beneficios eclesiásticos, que el cardenal se reservó como privilegio hasta su muerte⁷⁴, intentando –aunque es cierto que infructuosamente– evitar la intervención del confesor en asuntos políticos.

En la Monarquía Hispánica, los validos aspiraron, en numerosas ocasiones, a que individuos próximos a ellos ocuparan el confesonario regio, una actitud que en algún momento, también se reprodujo en Francia, como acabamos de apuntar. Ya hemos señalado cómo el duque de Lerma consiguió que tres dominicos muy próximos a él, fray Gaspar de Córdoba y sus confesores fray Diego de Mardones y fray Luis de Aliaga accedieran al confesonario de Felipe III⁷⁵. Por otra parte, parece clara la sintonía entre fray Antonio de Sotomayor y el conde-duque de Olivares durante los años que ambos se mantuvieron en el poder, lo que ha llevado a Orietta Filippini a hablar, incluso, de un cierto paralelismo en sus vidas públicas, puesto que tanto su ascenso como caída resultan coincidentes, aunque es difícil considerar que Sotomayor fuera hechura de don Gaspar de Guzmán⁷⁶. Posteriormente, en el reinado de Carlos II, Fernando de Valenzuela contó con su confesor fray Gabriel Ramírez de Arellano al frente del confesonario del monarca entre 1676 y 1677⁷⁷.

No obstante, y a pesar de que estas circunstancias eran reconocidas públicamente, lo cierto es que quizás debido a la indefinición existente en las atribuciones de los custodios de la conciencia del monarca en la Monarquía Hispánica, en varias ocasiones dicha proximidad se convirtió en rivalidad. A este respecto, Reinhardt ha llegado a señalar, recientemente, que la mayoría de los confesores regios terminaron por alinearse con el grupo opositor al valido⁷⁸.

Durante el valimiento del duque de Lerma, fueron notorios los enfrentamientos mantenidos con fray Gaspar de Córdoba en 1599 y 1603, con motivo de la expulsión de la corte de la camarera mayor de la reina Margarita, la duquesa de Gandía, y posteriormente por la de Magdalena de Guzmán,

73. G. MINOIS, *Le Confesseur du roi...*, *op. cit.*, p. 338-339.

74. A partir de dicho instante, coincidiendo con el confesonario de Jacques Dinet, dicha atribución pasó a ser también responsabilidad del confesor. *Ibid.*, p. 378.

75. Véase Isabelle POUTRIN, « Le confesseur royal en Espagne sous Philippe III », *Revue d'histoire Moderne et Contemporaine*, 53-3, 2006, p. 9-10.

76. Unas reflexiones al respecto en Fernando NEGREDO DEL CERRO, « Gobernar en la sombra... », *op. cit.*, p. 85-102.

77. Duque DE MAURA, *Vida...*, *op. cit.*, p. 181.

78. Nicole REINHARDT, *Voices of conscience...*, *op. cit.*, p. 229.

marquesa del Valle, aya de la infanta Ana⁷⁹, esta última acusada de participar en una conjura contra el valido⁸⁰, siendo desterrada a Logroño.

No menos llamativo resulta el caso de fray Luis de Aliaga, quien pasó de ser considerado hechura del duque de Lerma y don Rodrigo Calderón⁸¹ a mantener evidentes diferencias tanto con el primero –especialmente notorias desde 1611⁸², a pesar de que Aliaga y el valido aparentemente se reconciliaran en 1613⁸³– como con el propio Calderón⁸⁴, que se evidenciaron en el proceso contra este último⁸⁵, en el que incluso fue nominado en un principio

79. Archives Ministère des Affaires Étrangères, Francia [A.M.A.E.F.] *Correspondance politique, Espagne*, article 12, fols. 145 v-146 r. Sobre el episodio de la marquesa, véase Patrick WILLIAMS, *El gran valido. El duque de Lerma, la corte y el gobierno de Felipe III 1598-1621*, [Valladolid], Junta de Castilla y León, 2010, p. 135-144.
80. Patrick WILLIAMS, *El gran valido...*, *op. cit.*, p. 140. Véase, también, L. FERNÁNDEZ MARTÍN, « La marquesa del Valle. Una vida dramática en la corte de los Austrias », *Hispania*, 143, 1979, p. 559-638.
81. Un manuscrito muy difundido en estos años criticando a Aliaga, ofrecía un recorrido por todas las muestras de favor que el confesor, desde su cargo, habría tenido hacia Calderón: « no solo sustento el confessor a don Rodrigo Calderon que deseo tanto Su Magestad castigar, pero todas las mercedes que su Magestad le hiço las pidio para el dicho confessor, como la embaxada de Venecia, el titulo de marquiz La Guarda alemana, y otras muchas, y el duque en satisfazion hazia por el otras cosas que le pedia, como cargarle de pensiones la placa de Estado, los obisposados para su hermano y los acrecentamientos de los secretarios Villanuevas, sus yntimos amigos ». A.M.A.E.F. *Correspondance politique, Espagne*, article 13, *Manifeste presente au Roy d'Espagne Philippe III contre le confesseur de seu son Pere pour le faire chasser de la Cour. 1621*, fol. 42 rº.
82. Para Williams, desde el estío de dicho año, Aliaga se situó al frente de una corriente de oposición contra Lerma. El enfrentamiento entre confesor y valido alcanzó tales dimensiones, que en agosto de 1611, el valido planteó al rey un cambio de confesor, defendiendo para ocupar el puesto, de nuevo, a uno de los responsables de su propia conciencia, fray José González, dominico prior del convento de san Pablo, de Valladolid. Una posibilidad a la que el monarca se negó. Patrick WILLIAMS, *El gran valido...*, *op. cit.*, p. 230-231.
83. A pesar de ello, era público que la ruptura entre ambos era un hecho. Al respecto, A.S.V. *Arch. Nunz. Madrid*, 60, fol. 14. Secretaría de Estado al nuncio Antonio Caetani, en Roma, 4 de enero de 1613. Para Aldea Vaquero, el hecho de que Lerma no consiguiese el arzobispado de Toledo que perseguía con ahínco, representó una clara victoria de Luis de Aliaga sobre el valido. Al respecto, Quintín ALDEA VAQUERO, « Don Fernando de Austria, cardenal y arzobispo de Toledo (1619-1641). Razones de su nombramiento », in Pablo FERNÁNDEZ ALBALADEJO, José MARTÍNEZ MILLÁN, Virgilio PINTO CRESPO (eds.), *Política, religión e inquisición en la España Moderna. Homenaje a Joaquín Pérez Villanueva*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 1996, p. 19. Otras notas sobre el enfrentamiento entre ambos en Bernardo José GARCÍA GARCÍA, « Honra, desengaño y condena de una privanza. La retirada de la Corte del Cardenal Duque de Lerma », in Pablo FERNÁNDEZ ALBALADEJO (ed.), *Monarquía, Imperio y pueblos en la España Moderna*, Alicante, Universidad de Alicante, 1997, p. 679-695.
84. El manuscrito anteriormente citado, en el que se criticaba abiertamente el ascenso de Aliaga, considerando que este había sido un instrumento del duque de Lerma, dejaba traslucir cómo lo que en un principio fue una unión entre ambos personajes terminó en realidad de forma muy diferente: « al duque de Lerma tomo por expediente reciuirle –a Luis de Aliaga– por su confessor para tener quien templase el de Su Magestad y le encaminase a sus fines y en todo el tiempo que se occupo en esto siempre estuuieron muy conformes y quando murio el cardenal Xauierre le hico confessor de Su Magestad, y quiso Dios que elecion de tan mala fee y echa a fines particulares de hombre ni bueno, ni authorissado, ni bien nacido, ni de letras, ni de gouierno, le saliese tan auiesa pues luego comenzaron sus encuentro y emulaciones asta la fin que es tan publica diciendose las verdades el uno al otro, accion vastante para que cayeran entrambos si el duque de Vzeda no tomara parcialidad del confessor ». A.M.A.E.F. *Correspondance politique, Espagne*, article 13, *Manifeste...*, *op. cit.*, fol. 41 v. Referencias sobre el paso de la relación de amistad a animadversión de Aliaga hacia Calderón, en Quintín, ALDEA VAQUERO, « Don Fernando... », *op. cit.*, p. 18.
85. Sobre el proceso, véase, Real Academia de la Historia [R.A.H.], *Colección Salazar y Castro*, U-40, Causa criminal a D. Rodrigo Calderón, Marqués de Siete Iglesias, degollado en la plaza de Madrid, año de 1621. Igualmente, R.A.H., II-8155. Un detallado análisis en GASCÓN DE TORQUEMADA, *Gaçeta*

para desempeñar el cargo de fiscal Francisco de Balcázar, criado del propio confesor regio y en opinión de Mrozek enemigo acérrimo de Calderón⁸⁶, sin olvidar que entre las acusaciones al reo Calderón se incluyó, como cuarto y último capítulo, y como una nueva causa de la acusación del crimen de *lesae maiestatis*, un presunto intento de asesinato por envenenamiento de Aliaga, acaecido en 1611⁸⁷.

Mientras, aunque aún necesitada de un estudio en detalle, todo apunta a una aparente sintonía mantenida entre el confesor regio y el duque de Uceda, Cristóbal Gómez de Sandoval⁸⁸, especialmente a partir de mediados de la segunda década del siglo XVII⁸⁹, de lo que parecen ser buen ejemplo la involucración de Aliaga en las juntas de reformación promovidas por Uceda en los últimos años del reinado de Felipe III⁹⁰ o en las intrigas promovidas tras la caída de Lerma por Manuel Filiberto de Saboya y fray Juan de Santa María en contra del nuevo valido y Aliaga⁹¹. Ninguno de los dos saldría indemne tras el fallecimiento de Felipe III. A la caída de Uceda, sucedió poco después la destitución de Aliaga como inquisidor general y su destierro de la corte madrileña⁹².

Pero si hay un ejemplo a lo largo de esta centuria en el que el choque entre el poder de valido y confesor regio se hace más que evidente, este es el de

y nuevas de la Corte de España desde el año 1600 en adelante, Madrid, Real Academia Matritense de Heráldica y Genealogía, 1991, p. 103; Julián JUDERÍAS, « Un proceso político en tiempo de Felipe III: Don Rodrigo Calderón, Marqués de Siete Iglesias. Su vida, su proceso y su muerte », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 9, 1905, p. 334-365 y 10, 1906, p. 1-31; S. MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, *Rodrigo Calderón La sombra del valido. Privanza, favor y corrupción en la corte de Felipe III*. Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica-Marcial Pons, 2009, p. 256-302; G. MROZEK ELISZEZYNSKI, *Bajo acusación. El valimiento en el reinado de Felipe III. Procesos y discursos*, Madrid, Polifemo, 2015, p. 278-338; A. OSSORIO Y GALLARDO, *Los hombres de toga en el proceso de Don Rodrigo Calderón*. Madrid, Biblioteca Nueva, 1918.

86. G. MROZEK ELISZEZYNSKI, *Bajo acusación...*, *op. cit.*, p. 281.

87. El proceso contra Rodrigo Calderón finalizó con su condena a muerte, comunicada al consejo de Castilla el 6 de julio de 1621 y ejecutada el día 9 de dicho mes, aún habiéndose determinado no probados la mayor parte de las acusaciones, entre ellas la del envenenamiento contra Aliaga. A.M.A.E.F. *Correspondance politique, Espagne*, article 13, *Manifeste...*, *op. cit.*, fols. 38 r-39 v. Igualmente, S. MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, *Rodrigo Calderón...*, *op. cit.*, p. 291 y Patrick WILLIAMS, *El gran valido...*, *op. cit.*, p. 336-339.

88. G. MROZEK ELISZEZYNSKI, *Bajo acusación...*, *op. cit.* Para Mrozek, ni los coetáneos ni la historiografía han conseguido aún desentrañar la verdadera relación existente entre Uceda y Aliaga en el período 1618-1621, ni quien de los dos ejerció, ciertamente, una mayor influencia sobre el monarca. *Ibid.*, p. 270-271.

89. En opinión de Martínez Hernández, Aliaga se alinearía con la facción encabezada por el duque de Uceda frente a la liderada por Lerma y el conde de Lemos a partir de mediados de la segunda década del siglo XVII. S. MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, *Rodrigo Calderón...*, *op. cit.*, p. 213.

90. G. MROZEK ELISZEZYNSKI, *Bajo acusación...*, *op. cit.*, p. 322.

91. *Ibid.*, p. 323.

92. Sobre estas vicisitudes, *ibid.*, p. 352-354. La caída de Aliaga vino acompañada de toda una campaña propagandística que atacó duramente a su persona por medio de diversos memoriales. Véase, BnE, Ms. 2348, *Sobre las partes de frai Luis de Aliaga confesor del rei Felipe 3º*, fols. 59 r-66 r y BnE, Ms. 2394, *Memorial presentado a S. M. contra el Inquisidor general fr. Luis de Aliaga*, fols. 1-9 v. El anti-guero confesor regio falleció en plena campaña contra su persona, en 1626, sin haber podido regresar a la corte.

fray Juan de Santo Tomás (1643-1644), confesor de Felipe IV⁹³, considerado responsable, por un buen número de partidarios del conde-duque de Olivares de encontrarse detrás de su caída y sobre todo, de la de su esposa⁹⁴. El confesor, en un memorial titulado *El modo de discurrir acerca de peccados de Reyes*⁹⁵ atacó abiertamente al valimiento, identificándolo con el principal pecado que podría cometer un monarca, al resumir, a su entender, los que previamente consideraba eran los tres tipos de pecados que un rey podía cometer durante el desempeño de su cargo: aquellos realizados contra el pontífice y la Iglesia, rompiendo su obediencia; los acontecidos contra otros monarcas, en relación a las guerras, defendiendo la guerra justa; y los que atacaban a sus súbditos:

ay un peccado –señalaba fray Juan de Santo Tomás– que parece abarca todos los generos propuestos, y ha influido mucho en la falta del gobierno, que fue poner un valido, y conservarle tanto tiempo, dándole tan amplia potestad que todos entendían estar dependientes dél en todo y por todo, todos le temían, y no se atrevían a comunicar con su Rey sus aflicciones y trabajos, con lo qual el Reyno ha estado en un general desconsuelo. El dar tanta mano y poder a uno fue sin duda peccado grande, porque los reyes no pueden poner en otro el poder que Dios les ha dado, de suerte que corra el gobierno por aquella sola mano y tenga como dos Reyes. Y todo lo que nace de ay, y qualquier desacierto de aquel ministro dimana, se atribuye y acomula al Rey, en virtud de aquella primera acción con que le dió tanta mano, y se le hará cargo de los defectos del ministro en el tribunal de Dios, porque le pusso y le conserbó de essa manera. Debe el Rey poner remedio en esto, no sólo apartándolo (como ya se ha hecho) sino asegurando a su Reyno que ni él ni otro bolverá a tal ministerio, sino que el Rey despachará y gobernará por sí mismo, sin valido, sino en la forma ordinaria, como en estos reynos se usa⁹⁶.

Por el contrario, fue, sin duda, durante la regencia de Mariana de Austria, cuando se produjo la perfecta conjunción entre las figuras de valido y confesor, bajo la personalidad de Johann Everardo Nithard. El jesuita, tras el fallecimiento de Felipe IV y hasta su salida forzada de la corte en 1669, aunó bajo su persona la verdadera labor de un valido con sus atribuciones como confesor de la regente, beneficiado en un primer instante por la minoría

93. Sobre este religioso y su actuación al frente del confesionario del rey, O. FILIPPINI, « La disciplina dell'autorità: autorevolezza del confessore e legittima del potere regale secondo Juan de Santo Tomás O. P., confessore di Filippo IV di Spagna (1643-1644) », *Rivista di Filosofia Neoscolastica*, 4, 2002, p. 587-635; O. FILIPPINI, *La coscienza del re. Juan de santo Tomás, O. P., confessore di Filippo IV di Spagna (1643-1644)*, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 2006; O. FILIPPINI, « Juan de santo Tomás, O. P., confesor de Felipe IV de España (1643-1644) », in Chantal GRELL, Benoît PELLISTRANDI (eds.), *Les Cours d'Espagne et de France au XVII^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2007, p. 87-98; Fernando NEGREDO DEL CERRO, « Fray Juan de Santo Tomás », in José MARTÍNEZ MILLÁN, J.E. HORTAL MUÑOZ (eds.), *La Corte de Felipe IV...*, op. cit., tomo I, vol. 1, p. 640-650.

94. O. FILIPPINI, *La coscienza del re...*, op. cit.

95. G. DESDEVISES DU DEZERT, « Du moyen de discourir sur les Pêché des Rois. Par Fray Juan de Santo Thomas, confesseur de Philippe IV (1643). (Texte inédit espagnol du XVII^e siècle) », *Mélanges littéraires publiées à l'occasion du centenaire de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand*. S. I., Imp. G. Mont-Louis, s.a., p. 37-54.

96. *Ibid.*

de edad del futuro Carlos II y por la inexistencia de un confesor propio, e incluso, cuando le fue designado, solapando su posible autoridad con su protagonismo y omnipresencia en materia y asuntos de gobierno⁹⁷. Como Ribot apuntó en su momento, « El confesionario de la reina, en la regencia, se convierte en el confesionario del rey »⁹⁸.

Una vez alcanzada la mayoría de edad y suprimida la regencia, la rivalidad entre confesor y valido tuvo su paralelo también en la caída en desgracia del confesionario regio durante el reinado de Carlos II. El ejemplo más elocuente lo encontramos con fray Tomás de Carbonell, utilizado como vía para acceder al monarca en numerosas ocasiones por el grupo de nobles que rodeó a don Juan José de Austria, el conocido « partido de los mejores »⁹⁹, que en 1676 intentó lograr el alejamiento de Valenzuela y de la reina madre Mariana de Austria de la corte¹⁰⁰.

Las presiones ejercidas por Carbonell sobre el rey incluyeron desde las alusiones a posibles encantamientos y hechizos realizados por Valenzuela –un tema, por otra parte, recurrente en el reinado del último Austria– a la amenaza por parte del dominico de negar la absolución al monarca en caso de no atender a sus peticiones¹⁰¹. El resultado, sin embargo, fue el contrario al esperado por esta facción, y el confesor regio terminó siendo cesado de su puesto, y apartado de la corte tras concedérsele el obispado de Plasencia, plaza que se negó a ocupar. La designación como su inmediato sucesor de fray Gabriel Ramírez de Arellano, confesor hasta entonces de Valenzuela, fue el signo más evidente del triunfo del *Duende*¹⁰².

97. Sobre esta cuestión, nos hemos detenido con más detalle en M^a. Amparo LÓPEZ ARANDÍA, « Dominicanos v. jesuitas... », *op. cit.*

98. Luis RIBOT GARCÍA, « La España de Carlos II », in P. MOLAS RIBALTA (coord.), *La transición del siglo XVII al XVIII. Entre la decadencia y la reconstrucción*, en *Historia de España Menéndez Pidal*. Madrid, Espasa-Calpe, 1997, tomo XXVIII, p. 86.

99. Una aproximación al enfrentamiento de la alta nobleza con Fernando de Valenzuela, en A. CARRASCO MARTÍNEZ, « Los grandes, el poder y la cultura política de la nobleza en el reinado de Carlos II », *Studia Historica. Historia Moderna*, 20 (1999), p. 77-136. Igualmente, puede resultar ilustrativo, L. OLIVÁN SANTALIESTRA, « Sacar de su cautiverio a don Manuel: curatela y rebelión en la corte de Madrid (1676) », in A. JIMÉNEZ ESTRELLA, J. LOZANO, F. SÁNCHEZ-MONTES, M. BIRRIEL (eds.), *Construyendo Historia. Estudios entorno a Juan Luis Castellano*, Granada, Editorial Universidad de Granada, 2013, p. 607-618.

100. El grupo, apoyado por don Juan José de Austria y el presidente del consejo de Castilla, el conde de Villumbrosa, se aglutinó en torno a don Pascual de Aragón, hermano del conde de Oropesa, don Juan Francisco Tomás de la Cerda y Enríquez, duque de Medinaceli; y el conde de Medellín. Sobre este episodio, véase Laura OLIVÁN SANTALIESTRA, *Mariana de Austria en la encrucijada política del siglo XVII*. Universidad Complutense, Madrid, 2006 [tesis digitales]; J. I. RUIZ RODRÍGUEZ, *Don Juan José de Austria en la Monarquía Hispánica. Entre la política, el poder y la intriga*, Madrid, Dykinson, 2007.

101. « el confesor le ha dicho al Rey que este cierto de dos cosas, que no se le despedira del exerciçio que tiene, pero que no absoluera si no executa los remedios que le preuiene a los datos que se estan padeciendo ». BnE, Ms. 2043, fol. 302 v.

102. Sobre Valenzuela, véase Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, « Precedencia ceremonial y dirección del gobierno. El ascenso ministerial de Fernando de Valenzuela en la corte de Carlos II », in Bernardo José GARCÍA GARCÍA, Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO (eds.), *Visperas de Sucesión. Europa y la Monarquía de Carlos II*, Madrid, Fundación Carlos Amberes, 2015, p. 21-55; M^a. C. FERNÁNDEZ GIMÉNEZ, « Valenzuela: valido o primer ministro », in Juan Antonio ESCUDERO (ed.),

El confesor ante las facciones de la corte. Un instrumento más en la búsqueda del control del soberano

Como el árbitro supremo para atribuir o negar esa calidad –el tratarse de un caso de conciencia– al negocio privado o público de que se tratase era el Confesor, los directores espirituales del último Austria hubieron de desempeñar muy relevante papel político, a medida, sobre todo, que los temas contenciosos se hicieron más trascendentes¹⁰³.

Todavía hay un tercer elemento que podemos añadir a los ya presentados para comprender cómo el confesor del rey no era ni mucho menos un personaje aislado en la corte, reafirmando cómo su actuación distaba sobremanera de representar exclusivamente la de mero responsable de la atención espiritual al monarca.

Aunque son diversos los instantes a lo largo de la centuria en que resultaría fácil presentar ejemplos en los que el confesor real se encuentra en el centro de la lucha entre los grupos de poder de la corte, a nuestro entender, es sin duda, el reinado de Carlos II, y especialmente a partir de la década de los años setenta, etapa en que paulatinamente la preocupación por la sucesión comienza a cobrar importancia en el panorama político, no solo en el seno de la propia Monarquía, sino entre las potencias europeas, cuando la figura del confesor regio –tanto del rey, como de la reina– emerge con toda la fuerza, poniendo de manifiesto su actuación como un integrante más de las facciones de la corte, de ahí que los ascensos y caídas en el puesto, en muchos casos, y ante todo en las últimas décadas del siglo, se encuentren estrechamente ligados al auge u ocaso de determinados grupos de poder cortesanos.

Es de manera principal, la década de los años noventa de la centuria, marcada por la delicada salud del monarca, que hacía presagiar a todos una muerte próxima del monarca sin descendencia cuando el acceso al confesor del rey y por ende, el control del individuo que alcanzaba dicho oficio se convirtió en una obsesión para las distintas camarillas, amén de para los distintos Estados extranjeros con intereses en la sucesión hispana.

El caso más evidente, y que queremos traer en esta ocasión a colación, fue el enfrentamiento abierto durante este período entre la facción comandada por el cardenal Portocarrero, patriarca de Indias y arzobispo de Toledo,

Los validos..., *op. cit.*, p. 353-405; I. RUIZ RODRÍGUEZ, *Fernando de Valenzuela. Orígenes, ascenso y caída de un Duende de la Corte del Rey Hechizado*, Madrid, Dykinson, 2008.

103. D. de MAURA *Vida...*, *op. cit.*, p. 504-505.

grupo más próximo en la corte madrileña a los intereses borbónicos, ante todo en los últimos meses del reinado¹⁰⁴, y la camarilla de la reina Mariana de Neoburgo, de la que formaron parte tanto el confesor del rey fray Pedro Matilla, como el de la propia reina, fray Gabriel de Chiusa, capuchino.

En este sentido, los dos últimos años del reinado de Carlos II resultaron determinantes. Portocarrero no dudó en atacar al confesor del rey en diversos memoriales¹⁰⁵, considerándolo un verdadero déspota y acusándolo de la caída de diversos personajes en la corte como el conde de Oropesa, enemigo de Mariana de Neoburgo, cesado en 1691, en lo que consideraba una maniobra del propio confesor para apartar al hombre fuerte del gobierno con el objetivo de ocupar él su espacio, o del almirante de Castilla, Juan Tomás Enríquez¹⁰⁶, responsabilizándolo del ascenso de Núñez de Prado a la presidencia del consejo de Hacienda, a quien el cardenal consideraba sin preparación ni condiciones para desempeñar dicho oficio.

El delicado estado de salud del monarca, especialmente desde 1698, cuando se llegó a pensar firmemente en que su muerte estaba próxima, convirtió el confesionario regio, a los ojos de todos, en un puesto clave¹⁰⁷.

No menos significativo resultaba en estos momentos el oficio de confesor de la reina para los embajadores extranjeros en la corte de Madrid. De hecho,

104. La actitud del cardenal Portocarrero en la última década del reinado de Carlos II evidenció un claro cambio en sus afectos hacia el posible candidato a sucesor de la corona hispánica. De hecho, a inicios de la década, el embajador imperial Lobkowitz le tenía por uno de los cortesanos más afectos al archiduque. Unos años después, en 1696, llegó incluso a recomendar al monarca que declarase como su heredero a José Fernando de Baviera. Dos años más tarde, sin embargo, comenzó a manifestar un cambio de voluntad, aproximándose a Francia, de lo que dieron buena cuenta los encuentros entre el cardenal y el embajador Henri de Harcourt, en los que Portocarrero declaró su afecto hacia un posible candidato francés. Para Ribot, su adscripción definitiva a la causa francesa no se produciría en ningún caso antes de 1700, a pesar de que algunos diplomáticos de la época, caso del enviado de Baviera, Bertier, le situaran próximo a Francia ya en 1698 o del propio embajador francés Harcourt, quien a inicios de 1699 se mostraba confiado de contar con su fidelidad. Véase Luis RIBOT GARCÍA, «La sucesión de Carlos II. Diplomacia y lucha política a finales del siglo XVII», in M. GARCÍA FERNÁNDEZ, M^a. de los Angeles SOBALER SECO (eds.), *Estudios en homenaje al profesor Teófanés Egido*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2004, vol. 1, p. 87-90 y Luis RIBOT, *El arte de gobernar. Estudios sobre la España de los Austrias*, Madrid, Alianza Editorial, 2006, p. 261.

105. Hemos apreciado, tras la consulta de dos copias manuscritas de dicho memorial, conservadas en la Biblioteca Nacional de España, que estas aparecen datadas en fechas diferentes, un manuscrito, el 10889, aparece con la data de 1694 al comienzo, aunque al final del mismo se concreta que se realizó en Madrid, 4 de enero de 1695; mientras que un segundo manuscrito estudiado, el 10910, lleva como data la de 28 de diciembre de 1696. Esta misma fecha se repite en otro memorial localizado, el 10910. Véase, BnE Ms. 10889, *Memorial que el Señor Cardenal Portocarrero dio a S. Magestad a fin del año 1694* fols. 8 v-12 r; BnE Ms. 10889, *Memorial (muy curioso) que dio a S. Magestad, el Cardenal Portocarrero*, fol. 185 v-214 r; y BnE Ms. 10910, *Memorial que dio a Su Magestad, el Señor Cardenal Portocarrero, el día 28 de diciembre de 1696, sobre su confesor el Padre Fray Pedro Matilla y otras particularidades*, fols. 63 r-82 v. Igualmente, sobre los ataques a Matilla, véase Duque DE MAURA, *Vida...*, op. cit., p. 436.

106. M^a. L. GONZÁLEZ MEZQUITA, *Oposición y disidencia en la guerra de Sucesión. El Almirante de Castilla*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2007.

107. Ilustrativas en este sentido resultan las palabras pronunciadas por el embajador francés, el marqués de Harcourt, en una carta remitida a Luis XIV el 26 de febrero de 1698, en la que reconocía del peso que adquiriría el religioso que controlase la conciencia de Carlos II en el instante de declarar como sucesor de la Corona a un representante del Imperio o de Francia. Al respecto A.M.A.E.F. *Correspondance politique, Espagne*, 77, *Memoire sur les affaires presentes d'Espagne*, fol. 14 r.

para el representante imperial Aloisio Harrach, llegado a Madrid en abril de 1698¹⁰⁸, el acceso tanto a la condesa de Berlepsch, *dueña de honor* de la reina Mariana de Neoburgo¹⁰⁹, como al confesor Chiusa, representaba un paso fundamental para intentar transmitir los deseos e intereses de Austria a la reina ante la crisis sucesoria¹¹⁰, así como para en un momento determinado, poder ejercer cierta influencia en determinadas tomas de decisión con el fin de beneficiar a la casa imperial.

Ante este panorama no resulta, por tanto, extraño que la posesión del confesionario regio se encontrase en el punto de mira de los distintos grupos de la corte, el más próximo a la reina, pero por supuesto, el que existía en torno al cardenal Portocarrero, para el que la caída de Matilla, por ende, debía de constituir un paso fundamental, siendo un segundo objetivo, el cese de Gabriel de Chiusa.

Y así, los ataques y acusaciones contra ambos confesores fueron muy similares. Respecto a Pedro Matilla, Portocarrero criticó abiertamente el enorme poder alcanzado por el confesor del rey, quien en su opinión se había olvidado de atender únicamente al alma del monarca para erigirse en un verdadero déspota¹¹¹. Es más, en su opinión, Matilla había sido todo un ejemplo del « arte de medrar » en la corte, con el único objetivo personal de alcanzar el máximo poder posible¹¹².

Los ataques contra Chiusa no fueron muy diferentes e incluyeron, como en tantas otras ocasiones sucedió con otros confesores en la corte acusaciones que se nos presentan a lo largo de la centuria como verdaderos tópicos: las críticas a supuestas ventas de cargos, rumores sobre la pretensión del confesor de aspirar a convertirse en inquisidor general¹¹³, un tema que rememoraba directamente la situación de Nithard, pero que igualmente fue utilizado previamente a la caída de Matilla¹¹⁴; o acusaciones de encontrarse detrás de los hechizos que tuvieron como protagonista al monarca, recurso que dió óptimos resultados para los detractores de otro de los últimos confesores del

108. Aloisio Harrach sustituyó en el puesto de embajador a su propio padre. Luis RIBOT, *El arte de gobernar...*, *op. cit.*, p. 237. En relación a la acción de Harrach, padre, véase, LAURA OLIVÁN SANTALIESTRA, « Pinceladas políticas, marcos cortesanos: el diario del conde de Harrach, embajador imperial en la corte de Madrid, 1673-1677 », *Cultura Escrita & Sociedad*, 3, 2006, p. 113-132.

109. Sobre esta influyente dama de la corte, véase V. M. KOZÁK, *Mariana de Neoburgo y su entorno cortesano: María Josefa Gertrudis Wolff von Gudenberg (Berlins)*. Trabajo fin de máster. Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2015-2016. Disponible on-line en: <http://eprints.ucm.es/39338/1/TFM%20Koz%C3%A1k%20Valentina%20Marguerite.pdf> [consultado el 30/12/2016]

110. Ariberti al elector palatino, en Madrid, 13 de agosto de 1698; Fernando Buenaventura de Harrach al emperador, en Madrid, 14 de agosto de 1698. A. de BAVIERA, G. MAURA, *Documentos inéditos referentes a las postrimerías de la Casa de Austria en España*. Real Academia de la Historia, Madrid, 2004, vol. 2, p. 814, 816-818.

111. BnE Ms. 10889, fol. 211 v-212 r.

112. BnE Ms. 10889, fol. 195 v.

113. Aloisio Luis de Harrach al emperador, en Madrid, 2 de julio de 1699. A. de BAVIERA, G. DE MAURA GAMAZO, *Documentos inéditos...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1038.

114. Sobre esta cuestión, véase M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA, « El sacrilego tirano... », *op. cit.*

soberano, fray Froilán Díaz¹¹⁵, como apuntamos con anterioridad y como profundizaremos más tarde.

De hecho, los acontecimientos que tuvieron lugar en marzo de 1698, y que abocaron a numerosas caídas y ascensos en el gobierno¹¹⁶ conllevaron también un cambio en el confesionario regio, con el cese de Matilla, tras una profunda campaña propagandística en su contra¹¹⁷, y la consiguiente nómina en su lugar de fray Froilán Díaz¹¹⁸, catedrático de prima de la Universidad de Alcalá de Henares, religioso apoyado por Portocarrero y su círculo, integrado entre otros por el marqués de Leganés, Antonio Ronquillo¹¹⁹ y don Sebastián de Cotes¹²⁰. Como consecuencia lógica, la camarilla de la reina Mariana de Neoburgo perdió la influencia que hasta el momento le había permitido el acceso directo al rey a través de fray Pedro Matilla¹²¹.

Los acontecimientos se sucedieron en los meses siguientes, siendo el principal, la redacción del testamento de Carlos II a finales de año, en el que de nuevo, las figuras de los confesores del rey y la reina aparecieron como decisivas para los interesados en la causa. Así, desde el Palatinado, de hecho, fray Gabriel Chiusa fue la vía elegida para manifestar a Mariana de Neoburgo las quejas por el nombramiento como sucesor del príncipe

-
115. Dado que nos detuvimos en un anterior epígrafe a este episodio, nos remitimos a la bibliografía al respecto reseñada en la nota 70 de este trabajo.
116. Sobre estos acontecimientos de cambios en la corte, Archives Nationales. France. K. 1339, n. 65. De Monsieur de Briord, a Turín le 27 fevrier 1698. (En el interior del documento, se señala, no obstante, como data la de 27 de marzo de 1698).
117. BnE Ms. 5724, *Yntrigas...*, op. cit., fol. 38. Igualmente, A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 180, escrito del nuncio en Madrid, en 6 de marzo de 1698, aludiendo a los rumores que atribuían la caída del hasta entonces confesor regio a Portocarrero: « *La caduta del Padre Mattiglia è stata una risoluzione spontanea del Re, che già da qualche tempo non era contento della di lui direzione. Molti però l'attribuiscono al signor Cardinale di Toledo, la di cui sincerita non s'accordaua colla fina politica del P. Mattiglia generalmente mal uisto* ».
118. Sobre el nombramiento de Froilán Díaz, A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 179, escrito del nuncio en Madrid, 6 de marzo de 1698, fol. 89 r. Para González Mezquita, fray Froilán Díaz, junto a Portocarrero, el marqués de Mancera y el inquisidor general Rocaberti serían favorables a Francia y contrarios al conde de Oropesa. Véase al respecto, M^a. L. GONZÁLEZ MEZQUITA, *Oposición y disidencia...*, op. cit., p. 168 y M^a. L. GONZÁLEZ MEZQUITA, « Entre política y religión a fines del siglo XVII. Prácticas y discursos cruzados », *Cuadernos de Historia Moderna*, 40, 2015, p. 183.
119. Antonio Ronquillo Briceño, conde de Gramedos y comendador de Palomas de la orden de Santiago, nació en Madrid en 1633. Era hijo de don Antonio Ronquillo, gran canciller de Milán. Inició sus estudios en el colegio mayor de Oviedo, en 1654, recibiendo el título de doctor en leyes por la Universidad de Salamanca en 1669. Dentro de la Administración desempeñó los oficios de fiscal y oidor de la chancillería de Valladolid, formó parte de los consejos de Indias –desde 1674– y de Castilla –1680–, ingresando en la Cámara de Castilla en 1685. Falleció en 12 de octubre de 1710. J. FAYARD, *Los miembros del Consejo de Castilla (1621-1746)*, Madrid, Siglo XXI, 1982, p. 79. Un manuscrito de la época llegaría a atribuir a Antonio Ronquillo y a su hermano Francisco la propuesta para que Díaz fuese designado confesor regio. BnE Ms. 5724, *Yntrigas...*, op. cit., fols. 32-33.
120. Sebastián de Cotes y Lacárcel era natural de Olmedo. Estudió en el colegio mayor del Arzobispo, en Salamanca. Ocupó diversos cargos en la Alta Administración: fue presidente del consejo de Italia, presidente del consejo de Hacienda desde 1695, miembro de la Cámara y consejo de Castilla desde agosto de 1698 y comisario de la Santa Cruzada, puesto para el que fue designado en marzo de 1701. Falleció el 29 de enero de 1703. J. FAYARD, *Los miembros...*, op. cit., p. 100.
121. « Tenia la Reyna en el padre Matilla a su disposicion la llave maestra de la conciencia del Rey, la que hasta ahora ha servido de abrir para conseguir quanto se ha discurrido vtil, y de cerrar para excluir todo lo que se ha juzgado nocivo ». BnE, Ms. 5724, *Yntrigas...*, op. cit., fol. 47.

electoral¹²², al considerar que sus derechos a la sucesión habían quedado gravemente lesionados. Ello provocó la disconformidad con la actuación de la reina y su entorno, que aparecieron a los ojos del emperador como responsables en gran medida de la situación¹²³.

El repentino fallecimiento del elector bávaro poco después de ser designado sucesor a la Corona hispana, en febrero de 1799, despertó nuevas esperanzas en la casa de Austria, que vio en el suceso una posibilidad para recuperar posiciones en la lucha sucesoria¹²⁴. El objetivo volvió a ser aproximarse a la camarilla de la reina, especialmente al confesor capuchino¹²⁵, tarea en la que se puso un gran empeño¹²⁶, aún cuando se era plenamente consciente de que los cambios producidos en la corte en 1698 y la pérdida por parte del grupo que rodeaba a la reina del control sobre el confesor de Carlos II limitaba, de forma notable, la capacidad para condicionar el cambio de voluntades del soberano, como antaño¹²⁷.

Entre tanto, el nuncio en Madrid intentaba utilizar al confesor del rey, fray Froilán Díaz como interlocutor entre la Santa Sede y el monarca, en su afán por lograr influir en su posición respecto a la junta de ministros o ante los problemas surgidos en la Inquisición de Nápoles¹²⁸; mientras que el embajador Harrach pretendía ganarse para su causa al propio confesor del rey, así como al propio cardenal Portocarrero¹²⁹, como nos detendremos más tarde.

El denominado Motín de los Gatos, acontecido a finales de abril de 1699, y originado en principio por una grave crisis de subsistencia, que provocó levantamientos en Madrid, y que tuvo como centros la plaza mayor, la plaza de Santo Domingo y las propias inmediaciones de palacio, terminó teniendo una segunda vertiente como movimiento con trasfondo político, que miraba

122. Aloisio Luis de Harrach al emperador, en Madrid, noviembre de 1698 y en Madrid, 19 de diciembre de 1698. A. de BAVIERA, G. de MAURA GAMAZO, *Documentos inéditos...*, op. cit., vol. 2, p. 873-874, 877-878, 881-882.

123. Desde el Palatinado se llegó a acusar a Mariana de Neoburgo y su camarilla de haber ocultado conscientemente tanto la redacción del testamento de Carlos II, como el nombre del sucesor elegido por este. Pedro González a Prielmayer, en Madrid, 14 de enero de 1699; Aloisio Luis de Harrach al emperador, en Madrid, 13 de febrero de 1699. *Ibidem*, p. 890-892, 937-938.

124. Sobre los avatares del problema sucesorio en estos años finales del reinado de Carlos II, véase Laura OLIVÁN SANTALIESTRA, « El fin de los Habsburgo: crisis dinástica y conflicto sucesorio en la Monarquía Hispánica (1615-1700) », in José Manuel NIETO SORIA y M^a. Victoria LÓPEZ-CORDEÓN CORTEZO (eds.), *Gobernar en tiempos de crisis. Las quiebras dinásticas en el ámbito hispánico*, Madrid, Sílex, 2008, especialmente p. 60-64.

125. Ariberti al elector palatino, en Madrid, 28 de febrero de 1698. A. de BAVIERA, G. de MAURA GAMAZO, *Documentos inéditos...*, op. cit., vol. 2, p. 851-852.

126. Ariberti al elector palatino, en Madrid, 13 de marzo de 1699. Igualmente, carta del elector palatino a Ariberti, en Dusseldorf, 28 de marzo de 1699, por la que se recomendaba a Ariberti aproximarse a las dos figuras más influyentes de la camarilla de Mariana de Neoburgo: « Cultive a la Berlips y al padre Gabriel, asegurando a este en secreto que se fia de él más que de la Condesa... ». *Ibid.*, p. 962-963 y 975.

127. Ariberti al elector palatino, en Madrid, 24 de abril de 1699. *Ibid.*, p. 988.

128. A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 180, escritos del nuncio en Madrid, en 15 de mayo y 7 de agosto de 1698, fol. 56 r, fol. 87 r.

129. Luis RIBOT, *El arte de gobernar...*, op. cit., p. 242-243.

directamente a algunas de las cabezas visibles del gobierno, sobre todo al conde de Oropesa, pero también al círculo de extranjeros que rodeaba a la reina¹³⁰, entre ellos, el confesor Gabriel de Chiusa¹³¹.

Las consecuencias no tardaron en llegar, produciéndose pronto los primeros ceses. El conde de Oropesa, presidente del consejo de Castilla, fue el primero en caer¹³². El almirante Enríquez no tardaría en seguir la misma suerte, decretándose su destierro a tres millas de la corte el 23 de mayo¹³³. Algo más costó la caída de la dama de la reina, la condesa viuda de Berlepsch, que resistió junto a la reina hasta el 31 de marzo de 1700, tras arduas conversaciones para fijar un acuerdo que hiciera más llevadera su salida¹³⁴.

El único que permaneció inamovible en su puesto, a pesar de las acusaciones y rumores, fue Chiusa¹³⁵, quien aún mantuvo una influencia destacada, como lo denota el hecho de que en plena crisis en la corte, en mayo de 1699, lo hallemos actuando como mediador entre la reina y la casa de Austria, defendiendo ante esta última la actitud de Mariana de Neoburgo como valedora de la causa austriaca en la lucha por la sucesión, en detrimento de Francia¹³⁶. Una tarea especialmente complicada, en unos instantes en los que las relaciones entre la soberana y el embajador Harrach no atravesaban su mejor

-
130. Sobre el motín y sus repercusiones, véase Teófanos EGIDO LÓPEZ, « El motín madrileño de 1699 », *Investigaciones Históricas*, 2, 1980, p. 253-294.
131. Aloisio Luis Harrach al emperador, en Madrid, 22 de mayo de 1699. Harrach advertía de la aparición de panfletos contra Gabriel de Chiusa, incluso, en la puerta del convento de los capuchinos de Madrid, « amenazando con no respetar su sagrado si antes de seis días no expulsan de allí al confesor de la reina ». A. de BAVIERA, G. de MAURA GAMAZO, *Documentos inéditos...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1011.
132. Oropesa fue desterrado con su familia a Loeches, lugar del marqués del Carpio, a seis leguas de Madrid. Sobre su partida, Ariberti al elector palatino, en Madrid, 22 de mayo de 1699. *Ibidem*, p. 1014. Sobre este personaje, J. M. de BERNARDO ARES, « El conde de Oropesa: el antifranquismo como causa de un proceso político », en A. MUÑOZ MACHADO (ed.), *Los grandes procesos de la Historia de España*, Barcelona, 2002, p. 178-183.
133. Aloisio Luis de Harrach al emperador, en Madrid, 4 de junio de 1699. A. de BAVIERA, G. de MAURA GAMAZO, *Documentos inéditos...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1023. Tras un breve tiempo en Aranjuez, el almirante partió definitivamente hacia Linares en el verano de 1699. Sobre esta cuestión, Aloisio Luis de Harrach al emperador, en Madrid, 2 de julio de 1699. *Ibidem*, p. 1038. Igualmente, véase, M^a. L. GONZÁLEZ MEZQUITA, *El Almirante...*, *op. cit.*
134. Sobre estos acontecimientos, Luis RIBOT, *El arte de gobernar...*, *op. cit.*, p. 205-257. En relación a las condiciones económicas y las personas que debían acompañarla en su destierro, véase una carta del doctor Geleen al elector palatino, en El Escorial, 22 de octubre de 1699. A. de BAVIERA, G. de MAURA GAMAZO, *Documentos inéditos...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1111. Sobre su definitiva partida en marzo de 1700, Aloisio Luis de Harrach a su padre, en Madrid, 25 de marzo de 1700, *ibid.*
135. A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 170, fols. 231 v-232 r. Las acusaciones fueron muy similares a las que se realizaron contra otros religiosos del entorno cortesano. En ellas habitualmente se resaltó el hecho de que el religioso llevaba una vida opuesta a las reglas de su orden. A pesar de que Chiusa logró mantenerse en su puesto, lo cierto es que los acontecimientos hacían a casi todos presagiar un inminente cese a finales de junio de 1699, algo que finalmente no llegó a producirse. Al respecto, véase, cartas de Aloisio Luis de Harrach al emperador, en Madrid, fines de junio de 1699; y del conde Fernando Buenaventura de Harrach a Aloisio Luis de Harrach, su hijo, en Viena, 1 de julio de 1699. A. de BAVIERA, G. de MAURA GAMAZO, *Documentos inéditos...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1036-1037.
136. Aloisio Luis de Harrach al emperador, en Madrid, 4 de junio de 1699. *Ibidem*, p. 1023-1026. La relación con Chiusa, no obstante, parece que se enfrió a inicios de 1700, a tenor de las palabras del propio Harrach. *Ibid.*, p. 1159. Aún en septiembre de 1700 encontramos al capuchino ejerciendo la misma labor ante el emperador. Gabriel de Pontifèrser al emperador, en Madrid, 11 de septiembre de 1700, *ibidem*, p. 1306-1307.

momento¹³⁷. Fundamental en este sentido parece que fue la conexión entre Harrach y el capuchino cuando en los últimos meses de 1700 se promovió la redacción de un nuevo testamento por parte de Carlos II, en un instante en que la muerte del monarca se anunciaba, de nuevo, como inminente. Harrach aspiró a encontrar en Chiusa la mejor influencia para conseguir situar al Archiduque como futuro sucesor a la Corona hispánica¹³⁸.

Para Peña Izquierdo, los intentos del cardenal Portocarrero por apartar al confesor capuchino del poder nunca pudieron llevarse a efecto¹³⁹. Su involucración en el episodio de los exorcismos al monarca, de los que tuvo pleno conocimiento, y en los que había intervenido otro hermano de su orden, el padre Mauro Tenda, tampoco conllevaron su caída¹⁴⁰, a diferencia de lo que sucedió con fray Froilán Díaz, quien se mantuvo al frente de su oficio hasta 1702¹⁴¹.

En medio de este complejo contexto, no podemos olvidar cómo también el mismo confesor del rey, fray Froilán Díaz, a quien ya hemos mencionado, se vio involucrado en el centro de la lucha entre los grupos de poder cortesanos, tanto por el tema sucesorio –Harrach le llegó a considerar partidario de la sucesión imperial a la Corona¹⁴²– como por la dirección del gobierno de la Monarquía, y que en el caso del dominico se manifestó, como acabamos de anunciar, en el proceso abierto por la Inquisición ante los supuestos exorcismos a los que se había sometido al monarca, que conllevaron su caída al frente del confesionario regio¹⁴³.

137. Un episodio especialmente elocuente de las tensas relaciones entre ambos, fue relatado por el propio Harrach al emperador, tras una audiencia con la soberana en 1699, en la que el embajador fue acusado de acudir a las reuniones que se celebraban en la casa del cardenal Portocarrero y de urdir una trama en contra de la propia reina. *Ibidem*, p. 1072-1074. También elocuente resulta el relato de Harrach sobre cómo su propia esposa era tratada por la reina: « A la condesa su mujer la trata como no se usó jamás con ninguna embajadora. Cuando va a palacio tiene que esperar con la servidumbre hasta que sale la reina y la despide con muy pocas palabras, sin que se la haga nunca pasar inmediatamente, como antes. Se ha dado el caso de tener que marcharse de palacio sin haber visto a la reina, cosa que escandaliza a la corte y de la que se habla en todos los estrados ». Aloisio Luis de Harrach al emperador, en Madrid (sin fecha). *Ibid.*, p. 1159. Sobre la actividad de Chiusa como directo mediador entre la reina y el embajador Harrach, además de la carta ya citada, véase la carta de Aloisio Luis de Harrach a su padre Fernando Buenaventura de Harrach, en Madrid 6 y 10 de septiembre de 1699. *Ibid.*, p. 1078-1078.

138. Despacho del conde de Harrach, en Madrid, 29 de septiembre de 1700. *Ibid.*, p. 1325. Muestra de la actividad de Chiusa en relación a esta cuestión también en Aloisio Luis de Harrach al emperador, en Madrid, 1 y 17 de octubre de 1700; y Aloisio Luis de Harrach a su padre, en Madrid, 6 de octubre de 1700. *Ibid.*, p. 1326-1327, 1328 y 1334.

139. A. R. PEÑA IZQUIERDO, *La Casa de Palma. La familia Portocarrero en el gobierno de la Monarquía Hispánica (1665-1700)*, Córdoba, Universidad de Córdoba, 2004, p. 282.

140. Aloisio Luis de Harrach al emperador, sin fecha; y a su padre, en Madrid, 25 y 26 de febrero de 1700. A. de BAVIERA y G. de MAURA GAMAZO, *Documentos inéditos...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1160 y 1162-1163.

141. A.S.V. *Arch. Nunz. Madrid*, 57 fol. 60 r. Ni que decir tiene que desde la llegada de Felipe V, la influencia de Chiusa dejó de ser la que había sido con el último Austria, a pesar de mantenerse junto a la reina viuda.

142. L. RIBOT GARCÍA, « La sucesión de Carlos II... », *op. cit.*, p. 74.

143. La vinculación entre el tema de los exorcismos, la caída de Froilán Díaz y la lucha entre facciones, ha sido apuntada por Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, « La piedad de Carlos II », in Luis RIBOT (ed.), *Carlos II. El rey y su entorno cortesano*, Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica, s.a.,

Poco después de su acceso al confesionario del rey, el dominico había sido involucrado por el inquisidor general fray Tomás Juan de Rocaberti en la realización de diversas averiguaciones en torno a los rumores sobre los hechizos a Carlos II, un tema, por otra parte, recurrente durante el reinado del último Habsburgo, que había surgido por primera vez en la década de los setenta¹⁴⁴ y que se relanzó a partir de junio de 1698.

El fallecimiento de Rocaberti en junio de 1699 presagió el principio del fin de Díaz como custodio de la conciencia del soberano, teniendo como punto de partida decisivo, el nombramiento como inquisidor general de Baltasar de Mendoza y Sandoval, afecto a la causa austriaca, en opinión de González Mezquita¹⁴⁵, así como la acción de fray Nicolás de Torres Palmota¹⁴⁶, declarado y reconocido públicamente como enemigo de Díaz¹⁴⁷, quien, por otra parte, se convertiría a finales de abril de 1700 en su sucesor¹⁴⁸, siendo el último confesor de Carlos II.

Los acontecimientos dieron un giro determinante en marzo de 1700, cuando desde el propio consejo de la Inquisición se promovieron diligencias contra Díaz, que tuvieron como primera disposición la prohibición de asistir al consejo de la Inquisición, paso inmediato a su cese como confesor regio¹⁴⁹. Aunque no es nuestro objetivo en esta ocasión analizar el proceso al que fue sometido fray Froilán por la Inquisición —el cual, por otra parte, se prolongó hasta entrado el reinado de Felipe V—¹⁵⁰, no podemos dejar de mencionar que el mismo puso de manifiesto que no existió en ningún momento una unanimidad entre los integrantes del consejo para procesar al otrora confesor regio durante su desarrollo despertó en más de una ocasión la aparición de voces críticas que aludían a la inoportunidad del proceso, llegándose a hablar, incluso, de “abuso despótico del poder”¹⁵¹. Una corriente

p. 147. En esta misma línea nos manifestamos hace unos años en M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA, « Un criado muy antiguo... », *op. cit.*, p. 140.

144. M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA, « Un criado muy antiguo... », *op. cit.*, p. 142.

145. M^a. L. GONZÁLEZ MEZQUITA, « Entre política y religión... », *op. cit.*, p. 190.

146. *Ibid.*

147. Véase, Aloisio de Harrach a su padre, en Madrid, 6 de mayo de 1700. A. BAVIERA y G. de MAURA, *Documentos inéditos...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1194.

148. A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, escrito del nuncio en Madrid, en 29 de abril de 1700, fol. 131 r.

149. A.G.P.M. *Personal*, expediente personal, caja 292, exp. 69. En el tránsito en que se designaba un nuevo confesor del rey, se determinó que se responsabilizara de dicho oficio de forma interina el padre prior del monasterio de El Escorial. Al respecto, A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 180, Madrid, 15 de abril de 1700, fol. 394 v.

150. Sobre el proceso de Froilán Díaz véase, A.G.O.P. XIV. 635, *Relacion informe de la causa contra el Padre Maestro Fray Froylan Diaz de el borden de Predicadores, confesor de el Rey, nro señor Dn Carlos Segundo con noticia de el suceso de su antecesor el padre Maeſtro Matilla*; A.S.V. *Arch. Nunz. Madrid*, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 56, 58, 59; Real Biblioteca Madrid, *Críticos documentos que sirven como de segunda parte al Proceso criminal que se fulminó al M.R.P.M. Fr. Froylan Diaz*. Madrid, Imp. don Antonio Espinosa, 1788; y M^a. C. GÓMEZ ROÁN, « El proceso... », *op. cit.* Igualmente, sobre esta cuestión nos detuvimos con mayor detenimiento en M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA, « Un criado muy antiguo... », *op. cit.*, p. 140-150.

151. M^a. C. GÓMEZ ROÁN, « El proceso... », *op. cit.*, p. 547. Aunque tras la subida al trono de Felipe V, se produjo el cese como confesor del rey de fray Nicolás de Torres —sin olvidar que el cambio dinástico implicó la pérdida del confesionario regio para la orden de Predicadores—, las últimas diligencias en la Inquisición que supusieron finalmente la declaración de la nulidad del proceso contra fray Froilán Díaz en 1704, así como su restitución como miembro del consejo inquisitorial,

de opinión que acabaría imponiéndose cuando en noviembre de 1704 el propio consejo terminara declarando nulo dicho proceso, absolviendo al antiguo confesor y restituyendo en sus cargos a varios consejeros que en el transcurso del proceso habían sido también destituidos¹⁵².

Por otra parte, no podemos dejar de mencionar que el hecho de que Froilán Díaz fuera el único encausado por el tema de los hechizos al monarca, cuando los sucesos acometidos desde 1698 eran sobradamente conocidos por Mariana de Neoburgo y su confesor, fray Gabriel de Chiusa, por el embajador imperial, así como por el nuncio en Madrid —a quien el propio Díaz informaba de modo regular de las acciones llevadas a cabo y quien a su vez transmitía las noticias de los acontecimientos a la Secretaría de Estado vaticana¹⁵³— e incluso por el propio cardenal Portocarrero¹⁵⁴ nos ponen de manifiesto que el dominico fue en realidad un cabeza de turco, reforzándose, de este modo, la idea de que bajo dicho suceso se esconde una realidad mucho más compleja, que no solo hemos de vincular a las luchas entre los distintos grupos de poder —y por ende de presión— de la corte en la causa sucesoria, sino también a los conflictos y tensiones internos de la propia orden dominica, como hemos anunciado en un epígrafe previo, una consideración que no pasó desapercibida para muchos coetáneos¹⁵⁵.

A pesar de que los representantes diplomáticos en Madrid consideraban al nuevo confesor regio, Nicolás de Torres, como próximo a la reina Mariana de Neoburgo, y por ende, favorable a la causa imperial¹⁵⁶, lo cierto es que en la corte, la balanza sucesoria se inclinaba poco a poco hacia Francia¹⁵⁷. Como ha señalado Ribot,

trajeron como directo y primer resultado el destierro de Torres en 1701. A.S.V. *Arch. Nunz. Madrid*, 46, Madrid, 4 de julio de 1701, fol. 173 v.

152. A.S.V. *Arch. Nunz. Madrid*, 26, el Inquisidor General al arzobispo de Damasco, en Segovia, 12 de enero de 1704 y escrito (de autor anónimo), en Madrid, 19 de enero de 1704, fols. 372 r-373 r, 374 r-375 r; y *Arch. Nunz. Madrid*, 59, el cardenal Paulucci al nuncio Zondodari, en Roma, 13 de diciembre de 1704, fols. 1096-1097. Véase también M^a. L. GONZÁLEZ MEZQUITA, « Entre política y religión... », *op. cit.*, p. 193. Para resarcir al otrora confesor regio, una vez restituido de sus honores, se planteó ofrecerle la mitra de Ávila en 1705, propuesta que sin embargo, no fue aceptada por la Santa Sede. Véase, A.S.V. *Arch. Nunz. Madrid*, 53, fols. 50 r, 62 r, 66 r-v, 100 r, 113 r-114 r, 169 r, 172 r, 241 r, *Arch. Nunz. Madrid*, 60, el cardenal Paulucci al nuncio Zondodari, en Roma, 5 de febrero de 1707, fols. 1629-1630.
153. Véase, como referencia, las numerosas alusiones localizadas sobre este tema en A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 180, escritos del nuncio en Madrid, en 9, 13, 23 de julio, 14, 20 de agosto, 3, 17 de septiembre, 15 de octubre, 12 de noviembre, 9, 24 de diciembre de 1699, 7 de enero de 1700, fols. 261 r, 266 r, 269 r-270 v, 288 r-v, 298 r-v, 305 r-306 v, 314 r-317 v, 322 r, 331 r-v, 352 r, 353 r, 364 r.
154. A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 180, Madrid, 6 de agosto de 1699, fol. 282 r.
155. Ante la caída de Díaz, el nuncio en Madrid advertía que a pesar de los acontecimientos, buena parte de la corte « lo rriconosce per huomo de bee e dotto, con attribuire la sua disgrazia alla persecuzione de propii frati del partito provinciale e ad altri finco politici ». A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 180, Madrid, 15 de abril de 1700, fol. 394 r.
156. Aloisio Luis de Harrach al conde de Auersperg, en Madrid, 6 de mayo de 1700. A. BAVIERA, G. de MAURA GAMAZO, *Documentos inéditos...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1193. Igualmente, Blécourt a Torcy, en Madrid, 23 de septiembre de 1700. *Ibidem*, p. 1316.
157. A.S.V. *Segr. Stato, Spagna*, 180, escrito del nuncio en Madrid, en 10 de junio de 1700, fols. 411 r-412 r. Mientras Portocarrero y los integrantes del consejo de Estado parecían aproximarse, en opinión del nuncio en Madrid, hacia Francia, el monarca parecía utilizar a su nuevo confesor como vía para contactar con la Santa Sede, a quien también se consideraba se pretendía involucrar en el debate tanto sobre la repartición como la sucesión. *Ibid.*, fol. 411 v.

los errores y vacilaciones del emperador y, sobre todo, el odio generalizado hacia la reina y el embajador imperial Aloisio Luis de Harrach, la escasa capacidad de éste, los errores y vacilaciones del emperador y, sobre todo, el odio generalizado hacia la reina y sus colaboradores más inmediatos, minaron de forma decisiva la tendencia natural de los gobernantes, los nobles la opinión española en favor de la casa de Austria y en contra de Francia. Frente al mal gobierno, del que se responsabilizaba a la reina y sus « lados », la Francia de Luis XIV aparecía, cada vez más, como la imagen del orden y la eficacia¹⁵⁸.

Las presiones de la reina, del cardenal Portocarrero y del propio confesor del rey –instigado, a su vez, por la propia Mariana de Neoburgo¹⁵⁹–, encareciendo la firma de un nuevo testamento por parte de Carlos II, quedaron firmemente ratificadas el 3 de octubre de 1700. Pero lejos de los intereses que la reina reinante o el confesor regio pudieran tener, la gran beneficiada fue la casa de Borbón, puesto que se declaraba como heredero al duque de Anjou, futuro Felipe V¹⁶⁰.

Conclusiones

A tenor de lo expuesto, a través de los estudios de caso presentados, podemos advertir la significación e influencia de los confesores regios –tanto del rey, como de la reina– en la corte hispana de los Habsburgo durante el siglo XVII.

Oficio de enorme relevancia política, su control fue objeto de disputas entre las dos órdenes religiosas preeminentes en la Monarquía Hispánica durante el Seiscientos: la orden de Predicadores y la Compañía de Jesús. Los confesores fueron, además, centro de complejas relaciones con los otros hombres todopoderosos en el gobierno durante la centuria: los validos; así como figuras claves en el ocaso de la dinastía, cuando la crisis sucesoria se hizo ante todo evidente.

Todos estos signos nos ponen de manifiesto la relevancia de dicho oficio, demostrando cómo trascendió ampliamente una mera misión espiritual, para comprender un lugar decisivo en las relaciones políticas y diplomáticas de la Monarquía.

158. Luis RIBOT, « La sucesión de Carlos II... », *op. cit.*, p. 72.

159. M^a. L. GONZÁLEZ MEZQUITA, *Oposición y disidencia...*, *op. cit.*, p. 183.

160. Sobre estos avatares, Luis RIBOT, *El arte de gobernar...*, *op. cit.*, p. 255-257.

Michael Florent van Langren (1598-1675) and the Habsburg Court

René Vermeir
Universiteit Gent

In his biography of the Archduke Albert, Aubertus Miraeus recalled that Albert often invited the mathematician Michel Coignet to his court. Since 1596, Coignet, formerly in the service of the city of Antwerp, had been employed by the Archduke, he worked as a military advisor and accidentally acted as a middleman in acquiring books and globes for the court. But it is not clear what exactly the duties of Coignet were¹. Coignet was involved in the siege of Ostend, probably as an artillery expert. In 1604 he was designated as « *cosmographe* », a title which was often associated with cartography or navigation. Coignet remained related to the court until his death in 1623, shortly after Archduchess Isabella (governess general of the Habsburg Netherlands after the death of Albert) accorded him a life pension. But throughout his life, Coignet continued to live in Antwerp and to work for the city in many projects. In short, although Coignet can certainly be considered a courtly scientist, his career was not confined to this one role.

The best example of a courtly scientist would be the cartographer and royal cosmographer Michael Florent van Langren. Although Van Langren was also active as an independent engineer, proposing several projects to the city magistrates of Brussels and Antwerp, the whole of his career and much of his self-consciousness was based on his courtly position. Without a classical education, Van Langren was not in a position to pursue an academic career, but as a gifted mathematician well introduced at the Brussels court, he could aspire to earn himself a place in the world of learning².

In the sixteenth and seventeenth centuries, several members of the van Langren family enjoyed some fame as the designers of terrestrial and celestial globes, cartographers, engravers and inventors. Michael Florent van Langren is especially well known, not least because in 1645 he published the first ever, detailed selenography.

-
1. Ad MESKENS, *Familia Universalis: Coignet. Een familie tussen wetenschap en kunst*, Antwerp, Koninklijk museum voor schone kunsten, 1998, p. 51-145.
 2. Geert VANPAEMEL, « Dubbelportret: Michiel-Florent Van Langren (ca. 1600-1675) als ingenieur en astronoom », *Studium*, 1, 2008, p. 13-31.

From the Republic to the Habsburg Netherlands

At the end of the sixteenth century, Arnold Floris van Langren, his brother Hendrik Floris and their father, Jacob Floris, were all active in Amsterdam as globe makers and engravers. In 1608, Arnold decided to leave the Republic and settle in the Spanish Netherlands. The timing – he emigrated shortly before the Twelve Years' Truce – may suggest that political or religious considerations were behind this decision, but in reality van Langren was on the run from his creditors³.

Krista De Jonge has repeatedly stressed that the government of the Archdukes was a « highly favourable period for 'ingenious' men »⁴. For various reasons, Albert and Isabella had need of engineers and technicians. Indeed, until 1609 they were carrying out siege warfare against the Republic, which meant that technical expertise in many areas was an absolute necessity. Apart from this, they also commissioned a series of major infrastructure projects throughout their reign, and they were very concerned with expanding and improving the appearances of their various residences. In this context, it is not surprising that all those who had something to contribute on scientific grounds, could count on the interest and protection of the Archdukes.

Arnold Floris van Langren was therefore welcomed to the Southern Netherlands with open arms. In September of 1609, Albert and Isabella appointed him their official cosmographer, for which he received a modest yearly salary of 200 guilders⁵. After recovering his instruments, which he had left behind in Amsterdam during his hasty departure, he resumed his previous activities. Only the setting changed, Arnold Floris now worked out of Antwerp and Brussels. After the death of Archduke Albert in 1621 and the resulting reversion of the Southern Netherlands to the Spanish crown, he remained in the service of Isabella, who continued to govern the land in the name of king Philip IV. This change in governance does not seem to have had a negative impact on his finances, quite the contrary. In 1628, he received nearly 3,000 guilders « *pour être employé aux affaires secrètes.* »⁶ The exact nature of the services rendered in this instance cannot be stated with any certainty. However, it is known that at that time his son, Michael Florent, was involved in constructing a network of new channels, the *Fossa Eugeniiana*.

Michael Florent van Langren followed in the professional footsteps of his father and was explicitly committed to serving the Habsburg dynasty. It

-
3. Peter VAN DER KROGT, *Globi neerlandici. The production of globes in the Low Countries*, Utrecht, HES publ. 1993, p. 87-91, 128-135 and 257-267.
 4. Krista DE JONGE, « Building policy and urbanisation during the reign of the Archdukes », in Werner THOMAS and Luc DUERLOO (eds.), *Albert & Isabella 1598-1621. Essays*, Brussels – Leuven, Koninklijke musea voor kunst en geschiedenis – Katholieke universiteit, 1998, p. 215.
 5. Peter VAN DER KROGT, *Globi neerlandici, op. cit.*, p. 134.
 6. Louis Prosper GACHARD, *Rapport à Monsieur le Ministre de l'Intérieur sur les archives de Lille*, Brussels, Hayez, 1841, p. 328.

is not the intention of this paper to discuss his many ideas and proposals, but rather, on the basis of some of his dealings with them, to illustrate how he aided the Spanish-Habsburg cause; and, furthermore, to demonstrate how the younger van Langren fished for financial support from governess general Isabella and Philip IV. Arnold Floris appears to have been successful in his efforts to build up a good relationship with the Archdukes' court and government councils in Brussels, but his son would soon surpass him in this regard. His efficiency in lobbying the authorities and his skill in getting well placed important persons to plead his case in Brussels and Madrid were at their highpoint during the years in which he peddled his new method for determining longitude, as well as the spin-off from this research, his famous lunar map.

Longitude

Van Langren concentrated on developing a better system for measuring longitude from a very young age. The existing method was more or less suited to dry land, but it was next to useless at sea. This problem was one of the great scientific challenges of early modern Europe and an important element in the commercial, colonial and political competition between states. Philip II and Philip III offered a substantial reward to whomever could find a solution⁷.

Michael Florent van Langren started work on the problem at least as early as 1623, but only around 1630 did he appear satisfied with his findings. To determine longitude at sea, he used measurements based on the phases of the moon. According to him, by noting the differences in time between the appearance and disappearance of lunar mountains and craters along the terminator, the dividing line between the dark and lit parts of the moon, it was possible to determine how far one had travelled longitudinally⁸. Convinced of the value of his method, he tried to persuade both the governments in Brussels and Madrid that he was entitled to the reward on offer. His investigation into how best to determine longitude led him to create a detailed description of the lunar surface, which in turn led to the publication of his map of the moon's surface in 1645.

In Michael Florent's famous *Verdadera longitud por mar y tierra* of 1644, in which he explains how he came to this new method of calculating longitude, he wrote that he had become intrigued by the issue in 1621 and that he had personally informed the governess of his plans in 1625. This apparently

-
7. William J.H. ANDREWES, « Introduction », in William J.H. ANDREWES (ed.), *The Quest for longitude*, Cambridge MA, Harvard university, « Collection of Historical Scientific Instruments », 1996, p. 2; Willem E.J. MÖRZER BRUYNS, « Longitude in the context of navigation », in W.J.H. ANDREWES (ed.), *The Quest, op. cit.*, p. 44; Alan STIMSON, « The longitude problem: the navigator's story », in W.J.H. ANDREWES (ed.), *The Quest, op. cit.*, p. 80.
 8. Jan VANDENBRUAENE, *Astronomische gids voor België*, Brussels, VUB Press, 2009, p. 222-223.

took place during Isabella's stay in Dunkirk, where she was supervising the town's transformation into the new home harbour of the Spanish war fleet⁹. Michael Florent was there along with his father, and this experience probably laid the groundwork for his later proposals for strengthening the ports of Ostend and Mardyck-Gravelines. In 1626, he was involved in the construction of the *Fossa Eugenianna*, the channel being dug between the Maas, Rhine and the Scheldt in order to divert trade from the Republic to the Southern Netherlands¹⁰. He produced maps for the project and was handsomely compensated for his efforts¹¹. Even then, he was already referred to as the « *mathématicien de Sa Majesté* », Philip IV. Clearly, Michael had acquired a permanent position in Isabella's entourage.

There in Dunkirk, he informed the governess that he had developed « *avecq toute certainté* » a new method for determining longitude. Isabella was apparently entirely convinced of the value of his discovery since she advised the king to give Michael Florent and his brother 100 Flemish pounds apiece, 1,200 guilders in total, to further develop his theory¹². Van Langren also wanted a patent to protect his invention and asked her for an allowance that would enable him to travel to Spain in order to convince Philip IV and his advisers of the value of his discovery¹³.

That was the start of an intense period of lobbying and negotiations with various government agencies in Brussels and Madrid. The records show just how well known van Langren was to many influential figures in court circles. The correspondence between Puteanus and van Langren shows that from about 1630 onwards, it was mainly he (Puteanus) who used all his *savoir faire* and personal contacts to plead van Langren's case in Brussels government circles. Puteanus not only gained scientific approval for van Langren's project¹⁴, but also provided him with sound political counsel. For example, Puteanus advised van Langren to take his proposal to the regional Council of Brabant first. He was well acquainted with its chancellor, Ferdinand Boisschot, and approval there would ensure its favourable reception in the Privy Council¹⁵. Approval from this council was crucial because in practice

9. Henri BOSMANS, « La carte lunaire de Van Langren conservée aux Archives Générales du Royaume à Bruxelles », *Revue des questions scientifiques de Bruxelles*, 2^e série, IV, 1902, p. 132; Jonathan I. ISRAEL, *The Dutch Republic and the Hispanic World, 1606-1661*, Oxford, Oxford University Press, 1982, p. 116.

10. « Etat des canaux projetés entre le Rhin et la Meuse » [1626]; Henri LONCHAY, Joseph CUVELIER and Joseph LEFÈVRE (eds.), *Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVII^e siècle*, [CCE], Brussels, 1923-1937, II, nr. 960.

11. Request of M.F. van Langren with an apostille by Archduchess Isabella, September 20, 1627 (Henri BOSMANS, « La carte lunaire », art. cit., p. 118).

12. Letters patent of Philip IV, April 22, 1626 (Henri BOSMANS, « La carte lunaire », art. cit., p. 136).

13. Michael FRIENDLY, Pedro VALERO-MORA, and Joaquín IBÁÑEZ ULARGUI, « The first (known) statistical graph: Michael Florent van Langren and the 'secret' of longitude », *The American Statistician*, 64/2, May 2010, p. 180.

14. Michael Florent van LANGREN, *La verdadera longitud por mar y tierra*, [Brussels], 1644, p. 10.

15. Erycius Puteanus to Michael-Florent van Langren, October 10, 1630; Jean Jacques MOREAU, *Honderd veertien Nederlandse brieven van Erycius Putaneus aan de astronoom Michael Florent van Langren*, Antwerp, De Sikkel, 1957, p. 32.

the Privy Council was the highest governmental authority in the Habsburg Netherlands. Puteanus also told him to get in touch with the marquis of Aytona. This sophisticated, Catalan nobleman, passionate about literature and science, had been the special envoy of Philip IV to Brussels since 1629. Behind the scenes he exerted immense influence and the support that he gave to Michael Florent was very important¹⁶.

Van Langren had no problem in getting a provisional go-ahead from Isabella and the government in Brussels, which ensured that his theory would be reviewed by the authorities in Madrid. Van Langren then enlisted an entire assortment of figures with immense credibility and extensive connections to the Spanish court to put in a good word for him in Madrid. Among others, he managed to persuade Jean-Jacques Chifflet to write on his behalf. As Isabella's personal physician and a member of a family that had been employed and esteemed by the Habsburgs for generations, Chifflet had a considerable amount of weight to throw around. However, van Langren cannily refused to make all the details of his discovery public, for fear that others would plagiarize his findings.

Persuading the king's ministers

In the summer of 1631, with a letter of introduction from Isabella in hand¹⁷ and a modest travel allowance provided by the Brussels government, van Langren was able to make the trip to Madrid in person. The support from Isabella and the government was welcome, of course, but it was not Brussels that would ultimately determine the fate of his petition. To win the high reward offered, he had to convince both the king and his powerful prime minister, the Count-Duke of Olivares.

Which agencies did van Langren have to deal with in Madrid? First, there was *the Consejo Supremo de Flandes*, the institution that advised the king on all matters concerning the Spanish Netherlands. At that time, the key figure in this council was Pieter Roose, a confidant of Olivares. Puteanus knew this strict lawyer well, and he warned van Langren that the best approach was to flatter him¹⁸. The *Consejo Supremo* discussed the matter on numerous occasions¹⁹, but in the end was unable to do much more than confirm that van Langren's proposal was supported by authoritative figures in the Netherlands and was therefore worthy of further investigation. In 1632,

16. Erycius Puteanus to Michael-Florent van Langren, November 14, 1630 and May 24, 1631; Jean Jacques MOREAU, *Honderd veertien*, p. 40 and 65-66; Omer VAN DE VYVER, « Lettres de Jean-Charles della Faille SI, cosmographe du roi à Madrid, à Michael-Florent Van Langren, cosmographe du roi à Bruxelles, 1634-1645 », *Archivum historicum Societatis Iesu*, 46, 1977, p. 106.

17. Michael-Florent VAN LANGREN, *La verdadera*, *op. cit.*, p. 9 (July 5, 1631).

18. Erycius Puteanus to Michael-Florent van Langren, [November] 1631 (Jean Jacques Moreau, *Honderd veertien*, *op. cit.*, p. 76-78).

19. Consulta of the Supreme Council for the Low Countries and Burgundy to Philip IV, January 7, 1631 (CCE 2, nr. 1716); *idem*, August 20, 1631 (CCE 2, nr. 1771).

the *Consejo de Flandes* aided him to the tune of more than 1,000 guilders, enabling him to extend his stay in Madrid, and forwarded his case to the institution capable of making a definitive assessment: the *Consejo de Indias*.

While cooling his heels, waiting for the Council of the Indies to take up the matter, van Langren sent the Spanish government proposals of a very different nature: for example, a design for inflatable leather bladders that could serve as small boats for soldiers crossing rivers (Fig. 37). Philip IV seized upon this idea and ordered Isabella to produce 3,000 units of this fantastic invention in the Netherlands for immediate shipment to Spain²⁰. It may seem surprising that Philip IV thought it was better to produce them up north, but this was characteristic of the time. The Iberian Peninsula quite simply lacked the requisite resources, training and expertise to make such items.

In general, the Spanish nobility turned their noses up at technical instruction of any kind. This meant, for example, that the artillery and engineering divisions of the Spanish army were almost always led by Italians or Southern Netherlanders. Such scientific know-how was almost completely absent in Spain. The Flemish Jesuit Jean-Charles della Faille expressed this very clearly in 1642 when he wrote van Langren that he « is completely unsurprised that our enemies, although inferior in number, have the upper hand, because I notice that technical skill and science are despised here, although they are no less important to warfare than the soldiers themselves. »²¹ At that time, della Faille was a technical advisor in the war against Portugal, which had rebelled against Philip IV in 1640, and he experienced this apathy first hand, every day.

Della Faille's own career was a testament to the shortage of technical know-how in the Iberian Peninsula: Olivares had imported him from Leuven to teach mathematics in Madrid. The Count-Duke was painfully aware of the consequences of the lack of scientific knowledge and interest, and saw technically trained, young, Spanish nobles as the key to a better performing Spanish army. Early in the 1620's, he initiated the establishment of the *Reales Estudios de San Isidro*, the successor to the Royal Academy of Mathematics founded in 1582 by Philip II. This institute, housed in the Jesuit Imperial College of Madrid, opened its doors in 1629. But despite Olivares' powerful support, it was unsuccessful due to an almost total lack of interest. Della Faille constantly complained about this unresponsiveness as well as the general unwillingness to invest in science²². In 1638, della Faille was also appointed *cosmógrafo mayor del Consejo de Indias*, one of the highest academic positions in the Spanish empire. That the majority

20. Philip IV to Aytona, February 27, 1633 (CCE 3, nr. 20).

21. Jean-Charles della Faille to Michael-Florent van Langren, October 19, 1642; Omer VAN DE VYVER, « Lettres », *op. cit.*, p. 171-172, quoted in John H. ELLIOTT, *The Count-Duke of Olivares. The Statesman in an age of decline*, New Haven, Yale University Press, 1986, p. 638.

22. Jean-Charles della Faille to Michael-Florent van Langren, October 18, 1639; Omer VAN DE VYVER, « Lettres », *op. cit.*, p. 147-148.

of Spanish cosmographers were not, in fact, Spanish, is proof of the sorry state of science in Spain²³.

Thus, because of this scarcity of home-grown expertise, della Faille was a scientific authority in Spain during the time at which van Langren was trying to gain approval for his proposal in Madrid. Della Faille seems to have quickly become captivated by van Langren's discovery, and as a result, the Jesuit became a zealous advocate for him in Madrid. He guaranteed van Langren's scientific seriousness and brought him into contact with many prominent figures in both government councils and the royal court. Della Faille even arranged a personal audience with Philip IV for van Langren, at which time they made astronomical observations together²⁴.

It took one and a half years for the *Consejo de Indias* to get around to examining van Langren's method, despite repeated urging by the *Consejo de Flandes*. In the end, however, his extensive notes and detailed sketches did not manage to sway the council. The council said van Langren was quite well educated and that, indeed, many scholars backed him but the councillors were not satisfied and demanded hard evidence that his theory was correct²⁵.

Mapping the moon (Fig. 38)

Van Langren did not get the reward and returned empty-handed to the Netherlands in the spring of 1634. Yet he did not leave Madrid completely destitute, because he had managed to gain the king's personal interest in mapping the lunar surface. Philip IV thought this was an absolutely brilliant idea. In 1625 the king had awarded himself the cosmic title of *Rey Planeta*²⁶. He had a string of impressive military victories that year. And so, in order to make it perfectly clear to his European competitors that he was a powerful, world ruler, what better way than to attach his own name to heavenly bodies? Van Langren shrewdly suggested calling his moon map « *Luminaria Austriaca Philippica* » and proposed naming features of the lunar surface after the king and other members of the House of Habsburg. The king's enthusiastic support of the endeavour, which began in 1633²⁷, yielded van Langren a salary of 100 guilders per month²⁸ and would lead to the 1645 publication of the first real map of the moon's surface ever made: the « *Plenilunii lumina austriaca philippica* ».

23. Ad MESKENS, *Joannes della Faille s.j. Mathematics, modesty and missed opportunities*, Rome, Belgisch historisch instituut te Rome, 2005, p. 54.

24. Omer VAN DE VYVER, « Lettres », *op. cit.*, p. 83; Ad MESKENS, *Joannes della Faille, op. cit.*, p. 50.

25. Archivo General de Indias (Sevilla), Patronato Real 262, R. 7 (4).

26. Robert A. STRADLING, *Philip IV and the government of Spain, 1621-1665*, Cambridge New York, Cambridge University Press, 1988, p. 67.

27. Philip IV to Isabella, May 27, 1633; Louis Prosper GACHARD, *Bulletins de l'Académie Royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, XII/1, 1845, p. 261-262.

28. Jean-Charles della Faille to Michael-Florent van Langren, June 28, 1635; Omer VAN DE VYVER, « Lettres », *op. cit.*, p. 105.

Van Langren's map lists 325 features. If we examine his nomenclature, it is quite clear in choosing appellations for mountains, craters and oceans, his patrons were never far from his thoughts. Apart from the saints, biblical figures and scientists, the Habsburg dynasty is also quite prominent. Naturally, Philip IV has multiple listings, but so too does Archduchess Isabella. Nor did van Langren slight other officials in the Spanish Netherlands; the governor-generals Aytona and Castel Rodrigo and the military commanders Piccolomini and the marquis of Santa Cruz were given their own bits of lunar real estate. His personal friends and patrons, such as della Faille and Puteanus were likewise immortalized²⁹.

The government of Philip IV was not what anyone would call a resounding success. Van Langren's method for calculating longitude also proved unsuccessful, and he gained neither eternal fame, nor the reward that he fought so hard for. Yet in the end, both king and astronomer gained as a result of their meeting in Madrid. Van Langren was provided with a more or less decent income and Philip IV, *el Rey Planeta*, still had a cosmic reign of sorts.

29. See the list of names in Ewen A. WHITAKER, *Mapping and naming the moon. A history of lunar cartography and nomenclature*, Cambridge New York, Cambridge University Press, 1999, p. 195-200.

Gerard Ter Borch, un pintor holandés al servicio de la diplomacia española¹

Diana Carrió-Invernizzi
UNED, Madrid

¿Qué hizo del pintor holandés Gerard Ter Borch (1617-1681) un agente y mediador perfecto durante las negociaciones de los tratados de Paz de Westfalia (1648)? Hace veinte años Jonathan Israel buscaba respuestas a esta pregunta², argumentando que los largos viajes de Ter Borch le dotaron de un aura de artista internacional y le permitieron acumular conocimientos de lenguas y capacidades negociadoras cuyo alcance real aún está por esclarecer. Tuvo una vida de éxitos y reconocimiento, sobre todo en su faceta de retratista, por la que le recuerda mayormente su biógrafo Houbraken³, quien apenas refiere nada sobre su condición de pintor de género, de pinturas domésticas, íntimas, que tan importantes serían en sus últimos años residiendo en Holanda y que tanta influencia ejercerían sobre pintores como Vermeer⁴. Sus habilidades cortesanas y su fama de retratista le permitieron llegar a Westfalia en 1646 acompañando a la delegación de Ámsterdam y retratar allí a todos los delegados internacionales, a la vez que entraba en el servicio del embajador español Gaspar de Bracamonte y Guzmán y recibía honores nada menos que del rey de España (Fig. 30).

Ter Borch, con amplias conexiones familiares, fue el pintor de género holandés que más viajó en sus años de formación, a lo largo de más de una década⁵. Todavía hoy, como se ha visto en una reciente exposición sobre el pintor, se conoce muy poco sobre sus viajes⁶. Aunque gracias a ellos entró en contacto con ámbitos diplomáticos muy diversos, los historiadores no

1. La investigación que ha dado lugar a este ensayo ha sido posible gracias a la financiación del Proyecto I+D+I de la UNED: « Poder y representaciones culturales en la época moderna: agentes diplomáticos como mediadores culturales de la Edad Moderna (siglos XVI-XVIII) » (HAR2016-78304-C2-2-P), del Ministerio de Economía y Competitividad de España. Agradezco a Manuel Herrero la lectura atenta que ha realizado del texto y sus comentarios.
2. Jonathan ISRAEL, « Art and diplomacy. Gerard Ter Borch and the Munster Peace negotiations, 1646-8 », in *Conflicts of Empires: Spain, the Low Countries and the Struggle for World Supremacy, 1585-1713*, London, Rio Grande, Ohio, Hambledon Press, 1997.
3. Arnold HOUBRAKEN, en su diccionario biográfico, editado en Ámsterdam entre 1717 y 1721. Hemos consultado la edición inglesa: *Arnold Houbraken's Great Theatre of Netherlandish Painters and Paintress*. Hendrik J. Horn, 2 vols., Davaco Publishers, 2000.
4. Como ha puesto de relieve la reciente exposición *Vermeer and the masters of genre painting: Inspiration and Rivalry*, editado por Adrian E. WAIBOER y otros, Yale University Press, 2017, p. 28.
5. Debemos excluir lógicamente a la famosa escuela de Utrecht, cuyos miembros residieron en Italia por largos periodos.
6. *Vermeer and the masters of genre painting*, p. 28. Sturla J. GUDLAUGSSON, *Gerard ter Borch*, La Haya, M. Nijhoff, 1959-1960, vol. 2, p. 9-33.

han prestado suficiente atención a su faceta de agente diplomático. De entre todos sus destinos, el que dejó una impronta más profunda en su modo de pintar y en su trayectoria de agente político fue sin duda España, pero de su paso por Madrid aún carecemos de evidencias documentales⁷. En Londres vivió menos de un año y no parece que la influencia que ejerció sobre Ter Borch fuera tan honda⁸. Del viaje a Italia, que es probable, aún carecemos de noticias que lo confirmen. Su viaje a España hacia 1637 era algo anómalo y se produjo en un momento especial en las relaciones entre la monarquía española y las Provincias Unidas del Norte. Desde la Tregua de los Doce años la república de las Provincias Unidas del Norte actuaba ya en la práctica como independiente, aunque la monarquía no la reconoció como un ente jurídico soberano hasta 1648, lo que explica que en Madrid lógicamente no hubiera ni una delegación holandesa estable, ni una comunidad reconocida a su alrededor⁹. Para Enrique Valdivieso, los contactos artísticos entre Holanda y España fueron casi inexistentes antes de 1648¹⁰. No conocemos a ningún artista español que viajara a Holanda y fueron muy pocos los artistas holandeses que pasaran por España en la primera mitad del siglo XVII. Quizá la estancia más importante fue la de Cornelis de Beer, en 1630, quien pintó para la desaparecida iglesia de capuchinas de Murcia. Su hija, María Eugenia de Beer, trabajó como grabadora en Madrid a mediados de siglo. Otros holandeses que viajaron a España fueron La Fontaine, Antonio van de Pere (en la segunda mitad del siglo) y el paisajista Warnard van Rijzen, pero de todos ellos sabemos muy poco. El contacto se produjo sobre todo por la presencia en España de grabados holandeses, de obras de Bloemaert y de Goltzius, que muchos pintores españoles copiaron, como Zurbarán, Alonso Cano, Antonio del Castillo o Murillo. Rembrandt no ejerció apenas influencia sobre la pintura española. Muy distinto fue por supuesto la influencia tan extensa que ejercieron pintores de los Países Bajos meridionales, como Rubens. Las colecciones reales tenían en cambio poquísimas obras holandesas¹¹. Solo llegaban a Madrid cuadros, fundamentalmente de historia, de los holandeses italianizados en Roma, Nápoles o Sicilia, como la serie para el Palacio del Buen Retiro, de Both o Swanevelt, traída por mediación del embajador en Roma, el marqués de Castel Rodrigo. La llegada de esta serie coincidió con el viaje de Ter Borch a Madrid, un viaje

7. Houbraken ya destacó la importancia de España para Ter Borch: « *Gerard Ter Borch apparently loved to travel as well, and his journeys dominate his substantial biography. Gaspar de Bracamonte y Guzmán, Count of Peñarana, who was the Spanish emissary to the signing of the Treaty of Münster in 1648, plays an important part in the story* », *The Golden Age revisited. Arnold Houbraken's Great Theatre of Netherlandish Painters and Paintress*, vol. 1, p. 268- 269, 270-271.

8. Según Arthur K. WHEELOCK, *Gerard Ter Borch*, Yale University Press, 2004.

9. Manuel HERRERO SÁNCHEZ, « La red diplomática de las Provincias Unidas en la corte española durante la segunda mitad del siglo XVII », in Paola VOLPINI (ed.), *Ambasciatori "minori" nella Spagna di età moderna. Uno sguardo europeo*, en *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, 2014 (enero-junio), p. 131-164.

10. Enrique VALDIVIESO, *Pintura holandesa del siglo XVII en España*, Universidad de Valladolid, 1973.

11. Diecinueve pinturas, según Enrique VALDIVIESO, *Pintura holandesa en España*, p. 24-25.

que muy probablemente emprendió desde Roma, pero tampoco los historiadores han tratado de poner en relación ambos acontecimientos.

Pese a esta aparente incomunicación dentro de un campo pictórico hispano-holandés, no debemos pensar que no circularan entre ambos espacios muchos modelos culturales y políticos a lo largo de la primera mitad del siglo XVII. Tanto agentes oficiales en los Países Bajos como agentes semioficiales o informales (cónsules neerlandeses, mercaderes, religiosos o traductores) fomentaron estas influencias. Grotius o de Althusius fueron permeables al pensamiento político de la escuela de Salamanca. Los libros españoles eran cuantiosos en las bibliotecas holandesas¹² y el teatro español tuvo una gran difusión en Holanda durante la primera mitad del XVII¹³. Desde la firma de la Tregua existieron comunicaciones tanto oficiales como informales entre la monarquía y las Provincias Unidas del Norte, que precedieron el envío de una delegación oficial a Münster, encabezada por Peñaranda, en 1646. A partir de 1643, los enviados a los Países Bajos fueron claramente favorables a terminar con la guerra, en contra de los que desde hacía décadas habían defendido una alianza con Francia para someter a los holandeses. Las conversaciones se volvieron cada vez más intensas y culminaron en la firma de la paz en Münster, en 1648. Cabe por lo tanto preguntarse si Ter Borch jugó algún papel en este mayor acercamiento entre ambas partes, como mediador o agente en estas conversaciones para favorecer el acuerdo. Conocer el alcance de su viaje a España quizás ayude a comprender cómo se convirtió en una pieza clave en la batalla simbólica de las negociaciones que condujeron a Westfalia. Sanjay Subrahmanyam ha demostrado el papel de los artistas como agentes en las transferencias culturales entre Asia y Europa en la edad moderna. Defiende que eran más necesarios cuando mediaban entre cortes asimétricas, sin vínculos de linaje, cultura o religión. No podemos olvidar que también Ter Borch, como pintor todavía súbdito de la monarquía, se erigió en interlocutor de dos polos, si no asimétricos, en discordia, y que lo hizo durante muchos años en los que la comunicación hispano-holandesa se desarrolló también por cauces secretos¹⁴.

Gerard Ter Borch nació en 1617 en Zwolle (Fig. 31), ciudad con una modesta comunidad católica, en la provincia oriental de Overijssel (Holanda), en el seno de una familia bien posicionada, que había contado con diversos

12. Jan LECHNER, « Autores españoles en bibliotecas holandesas 1550-1650 », *Bulletin Hispanique*, 93-1, 1991, p. 221-237. Agradezco a Manuel Herrero sus reflexiones sobre esta gran permeabilidad cultural y política y que me haya indicado algunas lecturas.
13. Yolanda RODRÍGUEZ, « G. De Bay: un traductor de Cervantes del siglo XVII como agente de la memoria histórica neerlandesa », in René VERMEIR, Maurits EBBEN, y Raymond FAGEL (eds.), *Agentes e identidades en movimiento. España y los Países Bajos, siglos XVI-XVIII*, Madrid, Sílex, 2011, p. 403-422. Los otros ensayos de este volumen van en la misma dirección de señalar los profusos contactos culturales entre ambos espacios.
14. Sanjay SUBRAHMANYAM, *Courtly Encounters: Translating Courtliness and Violence in Early Modern Eurasia*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2012. Sobre las relaciones hispano-holandesas en el siglo XVII: Manuel HERRERO, *El acercamiento hispano-neerlandés (1648-1678)*, Madrid, CSIC, 2000.

magistrados en la ciudad. Su padre, también llamado Gerard y como él pintor, puso gran empeño en la formación artística del hijo. Había hecho un viaje a Italia entre 1602 y 1611¹⁵, por lo que cabe esperar que animara más tarde a Gerard a seguir sus pasos.

A Roma, el padre había llegado con buenas recomendaciones, gracias a sus redes familiares, y pronto logró la protección de la familia Colonna. Vivió en su palacio y fueron ellos quienes le financiaron un viaje a Nápoles y le habrían pagado otro a España¹⁶. Lo había previsto todo para embarcarse desde Nápoles, con un tal *Juan de Caſteria*, pero en el último momento perdió el barco, en el que ya habían sido cargados dos cuadros suyos, un bodegón y un paisaje con figuras, que él mismo había confiado a un agente del virrey de Nápoles, el VII conde de Lemos, y que no le habían sido pagados¹⁷. Quizá la intención de este viaje frustrado a España fuera servir a Filippo Colonna (1586-1639), soldado que luchó en Flandes a las órdenes de Alessandro Farnese y Ambrosio Spínola, y que estuvo en Madrid hasta 1611, momento en el que regresó a Italia para asumir el título de condestable de Nápoles¹⁸. Si Gerard viajó para servir a este o a otro miembro de la familia es algo que aún no podemos confirmar. Bertolotti encontró en los archivos judiciales romanos testimonios de la vida ociosa que vivía con sus compatriotas en las tabernas de Italia, y una carta en la que firmaba con un enigmático « Gerardo Tarburgo di Castiglia, fiammingo »¹⁹, declarándose flamenco y filocastellano, una noticia que nos habla de los antiguos lazos emocionales de la familia de Ter Borch con España. Un hecho delictivo le obligó a abandonar Italia y regresar a Zwolle. Durante los siete años transcurridos en Italia el padre de Ter Borch pintó *vedute* con ruinas romanas, pero, al volver a Holanda, abandonó el género paisajístico para concentrarse en escenas bíblicas o mitológicas, episodios de las historias de Tobías y de Jacob, además de escenas amorosas y conversaciones galantes, entre las que creció su hijo Gerard, rodeado de un clima familiar culto y con amplias inquietudes literarias. El padre acabó abandonando la pintura profesional, que no le daba suficientes beneficios, para ejercer de recaudador de impuestos.

15. Estuvo al menos siete años en Roma, según WHEELOCK, *Gerard Ter Borch, op. cit.*, p. 3. Émile MICHEL, *Gerard Ter Borch et sa famille*, J. Rouam, 1887, p. 8-9.

16. Alison McNEIL KETTERING, *Drawings from the Ter Borch Studio Estate*, Ámsterdam Rijksmuseum, 2 vols., 1988, vol. 1, p. 4; y vol. 2, p. 82.

17. *Gerard Ter Borch et sa famille*, p. 8: « mais il nous apprend lui-même dans une note manuscrite que, s'étant oublié à festoyer avec quelques-uns de ses compatriotes, il avait manqué le départ des galères sur lesquelles il devait s'embarquer. Il perdit du même coup deux tableaux peints par lui et qu'il avait confiés à l'intendant du vice-roi de Naples, une nature morte avec des fruits et un paysage animé de deux figures, tableaux qu'il ne devait plus revoir, mais qui "lui appartenaient toujours, ajoute-t-il plaisamment, car il ne lui avaient pas été payés" ».

18. *Dizionario Biografico degli italiani*, Treccani, vol. 27, 1982, consultado en la web <http://www.treccani.it/enciclopedia/ricerca/Filippo-Colonna/> el 1 de octubre de 2017.

19. Referido por A. BERTOLOTTI, *Artisti belgi ed olandesi a Roma*, Florencia, 1880, vol. 1, in 8º, p. 76, según *Gerard Ter Borch et sa famille*, p. 8.

En 1632, el hijo, Gerard, viajó de Zwolle a Ámsterdam, y de allí, en 1635, a Haarlem a trabajar en el taller del paisajista Pieter Molijn el Viejo (1595-1661). Pronto fue admitido en el gremio de pintores de Harlem. Su primera pintura fechada y firmada, *La consulta médica* (1635, Gemäldegalerie de Berlín) recuerda mucho otra de la misma temática, de David Teniers. Acostumbrado como estaba a convivir en Zwolle con muchos destacamentos militares, sintió cierta inclinación a representar a soldados en su soledad, como *El soldado a caballo* (1634, Ashmolean Museum de Oxford) o *El caballero de espaldas* (1634, Museum of Fine Arts de Boston) (Fig. 33). Pintó escenas galantes con soldados, influido por el círculo intelectual de Jan Hermansz Krul, dramaturgo y poeta de Ámsterdam que reflexionó sobre la complejidad de las relaciones amorosas. Gracias a los abundantes dibujos conservados de su familia, entre los que hayamos copias de Jacques Callot, conocemos cuáles fueron sus enseñanzas en sus años de formación.

El 3 julio de 1635 estaba ya en Londres, en un viaje que todo holandés de familia acomodada realizaba para completar su formación y que le permitió trabajar con su tío, el grabador Robert von Voertst, artista de la corte de Carlos I, al tiempo que entraba en contacto con los elegantes retratos de Van Dyck y con el culto círculo del conde de Arundel²⁰. A este viaje inglés corresponden quizá piezas como *Los merodeadores* (Musée du Louvre de París), *El caballo gris* (colección particular de Estocolmo), *Pescadores en la orilla del río* (Museo de Copenaghe) o *Soldados jugando en una posada* (Museo de Rouen). En abril de 1636, Ter Borch había regresado a Zwolle. A partir de aquí y hasta 1643 se abre una etapa de la que conocemos poco aún. Empezó un largo viaje, de casi una década, que le llevó a Alemania, Francia y muy posiblemente a Italia, antes que a España.

Si viajó a Italia, como asegura Houbraken, su estancia allí debió ser breve, pues no vemos en su pintura ningún rastro de las escenas cotidianas con fondos de ruinas romanas que predominaron entre los *bamboccianti*, pintores del norte de Europa, mayoritariamente holandeses, con los que tuvo que haber tratado de haber permanecido por largo tiempo en Roma. Sin embargo, obras como su *Procesión de flagelantes* (Museo Boijmans Van Beuningen de Rotterdam) sí permiten pensar en una influencia recibida en Italia. Si pasó por Italia, la primera incógnita es averiguar por qué razones abandonó tan rápido Roma y cómo viajó a España. Cabría pensar que los Colonna, que ya habían protegido a su padre, le brindaran protección ahora a él. Quizá quien le protegiera en esta ocasión no fuera el anciano Filippo Colonna, sino su hijo, Marcantonio V Colonna, que le sucedió en el título de condestable de Nápoles, y el objetivo del viaje de Ter Borch a España fuera acompañarle en su embajada en Madrid. Esto podría explicar la precipitación con la que habría abandonado Italia para pasar a España, e

20. En la reciente exposición *Vermeer and the masters of genre painting* la influencia de van Dyck ha sido matizada, p. 43.

incluso las motivaciones del viaje, pero todavía nos movemos en el terreno de la especulación.

No olvidemos que, en enero de 1639, otro holandés, Enrique de Vluete, agente romano al servicio del embajador español marqués de Castel Rodrigo, viajó a Madrid para entregar al rey la ya mencionada serie de paisajes con ermitaños pintada por Lorena o Van Swanevelt, un encargo en el que varios holandeses llevaban años trabajando en Roma. Supuestamente Ter Borch estaba en Madrid en esas fechas. Sin embargo, hay que descartar que su viaje desde Roma fuera promovido, como el de Vluete, por Castel Rodrigo, a tenor de una carta que le escribió años más tarde el conde de Peñaranda, en la que este se refiere a Ter Borch como un « pintor que tengo holandés »²¹, sin presuponer que el destinatario de la carta, el marqués, le conociera siquiera.

Sobre la estancia española de Ter Borch aún carecemos de evidencias documentales. En el pasado, se pensó que había sido posterior a la firma de la paz de Westfalia y a su relación con Peñaranda. Pero ahora sabemos que el viaje a Madrid debió emprenderse en 1637, cuando el pintor tenía veinte años, y pudo terminar, casi tres años después, a finales de 1640, cuando ya le hallamos de regreso a Holanda²², la estancia más larga por lo tanto de las transcurridas por Ter Borch en una corte europea. Un poema de Johannes Roldanus dedicado al pintor con motivo de su boda en Zwolle, 1654, evoca su paso por la corte de Madrid, donde, dice, fue muy apreciado y el rey llegó a posar para él²³. Por último, un elogio *postmortem* de su hermanastra Gesina recuerda los honores que había recibido del rey de España, al que, insiste, llegó a retratar.

En efecto, Ter Borch debió pintar varios retratos de Felipe IV y de otros caballeros y damas de la corte²⁴. Fue obsequiado por el rey con varios regalos, entre ellos una cadena de oro que contenía su retrato en un medallón. Además fue elevado por Felipe IV al rango de caballero²⁵. La estancia madrileña le permitió conocer las colecciones del antiguo Alcázar madrileño y las pinturas

21. Carta de Peñaranda al marqués de Castel Rodrigo, desde Münster, del 9 de marzo de 1648. Biblioteca Nacional de España (BnE), Ms E. 193, Codoin, Madrid, 1885, tomo LXXXIV, p. 146-149.

22. Sturla J. GUDLAUGSSON, *Gerard ter Borch*, La Haya, M. Nijhoff, 1959-1960; F.J. SÁNCHEZ CANTÓN, *Terborch en España*, AEA, Tomo VIII, 1931, p. 174. Sánchez Cantón cuestionó que viniera a España tras la firma de paz. Véase también: FRANCISCO PORTELA SANDOVAL, *Gerard ter Borch, el holandés viajero*, Madrid, Instituto de Estudios Madrileños, 1992. Sobre la estancia española véase también Ruth KRUL, *David Bles, Philip IV saat Gerard Ter Borch tot ridder*, in *Uit het Leidse Prentenkabinet. Over tekeningen, prenten en foto's, bij het afscheid van Anton Boschloo*, Leiden, 2001, p. 132-134.

23. Lo refiere WHELOCK, *Gerard Ter Borch*, p. 192, nota 25: « *Tot Madrid in't Paleys des Konicks groot en schoone/ Quam ook zynNaem en Roem, jae selven syn Persoone,/ Dae hy de Koninck heeft ser konstigh afgebeelt, / Soo dat dar aen gantsch niet, dan slechts het leven scheelt* ».

24. « *He painted the portrait of the King and many of the highest at Court with great relish. (...) He also painted many of the first Ladies in Waiting of the Court and many other wealthy people, who, infatuated by his flattering brush, would have kept him busy there forever but he did not stay there many years* », *The Golden Age revisited*, vol. 1, p. 268-269, 270-271.

25. Pudo haber sido hecho caballero después de 1648. *The Golden Age revisited*, vol. 1, p. 268-269, 270-271: « *For this reason the King knighted him, and gave him a Golden chain and a medallion, on which was stamped the portrait of the King, a Sword, and a pair of silver spurs* ».

de Velázquez, de las que recibió una honda influencia²⁶. Entre los dibujos del pintor conservados en el Rijksmuseum, se incluye un retrato ecuestre del príncipe elector en corveta de 1649²⁷, que recuerda el del Conde-duque que pintara Velázquez en 1634. Y su obra posterior estará muy marcada por el estilo velazqueño: los fondos neutros o la introspección psicológica de los retratados. Una colección británica conserva otro dibujo con un joven caballero de medio cuerpo, que recuerda modelos velazqueños. Y una colección particular de Ámsterdam conserva un retrato de cuerpo entero de Felipe IV, que aunque firmado, se supone una copia autógrafa de peor calidad que habría pintado Ter Borch a su regreso a Holanda²⁸. La apariencia del monarca, su peinado y ropa, lo sitúan en efecto a finales de la década de 1630. Por lo tanto, no se le conocen en España obras que pudiera haber pintado durante su estancia madrileña²⁹ y solo tenemos dos pinturas que le relacionan directamente con España y con el conde de Peñaranda: el cuadro de la *Ratificación de la paz de Westfalia* (National Portrait Gallery de Londres) y el retrato del conde de Peñaranda (Museo Boijmans Van Beuningen de Rotterdam). Pese a todo, la pregunta que se impone es: ¿cómo pudo llegar tan lejos un pintor holandés en Madrid y acceder a ámbitos cortesanos tan altos? Desde luego no habría sido posible si no simpatizara con el catolicismo o no fuera él mismo católico, algo que las conexiones familiares con los Colonna vendrían a confirmar. Determinar el catolicismo de los holandeses resulta a menudo difícil, dado que quienes no habían abrazado la Reforma en Holanda carecían de ciertos derechos, algo que automáticamente les llevaba a evitar la manifestación pública de fe católica³⁰.

Cuando gozaba de todos estos honores en la corte de Madrid, según Houbraken, una aventura galante le obligó a huir a Inglaterra³¹. Las razones de este destino son aún inciertas para nosotros. Quizá aprovechara que el marqués de la Velada y Virgilio Malvezzi debían dirigirse a su embajada de Londres justo en ese momento, para acompañarles. Desde Inglaterra pasó,

26. Ya fue analizada por J. PIJOAN, « Terborch y Velázquez », *Goya*, 1954, n. 3., p. 135.

27. Gabinete de Dibujos de Rijksmuseum, RP-T-1887-A-807, que hoy se conserva con el título « Caballero español ». Después de analizarlo, creemos que se trata de Felipe IV.

28. WHEELLOCK, *Gerard Ter Borch*, p. 192, nota 26. Era una práctica habitual de Ter Borch: Gerbrand KOREVAAR, « Gerard Terborch repeats on autographs portrait copies in the work of Ter Borch », *The Rijksmuseum Bulletin*, 4, 2014, p. 348-381.

29. Guerrero Lovillo creyó identificar una obra en Sevilla: A. GUERRERO LOVILLO, « ¿Un Terborch en Sevilla? », *A.E.A.*, 1954, p. 22-24. Valdivieso lo desmintió. Cesar Pemán trató también de relacionar a Terborch con el ámbito sevillano, en « Terborch y España », *Goya*, 48, 1962, p. 408. En España solo hay adquisiciones recientes, procedentes de colecciones privadas, como la *Petronella* del Museo Nacional del Prado que adquirió el Estado en 1982, o las obras de Ter Borch de la colección Thysen-Bornemisza, entre otros.

30. ANN JENSEN ADAMS, *Public Faces and Private Identities in Seventeenth-Century Holland. Portraiture and the Production of Community*, University of California Santa Barbara, 2009, p. 176.

31. *The Golden Age revisited*, vol. 1, p. 268-269, 270-271: « because he knew how to insinuate himself into the favor of the Ladies too much to please the Spanish (who are immediately suspicious and competitive about love). So that they would have liked to give him a (poisoned) fig, to have him burst. Warned about this, he (so the saying goes) packed his bags at once, and departed in all (...) from Madrid to England, where he was well-known for his painting, (and) won much money and favor. »

en 1640, a Holanda y allí pintó escenas de soldadesca, como *El cuerpo de guardia* (Victoria and Albert Museum de Londres) (Fig. 32), *Partida de soldados jugando a las cartas* (Gemäldegalerie de Berlín), u *Oficiales jugando al tric trac* (Kunsthalle de Bremen). Siempre había pintado cuadros de pequeño formato, pero a partir de entonces se especializó en retratos en miniatura, casi siempre con figuras de cuerpo entero, de pie, mostradas de manera frontal, sobre un fondo claro y neutro. También, como aprendió de Velázquez, gustaba de experimentar con los tonos negros, sobre fondos neutros.

Es posible que desde Inglaterra pasara a Amberes, en los Países Bajos españoles, y a Francia, quien sabe si para facilitar algún encuentro diplomático. No cabe duda de que su conocimiento del español le pudo ayudar a ejercer en alguna ocasión de traductor, y de que, desde 1640, tuvo que haber mantenido algún contacto con los círculos españoles en Europa, lo que explica la naturalidad con la que entró, en 1646, al servicio de la casa de Peñaranda, en Münster. En 1641, llegó a Ámsterdam, en el momento dorado de Rembrandt, y retrató entre otros a Jan Six y a la familia del doctor Hendrick van der Scalke (Rijksmuseum de Ámsterdam). De allí pasó a La Haya, Delft, Kampen y Zwolle.

A la vez que mantenía vivas sus redes con los españoles, en 1645 se había ganado el favor de las autoridades de Ámsterdam, que veían ya cercano el acuerdo de paz con las Provincias Unidas y el pleno reconocimiento de su soberanía. Ter Borch se había convertido en un agente idóneo para llevar a las negociaciones de Münster. Los tratados de Münster y Osnabrück, firmados entre mayo y octubre de 1648, pondrían fin al largo conflicto vivido durante la Guerra de los Ochenta Años entre España y las Provincias Unidas de los Países Bajos, con el reconocimiento de la independencia de estos últimos. En los tratados participaron, además de España y las Provincias Unidas, el Sacro Imperio Romano-Germánico, Francia y Suecia³².

Ter Borch, como otros muchos artistas, Anselm Van Hulle, Pieter Holstein o Jan Baptista Floris, llegó a Münster para satisfacer la gran demanda de retratos de embajadores, y se especializó en los pequeños retratos sobre cobre, en formato oval, que eran fácilmente transportados, regalados o llevados a la estampa para su difusión, por grabadores como Pieter Holsteijn³³.

Ter Borch llegó en el séquito de Adriaen Pauw van Heemstede (1585-1653), entonces oficial de la cámara de cuentas de Ámsterdam y director de la Compañía Oriental de Indias. Fue Pensionario de Holanda entre 1631 y 1636 y lo volvería a ser entre 1651 y 1653, el más alto cargo de dicha provincia y un cargo crucial en la República junto al del Príncipe de Orange. Siempre se había mostrado partidario de un acuerdo de paz con Madrid. Tenía una biblioteca con 16.000 volúmenes, muchos de ellos españoles. En *La entrada*

32. Archivo Histórico Nacional (AHN), Estado, 2880, expediente 30; 2804, expediente 18; 2791, expediente 11; 2890, expediente 1.

33. La serie de grabados más importante a partir de las pinturas de Hulle se publicó en 1697 en *Pacificatores urbis Christiani sive icones principum...*, editado por Petri VANDER SLAART.

de Adrian Pauw con su mujer y nieta en Münster (1646, Stadtmuseum de Münster) les representó en una carroza conducida por seis caballos, una prerrogativa de embajadores de pleno derecho, de la que aún carecían los holandeses. El representante francés, duque de Longueville³⁴, y el español Gaspar de Bracamonte Guzmán, conde de Peñaranda (1595-1676), ya habían llegado a Münster en 1645, el último con una corte de ciento cincuenta personas, que se instaló a vivir en el convento franciscano de la ciudad.

En algún momento Ter Borch entró a servir en la casa de Peñaranda (Fig. 35), pues ya en 1648 este le describía como « un pintor que tengo holandés », en una carta dirigida al marqués de Castel Rodrigo, en la que le relataba, divertido, cómo se había organizado en su casa una gran fiesta de Carnaval, llena de excesos³⁵. La comitiva de Peñaranda el día de la firma del tratado se abrió con una primera carroza de seis caballos, con ocho gentilhombres españoles, en la que viajaba también Ter Borch³⁶. Peñaranda le había hecho « su pintor holandés », quizá por sus antiguos servicios al rey de España. De lo que no cabe duda es de que esta condición le permitió participar en las negociaciones y asistir él mismo a la ceremonia de ratificación el 15 de mayo de 1648. Parece que el pintor incluso le acompañó a Bruselas al término de la firma de paz, donde es probable incluso que recibiera una cadena de oro y una medalla del rey. Todo ello despeja las dudas acerca de la lealtad de Ter Borch hacia la delegación española. Nada hace indicar que hubiera actuado como espía infiltrado al servicio de los holandeses, como cabría esperar. Houbraken da a conocer muchos detalles sobre la buena relación, incluso de amistad, que mantuvieron Ter Borch y Peñaranda³⁷. Nos cuenta que estando en una ocasión pintando una *Crucifixión* halló muchas dificultades y encontró la comprensión de Peñaranda. Cuando estuvo terminado, al conde le gustó el resultado, pero ambos admitieron que había necesitado ayuda para concluirlo, una conversación que evoca una confesión de conversión al catolicismo del pintor³⁸. A raíz de este episodio, Peñaranda le pidió que pintara su retrato. Ter Borch no solo accedió y entró a trabajar en la casa de Peñaranda, pintando otros muchos retratos suyos, sino que,

34. Gerrit WALCZAK, « Gerard ter Borch's unknown oil miniature of the Duke of Longueville », *Burlington magazine*, vol. 159, nº 1367, 2017, p. 109-116.

35. Carta de Peñaranda al marqués de Castel Rodrigo, desde Münster, 9 de marzo de 1648. BnE, Ms. E 193, Codoín, Madrid, 1885, tomo LXXXIV, p. 146-149.

36. Minutas de cartas de Gaspar de Bracamonte y Guzmán a Felipe IV y sus ministros, fechadas en 1645, BnE, Ms. 2795; Minutas de despachos de don Gaspar de Bracamonte... escritos al Rey don Phelipe IV, al señor don Luis de Haro... y a otros ministros, desde el mes de enero hasta junio del año de 1648 ..., BnE, Ms. 1040.

37. *The Golden Age revisited*, vol. 1, p. 268-269, 270-271: « This man, who had heard by rumour that he was a great master artist, was friendly to him ».

38. *The Golden Age revisited*, *ibid.*: « He was working on a piece of painting for the said Count, depicting the Crucifixion of Christ, which he could not resolve to his own satisfaction. So he asked our Terburg if he would lend a helping hand with it, which he did. When it was finished he showed it to the count, who was very pleased with it, but at the same time contested with him that he had not done it on his own, which he at last admitted. »

además, aquello le permitió retratar a muchos más embajadores en Münster³⁹. Parece que al conde le gustaba la compañía de Ter Borch cuando le retrataba y le hizo muchas promesas de recompensas por ello⁴⁰. Otro episodio nos habla de su complicidad: Ter Borch solía silbar cuando se concentraba en su trabajo. A Peñaranda le pareció un gesto ofensivo la primera vez que posó para él y se levantó con ademán de irse. Aquel se disculpó y le aclaró que lo hacía siempre que su trabajo le salía tal como él quería. Ante esto, Peñaranda se rió y le pidió que siguiera silbando⁴¹.

Ter Borch pintó en Münster un extraordinario cuadro sobre cobre, la *Ratificación de la paz de Münster* (Fig. 36). En él aparecen retratados los setenta y siete emisarios que participaron en la ceremonia. A la izquierda, los seis delegados holandeses, capitaneados por Bartold Van Gent, representante de Gelderland, la principal provincia holandesa; y a la derecha, los cuatro españoles, liderados por Peñaranda. Ter Borch no acentuó en su pintura a ninguna de las delegaciones diplomáticas, a diferencia de los grabados contemporáneos en los que sí se enaltecían los logros holandeses. Los delegados se encuentran en la principal cámara del ayuntamiento, la Ratskammer, que Ter Borch representó presidida por un majestuoso candelabro, con el escudo de armas de Münster y una amplificada imagen de la Virgen, dándonos una nueva pista sobre su simpatía por los católicos.

En la época, el distinto modo de jurar de los católicos y los protestantes en la ceremonia despertó un gran interés y Ter Borch quiso recoger precisamente este acto. Los españoles se nos muestran tomando el texto con su mano izquierda y apoyando su derecha sobre la Biblia y la cruz. Los holandeses, portando en su mano izquierda el texto del juramento, y alzando dos dedos de la mano derecha. A la derecha, ocupando un lugar destacado, vemos a un monje franciscano que acompaña la delegación española. Su comunidad, que Ter Borch retrató en otro cuadro, hospedó y atendió a Peñaranda cuando estuvo enfermo durante su estancia en Münster. Por el lado izquierdo, en cambio, vemos cerrar la composición, junto a un soldado que lleva los colores de Münster, al propio pintor, que se nos muestra así como testigo de la escena.

39. *The Golden Age revisited*, *ibid.*: « The Count ordered him to bring this Maſter to him, which (under compulſion) he did. Terburg was immediately asked if he would paint his portrait, to which he agreed at firſt, ſeeing that his fortune ſtood to be launched. This portrait, to which he applied his energy eſpecially, and which ſucceeded well, gave him not only the opportunity to paint ſtill more for the Count, but alſo to paint all the ambaffadors who had gathered together at the Peace Negotiations. »

40. *The Golden Age revisited*, *ibid.*: « Theſe portraits were praiſed highly, and each of the Lords, eſpecially the ſaid Count, took ſuch pleaſure in it (ſic) ſo that he did not ceaſe to entreat him, with promiſes of great rewards. »

41. *The Golden Age revisited*, vol. I, p. 201: « Our Terburg whiſtled a tune with his lips whenever he applied himſelf to ſomething with concentration. When de Count firſt ſat for him to be painted, and he in deep concentration ſtarted to whiſtle a tune according to his old habit, the Count was at firſt offended by this, as beeing inappropriate in the preſence of ſo generous a prince, and roſe from his ſeat, to leave; but then Terburg, noticing his error, abſolved himſelf by ſaying that he was uſed to doing this without realizing it, whenever the painting progressed well and to his ſatisfaction. On this the count ſat down again and ſaid laughing: Whiſtle on, then. » (III: 35).

Ter Borch se preocupó de dar difusión a esta pintura, de la que muy pronto hizo una copia. Además, la usó como estudio preparatorio para una posterior estampa, que encargó al grabador de Haarlem Jonas Suyderhoef, con la petición expresa de que la reprodujera exactamente en el mismo pequeño tamaño. El grabador incluyó una inscripción en latín que recordaba la vocación de « documento » con la que nació la obra⁴².

No están claras las condiciones del encargo de esta pintura, si alguna vez lo hubo. Quizá Ter Borch pensaba que Peñaranda estaría interesado en comprarla. Pero Peñaranda se había ya mostrado incrédulo sobre las ventajas políticas de la tenencia de imágenes o la participación en ceremonias públicas⁴³. O quizá Ter Borch nunca tuvo interés en venderla y por ello puso un precio altísimo en el mercado artístico: 6.000 florines⁴⁴. La obra lógicamente no se vendió y permaneció entre las propiedades de la familia, convirtiéndose en un patrimonio simbólico a través del cual Ter Borch demostraba a todos el prestigio social que había alcanzado por haber participado como retratista en unas negociaciones de paz que habían cambiado la política internacional europea.

Esta obra ha sido siempre interpretada dentro del género de pinturas de acontecimientos históricos⁴⁵, al igual que otras firmas de tratados o negociaciones como las de Somerset House, que también merecieron una pintura. Sin embargo, se trata ante todo de un extraordinario retrato colectivo. El número de retratistas en la Holanda del tiempo era muy elevado, a pesar de la poca consideración que tuvieron entre los tratadistas de la época, como Van Mander⁴⁶. Existía la creencia de que los artistas se dedicaban al género del retrato solo para sobrevivir: Houbraken llegó a compararlos con los enterradores, que, como ellos, ejercían su trabajo exclusivamente por dinero⁴⁷. Sin embargo, muchos pintores se ennoblecieron gracias a su faceta

42. *Icon exactissima qua ad vivum exprimitur solennis conventus legatorum plenipotentiarium hispaniorum regis philippi IV et ordinum generalium faederati belgii qui pacem perpetuam paullo ante sancitam extraditis utrinque instrumentis juramento confirmarunt. Monasteri Westphaloru in domo senatoria anno 1647.*

43. Carta del conde de Peñaranda, Barcelona, 21 de octubre de 1664. Archivo General de Simancas (AGS), E, leg 3287-III, s.f.: « que el cardenal no vino francés ni lo serán el ni su tío; ni los favores que ha recibido en ceremonias borran de su animo la memoria de los estrapazos de obra y de palabra que lo han hecho sentir franceses ».

44. Arnold HOUBRAKEN, 1976, http://www.dbnl.org/tekst/houboosgrooo1_or/colofon.php, p. 40. (consultado el 10 de junio de 2017).

45. Alison McNEIL KETTERING, *Gerard ter Borch and the Theory of Münster*, La Haya, Mauritshuis, 1998.

46. En la vida de Michiel van Miereveld. También se aprecia en las reflexiones de Samuel van Hoogstraeten. Para Jordaens la labor del retratista era despreciable. Bob HAAK, *The Golden Age : Dutch painters of the seventeenth century*, Zwolle, Waanders Publishers, 2003. Ann JENSEN ADAMS, *Public Faces and Private Identities in Seventeenth-Century Holland. Portraiture and the Production of Community*, p. 98 y ss.

47. « The one seeks his money through life, the other through Death; but in this they are the same; They both love *Lyken* » (nota 31. Edición de 1753 de Gravenhage, J. Swart, vol. 2, p. 274), citado en Ann JENSEN ADAMS, *Public Faces and Private Identities in Seventeenth-Century Holland. Portraiture and the Production of Community*, p. 8.

como retratistas, como por ejemplo Van Dyck, con quien había entrado además en contacto Ter Borch durante su estancia inglesa.

El acontecimiento evocado por Ter Borch en el cuadro exigía que aparecieran retratados juntos, católicos y protestantes. En pleno debate sobre las imágenes tras la Reforma, los retratos no quedaron al margen⁴⁸. Una de las recriminaciones de los católicos fue que los protestantes condenaran las imágenes sagradas y que sus propios líderes poseyeran retratos de sí mismos. Pese a que Zwingli hubiera rechazado abiertamente los retratos, como signo de vanidad, los protestantes en general no los negaron, pero sí defendieron su control⁴⁹. Con todo, proliferaron en el norte de Europa las colecciones de retratos de figuras históricas que se llevaron a la stampa y adquirieron una gran popularidad, como la de Hendrick Hondius, *Pictorum aliquot celebrium* (1610), o las seis ediciones de Van Dyck de su *Iconies principum vivorum doctorum* (1632-1660)⁵⁰. Estas colecciones defendían la idea de que los retratos podían encarnar las virtudes de la nobleza, una idea defendida además por el humanista y diplomático holandés Constantijn Huygens, en su diario de 1632⁵¹. Entroncaban con el pensamiento de Plinio o Alberti, que atribuían a los retratos la condición de depósitos de la memoria de los antepasados, con los que se podía mantener un diálogo íntimo, precisamente gracias a su efigie. Todos estos debates seguramente influyeron en Ter Borch, quien tampoco debió pasar por alto la tradición tan consolidada en Holanda de representar a grupos de milicias ciudadanas y otras instituciones cívicas, los llamados cuadros de milicias.

Para entender la singularidad de este género de retratos de milicias, conviene primero recordar que en Holanda existían series de retratos de los estatúderes o lugartenientes de las Provincias Unidas. Sin embargo, no generaron retratos de grupo los burgomaestres en Holanda, ni los oficiales de los Estados generales, ni los directores o miembros de la Compañía de Indias Orientales, o lo hicieron de manera muy excepcional; ni siquiera los consejos eclesiásticos, quizá estos últimos por la creencia protestante de que la relación con Dios se vehiculaba solo a través del propio individuo. A todos estos colectivos se les consideraba grupos u oligarquías unidas por intereses privados, no representativos de los ciudadanos. No cumplían con un ideal de servicio público como sí lo hacían las compañías de milicias ciudadanas⁵². El concepto de comunidad en Holanda, que avalaba que estos retratos colectivos se pintaran, existía solo ligado al ideal del servicio

48. ANN JENSEN ADAMS, *Public Faces and Private Identities in Seventeenth-Century Holland. Portraiture and the Production of Community*, p. 34-35. El concilio de Trento también lo contempló en el tercer concilio provincial de 1607 que tuvo lugar en Mechelen, indicando que los retratos de personas vivas no deberían exponerse en altares de lugares sagrados.

49. « *Where anyone has a portrait (bildnis) of His Humanity, that is just a fitting to have as to have other portraits. . . No one is forbidden from having a portrait of the humanity of Christ* », ANN JENSEN ADAMS, *Public Faces*, op. cit., p. 37.

50. *Ibid.*, p. 4.

51. *Ibid.*, p. 42 y 54.

52. *Ibid.*, p. 255.

público, que, además de las milicias urbanas, podían prestar gremios o instituciones benéficas, como los regentes de un hospital. Habida cuenta del carácter restrictivo del retrato de grupo en la Holanda de la época, solo vinculado al ideal de servicio público, el retrato colectivo de Ter Borch, representando a todos los delegados de Westfalia ratificando la paz juntos, cobra una extraordinaria relevancia.

Las milicias urbanas en Holanda constituían extensas compañías con más de cien miembros, pero solo vemos representados en esos cuadros a unos pocos: un capitán que ya había muerto, o un recién ingresado en la compañía, o alguien que albergaba esperanzas de entrar en ella. Frans Hals en *La Compañía de San George* (1639, Museo Frans Hals de Haarlem), por ejemplo, representó a algunos miembros que aún no pertenecían a la compañía, y también a sí mismo, sin formar parte de ella, como ya hiciera Rembrandt en su *Ronda de Noche* (1642, Rijksmuseum de Ámsterdam)⁵³. Ter Borch, al autorretratarse junto a los delegados en Münster, perseguía lo mismo que Hals o Rembrandt. Quienes querían aparecer retratados pagaban, de manera individual, y en función del lugar y el tamaño con el que aparecieran⁵⁴. No había detrás, por lo tanto, un encargo institucional, ni en los retratos de milicias ni en el de la paz de Münster. El pintor Keyser, en su cuadro *Oficiales de la Compañía del Capitán Allaert Cloeck y el lugarteniente Lucas Jacobsz Rotgans* (1632, Rijksmuseum de Ámsterdam), representó a los miembros de esta compañía que querían ganar influencia sobre la élite que gobernaba la ciudad. Casi la mitad de los que aparecen representados pertenecían a la rama protestante llamada remonstrante, que acababa de recuperar un lugar público de influencia que había perdido. Al representarse junto a otros milicianos, leales servidores de la ciudad, buscaban un reconocimiento de su autoridad recobrada⁵⁵.

Estos retratos de milicias deben ser leídos no solo en términos locales, sino también en clave internacional. La cuestión de las negociaciones con España y la necesidad de alcanzar o no una paz con ella dividieron a los holandeses entre partidarios y detractores. También los miembros de las milicias mantuvieron posiciones enfrentadas al respecto⁵⁶. Entre los partidarios de la paz se hallaban muchos remonstrantes⁵⁷, identificados con los hombres de negocios en Europa que sufrían los embargos de España y anhelaban el acuerdo. En cambio, aquellos cuyas inversiones estaban en las colonias se beneficiaban de un estado de guerra con España, pues les permitía seguir

53. *Ibid.*, p. 240.

54. *Ibid.*, p. 241.

55. *Ibid.*, p. 254.

56. Sobre las redes sociales y económicas en las Provincias Unidas y la importancia de las redes familiares véase: Luuc KOOIJMANS, *Vriendschap. En de kunst van het overleven in de zeventiende en achttiende eeuw*, Bert Bakker, 1997, citado por ANN JENSEN ADAMS, *Public Faces and Private Identities in Seventeenth-Century Holland. Portraiture and the Production of Community*, p. 254.

57. No olvidemos tampoco a los Arminianos, condenados por el sínodo de Dordrecht en 1618 por su cercanía con el catolicismo.

atacando puertos y barcos españoles, si bien es cierto que la ruptura entre Portugal y la monarquía desde 1640 facilitó que compañías como la VOT con intereses coloniales, empezaran a ver con buenos ojos un acuerdo con Madrid, y del que acabarían siendo agentes necesarios. Como en estos retratos de milicias, el cuadro de Ter Borch debió satisfacer el anhelo de reconocimiento de quienes lograron alcanzar la paz en Münster.

En 1648, Ter Borch, tras despedir a Peñaranda en Bruselas, regresó a Holanda para no volver a moverse de allí y se centró casi de manera exclusiva en pintar interiores domésticos, escenas íntimas, como *Madre peinando a su hija* (1652, Royal Picture Gallery Mauritshuis de La Haya), *La hilandera* (ha. 1650, Museo Boijmans Van Beuningen de Rotterdam) o *Joven espulgando a su perro* (ha. 1650, Alte Pinakothek de Munich). En todas ellas se percibe la influencia del moralista Jacob Cats, un reflejo más de las inquietudes literarias de la familia, de su hermanastra Gesina en especial, que siempre rodearon la pintura de Ter Borch.

Sorprende que Ter Borch no volviera a tener contacto con las delegaciones españolas en Holanda, que a partir de entonces se establecieron de manera permanente en La Haya. En un escenario de conquistada normalidad en las relaciones hispano-holandesas, en 1671, sería su discípulo, Gaspar Netscher, y no él, quien pintara *La partida del embajador extraordinario a la corte de Madrid*, *Hieronimus van Beverning* (Rijksmuseum de Ámsterdam).

Quizá su gran proyección internacional y el prestigio que le proporcionaron sus viajes y su mediación en Münster fuera lo que le permitió ejercer una influencia sobre tantos artistas de su tiempo, desde Vermeer hasta Gabriel Metsu. También permitió que conocidos marchantes de arte, como Johannes Renialme, contribuyeran al éxito de su pintura en el mercado holandés⁵⁸. Su fama no se apagó y prueba de ello es que, en 1676, Cosimo III de Medici le encargó un autorretrato suyo, para decorar su prestigiosa galería de artistas de Florencia.

Su presencia en Zwolle está documentada hasta mediados de la década de 1650. En 1654 se casó con Geertruyt Matthys y se asentó en Deventer, dedicándose casi exclusivamente al retrato. Encontró en Deventer un clima propicio para él: moderación religiosa, un Ateneo que funcionaba con una élite cultural potente, pocos impuestos y sobre todo la ausencia de artistas que pudieran hacerle la competencia.

En Deventer llevó más lejos su experimentación con el retrato colectivo. Ya con su cuadro la *Ratificación de la paz de Münster* había renovado el género, tan restrictivo hasta entonces, permitiendo que nuevos agentes se vincularan a las ideas de comunidad o servicio público, y que católicos y protestantes se representaran juntos, en un mismo retrato de grupo. En Deventer realizó uno de los pocos retratos de grupo en Holanda que representaba a los regentes de un ayuntamiento (*Los regentes de Deventer*, 1667,

58. Vermeer and the masters of genre painting, p. 29.

Ayuntamiento de Deventer)⁵⁹ (Fig. 34). Forjó aquí un modelo de retrato colectivo, con una retórica austera, una composición muy marcada y con un fondo neutro, un esquema que también usaría en un autorretrato suyo, y que tuvo mucho éxito.

Cuenta Houbraken que, en 1672, el príncipe Guillermo III de Orange visitó Deventer cuando la ciudad estaba siendo sitiada y que los burgo-maestres solicitaron a Ter Borch que le retratara. Durante las largas horas que pasaron juntos, Guillermo, impaciente, le preguntó por sus conquistas amorosas en España, de las que había oído hablar. Ter Borch le respondió preguntándole cuántos mares había cruzado él. Le contestó que incontables, y Ter Borch afirmó que lo mismo podía decir él de sus amantes. No contento con la respuesta, siguió preguntándole, esta vez por si era cierto que había pintado al rey de España. El pintor le dijo que sí, pero que Felipe IV no posaba como un idiota. Cuando el príncipe le inquirió si le comparaba con un idiota, Ter Borch contestó que « no era un idiota aquel que esperaba pacientemente para ser pintado »⁶⁰. Si son ciertas estas afirmaciones, pese a que Ter Borch no volvió a mantener contacto con los españoles tras la independencia de las Provincias Unidas, guardó a lo largo de los años un buen recuerdo de la relación que había cultivado con ellos.

Cuando en 1672, Deventer fue tomada por las tropas del arzobispo de Colonia y el obispo de Münster, Ter Borch huyó para instalarse en Ámsterdam. Dos años después pudo volver a Deventer y seguir pintando interiores domésticos burgueses y retratos de diferentes casas reinantes. Murió en Deventer, en 1681, a la edad de sesenta y cuatro años.

59. Alison McNEIL KETTERING, « Gerard ter Borch's Portraits for the Deventer Elite », *Simiolus: Netherlands Quarterly for the History of Art*, vol. 27, n° 1/2, 1999, p. 46-69.

60. *The Golden Age revisited*, vol. 1, p. 380-381. « *The Prince went to sit, but because he dreaded the long time, he continually asked the painter about this and that. And knowing that in Spain he had played the role of the adored Lover more than a little, asked how many Mistresses he would have had in Madrid. Can his Highness, he replied, tell me how many Seas he has crossed? I can not recall because it is too many, answered the Prince. I can tell you just as Little, Terburg responded, concerning my Mistresses. Later on the Prince brought up something else. I makes the time pass, so saying goes. Among other things he asked our Knight if he had also painted the King of Spain; yes, he answered, but he did not sit like an idiot. How, say the Prince, do you come to compare the King to an idiot? Well, yes, replied Terburg, would it not be idiotic, when one wishes to be painted, not to sit still. The Prince, sensing that this was a double stab, and that the painter was a droll fellow, from then on sat much more still, until he rose, thinking that the required hours were up.* »

Evidencias de la transferencia de música entre Austria y España a finales del siglo xvii a través de manuscritos españoles de música de órgano

Miguel Bernal Ripoll

Real Conservatorio Superior de Música de Madrid

El foco de atención de este trabajo es la música en España a finales del periodo de los Habsburgo, el de los llamados « Austrias menores ». Tradicionalmente, se había considerado que la música española del siglo xvii era de inferior calidad que la del siglo precedente, de la cual sería sólo un epígono. Se consideraba también que era menos abundante, y que adolecía del aislamiento e incluso de la impermeabilidad respecto del resto de corrientes europeas. Afortunadamente, ya desde hace bastantes años se han señalado estos prejuicios, y se ha venido trabajando en otra dirección¹. Pero el hecho es que la música española del xvii sigue siendo bastante desconocida, excepto para unos pocos especialistas y amantes de la hoy llamada « música antigua ».

Además, la carencia de datos históricos precisos sobre los procesos de transferencias e intercambios de música y músicos entre España y otros países del entorno europeo, la fuerte identidad de la música española, y el desfase —que no siempre es tan grande como se pretende— en adoptar determinadas innovaciones han contribuido a sustentar la idea del aislamiento, exagerado incluso hasta la impermeabilidad.

El objetivo central de este artículo será revisar este planteamiento, y, a pesar de la carencia de datos históricos más precisos, demostrar a través del análisis no solo de las fuentes musicales sino de los procedimientos constructivos presentes en la propia música, que tuvo que haber una comunicación y circulación de ideas entre los principales centros y ciudades del eje Austria-Roma-España. Para ello se plantean los siguientes objetivos operativos:

- Demostrar que, al menos en el levante español, entre los organistas « de a pie » circulaba música de grandes compositores relacionados con la corte imperial austriaca, concretamente de Johann Kaspar Kerll y Johann Jakob Froberger.
- Estudiar la relación del compositor valenciano Joan Cabanilles, el más importante compositor español de tecla de la época, con este proceso de transferencia, a través de la actividad de organistas de su círculo de influencia y de la similitud de su música con la de aquellos compositores.

1. Cfr. Dámaso GARCÍA FRAILE, «La música española del siglo xvii: línea actual de investigación», *Revista de Musicología* XX-1, 1997, p. 117-153. Es necesario además señalar las numerosas publicaciones de música de este siglo por el Departamento de Musicología del CSIC, así como artículos en las revistas de musicología.

– Plantear, a partir de los datos anteriores así como de una serie de interrogantes y particularidades que se derivan de la manera en que este repertorio es transmitido, la transferencia de música, músicos y procedimientos compositivos entre España y otros escenarios relacionados con el mundo de los Habsburgo.

El trabajo se inscribe por tanto en el estudio de las redes de comunicación, intercambio e información, de los procesos de transferencia, así como en la descripción de un paradigma basado en la descentralización y el policentrismo dentro del mundo de los Habsburgo.

Para abordar la cuestión se emplea una metodología basada en el estudio crítico de fuentes musicales, así como en el análisis de los procedimientos constructivos de la propia música. Por último, se señala que el enfoque quiere tener algo de microhistórico, pues ante la escasez de datos precisos sobre los principales personajes, la atención recae también en parte sobre la actividad y el día a día de los organistas secundarios (por ejemplo, los copistas y transmisores de la música, en general organistas « de segunda fila »), lo que nos desvela cual era el panorama general más allá de algunas figuras destacadas.

Es preciso advertir que, a pesar de que se evitarán los detalles técnicos referentes a los procedimientos constructivos en la composición musical, la investigación se fundamenta precisamente en éstos. Alguna referencia a cuestiones técnicas de música será inevitable, y aunque no se describan *in extenso* es necesario aclarar que hay un trabajo de análisis que fundamenta cualquier afirmación que se haga al respecto. Por supuesto aquí sólo refiero resultados, y me remito fundamentalmente a algún trabajo anterior donde se analiza de manera exhaustiva la música objeto del estudio².

La identidad de la música ibérica del siglo xvii

Breve perspectiva historiográfica

Hay que aclarar que los prejuicios a los que antes se ha aludido afectaban menos a la música de tecla, la cual siempre fue mejor valorada. Efectivamente, la música ibérica de tecla de los siglos xvi y xvii –periodo en la que la casa de Habsburgo está presente en la monarquía hispánica– se ha destacado por su fuerza e identidad como una de las grandes escuelas del panorama europeo. Autores como Cabezón, Correa, Aguilera, Ximénez, Bruna o Cabanilles han merecido el interés de los organistas europeos actuales, y han encontrado un lugar en su repertorio. Ya desde principios del siglo xx se había suscitado un interés por esta música, publicando Pedrell antologías en 1905 y 1908. La edición de las obras completas de Cabanilles se inicia en 1927, con sucesivos volúmenes en 1927, 1933, 1936 y 1956. Las obras completas de Correa de Arauxo –su *Facultad Orgánica* de 1626– se publica en 1948 y 1952. Ya

2. Miguel BERNAL RIPOLL, *Procedimientos constructivos en la música para órgano de Joan Cabanilles*. Madrid, UAM ediciones, 2004.

desde la segunda mitad del siglo xx han sido publicadas la Antología de Inglés (1965, 1966, 1967, 1968), la continuación de las obras completas de Cabanilles por Climent (1986, 1989, 1992, 2006 y 2008), Sagasta (1986, 1987, 1992, 1993) y Bernal/Doderer (2017), y las obras completas de otros autores como Aguilera, Ximenez, Bruna y Brocarte entre otros. Mención especial debería hacerse también de la música portuguesa del periodo.

La música de tecla en la península: compositores, lugares, tiempos

La música española del xvii, que se apoya en la importante tradición del siglo anterior, tiene en la primera mitad del siglo una fuerte identidad propia, con importantes rasgos diferenciales. Pero esto no quiere decir que no comparta la problemática cultural del resto de Europa, la misma que da origen ideológicamente al arte barroco como respuesta a la crisis que sacude occidente en todos los ámbitos. Realmente, lo que ocurre es que en un contexto sociocultural diferente, los resultados son diferentes, y se generan diferencias morfológicas importantes. Pero en general, el lenguaje compositivo y las leyes de la composición musical son muy similares. He tratado esta cuestión en otros trabajos, respecto de la figura del compositor sevillano Correa de Arauxo y de la problemática de su creación³. Correa comparte la misma problemática que Monteverdi, a saber la búsqueda de criterios de verificación en los cuales apoyar las innovaciones derivadas de la crisis del canon renacentista. Pero claro, el resultado no puede ser el mismo para un compositor al servicio del duque de Mantua, que la de un sacerdote en la Sevilla de principios del siglo xvii. Correa debe sujetarse a unos moldes determinados por el ambiente eclesiástico en el que desarrolla su actividad, lo que no le deja avanzar en una dirección pero hace que su voluntad de innovación se desarrolle en otra. Sería oportuno recordar la afirmación de Maravall de que « siempre que se llega a una situación de conflicto entre las energías del individuo y el ámbito en que éste ha de insertarse se produce una cultura gesticulante, de dramática expresión »⁴. En definitiva, se puede asumir la afirmación de Louise Kathrin Stein de que desde fines del xvi a mediados del xvii « España mantiene su estilo musical específico, separada, pero no aislada del resto de Europa »⁵.

En el último tercio del siglo, destaca el compositor valenciano Joan Cabanilles por representar un decidido avance en el desarrollo de la música de tecla. Compositor prolífico, se le atribuyen unas doscientas obras de una

3. Miguel BERNAL RIPOLL, « Francisco Correa de Arauxo, teórico de la *seconda prattica*: Tratamiento de la disonancia y casuística moral », *Revista de Musicología*, XXVIII, 2, 2005, p. 891-917. ID., « Ideología de la creación musical en el barroco a través del pensamiento del organista sevillano Francisco Correa de Arauxo: una nueva «*theórica*» para una nueva música », in *Congreso Internacional Andalucía Barroca. III. Literatura, música y fiesta. Añas*. Junta de Andalucía, 2009 p. 31-40.

4. José Antonio MARAVALL, *La cultura del Barroco*, Barcelona, Ariel, 2002 (1ª edición 1975), p. 91.

5. L. K. STEIN, *The Early baroque Era. From the late 16th century to the 1660s*. Coll. Man et Music. Hampshire and London, Ed. Curtis Price, 1993, p. 33.

cierta extensión (que en España se suelen llamar « tientos ») y unos mil versos o pequeñas piezas para alternar con el canto litúrgico. Su música, que fue muy difundida en España hasta bien entrado el siglo XVIII⁶, representa un paso de gigante respecto de sus predecesores ibéricos.

Por otro lado encontramos en los manuscritos españoles de los últimos años del siglo XVII o de los primeros del XVIII un cierto número de piezas denominadas « italianas ». Unas veces se trata de música de autores españoles de la generación posterior a Cabanilles escrita en estilo italiano (Nassarre, Sola), pero también en otras ocasiones es música propiamente de autores italianos. Esta música tiene una conducta melódica diferente, menos contrapuntística, más cantábil, construida con frases definidas, y que prefigurará lo que a principios del siglo XVIII se vino a llamar « música moderna » o « estilo moderno ». El propio Cabanilles tiene una obra « a modo de Italia » en la que parece acercarse a estas pautas melódicas, pero a diferencia de lo que ocurre en las obras « italianas » aludidas, no llega a independizarse del contrapunto lineal tradicional⁷.

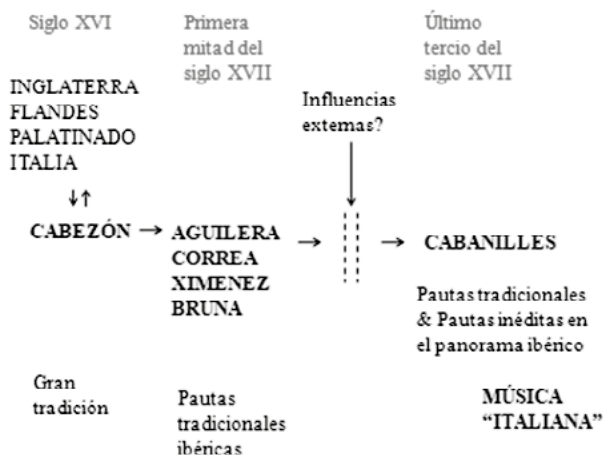


Ilustración 1: esquema de la evolución de la música de tecla en la España de los Austrias

La dificultad estriba en que los datos históricos de que disponemos no nos describen un panorama de relación directa con la música de otros ámbitos europeos. A lo sumo, podemos desarrollar suposiciones y especulaciones:

6. Sobre las fuentes de la música de Cabanilles y su datación, BERNAL RIPOLL, *Procedimientos constructivos...*, *op. cit.*, p. 72-124.
7. *Ibid.*, p. 178.

- Son escasos los datos de la labor o de la presencia de grandes músicos extranjeros en España en este periodo. La recientemente descubierta alusión a la posible estancia en Madrid de uno de los personajes objeto de este estudio, Johann Jakob Froberger, no ha podido ser comprobada documentalmente⁸. La obra teórica *Musurgia Universalis* del jesuita Kircher sí se conocía en España, y por cierto en ésta se transmite una de las obras de Froberger.
- No se conocen datos sobre la relación que los músicos españoles más importantes pudieron tener con el extranjero, ni por haber viajado allí para su formación, ni por exportar su música. En cuanto a uno de los actores de este trabajo, Joan Cabanilles, conocemos bastantes datos de su actividad en Valencia, pero ninguno que lo sitúe en el extranjero. Hijo de un colono mallorquín, de tantos que vinieron al Reino de Valencia en la repoblación tras la expulsión de los moriscos, desde los 21 años es organista primero de la catedral de Valencia. No se conocen viajes fuera de Valencia, únicamente se sabe que atendió los negocios de las tierras que heredó de su padre en Algemesí. Los datos de los supuestos viajes a Francia, y el hecho de que los franceses –según algunas fuentes del XIX– « pagaran muy bien sus obras » son desde hace bastante tiempo considerados erróneos. Se trata de datos confusos transmitidos por autores previos a un tratamiento científico de la historia de la música, es decir, previos al nacimiento de la musicología como ciencia (Teixidor, Soriano Fuertes, Eslava).
- Se supone que debió haber relación entre los músicos de la corte española y los de la corte imperial austriaca (Capilla de Mariana de Austria, Margarita Teresa), pero no hay datos concluyentes, escasean los datos de la actividad precisa de estas capillas en el sentido de qué músicos y música pudieron importarse (al contrario de lo que más de un siglo antes ocurre con Carlos V, de quien se sabe la composición de su capilla española y flamenca, y qué música extranjera circuló por España en su época).

Pero si el panorama que nos describen las fuentes históricas no nos ayuda en esta cuestión, tenemos otras dos fuentes de información, en mi opinión también válidas. Por un lado, el análisis de la propia música, y por otro los manuscritos de los organistas digamos « de segunda fila ».

8. En un manuscrito vendido en Sothebys en 2006 ha aparecido una obra « Meditation fait à Madrid sur la Mort future de Son Altesse Serenissime Madame Sybille, Duchesse de Wirtemberg, Princesse de Montbeliard », FbWV 658. Volume VII (BA9298. Neue Ausgabe sämtlicher Clavier- und Orgelwerke/New Edition of the Complete Keyboard and Organ Works). Schulenberg ha supuesto que la ocasión sería la boda por poderes de la infanta Margarita Teresa de Austria con el Emperador Leopoldo en Madrid en 1666.

Evidencias de la transferencia de música y músicos entre España y otros países, y en concreto con autores relacionados con la corte imperial austriaca

Rasgos innovadores en la música de Cabanilles

Retomamos la idea esbozada en el punto anterior, a saber la constatación de que la música de Cabanilles representa un paso de gigante respecto de sus antecesores ibéricos. Cabanilles, que es tradicional en determinados aspectos como el planteamiento modal o el tipo de géneros que cultiva, aparece muy innovador en otros, a saber especialmente en lo que concierne a la elaboración melódica, complejidad contrapuntística y virtuosismo instrumental. El hecho significativo es que, en la composición de la música, emplea procedimientos constructivos que no habían sido empleados por sus predecesores⁹.

La hipótesis que se plantea es que el avance es de tal magnitud, que difícilmente podría explicarse por generación espontánea. En efecto, se encuentran similitudes morfológicas muy precisas con compositores del área austriaca (Kerll, Froberger), que además son muy abundantes, y como hemos dicho inéditas en el panorama ibérico. Se podría aducir que una preocupación común en el barroco podría dar como resultado pautas similares o equivalentes, pero en mi opinión hay que postular un contacto más directo.

El análisis exhaustivo de dichos procedimientos lo acercan principalmente por un lado a los desarrollados por el neerlandés Jan Pieterzoon Sweelinck a principios del siglo xvii y por otro a los de los músicos suralemanes de la generación inmediatamente anterior a la suya J. K. Kerll y J. J. Froberger, o al de su propia generación Georg Muffat. Es necesario insistir en que estas afirmaciones no son genéricas, sino que están fundamentadas en un trabajo comparativo técnico que aquí no tiene lugar por el carácter transversal de este artículo, pero que está descrito *in extenso* en otro trabajo¹⁰.

Este es el primer hecho que demostraría que el supuesto aislamiento ibérico no podía ser total, pues el abismo que separa a Cabanilles de sus antecesores no podría explicarse sin un conocimiento bastante directo de otras corrientes.

Copias de obras de compositores suralemanes en manuscritos españoles

Pero no será únicamente el interés de esta comunicación tanto la música de los grandes autores —también—, sino la labor cotidiana de los músicos

9. Hay que señalar, sin embargo, que Cabanilles no parece haber incorporado la *tocata de ritmo libre* —« *non stando soggetto a baruta* »— como en Frescobaldi. El panorama español parece haber sido impermeable a ese estilo. Solo encontramos muy leves retazos en Cabanilles, y más en el estilo veneciano de fines del siglo xvi (a la manera de Claudio Merulo) que en el de Frescobaldi, verdadera transposición de la *seconda prattica* y del *Stylo recitativo* al teclado.

10. BERNAL RIPOLL, *Procedimientos constructivos...*, *op. cit.*, p. 508-519.

de segunda, de tercera fila. De hecho, en ausencia casi total de ediciones de música en la península ibérica (excepto Coelho en 1620 y Correa en 1626) y de manuscritos autógrafos, es la labor de copia de desconocidos y modestos organistas parroquiales la que nos ha permitido conocer la música de grandes compositores españoles de la época como Cabanilles. Esto no es un hecho solo español, lo comparten también los autores de otros países. Si Frescobaldi y Muffat sí pudieron editar su música, no así Froberger y Buxtehude, y Kerll solo parcialmente.

Los maestros de capilla tenían obligación de escribir prácticamente semanalmente para la liturgia y dejar copia de las composiciones para el archivo, de esta manera conservamos miles de villancicos españoles del XVII o las cantatas de Johann Sebastian Bach. Pero el organista no tenía esta obligación. Además los organistas de más alto nivel ni siquiera necesitarían papeles, pues al ser compositores e improvisadores se nutrían de su propia música. Son los de segunda fila los que necesitan papeles, y copian las obras de los grandes maestros para ampliar su repertorio o para que les sirvan como modelo de sus propias improvisaciones. Esta situación es idéntica en otros países. Algunos de los grandes tuvieron ocasión de publicar sus obras (es el caso de Frescobaldi). Pero otros sólo publicaron parcialmente sus obras (Kerll o el propio Bach), y fue un círculo de alumnos o amantes de su música quienes la transmitieron.

Vamos a centrar la atención en dos manuscritos copiados a fines del siglo XVII en el círculo cercano a Cabanilles, el manuscrito M 387 de la Biblioteca de Cataluña (Barcelona) y los manuscritos M 173a y M 173b que se conservan en la Fundació Cosme Bauzà de Felanitx (Mallorca). Bbc M 387 es una recopilación de folios copiados por al menos siete manos diferentes, presumiblemente a fines del siglo XVII, cuya parte más importante está copiada entre 1694 y 1697 por un alumno de Cabanilles. Este mismo copista copia también obras de Kerll y Froberger. Otra mano claramente diferente de ésta copia las obras « italianas » a las que se ha aludirá a continuación. Los manuscritos conservados en la biblioteca de la Fundació Cosme Bauzà de Felanitx (Mallorca), con número 173a y 173b, y que en origen eran uno solo, también deben estar copiados en la misma época, y también quizás por un alumno de Cabanilles. Al contrario de Bbc M 387, que escribe todo en castellano, tiene algunas anotaciones en catalán, a pesar de que los títulos están en castellano, lo que parece haber sido la costumbre en la época. También este manuscrito nos transmite obras de Froberger y Kerll. A continuación se da una lista de dichas obras:

Obras de Froberger:

- E: Bbc M 387 f. 200-200v.: « *Fantasia sobre ut re mi fa sol la* » [incompleta].
- E: Bbc M 387 f. 211-212v.: [encabezamiento] « *Tocata Italiana para el órgano* » [tras el explicit musical] « *Esta obra esta tan errada que no puede estar más cagada* » [Capriccio XIII edición de Adler].
- E: Felanitx Fundació Cosme Bauzà Ms. 173 f. 148-151v. [encabezamiento]

« Tiento o tocata de tercer tono » [cc. 1-84 = capriccio XIII, cc. 85-118= cc. 33-66 capriccio IX edición de Adler].

Obras de Kerll:

- E: BbcM 387 f. 134-136 [encabezamiento] « Batalla Imperial de Cauanillas » [1694-97].
- E: Felanitx Fundació Cosme Bauzà, Ms. 173 bis f. 107-110v [encabezamiento] « Tiento de 5.to tono. Batalla Ymperial. de M.n Juan Cabanillas » [ca. 1700?].
- E: Mn M 1357 f. 173 « Canción de dos clarines » [fragmento de la Battaglia].

A estas piezas se puede añadir la siguiente, sin atribución de autor pero en el mismo estilo que las anteriores e intitulada como « italiana »:

- E: Bbc M 387 ff. 136-137v « Tiento Italiano Intitulado copien sobre el cui »

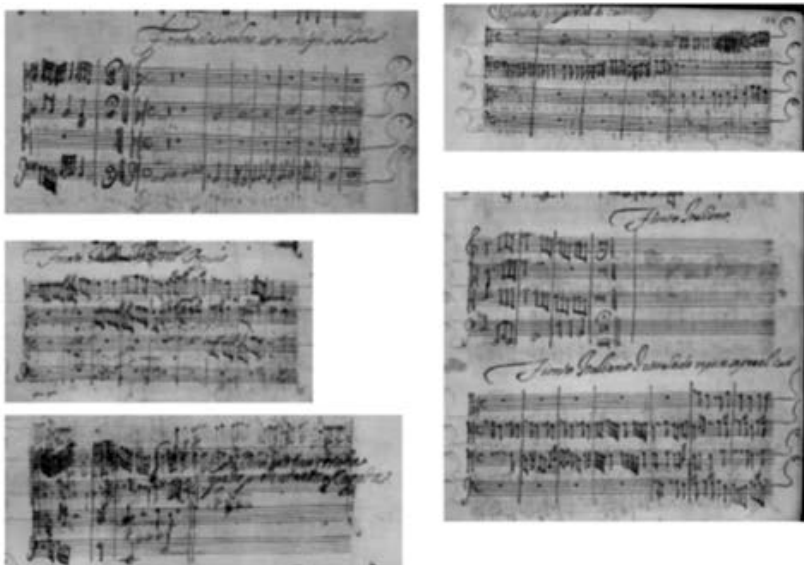


Ilustración 2: Obras de Kerll y Froberger en el manuscrito M 387 de la Biblioteca de Cataluña (de arriba abajo y de izquierda a derecha) ff. 200, 211, 212v, 134 y 136

Particularidades derivadas de los hechos e interrogantes que se plantean

Los datos anteriores demuestran que entre los organistas circulaba música de estos compositores. Pero este trabajo quiere ir más allá de la constatación de su presencia, lo que por otra parte ya era conocido¹¹. Son algunas de las particularidades de la manera en que han sido transmitidas las que se quieren poner en relieve por los interrogantes que plantean, interrogantes que nos pueden ayudar a sospechar de la existencia de vías de comunicación.

11. Las de Froberger son identificadas en Nelson LEE, *Juan Cabanilles and his contemporaries. Keyboard music from the Felanitx manuscripts, I*, ed. Nelson Lee, Corpus of Early Keyboard Music. Holzgerlingenn Hänssler-Verlag, 1999, p. XI.

En primer lugar, estas fuentes transmiten las obras de manera bastante errónea. La *Battaglia* aparece en Bbc M 387 con varias secciones permutadas, dando lugar a una construcción ilógica. La fantasía Ut.re.mi.fa.sol.la se ha transmitido incompleta, el mismo copista constata que el *Capriccio* transmitido como « Tocata italiana » está lleno de errores. Todo esto nos remite al problema del proceso de transmisión de las piezas: ¿Eran copias de copias, que iban degenerando en las copias sucesivas? ¿Dónde está la fuente primaria si la hubo? ¿Quién fue el vehículo? ¿Se copiaron « de oído » por alguien que las aprendió de memoria¹²? Un examen de la fantasía Ut.re.mi.fa.sol.la de Froberger evidencia que las variantes en Bbc M 387 son las mismas que la versión incluida en la *Musurgia Universalis* de Kircher¹³, obra conocida en España¹⁴, por lo que bien pudo ser éste el vehículo.

Las piezas de Kerll y Froberger se difunden en el círculo de Cabanilles, el copista de las conservadas en Bbc M 387 se atribuye ser alumno de éste, pues intitula las obras « de Cabanilles, mi maestro », y su trabajo está en ocasiones fechado entre 1693 y 1697. No sabemos si el copista de Felanix fue alumno del maestro valenciano, pero en cualquier caso se trata de una extensa recopilación casi monográfica, lo que prueba que al menos ocurre en su círculo de adeptos.

Las piezas nunca aparecen atribuidas a sus autores originales. Más aún, resulta muy significativo que la *Battaglia* de Kerll (pieza actualmente bien conocida y que forma parte con frecuencia de los programas de conciertos), es atribuida en dos fuentes a Cabanilles, y una de ellas por un copista que se reclama alumno del maestro. Esta confusión en su círculo más cercano plantea una serie de interrogantes: ¿Formaba parte esta pieza del repertorio del maestro? ¿Es Froberger el nexo de Cabanilles con Sweelinck/Frescobaldi?

Hay datos que muestran que no se trata de piezas que quedaran copiadas sin más, sino que este repertorio estuvo efectivamente en uso. Es curioso el caso de la construcción de una nueva pieza a partir de dos *capricci* de Froberger. En la *Battaglia* vemos que las fuentes españolas evitan los acordes en la primera octava(**), que son de mucho efecto en el clave pero no suenan bien en el órgano por el gasto de aire, lo que muestra que fueron adaptadas para este instrumento (*vide* Ilustración 3 e Ilustración 4).

12. Es de señalar que el proceso de escritura de la música antigua era posterior a la ejecución. Así, por ejemplo Juan Bermudo refiere que el alumno de órgano aprendería a tocar piezas de música vocal en el teclado tomadas de cantorales polifónicas, y sólo « después de tomada la lección y bien estudiada para su aprovechamiento, el discípulo la debe sacar en punto », es decir las transcribiría en forma de notas musicales (Juan BERMUDO, *Declaración de Instrumentos*, Osuna, Juan de León, 1555, fol. 40v).

13. Athanasius KIRCHER, *Musurgia Universalis*, Roma, Francesco Corbellotti, 1650, p. 466-475: « Phantasia supra Vt, re, mi, fa, sol, la, Clauicymbalis accomodata », citado en BERNAL RIPOLL, 2004, p. 509.

14. Pablo NASSARRE, *Escuela Música*, vol. 2, Zaragoza, Herederos de Manuel Román, 1723. Prólogo.



Ilustración 3: J. K. Kerll, Battaglia, Bologna, Civico Museo Bibliografico Musicale, Mus. Ms. DD/53 (transcripción del autor)



Ilustración 4: Los mismos fragmentos según los manuscritos de Felanitx, Biblioteca de la Fundació Cosme Bauzà, M 173 b fol. 107-110v y Barcelona, Biblioteca de Catalunya, M 387 fol. 134-136 (transcripción del autor)

Las piezas se difunden como anónimas o falsamente atribuidas, y en ocasiones se les califica de « italianas », lo que en este contexto del círculo más cercano a Cabanilles denota música en el espíritu de la generación anterior a Cabanilles, la de los discípulos de Frescobaldi: Froberger y Kerll. Italia se muestra así como el plexo solar de esta contribución.

Aquí tenemos que abrir otro frente, pues hay dos acepciones del término italiano. Una, estas obras Froberger y Kerll, que podría indicar que llegan al entorno de Cabanilles a través de Italia. Pero por otro lado encontramos en los manuscritos españoles de los últimos años del siglo XVII o de los primeros del XVIII un cierto número de piezas denominadas « italianas » pero con una morfología muy diferente. Unas veces se trata de música de autores españoles escrita en estilo italiano (Nassarre, Sola), pero en otras ocasiones es música de autores italianos. En general, se trata de fuentes ligeramente posteriores a los alumnos de Cabanilles que copiaron sus obras a fines del

siglo xvii. En el mismo manuscrito que veníamos estudiando (E: Bbc M 387) encontramos ocho obras así denominadas. Son piezas de origen camerístico (algunas tienen incluso las cifras del continuo), la mayoría de ellas del compositor romano Francesco Foggia (1605-1688). Todas están copiadas por una mano diferente a la del alumno de Cabanilles que copió las obras de Kerll, Froberger y el « cucú », por lo que no podemos asegurar su difusión en el círculo de Cabanilles, aunque sí en un periodo inmediatamente posterior. Todas ellas son obras con mayor verticalidad, no sujetas al contrapunto tradicional y con conductas melódica diferente a la tradicional. Hay más de treinta fragmentos de óperas de Lully en forma de pequeñas piezas con carácter de danza en las colecciones de Martín y Coll de 1706, 1707, 1708, 1709¹⁵, y también en Santiago de Murcia, *Resumen de acompañar la parte con la guitarra*, Amberes, 1714. —*Pasacalles y obras de guitarra para todos los tonos naturales y accidentales*, 1732.

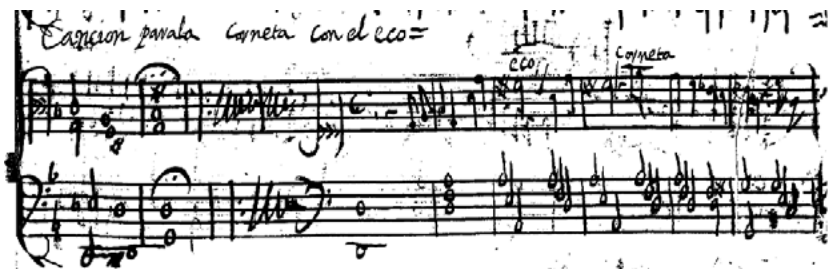


Ilustración 5: Pieza basada en una melodía de Lully en un manuscrito madrileño de principios del siglo xviii (« Flores de música », Madrid, Biblioteca Nacional, M 1357 pág. 15)

Síntesis y Conclusiones

A la vista de los resultados de la anterior investigación, podemos considerar como datos ciertos:

- El salto de gigante que representa la música de Cabanilles respecto de sus predecesores ibéricos, en lo que respecta a los procedimientos constructivos empleados especialmente en el campo del desarrollo melódico y la figuración instrumental.
- Las similitudes morfológicas, a veces muy precisas, de estos procedimientos con los empleados por los compositores Sweelinck, Froberger, Kerll y Muffat.

15. Entre estas destaca la *canción para la corneta con el eco*, transmitida como pieza anónima en la recopilación de 1706, y que se identifica como la *Entrée « Sommes-nous pas trop heureux »* del *Ballet de L'Impatience* de Lully, 1661. No es una mera transcripción, sino una elaboración por un compositor de calidad. Por cierto, en un ámbito totalmente distinto (nortealemán o danés) parece esta misma melodía en el aria *Rofilis* de Buxtehude (BuxWV 248).

– La difusión efectiva de la música de Froberger y Kerll entre organistas del círculo de Cabanilles, desde Valencia hasta Cataluña y Mallorca.

A pesar de la carencia de datos históricos precisos, la magnitud del avance que representa Cabanilles y de la similitud con esta música del área suralemana, así como la constatación de la presencia de música de éstos en España (y en concreto en el área de Cabanilles) a fines del siglo XVII, permitiría plantear las siguientes hipótesis:

- Este avance y estas similitudes no se pueden explicar por generación espontánea.
- Tiene que haber habido una relación, un conocimiento de las escuelas suralemanas.
- Roma se delinea como el punto central o plexo solar de estas líneas de comunicación, que se extienden no sólo en el tiempo sino que traspasa también las barreras temporales para llevarnos a la Amsterdam de Sweelinck.

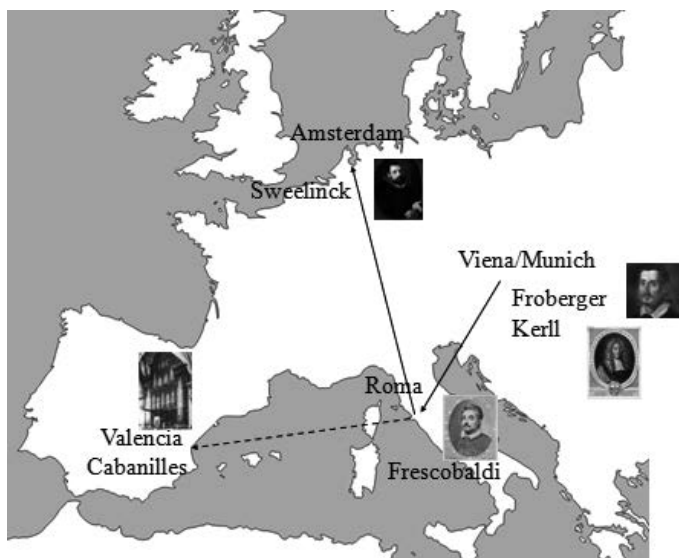


Ilustración 6: Red de relaciones en la música europea de tecla

Con todos estos hechos podemos constatar que existe una red de relaciones entre la cruz formada por Austria/España y Países Bajos/Italia (Ilustración 6), que delinea al menos una parte del espacio geográfico del mundo de los Habsburgo. Una red que salta en el tiempo y en el espacio, y que pese a la carencia de datos históricos precisos en el brazo español, queda patente por el análisis de la música y por la difusión de fuentes musicales (copias manuscritas). Siendo Froberger tradicionalmente considerado como el nexo entre la escuela nórdica e italiana, es probable que sea a través de Froberger el camino por el que Cabanilles presenta rasgos de ambas.

La Ilustración 7 combina esa red de relaciones con la evolución de la música de tecla española expuesta al principio de este trabajo (*vide supra* La música de tecla en la península: compositores, lugares, tiempos). En trazo continuo se muestran las relaciones constatadas por datos históricos, en trazo discontinuo las que se deducen por el análisis de la música y de las fuentes musicales. Una doble línea discontinua señala el abismo o salto entre Cabanilles y sus predecesores.

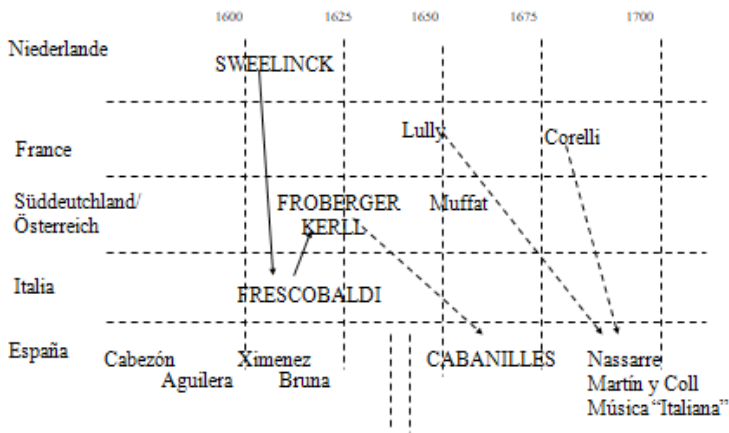


Ilustración 7: Red de relaciones e influencias entre músicos europeos de tecla del siglo XVII

En definitiva, el salto de gigante que da la música española de tecla con Cabanilles, no se podría explicar por generación espontánea. La similitud con la música de Kerll y Froberger y la aparición en su círculo más cercano de dicha música podría explicar dicho avance. Queda por valorar la relación que pudiera tener esto con el contexto geopolítico, quedando en el aire algunas consideraciones de índole histórico y que no me considero capaz de valorar, como el hecho de que esto suceda en Levante, lo que nos tienta a asociarlo al bando austracista, también el hecho de que ocurra en la segunda mitad del siglo, en el que se da un acercamiento entre las ramas austríaca y española de los Habsburgo.

Por último, no hay que dejar de tener en consideración la importancia de la ciudad de Valencia en esta red de centros, lo que apoya el paso del paradigma centralista al policéntrico en el estudio de las redes de comunicación en la Europa moderna.

Connectors of a Poly-centric Empire: Merchants and Financiers as Integrative Force of the Habsburg Possessions in the 18th Century

Klemens Kaps
Universität Wien

For the history of the Habsburg Monarchy, the 18th century is a sort of multi-faceted inflexion point. Generally, the dominant narrative is one that stresses the Monarchy's weakness and failure: according to this narrative, the composite model which had governed the Bohemian, Austrian and Hungarian provinces in an integrated manner at least until the Austrian War of Succession (1740-48) was undermined by the competition with Prussia and the geopolitical challenges the interstate system posed to the multi-national Habsburg space. This narrative was especially put forward by the patriotic and nationally oriented historiography of post-war and cold-war Austria, and was part of the nation-building discourse of the Second Austrian Republic¹. Accordingly, much interest was paid to doctrines such as cameralism and physiocracy, which led the much-acclaimed reforms that followed the War of the Austrian Succession and the Seven Years' War². The establishment of a central administrative body for the Austrian and Bohemian lands, the *Directorium in publicis et cameralibus*, the limitation of the power of the privileged estates, and the creation of districts (*Kreise*) with their corresponding offices (*Kreisämter*) and governors (*Kreishauptmänner*) in 1749 were interpreted as the initial steps towards the creation of a centralized and bureaucratized state³; it was interpreted that these measures were the beginning of a process that finished with the abolition of serfdom and the liquidation of the feudal administration in 1848, although complete centralization was but short-lived as the neo-absolutist regime managed to impose itself only in the aftermath of the revolutionary years of 1848/49. This process included further reforms such as the creation of an internal

1. See e. g. Friedrich WALTER, *Die thesianische Staatsreform von 1749*, Wien, 1958.
2. See e. g. Helen LIEBEL-WECKOWITZ, « Count Karl von Zinzendorf and the Liberal Revolt against Joseph's Economic Reforms, 1783-1790 », in Hans-Ulrich WEHLER (ed.), *göttingen Sozialgeschichte heute. Festschrift für Hans Rosenberg*, Vandenhoeck & Ruprecht, 1974; ID., « Modernisierungsmotive in der Freihandelspolitik Maria Theresias », in Walter KOSCHATZKY (ed.), *Maria Theresia und ihre Zeit. Eine Darstellung der Epoche 1740-1780 aus Anlaß der 200. Wiederkehr des Todesjahres der Kaiserin*, Wien – Salzburg, Residenz Verlag, 1979; Grete KLINGENSTEIN, « Between Mercantilism and Physiocracy. Stages, Modes and Functions of Economic Theory in the Habsburg Monarchy 1748-63 », in Charles INGRAO (ed.), *State and Society in Early Modern Austria*, West Lafayette, Purdue University Press, 1994.
3. WALTER, *Die thesianische Staatsreform von 1749*, p. 70.

customs union between Bohemia and Austria and Hungary in 1775, and the limitation of serfdom, as an institution that imposed the serfs' personal subjugation under the lords' authority, in the 1780s⁴.

This narrative obviates, however, earlier attempts at unification: Already after the Battle of the White Mountain, in 1624, Ferdinand II moved the Bohemian Chancery from Prague to Vienna. A few decades later Leopold I attempted to impose integrative measures on the Kingdom of Hungary after it was conquered from the Ottoman Empire. These attempts were symbolized in the *Commissio Neo Acquistica*, established after 1687 and dissolved in 1722/23 in the context of the negotiations over the recognition of the Pragmatic Sanction⁵. These examples illustrate that the whole history of the Habsburg Monarchy was characterised by different balances and counterbalances of centralization and negotiation between local and regional commitments. Thus, the view of the 18th-century Monarchy as forerunner of centralization and bureaucratization should be contextualised temporally to a higher degree in order to avoid that the century is given a role in the teleological perspective of modernization that inevitably advances towards the 20th century nation-states. Without denying that centralization and bureaucratization were happening in the 18th century and played a decisive role for the existence of the Habsburg Monarchy until 1918,⁶ this can neither be regarded as proof of a linear and homogeneous process that smoothly leads to what was to take place in the 19th and 20th century, nor as evidence that these were the only and always dominant tendencies during the 18th century, even after the so-called reform period had set in after 1749.

The way the new possessions that the Habsburg dynasty acquired at the end of the War of the Spanish Succession were integrated into the Habsburg political structure stands as a clear example that composite administrative practices prevailed. Again, the narrative of failure and loss regarding the outcome of this major international conflict tends to overlook that the acquisition of Lombardy, the Austrian Netherlands, and – albeit only shortly – Naples and Sicily, considerably increased the geopolitical and economic power of the Monarchy. However, these dispersed possessions could not be governed centrally. It is thus unsurprising that the administration of these territories was based in the old Spanish Habsburg council system, which was only slightly changed to adapt to the new reality. The Supreme Council of Spain was formed in Vienna in late 1713 under the direction of Antonio Folch de Cardona, the archbishop of Valencia; Ramón de Vilana

4. Charles INGRAO, *The Habsburg Monarchy, 1618-1815. Second Edition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 201-202. Andrea KOMLOSY, *Grenze und ungleiche regionale Entwicklung. Binnenmarkt und Migration in der Habsburgermonarchie*, Wien, Promedia, 2003, p. 133.

5. INGRAO, *The Habsburg Monarchy, 1618-1815. Second Edition*, p. 86. Albert SOBOUL, Guy LEMARCHAND and Michèle FOGEL, *El siglo de las luces. Tomo I: Los inicios (1715-1750). Libro II*, Madrid, Akal, 1993, p. 706.

6. See for this argument at latest: Pieter M. JUDSON, *The Habsburg Empire. A new history*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2016, esp. chapters 2 and 3.

Perlas, Marques de Rialp was the secretary. This council was responsible for governing of all the territories that the Habsburgs had acquired from Spain. Four years later a separate Council of the Netherlands was created. A parallel administrative structure was equally maintained: the viceroy in Naples and the governor and captain general in Milan were subordinated to the councils and coexisted with local courts of justice, in a multi-layered and dialectical political-institutional system⁷.

This administrative structure reveals that the Habsburg Empire, understood as the sum of all territories governed by the Habsburg family, was a polycentric Empire where different administrative models and levels of integration co-existed. There were several comprehensive institutions, such as the Court and State Chamber (*Hof- und Staatskanzlei*) since 1742, the Court Chamber (*Hofkammer*) since 1527 and the Court Council of War (*Hofkriegsrat*) since 1556, but if it is integration that we are looking for, we shall have to look beyond traditional political historical narratives. Thus, one of the key integrative forces was the circulation of members of the elite between different institutions⁸, but this was a personalist and patronage-based mechanism and one that, therefore, largely represented the *Ancien Régime* mode of state-building.

This was especially the case for the territories acquired by the Habsburgs in the Peace Treaties of Utrecht and Rastatt. The polycentric structure of the Habsburg system facilitated the integration of the local elites, while the influence of the Spanish *Austriacistas* waned after the loss of Naples and Sicily and disappeared completely after the War of the Austrian Succession; in 1736 the Council of Spain was renamed as Council of Italy⁹, and in 1757 both Councils were turned into Departments¹⁰ and put under the direction of the Court and State Chancellery, created in 1742 and directed since 1753 by Wenzel Anton von Kaunitz¹¹. After this, regional elites – the estates in the Austrian Netherlands and the Milanese *patriziato* – lost most of their

-
7. Virginia LEÓN SANZ, « Al servicio de Carlos VI. El partido español en la corte imperial », in Joaquín ALBAREDA (ed.), *El declive de la Monarquía y del Imperio español*, Barcelona, Crítica, 2015, p. 231, 234. Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, *La república de las parentelas: el estado de Milán en la monarquía de Carlos II*, Mantua, Gianluigi Arcari Editore, 2002, p. 401.
 8. See for the Littoral and Galicia: Eva FABER, « Beziehungen – Gemeinsamkeiten – Besonderheiten. Das österreichische Küstenland und Galizien in den 70er und 80er Jahren des 18. Jahrhunderts », in Walter LEITSCH and Stanisław TRAWKOWSKI (eds.), *Polen und Österreich im 18. Jahrhundert*, Warszawa, Wydawnictwo Naukowe Semper, 2000.
 9. Agustí ALCOBERRO PERICAY, *L'exili austriacista (1713-1747)*, Barcelona, Fundació Noguera, 2002, p. 123.
 10. Heinz NOFLATSCHER, « Politische Eliten in der Österreichischen Lombardei (1740-1790) », in Brigitte MAZOHL-WALLNIG and Marco MERIGGI (eds.), *Österreichisches Italien – Italienisches Österreich. Interkulturelle Gemeinsamkeiten und nationale Differenzen vom 18. Jahrhundert bis zum Ende des Ersten Weltkrieges*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, « Zentral-europa-Studien », vol. 5, 1999, p. 291-293. Elisabeth GARMS-CORNIDES, « Funktionäre und Karrieren im Italien Karls VI. », in Brigitte MAZOHL-WALLNIG and Marco MERIGGI (eds.), *op. cit.*, p. 207-213.
 11. Domenico SELLA and Carlo CAPRA, *Il Ducato di Milano dal 1535 al 1796*, Torino, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1984, p. 239.

ability to affect the government's decisions and the polycentric model was considerably weakened¹². Instead, members of the local elites who were personally loyal to the Habsburgs were incorporated into the government, and sometimes carried more weight than the State Chancellor himself¹³. In addition, these institutional reforms did not affect traditional regional privileges, laws and institutions. These were only targeted with Joseph II's reclusive rule in the 1780s, when such measures as the derogation of the Milanese Senate and Council of State in 1786 and the introduction of a new homogenous administrative system for the Austrian Netherlands a year later¹⁴, were a remarkable departure from the polycentric model. As is well known, however, these measures were rejected by regional elites, especially in the Austrian Netherlands, where the Brabantian Revolution of 1787 and the renewed uprisings in 1789 questioned Habsburg rule long before the arrival of French troops in 1794 and the formal cession of the territory in the Treaty of Campo Formio in 1797¹⁵.

In conclusion, this polycentric arrangement allowed the Habsburg dynasty to collate different territories all over Europe into a single political organisation. While the first steps towards a centralised administration could be realized without major resistance from the traditional elites of the newly incorporated territories, the Josephinian project brought the model to the brink of failure and, in the case of the Austrian Netherlands, clearly overstretched the commitment of these local elites.

Apart from administration, trade and economic activity in general were also important factors for the integration of different territories. Trade, in particular, generated economic and fiscal resources that were crucial for the political survival and reproduction of the Habsburg system. Mercantile activity could be a very fruitful field for constructing imperial-wide connections by the interaction of commercial elites from the scattered and polycentric territories governed by the Habsburgs. Thus, an imperial trade network formed by merchants from Flanders, Milan, Tuscany and the core Habsburg territories controlled the trade flows between these scattered territories, with the participation also of other merchant communities, such as the Genoese¹⁶.

12. Renate ZEDINGER, *Die Verwaltung der Österreichischen Niederlande in Wien (1714-1795)*, Wien – Köln – Weimar, Böhlau, 2000, p. 96-97.

13. Carlo CAPRA, « Kaunitz and Austrian Lombardy », in Grete KLINGENSTEIN – Franz A.J. SZABO (eds.), *Staatskanzler Wenzel Anton von Kaunitz-Rietberg. Neue Perspektiven zu Politik und Kultur der europäischen Aufklärung*, Graz – Esztergom – Paris – New York, Schnider, 1996, p. 246-251.

14. INGRAO, *The Habsburg Monarchy, 1618-1815. Second Edition*, op. cit., p. 204.

15. ZEDINGER, *Die Verwaltung der Österreichischen Niederlande in Wien (1714-1795)*, op. cit., p. III-III3, 123, 125.

16. Peter GASSER, « Triests Handelsversuche mit Spanien und die Probleme der Österreichischen Schifffahrt in den Jahren 1750-1800, Teil 1 » *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs* 36, 1983, p. 164-165, 174; ID., « Triests Handelsversuche mit Spanien und die Probleme der Österreichischen Schifffahrt in den Jahren 1750-1800, Teil 2 », *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs*, 1984, p. 183.

For long time the analysis of 18th-century commercial policies has only focused either on attempts at integrating internal markets promulgated by cameralist reform policies¹⁷, or on mercantilist measures enacted in favour of Free Ports in the Adriatic Sea, and the foundation of state-run or state-supported privileged chartered companies. These companies include the Orientalist companies, the Ostende company and the Imperial Royal Company of Asia and Africa, founded by the Flemish merchant Charles Count Proli, from Antwerp, with participation of the Dutch ship captain and investor in the East India Company, Willem Bolts¹⁸.

It is suggested that both economic phenomena can be integrated into a single analysis; the distinction between mercantilism as spurring external trade and cameralism as being directed to internal trade and the formation of internal markets is too short-sighted. The dispersed territories that fell under the political domination of the Habsburgs after the Treaties of Utrecht and Rastatt soon made it necessary to think of maritime trade as a means to integrate the Austrian Netherlands, Naples and Sicily, and from 1737 also Tuscany, with the Habsburgs' core possessions in Central Europe. In turn, both Naples and Livorno were seen as a gateway to the maritime world markets¹⁹. The promulgation of free shipping in the Adriatic Sea, in 1717, and the declaration of the Habsburg Adriatic sea ports as free harbours between 1717/19 and 1725 (Trieste and Fiume/Rijeka in 1717/19, Porto Ré/Kraljevica in 1722, Carlobago/Karlobag, Zengg/Senj and Buccari/Bakar in 1725) can be interpreted as indicative of this strategy of fostering maritime links between the scattered Habsburg possessions, alongside with fostering the Monarchy's implication in international maritime trade in general²⁰. To be sure, this combination of cameralist and mercantilist policies was heavily dependent on foreign commercial enclaves to prosper, especially in the Western Mediterranean and the Atlantic Ocean. One central point of the route between Trieste, Naples, Livorno and Ostende was the Spanish

17. KOMLOSY, *Grenze und ungleiche regionale Entwicklung, op. cit.*, p. 133-145.

18. Peter George M. DICKSON, *Finance and Government under Maria Theresia 1740-1780*, 2 vols., Oxford, Oxford University Press, 1987, vol. 1, p. 200-201. Roman SANDGRUBER, *Ökonomie und Politik. Österreichische Wirtschaftsgeschichte vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Wien, Überreuter, 1994, p. 119-120. Fulvio Babudieri classifies Bolts as „Anglo-German“ merchant: Fulvio BABUDIERI, « Riflessi della politica teresiana sui commerci triestini. Col vicino e lontano Oriente », in *Da Maria Teresa a Giuseppe II. Gorizia – il Litorale – l'Impero. Atti del XIV Incontro Culturale Mitteleuropeo*, dir. Istituto per gli incontri mitteleuropei, Udine, Istituto per gli incontri mitteleuropei, 1981, p. 57, 60-61. ID., *L'espansione mercantile austriaca nei territori d'Oltremare nel XVIII secolo e suoi riflessi politici ed economici*, Milano, Dot. A. Giuffrè, 1978.

19. Franco ANGOLINI, « From the neutrality of the port to the neutrality of the state: Projects, debates and laws in Habsburg-Lorraine Tuscany », in Antonella ALIMENTO (ed.), *War, trade and neutrality. Europe and the Mediterranean in the seventeenth and eighteenth centuries*, Milano, Franco Angeli, 2011, p. 82. Eva FABER, *Litorale Austriaco. Das österreichische und kroatische Küstenland*, Trondheim – Graz, Universitetet i Trondheim, Steiermärkisches Landesarchiv, 1995, p. 54, 57.

20. Wilhelm KALTENSTADLER, « Der österreichische Seehandel über Triest im 18. Jahrhundert, Teil 1 » *Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 55, 1968, p. 484-485. Jovan PEŠALJ, « Making a Prosperous Peace: Habsburg Diplomacy and Economic Policy at Passarowitz », in Charles INGRAO, Nikola SAMARDŽIĆ, Jovan PEŠALJ (eds.), *The Peace of Passarowitz*, West Lafayette/Indiana, Purdue University Press 2011, p. 144-145.

port of Cádiz, which was entitled to trade with Spanish America in 1680 and, since 1717 also the seat of the institutions that governed the Spanish colonial trade monopoly system.

As early as the 1720s, the President of the Spanish House of Trade (*Casa de Contratación*), José Patiño, tried to establish a direct link between Flanders, Cádiz and the Adriatic port cities of Trieste and Fiume through the Company of Ostende, while Flemish merchants settled in Cádiz in order to channel Flemish and Austrian industrial products for their commercialisation in the Spanish colonies overseas²¹.

While this ambitious project faded away with the closure of the company following the Second Treaty of Vienna in 1731, the idea was revived in the 1760s when Chancellor Kaunitz sought ways to increase trade between Central Europe and the Austrian Netherlands. Kaunitz's idea was supported by top Flemish commercial circles, for example Charles Count Proli, who, a decade later, made renewed attempts to expand trade between Flanders and Habsburg Central Europe²². These ideas, which led to the establishment of a new custom tariff between both territories in 1777²³, were not limited to public initiatives; the Triestinian merchant Antonio Rossetti delivered several cargoes to the house of Friedrich Romberg via Ostende between 1774 and 1778. Romberg, whose company seat was in Brussels, traded between the Austrian Netherlands, Germany, Switzerland and Naples²⁴.

In 1777, Luis de Wulf and Proli founded a *Compagnie Maritime* in Bruges together with 29 other investors, mainly from Antwerp and Ghent, and set up a branch in Trieste. Wulf traded in lace to Latin America through the Spanish-Flemish company *Frans Wulf Ghyselen Morel Sorhaitz y Compañía*, the headquarters of which were in Cádiz²⁵.

These examples demonstrate how the trade links between Flanders and the Hereditary Lands intersected with international trade to Spanish America and also to other Mediterranean destinations such as Naples. Flemish investors provided mercantile capital to the Central European territories in order to be able to operate in both their home region and on wider international markets such as Spanish America and Asia. In this way, Flemish merchants achieved two goals at the same time: they promoted a closer integration of the Austrian Netherlands with Bohemia, Austria and Hungary, and they ensured their involvement in international long-distance trade, in search of maximising the profits that the Habsburg framework made possible. Thus,

21. Ana CRESPO SOLANA, *Mercaderes atlánticos. Redes del comercio flamenco y holandés entre Europa y el Caribe*, Córdoba, Universidad de Córdoba, 2009, p. 63.

22. DICKSON, *Finance and Government*, *op. cit.*, vol. 1, p. 199.

23. *Ibid.*, vol. 2, p. 77.

24. Ugo COVA, « Uomini, capitali e iniziative dei Paesi Bassi austriaci per lo sviluppo economico di Trieste e Fiume nella seconda metà del Settecento », in Marina CATTARUZZA (ed.), *Trieste, Austria, Italia tra settecento e novecento. Studi in onore di Elio Apib*, Udine, Del Bianco, 1996, p. 169. For Romberg see: Klaus WEBER, *Deutsche Kaufleute im Atlantikhandel 1680-1830: Unternehmen und Familien in Hamburg, Cádiz und Bordeaux*, München, C.H. Beck, 2004, p.195.

25. DICKSON, *Finance and Government*, *op. cit.*, vol. 1, p. 199.

economically developed Flanders provided the resources for a commercial boost and a greater international projection for the core Habsburg Central European territories in the second half of the eighteenth century.

This process relied on the promotion of the interests of the mercantile communities that came under Habsburg rule after 1713, and on generating additional benefits for the core Habsburg territories in Central Europe. Apart from direct trade, the establishment and expansion of maritime consulates is another example of this symbiotic relationship. The imperial maritime consulates developed from the special envoys sent to the Ottoman Empire from the early 17th century onwards, and whose purpose was to act as intermediaries between the Ottoman authorities and, largely, German merchants. These relations were regulated by a protection clause included in a treaty signed in 1615. The clause was in force until 1667, when the first permanent imperial consulate was established in Constantinople. This consulate closed in 1680 and was re-introduced after the Treaty of Passarowitz (1718)²⁶. At the same time, the city of Trieste had its own consulates alongside the Adriatic coast dating back to the 16th century²⁷.

While the Treaty of Passarowitz triggered the implantation of imperial consulates in the Ottoman Levantine coast²⁸, it were the former Spanish possessions that added important incentives to this policy based on the establishment of consulates at the North African coast and in the Western Mediterranean. Thus, in 1725 and 1727, the commercial needs of Neapolitan and Sicilian merchants led to the opening of maritime consulates in Tunis and Tripoli²⁹. In Cádiz, the Treaty of Vienna of 1725 paved the way for the opening of an imperial consulate, which practically was a reedition of the old Flemish consulate, as underlined by the appointment of the Flemish merchant Jacobo Vermolen as imperial consul in the same year³⁰. It is still unclear what happened with the appointment of consuls immediately after Vermolen's death in 1737, but the second half of the century witnessed an *italianization* of the institution: the Lucca-born Bartolomeo Baron di Carignani was followed by the Milanese Paolo Greppi (1774-1791/1800) and the Novarese Carlo Bazzoni, before the Venetian José Nerini was appointed, after Venice fell under the Habsburgs in the Treaty of Campo Formio in 1797, but still before Habsburg's rule was re-established at the Congress of Vienna³¹.

26. FABER, *Litorale Austriaco*, op. cit., p. 44.

27. Ugo COVA, *Commercio e navigazione a Trieste e nella monarchia asburgica da Maria Teresa al 1915*, Udine, Del Bianco editore, 1992, p. 28-29.

28. FABER, *Litorale Austriaco*, op. cit., p. 45.

29. Klaus MÜLLER, *Das kaiserliche Gesandtschaftswesen im Jahrhundert nach dem Westfälischen Frieden (1648-1740)*, Bonn, Röhrscheid, « Bonner Historische Forschungen », vol. 42, 1976, p. 283-287.

30. CRESPO SOLANA, *Mercaderes atlánticos*, op. cit., p. 65.

31. GASSER, « Triests Handelsversuche, Teil 1 », art. cit., p. 166, 170, 172. Id., « Triests Handelsversuche, Teil 2 », art. cit., p. 179-181, 186. AHPC, PN Cádiz, 19/4544: Testamento de Carlo Bazzoni, PN Cádiz, 1/60: Poder reciproco para testar Entre Don Carlos Bazzoni y Doña Isabel de Simo su muger; « Guia General de Forasteros en Cádiz para el año 1816, Cádiz 1816 », Cádiz, 1816.

Another imperial consulate was established in Alicante, in 1757 after the Courts of Vienna and Madrid concluded the Treaty of Aranjuez (or Treaty of Italy) in 1751³². The evolution of this institution and the numerous vice-consulates that followed in Spanish Levantine harbours demonstrate the limits of the polycentric argument, as these positions (imperial consuls and vice-consuls) were mostly occupied by French office-holders³³. The best-known case is Jean-Pierre Arabet, consul in Alicante between 1779 and 1798, who, alongside several English partners, ran a mercantile company based in Alicante and Barcelona³⁴.

However, the polycentric structure of the consular institution in the Western Mediterranean is illustrated by the fact that both the Cádiz and the Alicante consulate were linked with the Tuscan consulates in 1782, and the imperial consuls Greppi and Arabet were appointed as Tuscan consuls as well³⁵. This relationship, however, was not limited to the institutional setting, and also crystallised in commercial transactions. For instance, in 1787 the imperial vice-consul Carlo Bazzoni, in Cádiz, consigned commodities for a value of 3,500 pesos to the imperial consul in Livorno, the Tuscan Giuliano Ricci; that same year³⁶, Paolo Greppi ordered 100 ounces of silk from Arabet in Alicante, to be delivered to Count Khevenhüller in Vienna³⁷.

Therefore, the new territories acquired by the Imperial house after 1713 were a strong boost to the formation of the institutional framework and trade networks necessary for the Imperial participation in maritime trade. The examples posed by two wholesale merchants may be useful in illustrating how these networks worked and how they contributed to the expansion of trade in and out of the Habsburg Monarchy while triggering qualitative

-
32. AHN, Estado, 630, 19: Legajo 21, Num.º 1044: Alicante, 2 de noviembre de 1757. El Gobernador hace el Informe que se le pidió de las circunstancias de San Juan Jacobo Bertoldi, consul nombrado por el emperador Gran Duque por aquella ciudad. Miguel de Varrichena y Borda. Marques de Alos. Cf. with another date: GASSER, « Triests Handelsversuche, Teil I », art. cit., p. 166. For the Aranjuez Treaty see: Adolf BEER, « Die österreichische Handelspolitik unter Maria Theresia und Joseph II », *Archiv für Österreichische Geschichte*, 86 1899, p. 74.
33. AHN, Estado, 631/2, 53 : Legajo 28, Numº 1339: Consulta original de 16 de Septiembre de 1786 sobre nombramiento de Don Pedro Arabet Consul de S.M. Imperial, en Alicante, a favor de Don Josef Fardet para su Vice Consul en Cartagena y sus dependencias. Resolucion por S.M. aprobado; AHN, Estado, 631/2, 54: Legajo 28, Numº 1340: Consulta original de 16 de Septiembre de 1786 sobre nombramiento que hizo Don Pedro Arabet Consul del Emperador de Alemania en Alicante de Vice Consul en los Puertos de Tarragona y Salou, a favor de Don Juan Antonio Gauthier. Resuelta por S.M. aprobado.
34. GASSER, « Triests Handelsversuche, Teil I », art. cit., p. 166. ID., « Triests Handelsversuche, Teil 2 », art. cit., p. 188-189. Marcella AGLIETTI, *L'istituto consolare tra Sette e Ottocento. Funzioni istituzionali, profilo giuridico e percorsi professionali nella Toscana granducale*, Pisa, Edizioni ETS, 2012, p. 139. ACA, TRCC RA, C,5150: Pedro Arabet, en el nombre social de Womwells, Copon y Arabet, comerciantes de esta ciudad. Autos de información recibida a instancia de dicho Arabet.
35. AGLIETTI, *L'istituto consolare*, op. cit., p. 122.
36. AHPC, PN Cádiz, 31/5935bis: Obligación de Ypoteca D.n Carlos Bazzuny [Bazzoni] Contra El Navio Imperial « la Buena Intención » y su Cap.n Jacome Campell.
37. ASMi, Dono Greppi, carteggio 343: Cadice 7 agosto 1787 Paolo Greppi Marliano e Compagna a Antonio Greppi.

changes in the economic structure of the Empire in the second half of the 18th century.

One outstanding and rather well-known example is that of Johann Baron Fries, a Swiss-born Calvinist who migrated to Vienna in the early 1750s, and who soon became one of the leading figures in reorganizing the Crown's public debt. Before this, he had worked as first commissioner in the so-called English Commission in the Austrian army during the War of the Austrian Succession. Later, in 1748, he had negotiated the delayed payment of a British subsidy. During the Seven Years' War and throughout the 1760s he had a special account with the Flemish banking house of Nettine, at Brussels, with which he paid the interest of Vienna's loans in the Austrian Netherlands³⁸. Fries, who also founded several industrial establishments such as a fustian and blanket factory in Lower Austria (1751) and a cotton manufacture in Kołaczyce/Nawsie, in Galicia (1784), started his career as wholesale trader in 1751. In 1766, he invested part of his capital in a banking and trading house, opened branches in L'viv and Brody, in Galicia, and founded trading firms in Rustschuk on Crimea (1771), in Constantinople (1774) and in Naples³⁹. Fries also invested in the Triestinian branch of the Bruges-based Compagnie Maritime in the late 1770s⁴⁰, and entered the commercial company of Leopoldi & Co in Livorno, under the direction of Adam Liebert and the Augsburg banking houses Carli & Comp. and Köpff & Comp⁴¹.

Fries' operations suggest that the polycentric Habsburg possessions were connected by the commercial and financial activities of his firm, but the truth is that these activities went far beyond the Habsburg territories, as its presence on Crimea, Constantinople, Naples and London suggest. Apart from his commercial activities, Fries also acted as a mediator for the political economy of the Habsburgs; in 1774, Fries negotiated the previously noted new customs tariff between the Hereditary lands and the Austrian Netherlands while expanding the market for Hungarian copper in Flanders⁴².

Another high-profile example is that of the already mentioned Paolo Greppi, imperial consul in Cádiz between 1774 and his death in 1800. Greppi was at the head of a commercial firm that he ran together with up to four partners

38. DICKSON, *Finance and Government*, *op. cit.*, vol. I, p. 179, 187, 189. Christian STEEB, « Johann Fries (1719-1785). Vom Einwanderer zum Staatsbankier und Vertrauten des Staatskanzlers », in Grete KLINGENSTEIN and Franz A.J. SZABO (eds.), *Staatskanzler Wenzel Anton von Kaunitz-Rietberg 1711-1794. Neue Perspektiven zu Politik und Kultur der europäischen Aufklärung*, Graz – Paris – New York, Schneider, 1996, p. 308.

39. Josef MENTSCHL, Gustav OTRUBA, *Österreichische Industrielle und Bankiers*, Wien, Bergland Verlag, 1965, p. 39, 41-42. Herbert MATTIS, *Die Schwarzenberg-Bank. Kapitalbildung und Industriefinanzierung in den habsburgischen Erblanden 1787-1830*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2005, p. 63, 339-340.

40. DICKSON, *Finance and Government*, *op. cit.*, vol. I, p. 199.

41. Margrit SCHULTE-BEERBÜHL, « Interconnecting trade regions: International networks of German merchants in the eighteenth century », in Manuel HERRERO SÁNCHEZ and Klemens KAPS (eds.), *Merchants and Trade Networks in the Atlantic and the Mediterranean, 1550-1800. Connectors of commercial maritime systems*, New York, Routledge, 2017, p. 177.

42. MENTSCHL and OTRUBA, *Österreichische Industrielle und Bankiers*, *op. cit.*, p. 41.

between 1769 and his death. Most of his partners were from Milan, whence his father, Antonio Greppi, supported a substantial part of the firms' business with both capital and advice so that one can consider the Cádiz firm as a branch of his own wide-spun trading and financial enterprise. The company channelled Spanish colonial goods to Milan, other Lombardian towns and Vienna via Genoa, but its business was not limited to this: the firm also exported textiles, mainly linen and Milanese silk to Spain. They also distributed Silesian linen from the firm Bovara Brentano & Greppi, from Hamburg, which had Paolo's brother Giacomo as a partner between 1766 and 1787⁴³.

Spanish colonial goods such as indigo and logwood were consigned to the Milanese firm of Guaita, in Amsterdam⁴⁴, which also received and accepted bills of exchange from London⁴⁵. For a short time between 1779 and 1781, the Greppi company formed a trading firm with other commercial houses in Cádiz for trade with Morocco⁴⁶, and in 1783 the company invested some capital in a Cádiz-based insurance company⁴⁷. However, the most important activities of the firm were in partnership with the state. This was a long-lasting relationship that dated as far back as the War of the Austrian Succession, when Paolo Greppi's father Antonio made his fortune by supplying the imperial army with loans and grain. After the war, Antonio Greppi became head of the Milanese Ferma Generale, which farmed all taxes for the state of Milan between 1751 and 1770, and from 1761 also for Mantua⁴⁸. Greppi, who was at the centre of a dense network at the Viennese court, including members of the Italian department, Kaunitz, Maria Theresa and Joseph II, was a pillar of the Imperial state. He also negotiated the commercial treaty with Genoa in 1767 and, in 1771, was appointed councillor of the Milanese Audit Chamber (*Camera dei Conti*)⁴⁹.

Some of the members of Greppi's Viennese network were supplied with Atlantic luxury products, such as Cuban tobacco or chocolate, as well as the wine that Paolo sent his father from Cádiz. These luxuries were delivered by the Greppis' agents in Vienna, Giuseppe Antonio Segalla and Giovanni Pietro Soresina⁵⁰. While Antonio Greppi's interests were as much economic

43. Giovanni LIVA, « L'Archivio Greppi e l'attività della filiale di P. G. a Cadice nella corrispondenza commerciale (1769-1799) », *Archivio Storico Lombardo*, CXXII, 1995, p. 440, 459-461. GASSER, « Triests Handelsversuche, Teil 2 », *op. cit.*, p. 186.

44. ÖStA/HHStA, DK StAbt Spanien, 111/10, Num.32: Lettera di Paolo Greppi Agazzino e Compagnia al Conte di Kaunitz Questenberg, Cadice 10 de Agosto 1779.

45. AHPC, PN Cádiz, 21/5116: Protesto de no Aceptación: Don Pablo Greppi Marliani y Compañía Contra Don Francisco de Sierra; AHPC, PN Cádiz, 21/5116: Protesto y carta de pago: Don Manuel Tejado y Hermoso a favor de Don Pablo Greppi Marliani y Compañía.

46. AHPC, PN Cádiz, 21/5112: Distrato y Chancelación de Compañía Entre Don Pablo Greppi Agazzino Marliani y Compañía y otros.

47. AHPC, PN Cádiz, 21/5114: Compañía de seguros Hecha por diferentes Individuos de este comercio.

48. Elena PUCCINELLI, « Tra privato e pubblico: affari, politica e famiglia nel carteggio di Antonio Greppi », in M. L. BETRI and D. MALDINI CHIARITO (eds.), « *Dolce dono graditissimo* ». *La lettera privata dal Settecento al Novecento*, Milano, Angeli, 2000, p. 39-41.

49. Elena RIVA, « Vicino alla fonte di tutte le grazie. I rapporti tra la corte di Vienna e la famiglia di Antonio Greppi nella seconda metà del Settecento », *Archivio Storico Lombardo*, CXXIV-CXXV, 1998-99, p. 361, 363, 378-379. Giovanna TONELLI, « Baldassarre Scorza e la riforma daziaria nella Lombardia asburgica », in *Nuova economia e storia*, III, 1997, p. 33, 38.

50. LIVA, « L'Archivio Greppi », p. 437, 453, 458-459.

as political, Paolo Greppi, despite his position as imperial consul, was much more focused on the commercial aspects. The best business deal transacted by the youngest member of the Greppi family was the delivery of copper from the imperial mines in Hungary and quicksilver from those in Idria, Carniola, to the Spanish treasury between 1780 and 1791⁵¹. These cargoes were despatched from Trieste, where Antonio Greppi's could rely on a pre-existing relationship with the Triestinian merchant Giacomo Balletti⁵², although for the delivery of copper a new intermediary was resorted to⁵³. In this way, the Greppi were instrumental in putting the cameralist and mercantilist policies of the Viennese authorities into practice while maintaining a steady commercial relationship with Trieste until the late 1790s⁵⁴. On a more general sense, the Greppis relied heavily on a Milanese network which, importantly, also incorporated Spanish, Dutch, Triestinian and French intermediaries⁵⁵. The network was thus characterized by a certain cultural affinity, which guaranteed the circulation of intermediaries within the Habsburg territories and beyond. The Greppis were also interested in public finances, as the investment of the Cádiz-based branch in the Banco de San Carlos in 1782 demonstrates⁵⁶. In the early 1790s Antonio and Paolo Greppi considered giving credits to the Habsburgs⁵⁷, which would have turned the company into an integral part of the financial structure of the state, which relied heavily not only on the Austrian Netherlands and also on Milan, but on Amsterdam and Genoa between 1764 and 1779⁵⁸.

Conclusion

The acquisition of the former Spanish possessions in Italy and the Southern Netherlands greatly increased the power of the Habsburgs of Vienna. While geopolitical and economic necessities pushed for the administrative centralization

-
51. *Ibid.*, p. 462-469, 472. AHPC, PN Cádiz, 21/5113: Obligación recíproca entre Don Juan Jacobo de Ghan y Don Pablo Greppi; AHPC, PN Cádiz, 21/5117: Poder: El Conde de Greppi a Don Josef Antonio Segalla.
52. See e.g. ASMi, Dono Greppi, carteggio 69: Trieste 2 Gennaio 1771, Giacomo Balletti a Antonio Greppi, Milano; ASMi, Dono Greppi, carteggio 69: Trieste, 9 Gennaio 1771 Giacomo Balletti a Antonio Greppi
53. RIVA, « L'Archivio Greppi », *op. cit.*, p. 465.
54. AHPC, PN Cádiz, 9/1701: Partición extrajudicial de Bienes de la herencia de José Marliani.
55. AHPC, PN Cádiz, 21/5109: Poder para Testar Don Pablo Greppi a Don Juan Jaureguiberry y otros; AHPC, PN Cádiz, 21/5110: Poder: La Compañía de Pablo Greppi Agacino y Compañía a Don Mariano Carvo; AHPC, PN Cádiz, 21/5114: Poder: Pablo Greppi Marliani y Compañía a Juan Fermin de Aysinena; AHPC, PN Cádiz, 21/5115: Carta de pago y Abandono: Los Aseguradores del Navio nombrado La Carinthiana Contra Pablo Greppi Marliani y Compañía; AHPC, Partición extrajudicial de Bienes de la herencia de José Marliani, folio 38.
56. AHPC, PN Cádiz 9/1701, AHPC, Partición extrajudicial de Bienes de la herencia de José Marliani, folio 38, 50.
57. Elena RIVA, « Da negoziante a gentiluomo. La formazione di Paolo Greppi tra commercio, finanza e diplomazia », in Mirella MAFRICI, Soveria MANNELLI (eds.), *Rapporti diplomatici e scambi commerciali nel Mediterraneo moderno*, Rubettino, 2004, p. 435-439.
58. DICKSON, *Finance and Government*, *op. cit.*, vol. 2, p. 415.

of the Habsburg core territories in Bohemia and Austria, other territories including Hungary, and especially Lombardy and the Austrian Netherlands were ruled in a much more decentralized manner, and local powers and regional pressure groups had much more influence on the government's decisions than in the core territories. The construction of an empire, therefore, involved striking a balance between centralistic and polycentric policies. The challenge was how to ensure that resources remained under control and that they were correctly allocated from the point of view of the state.

Trade could be the link between policies. While the cameralist division of labour guided exchange between the core territories and Hungary, trade with the detached Milanese, Tuscan and Flemish territories followed polycentric mercantilist arrangements. These territories relied on (maritime) trade for their contacts with Central Europe, trade which not only involved the circulation of commodities but also of Triestinian, Viennese, Flemish and Milanese mercantile elites between Vienna, Prague, Milan, Brussels and Florence as well as Livorno. This not only resulted in the construction of an imperial socio-economic space, but also connected the Habsburg territories in Central Europe to international maritime trade in Asia, Africa and America. This facilitated the export of textiles or important raw materials such as copper, quicksilver and grain, and the import of Spanish colonial goods such as cacao, sugar, tobacco and coffee. Some of these commodities were distributed as gifts to influential politicians, fostering the reproduction of the mercantile and political networks that made these mercantile exchanges possible. At the same time, merchants did not merely act as the commercial link between the polycentric Habsburg Empire and international maritime trade networks, but also as mediators for political change. The consulate posts of Paolo Greppi and Jean-Pierre Arabet still had a lot to do with international trade, but its key role was to underline the close relationship of these commercial circles and the state, especially in the case of the Greppi; this family had strong personal and patronage bonds with influential figures such as State Chancellor Kaunitz. These positions also had important political implications, as shown by Antonio Greppi's role in supplying the Austrian army, managing the Ferma and taking part of the deliberations of the Milanese Audit Chamber. Greppi's investments responded to his close social and personal relationship with the state, for example by being granted large public contracts and by lending financial support to the government. Johann Fries, who ascended to become an influential piece in the public finances, played a similar role. His role in international wholesale trade did not make him neglect his public duties, such as the negotiation of the new customs tariff between the Hereditary Lands and the Austrian Netherlands between 1774 and 1777. Thus, merchants appear as key figures for the social, cultural, political and economic integration of a polycentric, "composite" Habsburg Empire in the 18th century.

Cabier iconographique



Fig. 1. Statue équestre de l'archiduc Léopold V, Fontaine de Léopold par Caspar Gras, Innsbruck (1622-1630) (photo : wikimedia commons : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Leopold_V_Archduke_of_Austria_Innsbruck_127.jpg)



Fig. 2. Statue équestre de Philippe IV, par Pietro Tacca, vers 1635,
Plaza de Oriente, Madrid (photo : F. Polleroß)

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur <https://www.photo.rmn.fr/archive/13-571190-2C6NUo6MMXXH.html>

Fig. 3. Titien, *Charles Quint à la bataille de Mühlberg*, huile sur toile, 1548, Musée du Prado (POO410)



Fig. 4. Monument équestre du comte-roi Rodolphe I^{er} à Strasbourg, 1266, miniature dans *Ehren-Spiegel des Hauses Österreich*, 1555, Munich, BSB Clm 895, fol. 97r (photo : BSB)



Fig. 5. École de Rubens, *Portrait de Philippe IV à cheval*, huile sur toile, vers 1645, Florence, Galerie des Offices (photo : Institut für Kunstgeschichte der Universität Wien)

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur
https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Philip_II_rubens.jpg

Fig. 6. Pierre Paul Rubens, *Portrait équestre du roi Philippe II*, vers 1630, huile sur toile, Madrid, Musée du Prado (PO1686)

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur <https://www.akg-images.fr/archive/-2UMDHURG63GC.html>

Fig. 7. Pierre Paul Rubens, *Portrait équestre du Cardinal-infant Ferdinand à la bataille de Nördlingen*, huile sur toile, 1635, Musée du Prado (PO1687)

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Velazquez-felipeIII.jpg>

Fig. 8. Diego Velázquez et atelier, *Portrait équestre du roi Philippe III*, huile sur toile, vers 1635, Madrid, Musée du Prado (PO1176)

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Velazquez-margarita.jpg>

Fig. 9. Diego Velázquez et atelier, *Portrait équestre de la reine Marguerite d'Autriche*, huile sur toile, vers 1635, Madrid, Musée du Prado (PO1177)

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Diego_Vel%C3%A1zquez_053.jpg

Fig. 10. Diego Velázquez et atelier, *Portrait équestre du roi Philippe IV*, huile sur toile, vers 1635, Madrid, Musée du Prado (PO1178)

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Vel%C3%A1zquez - Isabel de Borb%C3%B3n \(Museo del Prado, 1634-35\).jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Vel%C3%A1zquez_-_Isabel_de_Borb%C3%B3n_(Museo_del_Prado,_1634-35).jpg)

Fig. 11. Diego Velázquez et atelier, *Portrait équestre de la reine Isabelle de Bourbon*, huile sur toile, vers 1635, Madrid, Musée du Prado (PO1179)

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur <https://www.alamy-images.fr/portrait-equestre-de-charles-ii-d-espagne-avant-1694-artiste-giordano-luca-1632-1705-image60396898.html>

Fig. 12. Luca Giordano, *Portrait équestre du roi Charles II*, esquisse à l'huile, vers 1694, Madrid, Musée du Prado (POO197)

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur https://www.altesses.eu/princes_max.php?image=f2f2fa88ad

Fig. 13. Luca Giordano, *Portrait équestre de la reine Marie-Anne de Neubourg*, esquisse à l'huile, vers 1694, Madrid, Musée du Prado (POO198)



Fig. 14. Domenico de' Franceschi, *Portrait équestre du prince Philippe II d'Espagne*, gravure sur bois, vers 1555, Vienne, ÖNB, Bildarchiv (photo : Bildarchiv)



Fig. 15. Crispin de Passe, *L'empereur Charles Quint*, gravure sur cuivre, 1604, collection particulière (photo : archives de l'auteur)



Fig. 16. Ägidius Sadeler, d'après Adriaen de Vries, *Portrait équestre de l'empereur Rodolphe II*, gravure sur cuivre, vers 1603-1604, Vienne, collection Polleroß (photo : F. Polleroß)



Fig. 17. Lucas Kilian, *Le roi Ferdinand III de Hongrie en vainqueur à la bataille de Nördlingen*, gravure sur cuivre, 1634, Vienne, collection Polleroß (photo : F. Polleroß)



Fig. 18. Caspar Gras, Statuettes équestres des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III et des archiducs Sigismond-François et Ferdinand-Charles, vers 1640-1650, Vienne, KHM, Kunstammer



Fig. 19. Pieter de Jode le Jeune, d'après Cornelis Schut, *Vision de la Vierge par le roi Ferdinand III de Hongrie et le Cardinal-infant Ferdinand lors de la bataille de Nördlingen*, reproduction d'une huile sur toile pour un arc de triomphe, 1636, Vienne, collection Polleroß (photo : F. Polleroß)



Fig. 20. Erasmus Quellinus le Jeune, Allégorie du miroir des princes, gravure sur cuivre pour la page de titre du *Speculum Principum* de Pedro Belluga (Bruxelles, 1655), Vienne, collection Polleroß (photo : F. Polleroß)



Fig. 21. Pieter de Jode le Jeune d'après Caspar de Crayer, L'empereur Charles Quint servant de modèle au Cardinal-Infant Ferdinand, reproduction d'une huile sur toile pour un arc de triomphe, 1636, Vienne, collection Polleroß (photo : F. Polleroß)

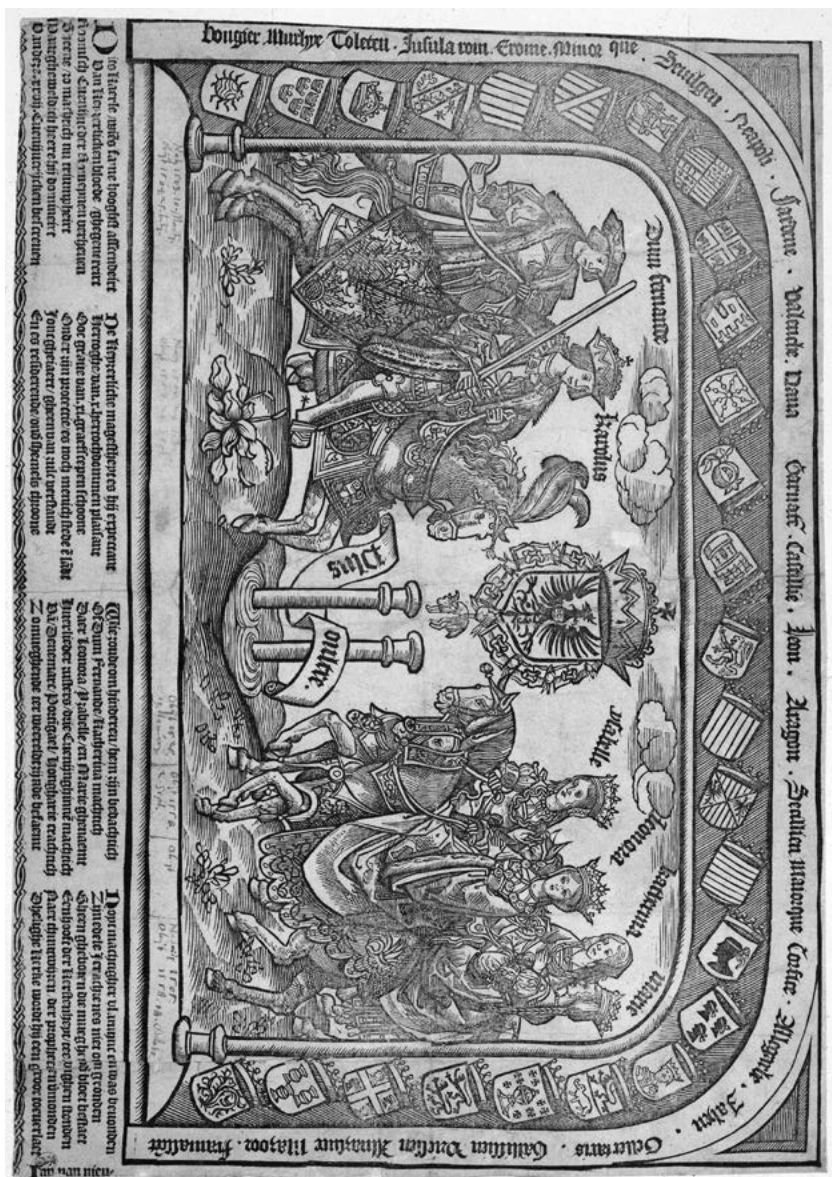


Fig. 22. Jan van Nieulandt, Charles Quint, Ferdinand I^{er} et leurs quatre sœurs Isabelle, Éléonore, Catherine et Marie à cheval, gravure sur bois, vers 1521-1526, Amsterdam, Rijksmuseum, Rijksprentenkabinet (photo : Rijksmuseum)



Fig. 23. Anonyme, Portrait équestre d'Anne d'Autriche reine de France, gravure sur cuivre, vers 1645, Vienne, ÖNB, Bildarchiv (photo : Bildarchiv)



Fig. 24. Pierre Aubry, Portrait équestre de l'impératrice Marguerite, gravure sur cuivre, 1666, Vienne, collection Polleroß (photo : F. Polleroß)

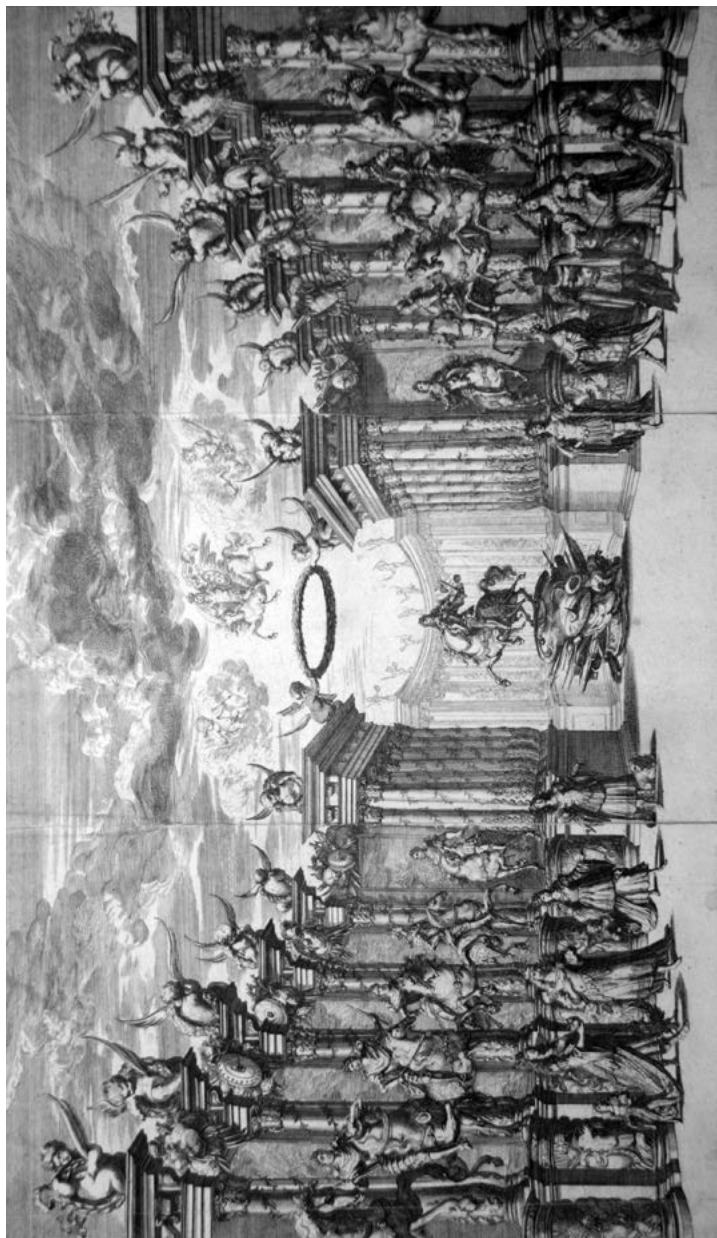


Fig. 25. Melchior Küsel, Teatro della Gloria Austriaca, décor par Ludovico Ottavio Burnacini pour le prologue de l'opéra *Il Pomo d'oro*, gravure sur cuivre, 1668, Vienne, collection Polleroß (photo : F. Polleroß)



Fig. 26. Matthias Steinl, statuette équestre de Léopold I^{er}, ivoire, vers 1690-1693, Vienne, KHM, Kunstkammer (photo : Institut für Kunstgeschichte)



Fig. 27. Matthias Steinl, statuette équestre de Joseph I^{er}, ivoire, vers 1690-1693, Vienne, KHM, Kunstammer (photo : Institut für Kunstgeschichte)



Fig. 28. Anonyme, *Carolus II. Dei Gratia Hispaniarum et...*, portrait équestre du roi Charles II d'Espagne, gravure sur cuivre, vers 1670, Madrid, Biblioteca Nacional de España



Fig. 29. Henri Bonnard, *Carolus III. Hispaniarum et Indiarum Rex. etc.*, portrait équestre de l'archiduc Charles comme Charles III, roi d'Espagne, gravure sur cuivre vers 1703, Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, Bildarchiv (photo : ÖNB)



Fig. 30. Gerard Ter Borch, *Autoportrait*, huile sur toile, vers 1668,
Royal Portrait Gallery Mauritshuis, La Haye



Fig. 31. Carte de Zwolle, in J. Blaeu, *Toonnel der Steden*, 1652

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur <https://collections.vam.ac.uk/item/O81371/cavaliers-oil-painting-ter-borch-gerard/cavaliers-oil-painting-borch-gerard-ter/>

Fig. 32. Gerard Ter Borch, *Corps de garde*, huile sur toile, 1640, Victoria and Albert Museum, Londres

ILLUSTRATION
SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur <https://collections.mfa.org/objects/33689/man-on-horseback>

Fig. 33. Gerard Ter Borch, *Cavalier de dos*, huile sur toile, 1634, Museum of Fine Arts, Boston



Fig. 34. Gerard Ter Borch, *Le conseil municipal de Deventer*, huile sur toile, 1667, Mairie de Deventer

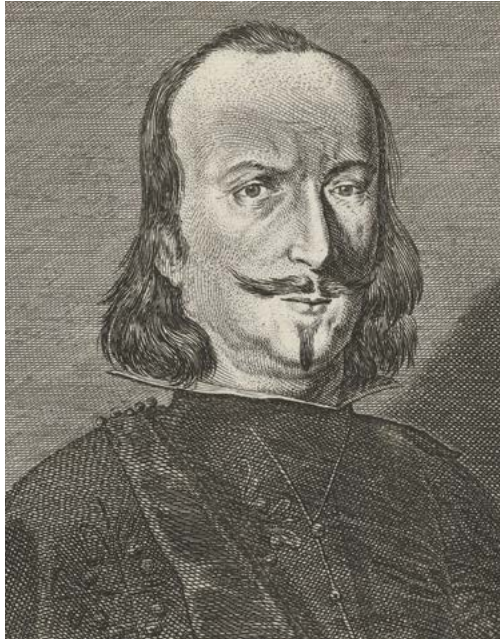


Fig. 35. Pieter Nolpe, d'après l'original de Gerard Ter Borch, *Portrait du comte Gaspar de Bracamonte y Guzman*, 1644-1664, Amsterdam, Rijksmuseum, Public Domain, <https://www.rijksmuseum.nl/nl/collectie/RP-P-1905-1209>



Fig. 36. Gerard Ter Borch, copie d'après l'original de, *La ratification du traité de Münster*, 15 mai 1648, SK-C-1683, Public Domain, <https://www.rijksmuseum.nl/en/collection/SK-A-405>



Fig. 37. *Inbención de passar el agua, propuesto a Su Magestad por su Mathematico en Flandes Miguel Florencio van Langren, 1634 (22x32 cm), Archivo General de Simancas, Estado leg. 2241-MPD, 61.038.*



Fig. 38. Michael Floris van Langren, *Luna vel Lumina Austriaca Philippica*, gravure sur cuivre en couleurs, vers 1645, Archives du Royaume, Bruxelles

ILLUSTRATION SOUS LICENCE

La licence de cette illustration ne nous permet pas de la reproduire dans cette version électronique.

Illustration consultable en ligne sur <https://utpicrura8.univ-amu.fr/GenerateurNotice.php?numnotice=A7647>

Fig. 39. Titien, *L'Adoration de la Trinité*, peinture sur toile, 1552-1554, Madrid, Musée du Prado (POO432)

BIBLIOGRAPHIE

- AGLIETTI, Marcella, *L'istituto consolare tra Sette e Ottocento. Funzioni istituzionali, profilo giuridico e percorsi professionali nella Toscana granducale*, Pisa, Edizioni ETS, « Storia e Politica », 2012.
- ALBRECHT, Dieter, *Maximilian I. von Bayern 1573-1651*, München, R. Oldenbourg, 1998.
- ALCOBERRO PERICAY, Agustí, *L'exili austriacista (1713-1747)*, Barcelona, Fundació Noguera, 2002, 2 vol.
- ALDEA VAQUERO, Quintín, « Don Fernando de Austria, cardenal y arzobispo de Toledo (1619-1641). Razones de su nombramiento », in Pablo FERNÁNDEZ ALBALADEJO, José MARTÍNEZ MILLÁN, Virgilio PINTO CRESPO (eds.), *Política, religión e inquisición en la España Moderna. Homenaje a Joaquín Pérez Villanueva*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 1996.
- ALDEA VAQUERO, Quintín, Tomás MARÍN MARTÍNEZ, José VIVES GATELL (eds.), *Diccionario de Historia Eclesiástica de España*, Madrid, Instituto Enrique Flórez, 1975.
- ALVAR, Alfredo (ed.), *Fernando I. 1503-1564. Socialización, vida privada y actividad pública de un Emperador del Renacimiento*, Madrid, Sociedad Estatal de Commemoraciones Culturales, 2004.
- ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Antonio, « estudio introductorio », in Baltasar PORREÑO, *Dichos y hechos del señor Rey Don Felipe Segundo*, ed. Paloma Cuenca, Sociedad Estatal para la conmemoración de los centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, p. IX-CXXVI.
- ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Antonio, *La república de las parentelas: el estado de Milán en la monarquía de Carlos II*, Mantua, Gianluigi Arcari Editore, 2002.
- ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Antonio, « Prevenir la sucesión. El príncipe de Vaudémont y la red del Almirante en Lombardía », *Estudis*, 33, 2007, p. 61-91.
- ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Antonio, « Versailles inversé. Charles II, ou la monarchie sous l'empire des nobles », in Gérard SABATIER et Margarita TORRIONE (eds.), *Louis XIV espagnol ? Madrid et Versailles, images et modèles*, Versailles – Paris, Centre de recherches du château de Versailles – Éditions de la Maison des sciences de l'homme, « Aulica », 2009, p. 137-154.
- ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Antonio, « La piedad de Carlos II », in Luis RIBOT GARCÍA (ed.), *Carlos II. El rey y su entorno cortesano*, Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica, 2009.
- ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, « Precedencia ceremonial y dirección del gobierno. El ascenso ministerial de Fernando de Valenzuela en la corte de Carlos II », in Bernardo José GARCÍA GARCÍA, Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO (eds.), *Visperas de Sucesión. Europa y la Monarquía de Carlos II*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, « Leo Belgicus », vol. 3, 2015, p. 21-55.
- AMELING EMMENS, Jan, « ‚Las Meninas‘ von Velázquez: Fürstenspiegel für Philipp IV. », in Thierry GREUB (ed.), *Las Meninas im Spiegel der Deutungen*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 2001, p. 115-133.

Bibliographie

- AMMANN, Gert (ed.), *Ruhm und Sinnlichkeit. Innsbrucker Bronzeguss 1500-1650 von Kaiser Maximilian I. bis Erzherzog Ferdinand Karl*, Ausstellungskatalog, Innsbruck, Tiroler Landesmuseum, 1996.
- ANDERSON, Benedict, *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, London, Verso, 1991.
- ANDREWES, William J.H., « Introduction », in Id. (ed.), *The Quest for longitude*, Cambridge MA, Harvard University, « Collection of Historical Scientific Instruments », 1996.
- ANGERMEIER, Heinz, *Die Reichsreform 1410-1555. Die Staatsproblematik in Deutschland zwischen Mittelalter und Gegenwart*, München, C. H. Beck, 1984.
- ANGIOLINI, Franco, « From the neutrality of the port to the neutrality of the state: Projects, debates and laws in Habsburg-Lorraine Tuscany », in Antonella ALIMENTO (ed.), *War, trade and neutrality. Europe and the Mediterranean in the seventeenth and eighteenth centuries*, Milano, Franco Angeli, 2011, p. 82-100.
- ARANDA DONCEL, Juan, « Un confesor regio al frente de la diócesis de Córdoba: el dominico Fray Diego de Mardones (1528-1624) », *Archivo Dominicano*, 36, 2015, p. 61-135.
- ARROYO VOZMEDIANO, Julio, *El gran juego. Inglaterra y la sucesión española*. Tesis doctoral inédita, Madrid, UNED, 2012.
- ASTRAIN, Antonio, *Historia de la Compañía de Jesús en su Asistencia en España*, Madrid, Administración Razón y Fe, 1920.
- AZAGRA DÚCAR, J., « Jerónimo Xavierre », in Juan BOSCH (ed.), *Dominicos que dejaron huella*, Madrid, EDIBESA, 2000.
- BABEL, Rainer, Guido BRAUN, Thomas NICKLAS (eds.), *Bourbon und Wittelsbach. Neuere Forschungen zur Dynastengeschichte*, Münster, Aschendorff, « Schriftenreihe der Vereinigung zur Erforschung der Neueren Geschichte e.V. », vol. 33, 2010.
- BABUDIERI, Fulvio, *L'espansione mercantile austriaca nei territori d'Oltremare nel XVIII secolo e suoi riflessi politici ed economici*, Milano, Dot. A. Giuffrè, 1978.
- BABUDIERI, Fulvio, « Riflessi della politica teresiana sui commerci triestini. Col vicino e lontano Oriente », in *Da Maria Teresa a Giuseppe II. Gorizia – il Litorale – l'Impero. Atti del XIV Incontro Culturale Mitteleuropeo*, Udine, Istituto per gli incontri mitteleuropei, 1981, p. 57-63.
- BARNARD, Toby Christopher, « Reforming Irish Manners: The religious Societies in Dublin during the 1690s », *The Historical Journal*, 35/4, 1992, p. 805-838.
- BATAILLON, Marcel, *Érasme et l'Espagne*, Paris, Droz, 1937.
- BATICLE, Jeannine, « El retrato ecuestre del rey Felipe IV », in Svetlana ALPERS *et al.* (eds.), *Velázquez*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, 1999, p. 57-69.
- BEER, Adolf, « Die österreichische Handelspolitik unter Maria Theresia und Joseph II. », *Archiv für Österreichische Geschichte*, 86, 1899, p. 1-204.
- BEGERT, Alexander, *Böhmen, die böhmische Kur und das Reich vom Hochmittelalter bis zum Ende des Alten Reiches. Studien zur Kurwürde und zur staatlichen Stellung Böhmens*, Husum, Matthiesen, « Historische Studien », vol. 475, 2003.
- BELADIEZ, Emilio, *España y el Sacro Imperio Romano Germánico, Wallenstein (1583-1634)*, Madrid, Editorial Prensa española, 1967.
- BÉRENGER, Jean, « Le relazioni franco-ungheresi al tempo del palatino Francesco Wesselényi (1664-1668) », *Történelmi Szemle*, 10, 1967, p. 275-291.

Bibliographie

- BÉRENGER, Jean, *Histoire générale de l'Europe*, Paris, PUF, 1980.
- BÉRENGER, Jean, *Histoire de l'Empire des Habsbourg 1273-1918*, Paris, Fayard, 1990.
- BÉRENGER, Jean, *Léopold I^{er} (1640-1705), fondateur de la puissance autrichienne*, Paris, PUF, « Perspectives germaniques », 2004.
- BÉRENGER, Jean, *Joseph II, serviteur de l'État*, Paris, Fayard, 2007.
- BÉRENGER, Jean, *Histoire de la Hongrie des Habsbourg*, t. I : *De 1526 à 1790*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Histoire », 2010.
- BÉRENGER, Jean, *Les Habsbourg et l'argent de la Renaissance aux Lumières*, Paris, PUPS, « Collection Roland Mousnier », 2014.
- BERGIN, Joseph, « The royal confessor and his rivals in seventeenth-century France », *French History*, 2007, p. 187-204.
- BERNAL RIPOLL, Miguel, *Procedimientos constructivos en la música para órgano de Joan Cabanilles*, Madrid, UAM ediciones, 2004.
- BERNAL RIPOLL, Miguel, « Francisco Correa de Arauxo, teórico de la *seconda prattica*: Tratamiento de la disonancia y casuística moral », *Revista de Musicología*, XXVIII, 2, 2005, p. 891-917.
- BERNAL RIPOLL, Miguel, « Ideología de la creación musical en el barroco a través del pensamiento del organista sevillano Francisco Correa de Arauxo: una nueva *theórica* para una nueva música », in *Congreso Internacional Andalucía Barroca. III. Literatura, música y fiesta. Actas*, Junta de Andalucía, 2009, p. 31-40.
- BERNARD, Carmen, Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde. De la découverte à la conquête*, Paris, Fayard, 1991.
- BERNARDO ARES, José Manuel de, « El conde de Oropesa: el antifranquismo como causa de un proceso político », in A. MUÑOZ MACHADO (ed.), *Los grandes procesos de la Historia de España*, Barcelona, Crítica, 2002, p. 178-183.
- BERNECKER, Walther L., Klaus HERBERS, *Geschichte Portugals*, Stuttgart, Kohlhammer, 2013.
- BERTRAND, Romain, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident, XVI^e – XVII^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.
- BIRELEY, Robert, *Religion and Politics in the Age of the Counterreformation. Emperor Ferdinand II, William Lamormaini, S.J., and the Formation of Imperial Policy*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1981.
- BIRELEY, Robert, *The Counter-reformation Prince. Anti-Machiavellianism or Catholic Statecraft in Early Modern Europe*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1990.
- BIRELEY, Robert, *The Jesuits and the Thirty years war: Kings, Courts, and Confessors*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- BIRELEY, Robert, « Acquaviva's "Instruction for Confessors of Princes" (1602-1608): a document and its interpretation », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Henar PIZARRO LLORENTE, Esther JIMÉNEZ PABLO (eds.), *Los jesuitas. Religión, política y educación (siglos XVI-XVIII)*, Madrid, Universidad Pontificia Comillas, 2012, 3 vols, tomo I, p. 45-68.
- BLOCKMANS, Wim, « La lutte pour la suprématie en Europe », in Hugo SOLY, Johan VAN DE WIELE (eds.), *Carolus. Charles Quint 1500-1558*, Gent, Snoeck-Ducaju & Zoon, 2000, p. 31-42.

Bibliographie

- BODART, Diane H., « Philippe V ou Charles III ? La guerre des portraits à Rome et dans les royaumes italiens de la couronne d'Espagne », in Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Bernardo José GARCÍA GARCÍA, Virginia LEÓN (eds.), *La pérdida de Europa. La guerra de Sucesión por la Monarquía de España*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2007, p. 99-133.
- BODART, Diane H., « Statues royales et géographie du pouvoir sous les règnes de Charles II et de Louis XIV », in Gérard SABATIER, Margarita TORRIONE (eds.), *Louis XIV espagnol ? Madrid et Versailles, images et modèles*, Versailles, Paris, Centre de recherches du château de Versailles, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, « Aulica », 2009, p. 95-116.
- BODART, Diane H., *Pouvoirs du portrait sous les Habsbourg d'Espagne*, Paris, CTHS/INHA, 2011, p. 397-478.
- BOGDAN, Henry, *La Guerre de Trente ans*, Paris, Perrin, 2006.
- BOSMANS, Henri, « La carte lunaire de Van Langren conservée aux Archives Générales du Royaume à Bruxelles », *Revue des questions scientifiques de Bruxelles*, 2^e série, IV, 1902, p. 108-139.
- BOURDEU, Étienne, *Les Archevêques de Mayence et la présence espagnole dans le Saint-Empire (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Madrid, Casa de Velázquez, « Bibliothèque de la Casa de Velázquez », 2015.
- BOURDEU, Étienne, « Entre deux empires. Circulations, stratégies et difficultés d'un Valencien dans le Saint Empire au début du XVII^e siècle », *Diasporas. Histoire et sociétés*, 25, 2015, p. 59-72.
- BRADY, John, « Remedies proposed for the Church of Ireland (1697) », *Archivum Hibernicum*, 22, 1959, p. 163-173.
- BRANDI, Karl, *Carlo V*, Torino, Einaudi, 1961 (éd. orig. en allemand *Kaiser Karl V.*, München, Bruckmann, 1937).
- BRASSAT, Wolfgang, « Für die Einheit der katholischen Liga. Zum politischen Gehalt des Eucharistie-Zyklus von Peter Paul Rubens », *Idea. Jahrbuch der Hamburger Kunsthalle*, VII, 1988, p. 43-62.
- BRAUN, Guido, « Les conceptions protestantes de la paix au congrès de Westphalie (1643-1649) », in Jean-Paul CAHN, Françoise KNOPPER, Anne-Marie SAINT-GILLES (eds.), *De la guerre juste à la paix juste. Aspects confessionnels de la construction de la paix dans l'espace franco-allemand (XVII^e-XX^e siècle)*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, « Histoire et civilisations », 2008, p. 65-89.
- BRAUN, Guido, « Les traités de Westphalie comme paix confessionnelle : ébauche de l'idée moderne de tolérance ? », *Revue d'histoire diplomatique*, 123, 2009, p. 215-239.
- BRAUN, Guido, *La Connaissance du Saint-Empire en France du baroque aux Lumières (1643-1756)*, München, R. Oldenbourg, « Pariser Historische Studien », vol. 91, 2010.
- BRAUN, Guido, *Du Roi-Soleil aux Lumières. L'Allemagne face à l'« Europe française », 1648-1789*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, « Histoire franco-allemande », vol. 4, 2012.
- BRAUN, Guido, « Der Immerwährende Reichstag aus französischer Sicht in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts », *zeitenblicke* 11/2, 2012, URL: <http://www.zeitenblicke.de/2012/2/Braun>.
- BRAUN, Guido, *Imagines imperii. Die Wahrnehmung des Reiches und der Deutschen durch die römische Kurie im Reformationsjahrhundert (1523-1585)*, Münster,

Bibliographie

- Aschendorff, « Schriftenreihe der Vereinigung zur Erforschung der Neueren Geschichte e.V. », vol. 37, 2014.
- BRAUN, Guido, « Imaginer et faire la paix en Europe : conceptions et pratiques de la construction de la paix aux XVII^e et XVIII^e siècles », in Jean-Luc LIEZ, Thomas NICKLAS (eds.), *Imaginer la paix. De la Pax Romana à l'Union européenne*, Reims, Epure, 2016, p. 105-131.
- BRAVO LOZANO, Cristina, « Celebrando Buda. Fiestas áulicas y discurso político en las cortes de Madrid y Londres », in Bernardo José GARCÍA GARCÍA y Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO (eds.), *Vísperas de sucesión. Europa y la Monarquía de Carlos II*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2015, p. 351-374.
- BRAVO LOZANO, Cristina, « Madrid as Vienna, besieged and saved. The ceremonial and political dimensions of the Royal cavalcade to Atocha (1683) », *Hungarian Historical Review*, n° 4/2, 2015, p. 471-501.
- BRAVO LOZANO, Cristina, « Jurisdicción diplomática y conflictividad urbana: la embajada inglesa en el Madrid de Carlos II », *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, 2017, 1, p. 85-107.
- BRAVO LOZANO, Cristina, « Popular protests, the public sphere and court Catholicism. The insults to the chapel of the Spanish Embassy in London, 1685-1688 », *Culture & History Digital Journal*, 6/1, 2017, p. 1-16.
- BRAVO LOZANO, Cristina, *Spain and the Irish Mission, 1609-1702*, New York, Routledge, 2018 (sous presse).
- BRENDECKE, Arndt, *Imperium und Empirie. Funktionen des Wissens in der spanischen Kolonialherrschaft*, Köln, Böhlau, 2009.
- BRENDLE, Franz, *Der Erzkanzler im Religionskrieg. Kurfürst Anselm Casimir von Mainz, die geistlichen Fürsten und das Reich 1629 bis 1647*, Münster, Aschendorff, « Reformationsgeschichtliche Studien und Texte », vol. 156, 2011.
- BREVAGLIERI, Sabina, Matthias SCHNETTGER, *Transferprozesse zwischen dem Alten Reich und Italien im 17. Jahrhundert: Wissenskonfigurationen – Akteure – Netzwerke*, transcript Verlag, « Mainzer Historische Kulturwissenschaften », vol. 29, 2018.
- BRIL, Damien, « À la croisée des genres. Louis XIV et le portrait équestre », *Artibus et historiae*, XXXV, 69, 2014, p. 213-231.
- BROGGIO, Paolo, « Potere, fedeltà e obbedienza. Johann Eberhard Nithard e la coscienza della regina nella Spagna del Seicento », in Fernanda ALFIERI, Claudio FERLAN (eds.), *Avventure dell'obbedienza nella Compagnia di Gesù. Teorie e prassi fra XVI e XIX secolo*, Bologna, Il Mulino, 2012, p. 165-194.
- BROWN, Jonathan (ed.), *Velázquez, Rubens y Van Dyck*, Madrid, Ediciones el Viso, 1999.
- BROWN, Jonathan, John H. ELLIOTT, *A Palace for a King. The Buen Retiro and the Court of Philip IV*, New Haven – London, Yale University Press 1st edition, 1980, 2nd edition 2003.
- BURGDORF, Wolfgang (ed.), *Die Wahlkapitulationen der römisch-deutschen Könige und Kaiser 1519-1792*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, « Quellen zur Geschichte des Heiligen Römischen Reiches », vol. 1, 2015.
- BURGDORF, Wolfgang, *Protokonstitutionalismus. Die Reichsverfassung in den Wahlkapitulationen der römisch-deutschen Könige und Kaiser 1519-1792*, Göttingen,

Bibliographie

- Vandenhoeck & Ruprecht, « Schriftenreihe der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », vol. 94, 2015.
- BURKE, Peter, « L'homme de Cour », in Eugenio GARIN (ed.), *L'Homme de la Renaissance*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 147-178.
- BURKE, Peter, *What is Cultural History?*, Cambridge, Polity Press, 2004.
- BURKHARDT, Johannes, « Der Westfälische Friede und die Legende der landesherrlichen Souveränität », in Jörg ENGELBRECHT, Stephan LAUX (eds.), *Landes- und Rechtsgeschichte. Festschrift für Hansgeorg Molitor zum 65. Geburtstag*, Bielefeld, Verlag für Regionalgeschichte, « Studien zur Regionalgeschichte », vol. 18, 2004, p. 199-220.
- BURUCÚA, José Emilio, « Occurrences and Eclipses of the Myth of Ulysses in Latin American Culture », in Adrien DELMAS, Nigel PENN (eds.), *Written Culture in a Colonial Context. Africa and the Americas 1500-1900*, Leiden et al., Brill, « African History », 2, 2012, p. 341-372.
- CADENAS Y VICENT, Vicente de, *Diario del Emperador Carlos V. Itinerarios, permanencias, despachos, sucesos y efeméridas relevantes de su vida*, Madrid, Hidalguía, 1992.
- CALLADO ESTELA, Emilio, « Parentesco y lazos de poder: las relaciones del arzobispo de Valencia fray Isidoro Aliaga con su hermano fray Luis Aliaga, confesor regio e inquisidor general (siglo XVII) », en Jesús BRAVO (ed.), *Espacios de poder: cortes, ciudades y villas (s. XVI-XVIII)*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 2002, vol. 1, p. 123-138.
- CALLADO ESTELA, Emilio, « Del cielo a los infiernos: Cénit y nadir del confesor regio fray Luis Aliaga », in Víctor MÍNGUEZ CORNELLES (ed.), *Las artes y la arquitectura del poder*, Castellón, Universitat Jaume I, 2013, p. 2303-2320.
- CALLADO ESTELA, Emilio, « El confesor fray Luis de Aliaga y la expulsión de los moriscos », *Investigaciones Históricas*, 34, 2014, p. 27-46.
- CALLADO ESTELA, Emilio, « El confesor regio Fray Luis Aliaga y la controversia immaculista », *Hispania Sacra*, 137, 2016, p. 317-326.
- CALLADO ESTELA, Emilio, « El final de los tiempos. Caída, destierro y muerte del Inquisidor general fray Luis Aliaga », *Estudis: Revista de història moderna*, 42, 2016, p. 87-106.
- CAPRA, Carlo, « Kaunitz and Austrian Lombardy », in Grete KLINGENSTEIN, Franz A. J. SZABO (eds.), *Staatskanzler Wenzel Anton von Kaunitz-Rietberg. Neue Perspektiven zu Politik und Kultur der europäischen Aufklärung*, Graz – Esztergom – Paris – New York, Schnider, 1996, p. 245-260.
- CARDINI, Franco, *Il turco a Vienna. Storia del grande assedio del 1683*, Bari, Laterza, 2011.
- CARLOS MORALES, C. J. de, « La participación en el gobierno a través de la conciencia regia. Fray Diego de Chaves, O.P. confesor de Felipe II », in Flavio RURALE (ed.), *I Religiosi a Corte. Teologia, politica e diplomazia in antico regime*, Milano, Bulzoni editore, 1998.
- CAROLI, Flavio, Stefano ZUFFI, *Tiziano*, Milano, Rusconi, 1990.
- CARR, Dawson W., « Painting and Reality: The Art and Life of Velázquez », in ID. (ed.), *Velázquez*, Ausstellungskatalog National Gallery, London, Yale University Press, 2006, p. 26-53.

Bibliographie

- CARRASCO MARTÍNEZ, Adolfo, « Los grandes, el poder y la cultura política de la nobleza en el reinado de Carlos II », *Studia Histórica. Historia Moderna*, 20, 1999, p. 77-136.
- CARRÍO INVERNIZZI, Diana (ed.), *Embajadores culturales. Transferencias y lealtades de la diplomacia española de la edad moderna*, UNED, 2016.
- Charles-Alexandre de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens*, exposition au Palais de Charles de Lorraine, Bibliothèque Royale Albert I^{er}, Bruxelles, 1987, Bruxelles, Générale de Banque, 1987.
- CHASTEL, André, « Les entrées de Charles Quint en Italie », in *Les Fêtes de la Renaissance*, Paris, CNRS, 1960, vol. 2, p. 197-205.
- CHAUNU, Pierre, Michèle ESCAMILLA, *Charles Quint*, Paris, Fayard, 2000.
- CHECA CREMADES, Fernando, *Carlos V. La imagen del héroe en el Renacimiento*, Madrid, Taurus, 1987.
- CHECA CREMADES, Fernando (ed.), *El Real Alcázar de Madrid. Dos siglos de arquitectura y coleccionismo en la corte de los Reyes de España*, Madrid, Nerea, 1994.
- CHECA CREMADES, Fernando, *Tiziano y la monarquía hispánica. Usos y funciones de la pintura veneciana en España (siglos XVI y XVII)*, Madrid, Nerea, 1994.
- CHECA CREMADES, Fernando, *Carlos V. La imagen del poder en el Renacimiento*, Madrid, El Viso, 1999.
- CHECA CREMADES, Fernando, « Art et pouvoir », in Hugo SOLY, Johan VAN DE WIELE (eds.), *Carolus. Charles Quint 1500-1558*, Gent, Snoeck-Ducaju & Zoon, 2000, p. 89-99.
- CHECA CREMADES, Fernando, *Carlos V, a caballo, en Mühlberg, de Tiziano*, Madrid, Tf Ediciones, 2001, p. 35-51.
- CHECA CREMADES, Fernando, Laura FERNÁNDEZ GONZÁLEZ, *Festival Culture in the World of the Spanish Habsburgs*, Ashgate, 2015.
- CHILDS, John, *The Williamite Wars in Ireland*, London, Hambledon Continuum, 2007.
- CHUDOBA, Bohdan, *España y el Imperio*, Madrid, Rialp, 1963.
- CLOULAS, Anne, « Charles Quint et le Titien. Les premiers portraits d'apparat », in *L'Information de l'Histoire de l'Art*, 1964, p. 213-221.
- COLOMER, José Luis, Amalia DESCALZO (eds.), *Spanish Fashion at the Courts of Early Modern Europe*, Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica, 2014.
- CONNOLLY, Sean J., « The Penal Laws », in W. A. MAGUIRE (ed.), *Kings in Conflict. The Revolutionary War in Ireland and its Aftermath, 1689-1750*, Belfast, The Blackstaff Press, 1990.
- CONTRERAS, Jaime, *El Santo Oficio de la Inquisición de Galicia*, Madrid, Akal, 1982.
- CORETH, Anna, *Pietas Austriaca. Österreichische Frömmigkeit im Barock*, Wien, Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 2. Auflage, 1982 (1. Auflage Wien: Verlag für Geschichte und Politik, 1959). Traducción en inglés : CORETH, Anna, *Pietas Austriaca*, West Lafayette, Purdue University Press, 2004.
- CORNETTE, Joël, *Les Années cardinales. Chronique de la France, 1599-1652*, Paris, SEDES, Armand Colin, 2000.
- COVA, Ugo, *Commercio e navigazione a Trieste e nella monarchia asburgica da Maria Teresa al 1915*, Udine, Del Bianco editore, 1992.

Bibliographie

- COVA, Ugo, « Uomini, capitali e iniziative dei Paesi Bassi austriaci per lo sviluppo economico di Trieste e Fiume nella seconda metà del Settecento », in Marina CATTARUZZA (ed.), *Trieste, Austria, Italia tra settecento e novecento. Studi in onore di Elio Apih*, Udine, Del Bianco, 1996, p. 153-180.
- CREMONINI, Cinzia, *Feudi e Impero tra Cinque e Settecento*, Roma, Bulzoni, 2012.
- CRESPO SOLANA, Ana, « Guillermo III de Orange y la sucesión de la Monarquía Hispánica (1689-1702) », in José Manuel de BERNARDO ARES (ed.), *La sucesión de la monarquía hispánica, 1665-1725*, Córdoba, Universidad de Córdoba-Obra Social y Cultural Cajasur, 2006, vol. 1, p. 75-104.
- CRESPO SOLANA, Ana, *Mercaderes atlánticos. Redes del comercio flamenco y holandés entre Europa y el Caribe*, Córdoba, Universidad de Córdoba, 2009.
- CROUZET, Denis, *Charles Quint. Empereur d'une fin des temps*, Paris, Odile Jacob, 2016.
- CRUZ, Anne J., Maria GALLI STAMPINO (eds.), *Early Modern Habsburg Women: Transnational Contexts, Cultural Conflicts, Dynastic Continuities*, Routledge, « Women and Gender in the Early Modern World », 2013.
- CUETO RUIZ, Ronald, *Los hechizos de Carlos y el proceso de Fr. Froilán Díaz, confesor real*, Madrid, La Ballesta, 1966.
- CUETO, RUIZ, Ronald, « The Society of Jesus, Court Politics, and the Portuguese Succession », in Th. M. McCOOG (ed.), *Mercurian Project. Forming Jesuit Culture 1573-1580*, Rome – St. Louis, Institutum Historicum Societatis Iesu-The Institute of Jesuit Sources, 2004, p. 877-912.
- D'AMICO, Juan Carlos, « Charles Quint et le sac de Rome : personnification de l'Antéchrist ou Empereur des Derniers Temps? », in Augustin REDONDO (ed.), *Pouvoir et Littérature : Les discours sur le sac de Rome de 1527*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999, p. 37-47.
- D'AMICO, Juan Carlos, « De Pavie à Bologne : la prophétie comme arme de la politique impériale pendant les *Guerres d'Italie* (1525-1530) », in Augustin REDONDO (ed.), *La Prophétie comme arme de guerre des pouvoirs (XV^e-XVII^e siècles)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 97-107.
- D'AMICO, Juan Carlos, « Castiglione, Érasme et Plutarque : Le *prince parfait* et la *patrie universelle* entre mythes et réalités », in *De la politesse à la politique. Recherches sur les langages du Livre du Courtisan*, Caen, Presses de l'Université de Caen, 2001, p. 121-151.
- D'AMICO, Juan Carlos, *Charles Quint maître du monde : entre mythe et réalité*, Caen, Presses de l'Université de Caen, 2004.
- D'AMICO, Juan Carlos, « Charles Quint et la Réforme dans les lettres italiennes : du prince marrane et luthérien au chevalier du Christ », in Guy LE THIEC et Alain TALLON (eds.), *Charles Quint face aux Réformes*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 37-57.
- DAVIES, Steffan, *The Wallenstein figure in German literature and historiography, 1790-1920*, London, Maney Publishing for Modern Humanities Research Association, « MHRA texts and dissertations », vol. 76, 2010.
- DE CAVI, Sabina, « Nuove fonti per l'iconografia equestre del Salón de los Reinos di Velázquez al Buen Retiro (1628-1634/35) », *Locus amoenus*, II, 2011-2012, p. 129-149.
- DE FERDINANDY, Miguel, *Carlos V, su alma y su política. El último caballero de Europa*, Barcelona, Àltera, 2008.

Bibliographie

- DE JONGE, Krista « Building policy and urbanisation during the reign of the Archdukes », in Werner THOMAS and Luc DUERLOO (eds.), *Albert & Isabella 1598-1621. Essays*, Brussels – Leuven, Koninklijke musea voor kunst en geschiedenis – Katholieke universiteit, 1998, p. 191-220.
- DE LA BROSSE, Olivier, *Le Pape et le concile. La comparaison de leurs pouvoirs à la veille de la Réforme*, Paris, Éditions du Cerf, 1965.
- DESDEVICES DU DEZERT, G., « Du moyen de discourir sur les Péchés des Rois. Par Fray Juan de Santo Thomas, confesseur de Philippe IV (1643). (Texte inédit espagnol du XVII^e siècle) », *Mélanges littéraires publiées à l'occasion du centenaire de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand*. S. l., Imp. G. Mont-Louis, s.a., p. 37-54.
- DETHLEFS, Gerd, *WFLM Münster: Das Kunstwerk des Monats. Mai 2016*, Münster 2016 : http://www.lwl.org/landesmuseum-download/kdm/archiv/2016/Ans_KdM_Mai_2016.pdf
- DI BIASI, Giovanni E., *Storia del Regno di Sicilia*, Catania, Dafni, 1981.
- DICKSON, Peter George M., *Finance and Government under Maria Theresia 1740-1780*, Oxford, Oxford University Press, 1987.
- DIELS, Ann, *The Shadow of Rubens. Print Publishing in 17th-century Antwerp. Prints by the history painters Anselm van Diepenbeeck, Cornelis Schut and Erasmus Quellinus II*, London – Turnhout, Harvey Miller Publishers/ Brepols, 2009.
- DOHERTY, Richard, *The Williamite War in Ireland 1688-1691*, Dublin, Four Courts Press, 1998.
- DUCHHARDT, Heinz (ed.), *Zwischenstaatliche Friedenswahrung in Mittelalter und Früher Neuzeit*, Köln, Wien, Böhlau, « Münstersche Historische Forschungen », vol. I, 1991, p. III-129.
- DUCREUX, Marie-Élizabeth, « Emperors, Kingdoms, Territories: Multiple Versions of the *Pietas Austriaca* », *Catholic Historical Review*, 97, 2011, p. 276-304.
- DUCREUX, Marie-Élizabeth, « Gloire, prestige et liturgie au XVII^e siècle : l'entrée de saint Venceslas au bréviaire romain », in Josef FÖRSTER, Petr KITZLER, Václav PETRBOK, Hana SVATOŠOVÁ (eds.), *Musarum Socius jinak též Malý Salvnošpis*, Praha, Kabinet pro klasická studia, 2011, p. 443-466.
- DUCREUX, Marie-Élizabeth, « Le politique et l'homme chrétien. Les jésuites et la pédagogie des vertus au XVII^e siècle dans la Monarchie des Habsbourg : Nicolas Caussin, Henri et Guillaume Lamormaini », revue électronique du CRH, Atelier du Centre des recherches historiques, 2011.
- DUCREUX, Marie-Élizabeth (ed.), *Dévotion et légitimation. Patronages sacrés dans l'Europe des Habsbourg*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2016.
- DUERLOO, Luc, *Dynasty and Piety: Archduke Albert (1598-1621) and Habsburg Political Culture in an Age of Religious Wars*, Farnham, Ashgate, 2012.
- ECHARTE, Tomás, « El cardenal Fray Jerónimo Xavierre (1546-1608) », *Cuadernos de historia Jerónimo Zurita*, 39-40, 1981, p. 151-173.
- EDELMAYER, Friedrich, *Söldner und Pensionäre: Das Netzwerk Philipps II. im Heiligen Römischen Reich*, München, Oldenbourg, 2002.
- EDELMAYER, Friedrich, José C. RUEDA FERNÁNDEZ, « Del caos a la normalidad. Los inicios de la diplomacia moderna entre el Sacro imperio y la Monarquía hispánica », in *Monarquía, imperio y pueblos en la España moderna*, Alicante, Caja de ahorros del Mediterráneo, Universidad de Alicante, 1997, vol. I, p. 331-641.

Bibliographie

- ÉDOUARD, Sylvène, « Enquête hagiographique et mythification historique : le « saint voyage » d'Ambrosio de Morales (1572) », *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*, Tome 33 (2), 2003, p. 33-60.
- ÉDOUARD, Sylvène, *L'Empire imaginaire de Philippe II. Pouvoir des images et discours du pouvoir sous les Habsbourg d'Espagne au XVI^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2005.
- EGIDO LÓPEZ, Teófanés, « El motín madrileño de 1699 », *Investigaciones Históricas*, 2, 1980, p. 253-294.
- EICHBERGER, Dagmar, *Leben mit Kunst – Wirken durch Kunst. Sammelwesen und Hofkunst unter Margarete von Österreich, Regentin der Niederlande*, Turnhout-London, Brepols, 2002.
- EINEM, Herbert von, *Karl V und Tizian*, Köln und Opladen, Westdeutscher Verlag, 1960.
- EINSTEIN, Alfred, « Italienische Musiker am Hofe der Neuburger Wittelsbacher. 1614–1716. Neue Beiträge zur Geschichte der Musik am Neuburg-Düsseldorfer Hof im 17. Jahrhundert », *Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft*, 9, 1908, p. 336-424.
- EL ALAOU, Youssef (ed.), *Autour de Charles Quint, textes et documents*, Amiens-Paris, Université de Picardie-Indigo, 2004.
- ELLIOTT, John H., José F. DE LA PEÑA (eds.), « El problema de los infantes », in *Memoriales y cartas del conde duque de Olivares*, Madrid, Alfaguara, 1978, vol. 1, p. 165-170.
- ELLIOTT, John H., *The Count-Duke of Olivares. The Statesman in an age of decline*, New Haven, Yale University Press, 1986.
- ESPAGNE, Michel, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, « Perspectives germaniques », 1999.
- ESPAGNE, Michel, « Der theoretische Stand der Kulturtransferforschung », in Wolfgang SCHMALE (ed.) *Kulturtransfer. Kulturelle Praxis im 16. Jahrhundert*, Innsbruck-Wien-München-Bozen, Studienverlag, 2003.
- ESPAGNE, Michel, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 1, 2013.
- ESPAGNE, Michel et M. WINCKLER, *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988.
- ESPINOSA RODRÍGUEZ, José, *Fray Antonio de Sotomayor y su correspondencia con Felipe IV*, Vigo, s. e., 1944.
- ESPOSITO, Anna, « La presenza dei corsi nella Roma del Quattrocento. Prime indagini nei protocolli notarili », *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Moyen-Age, Temps modernes*, vol. 98, 2, 1986, p. 607-621.
- ESTEBAN ESTRÍNGANA, Alicia, « Preludio de una pérdida territorial. La supresión del Consejo Supremo de Flandes a comienzos del reinado de Felipe V », in Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO, Bernardo José GARCÍA GARCÍA y Virginia LEÓN SANZ (eds.), *La pérdida de Europa. La guerra de Sucesión por la Monarquía de España*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2007, p. 335-378.
- ESTEBAN ESTRÍNGANA, Alicia (ed.), *Servir al rey en la Monarquía de los Austrias*, Madrid, Sílex, 2012.

Bibliographie

- EXTERNBRINK, Sven, *Le Cœur du monde. Frankreich und die norditalienischen Staaten (Mantua, Parma, Savoyen) im Zeitalter Richelieus 1624-1635*, Münster, LIT Verlag, « Geschichte », vol. 23, 1999.
- EXTERNBRINK, Sven, *Friedrich der Große, Maria Theresia und das Alte Reich. Deutschlandbild und Diplomatie Frankreichs im Siebenjährigen Krieg*, Berlin, Akademie Verlag, 2006.
- EYBEN, Emiel, « Die Einteilung des menschlichen Lebens im römischen Altertum », *Rheinisches Museum für Philologie* N.F. 116, 1973, p. 150-190.
- FABER, Eva, *Litorale Austriaco. Das österreichische und kroatische Küstenland*, Trondheim – Graz, Universitetet i Trondheim, Steiermärkisches Landesarchiv, 1995.
- FABER, Eva, « Beziehungen – Gemeinsamkeiten – Besonderheiten. Das österreichische Küstenland und Galizien in den 70er und 80er Jahren des 18. Jahrhunderts », in Walter LEITSCH, Stanisław TRAWKOWSKI (eds.), *Polen und Österreich im 18. Jahrhundert*, Warszawa, Wydawnictwo Naukowe Semper, 2000, p. 53-78.
- FALLETTI, Franca (ed.), *Pietro Tacca. Carrara, la Toscana, le grandi corti europee*, Ausstellungskatalog Carrara, Firenze, Mandragora, 2007.
- FANTONI, Marcello, « Carlo V e l'immagine dell'imperator », in ID. (ed.), *Carlo V e l'Italia*, Roma, Bulzoni, 2000, p. 101-118.
- FAYARD, Jeanine, *Los miembros del Consejo de Castilla (1621-1746)*, Madrid, Siglo XXI, 1982.
- FEDELE, Dante, « The Renewal of Early-Modern Scholarship on the Ambassador: Pierre Ayrault on Diplomatic Immunity », *Journal of the History of International Law*, 17-4, 2016, p. 449-468.
- FERNÁNDEZ COLLADO, Ángel, *La catedral de Toledo en el siglo XVI. Vida, arte y personas*, Toledo, Diputación provincial de Toledo, 1999.
- FERNÁNDEZ COLLADO, Ángel, « El regreso a Toledo de las reliquias de san Eugenio y santa Leocadia », *Memoria ecclesiae*, 35, 2011, p. 469-483.
- FERNÁNDEZ GIMÉNEZ, M^a. del Camino, « Valenzuela: valido o primer ministro », in José Antonio ESCUDERO LÓPEZ (ed.), *Los validos*, Madrid, Dykinson, 2004, p. 353-405.
- FERNÁNDEZ MARTÍN, Luis, « La marquesa del Valle. Una vida dramática en la corte de los Austrias », *Hispania*, 143, 1979, p. 559-638.
- FERNÁNDEZ TERRICABRAS, Ignasi, « Fernando I y la tercera etapa del concilio de Trento », in Alfredo ALVAR (ed.), *Fernando I. 1503-1564. Socialización, vida privada y actividad pública de un Emperador del Renacimiento*, Madrid, Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, 2004, p. 389-408.
- FERNÁNDEZ TERRICABRAS, Ignasi, « Montserrat, montagne sacrée. Spiritualisation du territoire montagnard dans un massif catalan (XVI^e-XVIII^e siècles) », in Serge BRUNET, Dominique JULIA, Nicole LEMAÎTRE (eds.), *Montagnes sacrées d'Europe*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005.
- FERNÁNDEZ TERRICABRAS, Ignasi, « Felipe II versus Fernando y Maximiliano II. Divergencias sobre la Reforma en el Imperio durante el pontificado de Pio IV (1559-1565) », in José MARTÍNEZ MILLÁN y Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austria. Las relaciones entre la Monarquía católica y el Imperio*, Madrid, Polifemo, 2011, vol. 1, p. 83-107.

Bibliographie

- FERTILE, Fidenzio (ed.), *Lettere sull'arte di Pietro Aretino*, 2. Bd. (1543-1555), Milano, Edizioni del Milione, 1957.
- FICHTNER, Paula S., *Emperor Maximilian II*, New Haven London, Yale University Press, 2001.
- FILIPPINI, Orietta, « La disciplina dell'autorità: autorevolezza del confessore e legittima del potere regale secondo Juan de Santo Tomás O. P., confessore di Filippo IV di Spagna (1643-1644) », *Rivista di Filosofia Neoscolastica*, 4, 2002, p. 587-635.
- FILIPPINI, Orietta, *La coscienza del re. Juan de santo Tomás, O. P., confessore di Filippo IV di Spagna (1643-1644)*, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 2006.
- FILIPPINI, Orietta, « Juan de santo Tomás, O. P., confesor de Felipe IV de España (1643-1644) », in Chantal GRELL, Benoît PELLISTRANDI (eds.), *Les Cours d'Espagne et de France au XVII^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2007, p. 87-98.
- FILLITZ, Hermann, « Zu Tizians Reiterbildnis Kaiser Karls V. », in Günther BRUCHER, Wolfgang T. MÜLLER (eds.), *Orient und Okzident im Spiegel der Kunst*, Graz, Kunsthistorisches Institut der Universität, 1986, p. 81-86.
- FRIEDRICH, Susanne, *Drehscheibe Regensburg. Das Informations- und Kommunikationssystem des Immerwährenden Reichstags um 1700*, Berlin, Akademie Verlag, « Colloquia Augustana », vol. 23, 2007.
- FRIENDLY, Michael, Pedro VALERO-MORA, Joaquín IBÁÑEZ ULARGUI, « The first (known) statistical graph: Michael Florent van Langren and the 'secret' of longitude », *The American Statistician*, 64/2, May 2010, p. 174-191.
- FRIGO, Daniela, *Principe, ambasciatori e « jus gentium »: l'amministrazione della politica estera nel Piemonte del Settecento*, Roma, Bulzoni, 1991.
- GACHARD, Louis-Prosper, *Rapport à Monsieur le Ministre de l'Intérieur sur les archives de Lille*, Bruxelles, Hayez, 1841.
- GACHARD, Louis-Prosper, *Don Carlos et Philippe II*, Bruxelles, Devroye, Tome 2, 1863.
- GALASSO, Giuseppe, « L'opera del Brandi e alcuni studi recenti su Carlo V », *Rivista storica italiana*, 1962, p. 93-100.
- GALENDE D'AZ, J. C., M. SALAMANCA LÓPEZ, *Epištolario de la emperatriz María de Austria*, Madrid, Nuevo Escritores, 2004.
- GALMÉS MAS, L., *El cardenal Xavierre (1543-1608)*, S. l., Colegio Cardenal Xavierre, 1993.
- GARAU AMENGUAL, Jaime, « Jerónimo de Florencia (1565-1633), predicador real », in A. CLOSE, S. M^a. FERNÁNDEZ VALES (eds.), *Edad de oro cantabrigense: actas del VII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas del Siglo de Oro*, s. l., AISO, 2006, p. 275-280.
- GARAU AMENGUAL, Jaime, « Notas para una biografía del predicador real Jerónimo de Florencia (1565-1633) », *Revista de Literatura*, 135, 2006, p. 101-122.
- GARCÍA BARRIUSO, Patrocínio, « El milagrismo. Sor Luisa de la Ascensión, la monja de Carrión. Fray Froilán Dáz y el inquisidor Mendoza », in Joaquín PÉREZ VILLANUEVA, Bartolomé ESCANDELL BONET (eds.), *Historia de la Inquisición en España y América*, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1984, vol. 1, p. 1089-1113.
- GARCÍA CÁRCCEL, Ricardo, « Las relaciones de la monarquía de Felipe II con la Compañía de Jesús », in Ernest BELENGUER CEBRIÁ (ed.), *Felipe II y el Mediterráneo*, vol. 2, *Los grupos sociales*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, [1999], p. 219-241.

Bibliographie

- GARCÍA CÁRCCEL, Ricardo, « La crisis de la Compañía de Jesús en los últimos años del reinado de Felipe II (1585-1598) », in Luis RIBOT GARCÍA (ed.), *La monarquía de Felipe II a debate*, Madrid-Valladolid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V-Instituto Universitario de Historia de Simancas, 2000, p. 383-404.
- GARCÍA FRAILE, Dámaso, « La música española del siglo XVII: línea actual de investigación », *Revista de Musicología*, XX-1, 1997, p. 117-153.
- GARCÍA GARCÍA, Bernardo José, « Honra, desengaño y condena de una privanza. La retirada de la Corte del Cardenal Duque de Lerma », in Pablo FERNÁNDEZ ALBALADEJO (ed.), *Monarquía, Imperio y pueblos en la España Moderna*, Alicante, Universidad de Alicante, 1997, p. 679-695.
- GARCÍA GARCÍA, Bernardo José, « El confesor fray Luis Aliaga y la conciencia del rey », in Flavio RURALE (ed.), *I Religiosi a corte. Teologia, politica e diplomazia in antico regime*, Milano, Bulzoni editore, 1998, p. 159-194.
- GARCÍA GARCÍA, Bernardo José (ed.), *Felix Austria. Lazos familiares, cultura política y mecenazgo artístico entre las cortes de los Habsburgo / Felix Austria. Family Ties, Political Culture and Artistic Patronage between the Habsburg Court Networks*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2016.
- GARCÍA GARCÍA, Bernardo José, Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO (eds.), *La monarquía de las naciones: patria, nación y naturaleza en la monarquía de España*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2004.
- GAREIS, Iris, « Dynamik und Stagnation. Rahmenbedingungen der Strafjustiz im frühneuzeitlichen Spanien », in *Justiz = Justice = Justicia? Rahmenbedingungen von Strafjustiz im frühneuzeitlichen Europa*, Harriet RUDOLPH, Helga SCHNABEL-SCHÜLE (eds.), Trier, Kliemedien, « Trierer Historische Forschungen », vol. 48, 2003, p. 155-178.
- GARMS-CORNIDES, Elisabeth, « Funktionäre und Karrieren im Italien Karls VI », in Brigitte MAZOHL-WALLNIG, Marco MERIGGI (eds.), *Österreichisches Italien – Italienisches Österreich. Interkulturelle Gemeinsamkeiten und nationale Differenzen vom 18. Jahrhundert bis zum Ende des Ersten Weltkrieges*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1999, p. 207-225.
- GARRETT, Jane, *The Triumphs of Providence. The Assassination Plot, 1696*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.
- GASSER, Peter, « Triests Handelsversuche mit Spanien und die Probleme der Österreichischen Schifffahrt in den Jahren 1750-1800, Teil 1 », *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs* 36, 1983, p. 150-187.
- GASSER, Peter, « Triests Handelsversuche mit Spanien und die Probleme der Österreichischen Schifffahrt in den Jahren 1750-1800, Teil 2 », *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs* 37, 1984, p. 172-197.
- GEEVERS, Liesbeth, Mirella MARINI (eds.), *Dynastic Identity in Early Modern Europe: Rulers, Aristocrats and the Formation of Identities*, Routledge, « Politics and Culture in Europe, 1650-1750 », 2016.
- GIAMMANCO, Roberto, « Sull'inautenticità del memorial antigesuitico attribuito a Benito Arias Montano », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, anno XXVI, 1957, p. 276-284.

Bibliographie

- GONZÁLEZ ALONSO-GETINO, Luis, « Dominicanos españoles confesores de reyes », *Ciencia Tomiſta*, 14, 1916, p. 374-451.
- GONZÁLEZ CUERVA, Rubén, *Baltasar de Zúñiga. Una encrucijada de la monarquía hispana (1561-1622)*, Madrid, Polifemo, 2012.
- GONZÁLEZ CUERVA, Rubén, Alexander KOLLER (eds.), *A Europe of Courts, a Europe of Factions, political groups at Early Modern Centres of power (1550-1700)*, Brill, 2017.
- GONZÁLEZ MEZQUITA, M^a. Luz, *Oposición y disidencia en la guerra de Sucesión española. El Almirante de Castilla*, Valladolid, Junta de Castilla y León, Consejería de Cultura y Turismo, 2007.
- GONZÁLEZ MEZQUITA, M^a. Luz, « Entre política y religión a fines del siglo XVII. Prácticas y discursos cruzados », *Cuadernos de Historia Moderna*, 40, 2015, p. 175-196.
- GONZÁLEZ ROÁN, M^a. Concepción, « La causa inquisitorial contra el confesor de Carlos II, fray Froilán Díaz », *Revista de la Inquisición (Intolerancia y derechos humanos)*, 12, 2006, p. 323-389.
- GONZÁLEZ ROÁN, M^a. Concepción, « El proceso a Froilán Díaz: enfrentamientos del inquisidor general con el Consejo y con el confesor del rey », in José Antonio ESCUDERO LÓPEZ (ed.), *Intolerancia e Inquisición*, Madrid, Sociedad Estatal Conmemoraciones Culturales, 2006, vol. 1, p. 541-549.
- GUDLAUGSSON, Sturla J., *Gerard ter Borch*, Den Haag, M. Nijhoff, 1959-1960.
- GUILLAUME-ALONSO, Araceli, « Les jésuites d'Olivares. Confession, absolution et exercice du pouvoir », in Annie MOLINIÉ, Alexandra MERLE et Araceli GUILLAUME-ALONSO (eds.), *Les Jésuites en Espagne et en Amérique. Jeux et enjeux du pouvoir (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p. 35-61.
- GUITTON, Georges, *Le Père de la Chaize, confesseur de Louis XIV*, Paris, Beauchesne et fils, 1959, 2 vols.
- GUTIÉRREZ PASTOR, Ismael y José Luis ARRANZ OTERO, « Nicolás de la Cuadra, autor de los retratos reales de San Antonio de los Portugueses de Madrid (1702) », *Ondare. Cuadernos de Artes Plásticas y Monumentales*, 19, 2000, p. 471-480.
- HAAG, Sabine, « „...das artigste...als ich mein tage wass gesehen habe...“. Elfenbeinkunst im kaiserlichen Wien der Barockzeit », in Maraike BÜCKLING, Sabine HAAG (eds.), *Elfenbein. Barocke Pracht am Wiener Hof*, Ausstellungskatalog, Frankfurt am Main, Liebighaus, 2011, p. 14-31.
- HAAG, Sabine (ed.), *Velázquez*, Ausstellungskatalog Wien, München, Hirmer, 2014.
- HAAK, Bob, *The Golden Age: Dutch painters of the seventeenth century*, Zwolle, Waanders Publishers, 2003.
- HAGENOW, Elisabeth VON, « Das allegorisch kommentierte Herrscherbildnis – Herrscherpropaganda in den Konfessionskriegen des 16. und 17. Jahrhunderts », in Klaus BUSSMANN, Heinz SCHILLING (eds.), *1648. Krieg und Frieden in Europa, Kunst und Kultur*, Ausstellungskatalog Münster/ Osnabrück 2. Textband, München, Bruckmann, 1998, p. 61-68.
- HAGENOW, Elisabeth VON, *Bildniscommentare. Allegorisch gerahmte Herrscherbildnisse in der Graphik des Barock. Entstehung und Bedeutung*, Hildesheim – Zürich – New York, Georg Olms Verlag, « Studien zur Kunstgeschichte », vol. 79, 1999, p. 39-41.
- HÄRTER, Karl-Friedrich, « The Permanent Imperial Diet in European Context, 1663-1806 », in Robert John Weston EVANS, Michael SCHAICH, Peter H. WILSON (eds.),

Bibliographie

- The Holy Roman Empire, 1495-1806*, Oxford, Oxford University Press, « Studies of the German Historical Institute London », 2011, p. 115-135.
- HAYTON, D.W., « The Williamite Revolution in Ireland, 1688-91 », in Jonathan I. ISRAEL (ed.), *The Anglo-Dutch Moment: Essays on the Glorious Revolution and its World Impact*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 185-214.
- HEINEN, Ulrich, « Loyalität – Diplomatie – Religion. Peter Paul Rubens' Beitrag zum Überleben der Habsburgischen Niederlande », in Gerhard FINCKH, Nicole HARTJE-GRAVE (eds.), *Freiheit – Macht – Pracht. Niederländische Kunst im 17. Jahrhundert*. Ausstellungskatalog Wuppertal, Von der Heydt-Museum, 2009, p. 10-31.
- HELLWAG-KONKERTH, Karin, « La estatua ecuestre de Felipe IV de Pietro Tacca y la fachada del Alcázar de Madrid », *Archivo Español de Arte*, 250, 1990, p. 233-241.
- HERRERO SÁNCHEZ, Manuel, « La monarquía hispánica y el Tratado de La Haya de 1673 », in Jan LECHNER y Harm den BOER (eds.), *España y Holanda. Ponencias leídas durante el quinto coloquio hispano-holandés de historiadores. Diálogos Hispánicos*, 16, 1995, p. 103-118.
- HERRERO SÁNCHEZ, Manuel, *El acercamiento hispano-neerlandés (1648-1678)*, Madrid, CSIC, 2000.
- HERRERO SÁNCHEZ, Manuel, « Las Provincias Unidas y la Guerra de Sucesión española », *Pedralbes*, 22, 2002, p. 137-138.
- HERRERO SÁNCHEZ, Manuel, « La red diplomática de las Provincias Unidas en la corte española durante la segunda mitad del siglo XVII », in Paola VOLPINI (ed.), *Ambasciatori minori nella Spagna di età moderna. Uno sguardo europeo*, en *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, 2014 (enero-junio), p. 131-164.
- HERTEL, Sandra, *Maria Elisabeth. Österreichische Erzherzogin und Statthalterin in Brüssel (1725-1741)*, Wien, Böhlau, 2014.
- HOHENSEE, Ulrike, Mathias LAWOW, Michael LINDNER, Michael MENZEL, Olaf B. RADER (eds.), *Die Goldene Bulle. Politik – Wahrnehmung – Rezeption*, 2 vol., Berlin, Akademie Verlag, « Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften. Berichte und Abhandlungen », Sonderband 12, 2009.
- HORTAL MUÑOZ, José Eloy, « La “Compañía de tudescos de la guarda de la persona real de Castilla” en el contexto de la Casa Real de los monarcas Austrias hispanos (1519-1702) », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austria. Las relaciones entre la Monarquía católica y el Imperio*, Madrid, Polifemo, 2011, vol. 1, p. 391-437.
- HOUBRAKEN, Arnold, *The Golden Age revisited. Arnold Houbraken's Great Theatre of Netherlandish Painters and Paintress*, Hendrik J. Horn, 2 vols., Davaco Publishers, 2000.
- HUEMER, Frances, *Portraits I*, Brussels, Arcade, « Corpus Rubenianum Ludwig Burchard », XIX, 1977, p. 150-154.
- HUGON, Alain, *Felipe IV y la España de su tiempo*, Barcelona, Crítica, 2015.
- HUME, Martin, *La Corte de Felipe IV*, Sevilla, Espuela de Plata, 2009.
- IMPÉRIALI, Odile, « La Vierge noire de Montserrat, mythe d'origine, mythe catalan », *Cahiers de la Méditerranée*, 77, « La célébration des mythes identitaires », 2008, p. 121-132.

Bibliographie

- INGRAO, Charles, *The Habsburg Monarchy, 1618-1815. Second Edition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- ISRAEL, Jonathan I., *The Dutch Republic and the Hispanic World, 1606-1661*, Oxford, Oxford University Press, 1982.
- ISRAEL, Jonathan I., « Art and diplomacy. Gerard Ter Borch and the Munster Peace negotiations, 1646-8 », in *Conflicts of Empires: Spain, the Low Countries and the Struggle for World Supremacy, 1585-1713*, London, Rio Grande, Ohio, Hambledon Press, 1997.
- ISRAEL, Jonathan I., « William III and toleration », in Ole Peter GRELL, Jonathan I. ISRAEL, Nicholas TYACKE (eds.), *From persecution to toleration. The Glorious Revolution and Religion in England*, Oxford, Clarendon Press, 2010, p. 139-142.
- JACOB, Ernst Gerhard, *Grundzüge der Geschichte Portugals und seiner Übersee-Provinzen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969.
- JACQUOT, Jean, « Panorama des fêtes et cérémonies du règne », in *Les Fêtes de la Renaissance*, Paris, CNRS, 1960, vol. 2, p. 414-491.
- JENSEN ADAMS, Ann, *Public Faces and Private Identities in Seventeenth-Century Holland. Portraiture and the Production of Community*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2009.
- JIMÉNEZ PABLO, Esther, « El auge de la Compañía de Jesús », in José MARTÍNEZ MILLÁN (ed.), *La monarquía de Felipe III*, Madrid, Fundación Mapfre, 2008, vol. I, p. 198-219.
- JIMÉNEZ PABLO, Esther, « Los jesuitas en la corte de Margarita de Austria: Ricardo Haller y Fernando de Mendoza », in José MARTÍNEZ MILLÁN, M^a. Paula MARÇAL LOURENÇO (eds.), *Las Relaciones Discretas entre las Monarquías Hispana y Portuguesa: Las Casas de las Reinas (siglos XV-XIX)*, Madrid, Polifemo, 2008, vol. 2, p. 1071-1120.
- JIMÉNEZ PABLO, Esther, « Olivares y los jesuitas », *Librosdelacorte.es*, 5, 2012, p. 109-111.
- JIMÉNEZ PABLO, Esther, *La forja de una identidad. La Compañía de Jesús (1540-1640)*, Madrid, Polifemo, 2014.
- JIMÉNEZ PABLO, Esther, « La polémica instrucción del general Acquaviva a los confesores jesuitas en la corte de Madrid (1602) », in Antonio REY HAZAS, Mariano DE LA CAMPA GUTIÉRREZ, Esther JIMÉNEZ PABLO (eds.), *La corte del Barroco. Textos literarios, avisos, manuales de corte, etiqueta y oratoria*, Madrid, Polifemo, 2016, p. 713-735.
- JOVER ZAMORA, José María, 1635, *Historia de una polémica y semblanza de una generación*, Madrid, CSIC, 2003 [1949].
- JUDERÍAS, Julián, « Un proceso político en tiempo de Felipe III: Don Rodrigo Calderón, Marqués de Siete Iglesias. Su vida, su proceso y su muerte », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 9, 1905, p. 334-365 y 10, 1906, p. 1-31.
- JUDSON, Pieter M., *The Habsburg Empire. A new history*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2016.
- JURT, Joseph, « Das wissenschaftliche Paradigma des Kulturtransfers », in Günter BERGER, Franziska SICK (eds.), *Französisch-deutscher Kulturtransfer im Ancien Régime*, Tübingen, Stauffenburg, 2002.
- KAGAN, Richard L., « Imágenes y política en la corte de Felipe IV de España. Nuevas perspectivas sobre el Salón de Reinos », in Joan Lluís PALOS, Diana CARRIÓN-INVERNIZZI (eds.), *La historia imaginada*, Madrid, CEEH, 2008, p. 101-119.

Bibliographie

- KAGERER, Alexander, *Macht und Medien um 1500: Selbstinszenierungen und Legitimationsstrategien von Habsburgern und Fuggern*, Walter de Gruyter GmbH & Co KG, « Deutsche Literatur. Studien und Quellen », vol. 23, 2017.
- Kaiser Ferdinand I. (1503-1564). Das Werden der Habsburgmonarchie*, Wien, Kunsthistorisches Museum, 2003, p. 31-61.
- KALTENSTADLER, Wilhelm, « Der österreichische Seehandel über Triest im 18. Jahrhundert, Teil I », *Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* 55, 1968, p. 481-500.
- KAMPMANN, Christoph, « Der Immerwährende Reichstag als 'erstes stehendes Parlament'. Aktuelle Forschungsfragen und ein deutsch-englischer Vergleich », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht* 55, 2004, p. 646-662.
- KAMPMANN, Christoph, « Immerwährender Reichstag und Tagsatzung als Wirkungsorte europäischer Diplomatie. Kommentierende Anmerkungen », in Christian WINDLER (ed.), *Kongressorte der Frühen Neuzeit im europäischen Vergleich. Der Friede von Baden (1714)*, Köln -Weimar, Böhlau, 2016, p. 77-89.
- KAMPMANN, Christoph, Maximilian LANZINNER, Guido BRAUN, Michael ROHRSCHEIDER (eds.), *L'Art de la paix. Kongresswesen und Friedensstiftung im Zeitalter des Westfälischen Friedens*, Münster, Aschendorff, « Schriftenreihe der Vereinigung zur Erforschung der Neueren Geschichte e.V. », vol. 34, 2011.
- KAPS, Wolfgang, *Dorothea Sophia von Pfalz-Neuburg (1670-1748). Pfalzgräfin bei Rhein, Herzogin von Bayern, Jülich, Kleve und Berg, Fürstin von Moers, Gräfin von Veldenz, Sponheim, Mark und Ravensberg, Herrin in Ravenstein, Herzogin von Parma und Piacenza*. Stand 2011, online : <http://www.pfalzneuburg.de/wp-content/uploads/2010/03/DorotheaSophia.pdf>
- Karl V. (1500-1558). Macht und Ohnmacht Europas*, Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland Bonn, Kunsthistorisches Museum Wien, Milano, Skira, 2000.
- KARNER, Herbert, Ingrid CIULISOVA, Bernardo J. GARCÍA GARCÍA (eds.), *The Habsburgs and their Courts in Europe, 1400-1700. Between Cosmopolitanism and Regionalism*, Leuven, Palatium e-publication, 2014.
- KARSTEN, Arne, « Der Künstler am frühneuzeitlichen Hof zwischen formaler Einbindung und informeller (Selbst-)Inszenierung », in Reinhardt BUTZ und Jan HIRSCHBIEGEL (eds.), *Informelle Strukturen bei Hof. Dresdener Gespräche III zur Theorie des Hofes*, Berlin, Lit Verlag, « Vita curialis. Form und Wandel höfischer Herrschaft », vol. 2, 2009, p. 181-190.
- KASTNER, Hugo, *Von Aachen bis Zypern. Geografische Namen und ihre Herkunft. Anekdoten, Fakten und Vergleiche*, Baden-Baden, Humboldt, 2007.
- KELLER, Katrin, « Spanish Politics and Cultural Transfer in the Diaries of Ernst Adalbert of Harrach », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austria. Las relaciones entre la Monarquía católica y el Imperio*, Madrid, 2011, p. 1023-1043.
- KELLER, Ulrich, Reiterstandbild in Uwe FLECKER, Martin WARNKE, Hendrik ZIEGLER (eds.), *Politische Ikonographie. Ein Handbuch*. 2. Band, München, C.H. Beck, 2. Auflage, 2014, p. 301-307.
- KIESEL, Helmuth, „Bei Hof, bei Höll“. *Untersuchungen zur literarischen Hofkritik von Sebastian Brant bis Friedrich Schiller*, Tübingen, Niemeyer, « Studien zur deutschen Literatur », 60, 1979.

Bibliographie

- KLINGENSTEIN, Grete, « Between Mercantilism and Physiocracy. Stages, Modes and Functions of Economic Theory in the Habsburg Monarchy 1748-63 », in Charles INGRAO (ed.), *State and Society in Early Modern Austria*, West Lafayette, Purdue University Press, 1994, p. 181-214.
- KOCH, Ebba, « Das barocke Reitermonument in Österreich », *Mitteilungen der Österreichischen Galerie*, 19/20, 1975-1976, p. 32-80.
- KÖCHEL, Ludwig von, *Die kaiserliche Hof-Musikkapelle in Wien von 1543 bis 1867. Nach urkundlichen Forschungen*, Wien, Beck, 1869.
- KOHLER, Alfred, « Representación y propaganda de Carlos V », in José MARTÍNEZ MILLÁN (ed.), *Carlos V y la quiebra del humanismo político en Europa (1530-1558)*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, vol. 3, p. 13-21.
- KOLLER, Alexander, « La facción española y los nuncios en la corte de Maximiliano II y de Rodolfo II. María de Austria y la confesionalización católica del Imperio », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austria. Las relaciones entre la Monarquía católica y el Imperio*, Madrid, Polifemo, vol. 1, 2011, p. 109-124.
- KOMLOSY, Andrea, *Grenze und ungleiche regionale Entwicklung. Binnenmarkt und Migration in der Habsburgermonarchie*, Wien, Promedia, 2003.
- KOOIJMANS, Luuc, *Vriend schap. En de kunst van het overleven in de zeventiende en achttiende eeuw*, Amsterdam, Bert Bakker, 1997.
- KOREVAAR, Gerbrand, « Gerard Terborch repeats on autographs portrait copies in the work of Ter Borch », *The Rixmuseum Bulletin*, 4, 2014, p. 348-381.
- KOZÁK, Valentina Marguerite, *Mariana de Neoburgo y su entorno cortesano: María Josefa Gertrudis Wolff von Gudenberg (Berlipsis)*. Mémoire de master inédit, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2016.
- KRUL, Ruth, *David Bles, Philip IV slaat Gerard Ter Borch tot ridder*, in *Uit het Leidse Prentenkabinet. Over tekeningen, prenten en foto's, bij het afscheid van Anton Boschloo*, Leiden, Primavera Pers, 2001.
- LA MOUREYRE, Françoise DE, « Statues équestres des places royales », in Nicolas MILANOVIC, Alexandre MARAL (eds.), *Louis XIV. L'homme & le roi*, Paris, Skira Flammarion, 2009, p. 356-359.
- LARSSON, Lars Olof, « Antonio Tempesta und das Reiterporträt im 17. Jahrhundert eine typologische Studie », in Adrian VON BUTTLAR, Ulrich KUDER und Hans-Dieter NÄGELKE (eds.), *Wege nach Süden. Wege nach Norden. Aufsätze zu Kunst und Architektur. Als Festgabe zum 60. Geburtstag*, Kiel, Ludwig, 1998, p. 26-35.
- LAVENIA, Vincenzo, « Possessione demoniaca, Inquisizione ed esorcismo in età moderna. Il caso italiano (secoli XVI-XVII) », in René MILLAR, Roberto RUSCONI (eds.), *Devozioni, pratiche e immaginario religioso. Espressioni del cattolicesimo tra 1400 e 1850. Storici cileni e italiani a confronto*, Roma, Viella, 2011.
- LECHNER, Jan, « Autores españoles en bibliotecas holandesas 1550-1650 », *Bulletin Hispanique*, tome 93, n° 1, 1991, p. 221-237.
- LEEDY PHELAN, John, *The Millennial Kingdom of the Franciscans in the New World*, Berkeley, University of California Press, 1970.
- LEESBERG, Marjolein, Huigen LEEFLANG, *Johannes Stradanus. Part III (The New Hollstein. Dutch & Flemish etchings, engravings and woodcuts 1450-1750)*, Amsterdam, Sound & Vision Publishers, 2008, p. 232-277, cat. 527-566.

Bibliographie

- LEÓN SANZ, Virginia, « Colaboración del ejército imperial con el hispánico de Carlos II », in Enrique GARCÍA HERNÁN y Davide MAFFI (eds.), *Guerra y sociedad en la Monarquía Hispánica. Política, estrategia y cultura en la Europa Moderna (1500-1700)*, vol. 1, Madrid, Fundación Mapfre, Ediciones del Laberinto, CSIC, 2006, p. 121-152.
- LEÓN SANZ, Virginia, « Al servicio de Carlos VI. El partido español en la corte imperial », in Joaquim ALBAREDA (ed.), *El declive de la Monarquía y del Imperio español*, Barcelona, Crítica, 2015, p. 225-275.
- LEUSCHNER, Eckhard, « Roman Virtue, Dynastic Succession and the Re-Use of Images: Constructing Authority in Sixteenth and Seventeenth-Century Portraiture », *Studia Rudolphina*, 6, 2006, p. 5-25.
- LIEBEL-WECKOWITZ, Helen, « Count Karl von Zinzendorf and the Liberal Revolt against Joseph's Economic Reforms, 1783-1790 », in Hans-Ulrich WEHLER (ed.), *Sozialgeschichte heute. Festschrift für Hans Rosenberg*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1974, p. 69-85.
- LIEBEL-WECKOWITZ, Helen, « Modernisierungsmotive in der Freihandelspolitik Maria Theresias », in Walter KOSCHATZKY (ed.), *Maria Theresia und ihre Zeit. Eine Darstellung der Epoche 1740-1780 aus Anlaß der 200. Wiederkehr des Todestages der Kaiserin*, Wien – Salzburg, Residenz Verlag, 1979, p. 153-158.
- LIEDTKE, Walter A., John F. MOFFITT, « Velázquez, Olivares, and the baroque equestrian portrait », *The Burlington Magazine*, CXXIII, 1981, 942, p. 528-537.
- LIEDTKE, Walter A., John F. MOFFITT, *The Royal Horse and Rider. Painting, Sculpture and Horsemanship 1500-1800*, New York, Abaris Books, 1989.
- LIGO, Larry L. « Two Seventeenth-century Poems wich link Rubens' Equestrian Portrait of Philip IV to Titian's Equestrian Portrait of Charles V », *Gazette des Beaux-Arts*, 112, 1970, p. 345-354.
- LISKEN-PRUSS, Marion, « Rubens im Dienst des Brüsseler Hofes », in Gerhard FINCKH, Nicole HARTJE-GRAVE (eds.), *Peter Paul Rubens*, Wuppertal, Van der Heydt-Museum, 2012, p. 176-203.
- LIVA, Giovanni, « L'Archivio Greppi e l'attività della filiale di P. G. a Cadice nella corrispondenza commerciale (1769-1799) », *Archivio Storico Lombardo*, CXXII, 1995, p. 431-487.
- LLOMBART GARÍN, Felipe V., Salvador SALORT PONS (eds.), *Velázquez*, Ausstellungskatalog Roma, Milano, Electa, 2001.
- LONCHAY, Henri, Joseph CUVELIER, Joseph LEFÈVRE (eds.), *Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVII^e siècle*, Bruxelles, 1923-1937.
- LÓPEZ ANGUITA, José Antonio, « Madrid y Viena ante la sucesión de Carlos II: Mariana de Neoburgo, los condes de Harrach y la crisis del partido alemán en la corte española (1696-1700) », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La dinastía de los Austrias. Las relaciones entre la Monarquía Católica y el Imperio*, Madrid, Polifemo, 2011, tomo I, p. 1111-1156.
- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « Médicos del alma regia. Confesores reales en la España de los Austrias (s. XVII) », in M^a. Antonia BEL BRAVO, José FERNÁNDEZ GARCÍA (eds.), *Homenaje de la Universidad a don José Melgares*, Jaén, Universidad de Jaén-Centro Asociado de la UNED « Andrés de Vandelvira », 2008, p. 235-292.

Bibliographie

- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « El sacrílego tirano de la conciencia del monarca. Pedro Matilla, confesor de Carlos II (1686-1698) », in Antonio CASTILLO GÓMEZ, James AMELANG y Carlos SERRANO SÁNCHEZ (eds.), *Opinión pública y espacio urbano en la Edad Moderna*, Oviedo, Trea, 2009, p. 489-492.
- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « Un criado muy antiguo de la real casa. El confesionario regio en el reinado de Carlos II », in M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA (ed.), *Entre el cielo y la tierra. Las élites eclesíásticas en la Europa Moderna. Monográfico Mágina*, 13, 2009, p. 113-158.
- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « El confesionario regio en la España del siglo XVII », *Obradoiro de Historia Moderna*, 19, 2010, p. 249-278.
- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « Dominicos en la corte de los Austrias: el confesor del rey », *Tiempos Modernos. Revista electrónica de Historia Moderna*, vol. 7, 20, 2010, p. 1-30.
- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « El poder de la conciencia. Fr. Gabriel de Chiusa, confesor de Mariana de Neoburgo », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La dinastía de los Austria. Las relaciones entre la Monarquía Católica y el Imperio*, Madrid, Polifemo, 2011, vol. 2, p. 1089-1110.
- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « El guardián de la conciencia. El confesor del rey en la España del siglo XVII », en Enrique SORIA MESA, Antonio J. DÍAZ RODRÍGUEZ (eds.), *Iglesia, poder y fortuna. Clero y movilidad social en la España Moderna*, Granada, Editorial Comares, 2012, p. 51-87.
- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « Religiosos en la corte de los Austrias. La Compañía de Jesús en los reinados de Felipe II y Felipe III », in Pauline RENOUX-CARON, Cécile VINCENT-CASSY, Louisé BÉNAT-TACHOT, Pierre-Antoine FABRE (eds.), *Les Jésuites et la monarchie catholique (1565-1615)*, Paris, Le Manuscrit, 2012, p. 115-120.
- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « Un paterfamilias en la corte de Felipe IV: fray Antonio de Sotomayor », *Historia y Genealogía*, 4, 2014, p. 59-74.
- LÓPEZ ARANDIA, M^a. Amparo, « Clérigos y cortesanos. Balance y nuevas perspectivas de investigación », in Ofelia REY CASTELAO y Fernando SUÁREZ GOLÁN (eds.), *Los vestidos de Clío. Métodos y tendencias recientes de la historiografía modernista española (1973-2013)*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela, 2015, p. 1129-1146.
- LÓPEZ POZA, Sagrario, « "Nec spe nec metu" y otras empresas o divisas de Felipe II », in Rafael ZAFRA, Javier AZANZA (eds.), *Emblemática Trascendente*, Pamplona, Sociedad Española de Emblemática, Universidad de Navarra, 2011, p. 435-456.
- LÓPEZ-REY REY, José, Odile DELENDA (eds.), *Velázquez. Das vollständige Werk*, Köln, 2014.
- LOPEZ-SALAZAR CODES, Ana Isabel, « Puderão mais os inquisidores que o rey. Las relaciones entre el Santo Oficio y la Corona en el Portugal de la restauración (1640-1668) », *Cuadernos de Historia Moderna*, 2014, p. 137-163.
- LÓPEZ VELA, Roberto, « La crisis del Santo Oficio (1621-1700): los acontecimientos en la Península: la época de Carlos II: la Regente y el P. Nithard, inquisidor », in Bartolomé ESCANDELL BONET y Joaquín PÉREZ VILLANUEVA (eds.), *Historia de la Inquisición en España y América*, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1984, vol. 1, p. 1079-1088.

Bibliographie

- LOZANO NAVARRO, Julián José, *La Compañía de Jesús y el poder en la España de los Austrias*, Madrid, Cátedra, 2005.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « La Compañía de Jesús y el poder en los territorios europeos de la Monarquía durante el reinado de Felipe III », in Antonio Luis CORTÉS PEÑA, Miguel Luis LÓPEZ-GUADALUPE MUÑOZ, Francisco SÁNCHEZ-MONTES GONZÁLEZ (eds.), *Estudios en homenaje al profesor José Szmolka Clares*, Granada, Universidad de Granada, 2005, p. 387-394.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « Una aproximación entre el poder político y la Compañía de Jesús: la Casa de Neoburgo y los Jesuitas (siglos XVI-XVII) », in José Luis BETRÁN MOYA, Antonio Luis CORTÉS PEÑA, Eliseo SERRANO MARTÍN (eds.), *Religión y poder en la Edad Moderna*, Granada, Universidad de Granada, 2005, p. 53-66.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « Los inicios de la regencia de Mariana de Austria y el ascenso del padre Nithard al poder desde el punto de vista de la Compañía de Jesús », en Annie MOLINIÉ, Alexandra MERLE, Araceli GUILLAUME-ALONSO (eds.), *Les Jésuites en Espagne et en Amérique. Jeux et enjeux du pouvoir (XVF-XVIII^e siècles)*, Paris, PUPS, 2007, p. 63-82.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « Una embajada controvertida. El padre Nithard en Roma (1670-1681) », *Roma moderna e contemporanea*, XV, 2007, p. 271-291.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « La Anatomía del Universo: La Compañía de Jesús y las monarquías de Europa Occidental en los albores de la Guerra de los Treinta Años. Un estudio de historia comparada », in *Homenaje a don Antonio Domínguez Ortiz*, Granada, Universidad de Granada, 2008, p. 431-446.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « La Monarquía Española y la Sede Vacante en 1676 », *Tiempos Modernos*, VII, 20, 2010, p. 1-27.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « Confesionario e influencia política. La Compañía de Jesús y la dirección espiritual de princesas y soberanas durante el Barroco », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Henar PIZARRO LORENTE, Esther JIMÉNEZ PABLO (eds.), *Los jesuitas. Religión, política y educación (siglos XVI-XVIII)*, Madrid, Universidad Pontificia de Comillas, 2012, tomo I.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « Un personaje en tierra de nadie: Juan Everardo Nithard. Status social, Iglesia y política en la Europa moderna », in Enrique SORIA MESA, Antonio J. DÍAZ RODRÍGUEZ (eds.), *Iglesia, poder y fortuna. Clero y movilidad social en la España Moderna*, Granada, Editorial Comares, 2012, p. 29-50.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « Valido defenestrado, embajador despreciado. Algunas reflexiones sobre la deslegitimación política en torno al cardenal Juan Everardo Nithard », *Krypton*, 2, 2013, p. 19-31.
- LOZANO NAVARRO, Julián José, « Dos embajadores del rey católico en la Roma del siglo XVII: Los cardenales Trivulzio y Nithard. Una perspectiva comparada », *Chronica Nova*, 42, 2016, p. 137-166.
- LUNA FERNÁNDEZ, Juan José, « Der Salón de Reinos des Buen Retiro-Palastes in Madrid », in Klaus BUSSMANN, Heinz SCHILLING (eds.), *1648: Krieg und Frieden in Europa*, vol. 2, Münster, Verlagsgesellschaft 350 Jahre Westfälischer Friede mbH, 1998, p. 121-129.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, *Interkulturelle Kommunikation. Interaktion, Fremdwahrnehmung, Kulturtransfer*, Stuttgart-Weimar, Metzler, 2005.

Bibliographie

- LYNN MARTIN, Austin, *Henry III and the Jesuit politicians*, Genève, Droz, 1973.
- MACK-ANDRICK, JESSICA, *Pietro Tacca. Hofbildhauer der Medici (1577-1640). Politische Funktion und Ikonographie des frühabsolutistischen Herrscherdenkmals unter den Großherzögen Ferdinando I., Cosimo II. und Ferdinando II.*, Weimar, VDG, 2005.
- MARAVALL, José Antonio, *La cultura del Barroco*, Barcelona, Ariel, 2002 (1ª edición 1975).
- MAREK, Pavel, *La embajada española en la Corte Imperial (1558-1641), Figuras de los embajadores y estrategias clientelares*, Praga, Karolinum, 2103.
- MARGOLIN, Jean-Claude, « Érasme entre Charles Quint et Ferdinand I^{er}, et le modèle érasmien du prince chrétien », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge – Temps modernes*, Tome 99, n° 1, 1987.
- MARÍAS, Fernando, *Pinturas de Historia, Imágenes políticas. Pensando el Salón de Reinos*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2012.
- MARLIS, Candace M., « Opera as *instrumentum regni*: Agostino Steffani's *Enrico Leone* », *The Opera Quarterly* II, 1994, p. 43-78.
- MARQUES, João Francisco, « Os jesuítas, confessores da corte portuguesa na época barroca (1550-1700) », *Revista da Faculdade de Letras. História*, 12, 1995, p. 231-270.
- MARQUES, João Francisco, « Confesseurs des princes, les jésuites à la Cour de Portugal », in LUCE GIARD, LOUIS DE VAUCELLES (eds.), *Les Jésuites à l'âge baroque 1540-1640*, Grenoble, Jérôme Millon, 1996, p. 213-228.
- MARTIN, John Rupert, *The Decorations for the Pompa Introitus Ferdinandi*, Brussels, Arcade, « Corpus Rubenianum Ludwig Burchard XVI », 1972.
- MARTIN, Michel, *Les Monuments équestres de Louis XIV. Une grande entreprise de propagande monarchique*, Paris, Picard, 1986.
- MARTIN POLIN, Raquel, « Pellicer d'Ossau: una visión de la monarquía católica entorno a 1640 », *Espacio, tiempo y forma*, serie IV, Hª Moderna, 13, 2000, p. 133-163.
- MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, Santiago, *Rodrigo Calderón. La sombra del valido. Privanza, favor y corrupción en la corte de Felipe III*, Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica-Marcial Pons, 2009.
- MARTÍNEZ MILLÁN, José, « Grupos de poder en la corte durante el reinado de Felipe II: la facción ebolista, 1554-1573 », in ID. (ed.), *Instituciones y elites de poder en la Monarquía Hispana durante el siglo XVI*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 1992, p. 137-197.
- MARTÍNEZ MILLÁN, José, « Transformación y crisis de la Compañía de Jesús (1578-1594) », in Flavio RURALE (ed.), *I Religiosi a Corte. Teologia, politica e diplomazia in antico regime*, Roma, Bulzoni, 1998.
- MARTÍNEZ MILLÁN, José, « La crisis del “partido castellano” y la transformación de la Monarquía Hispana en el cambio de reinado de Felipe II y Felipe III », *Cuadernos de Historia Moderna*, anejo II, 2003, p. II-38.
- MARTÍNEZ MILLÁN, José, « Los problemas de la Compañía de Jesús en la corte de Felipe II: la desobediencia del padre Fernando de Mendoza », in Ricardo FRANCH BENAVENT, Rafael BENÍTEZ SÁNCHEZ-BLANCO (eds.), *Estudios de Historia Moderna en homenaje a la profesora Emilia Salvador Esteban*, vol. I, *Política*, Valencia, Universitat de València, 2008, p. 345-372.

Bibliographie

- MARTÍNEZ MILLÁN, José, « La doble lealtad en la corte de Felipe III: el enfrentamiento entre los padres R. Haller S. I. y F. Mendoza S. I. », *Librosdelacorte.es*, nº extra 1, 2014, p. 136-162.
- MARTÍNEZ MILLÁN, José, « Reflexiones en torno a los escritos políticos e históricos de Francisco de Quevedo », *La Perinola*, 18, 2014, p. 103-141.
- MARTÍNEZ MILLÁN, José, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austria. Las relaciones entre la Monarquía católica y el Imperio*, Madrid, ediciones Polifemo, 2011.
- MARTÍNEZ PEÑAS, Leandro, *El confesor del rey en el Antiguo Régimen*, Madrid, Colegio Universitario de Segovia-Editorial Complutense, 2007.
- MATILLA, José Manuel, *El Caballo de Bronce. La estatua de Felipe IV. Arte y técnica al servicio de la Monarquía*, Madrid, Real Academia de Bellas Artes de San Fernando, 1997.
- MATIS, Herbert, *Die Schwarzenberg-Bank. Kapitalbildung und Industriefinanzierung in den habsburgischen Erblanden 1787-1830*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2005.
- MATSCHKE, Franz, *Die Kunst im Dienst der Staatsidee Kaiser Karls VI. Ikonographie, Ikonologie und Programmatik des « Kaiserstils »*, Berlin-New York, De Gruyter, 1981.
- MAURA GAMAZO, Gabriel (duque de), *Vida y reinado de Carlos II*, Madrid, Aguilar, 1990.
- MAYER-LÖWENSCHWERDT, Erwin, *Der Aufenthalt der Erzherzoge Rudolf und Ernst in Spanien 1564-1571*, Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1927.
- MCGRATH, Charles Ivar, « Securing the Protestant interest: the origins and purpose of the penal laws of 1695 », *Irish Historical Studies*, 1996, 30, p. 25-46.
- MCNEIL KETTERING, Alison, *Drawings from the Ter Borch Studio Estate*, Amsterdam, Amsterdam Rijksmuseum, 2 vols, 1988.
- MCNEIL KETTERING, Alison, *Gerard ter Borch and the Treaty of Münster*, The Hague, Mauritshuis, 1998.
- MCNEIL KETTERING, Alison, « Gerard ter Borch's Portraits for the Deventer Elite », *Simiolus: Netherlands Quarterly for the History of Art*, vol. 27, nº 1-2, 1999, p. 46-69.
- MEIER, Hans Jakob, *Die Buchillustration des 18. Jahrhunderts in Deutschland und die Auflösung des überlieferten Historienbildes*, München, Deutscher Kunstverlag, 1994.
- MENDOZA GARCÍA, Isabel, « El Padre Juan Everardo Nithard: valido e Inquisidor General », in *Inquisición española: nuevas aportaciones*, Madrid, Centro de Estudios inquisitoriales, 1987, p. 77-98.
- MENTSCHL, Josef, Gustav OTRUBA, *Österreichische Industrielle und Bankiers*, Wien, Bergland Verlag, 1965.
- MERLE, Alexandra, « Le prince chrétien dans la pensée de Pedro de Ribadeneyra et de Juan de Mariana », in Pauline RENOUX-CARON, Cécile VINCENT-CASSY, Louise BÉNAT-TACHOT, Pierre-Antoine FABRE (eds.), *Les Jésuites et la monarchie catholique (1565-1615)*, Paris, Le Manuscrit, 2012, p. 15-48.
- MESKENS, Ad, *Familia Universalis: Coignet. Een familie tussen wetenschap en kunst*, Antwerp, Koninklijk museum voor schone kunsten, 1998.
- MESKENS, Ad, *Joannes della Faille s.j. Mathematics, modešty and missed opportunities*, Rome, Belgisch historisch instituut te Rome, 2005.
- MICHEL, Émile, *Gerard Ter Borch et sa famille*, Paris, J. Rouam, 1887.

Bibliographie

- MIGNET, François-Auguste, *Charles Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yušte*, Paris, Librairie Académique, 1863.
- MILHOU, Alain, *Pouvoir royal et absolutisme dans l'Espagne du XVI^e siècle*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999.
- MÍNGUEZ, Víctor, *La Invención de Carlos II. Apoteosis simbólica de la casa de Austria*, Madrid, CEEH, 2013.
- MINOIS, Georges, *Le Confesseur du roi. Les directeurs de conscience sous la Monarchie française*, Paris, Fayard, 1988.
- MOFFITT, John F., « Velázquez y el significado del retrato ecuestre barroco », *Goya*, 202, 1988, p. 207-215.
- MOFFITT, John F., « An Emblemization of Philip IV in the *Salón de Reinos* », *Pantheon*, XLVIII, 1990, p. 70-75.
- MOFFITT, John F., « The Forgotten Role of a Determined Christian Knight in Titian's Depiction of Charles V Equestrian, at Mühlberg », *Gazette des Beaux Arts*, 137, 2001, p. 37-52.
- MOMMSEN, Karl, *Eidgenossen, Kaiser und Reich*, Madison, Helbing & Lichtenhahn, 1958.
- MOREAU, Jean Jacques, *Honderd veertien Nederlandse brieven van Erycius Putaneus aan de astronoom Michael Florent van Langren*, Antwerp, De Sikkel, 1957.
- MORREALE, Margherita, *Carlos V, "rex bonus, felix imperator". Notes sur les dialogues d'Alfonso de Valdés*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1954.
- MÖRZER BRUYN, Willem F. J., « Longitude in the context of navigation », in Willem J.H. ANDREWES (ed.), *The Quest for longitude*, Cambridge MA, Harvard University, « Collection of Historical Scientific Instruments », 1996, p. 43-48.
- MOUSNIER, Roland, *L'Homme rouge ou la vie du cardinal de Richelieu*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1992.
- MROZEK ELISZEYSKI, Giuseppe, *Bajo acusación. El valimiento en el reinado de Felipe III. Procesos y discursos*, Madrid, Polifemo, 2015.
- MÜCKAIN, Olaf, « Zwei Gemäldezyklen für den französischen Hof », in Gerhard FINCKH, Nicole HARTJE-GRAVE (eds.), *Peter Paul Rubens*, Wuppertal, Von der Heydt-Museum, 2012, p. 268-293.
- MÜLLER, Klaus, *Das kaiserliche Gesandtschaftswesen im Jahrhundert nach dem Westfälischen Frieden (1648-1740)*, Bonn, Röhrscheid, « Bonner Historische Forschungen », vol. 42, 1976.
- NEGREDO DEL CERRO, Fernando, « La hacienda y la conciencia. Las propuestas del confesor del Conde Duque para el saneamiento de las finanzas reales (1625) », *Cuadernos de Historia Moderna*, 27, 2002, p. 171-196.
- NEGREDO DEL CERRO, Fernando, *Los Predicadores de Felipe IV: corte, intrigas y religión en la España del Siglo de Oro*, San Sebastián de los Reyes, Aetas, 2006, p. 117-140.
- NEGREDO DEL CERRO, Fernando, « Gobernar en la sombra. Fray Antonio de Sotomayor confesor de Felipe IV. Apuntes políticos », in M^a. Amparo LÓPEZ ARANDIA (ed.), *Entre el cielo y la tierra. Las élites eclesásticas en la Europa Moderna. Revista Universitaria Mágina*, 13, 2009, p. 85-102.
- NEGREDO DEL CERRO, Fernando, « Fray Antonio de Sotomayor », in José MARTÍNEZ MILLÁN, J. Eloy HORTAL MUÑOZ (eds.), *La Corte de Felipe IV (1621-1665)*.

Bibliographie

- Reconfiguración de la Monarquía católica*, Madrid, Polifemo, 2015, tomo I, vol. 1, p. 620-639.
- NEGREDO DEL CERRO, Fernando, « Fray Juan de Santo Tomás », in José MARTÍNEZ MILLÁN, J. Eloy HORTAL MUÑOZ (eds.), *La Corte de Felipe IV (1621-1665). Reconfiguración de la monarquía católica*, Madrid, Polifemo, 2015, tomo I, vol. 1, p. 640-650.
- NEGREDO DEL CERRO, Fernando, *La guerra de los treinta años, Una visión desde la monarquía hispánica*, Madrid, Editorial Síntesis, 2016.
- NEGREDO DEL CERRO, Fernando y E. VILLALBA PÉREZ, « Los jesuitas y la Monarquía Hispánica en el contexto de la Guerra de los Treinta Años (1625-1635) », *Hispania Sacra*, 136, 2015.
- NEUHAUS, Helmut, *Das Reich in der Frühen Neuzeit*, München, R. Oldenbourg, « Enzyklopädie deutscher Geschichte », vol. 42, 2003 (2^e éd.).
- NICKLAS, Thomas, *Um Macht und Einheit des Reiches. Konzeption und Wirklichkeit der Politik bei Lazarus von Schwendi (1522-1583)*, Husum, Matthiesen Verlag, 1995.
- NICOLINI, Fausto (ed.), *L'Europa durante la guerra di Successione di Spagna con particolare riguardo alla città e regno de Napoli*, tome I, Napoli, 1937.
- NIEDERKORN, Jan Paul, *Die europäische Mächte und der „Lange Türkenkrieg“ Kaiser Rudolfs II. (1593-1606)*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1993.
- NIEVA OCAMPO, Guillermo, « Servir en la Corte de los Reyes Católicos: dominicos en los oficios de tutor de príncipes y embajador (1490-1516) », *Revista Chilena de Estudios Medievales*, 4, 2013, p. 63-76.
- NIEVA OCAMPO, Guillermo, « De la colaboración a la oposición: los frailes dominicos y la realeza castellana (1370-1474) », *Erasmus. Revista de Historia Bajomedieval y Moderna*, 3, 2016, p. 89-99.
- NOËL, Jean-François, *Le Saint-Empire*, Paris, PUF, 1993, « Que sais-je? », n° 1646, 3^e éd. (1^{re} éd. 1976).
- NOFLATSCHER, Heinz, « Politische Eliten in der Österreichischen Lombardei (1740-1790) », in Brigitte MAZOHL-WALLNIG, Marco MERIGGI (eds.), *Österreichisches Italien – Italienisches Österreich. Interkulturelle Gemeinsamkeiten und nationale Differenzen vom 18. Jahrhundert bis zum Ende des Ersten Weltkrieges*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1999, p. 271-296.
- NOVO ZABALLOS, José R., « De confesor de la Reina a embajador extraordinario en Roma: La expulsión de Juan Everardo Nithard », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Manuel RIVERO RODRÍGUEZ (eds.), *Centros de poder italianos en la Monarquía Hispánica (siglos XV-XVIII)*, Madrid, Polifemo, 2010, vol. 2, p. 751-835.
- OBERHAIDACHER, Jörg, « Zu Tizians Reiterbildnis Karls V. Eine Untersuchung seiner Beziehungen zum Georgsthema », *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen in Wien*, 78, 1982, p. 69-90.
- OCHOA BRUN, Miguel Ángel, *Historia de la diplomacia española*, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, 2006.
- OLIVÁN SANTALIESTRA, Laura, *Mariana de Austria en la encrucijada política del siglo XVII*. Madrid, Universidad Complutense, 2006 [tesis digitales].

Bibliographie

- OLIVÁN SANTALIESTRA, Laura, « Pinceladas políticas, marcos cortesanos: el diario del conde de Harrach, embajador imperial en la corte de Madrid, 1673-1677 », *Cultura Escrita & Sociedad*, 3, 2006, p. 113-132.
- OLIVÁN SANTALIESTRA, Laura, « El fin de los Habsburgo: crisis dinástica y conflicto sucesorio en la Monarquía Hispánica (1615-1700) », in José Manuel NIETO SORIA y María Viçtoria LÓPEZ-CORDÓN CORTEZO (eds.), *Gobernar en tiempos de crisis. Las quiebras dinásticas en el ámbito hispánico*, Madrid, Sílex, 2008.
- OLIVÁN SANTALIESTRA, Laura, « Sacar de su cautiverio a don Manuel: curatela y rebelión en la corte de Madrid (1676) », in Antonio JIMÉNEZ ESTRELLA, Julián J. LOZANO NAVARRO, Francisco SÁNCHEZ-MONTES, Margarita M^a. BIRRIEL SALCEDO (eds.), *Construyendo Historia. Estudios en torno a Juan Luis Castellano*, Granada, Editorial Universidad de Granada, 2013, p. 607-618.
- OLIVÁN SANTALIESTRA, Laura, « Nithard en Roma (1672-1677): orgullo y ambiciones », in A. ANSEMI (ed.), *I rapporti tra Roma e Madrid nei secoli XVI e XVII: arte diplomazia e politica*, Roma, Gangemi editore, 2015, p. 555-574.
- ONNEKINK, David, *The Anglo-Dutch Favourite: The Career of Hans Willem Bentinck, 1st Earl of Portland (1649-1709)*, Aldershot, Ashgate, 2007.
- ORSO, Steven N., *Philip IV and the Decoration of the Alcázar of Madrid*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1986, p. 43-60.
- OSSORIO Y GALLARDO, Ángel, *Los hombres de toga en el proceso de Don Rodrigo Calderón*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1918.
- OVER, Berthold, « Die Kreation eines Skandalons. Carlo Sigismondo Capece, Georg Friedrich Händel, Antonio Giuseppe Angeline und *la Resurrezione* », in Panja MÜCKE, Angela ROMAGNOLI (eds.), *Werkatott und Label: Künstlerische Produktionsprozesse in der Frühen Neuzeit*.
- PANOFKY, Erwin, *Problems in Titian mostly iconographic*, London, Phaidon, 1969.
- PANOFKY, Erwin, *Titien*, Tours, Hazan, 2009.
- PARAVICINI Werner, « Informelle Strukturen bei Hofe. Eine Einleitung » in Reinhardt BUTZ und Jan HIRSCHBIEGEL, *Informelle Strukturen bei Hof: Dresdener Gespräche III zur Theorie des Hofes*, Berlin, Lit Verlag, « Vita curialis. Form und Wandel höfischer Herrschaft », vol. 2, 2009, p. 1-8.
- PARKER, Geoffrey, *The Army of Flanders and the Spanish Road, 1567-1659. The logistics of Spanish victory and defeat in the Low Countries' War*, Cambridge, Cambridge University Press, « Cambridge Studies in Early Modern History », 1972.
- PARKER, Geoffrey, *The Thirty Years' War*, London, Taylor & Francis, 1997.
- PASCUAL CHENEL, Álvaro, « Sebastián de Herrera Barnuevo y los retratos ecuestres de Carlos II durante su minoría de edad. Fortuna iconográfica y propaganda política », *Reales Sitios*, XLVI, 2009, n° 182, p. 4-27.
- PASCUAL CHENEL, Álvaro, *El retrato de Estado durante el reinado de Carlos II. Imagen y propaganda* (Tesis Doctorales Cum Laude A/33), Madrid, FUE, 2010.
- PAVONE, Sabina, « Antijésuitisme politique et antijésuitisme jésuite : une comparaison de quelques textes », in Pierre-Antoine FABRE, Catherine MAIRE (eds.), *Les Antijésuites. Discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.
- PELC, Milan, *Illuſtrium Imagines. Das Porträtbuch der Renaissance*, Leiden Boston Köln, Brill, « Studies in Medieval and Reformation Thought », vol. 88, 2002.

Bibliographie

- PELLEGRINI, Marco, *Guerra santa contro i Turchi. La crociata impossibile di Carlo V*, Bologna, Il Mulino, 2015.
- PEÑA IZQUIERDO, Antonio R., *La Casa de Palma. La familia Portocarrero en el gobierno de la Monarquía Hispánica (1665-1700)*, Córdoba, Universidad de Córdoba, 2004.
- PEÑA IZQUIERDO, Antonio R., *De Austrias a Borbones. España entre los siglos XVII y XVIII*, Astorga, Akrón, 2008.
- PÉREZ, Joseph, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996.
- PÉREZ, Joseph, *La revolución de las Comunidades de Castilla (1520-1521)*, Madrid, Siglo Veintiuno de España, 1999 (7ª edición).
- PEŠALJ, Jovan, « Making a Prosperous Peace: Habsburg Diplomacy and Economic Policy at Passarowitz », in Charles INGRAO, Nikola SAMARDŽIĆ, Jovan PEŠALJ (eds.), *The Peace of Passarowitz*, West Lafayette/Indiana, Purdue University Press, 2011.
- PFISTERER, Ulrich, « Malerei als Herrschafts-Metapher. Velázquez und das Bildprogramm des Salón de Reinos », *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, 29, 2002, p. 199-252.
- PIETSCHMANN, Horst, « Von der Gründung der spanischen Monarchie bis zum Ausgang des Ancien Régime », in Walther L. BERNECKER, Horst PIETSCHMANN (eds.), *Geschichte Spaniens. Von der frühen Neuzeit bis zur Gegenwart*, Stuttgart, Kohlhammer, 2005, p. 13-237.
- PINCUS, Steve, *1688, la primera revolución moderna*, Barcelona, Acantilado, 2013.
- PINEDO, Isidoro, H. PLATZGUMMER, « NIDHARD (NITHARD), Johann Eberhard », in Charles E. O'NEILL, Joaquín M^a. DOMÍNGUEZ (eds.), *Diccionario histórico de la Compañía de Jesús*. Roma-Madrid, Institutum Historicum-Universidad Pontificia de Comillas, 2001, p. 2818-2819.
- PIRLET, Pierre-François, « Le confesseur du prince : profil et fonction des confesseurs des gouverneurs-généraux espagnols à Bruxelles de 1598 à 1665 », *Revue d'histoire Ecclésiastique*, 1, 2014, p. 123-153.
- PIRLET, Pierre-François, « Íñigo de Brizuela et Andrés de Soto, deux regards sur la politique », in Félix LABRADOR ARROYO (ed.), *II Encuentro de Jóvenes Investigadores en Historia Moderna. Líneas recientes de investigación en Historia Moderna*, Madrid, Universidad Rey Juan Carlos-Ediciones Cinca, 2015, p. 237-252.
- PIRLET, Pierre-François, « La tregua de los Doce Años (1609-1621): los confesores de los archiduques, espiritualidad y política en los Países Bajos católicos », in *Librosdelacorte.es*, monográfico 3, año 7, 2015, s.p.
- PIZARRO LLORENTE, Henar, « El control de la conciencia regia. El confesor real fray Bernardo de Fresneda », in José MARTÍNEZ MILLÁN (ed.), *La corte de Felipe II*, Madrid, Alianza editorial, 1994, p. 149-188.
- PLAMPER, Jan, *Geschichte und Gefühl: Grundlagen der Emotionsgeschichte*, Berlin, Siedler, 2012,
- PLATANIA, Gaetano, « Asburgo d'Austria, Santa Sede e area danubiano-balcanica nelle carte del nunzio Francesco Buonvisi », in Matteo SANFILIPPO, Alexander KOLLER, Giovanni PIZZORUSSO (eds.), *Gli archivi della Santa Sede e il mondo asburgico nella prima età moderna*, Viterbo, Sette città, 2004, p. 232-233.
- POESCHKE, Joachim, Thomas WEIGEL, Britta KUSCH-ARNHOLD (eds.), *Reiterstandbilder von der Antike bis zum Klassizismus*, Münster, Rhema, « Praemium Virtutis III », 2008.

Bibliographie

- POLLERROSS, Friedrich, « Zur Repräsentation der Habsburger in der bildenden Kunst », in Rupert FEUCHTMÜLLER, Elisabeth KOVÁCS (eds.), *Welt des Barock*, Wien Freiburg Basel, Herder, 1986, p. 87-104.
- POLLERROSS, Friedrich (ed.), *Federschmuck und Kaiserkrone. Das barocke Amerikabild in den habsburgischen Ländern. Ausstellungskatalog Schlosshof*, Wien, Künstlerhaus, 1992.
- POLLERROSS, Friedrich, « *UBI CAESAR IBI ROMA EST*. Les Résidences des Habsbourgs dans les États Patrimoniaux et l'Empire, XVI^e-XVIII^e siècles », in Gérard SABATIER, Rita COSTA GOMES (eds.), *Logares de Poder, Europa Séculos XV a XX*, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian, 1998, p. 106-141.
- POLLERROSS, Friedrich, « Kaiser, König, Landesfürst: Habsburgische „Dreifaltigkeit“ im Porträt », in Andreas BEYER, Ulrich SCHÜTTE, Lutz UNBEHAUN (eds.), *Bildnis, Fürst und Territorium*, München – Berlin, Deutscher Kunstverlag, « Rudolstädter Forschungen zur Residenzkultur », vol. 2, 2000, p. 189-218.
- POLLERROSS, Friedrich, « Entre «majestas» y «modestas»: Sobre la representación del emperador Leopoldo I », in Fernando CHECA CREMADES (ed.), *Cortes del Barroco. De Bernini y Velázquez a Luca Giordano*, Ausstellungskatalog Madrid/ Aranjuez, Madrid, SEACEX, 2003, p. 151-160.
- POLLERROSS, Friedrich, « „Pro decore Majestatis“. Zur Repräsentation Kaiser Leopolds I. in Architektur, bildender und angewandter Kunst », *Jahrbuch des Kunsthistorischen Museums*, 4-5, 2003, p. 191-295.
- POLLERROSS, Friedrich, « Bildnisse oder Porträts: Historische Personen und ihr Bild am Beispiel Leopolds I. », in Hans OTTOMEYER (ed.), *Das Exponat als historisches Zeugnis. Präsentationsformen politischer Ikonographie, Tagungsband des DHM Berlin*, Dresden, Sandstein Verlag, 2010, p. 143-156.
- POLLERROSS, Friedrich, *Die Kunst der Diplomatie. Auf den Spuren des kaiserlichen Botschafters Leopold Joseph Graf von Lamberg (1653-1706)*, Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2010, p. 373-412.
- POLLERROSS, Friedrich, « Soberanía e imagen dinástica en la política artística de los Habsburgo ante la crisis española. Paralelismos y diferencias », in Bernardo J. GARCÍA GARCÍA (ed.), *En Nombre de la Paz. La Guerra de sucesión Española y los Tratados de Madrid, Utrecht, Raštatt y Bâden 1713-1715*, Ausstellungskatalog, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2013, p. 76-89.
- POLLERROSS, Friedrich, « Paralelismos y diferencias. La política artística de los Habsburgo a finales del siglo XVII y comienzos del XVIII », in Bernardo José GARCÍA GARCÍA, Antonio ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO (eds.), *Visperas de sucesión. Europa y la Monarquía de Carlos II*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2015, p. 333-350.
- POLLERROSS, Friedrich, « «Kaiserliche Schatz- und Kunstkammer». Die habsburgischen Sammlungen und ihre Öffentlichkeit im 17. Jahrhundert », in Sabine HAAG, Franz KIRCHWEGGER, Paulus RAINER (eds.), *Das Haus Habsburg und die Welt der fürstlichen Kunstkammern im 16. und 17. Jahrhundert*, Wien, Holzhausen, « Schriften des Kunsthistorischen Museums », vol. 15, 2016, p. 255-295.
- PORTELA SANDOVAL, Francisco, *Gerard ter Borch, el holandés viajero*, Madrid, Instituto de Estudios Madrileños, 1992.
- POUMARÈDE, Géraud, *Pour en finir avec la croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.

Bibliographie

- POUMARÈDE, Gérard, « Le voyage de Tunis et d'Italie de Charles Quint ou l'exploitation politique du mythe de la croisade (1535-1536) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 67, 2005, p. 247-285.
- POUTRIN, Isabelle, « L'oeil et le souverain : Luis de Aliaga et le métier de confesseur royal sous Philippe III », in Johannes-Michael SCHOLZ, Tamar HERZOG (eds.), *Observation and Communication: The construction of realities in the Hispanic World*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 1997, p. 253-270.
- POUTRIN, Isabelle, « Los confesores de los reyes de España: carrera y función (siglos XVI y XVII) », in Antonio Luis CORTÉS PEÑA, José Luis BETRÁN MOYA y Eliseo SERRANO MARTÍN (eds.), *Religión y poder en la Edad Moderna*, Granada, Universidad de Granada, 2005, p. 67-81.
- POUTRIN, Isabelle, « Le confesseur royal en Espagne sous Philippe III », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 53-3, 2006 p. 7-28.
- Prag um 1600. Kunst und Kultur am Hofe Kaiser Rudolfs II.* Ausstellungskatalog Wien, 1. Bd., Freren, Lucas Verlag 1988.
- PRAT, Jean-Marie, *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton*, Lyon, Briday, Libraire-éditeur, 1876-1878, vol. 3 et 4.
- PUCCINELLI, Elena, « Tra privato e pubblico : affari, politica e famiglia nel carteggio di Antonio Greppi », in M. L. BETRI, D. MALDINI CHIARITO (eds.), « *Dolce dono graditissimo* ». *La lettera privata dal Settecento al Novecento*, Milano, Angeli, 2000, p. 38-61.
- PÜHRINGER-ZWANOWETZ, Leonore, « Zur kunstgeschichtlichen Bedeutung des Reiterdenkmales für Kaiser Leopold I », *Carinthia*, Klagenfurt, 155, 1965, p. 714-751.
- PÜHRINGER-ZWANOWETZ, Leonore, *Matthias Steinl*, Wien-München, Herold, 1966.
- QUIRÓS ROSADO, Roberto, « De mercedes y beneficios: negociación, intermediarios y política cortesana en la venta de los feudos napolitanos de la condesa de Berlepsch (1698-1700) », *Chronica Nova*, 38, 2012, p. 221-242.
- QUIRÓS ROSADO, Roberto, « *Hault et puissant Prince, mon très cher et très aymé bon cousin et nepveu*. El archiduque Carlos y la monarquía de España (1685-1700) », *Mediterranea. Ricerche storiche*, 33, abril 2015, p. 47-78.
- QUIRÓS ROSADO, Roberto, *Monarquía de Oriente. La corte de Carlos III y el gobierno de Italia durante la guerra de Sucesión española*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2017.
- REDDY, William M., *The Navigation of Feeling: A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.
- REES, Joachim, « Krieg und Querelle. Zum Wandel des militärischen Ereignisbildes seit 1756 », in Sven EXTERNBRINK (ed.), *Der Siebenjährige Krieg (1756-1763). Ein europäischer Weltkrieg im Zeitalter der Aufklärung*, Berlin, Akademie Verlag, 2011.
- REINHARDT, Nicole, *Voices of conscience. Royal Confessors and Political Counsel in Seventeenth-Century Spain and France*, Oxford, Oxford University Press, 2016.
- RIBOT GARCÍA, Luis, « La España de Carlos II », in Pere MOLAS I RIBALTA (ed.), *La transición del siglo XVII al XVIII. Entre la decadencia y la reconstrucción*, en *Historia de España Menéndez Pidal*, Madrid, Espasa-Calpe, 1997, tomo XXVIII.
- RIBOT GARCÍA, Luis, « La sucesión de Carlos II. Diplomacia y lucha política a finales del siglo XVII », in Máximo GARCÍA FERNÁNDEZ, M^a. de los Angeles SOBALER SECO (eds.), *Estudios en homenaje al profesor Teófanos Egido*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2004, vol. 1.

Bibliographie

- RIBOT GARCÍA, Luis, *El arte de gobernar. Estudios sobre la España de los Austrias*, Madrid, Alianza Editorial, 2006.
- RIBOT GARCÍA, Luis, *Orígenes políticos del testamento de Carlos II. La gestación del cambio dinástico en España*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2010.
- RIBOT GARCÍA, Luis y José María INURRITIGUI (eds.), *Europa y los tratados de reparto de la Monarquía de España, 1668-1700*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2016.
- RIIS, Ole, Linda WOODHEAD, *A sociology of religious emotion*, Oxford, Oxford University Press, 2010.
- RÍOS MAZCARELLE, Manuel, *Carlos V. El Emperador*, Madrid, Alderabán, 1996.
- RIVA, Elena, « Vicino alla fonte di tutte le grazie. I rapporti tra la corte di Vienna e la famiglia di Antonio Greppi nella seconda metà del Settecento », *Archivio storico lombardo*, CXXIV-CXXV, 1995, p. 355-401.
- RIVA, Elena, « Da negoziante a gentiluomo. La formazione di Paolo Greppi tra commercio, finanza e diplomazia », in Mirella MAFRICI, Soveria MANNELLI (eds.), *Rapporti diplomatici e scambi commerciali nel Mediterraneo moderno*, Rubettino, 2004, p. 379-444.
- RIVERO RODRÍGUEZ, Manuel, « La corona de Aragón, metáfora de la monarquía de Carlos V. Gattinara y sus ideas sobre el gobierno (1519-1520) », in Bernardo José GARCÍA GARCÍA (ed.), *El Imperio de Carlos V. Procesos de agregación y conflictos*, Madrid, Fundación Carlos Amberes, 2000, p. 97-110.
- ROCHEMONTEIX, Camille de, *Nicolas Caussin, confesseur de Louis XIII, et le Cardinal de Richelieu*, Paris, A. Picard et fils, 1911.
- RODENAS VILAR, Rafael, *La política europea de España durante la guerra de los treinta años (1624-1630)*, Madrid, CSIC, 1967.
- RODRIGUES, Francisco, *Histórica da Companhia de Jesus na assistência de Portugal*, Porto, Apostolado da Imprensa, 1931-1944.
- RODRÍGUEZ, Yolanda, « G. De Bay: un traductor de Cervantes del siglo XVII como agente de la memoria histórica neerlandesa », in René VERMEIR, Maurits EBBEN y Raymond FAGEL (eds.), *Agentes e identidades en movimiento. España y los Países Bajos, siglos XVI-XVIII*, Madrid, Sílex, 2011, p. 403-422.
- RODRÍGUEZ HERNÁNDEZ, Antonio José, « El precio de la fidelidad dinástica: colaboración económica y militar entre la Monarquía Hispánica y el Imperio durante el reinado de Carlos II (1665-1700) », *Studia Historica. Historia Moderna*, 33, 2011, p. 141-176.
- RODRÍGUEZ SALGADO, M^a. José, *Un Imperio en transición. Carlos V, Felipe II y su mundo*, Barcelona, Editorial Crítica, 1992.
- RODRÍGUEZ SALGADO, M^a. José, « Charles Quint et la Dynastie », in Hugo SOLY (ed.), *Charles Quint 1500-1558. L'empereur et son temps*, Arles, Acte Sud, 2000, p. 27-112.
- RODRÍGUEZ SALGADO, M^a. José, « El ocaso del Imperio carolino », in Bernardo José GARCÍA GARCÍA (ed.), *El Imperio de Carlos V. Procesos de agregación y conflictos*, Fundación Carlos de Amberes, 2000, p. 47-79.
- RODRÍGUEZ SALGADO, M^a. José, « La Cruzada sin cruzado: Carlos V y el Turco a principios de su reinado », in Giuseppe GALASSO, Aurelio MUSI (eds.), *Carlo V, Napoli e il Mediterraneo*, Napoli, Società Napoletana di Storia Patria, 2001, p. 201-237.

Bibliographie

- RODRÍGUEZ SALGADO, M^a. José, « “I loved him as a father loves a son... Europe, damn me then, but I deserve his thanks”: Philip II relations with Rudolf II », in José MARTÍNEZ MILÁN, Rubén GONZÁLEZ CUERVA (eds.), *La Dinastía de los Austrias. Las relaciones entre la Monarquía católica y el Imperio*, Madrid, Polifemo, vol. 1, 2011.
- ROHRSCHEIDER, Michael, *Österreich und der Immerwährende Reichstag: Studien zur Klientelpolitik und Parteibildung (1745-1763)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, « Schriftenreihe der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », vol. 89, 2014.
- ROSE, Craig, *England in the 1690s. Revolution, Religion and War*, Oxford, Blackwell, 1999.
- ROSENAUER, Artur (ed.), *Spätmittelalter und Renaissance*, München u.a., Prestel, « Geschichte der bildenden Kunst in Österreich », vol. 3, 2003.
- ROSENWEIN, Barbara H., « Problems and Methods in the History of Emotions », *Passions in Context: International Journal for the History and Philosophy of the Emotions*, 1/1, 2010.
- RUDOLPH, Harriet, Astrid VON SCHLACHTA (eds.), *Reichsstadt – Reich – Europa. Neue Perspektiven auf den Immerwährenden Reichstag zu Regensburg (1663-1806)*, Regensburg, Schnell und Steiner, 2015.
- RUIZ RODRÍGUEZ, José Ignacio, *Don Juan José de Austria en la Monarquía Hispánica. Entre la política, el poder y la intriga*, Madrid, Dykinson, 2007.
- RUIZ RODRÍGUEZ, José Ignacio, *Fernando de Valenzuela. Orígenes, ascenso y caída de un Duende de la Corte del Rey Hechizado*, Madrid, Dykinson, 2008.
- RUIZ RODRÍGUEZ, José Ignacio, « Juan Everardo Nithard, un jesuita al frente de la Monarquía Hispánica », in Leandro MARTÍNEZ PEÑAS, Manuela FERNÁNDEZ RODRÍGUEZ (eds.), *Reflexiones sobre poder, guerra y religión en la Historia de España*, Madrid, Universidad Rey Juan Carlos, 2011, p. 75-109.
- RULE, John C., « The Partition Treaties, 1698-1700: A European View », in Esther MIJERS and David ONNEKINK (eds.), *Redefining William III. The Impact of the King-Stalholder in International Context*, Aldershot, Ashgate, 2002, p. 91-105.
- RURALE, Flavio, « La politica cortigiana della Compagnia di Gesù », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Henar PIZARRO LORENTE y Esther JIMÉNEZ PABLO (eds.), *Los jesuitas. Religión, política y educación (siglos XVI-XVIII)*, Universidad Pontificia Comillas, 2012, 3 vols., tomo I, p. 103-121.
- RUSCONI, Roberto, « An Angelic Pope before the Sack of Rome », in Marjorie REEVES (ed.), *Prophetic Rome in the high Renaissance Prophetic Rome period*, Oxford, Clarendon Press, 1992.
- SÁENZ BERCEO, M^a. del Carmen, « Juan Everardo Nithard, un Valido extranjero », in Luis SUÁREZ FERNÁNDEZ, José Antonio ESCUDERO LÓPEZ (eds.), *Los Validos*, Madrid, Dykinson, 2004, p. 323-352.
- SÁENZ BERCEO, M^a. del Carmen, *Confesionario y poder en la España del siglo XVII: Juan Everardo Nithard*, Logroño, Universidad de La Rioja, 2014.
- SÁENZ DE MIERA, Jesús, « Sobre los géneros artísticos y la representación del poder », in Fernando CHECA CREMADES (ed.), *Cortes del Barroco. De Bernini y Velázquez a Luca Giordano*, Ausstellungskatalog Madrid Aranjuez, Madrid, SEACEX, 2003, p. 216-223.

Bibliographie

- SALERNO, Gildo, « Il libretti di Draghi o ‚Le virtù dell’obbedienza‘ ([...] chi non diventerebbe poeta per Cesare ?) », in Emilio SALA, Davide DAOLMI (eds.), « *Quel novo Cario, quel divin Orfeo* ». *Antonio Draghi da Rimini a Vienna. Atti del convegno internazionale (Rimini, Palazzo Buonadrata, 5-7 ottobre 1998)*, Lucca, LIM, « ConNotazioni », 7, 2000, p. 35-59.
- SÁNCHEZ, Magdalena, « Confession and complicity: Margarita de Austria, Richard Haller, S. J., and the court of Philip II », *Cuadernos de Historia Moderna*, 14, 1993, p. 133-149.
- SÁNCHEZ, Magdalena, *The Empress, The Queen and the Nun. Women and Power at the Court of Philipp III of Spain*, London-Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1998.
- SANDGRUBER, Roman, *Ökonomie und Politik. Österreichische Wirtschaftsgeschichte vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Wien, Überreuter, 1994.
- SANTOS VAQUERO, Ángel, « Mariana de Neoburgo en Toledo », *Cuadernos de Historia Moderna*, 36, 2011, p. 151-175.
- SCHERER, Monique, « Are Emotions a Kind of Practice (and Is That What Makes Them Have a History?), A Bourdieuan Approach to Understanding Emotion », *History and Theory*, vol. 51, n° 2, 2012, p. 193-220.
- SARTORI Claudio, *I libretti italiani a stampa dalle origini al 1800. Catalogo analitico con 16 indici*, Bertola & Locatelli, 1990-1994.
- SCHINDLING, Anton, Walther ZIEGLER (eds.), *Die Kaiser der Neuzeit, 1519-1918*, München, C. H. Beck, 1990.
- SCHMALE, Wolfgang, « Kulturtransfer und der Hypertext der Geschichte », in Helga MITTERBAUER, Katharina SCHERKE (eds.), *Ent-grenzte Räume. Kulturelle Transfers um 1900 und in der Gegenwart*, Wien, Passagen, 2005.
- SCHMIDT, Georg, *La Guerra dei Trent’Anni*, Bologna, il Mulino, 2008.
- SCHMIDT, Hans, « Karl Philipp », *Neue Deutsche Biographie*, 11, 1977, p. 250-252.
- SCHMIDT, Justus, « Voltaire und Maria Theresia. Französische Kultur des Barock in ihren Beziehungen zu Österreich », *Mitteilungen des Vereines für Geschichte der Stadt Wien*, 11, 1931, p. 73-115.
- SCHNETTGER, Matthias, « *Enrico Leone* – oder: Wie kam Heinrich der Löwe auf die Opernbühne? Beobachtungen zur Repräsentation deutscher Fürstenhöfe um 1700 », *Musiktheorie*, 29-3, 2014.
- SCHNETTGER, Matthias, « Karl Otmar von Aretin und die transalpine Erweiterung der Reichsgeschichte: Die ‘Entdeckung’ Reichsitaliens », in Christof DIPPER, Jens Ivo ENGELS (eds.), *Karl Otmar von Aretin. Historiker und Zeitgenosse*, Frankfurt/Main, Peter Lang, 2015, p. 129-148.
- SCHOLZ-HÄNSEL, Michael, « Bildpropaganda gegen die Anderen. Spanische Kunst im europäischen Kontext der Toleranzdiskussion des Westfälischen Friedens », in Klaus BUSSMANN, Heinz SCHILLING (eds.), *1648. Krieg und Frieden in Europa*, 2. Bd. Münster/ Osnabrück, 1998, 350 Jahre Westfälischer Friede mbH 1998.
- SCHULTE-BEERBÜHL, Margrit, « Interconnecting trade regions: International networks of German merchants in the eighteenth century », in Manuel HERRERO SÁNCHEZ, Klemens KAPS (eds.), *Merchants and Trade Networks in the Atlantic and the Mediterranean, 1550-1800. Connectors of commercial maritime systems*, New York, Routledge, 2017, p. 171-195.

Bibliographie

- SCHUMACHER, Doris, « Der Siebenjährige Krieg in der bildenden Kunst. Von den Anfängen durch Johann Ludwig Gleim und Friedrich II. bis zu den populären Illustrationsfolgen des späten 18. Jahrhunderts », in Wolfgang ADAM, Holger DAINAT (eds.), *Krieg ist mein Lied. Der Siebenjährige Krieg in den zeitgenössischen Medien*. Göttingen, Wallstein, 2007, p. 240-267.
- SCOTTI, Aurora, « Il Conte Carlo Firmian, collezionista e mediatore del gusto fra Milano e Vienna », in Aldo DE MADDALENA, Ettore ROTELLI, Gennaro BARBARISI (eds.), *Economia, istituzioni, cultura in Lombardia nell'età di Maria Teresa*, Bologna, Il Mulino, 1982, vol. 2, p. 667-689.
- SEIFERT, Herbert, « Die Beziehungen zwischen den Häusern Pfalz-Neuburg und Habsburg auf dem Gebiet des Musikdramas vor und um 1700 », in Roland WÜRTZ (ed.), *Mannheim und Italien – zur Vorgeschichte der Mannheimer. Bericht über das Mannheimer Kolloquium im März 1982*, Mainz u.a., « Beiträge zur Mittelrheinischen Musikgeschichte », 25, 1984, p. 12-31.
- SEIFERT, Herbert, *Die Oper am Wiener Kaiserhof im 17. Jahrhundert*, Tutzing, Schneider, « Wiener Veröffentlichungen zur Musikgeschichte », 25, 1985.
- SELLA, Domenico, CAPRA, Carlo, *Il Ducato di Milano dal 1535 al 1796*, Torino, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1984.
- SERRANO DE HARO, Antonio, « España y la paz de Ryswick », in Jan LECHNER, Harm den BOER (eds.), *España y Holanda. Ponencias leídas durante el quinto coloquio hispano-holandés de historiadores. Diálogos Hispánicos*, 1995, n° 16, p. 119-138.
- SIMMS, John Gerald, « The Bishops' Banishment Act of 1697 (9 Will. III, c. 1) », *Irish Historical Studies*, vol. 17, issue 66, 1970, p. 185-199.
- SIMMS, John Gerald, « The establishment of Protestant ascendancy, 1691-1714 », in T.W. MOODY and W.E. VAUGHAN (eds.), *A New History of Ireland. IV. Eighteenth-Century Ireland, 1691-1800*, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- SOBOUL, Albert, Guy LEMARCHAND, Michèle FOGEL (eds.), *El siglo de las luces. Tomo I: Los inicios (1715-1750). Libro II*, Madrid, Akal, 1993.
- STACHEL, Peter, « Das österreichische Bildungssystem zwischen 1749 und 1918 », in Karl ACHAM (ed.), *Geschichte der österreichischen Humanwissenschaften, vol. 1: Historischer Kontext, wissenschaftssoziologische Befunde und methodologische Voraussetzungen*, Wien, Passagen, 1999, p. 115-146.
- STEEB, Christian, « Johann Fries (1719-1785). Vom Einwanderer zum Staatsbankier und Vertrauten des Staatskanzlers », in Grete KLINGENSTEIN, Franz A. J. SZABO (eds.), *Staatskanzler Wenzel Anton von Kaunitz-Rietberg 1711-1794. Neue Perspektiven zu Politik und Kultur der europäischen Aufklärung*, Graz – Paris – New York, Schnider, 1996, p. 305-323.
- STEIN, L. K., *The Early baroque era. From the late 16th century to the 1660s*, Hampshire and London, Curtis Price, 1993.
- STIMSON, Alan, « The longitude problem: the navigator's story », in W.J.H. ANDREWES (ed.), *The Quest for longitude*, Cambridge MA, Harvard University, « Collection of Historical Scientific Instruments », 1996, p. 71-84.
- STOLLBERG-RILINGER, Barbara, *Les Vieux habits de l'empereur. Une histoire culturelle des institutions du Saint-Empire à l'époque moderne*, traduit de l'allemand [2008] et préfacé par Christophe DUHAMELLE, Paris, Dir. de la Maison des sciences de l'homme, « Bibliothèque allemande », 2013.

Bibliographie

- STOLLEIS, Michael, *Histoire du droit public en Allemagne. La théorie du droit public impérial et la science de la police 1600-1800*, traduit de l'allemand [1988] par Michel SENELLART, Paris, PUF, « Fondements de la politique », 1998.
- STORRS, Christopher, *La resistencia de la Monarquía Hispánica, 1665-1700*, Madrid, Actas, 2013.
- STRADLING, Robert A., *Philip IV and the government of Spain, 1621-1665*, Cambridge New York, Cambridge University Press, 1988.
- SUBRAHMANYAM, Sanjay, *Courtly Encounters: Translating Courtliness and Violence in Early Modern Eurasia*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2012.
- TELESKO, Werner, « Der „Marmorsaal“ im Augustiner-Chorherrenstift St. Florian. Die Verherrlichung des Türkensiegers Kaiser Karls VI. im Lichte schriftlicher und bildlicher Quellen », *Jahrbuch des oberösterreichischen Musealvereines*, 158, 2013, p. 211-258.
- TELESKO, Werner, « Die Erbin so vieler Länder und Reiche. Zu Ausstattung und Programmatik der beiden Galerien in Schloss Schönbrunn unter Maria Theresia », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung* 124/1, 2016, p. 82-103.
- TELESKO, Werner (ed.), *Die Repräsentation der Habsburg-Lothringischen Dynastie in Musik, visuellen Medien und Architektur/Representing the Habsburg-Lorraine Dynasty in Music, Visual Media and Architecture 1618-1918*, Wien, Böhlau, 2017.
- TELLECHEA IDÍGORAS, José Ignacio, *Paulo IV y Carlos V. La renuncia del Imperio a debate*, Madrid, 2001.
- TERCERO CASADO, Luis, *Infelix Austria: relaciones entre Madrid y Viena desde la Paz de Westfalia hasta la Paz de los Pirineos (1648-1659)*, Wien, 2017.
- THER, Philipp (ed.), *Kulturpolitik und Theater*, München-Wien, Oldenbourg, 2012.
- TOMÁS Y VALIENTE, Francisco, *Los validos en la monarquía española del siglo XVII*, Madrid, Siglo XXI, 1990.
- TONELLI, Giovanna, « Baldassarre Scorza e la riforma daziaria nella Lombardia asburgica », *Nuova economia e storia* III, 1997, p. 25-68.
- TRENTA, Tommaso, *Memorie per servire alla storia politica del cardinale Francesco Buonvisi*, Lucca, Tipografia Bertini, 1818.
- TRIVELLINI, Anna Maria, *Il cardinale Francesco Buonvisi nunzio a Vienna (1675-1689)*, Firenze, Leo S. Olschki, 1958.
- TROOST, Wout, *William the Third and the treaty of Limerick (1691-1697). A study of his Irish policy*. Thèse inédite, Université de Leyde, 1983.
- TROOST, Wout, « Ireland's Role in the Foreign Policy of William III », in Esther MIJERS and David ONNEKINK (eds.), *Redefining William III. The Impact of the King-Stadholder in International Context*, Aldershot, Ashgate, 2002, p. 53-68.
- TROOST, Wout *William III, the Stadholder-King. A Political Biography*, Aldershot, Ashgate, 2005.
- TURTAS, Raimondo, « 10-14 giugno 1535: Carlo V visita Cagliari al comando del "mayor ejército que nunca se vido por la mar" », in Bruno ANATRA, Francesco MANCONI (eds.), *Sardegna, Spagna e Stati italiani nell'età di Carlo V*, Roma, Carocci, 2001, p. 335-352.
- ÚBEDA DE LOS COBOS, Andrés (ed.), *Painting for the Planet King. Philip IV and the Buen Retiro Palace*, Ausstellungskatalog Madrid, London, Paul Holberton Publishing, 2005.

Bibliographie

- ULBERT, Jörg, *Frankreichs Deutschlandpolitik im zweiten und dritten Jahrzehnt des 18. Jahrhunderts. Zur Reichsrezeption französischer Diplomaten während der Regentschaft Philipps von Orléans (1715-1723)*, Berlin, Duncker und Humblot, « Historische Forschungen », vol. 79, 2004.
- VALDIVIESO, Enrique, *Pintura holandesa del siglo XVII en España*, Universidad de Valladolid, 1973.
- VAN DE VELDE, Carl, Hans Vlieghe, *Stadsversieringen te Gent in 1635 voor de blijde intrede van den Kardinaal-Infant*, Gent, Stadt Gent, 1969.
- VAN DE VYVER, Omer, « Lettres de Jean-Charles della Faille SI, cosmographe du roi à Madrid, à Michael-Florent Van Langren, cosmographe du roi à Bruxelles, 1634-1645 », *Archivum historicum Societatis Iesu*, 46, 1977, p. 72-183.
- VAN DER KROGT, Peter, *Globi neerlandici. The production of globes in the Low Countries*, Utrecht, HES, 1993.
- VAN HOUT, Nico « „Henry IV valait bien une Galerie! ‘ Rubens‘ unvollendetes Projekt für das Palais du Luxembourg », in Gerhard FINCKH, Nicole HARTJE-GRAVE (eds.), *Peter Paul Rubens*, Wuppertal, Van der Heydt-Museum, 2012, p. 88-115.
- VANDENBRUAENE, Jan, *Astronomische gids voor België*, Brussels, VUB Press, 2009.
- VANPAEMEL, Geert, « Dubbelportret: Michiel-Florent Van Langren (ca. 1600-1675) als ingenieur en astronoom », *Studium*, 1, 2008, p. 13-31.
- VATICAN, Agnès, « La nunciatura española bajo el reinado de Carlos II: Savo Millini (1675-1685) », *Cuadernos de Historia Moderna*, 26, 2001.
- VAUCHEZ, André, « "Beata Stirps" : sainteté et lignage en Occident aux XIII^e et XIV^e siècles », in DUBY Georges, Jacques LE GOFF (eds.), *Famille et parenté dans l'Occident médiéval. Actes du colloque de Paris (6-8 juin 1974)*, Rome, École Française de Rome, p. 397-406.
- VELDMAN, Ilija, « Crispijn de Passe's Representations of Emperor Rudolf II. », in KONEČNÝ Lubomír, Lubomir SLAVIČEK (eds.), *Libellus Amicorum Beket Bukovinská*, Praha, Artefactum, 2013, p. 136-155.
- VERGARA, Alejandro, *Rubens and His Spanish Patrons*, Cambridge – New York – Melbourne, Cambridge University Press, 1999, p. 67-75.
- Vermeer and the masters of genre painting: Inspiration and Rivalry*, edited by Adrian E. WAIBOER et al., Yale University Press, 2017.
- VERMEIR, René, D. RAEYMAEKERS, J.J. ELOY HORTAL MUÑOZ (eds.), *A Constellation of Courts. The Courts and Households of Habsburg Europe, 1555-1665*, Leuven, Leuven University Press, 2014.
- VINCENT, Auguste, « Les premières éditions de l'*Institutio principis christiani* d'Érasme », in *Mélanges offerts à Marcel Godat*, Neuchâtel, Attinger, 1936, p. 90-96.
- VISCEGLIA, María Antonietta, *Il viaggio cerimoniale di Carlo V dopo Tunisi*, in José MARTÍNEZ MILLAN (ed.), *Carlos V y la quiebra del humanismo político en Europa (1530-1558)*, Sociedad Estatal para la conmemoración de los centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, vol. 2, p. 133-172.
- VITÁSEK, Gabriele, « Das EFFIGIERVM CAESARVM OPVS, eine illuminierte Kaiserreihe von 1580 », *Frühneuzeit-Info*, 11, 2000, Heft 2, p. 28-49.
- Vlieghe, Hans, *Gaspar de Crayer, sa vie et ses œuvres* (Monographie du Nationaal Centrum voor de plastische kunsten van de XVIde en XVIIde, eeuw IV), Bruxelles, Arcade, 1972.

Bibliographie

- VOCELKA, Karl, *Die Familien Habsburg und Habsburg-Lothringen: Politik, Kultur, Mentalität*, Wien, Böhlau Verlag, 2010.
- VOCELKA, Karl, Lynne HELLER, *Die Lebenswelt der Habsburger. Kultur- und Mentalitätsgeschichte einer Familie*, Graz – Wien – Köln, Styria, 1997.
- VOCELKA, Karl, Lynne HELLER, *Die private Welt der Habsburger: Leben und Alltag einer Familie*, Styria, 1998.
- VOLK, Mary Crawford, « Rubens in Madrid and the decoration of the Salón Nuevo in the Palace », *The Burlington Magazine*, CXXII, 1980, n° 924, p. 168-180.
- VOLRÁBOVÁ, Alena, Blanka KUBÍKOVÁ (eds.), *Rudolf II. a mistři grafického umění Rudolf II and Masters of Printmaking*, Ausstellungskatalog Praha, Národní Galerie v Praze, 2012.
- VON DER DUNK, Thomas H., *Das deutsche Denkmal. Eine Geschichte in Bronze und Stein vom Hochmittelalter bis zum Barock* Köln – Weimar – Wien, Böhlau, « Beiträge zur Geschichtskultur », vol. 18, 1999, p. 347-412.
- Vorstenportretten uit de eerste helft van de 16de eeuw. Houtsneden als propaganda*, Ausstellungskatalog Amsterdam, Rijksmuseum, 1972.
- WAGNER, Hans, « Der Höhepunkt des französischen Kultureinflusses in Österreich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts », *Österreich in Geschichte und Literatur* 5, 1961, p. 507-517, réimprimé dans Hans WAGNER, *Salzburg und Österreich. Aufsätze und Vorträge*, Salzburg, Gesellschaft für Salzburger Landeskunde, 1982, p. 283-296.
- WALCZAK, Gerrit, « Gerard ter Borch's unknown oil miniature of the Duke of Longueville », *Burlington magazine*, vol. 159, n° 1367, 2017, p. 109-116.
- WALGRAVE, Jan, *A Royal Image. The Image of the Sovereign since Sir Anthony Van Dyck*, Ausstellungskatalog Antwerpen, Provincie Antwerpen, 1999.
- WALL, Maureen, *The penal laws, 1691-1760*, Dundalk, Dundalgan Press, 1961.
- WALTER, Friedrich, *Die thesesianische Staatsreform von 1749*, Wien, 1958.
- WANDRUSZKA, Adam, « Maria Theresia und der österreichische Staatsgedanke », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, 76, 1968, p. 174-188.
- WARNKE, Martin, « Das Reiterbildnis des Baltasar Carlos von Velázquez », in Kurt BADT, Martin GOSEBRUCH (eds.), *Amici amico*, München, Fink Verlag, 1968, p. 217-227.
- WARNKE, Martin, « Das Reiterbildnis des Baltasar Carlos von Velázquez », in *Nah und Fern zum Bilde. Beiträge zu Kunst und Kunsttheorie* Michael DIERS (ed.), Köln, Dumont, 1997, p. 146-159.
- WATSON, Katharine, *Pietro Tacca. Successore to Giovanni Bologna*, New York-London, Garland Publishing, 1983.
- WEBER, Hermann, « Richelieu und das Reich », in Heinrich LUTZ, Friedrich Hermann SCHUBERT, Hermann WEBER (eds.), *Frankreich und das Reich im 16. und 17. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1968, p. 36-52.
- WEBER, Hermann, « Une paix sûre et prompte. Die Friedenspolitik Richelieus », in Heinz DUCHHARDT (ed.), *Zwischenstaatliche Friedenswahrung in Mittelalter und Früher Neuzeit*, Köln – Wien – Böhlau, « Münstersche Historische Forschungen », vol. 1, 1991.
- WEBER, Klaus, *Deutsche Kaufleute im Atlantikhandel 1680-1830: Unternehmen und Familien in Hamburg, Cádiz und Bordeaux*, München, C.H. Beck, 2004.

Bibliographie

- WEHLEN, Bernhard, „Antrieb und Entschluss zu dem was geschieht“. *Studien zur Medici-Galerie von Peter Paul Rubens*, München, Scanneg « Beiträge zur Kunstwissenschaft », vol. 86, 2008.
- WELKE, Martin, « [...] zu Österreichs Gloria durch Publicität mitzuwürcken. Zur Pressepolitik des Kaiserhofes im Reich im 18. Jahrhundert », in Wolfgang DUCHKOWITSCH (ed.), *Mediengeschichte. Forschung und Praxis. Festgabe für Marianne Lunzer-Lindhausen zum 65. Geburtstag*. Wien-Köln-Graz, Hermann Böhlau Nachf, 1985, p. 173-193.
- Welt des Barock*, Ausstellungskatalog St. Florian, Linz, Oö. Landesregierung, 1986.
- WETHEY, Harold E., *The Paintings of Titian. II. The Portraits*, London, Phaidon, 1971, p. 87-90.
- WHEATCROFT, Andrew, *Il nemico alle porte*, Bari, Laterza, 2010.
- WHEELOCK, Arthur K., *Gerard Ter Borch*, Yale University Press, 2004.
- WHITAKER, Ewen A., *Mapping and naming the moon. A history of lunar cartography and nomenclature*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1999.
- WILLIAMS, Patrick, *El gran valido. El duque de Lerma, la corte y el gobierno de Felipe III 1598-1621*, [Valladolid], Junta de Castilla y León, 2010.
- WILMERS, Gertrude, *Cornelis Schut (1597-1655). A Flemish Painter of the High Baroque* Turnhout, Brepols, « Piçtura Nova I », vol. 1, 1996.
- WINKELBAUER, Thomas, « Separation and symbiosis. The Habsburg monarchy and the empire in the seventeenth century », in Robert John Weston EVANS (ed.), *The Holy Roman Empire, 1495-1806. A European perspective*, Leyde Cologne, Brill, « Brill's companions to European history », vol. 1, 2012, p. 167-183.
- WINKLER, Hubert, *Bildnis und Gebrauch. Zum Umgang mit dem fürstlichen Bildnis in der frühen Neuzeit. Vermählungen – Gesandtschaftswesen – Spanischer Erbfolgekrieg*, Wien, Universität Wien, « Dissertationen der Universität Wien 239 », 1993, p. 221-251.
- WOLF, Norbert Christian, « Der Raum der Literatur im Feld der Macht. Strukturwandel im thesesianischen und Josephinischen Zeitalter », in Franz M. EYBL (ed.), *Strukturwandel kultureller Praxis. Beiträge zu einer kulturwissenschaftlichen Sicht des thesesianischen Zeitalters*, Wien, WUV, 2002, p. 45-70.
- WOLFF, Larry, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994.
- WOLFF, Larry, *The Idea of Galicia. History and Fantasy in Habsburg Political Culture*, Stanford, Stanford University Press, 2010.
- WOOLLETT, Anne T., « Faith and Glory. The Infanta Isabel Clara Eugenia and the Triumph of the Eucharist », in Alejandro VERGARA, Anne T. WOOLLETT (eds.), *Spectacular Rubens. The Triumph of the Eucharist*, Los Angeles, The J. Paul Getty Museum, 2014, p. 10-29.
- WUTZEL, Otto, *Das Augustiner-Chorherrenstift St. Florian*, Linz, Rudolf Trauner Verlag, 1998.
- YATES, Francis A., *Astrea. The Imperial Theme in the Sixteenth Century*, London and Boston, Routledge and Kegan Paul, 1975.
- ZEDINGER, Renate, *Die Verwaltung der Österreichischen Niederlande in Wien (1714-1795)*, Wien – Köln – Weimar, Böhlau, 2000.
- ZIEGLER, Hendrik, *Der Sonnenkönig und seine Feinde. Die Bildpropaganda Ludwigs XIV. in der Kritik*, Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2010.

Bibliographie

- ZIEGLER, Hendrik, *Louis XIV et ses ennemis. Image, propagande et contestation*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2013, p. 94-181.
- ZIKAS, Dimitrios, « „Ars sine scientia nihil est“. Il contributo di Pietro Tacca al bronzo italiano », in Franca FALLETTI (ed.), *Pietro Tacca. Carrara, la Toscana, le grandi corti europee*, Ausstellungskatalog Carrara, Firenze, Mandragora, 2007, p. 54-73.
- ZÚÑIGA, Jean-Paul (ed.), *Negociar la obediencia. Autoridad y consentimiento en el mundo ibérico en la Edad Moderna*, Granada, Comares, 2013.

INDEX

A

- Acquaviva, Claudio (préposé général de la Compagnie de Jésus) > 222
- Acquaviva, Francesco > 179, 191, 193, 195
- Adrien VI, pape (Adrien Floriszoon d'Utrecht) > 22
- Aguado, Francisco de > 223
- Ajroldi, marquis de > 194
- Alberizzi (ou Albrizio), Mario, nonce > 149
- Albermale, comte d' > 175
- Albert de Louvain, saint (1166-1192) > 137, 138
- Albert I de Habsbourg (Albrecht I. von Habsburg 1255-1308) > 82
- Albert II de Habsbourg, empereur (Albrecht II. von Habsburg 1397-1439) > 62
- Albert VII de Habsbourg, archiduc (Albrecht VII. von Habsburg 1559-1621, époux de l'infante Isabelle Claire Eugénie) > 124, 125, 130, 132, 137, 206, 223, 243, 244
- Alberti, Leon Battista > 262
- Albornoz, Gonzalo de > 223
- Alcocer, Pedro de > 134
- Alexandre le grand > 24
- Alexandre VI (Alejandro VI), pape > 72
- Alexandre VII, pape (Alessandro VII, Fabio Chigi) > 147, 148
- Aliaga, Luis de > 215, 217, 228, 229, 230
- Alphonse II, roi d'Aragon > 132
- Alphonse VII, roi d'Aragon > 133, 134, 135
- Alphonse VII, roi de Castille > 133, 134, 135
- Alphonse X, roi de Castille (Alfonso X, Alfonso el sabio) > 219
- Althussius > 253
- Álvarez de Montenegro, Pedro > 216, 217
- Anne d'Autriche, reine d'Espagne (épouse de Philippe II) > 126, 131, 133, 137
- Anne d'Autriche, reine de France (épouse de Louis XIII) > 229, 315
- Anne Jagellon, épouse de Ferdinand I^{er} > 125, 143
- Arabet, Jean-Pierre (consul à Alicante) > 288, 292
- Archinto, Giuseppe > 169, 170, 171, 174, 175, 176
- Arco, Scipione d' > 202
- Arenberg, Filippo Carlo Francesco d', duc d'Arenberg et d'Arschot (1663-1691) > 158
- Arétin, Pierre (Pietro Aretino) > 42, 82
- Arias Montano, Benito > 221
- Ariberti, Bartolomeo > 183, 187, 190, 194, 235, 237, 238
- Arnoux, Jean > 227
- Arredondo, Gonzalo > 33
- Arroy, Besian > 70, 71
- Arundel, comte d' > 255
- Ataíde, Antonio de (5^e comte de Castaneira) > 73
- Aubry, Peter > 90, 316
- Auersperg, Leopold von > 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 182, 183, 187, 188, 190, 191, 241
- Augustin d'Hippone (saint Augustin) > 42
- Avalos, Alphonse d' > 36
- Aviano, Marco d' > 143
- Avila y Zúñiga, Luis de > 39
- Aytona, marquis de > 247, 248, 250

B

- Bach, Johann Sebastian > 273
 Balcázar, Francisco de > 230
 Balletti, Giacomo > 291
 Baltasar Carlos, infant (fils de Philippe IV) > 81, 88, 89
 Baltin, Adrian > 124, 138
 Bayeu, Francisco > 136
 Bazzoni, Carlo > 287, 288
 Bedmar, marquis de > 201
 Belluga, Petrus > 88
 Berlepsch, comte de > 187, 235, 238
 Bevilacqua, Luigi, nonce > 154
 Balthwayt, William > 169, 170, 174
 Blécourt > 189, 191, 192, 241
 Bloemaert > 252
 Boisschot, Ferdinand > 246
 Bolts, Willem > 285
 Bonnart, Henri > 92
 Borgomanero, Carlo Emanuele d'Este, marquis de > 156
 Borja y Velasco, Gaspar de > 72
 Bourbon, connétable de > 34
 Bracamonte y Guzmán, Gaspar de > voir Peñaranda
 Buoncompagni, cardinal Ugo > 130
 Buonvisi, Francesco > 141, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160
 Buonvisi, Girolamo > 141, 147, 148
 Buonvisi, Vincenzo > 147
 Burke, Dominic > 168
 Burkhardt, Johannes > 53
 Burnacini, Ludovico Ottavio > 90

C

- Cabanilles, Joan > 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279
 Cabezón > 268
 Cabrera de Córdoba, Luis > 129, 133, 134, 135, 136
 Calderón, Rodrigo, marquis de Siete Iglesias > 229, 230
 Callot, Jacques > 255
 Canales, Manuel Coloma, marquis de > 162, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 170, 171, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 188
 Cano, Alonso > 226, 252

- Capece, Carlo Sigismondo > 99
 Capella, Galeazzo > 38
 Capell, Henry > 163
 Carbonell, Tomás de > 214, 217, 232
 Carell, William > 176, 177
 Carignani, Bartolomeo baron de > 287
 Carmenati, Antonio > 182
 Casimir > 138
 Castelbarco, comte > 185, 186
 Castellodosrius, marquis de Castelbarco, comte > 193
 Castel Rodrigo > 250, 252, 256, 259
 Castillo, Antonio del > 252
 Castillo, Carlos Francisco del > 189, 191, 192, 194
 Catherine de Habsbourg (Catalina, Katharina, sœur de Charles Quint) > 90
 Catherine de Médicis (Catalina de Medici) > 134
 Cats, Jacob > 264
 Cevallos, Jerónimo de > 81
 Charlemagne (Carlomagno) > 28, 49, 70
 Charles Alexandre de Lorraine (gouverneur des Pays-Bas 1712-1780) > 115
 Charles (Joseph) d'Autriche, archiduc et évêque (1590-1624) > 207
 Charles II d'Autriche-Styrie (1540-1590) > 125, 137
 Charles II, roi d'Espagne (Carlos II, Carlo II) > 80, 91, 95, 100, 104, 146, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 193, 194, 195, 196, 216, 217, 218, 224, 225, 226, 227, 228, 232, 233, 234, 236, 237, 239, 240, 242, 283
 Charles IV, empereur (1316-1378) > 58, 59, 61
 Charles IX, roi de France > 134, 199

Index

- Charles Quint, empereur (Charles I^{er} d'Espagne, Carlos V, Karl V.) > 12, 16, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 50, 52, 53, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 81, 112, 113, 114, 123, 124, 125, 128, 131, 132, 140, 185, 199, 200, 201, 202, 205, 208, 209, 271, 295, 307, 313, 314
- Charles VI, empereur (archiduc Charles de Habsbourg, Charles III d'Espagne) > 59, 60, 62, 92, 93, 114, 115, 181, 183, 184, 186, 187, 195, 196, 207, 321
- Charles VII, empereur (Charles Albert, Électeur de Bavière, 1697-1745) > 60, 62
- Charles I^{er}, roi d'Angleterre > 255
- Charles II (Stuart), roi d'Angleterre (Carlos II, Carlos II Estuardo) > 161, 167, 169, 174, 175, 177, 178, 179
- Charles V de Lorraine (Carlo V di Lorena) > 151, 159, 194,
- Charles III Philippe (Karl III Philipp von der Pfalz) > 93
- Chaves, Diego de > 219
- Chièvres, seigneur de > 26, 32
- Chifflet, Jean-Jacques > 247
- Chigi, Fabio voir Alexandre VII, pape
- Chigi, Flavio, cardinal > 148
- Chiusa, Gabriel de > 234, 235, 236, 238, 239, 241
- Cienfuegos, Álvaro de > 194
- Cicéron > 123
- Cisneros > 207
- Claudia Felicita (Claude Félicité, Claudia Felicitas von Österreich-Tirol, 2^e épouse de Léopold I^{er}) > 152
- Clément VII, pape > 35, 39, 58, 59
- Clément X Altieri, Emilio Bonaventura, pape > 141, 147, 148, 152, 153
- Clément XI, pape > 187
- Clotaire I^{er} > 138
- Coignet, Michel > 243
- Collalto, Hypolita > 203
- Colonna, Filippo (1586-1639) > 254, 255
- Colonna, Marc Antoine (Marcantonio) > 255
- Córdoba, Gaspar de > 215, 216, 217, 228
- Correa de Arauxo, Francisco > 268, 269
- Cortès, Hernán > 28, 29, 30, 37
- Cotes y Lacárcel, Sebastián de > 236
- Courcillon, Philippe de, marquis de Dangeau > 188, 190
- Covarrubias, Sebastián de > 73
- Crayér, Gaspar de > 87, 313
- Cromwell, Oliver > 168
- Cronberg, Johann Schweikart von > 207
- Cues, Nicolas de > 50
- Cybo, cardinal > 158
- ## D
- Dangeau voir Courcillon
- David > 22, 25, 38, 42
- De Beer, Cornelis > 252
- De Beer, Marie Eugénie > 252
- Denis, saint > 133
- Díaz, Froilán > 214, 217, 226, 227, 236, 237, 239, 240, 241
- Dietrichstein, baron Adam de (1527-1590) > 129, 136
- Dolce, Ludovico > 21, 38
- Domitien > 133
- Don Carlos (infant, fils de Philippe II, 1545-1568) > 87, 128, 130, 131, 135, 219
- Dormer, Diego José > 225
- Draghi, Antonio > 94, 95, 98, 105
- Dupleix, Scipion > 70, 71, 72, 74
- ## E
- Eleonora Maddalena di Neoburgo (Éléonore Madeleine) > 152
- Élisabeth, sainte > 138
- Elisabeth (ou Isabelle) de Bourbon, reine d'Espagne, 1^{re} épouse de Philippe IV (Isabel de Borbón, Elisabetta di Borbone) > 88, 214, 303

- Elisabeth de Valois, reine d'Espagne (épouse de Philippe II) > 125, 130, 133, 219
- Éléonore d'Autriche, reine de France (épouse de François I^{er} 1498-1558) > 42, 314
- Éléonore de Habsbourg, reine de Pologne (épouse de Michel I^{er}, sœur de Léopold I^{er}, 1653-1697) > 151
- Emmanuel Philibert de Savoie (Manuel Filiberto de Saboya) > 230
- Enríquez, Juan Tomás (almirante de Castilla) > 193, 234, 238
- Enríquez de Guzmán, Juan > 192
- Érasme de Rotterdam > 22, 23, 24, 25, 27, 32, 37, 128
- Ernst August von Hannover (Kurfürst) > 99
- Ernest de Habsbourg, archiduc (fils de Maximilien II, 1553-1595) > 129, 130, 131, 132, 133, 135, 137
- Erlbequen, Martin de > 202
- Espinosa, cardinal > 130
- Étienne de Hongrie, saint > 138
- Eugène III, évêque > 133
- Eugène, saint > 130, 132, 133, 134, 136
- Eugène de Savoie (Eugen von Savoyen) > 92, 115
- F**
- Faille, Jean-Charles della > 248, 249, 250
- Farnese, Alessandro > 254
- Farnese, Odoardo > 106
- Ferdinand I^{er}, empereur (frère de Charles Quint) > 12, 26, 58, 59, 60, 61, 90, 112, 113, 114, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 139, 140, 144, 202, 314
- Ferdinand II d'Aragon, Roi Catholique (époux d'Isabelle de Castille) > 127, 139, 140, 219, 221
- Ferdinand II, empereur (Ferdinand de Styrie, Fernando II, Ferdinando II, Fernando de Estiria) > , 47, 48, 53, 59, 60, 62, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 73, 76, 77, 84, 85, 86, 87, 127, 137, 139, 140, 201, 202, 207, 213, 282, 311
- Ferdinand III, empereur (Ferdinando III) > 55, 59, 60, 62, 84, 85, 139, 140, 142, 143, 151, 224, 309, 310, 311
- Ferdinand III, roi de Castille (San Fernando) > 55, 59, 60, 62, 84, 139, 140
- Ferdinand, infant (fils de Philippe II 1571-1578) > 130, 131
- Ferdinand, le cardinal-infant (frère de Philippe IV) > 86, 87, 89, 140, 207, 299, 311, 313
- Ferdinand-Charles (archiduc, Ferdinand Karl von Tirol) > 85, 152, 310
- Ferdinand de Médicis (Ferdinando de' Medici) > 99
- Ferdinand IV, empereur > 59, 60, 143
- Fernández, Alonso > 221
- Fernández, Pedro > 217
- Firmian, Karl Joseph Gotthard von > 117
- Florencia, Jerónimo > 222, 223, 224
- Floris, Jan Baptista > 258
- Floris van Langren, Arnold > 244, 245
- Floris van Langren, Hendrik > 244
- Floris van Langren, Jacob > 244
- Folch de Cardona, Antonio > 282
- Fontanar, Alejo de Guzmán, comte de > 185
- Franceschi, Domenico de > 82, 306
- François I^{er}, roi de France > 23, 25, 32, 62,
- François II de Habsbourg (empereur) > 58, 60
- François II Sforza > 38
- François I^{er}, empereur (François-Étienne de Lorraine, grand-duc de Toscane, époux de Marie Thérèse) > 60, 61, 62, 118
- Frédéric II de Prusse > 58, 120
- Frédéric III, empereur > 59, 61

Frédéric V (électeur palatin, roi de Bohême, Federico V) > 58, 67
 Frescobaldi > 272, 273, 275, 276
 Fresneda, Bernardo de > 219
 Fries, Johann baron > 289, 292
 Froberger, Johann Jakob > 267, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279
 Fürstenberg, Wilhelm Egon von, cardinal (1629-1704) > 153, 160

G

Gabrielli, Maria > 147
 Gandía, duchesse de > 228
 García de Loaysa > 23
 Gattinara, Mercurino > 27, 28, 32
 Gavan, fray Bernard > 162
 Giambologna, Giovanni da Bologna (1529-1608) > 79, 83
 Giordano, Luca > 81, 91, 304, 305
 Girón, Pedro > 37
 Godinez Manrique, Felipe > 89
 Goethe, J. W. von > 59
 Goltzius, Hendrik > 82
 Goltzius, Hubert > 123
 Gondomar, Diego Sarmiento de Acuña, comte de > 205
 Gracián, Baltasar > 140
 Gran, Daniel > 120
 Gras, Caspar > 79, 85, 293, 310, 313
 Grémonville, Jacques Brétel de, ambassadeur de France à Vienne de 1664 à 1673 > 149, 150
 Greppi, Antonio > 290, 291, 292
 Greppi, Paolo > 287, 288, 289, 290, 291, 292
 Grotius > 253
 Guerra, Miguel Francisco > 185, 186
 Guglielmi, Gregorio > 119
 Guillaume III, prince d'Orange et roi d'Angleterre (William III, Guillermo III) > 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 178, 179, 196, 265
 Gustave-Adolphe, roi de Suède (Gustavo Adolfo rey de Suecia) > 46, 72
 Guzmán, Enrique de > 226

H

Händel, Georg Friedrich > 99
 Haller, Richard > 222
 Hals, Franz > 263
 Harcourt, marquis, puis duc Henri de > 189, 234
 Hardegg, Bernhard von > 202
 Hardegg, Johann Friedrich von > 202
 Harrach, Aloïs von > 181, 182, 183, 184, 187, 188, 189, 190, 235, 238, 239, 242
 Harrach, comte Ferdinand Bonaventura von > 181, 183, 238
 Haugwitz, Friedrich Wilhelm von > 119
 Henneberg, Berthold von > 50
 Henri IV, roi de France > 54
 Henri VIII, roi d'Angleterre > 23
 Herménégilde, saint > 138, 139
 Hoher, chancelier > 144, 145, 147, 150
 Holstein, Pieter > 258
 Hondius, Hendrich > 262
 Hurtado de Mendoza, Antonio > 89
 Hurtado de Mendoza, Francisco > 199
 Huygens, Constantijn > 262

I

Innocent X (Innocenzo X) > 148
 Innocent XI pape (Innocenzo XI) > 141, 153, 154, 155, 156, 157, 159
 Innocent XII (Inocencio), pape > 176
 Isabelle Claire Eugénie, fille de Philippe II (Isabel Clara Eugenia) > 125, 130, 131, 132, 137, 207, 223, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 250
 Isabelle de Portugal, épouse de Charles Quint > 40, 42, 43, 125
 Isabelle, infante (fille des Rois Catholiques, 1470-1498) > 124
 Isabelle (sœur de Charles Quint) > 90, 314

J

- Jacques, saint (dit « Matamoros »)
> 26, 37, 87, 139
- Jacques II, roi d'Angleterre (Jacobo II)
> 161, 176
- Jansenius > 71
- Jean l'Évangéliste (saint) > 26
- Jean de Castille (fils des Rois Catho-
liques 1478-1497) > 124
- Jean-Guillaume (Johann Wilhelm von
der Pfalz 1658-1713) > 93
- Jeanne « la folle », fille des Rois
Catholiques (Juana) > 124,
140, 219
- Jeanne d'Autriche, reine du Portugal
(sœur de Philippe II) > 42, 137
- Jiménez de Rada > 134
- Joachim de Flore > 33
- Joseph I^{er}, empereur > 59, 60, 62, 91,
100, 319
- Joseph II, empereur > 60, 284, 288,
290
- Joseph Ferdinand de Bavière (Fer-
nando di Baviera, Giuseppe
Ferdinando di Baviera) > 159,
181
- Juan d'Autriche (1545-1578), fils de
Charles Quint (Juan de Aus-
tria) > 81, 130
- Juan José d'Autriche, fils de Philippe
IV > 225, 232
- Jules César > 39, 123
- Jules II, pape > 59
- Jules III, pape > 126

K

- Kara Mustapha, grand vizir ottoman
> 157
- Kaunitz (-Rietberg), comte Wenzel
Anton von > 119, 188, 283,
286, 290, 292
- Kerll, Johann Kaspar > 267, 272, 273,
274, 275, 276, 277, 278, 279
- Khevenhüller, Franz Christoph von
> 205
- Khevenhüller-Metsch, Johann Joseph
duc de > 117
- Khevenhüller-Metsch, Johann Sigis-
mund Friedrich > 288

- Kilian, Lucas > 84, 319
- Kircher, Athanasius > 271, 275
- Krul, Jan Hermansz > 255

L

- La Corzana, comte de > 194
- Lamormaini, William > 69, 75, 76, 137
- La Velada, marquis de > 257
- Leganés, Diego Felipe de Guzmán,
marquis de > 195
- Le Mire, Aubert (Miraeus, Aubertus)
> 243
- Lemos, 7^e comte de > 230, 254
- Léocadie, sainte > 129, 136
- Leonard, Jean > 105, 106
- Leoni, Leone > 40, 85
- Léon X, pape > 30
- Léopold, archiduc (1586-1632)
> 207, 293
- Léopold d'Autriche, saint > 138
- Léopold I^{er}, empereur (Leopold I.,
Leopoldo I d'Asburgo) > 50,
53, 57, 60, 62, 63, 143, 144,
186, 187, 189, 194, 196, 271,
318
- Léovigilde, roi wisigoth > 139
- Lerma, duc de > 215, 216, 228, 229,
230
- Le Sauvage, Jean > 23
- Liebert, Adam > 289
- Lira, Francisco de > 226
- Lobkowitz, prince Wenceslas > 144,
146, 147, 150, 234
- Longueville, duc de > 259
- Louis VII, roi de France > 133
- Louis IX, roi de France (saint Louis)
> 13, 138, 213
- Louis XIII, roi de France (Luis XIII,
Luis el justo) > 45, 71, 213
- Louis XIV, roi de France (Luigi XIV)
> 54, 60, 104, 213
- Louis II Jagellon, roi de Pologne
> 143
- Lucilius > 123
- Luitfrid > 138
- Lully > 277

- Luna, comte de (Claudio Fernandez Virgil de Quiñones, ambassadeur de Philippe II auprès de Ferdinand I^{er}) > 128, 129, 202
- Luther, Martin > 30, 31, 32, 34, 39, 50
- Luynes, duc Albert de > 227
- M**
- Machiavel (Maquiavelo) > 75
- Malvezzi, Virgilio > 257
- Marc Aurèle > 82
- Mardones, Diego de > 215, 216, 217, 228
- Marguerite de Habsbourg (1480-1530) > 22, 112, 113, 124
- Marguerite de Habsbourg, duchesse de Parme (1522-1586) > 90, 203
- Marguerite de Habsbourg (1567-1633) > 137
- Marguerite de Habsbourg, reine d'Espagne (Margarita de Austria, Margarethe von Österreich, 1584-1611) > 88, 125, 132, 213, 223, 228, 301
- Marguerite Thérèse, impératrice (Margarita Teresa, Margherita Teresa, 1651-1673) > 90, 145, 152, 271
- Mariana, Juan de > 134
- Marianne ou Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne (Mariana de Austria, 1635-1696) > 13, 104, 145, 146, 192, 213, 217, 231, 232, 271
- Marianne ou Marie-Anne de Neubourg, reine d'Espagne (Mariana de Neoburgo, 1667-1740) > 91, 93, 95, 100, 182, 183, 184, 187, 188, 190, 195, 213, 214, 234, 235, 236, 237, 238, 241, 242, 305
- Marie de Habsbourg, reine de Hongrie (Maria von Ungarn) > 42, 90, 112, 143, 314
- Marie de Habsbourg, impératrice (1528-1603) > 125, 127, 128, 132, 137
- Marie-Élisabeth de Habsbourg (1680-1741) > 115
- Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne > 104, 225
- Marie-Thérèse de Habsbourg, impératrice > 60, 62, 111, 115, 116, 118, 119, 290
- Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France (María Teresa) > 145, 159
- Marradas, Baltasar > 201, 202, 208, 209
- Martelli Francesco (nonce) > 154, 156
- Martínez del Corral, Juan > 218
- Matilla, fray Pedro > 226, 227, 234, 235, 236
- Matthias de Habsbourg, empereur (Matías) > 13, 17, 49, 61, 62, 65, 91, 92, 99, 105, 205
- Maximilien de Habsbourg, archiduc (1558-1618) > 123, 206
- Maximilien I^{er}, empereur > 24, 50, 51, 59, 61, 62, 124
- Maximilien II, empereur (1527-1576) > 59, 60, 123, 125, 126, 127, 128, 129, 131, 132, 136, 206
- Maximilien I^{er} de Bavière (1573-1651) > 202
- Maximilien Emmanuel de Bavière (Maximiliano Manuel de Baviera, 1662-1726) > 170
- Mazarin, cardinal > 60, 61
- Medici, Cosimo III > 264
- Medici, Hieronimo Casio de' > 35
- Mejía, Agustín de > 202, 208
- Mendoza y Sandoval, Baltasar de > 240
- Meneses y Quiñones, Bernardino de > 202, 203, 209
- Meneses y Quiñones, Catalina de > 202
- Meneses y Quiñones, Gasparina de > 202
- Meneses y Quiñones, Isabel de > 202
- Merulo, Claudio > 272
- Metastasio, Pietro > 109
- Methuen, John > 171, 174
- Metsu, Gabriel > 264
- Mexía, Pedro > 35
- Michel I^{er}, roi de Pologne de 1669 à 1673 (Michał I) > 150, 151
- Minato, Nicolò > 94, 95, 98, 107

- Moïse > 42
Monteagudo, Francisco Hurtado de Mendoza, comte de > 136, 199, 205, 206
Montecuccoli, Raimondo > 145, 147
Monteleone, duc de > 190
Monterrey, comte de > 183, 191, 223
Monteverdi > 269
Montezuma > 29, 30
Morales, Ambrosio de > 139
Müller (padre) > 143
Murillo, Bartolomé Esteban > 252
- N**
- Nani, Giovanni Batista > 153
Nerini, José > 287
Netscher, Gaspar > 264
Nieremberg, Juan Eusebio > 76, 77
Nithard, Johann Everard > 13, 213, 214, 224, 231, 235
- O**
- O'Brenan, Maurice > 165
Ocampo, Florián de > 134
O'Connor, Ambrose > 168
Odescalchi, Benedetto voir Innocent XI
Olivares, Gaspar de Guzmán, comte-duc d' > 47, 207, 223, 228, 231, 247, 248
Oñate, comte de > 67, 204, 207, 208
Oropesa, Manuel Joaquín Álvarez de Toledo, Portugal y Córdoba, comte de > 160, 181, 232, 234, 236, 238
Ortiz, Blas > 134
Osona, comte d' > 202, 204
Otton Ier, empereur > 49
- P**
- Paar, Joseph von > 185
Padilla, Lorenzo de > 134
Palafox, Juan de > 73
Palcario, Aonio > 39
Pallavicini, Opizio, nonce > 157
Paluzzi-Altieri, Paluzzo (cardinal) > 149
Paolucci, Fabrizio > 179, 191, 193
Pardo Rivadeneyra, Pedro > 205
Pardo y Tavera, Juan > 23
Passe, Crijspin de > 83, 307
Patiño, José > 286
Paul III, pape > 36
Peeters, Jacob > 91
Pellicer de Ossau y Tovar, José > 65, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 89
Pembroke, comte de > 176
Peñaranda, Gaspar de Bracamonte y Guzmán, comte de > 251, 252, 253, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 264
Pérez de la Puente, Joseph > 182, 185, 186, 190, 191, 192, 194
Perrenot de Chantonnay, Thomas > 203
Pfalz-Neuburg, Alexander Sigismund von (1663-1737) > 100
Pfalz-Neuburg, Eleonore Magdalene Therese von (1655-1720) > 93
Pfalz-Neuburg, Franz Ludwig von > 93, 108
Pfalz-Neuburg, Johann Wilhelm von (1658-1716) > 93, 95
Pfalz-Neuburg, Karl Philipp von (1661-1742) > 93
Pfalz-Neuburg, Maria Anna Adelheid von > voir Marianne de Neubourg
Philippe de Habsbourg, dit Philippe le Beau > 27, 124, 140, 219
Philippe II, roi d'Espagne, (Felipe II) > 38, 42, 52, 61, 82, 85, 86, 113, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 185, 199, 202, 203, 204, 206, 208, 214, 215, 220, 245, 248, 298, 316
Philippe III, roi d'Espagne (Felipe III) > 80, 85, 88, 125, 132, 201, 205, 208, 209, 214, 216, 217, 222, 224, 228, 230, 245, 300
Philippe IV, roi d'Espagne (Felipe IV, Filippo IV) > 11, 13, 73, 76, 80, 81, 85, 86, 87, 88, 89, 91, 145, 146, 187, 195, 199, 202, 204, 207, 208, 209, 215, 217,

Index

- 223, 224, 231, 244, 245, 246,
247, 248, 249, 250, 256, 257,
259, 265, 294, 297, 302
- Philippe V, duc d'Anjou puis roi
d'Espagne (Felipe V, Felipe de
Borbón) > 159, 181, 183, 184,
186, 187, 189, 190, 191, 192,
193, 194, 227, 239, 240, 242
- Piccolomini > 250
- Pie IV, pape > 126, 127
- Pie V, pape > 127
- Pierre II (Pedro II), roi du Portugal
> 93, 95
- Pilatti, Josef Anton von > 182, 183
- Pimentel, Francisco de > 223
- Pineda, Juan de > 139, 140
- Pontifiser, Gabriel > 187, 193
- Portia, comte Giovanni Ferdinando
> 143, 144, 145
- Portocarrero, Luis Manuel Fernández,
cardinal > 159, 181, 182, 183,
184, 188, 189, 190, 191, 233,
234, 235, 236, 237, 239, 241,
242
- Proli, Charles comte > 285, 286
- Puteanus, Erycius > 246, 247, 250
- Rialp, Ramón de Vilana Perlas, mar-
quis de > 283
- Ribera, Antonio de > 134, 135, 136
- Ricci, Giuliano > 288
- Richelieu, cardinal > 45, 46, 47, 48,
70, 71, 74, 227
- Roberti, Jean > 138
- Rocaberti, Tomás Juan de > 236, 240
- Rodolphe I^{er} de Habsbourg > 137,
142, 296
- Rodolphe II, empereur (1552-1612,
Rodolfo II) > 59, 60, 61, 62,
67, 73, 75, 128, 129, 130,
131, 132, 133, 135, 136, 137,
206, 308
- Roldanus, Johannes > 256
- Romeo, Juan Antonio > 186
- Ronquillo Briceño, Antonio, comte de
Gamedos > 183, 236
- Roose, Pieter > 247
- Rossetti, Antonio > 286
- Rubens, Peter Paul > 86, 87, 90, 91,
252, 297, 298, 299
- Ruiz de la Mota, Pedro > 26
- Rumpf zum Wielross, Wolf > 203

S

- Q**
- Quellinus, Erasmus (Erasme Quellin
le Jeune) > 88, 312
- Quevedo, Francisco de > 221
- Quiñones, Francisco de > 23
- Quirós, Francisco Bernardo de > 164,
166, 167, 168, 169, 170, 173,
174, 175, 176, 178, 187, 195
- R**
- Radegonde > 138
- Radziwill, Luise Charlotte von (1667-
1695) > 93
- Ramírez de Arellano, Gabriel > 215,
217, 218, 228, 232
- Ranuzzi, Angelo Maria, nonce > 158
- Récarède, roi wisigoth > 138, 139
- Recke, Johann von der > 205
- Rembrandt > 252, 258, 263
- Renialme, Johannes > 264
- Sadeler, Ägydidius > 83, 84, XVI
- Salazar, Hernando de > 223
- Salomon > 22, 23, 25, 38, 108
- Sánchez de Arévalo, Rodrigo > 134
- Sandoval, Prudencio de > 42
- Santa Croce, Andrea > 169, 170, 172,
174, 175
- Santa Cruz, marquis de > 250
- Santa María, Juan de > 230
- Scarlatti, baron > 165, 166
- Schonenberg, François de > 163, 177,
178
- Schweikart von Cronberg, Johann
(archevêque de Mayence)
> 207
- Schwendi, Lazarus von > 205, 208
- Scipion > 35, 37, 38, 70
- Segalla, Giuseppe Antonio > 290, 291
- Seisenegger, Jakob (1505-1567) > 114
- Sénèque > 123
- Sforza, Francesco (François II) > 38
- Shrewsbury, William > 164, 165
- Siculo, Lucio Marineo > 134

Index

Sidney, vicomte > 163
Sigebert III > 138
Sigismond, empereur (1368-1437)
> 50, 59, 138
Sigüenza, José > 40, 42
Simeoni, baron de > 173, 177
Sinelli, Emerich, évêque > 143, 144,
156
Sixte Quint > 139
Sleidanus, Johannes > 39
Sobieski, Jean (Jean III ou Jan III,
roi de Pologne, 1629-1696)
> 151, 156, 157
Soliman le Magnifique, sultan otto-
man > 32
Sonnenfels, Joseph von > 118
Sor Ana Dorotea de la Cruz (fille de
Rodolphe II) > 73, 75
Soresina, Giovanni Pietro > 290
Sotomayor, Antonio de > 215, 216,
217, 218, 228
Spada, Fabrizioo > 166, 169, 170, 171,
172
Spada, Orazio > 169, 170, 171, 172,
173, 174
Spinola, Agostino, marquis d'Arquata
(1624-1692) > 158, 208
Spínola, Ambrogio > 208, 254
Stanhope, Alexander > 177, 178, 179
Steinl, Matthias > 91, 92, 318, 319
Straet, Jan van der > 81
Suyderhoef, Jonas > 261
Sweelinck, Jan Pieterzoon > 272, 275,
277, 278

T

Tacca, Pietro (1577-1640) > 79, 80,
294
Tallard, comte de > 173, 174, 176,
177
Tempesta, Antonio > 80, 82
Tenda, Mauro > 239
Teniers, David > 255
Ter Borch, Gerard > 251, 252, 253,
254, 255, 256, 257, 258, 259,
260, 261, 262, 263, 264, 265,
322, 323, 324, 325
Teschuin, Catalina de > 202
Thököly, Imre, comte > 156, 157
Tibère (Tiberio) > 72, 82

Tiepolo, Paolo > 129
Tirimont, comte de > 168
Titien (Tiziano) > 22, 40, 41, 42, 43,
81, 82, 85, 86, 91, 295, 328
Tobar, Bernaldo de > 202
Torcy, marquis de > 194, 241
Torres Palmota, Nicolás de > 216,
226, 240
Trautson, baron > 206
Trissino, Giangiorgio > 39
Trumbull, william > 164, 166
Tubal > 139
Tuy, Luc de > 134

U

Ubilla, Antonio de > 177, 182, 183,
185, 186, 191, 192
Uceda, Cristóbal Gómez de Sandoval,
duc d' > 230
Ulloa, Alfonso de > 21, 39
Ulrique-Éléonore de Danemark,
reine de Suède et de Finlande
(Ulrica de Dinamarca, 1680-
1693) > 163

V

Valdès, Alfonso de > 22, 32, 34
Valenzuela, Fernando de > 215, 225,
228, 232
Valera, Diego de > 134
Van Dyck > 255, 262
Van Langren, Michael Florent > 243,
244, 245, 246, 247, 248, 249,
250, 326, 327
Vaudémont, prince de > 185, 186
Velázquez, Diego > 66, 80, 81, 84, 85,
88, 90, 257, 258, 300, 301,
302, 303
Venceslas de Bohême, saint (Wences-
las, Wenzel) > 138
Venceslas I^{er}, empereur (Wenceslas,
Wenzel 1361-1419) > 61
Venceslas, archiduc (Wenceslas,
Wenzel 1561-1578) > 131,
137, 206
Vermeer > 251, 264
Vermolen, Jacobo > 287
Vernon, James > 173, 175, 177
Viehauser (vice-chancelier) > 206

Index

Vital, Laurent > 25
Vluete, Henri de > 256
Voertst, Robert von > 255
Voltaire > 49, 117
Vries, Adriaen de > 83, 85, 308

W

Waldstein, comte Karl Ernst > 195,
196
Waldstein, comtesse > 185
Wallenstein (duc de Friedland, de
Sagan et de Mecklembourg)
> 72, 73, 74
Wiśniowiecki, Michele, roi de Pologne
> 151
Wolff, père > 143
Wulf, Luis de > 286

X

Xavierre, Jerónimo > 214, 217

Z

Zahorowski, Hieronim > 222
Zinzerling, Franz Adolf > 185, 191,
192, 196
Zúñiga, Baltasar de > 13, 67, 74, 201,
208
Zurbarán > 252
Zwingli > 262

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture

David Teniers d. J., *Erzherzog Leopold Wilhelm*, PG 3504 © Kunst Historisches Museum Wien ; Antonio Moro, *L'impératrice Marie d'Autriche*, épouse de Maximilien II (1528-1603), © Museo Nacional del Prado, Dist. RMN-Grand Palais / image du Prado

Cahier iconographique

Fig. 1, p. I : Leopold V, Archduke of Austria, Innsbruck, By Daderot [Public domain], from Wikimedia Commons, https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Leopold_V,_Archduke_of_Austria_-_Innsbruck_127.jpg

© F. Polleroß : Fig. 2, p. II ; Fig. 15 à 17, p. XV à XVII ; Fig. 19 à 21, p. XIX à XXI ; Fig. 24 à 25, p. XXIV à XV.

© Museo Nacional del Prado, Dist. RMN-Grand Palais / image du Prado : Fig. 3 p. III ; Fig. 6 à 13, p. VI-XIII ; Fig. 39, p. XXXVI.

© Österreichische Nationalbibliothek, Wien / Photo : Bildarchiv : Fig. 14, p. XIV ; Fig. 23, p. XXIII ; Fig. 29, p. XXIX.

© Mauritshuis, Den Haag/La Haye : Fig. 30, p. XXX.

© Library of Congress, <http://hdl.loc.gov/loc/gmd/g6004am.gct00129> : Fig. 31, p. XXXI

© Victoria and Albert Museum, London : Fig. 32 p. XXXI